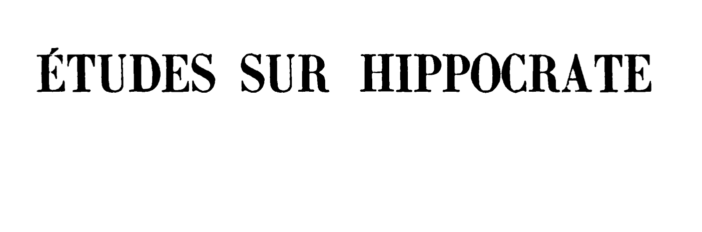
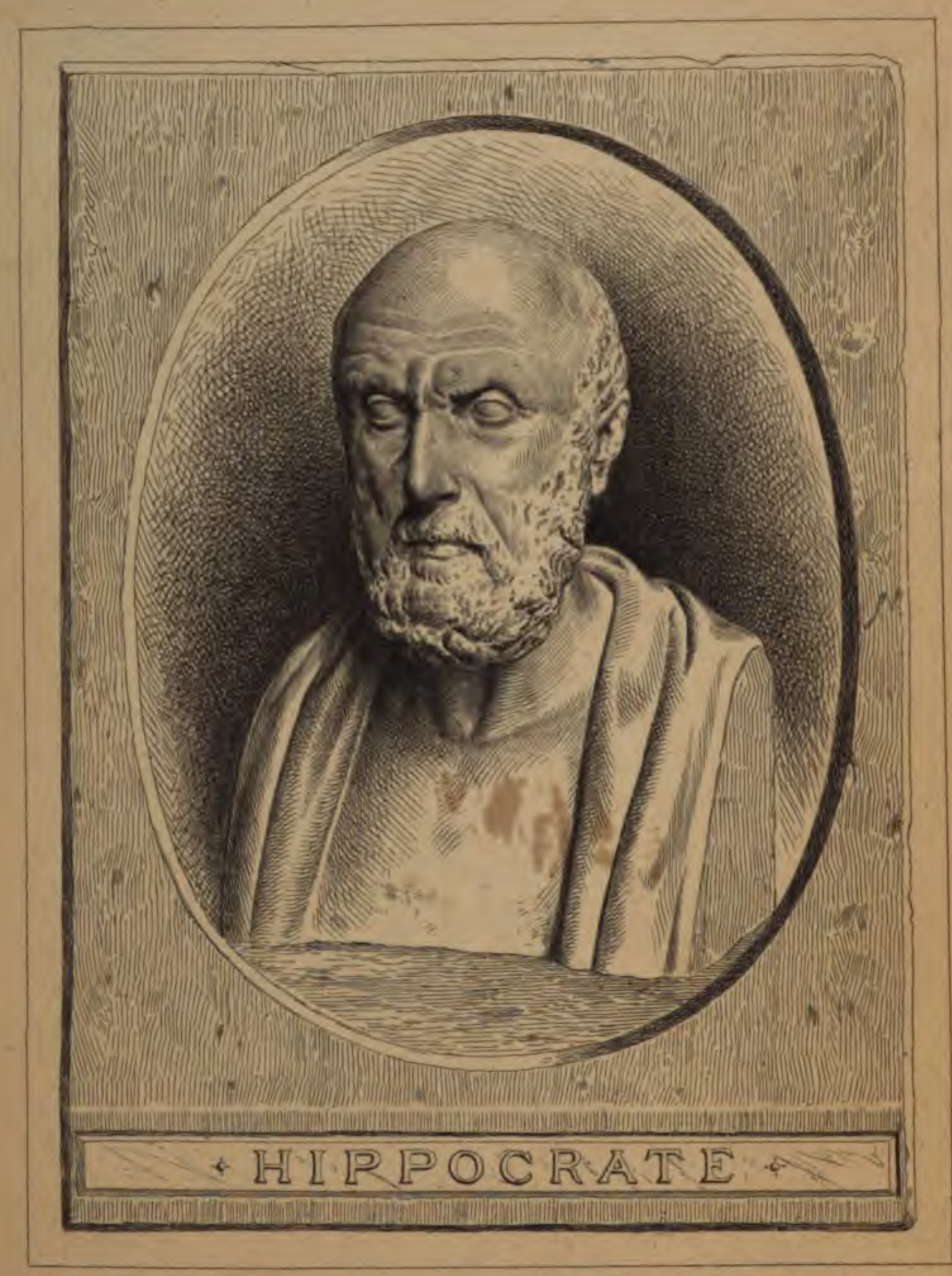


ÉTUDES SUR HIPPOCRATE

Bruxelles. — Typ. Ve Ch. Vanderauwera, rue de la Sablonnière, 8.


HIPPOCRATE
Lith. N. Heins, Gand

ÉTUDES

SUR

HIPPOCRATE

AU POINT DE VUE DE LA

MÉTHODE DOSIMÉTRIQUE

PAR

Le docteur Ad. BURGGRAEVE

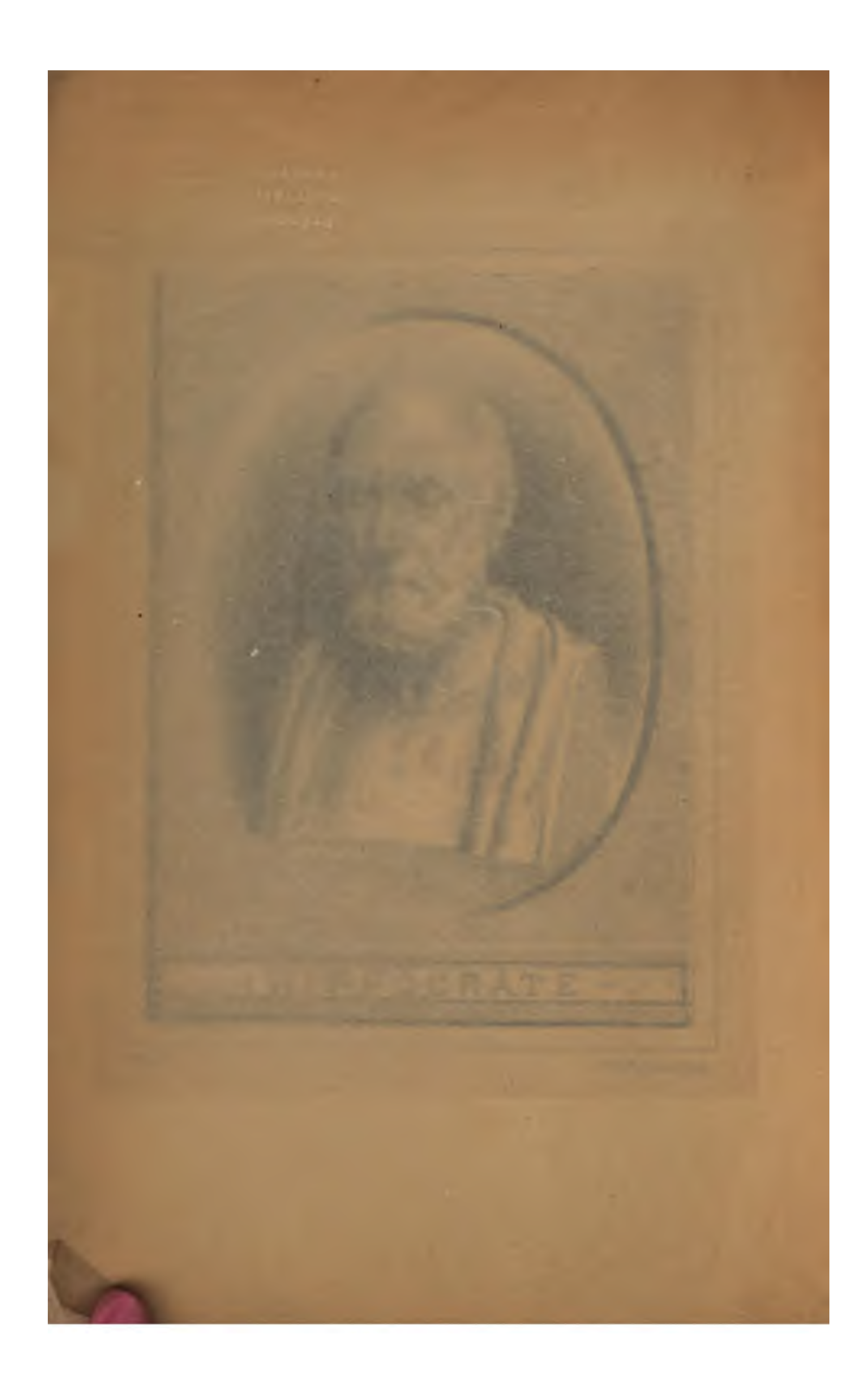
[illegible]

Paris

[illegible]

CH. CHANTEAUD et Cie

1881



ÉTUDES

SUR

HIPPOCRATE

AU POINT DE VUE DE LA

MÉTHODE DOSIMÉTRIQUE

PAR

le docteur Ad. BURGGRAEVE

Professeur émérite d'anatomie et de chirurgie de l'Université de Gand (Belgique)
chirurgien principal honoraire de l'hôpital civil de la même ville, membre honoraire de l'Académie royale
de médecine de Belgique, membre correspondant des Académies et Sociétés
médico-chirurgicales de Madrid, Lisbonne, Moscou, Saint-Pétersbourg, Paris, etc.
Auteur de la *Nouvelle Méthode dosimétrique.*
Officier de l'Ordre de Léopold (de Belgique), Conseiller communal
de la ville de Gand.

Paris

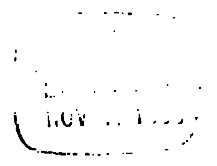
A L'INSTITUT DOSIMÉTRIQUE, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, 54

CH. CHANTEAUD ET Cie

—

1881





DÉDICACE

A HIPPOCRATE

(L'INCARNATION DE LA MÉDECINE VITALISTE)

A QUI IL N'A MANQUÉ QUE LES RESSOURCES DE LA SCIENCE MODERNE
POUR ÊTRE LE CRÉATEUR DE LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

A CELUI

QUI NOUS ENSEIGNA L'HONNEUR ET LA PROBITÉ PROFESSIONNELLES ET QUI OSA
FAIRE LA GUERRE AUX AUGURES DE LA MÉDECINE DE SON TEMPS

A L'AUTEUR DES PRÉDICTIONS EN MÉDECINE

A L'ADVERSAIRE DES CNIDIENS (ORGANICIENS) DE SON ÉPOQUE

A L'AUTEUR DES PRONOSTICS ET DU RÉGIME DANS LES MALADIES AIGUËS
QUI AVEC LA THÉRAPEUTIQUE PERMETTENT DE PRÉVENIR LES LÉSIONS ANATOMO-PATHOLOGIQUES

AU FONDATEUR DE L'ETHNOGRAPHIE ET DE LA CLIMATOLOGIE MÉDICALES

A L'IMMORTEL AUTEUR DU LIVRE DES EAUX, DE L'AIR ET DES LIEUX

AU MÉDECIN PATRIOTE

QUI REFUSA D'ALLER SERVIR LES ENNEMIS DE SON PAYS (1)

AU MÉDECIN PHILOSOPHE

QUI COMBATTIT LES PRÉJUGÉS DE SON ÉPOQUE ET SÉPARA LA MÉDECINE DES
MOMERIES DES HIÉROPHANTES DE SON TEMPS

---

(1) Les médecins se doivent à l'humanité; mais on sort de l'humanité quand on fait une guerre injuste, et le médecin ne doit plus voir dans ceux qui s'en rendent coupables que les ennemis de son pays.

PRÉFACE

Ceci est un livre de combat!

Pourquoi nous en cacherions-nous? La dosimétrie a été tant de fois vilipendée par ceux qui devraient la bénir, que nous avons été obligé de la mettre sous la protection d'un grand nom. Et nous le pouvions, puisque c'est la doctrine du père de la médecine mise en rapport avec les moyens de la science moderne.

Les écrits d'Hippocrate, en passant jusqu'à nous, ont été mutilés par les linguistes, comme les nobles statues de la Grèce dans les fouilles.

La doctrine du vitalisme a eu à combattre les organiciens — on les nommait alors « Cnidiens » — et Dieu sait de combien de lésions anatomo-pathologiques ils ont grossi la médecine, devenue, dans leurs mains, une « inutile histoire naturelle ».

La doctrine d'Hippocrate peut se résumer dans cet aphorisme : *Quo tendit natura eo ducenda*. La Nature est donc incapable, par elle-même, de conduire à la guérison; il faut la diriger. Hippocrate voulait qu'on vînt en aide à la Nature, et s'il ne l'a pas fait, c'est faute de moyens d'action. De là, ses « histoires de maladies » où le mot « mort » retentit comme un glas funèbre!

C'est donc à tort que les célébrités médicales du XVIe et du XVIIe siècle se sont prévalu du titre de « serviteurs » ou « ministres de la Nature », à moins de dire : « ministres inconscients ».

Quand l'illustre Boerhaave a dit : *Honos Medici servitus naturæ; omnis Medici scientia — omnis inquam — doctrina innititur soli naturæ;* quand, après lui, Baglivi a répété : *Medicus naturæ minister et interpres, quidquid meditetur et faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat;* cela ne veut pas dire que le médecin doit se laisser conduire par la Nature, comme l'aveugle par son chien; la Nature, c'est-à-dire le corps malade, exprime ses besoins et ses souffrances par des symptômes, comme l'enfant nouveau-né par des cris; il faut donc lui venir immédiatement en aide (au malade), au lieu de le laisser s'épuiser dans une lutte inégale — comme le font nos médecins « expectants ».

Pauvre humanité! qui a eu à souffrir, non-seulement des hommes de guerre qui la mettent en coupe réglée, mais des médecins qui s'en étaient faits les rebouteurs!

De quel côté a été la plus grande somme d'hécatombes? Nous n'oserions même le rechercher.

L'impuissance d'Hippocrate n'est pas dans ce qu'il n'a pas fait, mais dans ce qu'il n'a pu faire. Il a laissé mourir ses malades ne voulant pas leur nuire : *primo non nocere;* c'est ce qui résulte clairement des « Histoires de maladies » qu'il nous a laissées, et dont nous avons reproduit quelques-unes, en mettant en regard des « Histoires de maladies » empruntées à la Dosimétrie, où la jugulation des maladies à leur début, ne saurait faire doute.

Qu'Hippocrate eût eu à sa disposition les alcaloïdes défervescents, il est certain qu'il les eut employés avec reconnaissance, car il avait un sentiment profondément religieux et il eut cru, ne le faisant pas, manquer à Celui qui, à côté du mal, a placé le remède.

Il en est des remèdes comme des métaux précieux : il faut les dégager de leur gangue grossière; mais il a fallu pour cela de longs siècles. Jusque-là, on les a employés dans leur état d'impureté, et on les a mélangés de mille façons, espérant que de ces mélanges il sortirait quelque chose d'efficace. Mais ce sont des décharges à mitraille, dont quelques éclats peuvent atteindre la maladie, et qui, le plus souvent, atteignent le malade. (Dr Forget.)

Pour en arriver à l'objet de ces « Études », nous dirons que nous les avons faites au point de vue de la méthode dosimétrique, le seul qui puisse intéresser les praticiens. Nous avons suivi, pas à pas, le père de la médecine dans ses admirables descriptions, en y ajoutant le mot de la fin, c'est-à-dire le traitement. Nous nous sommes ressouvenu du reproche du docteur Amédée Latour, quand il a dit : « La médecine actuelle a dévié de ses voies naturelles; elle a perdu de vue son noble but, celui de guérir ou de soulager; la thérapeutique est rejetée sur le dernier plan; sans thérapeutique cependant le médecin n'est plus qu'un inutile naturaliste, passant sa vie à reconnaître, à classer, à dessiner les maladies de l'homme. C'est la thérapeutique qui élève et ennoblit notre art; par elle seule il a un but, et j'ajoute que par elle seule c'est art peut devenir une science. » (*Union médicale.*)

Jamais paroles plus cruelles n'ont été prononcées contre la médecine; jamais on ne lui a fait expier plus amèrement son indifférence pour la vie de l'homme. Ce ne sont plus les sarcasmes de Molière et de Le Sage; ce sont de tristes aveux arrachés à des médecins en présence de leur impuissance; un cri de désespoir ou plutôt de révolte contre l'École qui persévère dans de semblables errements. Et, comme si ce n'était assez de honte, on s'est appuyé sur le numérisme; et on s'est jeté mutuellement ses morts à la tête comme dans la fameuse consultation de l'*Amour médecin!*

Qu'on ait pu nous trouver aggressif, violent même — c'est un reproche que les générations futures jugeront, car nous récusons nos contemporains comme juges, pour la raison qu'on ne saurait être juge et partie; elles diront si, oui ou non, nous nous sommes écarté de la vérité.

On ne nous accusera pas d'avoir été uniquement un démolisseur, car, tout en faisant connaître le mal, nous avons indiqué le remède.

L'œuvre d'Hippocrate est restée debout telle que les siècles nous l'ont transmise, mais nous y avons posé le couronnement, c'est-à-dire la thérapeutique.

Abolir la pharmacie galénique, voilà la tâche que nous nous sommes imposée : *Et nunc delenda Carthago est!* On ne peut laisser subsister une matière médicale, dont l'illustre auteur de l'*Anatomie générale* a dit que c'est « un incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, un ensemble informe d'idées inexactes, d'opinions souvent puériles, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. »

Jugement sévère qui a été confirmé par une autre autorité : « La matière médicale est une collection trompeuse d'annonces décevantes plutôt qu'une véritable science. » (Barbier) (1).

Si l'École croit devoir laisser subsister une pareille honte, tel n'est pas notre sentiment.

Dans notre longue carrière, nous avons eu maintes occasions de constater combien l'éducation médicale de nos jours est défectueuse, n'étant pas assez pratique. On tient les élèves trop longtemps éloignés du lit du malade — c'est dans les amphi-

(1) L'auteur fait ici allusion aux remèdes secrets dont les annonces « décevantes » remplissent la quatrième page des journaux, tant politiques que médicaux. La pharmacie ne représente plus la médecine, mais l'épicerie — encore hésite-t-on d'aller s'en pourvoir, hors les cas de stricte nécessité. Les pharmaciens, si dédaigneux des médicaments dosimétriques — parce qu'ils ne peuvent les manipuler à leur profit — n'hésitent point à se charger de la vente de spécialités dont tout le monde ignore la composition, et que la loi devrait interdire, comme elle interdit toute fraude ; mais :

« Il est avec le Ciel des accommodements. »

théâtres qu'on leur apprend à connaître les lésions organiques ou ce que le docteur Latour nomme une « inutile histoire naturelle ». Les élèves sont très-forts en anatomie microscopique, mais très-faibles en thérapeutique — si tant est qu'on les en occupe, car le célèbre Claude Bernard avouait lui-même que la thérapeutique n'existe point. Où la chercher, en effet, sinon dans ces Matières médicales dont parle Bichat?

Et cependant, quel parti ne peut-on tirer des médicaments, en tant que diagnostic, comme on interroge les organes dans les laboratoires de physiologie, au moyen des agents physiques et chimiques? Il ne s'agit nullement d'*experientia in animâ vili*, mais, au contraire, de ramener le calme et l'ordre dans les fonctions. Au lieu de l'aveugle « qui frappe autour de lui avec son bâton, au risque d'atteindre les passants » — comme disait l'illustre Barthez à propos de la médecine actuelle — on fait, au contraire, de cette dernière une science de précision, car c'est le médicament lui-même qui décèle la maladie. Ce que Pasteur a dit des microbes, on le complète par les moyens de les détruire. On sait, en effet, que les alcaloïdes sont des parasiticides et des défervescents, c'est-à-dire qu'ils détruisent, à la fois, la cause et les effets. Nous en avons la preuve dans la quinine pour combattre les fièvres intermittentes (1).

Les recherches de Pasteur, Davaine et d'autres, ont fait voir des microbes dans tous les produits de fermentation; et ainsi s'explique l'action des alcaloïdes dans les fièvres graves, notam-

(1) On sait, en effet que le miasme palustre, sur lequel on a tant raisonné (et déraisonné) consiste dans des nuées de microbes qui pénètrent par les voies respiratoires et vont ainsi altérer le sang; or, la quinine les tue en dissolvant leur matière albumineuse.

On connaît les expériences du docteur américain Salisbury. — Dans les terres basses qui se trouvent au pied des monts Alyghanis, règnent des fièvres intermittentes auxquelles on ne peut échapper qu'en allant habiter les hauteurs où les miasmes n'atteignent point. Le docteur Salisbury fit remplir de cette terre marécageuse des caisses de fer-blanc, qui furent ensuite hermétiquement soudées et transportées au haut de la montagne. Ces caisses furent ouvertes dans une chambre où l'on fit coucher deux individus sains : le lendemain, ils furent pris de la fièvre; et le docteur américain prétend avoir constaté dans leur sang et leurs humeurs les mêmes microbes que ceux contenus dans la terre qui avait servi à ses expériences. Depuis, d'autres expériences ont été faites et ont donné les *mêmes résultats*. La question est donc résolue quant à la nature des miasmes; et il est permis de *croire* que ce sont des microbes et non des agents chimiques.

ment celles dues à l'agglomération d'un grand nombre d'individus dans un air confiné.

Un autre enseignement ressortira de ces « Études » : c'est que les affections aiguës ne doivent pas être abandonnées à ce qu'on a nommé à tort leur cours naturel. Qu'Hippocrate ait dû le faire, cela se conçoit en présence de la pauvreté de la matière médicale et de son époque; mais qu'aujourd'hui il y ait encore des médecins expectants, cela ne se conçoit pas; et il devrait y avoir une loi réglant la responsabilité médicale dans ces cas. Malheureusement, l'expectation en médecine a été érigée en règle; et il y a des Écoles qui la professent sans se douter qu'il y a des moyens de faire autrement — ou plutôt ces moyens elles les rejettent, parce que cela contrarie leur enseignement. Dire à ces doctes professeurs qu'on peut couper une fièvre typhoïde comme on coupe une fièvre intermittente, quel blasphème!

La jugulation des maladies aiguës s'impose donc; et c'est parce que cela contrarie les principes d'école de beaucoup de médecins qu'ils sont systématiquement opposés à la dosimétrie. Cependant, petit à petit, leurs rangs s'éclaircissent; la mort fera disparaître les derniers; et alors la médecine reprendra ses droits, c'est-à-dire d'être une science positive au lieu d'un aveugle empirisme.

Talleyrand disait à ses employés : Messieurs, pas de zèle! — On pourrait presque dire aux médecins : « Surtout pas trop de science! » A quoi ont abouti toutes les investigations anatomo-pathologiques dont on se pavane aujourd'hui? « Le moindre grain de mil ferait mieux leur affaire » et surtout celle de leurs malades. Mais ce grain de mil, ils le repoussent, parce qu'il se présente à eux sous forme de granule dosimétrique. C'est l'homœopathie qui leur a fait peur, moins à cause de l'absurdité de sa doctrine, que du tort qu'ils se sont vus faire dans leur clientèle.

De semblables craintes ne doivent plus exister, car la Dosi-

métrie, loin de leur enlever des malades, leur en amènera par la confiance qu'ils auront en eux.

Aujourd'hui, ce qui fait que des malades appellent le médecin trop tard, c'est la crainte de devenir malades tout à fait. C'est ainsi que beaucoup de gens hésitent à confier leur montre à l'horloger; ils préfèrent l'avoir marchant mal que ne marchant plus du tout.

C'est parce que la Dosimétrie a inscrit sur son drapeau la jugulation des maladies aiguës, que les médecins expectants la repoussent, craignant de donner un démenti à toute leur carrière passée. A ce compte, il eût fallu également interdire les chemins de fer et les télégraphes. Ce n'est pas que le désir en ait manqué : on croit encore entendre la voix de Thiers déclarant que les chemins de fer étaient tout au plus bons à servir de joujoux aux désœuvrés; à peine admettait-il le petit chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Que d'obstacles Stephenson ne rencontra-t-il pas dans son pays? En voyant sa première locomotive lancée sur le railway de Liverpool à Manchester, ses chers compatriotes le traitaient de fou courant à sa ruine! Le dirai-je? la Dosimétrie m'eût conduit à la misère si je n'avais pris mes mesures d'avance. Toujours est-il qu'elle m'a valu la perte d'une clientèle qui était loin d'être épuisée. Mais les innovateurs doivent savoir se résigner à un sort prévu d'avance. Grâce au Ciel, la réforme s'est faite plutôt qu'on ne pouvait le prévoir. C'est peut-être la première fois qu'un auteur aura vu réussir son œuvre de son vivant.

L'expectation en médecine conduit à l'épuisement des malades; sous ce rapport, Hippocrate a parfaitement reconnu les dangers d'une diète prolongée — : on fait ainsi des maladies de langueur qui n'auraient pas pris cette marche sans cela.

Nous ne serions nullement embarrassé de citer des exemples. C'est la diète qui empêche la résolution des maladies par l'épuisement des forces vitales. C'est la diète qui d'un simple embarras gastrique fait une affection typhoïde. C'est la diète qui entre-

tient la fièvre, parce que l'économie est obligée de brûler ses propres matériaux.

Nous nous souvenons du typhus des Flandres occasionné par la maladie des pommes de terre, presque l'unique aliment des classes ouvrières dans ces provinces dont on vante la prospérité, mais qui, en réalité, sont l'Irlande de la Belgique, au point que le moindre manquement dans le rendement de terres si péniblement grattées (c'est le mot propre) par les habitants, donne lieu à des maladies de misère physiologique. Tous ces malheureux suaient la fièvre et suintaient le carbonate d'ammoniaque. C'étaient de véritables cadavres vivants, ayant à peine assez de souffle pour n'être pas des cadavres morts.

Dans la terrible campagne de 1812 et 1813, c'est le manque de vivres qui remplit les hôpitaux de typhysés. Eh bien! disons-le hautement, en dehors de ces circonstances désastreuses, ce sont les médecins diététistes (ou plutôt affameurs) qui font prendre à leurs malades le chemin du cimetière, en laissant s'épuiser leurs forces. Hippocrate le savait parfaitement, ainsi que le prouve son Traité du Régime dans les maladies aiguës. Broussais voyait partout des gastro-entérites, ne s'apercevant pas que c'était lui qui les fabriquait de toutes pièces en affamant ses malades. Le docteur Sangrado saignait ses patients à outrance et leur faisait boire de l'eau chaude au point de les distendre comme des outres. Malheureusement, ce n'était pas un conte pour rire, mais une lugubre réalité, car Le Sage était un esprit sérieux qui ne se fût pas permis de mettre en scène les graves docteurs de son époque si, comme ceux que Molière a traduits devant le tribunal du public, ils n'avaient été un fléau pour l'humanité.

Mais les médecins allopathes sont obligés de recourir à la diète, afin d'épuiser la maladie qu'ils sont impuissants à combattre. La maladie organique, ce sont eux qui la laissent s'établir; c'est leur objectif, car il n'y a pas pour eux de maladie sans lésion matérielle.

Le mot « lésion » vient du latin *lædere,* blesser; or des plaies

même graves, ne donnènt pas lieu à la fièvre traumatique si on a soin d'administrer les alcaloïdes défervescents et de nourrir les blessés, qu'on empêche ainsi de devenir des malades.

En chirurgie aussi, il y a eu et il y a encore une école organicienne qui admet que la fièvre est effet et non cause. Ainsi, quand il se fait une résorption purulente et que des abcès métastatiques se forment dans les viscères, dans les muscles, dans les articulations et dans les os, ce sont pour eux les conséquences d'embolies qui se forment dans les vaisseaux; mais ces dépôts purulents n'auraient pas eu lieu si on avait empêché l'effervescence du sang par les alcaloïdes.

En effet, les alcaloïdes, indépendamment de leur action excito-motrice sur les vaisseaux, dissolvent les matières fibrinoïdes et empêchent ainsi les embolies de se former.

Nous devons maintenant dire un mot de la marche que nous avons suivie dans ces « Études ».

Parmi les écrits qui forment ce qu'on nomme « l'OEuvre d'Hippocrate », il n'y a guère que les *Pronostics*, les *Aphorismes*, le *Régime dans les maladies aiguës*, le livre des *Airs, des Eaux et des Lieux*, les *Épidémies* (1er et 3e livres), la *Pathologie* et la *Climatologie* qui lui appartiennent en propre, c'est-à-dire qui ont un cachet véritablement physiologique. C'est sur ces écrits que nous avons insisté pour mettre en rapport la méthode dosimétrique avec le vitalisme sur lequel elle s'appuie. Après cela, nous avons choisi dans la nombreuse collection hippocratique les parties qui nous ont paru se rapprocher le plus des idées du père de la médecine, telles que les *Maladies des femmes*, les *Femmes stériles*, le court traité de la *Dentition*.

Nous avons terminé par les considérations sur « l'Art et le Médecin », où respirent toute la grandeur et la noblesse de la médecine antique. *Quanto mutata ab illa!* pourrait-on dire de la médecine de nos jours.

Nous nous sommes servi de la traduction latine d'Anuce Foës

édition de Pierer) et de la traduction française de J.-B. Gardeil, professeur de médecine de l'Université de Toulouse, et de Coray, médecin grec. Après avoir comparé ces translations avec celle de Littré, nous avons trouvé que c'étaient celles-là qui étaient les plus correctes.

Nous avons tâché de faire pour le père de la médecine ce que nous avons fait pour le père de l'anatomie (Voir nos *Études sur A. Vésale*). C'est-à-dire que nous avons fait ressortir de leurs écrits plus l'esprit que la lettre. Si sous ce dernier rapport nous avons beaucoup péché, nous en demandons très-humblement pardon aux érudits.

On nous reprochera peut-être le double emploi des traductions latine et française ; mais à défaut du grec — dans lequel nous nous déclarons complétement incompétent — il fallait un moyen de contrôle. Or l'exactitude du texte latin une fois admise, celle du texte français en est la conséquence.

Nous recommandons ce livre à l'indulgence des médecins honnêtes ; quant à nos détracteurs, nous leur répondrons, avec Guizot : « Vous n'atteindrez pas à la hauteur de nos dédains. »

D[r] Burggraeve.

L'École fait la sourde oreille, parce qu'elle comprend qu'elle a tout à gagner

A garder de Conrard le silence prudent.

Elle a voulu systématiser les faits, et les faits se sont tournés contre elle.

Ce qu'on veut aujourd'hui, c'est la pratique et non la théorie.

« Assez d'anatomie pathologique! » a-t-on dit. On : c'est-à-dire celui qui a plus d'esprit que Voltaire; le public médical en général; et le public médical a raison, comme en tout ce qui concerne le bon sens.

« On l'a constaté — dit le docteur Gallaverdin — les médecins nosographes, anatomistes, expectants, ne s'occupant nullement de traiter les malades, en sont venus à étudier, chacun à un point de vue particulier, les phénomènes du corps humain, comme ils étudieraient les phénomènes géologiques ou astronomiques : avec curiosité et indifférence. Ce ne sont plus des médecins, mais des naturalistes, des membres de l'Académie des curieux de la nature, qui commettent ici le sophisme de prendre l'objet de la médecine pour le but même de cette science. Quant au système de Broussais, il a eu un singulier avantage, celui de faciliter les études anatomiques en donnant l'occasion de faire un très-grand nombre d'autopsies. — Les statisticiens, qui ont paru se montrer plus soucieux de la vie des hommes, ont abouti, en définitive, aux mêmes résultats que leurs devanciers; et comme la méthode numérique, par ses mécomptes, poussait au scepticisme, elle a préparé le règne de l'École expectante. » (Expér. n° 49.)

Voilà donc, où nous en étions en médecine : trop ou rien. L'homœopathie avait voulu déguiser son impuissance en y introduisant des mythes; ce qui l'avait couverte de ridicule auprès des gens qui voient par d'autres yeux que ceux de l'imagination ou d'une foi aveugle.

C'est dans cet état de choses, aussi préjudiciable aux médecins qu'aux malades, que la dosimétrie est entrée en scène. Mais au lieu de provoquer les débats violents dont nous parlions tantôt, elle a vu se faire autour d'elle le silence le plus absolu.

C'était trop unanime pour qu'il n'y eût conspiration — au moins

tacite. — C'est que l'École comprenait le danger de sa position. Elle sentait que l'autorité allait lui échapper.

La dosimétrie, c'était la médecine du bon sens, c'est-à-dire des humbles. Avec elle plus de mystères, c'est-à-dire plus de grands prêtres de la science, s'inféodant l'empire des esprits. Elle eût bien voulu avoir les moyens de proscription d'autrefois, mais elle voyait la libre pensée se dresser devant elle comme le fantôme de Macbeth. Dès lors, elle se retrancha dans son mutisme, oubliant le proverbe : « Qui ne dit rien consent. »

Comment se refuser, en effet, à l'évidence des faits?

La dosimétrie fut la traînée de poudre qui devait mettre le feu à la mine. Bientôt elle eut partout des ramifications; et, du midi au nord, de l'est à l'ouest, les faits confirmèrent ce qu'elle avait avancé.

C'est qu'elle ne s'était risquée qu'à bon escient.

Pendant dix ans elle avait étudié les lois de la vie, et elle les avait trouvées constantes, comme au temps d'Hippocrate, comme dès l'origine de la vie même; car, sans lois, il n'y a pas de mouvement, pas plus en physiologie qu'en astronomie; il n'y a que la matière inerte — comme ces globes éteints qui gravitent dans l'espace sans activité propre — et également sans utilité; sinon pour faire nombre.

Pendant dix ans la dosimétrie avait cherché les moyens d'intervenir dans le cours des maladies abandonnées à un ignorant empirisme ou à un soi-disant esprit scientifique. Elle prit corps à corps ces agents redoutables qu'on qualifiait du nom de « poisons » et qu'on tenait soigneusement sous clef dans les officines assermentées. Aussi ce fut avec une sorte de stupeur qu'on apprit qu'il existait une « médecine par des alcaloïdes ». Ne pouvant nier le fond, on s'attaqua d'abord à la forme; et on proclama, *Urbi et Orbi*, que c'était de l'homœopathie déguisée. Dès ce moment l'auteur de la dosimétrie fut considéré comme un renégat. Ses cinquante années de professorat et de pratique furent mis au pilori. Cent ans plus tôt, on l'eût forcé à faire amende honorable.

Mais on se sentit impuissant et on se tut.

Comme nous l'avons dit plus haut, ce silence profita à la dosimétrie, puisqu'il lui donna le temps de fourbir ses armes.

La montagne ne pouvant venir à nous, nous allâmes à la montagne. Abandonnant notre cabinet d'étude, notre *Sanctum Sanctorum* où nous avions goûté, pendant un demi-siècle, la douceur du travail, nous prîmes le bâton de l'apostolat—la besace pourrions-nous dire — et nous nous mîmes — avec notre fidèle Achate M. Ch. Chanteaud — à parcourir l'Europe.

Ce fut vers le Midi — c'est-à-dire le pays du soleil — que nous portâmes d'abord nos pas; et partout nous reçûmes l'accueil le plus empressé (1); partout il se forma École contre École. Il faut croire qu'on s'y ressouvient encore de nous, puisque au mois de mai prochain va s'ouvrir, à Madrid, un Congrès international de médecine dosimétrique. Ce Congrès, nous en avons la conviction, sera fécond en résultats, et non une tour de Babel, d'où on se séparera faute de s'être entendu.

Une autre preuve que la médecine dosimétrique a jeté partout des racines profondes, ce sont les différents journaux qui se publient, depuis deux ans, à Madrid, à Oporto, à Turin, à Londres et tout récemment à Bréda (Hollande méridionale). Ces journaux vivent de leur propre fonds et ne sont pas la reproduction du *Répertoire universel de médecine dosimétrique,* qui est entré lui-même dans la dixième année de son existence.

Comment expliquer, après cela, le silence de l'École? Nous l'avons dit: par son impuissance. Elle se sent acculée au pied du mur de la vérité, et elle fait le mort. Mais soyons persuadé que sous peu elle ressuscitera; et comme elle est bon diable, elle viendra réclamer sa part. Peut-être la voudra-t-elle tout entière, en prétendant qu'elle n'a jamais voulu ni dit autre chose que ce que veut et dit la dosimétrie.

Car que voulons-nous après tout? C'est que la réforme de la thérapeutique se fasse et que la médecine ne soit plus une « inutile histoire naturelle », comme l'a dit si sensément le docteur A. Latour.

Que d'aveux nous pourrions enregistrer! Ainsi, n'est-ce pas un savant pathologue qui, en parlant des agents dont la thérapeutique dispose (ou plutôt disposait), dit :

« La voix publique nous a taxés d'ignorance, puisque nous ne

(1) A Marseille, la Société de médecine se réunit pour discuter la nouvelle méthode; et nous répondîmes aux diverses objections qui nous furent faites.

pouvons triompher du mal qui décimait la population (à propos du choléra asiatique). Mais n'en est-il pas de même chaque fois qu'une épidémie vient frapper les nombreuses populations? Sommes-nous plus habiles à guérir le typhus, la peste, la fièvre jaune, la scarlatine, la rougeole, la variole, qu'à guérir le choléra? — Non assurément. »

Dr HOPPE, *La liberté des dispensaires*, p. 48.

Ce « non assurément » est de trop, puisque nous avons aujourd'hui, dans les alcaloïdes, les moyens de combattre toutes les fièvres graves, autrefois mortelles parce qu'on leur abandonnait les malades comme une proie prédestinée. Et bien coupables seraient aujourd'hui les médecins qui se rendraient complices d'un pareil crime de lèse-humanité!

L'expectation, c'est le gouffre où l'on a laissé s'engloutir plus de victimes que n'ont pu faire les guerres les plus sanglantes !

Ouvrons le livre du docteur Baudens : *La Guerre de Crimée*. A un moment, quarante-huit mille fiévreux encombrèrent les hôpitaux! Le typhus, qui avait emprunté sa faux à la mort, y moissonnait à son aise. Et en attendant que faisait-on? Rien; ou du moins rien d'efficace. Après avoir décrit savamment le typhus et ce qui le différencie de la fièvre typhoïde, sa marche, ses complications, l'éminent chirurgien arrive au traitement, qui a consisté dans un éméto-cathartique au début, les boissons mucilagineuses ou acidulées, l'eau vineuse, les toniques fixes et diffusibles, le vin de Malaga et de Porto et le sulfate de quinine dans la période de rémission. Mais de strychnine, d'aconitine, de vératrine et des autres médicaments dosimétriques, il n'est pas même fait mention. Nous avions, avant la guerre, fait proposer, par l'intermédiaire de M. H. Larrey, l'envoi, à titre gracieux, des médicaments Chanteaud. Il nous fut répondu par une fin de non-recevoir. A qui incombe la responsabilité de ce refus? C'est ce que nous n'avons pas à examiner ici.

Mais plus l'École a fait la sourde oreille, plus les faits ont parlé; et de tant de pays à la fois qu'on ne peut plus se faire illusion sur la victoire de la dosimétrie.

L'École s'en tirera comme elle pourra. La réforme est faite; elle n'a qu'à se généraliser. De toutes parts les brochures affluent, précurseurs d'un travail d'ensemble.

Nous retournons aux temps évangéliques, où il n'y aura plus ni premiers ni derniers et où tous seront égaux devant la science.

Le livre sur Hippocrate accélérera cet heureux instant. Ce sera l'avénement de la véritable concorde entre médecins, car tous n'auront qu'un objectif, la santé de leurs semblables.

Dr BURGGRAEVE.

Gand, 4 mars 1881.

HOMMAGE A HIPPOCRATE

Hippocrate! Quelle grande figure!

Il représente ce qu'il y a de plus noble ici-bas : la médecine.

La médecine qu'on a voulu reléguer au rang des métiers, mais qui sera éternellement grande, parce que, de toutes les professions, c'est la seule qui n'enrichit pas.

Non qu'il n'y ait des médecins comblés par la fortune; mais ce n'est pas là ce qui fait leur valeur.

Hippocrate n'a pas ébloui par son faste, mais par la simplicité de ses mœurs.

Voyez son buste, que l'antiquité nous a légué : à part ce front large, cette figure où respire la sérénité, on dirait plutôt l'image d'un pauvre.

Il refusa — dit-on — les présents d'Artaxercès, et on ne saurait lui en faire un reproche, car le médecin se doit avant tout à son pays.

Le roi des rois était venu envahir la Grèce, se fondant sur la supériorité de ses armes et le nombre de ses soldats; Hippocrate devait donc refuser de lui apporter les trésors de sa science.

Qu'eût-on dit d'un médecin français qui, à l'époque d'une invasion néfaste, eût été donner ses soins dans le camp ennemi?

Hippocrate est le chef avéré de la médecine, parce qu'il en représente le véritable esprit.

Il ne fut pas un savant, dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce titre; ses connaissances en physiologie furent celles de son époque; mais

il n'en fut que plus grand puisque, aujourd'hui encore, on le salue du nom de « père de la médecine ».

Et pourquoi cela?

Parce que sa science fut celle de la vie et non celle de la mort.

C'est dire qu'il s'appuya exclusivement sur les forces vitales.

Il y a une étude dont nous ne voudrions pas dire du mal, parce qu'elle poursuit l'organisation dans sa forme première; mais, elle aussi, est obligée de s'arrêter devant le mystère de la vie (1).

Que ce mystère se passe dans la cellule, dans la fibre, dans l'organe, qu'importe! La science est obligée de s'arrêter devant la grande loi physiologique, comme l'astronomie devant la loi de la gravitation.

Hippocrate fut donc vitaliste. Et c'est pour cela que nous l'avons choisi pour chef.

Si la dosimétrie a su vaincre la résistance de l'École, c'est qu'elle combat sous le drapeau d'Hippocrate : « *In hoc signo vinces.* »

Elle aussi (la dosimétrie) ne se pique point d'une vaine science; elle répudie ce que le docteur Amédée Latour nomme une « inutile histoire naturelle »; elle s'attache moins aux formes des maladies qu'à leur fond.

Elle cherche à les prévenir plutôt qu'à les guérir. — Éternel écueil de notre art!

En publiant les présentes Études, notre but a été de montrer combien les idées médicales d'Hippocrate sont encore justes aujourd'hui.

Quand on parcourt son livre « *Des pronostics* », on reste émerveillé de la profondeur de ses appréciations et on se convainc que la médecine n'est pas une science d'augures.

En parlant des médecins de son temps, Hippocrate dit : « Je ne devine point; je décris les signes propres à faire juger quels sont les malades qui en réchapperont, et quels sont ceux qui en mourront. »

Hippocrate ne fut point un physiologue, mais un biologue. Il s'appliqua plutôt aux mouvements du corps vivant qu'aux rouages de la machine physique.

N'est-ce pas encore là ce que nous faisons aujourd'hui?

Qui scrutera les mystères des fonctions, même les plus infimes?

Mais on peut constater en quoi elles contribuent au grand mouvement de la vie.

Qu'est-ce que la vie?

Un souffle divin qui anime le corps et lui fait accomplir les actes qui

(1) Nous voulons parler des recherches microscopiques qui occupent aujourd'hui une si large place dans l'enseignement, au point qu'on pourrait croire que tout est dans les infiniment petits. Mais le microcosme ne fait que reproduire le macrocosme.

constituent son existence propre — car une fois ce mouvement arrêté, le corps se décompose pour rendre ses éléments à l'air et à la terre, d'où il les a empruntés.

Voilà pourquoi, en médecine, qui dit « matérialisme », dit « néant ».

Et cependant, c'est sur le corps seul que le médecin a de l'action.

Comment?

En soufflant sur l'étincelle prête à s'éteindre et en ranimant ainsi la flamme.

Tel est le rôle du médecin. Il n'en a pas d'autre.

Voilà pourquoi ses médicaments — sans être des mythes — doivent être assez subtils pour provoquer les mouvements vitaux — comme la catalyse en chimie.

Plus heureux qu'Hippocrate, nous possédons ces agents que la chimie pharmaceutique est parvenue à extraire des végétaux — comme les métaux précieux de leur gangue. Et ce sera notre éternel honneur, à nous médecins dosimétristes, d'avoir pris pour base la vitalité.

Que nous importe l'anatomie pathologique, cette science de la mort!

A quoi bon ces inventaires lugubres, sinon à constater nos erreurs ou nos impuissances!

Afin d'éviter de nouvelles erreurs — dira-t-on?

Mais depuis quand les désastres ont-ils instruit les hommes?

La médecine ne doit pas être une bataille où la victoire se chiffre par le nombre des morts.

Ce n'est pas une lutte avec la maladie, cet être idéal qui n'existe que dans l'imagination des Dons Quichottes de l'art de guérir. C'est un art de soulagement, « *parégorique* » comme disaient les anciens.

Mais Hippocrate ne nous apprend pas seulement notre art; il nous apprend aussi notre dignité.

Pour lui le médecin est le vrai philosophe.

« L'art de la sagesse et celui de la médecine sont un. Tout ce que donne le premier, le second le met en usage : mépris de l'argent, modération, décence, modestie, honneur, bonté, affabilité, juste appréciation de toute espèce de besoin de la vie, courage contre les événements; les médecins sont exposés sans cesse aux occasions propres à déceler la luxure ou la bassesse; ou l'intempérance ou la cupidité; ou la médisance ou l'effronterie; on les reconnaît à la manière dont ils se conduisent avec ceux qui les emploient, aussi bien qu'à la manière dont ils vivent entre eux.....

« Le vrai médecin néglige les moyens étrangers qui ne sont d'aucun secours pour la guérison; il ne veut rien d'inutile ou de fantastique.

(Que ceux qui ne se reconnaissent pas dans ce portrait ne se disent pas médecins.) »

Voilà ce qui doit nous soutenir dans l'exercice de notre noble profession. Voyant les hommes de près, nous devrions presque les mépriser, mais nous ne voyons en eux que l'humanité et nous répétons avec Térence : « *Homo sum et nihil humani a me alienum puto.* » Notre récompense est dans le devoir accompli. Cependant il faut vivre, soi et les siens. Comment forcer ce débiteur infidèle qu'on nomme le public, à nous indemniser de notre temps, de nos peines, de nos dangers. En restant unis; en faisant mentir l'odieux proverbe : *Invidia medicorum pessima invidia.*

Mais pour cela il faut une unité d'action. Il ne faut pas que l'un puisse se croire supérieur à l'autre et ayant des moyens de guérison que ses confrères n'ont pas.

En un mot, il faut l'égalité devant la science. La médecine doit être une république, et non une oligarchie où tout est accordé au favoritisme.

Nous ne réclamons point pour le médecin le luxe de la vie, mais ce que le poëte a nommé *aurea mediocritas* (ce qu'il ne faudrait pas traduire par : *médiocrité dorée*). Il doit être à l'abri des âpres besoins de la vie.

Les médecins doivent donner l'exemple du véritable républicanisme, fondé sur la simplicité de mœurs et la dignité de caractère.

Il faut qu'ils respirent l'air du pauvre aussi bien que l'atmosphère du riche.

Ils se doivent à tous et non à une coterie, à un parti.

Et alors quand la confiance de leurs concitoyens les appellera à défendre leurs intérêts dans le grand conclave de la nation, leur voix sera écoutée, parce qu'ils ne demanderont que ce qui est juste et légitime.

Alors on les prendra pour juges dans toutes les questions qui intéressent la santé publique et on ne leur fera pas l'injure de ne les consulter que pour la forme.

Voilà ce que nous dit le grand nom d'Hippocrate et ce qui doit nous faire ranger sous sa bannière, qui est celle de l'humanité.

ETHNOGRAPHIE D'HIPPOCRATE

La vie d'Hippocrate ne comporte pas de détails intimes. Il est, non-seulement l'homme de son époque, mais l'homme de tous les temps, puisqu'il représente l'humanité dans son élément le plus précieux : la vie.

Ce qu'on sait de lui, c'est qu'il naquit 460 ans avant J.-C. à Cos (une des îles Ioniennes), et qu'il mourut à un âge fort avancé, donnant ainsi l'exemple de la longévité basée sur son propre précepte :

User et ne pas abuser.

Nulle existence ne fut plus remplie que la sienne : indépendamment de ses écrits, qui embrassent toutes les connaissances médicales de son époque, il fit de fréquents voyages, tant en Asie que dans les pays limitrophes, étudiant, à la fois, leurs constitutions médicales, physiques, ethnographiques et politiques.

Ces observations sont précieuses pour nous qui voyons nos intérêts se porter de plus en plus vers l'Orient.

La découverte du Nouveau-Monde a, en effet, déplacé le centre européen. Chaque jour, les États-Unis de l'Amérique du Nord gagnent en importance et en population. Si, jusqu'ici, elle nous envoie ses matières premières et ses denrées alimentaires, un moment viendra — moment peut-être plus prochain qu'on ne le pense — où elle n'aura pas assez de ces matières et de ces denrées pour elle-même. Que fera alors l'Europe? Elle

se dépeuplera ou sera obligée de chercher de nouveaux débouchés à son industrie et à son commerce.

Ces débouchés devront naturellement avoir lieu vers l'Orient; l'Orient que détiennent encore aujourd'hui la barbarie et le fanatisme, et qui n'a pas changé depuis Hippocrate.

« Si les Asiatiques, dit-il, sont pusillanimes, sans courage, moins belliqueux et d'un caractère plus doux que les Européens, c'est dans la nature du climat qu'il faut en rechercher la principale cause. Loin de présenter de grandes vicissitudes, les saisons s'y ressemblent presque et passent du chaud au froid d'une manière insensible. Or, dans une telle température, l'âme n'éprouve point ces secousses, ni le corps les changements violents qui impriment naturellement à l'homme un caractère plus farouche, plus indocile, et plus fougueux que s'il vivait dans une température toujours égale; car ce sont les passages rapides d'un excès à l'autre qui éveillent les esprits de l'homme et l'arrachent à son état d'inertie et d'insouciance.

» Je pense que c'est au défaut de pareils changements qu'il faut attribuer la pusillanimité des Orientaux; et ensuite à la nature des lois auxquelles ils sont soumis.

» La plus grande partie de l'Asie est gouvernée par des potentats; et là où les hommes ne sont pas maîtres de leur personne ou régis par leurs propres lois, mais sont soumis à des despotes, bien loin de s'occuper du métier des armes, ils ont grand soin de ne pas passer pour guerriers; et cela par la raison que les dangers n'y sont pas également partagés. Les sujets sont contraints d'aller à la guerre, d'en supporter toutes les peines et de mourir même pour leurs maîtres, loin de leurs enfants, de leurs femmes, de leurs amis. Leurs exploits ne servent qu'à augmenter et qu'à étendre la puissance de leurs despotes; les dangers et la mort sont les seuls fruits qu'ils recueillent de leur bravoure. Ajoutez à cela qu'ils sont fatalement exposés à voir leurs champs se changer en déserts, soit par la dévastation de l'ennemi, soit par la cessation des travaux; de sorte que quand même il se trouverait parmi eux des gens braves et courageux, la nature de leurs lois doit détourner de l'idée d'employer leur courage.

» Une grande preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Asie même tous ceux des Grecs et des Barbares qui se gouvernent par leurs propres lois, sans être soumis à des despotes, sont les hommes les plus braves de tous. C'est qu'ils ne s'exposent que pour eux-mêmes et que ce sont eux qui reçoivent le prix de leur courage ou qui portent la peine de leur lâcheté.

» Au reste, vous trouverez que les Asiatiques eux-mêmes, soumis à des despotes, diffèrent entre eux par le plus ou moins de courage; et cette

différence tient aux changements du climat et des lois. Voilà ce que j'avais observé sur l'Asie (1).

» Pour ce qui concerne l'Europe, il existe une nation scythe, différente des autres nations : elle habite autour des Palus-Méotides. Quant à l'uniformité des traits, les Scythes se ressemblent entre eux tout autant qu'ils diffèrent des autres peuples. Ce phénomène leur est commun avec les Égyptiens et tient à la même cause, si ce n'est que ceux-ci sont accablés par une excessive chaleur, et ceux-là par un froid rigoureux.

» Ce qu'on nomme le désert de la Scythie (les steppes de la Russie d'Asie) est une plaine élevée et couverte de pâturages, sans être excessivement humide, car elle est arrosée par de grands fleuves qui, dans leur cours, entraînent les eaux superflues. C'est dans ces plaines que se tiennent les Scythes nomades.

» On leur a donné ce nom parce qu'ils n'ont pas de demeures fixes, et qu'ils habitent des chariots à six ou tout au moins à quatre roues, fermés, tout autour, par du feutre et construits en forme de maisons. Quelques-uns sont divisés en deux chambres, quelques autres en trois; ils sont traînés par deux ou trois paires de bœufs, qui n'ont point de cornes, à cause du froid excessif. Il n'y a que des femmes et des enfants qui les habitent; les hommes les accompagnent à cheval, suivis de leurs troupeaux et de leurs haras. Ils ne quittent un endroit, pour se transporter en un autre, qu'après que leur bétail a consommé tout le fourrage qui s'y

(1) Atque hunc quidem in modum, qui Asiam et Europam incolunt, tum natura, tum forma inter se differunt. Quod autem ad animi ignaviam et mollitiem attinet, cur Asiatici Europæis minus bellicosi existant, et moribus sint lenioribus, anni tempestates in causa sunt, quæ non magnas, tum ad calorem, tum ad frigus, permutationes faciunt, verum similes permanent, unde neque mens stupore percellitur, neque corpus vehementer a suo statu dimovetur. Ex quibus iram exasperari, ac prudentiæ et caloris compotes fieri magis æquum est, quam si eodem semper statu permaneant. Mutationes enim inter omnia hominis mentem semper excitant, neque sinunt quiescere. Quas ob causas mihi Asiaticorum genus omni ope destitutum videtur, quibus præterea eorum instituta accedere debent. Multo enim maxima Asiæ pars regum imperio regitur. Qui vero sui potestatem non habent, neque sui juris sunt, sed dominis subditi, ii rerum bellicarum nullam curam habent, sed ut ne bellicosi videantur. Neque enim æqualia pericula impendent. Hos siquidem pro dominis in militiam proficisci, et labores tolerare, mortemque oppetere necesse est, relictis domi liberis, uxore, ac reliquis amicis. Quod si probe ac viriliter se gesserint, inde dominis opes augentur et crescunt, ipsi, præter pericula et cædes, nullum fructum percipiunt. Ad hæc ab hujusmodi hominibus, propter rei militaris inertiam ac otium, regionem relinqui necesse est, cum ut quisque natura fortis est et magni animi, ita maxime leges detrectat.

Cujus rei hoc magum est indicium, quod quicunque in Asia Græci ac Barbari dominis minime sunt subditi, sed liberi, et sui laboris quæstum faciunt, ii omnium bellicosissimi existunt. Sibi enim ipsis pericula subeunt, et ut fortitudinis præmia reportant, ita ignaviæ pœnas luunt.

Asiaticos autem plurimum inter se differe, et hos quidem nobiliores, illos vero ignobiliores esse comperio. Quorum quidem causa ad anni tempestatum mutationes, quemadmodum antea diximus, referenda est. Atque sic quidem de his, qui Asiam incolunt.

trouve. Ils mangent des viandes cuites et boivent du lait de leurs juments, dont ils font une espèce de fromage qu'ils appellent *hippace*.

» Telles sont les coutumes et la manière de vivre des Scythes (1).

» Pour ce qui est de la température des saisons de la Scythie, de l'uniformité des traits de ses habitants, du peu de fécondité des hommes ainsi que des animaux—qui y sont plus rares et plus petits qu'ailleurs—on doit l'attribuer aux causes suivantes : La Scythie est située précisément sous l'Ourse et sous les monts Riphées (Caucase), d'où souffle le vent du nord ; le soleil n'en approche qu'au solstice d'été, encore ne la réchauffe-t-il que pendant peu de temps. Les vents qui soufflent des régions chaudes n'y parviennent que rarement et qu'après avoir perdu de leur force. Les vents froids et septentrionaux y soufflent constamment ; ils viennent des montagnes toujours couvertes de neige et de glaces, et presque inhabitables à cause de l'excessive humidité qui y règne. Les plaines sont pendant le jour couvertes de brouillards épais, de sorte que ceux qui les habitent vivent dans l'humidité et un hiver perpétuel, n'ayant que quelques jours d'été, qui ne sont pas même chauds, car ce sont de hautes plaines nues, qui commencent près de l'Ourse et se prolongent en s'élevant de plus en plus, sans être couronnées de montagnes. Les animaux y sont assez petits pour pouvoir se mettre à couvert sous terre. L'hiver perpétuel qui s'oppose à leur accroissement, les force à se réfugier pour chercher contre le froid un abri que la nudité du sol leur refuse. Toutefois, les saisons s'y ressemblent, et les changements qu'ils éprouvent sont fort peu considérables ; de là vient cette uniformité qu'on observe dans les traits des Scythes, ainsi que dans le genre de vie qu'ils mènent ; vêtus de la même manière été et hiver. Ils respirent un air froid et boivent les eaux de neige (2). Ils sont d'ailleurs paresseux et peu faits au travail, parce que, ni le corps ni l'esprit, ne peuvent soutenir les fatigues dans les pays où les saisons n'amènent point de changements très-sensibles (3).

(1) In Europa autem gens est Scythica, quæ Mæotim paludem incolit, et a reliquis plurimum differt, Sauromatæ appelantur. Eorum feminæ equitant, arcu utuntur, et ex equo jaculantur, et cum hostibus bellum gerunt, quoad virgines existunt, neque ante virginitatem deponunt, quam tres hostes interfecerunt, neque prius cum viris congrediuntur, quam sacra Deo patrio more peregerunt. Quod si qua sibi virum delegerit, equitatu soluta est, nisi communis expeditionis necessitas ingruat. Dextram autem mammam non habent. Puellis enim adhuc infantibus ferro ad id fabricato, et candente, dextræ mammæ admoto, eam matres exurunt, ut ne incrementum accipiat, sed ad dextrum humerum et brachium omne robur et copia transmittatur.

(2) L'eau de neige passe pour malsaine, parce qu'elle renferme, en quelque sorte, les balayures de l'atmosphère, et qu'elle ne renferme point les principes volatiles tels que l'iode, le brome, qui sont les véritables principes fertilisants de l'air. Aussi a-t-on attribué à l'usage de cette eau le goître qui règne dans les gorges des montagnes.

(3) Ac de eorum victus ratione, et institutis hactenus quidem dictum est, simulque de anni temporibus, quodque Scythica gens forma multum a reliquis hominibus diversa est, sibi ipsi similis, non

» Tout cela fait nécessairement que le corps des Scythes est tellement chargé d'embonpoint, qu'on n'y peut distinguer les articulations. Il est d'une complexion humide et lâche. Les cavités, surtout celles du bas ventre, sont pleines d'humeurs, car il n'est pas possible que dans un climat ainsi constitué par rapport aux saisons et chez des hommes dans tel tempérament, le ventre ne se dessèche (1).

» Leur complexion grasse, jointe au défaut de poils, donne lieu à une uniformité de figure, et fait que les hommes se ressemblent tellement les uns aux autres, de même que les femmes se ressemblent entre elles.

» Ajoutez à cela que les saisons étant à peu près de même température, la liqueur séminale n'éprouve aucun mouvement, à moins que quelque accident violent ou quelque maladie ne vienne la déranger.

» Une grande preuve que je puis apporter de l'humidité de leur corps, c'est que la plupart des Scythes — et en général tous les nomades — s'appliquent des cautères aux épaules, aux bras, à la poitrine, aux lombes, aux hanches pour remédier à la mollesse de leur corps, si énervé, qu'ils ne sauraient bander un arc, ni exécuter les mouvements impétueux de l'épaule pour lancer le javelot. Mais leurs articulations, une fois débarrassées de l'excessive humidité par le feu, la forme de leur corps devient plus compacte et mieux prononcée (2).

secus ac Ægyptii. Minime fecundum est hoc hominum genus, ipsaque regio paucissimas feras alit, neque magnitudine, neque multitudine insignes. Sub ipsis enim ursis Riphæisque montibus, unde Boreas spirat, est posita, solque cum ad extremam conversionem æstivam venerit, proxime accedit, et tunc quidem exiguo tempore calefacit. Neque venti ex calidis locis spirantes, nisi rari ac debiles, huc admodum perveniunt, sed venti frigidi ab ursis, nive, glacie, et multis aquis, perpetuo spirant, neque unquam montes deserunt, unde non nisi ægre habitari possunt. Ærque multus toto die campos occupat, ipsique in humidis locis degunt. Quare perpetua fere illis est hyems, æstas vero paucissimis diebus, neque his admodum magna. Planities enim illis sublimis est, et nuda, neque montibus cincta sed sub ursis acclivis. Neque feræ illis magnæ, sed, quæ sub terra abscondi possint, nascuntur. Hyems enim, et terræ nuditas, prohibet, quanquam et apricis, et oppacis locis caret. Nam neque magnæ, neque vehementes sunt anni temporum mutationes, sed similes, et parum differentes, unde et formas inter se similes habent. Eodem etiam victu semper et amictu utuntur hyeme et æstate, æremque aquosum et crassum attrahunt, et aquas ex nivibus et glacie bibunt, nullaque corporis exercitatione utuntur, cum vel corpus, vel animus exerceri nequeat, ubi mutationes non sunt vehementes.

(1) Has ob causas eos habitu esse crasso, et carnoso necesse est, articulis vero humidis et enervatis, et ventribus maxime humidis, omnium tamen maxime inferiore alvo. In hac enim regione, natura, et tempestatum anni constitutione, ipsa resiccari nequit. Sed propter pinguedinem et carnis glabritiem, forma inter se sunt similes, tum mares maribus, tum feminæ feminis. Cum enim anni tempora similiter se habeant, nullæ corruptiones, neque vitia in prima seminis conformationes contingunt, nisi violento aliquo casu, aut morbo id accibat.

(2) Eorum autem humiditatis magnum hoc est argumentum, quod Scythas plerosque, ac præcipue Nomadas, humeris, brachiis, primis manuum juncturis, pectoribus, coxendicibus, et lumbis exustis esse comperies, nullam sane aliam ob causam, quam naturæ humiditatem et mollitiem. Nam neque arcus intendere, neque humero jaculum contorquere, ob humiditatem ac impotentiam possunt. Cum vero uruntur, ex articulis humoris copia resiccatur, eorumque corpora validiora, habitiora, et firmioribus articulis redduntur ; fluida vero fiunt et lata, primum quidem, quod fasciis non involvuntur,

» Ils sont généralement trapus : premièrement, parce que, dans leur enfance, ils ne sont pas emmaillotés — non plus que les Égyptiens — et n'ont pas même voulu adopter cet usage afin de pouvoir se tenir plus aisément à cheval.

» Les enfants mâles, tant qu'ils ne sont pas en état de monter à cheval, passent la plupart du temps assis dans les chariots et n'ont que fort peu d'occasions de marcher, à cause des migrations continuelles qu'ils font, sans jamais se fixer nulle part.

» Quant aux femmes, elles sont prodigieusement humides et flasques. Les Scythes ont, en général, le teint basané, parce que chez eux le soleil n'agit pas assez puissamment pour empêcher que le froid ne brûle leur peau et n'en altère la blancheur.

» Les hommes ainsi constitués ne peuvent guère être féconds; ils sont très-peu portés aux plaisirs de l'amour à cause de leur tempérament humide, de la mollesse et de la froideur de leur ventre, dispositions qui doivent, naturellement, rendre l'homme peu propre aux fonctions de la génération, sans parler de l'équitation continuelle qui l'énerve.

» Telles sont les causes qui ôtent aux Scythes les forces nécessaires pour remplir les devoirs de leur sexe.

» Les femmes, de leur côté, ont le corps trop gras et trop humide pour que la matrice puisse saisir la liqueur séminale; leurs évacuations menstruelles n'observent aucune époque fixe; elles sont peu abondantes et ne reviennent qu'à de longs intervalles (1), leur bouchent les orifices de la matrice et les empêchent de concevoir. » C'est-à-dire plutôt le gonflement chlorotique.

On voit qu'Hippocrate a parfaitement compris les rapports existants entre la menstruation et la fécondation. Quoique la doctrine de l'ovulation date de nos jours, un observateur aussi expert que lui a dû voir que les

quemadmodum fieri solet in Ægypto, neque id pro more habent ob equitationem, quo firmius equis insideant, deinde vere ob vitam sedentariam. Ex his namque mares, quoad equis vehi nequeunt, longe tempore in curribus sedent, parumque propter locorum transmutationes et peragrationes inambulant. At mulieres stupendum in modum habitu sunt corporis fluxo. Gens autem Scythica propter frigus fulvo est colore, cum ad eos sol vehemens non accedat. A frigore autem albedo exuritur, fitque fulva.

(1) Fecunda vero ejusmodi natura esse non potest. Neque enim viri multa cœundi cupiditate tenentur, ob corporis humiditatem, ventrisque mollitiem et frigiditatem. Ex quibus viros minime venerem exercere posse par est. Eo accedit, quod perpetua equitatione fracti, ad coitum imbecilles redduntur. Atque eæ quidem in viris causæ sunt. In mulieribus vero, carnis pinguedo et humiditas. Neque enim uteri genitale semen ad se rapere queunt. Neque eis, ut decet, menstrua purgatio, sed parcior et longiore tempore contingit, ipsumque uteri os præ pinguitudine concluditur, semenque genitale minime suscipit. Ipsæque nulla corporis exercitatione utuntur, et præpingues sunt earumque ventres frigidi et molles. Ex quibus necessario consequitur, non admodum fecundam esse Scytharum gentem.

femmes non réglées ne concevant pas, il doit exister entre ces deux phénomènes une connexité constante. Il en est de même de la période de rut chez les femelles des mammifères. La descente de l'ovule coïncide avec chaque écoulement menstruel; c'est donc après que cet écoulement a eu lieu que la femme est la plus apte à concevoir.

« Ajoutez à cela l'aversion qu'elles ont pour le travail, ainsi que la mollesse et la froideur de leur ventre. Toutes ces causes réunies doivent nécessairement rendre les Scythes peu aptes à procréer des enfants.

» Une grande preuve de ce que je viens d'avancer au sujet de leurs femmes, c'est le contraste qu'on observe entre elles et leurs esclaves femelles : celles-ci n'ont pas eu plus tôt commerce avec un homme, qu'elles en deviennent grosses : c'est parce qu'elles travaillent et qu'elles sont plus maigres que leurs maîtresses (1). »

Ce serait là une manière d'expliquer la loi de Mahomet — que ce dernier n'a pas inventée, mais qu'il a trouvée déjà introduite dans les usages des populations nomades. C'était plus franc que nos mœurs actuelles.

« Une autre observation à faire sur la Scythie, c'est qu'on y rencontre beaucoup d'hommes impuissants. Ils se condamnent aux travaux des femmes, se comportent absolument comme elles et en imitent même la voix et le langage. On les appelle efféminés (2). »

» Les naturels du pays attribuent la cause de ce changement à Dieu, et ils ont une si grande vénération pour cette espèce d'hommes, qu'ils les adorent, chacun craignant d'être soi-même atteint d'une pareille calamité. Quant à moi, je pense que cette maladie vient de Dieu, de même que toutes autres; mais il n'en est pas moins vrai que chacune d'elles se forme d'après les lois de la nature, et qu'il n'en existe aucune qui ne doive son origine à des causes naturelles. Je vais indiquer celles qui m'ont paru produire la maladie des Scythes (3).

» L'habitude d'être à cheval et d'avoir sans cesse les extrémités inférieures pendantes, leur occasionne des fluxions chroniques aux articulations. Quand cette maladie s'aggrave, la hanche se retire, et ils deviennent boiteux. La manière dont ils se traitent au commencement de la maladie consiste à se faire ouvrir les deux veines qui sont derrière l'oreille. Après

(1) Cujus rei magnam conjecturam præbent famulæ, quæ cum virorum congressum non appetant, propter exercitationem et carnis gracilitatem concipiunt.

(2) Ad hæc quoque plerique Scythæ eunuchi fiunt, et munia muliebria obeunt, ac velut mulieres factitant et loquuntur, vocanturque hi evirati aut effeminati.

(3) Ac regionis quidem incolæ causam Deo acceptam referunt, et hujusmodi homines reverentur et colunt, sibi quique timentes, ne quid tale contingat. At mea quidem sententia hi omnes affectus divini sunt, ut et reliqui omnes, nullusque altero divinior aut humanior existit, sed divini omnes, cum horum quodque suam naturam habeat, neque quidquam citra naturam fiat.

que le sang a cessé de couler, la faiblesse les assoupit et les endort. A leur réveil quelques-uns se trouvent guéris; d'autres n'en éprouvent aucun soulagement. Je présume que c'est justement ce remède qui dépouille la liqueur séminale de sa vertu prolifique, car il paraît qu'ils coupent précisément les veines des oreilles qui rendent les hommes impuissants. Si ensuite voulant avoir commerce avec les femmes, ils ne peuvent en venir à bout, ils restent d'abord tranquilles et ne s'en inquiètent point; mais si après plusieurs autres tentatives ils ne réussissent pas mieux que la première fois, alors regardant cet accident comme une peine infligée par la Divinité qu'ils s'imaginent avoir offensée, ils se déclarent impuissants, prennent les goûts et les habits des femmes et s'occupent avec elles des mêmes ouvrages.

» Cependant cette maladie n'attaque que les hommes les plus puissants par leur fortune et leur noblesse, précisément à cause de l'équitation continuelle. Les pauvres et ceux de la dernière classe du peuple y sont moins exposés par cela même qu'ils ne vont pas à cheval. Or si cette impuissance venait de Dieu d'une manière plus directe que les autres maladies, elle ne devrait pas être exclusivement affectée aux riches, elle devrait attaquer tout le monde indistinctement, ou — pour mieux dire — elle devrait attaquer les pauvres plutôt que les riches, s'il est vrai que les Dieux voient avec plaisir les dons que les hommes leur offrent et qu'ils les en récompensent, car il est naturel que les riches leur fassent des sacrifices et des offrandes et qu'ils les honorent de différentes manières, au lieu que les pauvres doivent être moins empressés de faire cette dépense, premièrement parce qu'ils n'en ont pas les moyens, et ensuite parce que loin d'honorer les Dieux, ils se croiraient plutôt en droit de les accuser d'être les auteurs de leur misère. Ainsi la punition de pareilles offenses devrait plutôt tomber sur les pauvres que sur les riches. Mais comme je l'ai fait observer, cette maladie dépend des Dieux comme toutes les autres; mais comme elle aussi elle doit sa naissance à une cause naturelle et c'est celle que je viens d'assigner (1). »

(1) Atqui quomodo hic affectus mihi contingere videatur, enarrabo. Ex equitatione eos prehendunt diuturnæ ex defluxione affectiones (quæ κέδματα dicuntur), nimirum semper pendentibus ex equis eorum pedibus. Deinde qui vehementer ægrotant, claudicant, iisque coxendices contrahuntur. Hac autem ratione sibi medentur. Cum ægrotare cœperint, utramque venam post aures incidunt, cumque sanguis effluxerit, præ imbecillitate somno corripiuntur et obdormiscunt, deinde alii quidem sani excitantur, alii minime. Ac mihi quidem videntur hac curatione se ipsos perdere. Juxta aures enim venæ sunt, quas si quis incidat, sectione sterilitatem inducunt. Has igitur venas mihi secare videntur. Postea vero ubi ad uxores accedunt, neque cum iis rem habere possunt, primum nil animo reputantes quiescunt, cum autem is, ter, aut sæpius id tentantes nihil profecerint, Deum, in quem culpam conferunt, se offendisse existimantes, muliebri stola amicti, suam ignaviam accusant, et cum mulieribus victitantes, earum opera tractant.

On voit que tout en étant religieux, Hippocrate ne se jette point dans le surnaturel. Il n'est pas également sans quelque malice quand il dit que les Dieux aiment les dons que les riches leur font. « Dieux » est ici synonyme de « Prêtres », qui n'ont jamais dédaigné le casuel.

« Et ce n'est pas seulement chez les Scythes que l'équitation produit ces maux; partout où cet exercice est une occupation journalière, on trouve beaucoup de personnes sujettes aux fluxions chroniques des articulations : à la sciatique, à la podagre, et inhabiles aux plaisirs de l'amour (1). »

Les écuyers sont souvent affectés de varicocèle, et on sait que cette affection frappe de stérilité à cause de l'atrophie des testicules. Quant aux fluxions des articulations, à la sciatique, à la podagre, etc., elles sont la conséquence de l'exposition de ces parties — surtout des genoux — au froid et à la pluie. Et puis, il faut bien le dire, les écuyers ont l'esprit porté ailleurs que vers les femmes.

« Ces maux qui affligent les Scythes et qui les assimilent d'une manière particulière aux eunuques, doivent leur origine à la même cause, je veux dire l'usage habituel du cheval, ensuite à celui de porter toujours des vêtements de femme (*feminalia*), ce qui fait qu'ils ne peuvent pas tirer leurs parties (*sic*).

» Ajoutez à cela le froid et la fatigue qui distraient absolument leur esprit du désir de l'union des sexes, de sorte qu'ils ne se hasardent à rien tenter qu'ils ne soient assurés d'avoir recouvré leur virilité (2). »

On voit, par les considérations ethnographiques qu'Hippocrate nous a laissées, que les peuples nomades d'Asie qui occupent les rives et les steppes du Volga : les Tatars, les Kalmouks, etc., sont restés dans les mêmes conditions d'existence qu'au temps d'Hippocrate, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas à proprement parler de patrie. Et cependant les pays qu'ils occupent, et où ils maintiennent la barbarie, sont les plus beaux, les plus fertiles du globe.

Hippocrate a-t-il étendu ses voyages au delà du pays des Scythes? On est tenté de le croire à en juger de ce qu'il dit des autres parties de l'Europe.

(1) Et hic quidem morbus, ob eam, quam dixi, causam, Scythis contingit. Quin et in reliquis hominibus ad eumden se habet modum. Ubi enim plurimum et creberrime homines equitant, ibi plurimi diuturnis ex defluxione affectionibus, coxendicum morbis, pedumque doloribus corripiuntur et ad venerem exercendam pessime se habent.

(2) Hæc autem Scythis adsunt, et ob eas causas omnium ineptissimi ad coitum redduntur, tum etiam, quod feminalia semper gestant, et in equis magnam temporis partem degunt, ut ne quidem pudenda manu attrectare liceat, neque præ frigore et lassitudine cœundi appetentiam sentiant, nilque aliud pensi habent, quam ut virilitate priventur. Atque hactenus quidem de Scytharum gente.

» Quant aux autres Européens, ils diffèrent les uns des autres de forme et de stature, à cause des variations aussi grandes que fréquentes de leurs saisons. Chez eux, les chaleurs excessives sont suivies de froids rigoureux, et des pluies continuelles sont remplacées par des sécheresses très-longues, sans parler des vents qui rendent encore ces variations plus irrégulières. Il n'est pas étonnant que la génération se ressente de ces vicissitudes et que la concrétion de la liqueur séminale ne se fasse pas toujours de la même manière, mais qu'elle varie suivant que la conception a lieu en été ou en hiver; dans un temps sec ou dans un temps pluvieux; c'est, à mon avis, la cause qui rend la forme et la stature des Européens plus variées que celle des Asiatiques. Et cette variété s'observe encore parmi les habitants de chaque ville. La concrétion de la liqueur séminale doit éprouver plus d'altération dans un climat sujet à des changements fréquents que dans celui où la température de chaque saison est plus constante. Ce que je viens d'observer à l'égard de la forme peut aussi s'appliquer aux mœurs (1).

» Les Européens sont d'une nature sauvage, insatiable, fougueux par la raison même qu'ils vivent sous un ciel où l'esprit éprouve sans cesse de ces secousses qui rendent l'homme agreste et qui le dépouillent de la douceur et de l'aménité des mœurs. Je les regarde, par la même raison, comme plus courageux que les Asiatiques. Une température toujours égale favorise l'indolence, au lieu que dans un climat variable, le corps et l'esprit se portent volontiers à l'exercice et au travail, qui augmentent le courage, de même que la paresse et l'inaction inspirent la lâcheté (2).

» C'est sans doute la nature du climat qui rend les Européens plus belliqueux que les Asiatiques; mais la forme du gouvernement y contribue aussi. Les Européens ne sont point gouvernés comme les Asiatiques; et j'ai déjà fait observer que partout où l'on est soumis à des rois, on est nécessairement, très-lâche parce que quand on a l'âme asservie, on ne se soucie pas d'exposer sans nécessité sa vie pour augmenter la puissance d'un autre.

(1) At reliquum in Europa hominum genus, tum magnitudine, tum forma, inter se est dissimile propter magnas et crebras anni temporum mutationes. Habent enim calores vehementes, et hyemes acres, ac imbres multos, rursusque squalores diuturnos, et ventos multos, ex quibus multæ et omnis generis mutationes contingunt. Neque est a ratione alienum, ex his aliam percipi generationem in seminis conformatione, neque ex eodem eamdem esse, vel æstate, vel hyeme, vel pluvioso, vel sicco tempore. Eaque de causa, ut existimo, Europæi magis, quam Asiatici, forma inter se variant, et per singulas urbes magnitudine maxime inter se sunt differentes. Plures enim corruptiones circa seminis concretionem contingunt, ubi crebræ fiunt anni temporum mutationes, quam si eædem sint et similes.

(2) Eadem autem est de moribus ratio. Agrestes, hominum societate minime gaudentes, et animosæ hujusmodi naturæ existunt; frequentes enim mentis emotiones morum ferociam inducunt, lenitatem autem et comitatem retundunt. Quocirca eos, qui Europam incolunt, plus animi, quam

» Les Européens, au contraire, gouvernés par leurs propres lois, affrontent d'autant plus volontiers les dangers qu'ils ne s'y exposent que pour eux-mêmes et que ce sont eux qui recueillent l'honneur et le fruit de leurs victoires. Tant il est vrai que les lois influent singulièrement sur le courage (1).

» En comparant les Européens avec les Asiatiques, je n'ai parlé que d'une manière générale; mais il existe aussi en Europe des peuples qui diffèrent entre eux par le courage, comme par la forme et la stature, et cette variété tient aux mêmes causes que j'ai déjà assignées et que je vais éclaircir davantage.

» Tous ceux qui habitent un pays montagneux, inégal, élevé et pourvu d'eau et qui éprouvent des variétés de saisons considérables, doivent naturellement être d'une haute stature, très-propres à l'exercice et au travail et pleins de courage. Ils ont surtout un caractère sauvage (2).

» Ceux, au contraire, qui vivent dans des pays enfoncés ou bas, couverts de pâturages et qui sont tourmentés par des chaleurs étouffantes, qui sont plus exposés aux vents chauds qu'aux vents froids et qui font usage d'eaux chaudes, ne sont ni grands ni bien proportionnés; ils sont plutôt trapus et chargés de chair. Ils ont les cheveux noirs et leur teint approche plus du noir que du blanc. Leur tempérament est moins flegmatique que bilieux. Ils ne sont naturellement ni braves ni propres au travail, mais ils pourraient devenir l'un et l'autre s'ils étaient gouvernés par des lois qui les y portassent.

» Ceux qui habitent un pays élevé, uni, venteux et humide, sont ordinairement grands et se ressemblent entre eux, mais ils sont d'un naturel plus doux et plus brave.

Asiaticos habere censeo. Rerum siquidem uno se habentium modo æquabilitas, socordiam ingenerat; varietas vero corpus et animum ad laborem excitat. Quin etiam socordia et quiete ignavia crescit, exercitatione vero et laboribus, animi fortitudo. Hanc ob causam bellicosiores sunt, qui Europam incolunt, jam etiam propter leges, quoniam regum imperio non parent Asiatici.

(1) Qui enim regibus subjiciuntur, eos timidissimos esse necesse est, et, velut antea a nobis dictum est, servitute pressi animi neque lubenter, neque volentes, temere sese pro alieno imperio periculis objiciunt. Hi vero cum suis legibus vivant, sibi, non aliis, pericula subeunt, et magna animi alacritate volentes ad gravia quæque feruntur, cum pro re gesta victoriæ præmia sint accepturi; ita, ut constet, leges ad animi magnitudinem plurimum facere. De Europa igitur et Asia, in genere ac toto, sic se res habet.

Sunt autem in Europa gentes, tum magnitudine, tum forma, tum magnanimitate, inter se differentes. Varietatis causæ eædem, quæ supra dicta sunt, quasque jam manifestius aperiam.

(2) Qui regionem quidem montanam, asperam, altam, et aquis carentem incolunt, et anni temporum mutationes habent admodum differentes, illic hominum formas magnas esse par est, tum ad laborem, tum ad robur a natura optime esse comparatas, at agrestibus et ferinis moribus ejusmodi naturæ non parum sunt præditæ.

» Ceux qui habitent des terrains légers, secs et nus et où les changements des saisons ne sont pas tempérés, ont l'habitude du corps sèche et nerveuse et le teint plutôt blond que brun. L'arrogance et l'indocilité forment leur caractère; car partout où les saisons éprouvent fréquemment des variations considérables, on rencontre des hommes bien différents les uns des autres, tant par la forme que par la constitution physique et morale.

» Les variations des saisons sont les causes les plus puissantes de la différence des hommes (1).

Vient ensuite la qualité du sol, d'où l'on tire la subsistance et celle des eaux dont on fait usage. Il est de fait que la constitution physique et morale de l'homme est, pour l'ordinaire, modifiée par la nature du sol qu'il habite.

» Partout où le sol est gras, mou et humide, où les eaux sont si peu profondes qu'elles sont chaudes en été et froides en hiver et où l'on jouit d'une égale température, les hommes sont ordinairement charnus, faibles, sans courage. On les voit plongés dans l'indolence, naturellement disposés au sommeil, et ils sont d'un esprit épais, lourd et peu faits pour l'exercice des arts (2).

» Mais dans un sol nu, raboteux qui n'est point abrité, qui est également exposé aux froids rigoureux des hivers et à l'ardeur des étés brûlants, les hommes ont le corps sec, maigre, mieux prononcé, nerveux et velu. Ils sont extrêmement actifs, d'un caractère altier, arrogant, indocile et plutôt sauvage que doux. Ils sont d'ailleurs très-intelligents et doués

(1) At qui loca concava, herbosa et æstuosa habitant, quique ventis calidis, magis, quam frigidis perflantur, et aquis utuntur calidis, hi magni quidem esse non possunt, neque recti et ventre substricto, in amplam vero corporis molem a natura producuntur, corpore sunt carnoso, et capillis nigris, colore potius nigro, quam candido, et minus pituitosi, quam biliosi. At animi robore et laborum tolerantia non æque a natura valent, sed accedens vitæ institutum id efficit.

Quod si flumina ea regio habeat, quæ stagnantes et pluvias aquas educunt, ii incolumes degunt, et colore cutis sunt splendido. Sin vero nulla sint flumina, aquasque fontanas statarias et male olentes bibant, has ventri et lieni noxias esse necesse est. Qui vero regionem altam, planam, ventis perflatam, et aquosam incolunt, ii corporis habitu sunt prægrandi, inter se similes, et erecti, et animo tranquilliore. At qui gracilia et arida loca, aquis carentia, et nuda tenent, neque temperatas habent anni temporum mutationes, hac in regione homines duro et robusto corporis habitu esse par est, et colore flavo potius, quam nigro, moribus et animi appetitionibus sibi nimis placentes et superbos, et in concepta opinione permanentes. Ubi enim anni temporum mutationes, tum crebræ, tum plurimum inter se differunt, ibi et formas, et mores, et naturas plurimum diversas comperias. Atque hæ quidem maximæ causæ sunt, cur naturæ permutentur, deinde etiam regio, in qua quis nutritur, et aquæ.

(2) Ubi enim terra pinguis est, et mollis, et aquosa, aquæ vero valde sublimes, ita, ut æstate sint alidæ, et hyeme frigidæ, quæque ad anni tempora probe habet, ibi homines carnosi sunt, articulis non discreti, humidi, labores non ferentes, ac ut plurimum pravi animi. Quin etiam segnes sunt et somnolenti, et ad artes crassi, neque subtiles, neque acuti.

d'un esprit fin pour l'exercice des arts et d'un plus grand courage à la guerre (1).

» Voilà quelles sont les constitutions physiques et morales les plus opposées. En suivant les règles et les exemples que j'ai rapportés, on pourra juger du reste, sans craindre de se tromper. » (*Livre des Airs, des Eaux et des Lieux.*)

Les citations que nous venons de faire prouvent combien Hippocrate était un observateur sagace et aussi profond politique que grand médecin.

Les influences du sol, de l'air et de l'eau sur les populations ne sauraient être contestées. Ce qu'Hippocrate dit des Européens, autres que les Scythes qui sont déjà des hommes d'Orient, tandis que les premiers appartiennent à l'Occident, s'applique surtout aux provinces danubiennes et au littoral de la Méditerranée, qu'il est probable qu'il a observées dans ses voyages, car on ne saurait admettre qu'il a été davantage vers le midi ou vers le nord. Tous ces peuples dont il décrit le tempérament existent encore tels aujourd'hui, car leurs rapports sociaux ont été très-restreints. Ce sont des hommes tels que la nature du sol les a faits : ici secs, nerveux, vaillants; là mous, indolents et lâches.

Quant à la forme du gouvernement, Hippocrate était imbu des idées républicaines, puisque c'était sous ce régime politique qu'il vivait.

On peut dire des gouvernements que plus ils sont personnels et plus ils sont sujets à l'erreur, en vertu de l'adage : *Errare humanum est.* Même les rois absolus, ont besoin de s'entourer d'hommes responsables ; les grands ministres font les grands rois.

Louis XIV a perdu sa race le jour où il est venu dire en plein Parlement : « L'État c'est moi! » Il a lancé la France dans des guerres incessantes, violenté la liberté de conscience et légué ainsi à ses successeurs une charge sous laquelle la Monarchie devait sombrer. La première République ne pût se soutenir parce qu'elle fut en proie à tous les partis, et prépara ainsi la domination de l'homme qui, selon l'expression du poëte, devait la faire cabrer sous son genou nerveux. Mais son esprit de domination universelle devait amener sa perte et le retour des Bourbons. Ceux-ci n'ayant rien appris, mais surtout rien oublié, voulurent gouverner au lieu de régner. On sait ce qui arriva,

(1) Ast ubi regio nuda est, non munita, aspera, quæque hyeme prematur, et sole exuratur, ibi duros, graciles, articulis discretos, carnosos, et hirsutos homines cernas, et qui ad aliquid agendum natura sunt industrii et vigilantes. Mores autem habent superbos, in iram proclives et pertinaces, magisque feritatis, quam lenitatis participes, eosque ad artes acutiores et solertiores, et ad res bellicas gerendas meliores deprehendas. Quin et reliqua omnia, quæ e terra producuntur, terræ ipsius naturam sequuntur. Atque maxime quidem contrariæ naturæ et formæ sic se habent, ex quibus conjectura ducta, si reliqua consideres, minime aberrabis.

c'est-à-dire une double déchéance. Une deuxième tentative de République ne fut pas plus heureuse que la première, et pour comble de malheur la France tomba aux mains d'un illuminé qui voulut refaire la gloire de l'Empire. C'était le chat-huant voulant se faire aigle. On sait dans quel épouvantable abîme il entraîna la France. Quant à lui, il est mort dans son lit, comme un vulgaire corsaire retiré des affaires!

Il a fallu à la France cette terrible leçon pour lui apprendre à se faire elle-même son gouvernement; la république qu'elle s'est donnée restera tant qu'elle sera modérée.

Fera-t-on à Hippocrate le reproche de s'être mêlé de politique? Ce serait injuste. La politique a ses passions, mais aussi ses enseignements. Si le médecin doit se garder des premières, c'est-à-dire n'y apporter aucune prétention personnelle, il doit à ses concitoyens ses conseils parce que ce sont les seuls qui soient désintéressés. Or, il voit dans quels malheurs les gouvernements personnels ont jeté les peuples; pour lui, la guerre, la famine et la peste sont trois fléaux inséparables. Quand les armées sont envahissantes, le typhus les suit, attendant le moindre revers pour se jeter sur sa proie; et, en revenant sur le sol natal, elles y amènent la famine et la peste.

Les peuples verront-ils enfin qu'ils ne doivent s'occuper que de leurs propres affaires? Il faut l'espérer. Mais ils devront également se garder d'être égoïstes, car entre tous il existe une solidarité nécessaire. Un peuple qui voudrait s'entourer de barrières s'isolerait ainsi du monde entier et préparerait sa propre décadence; il verrait sa population diminuer et son industrie, son agriculture, au nom desquelles il s'entourerait de barrières restrictives, dépérir. Ce n'est pas être utopiste que de croire à l'autonomie des peuples; nous voyons aujourd'hui ce qu'il en coûte de vouloir asservir les races! Et telle grande nation est en train de refaire Carthage, si elle ne s'arrête sur la pente où une politique envahissante l'a placée. Carthage aussi avait des idées de domination et lui subordonnait sa politique, cela ne l'a pas empêchée de succomber sous les coups de sa rivale, qui, de son côté, aspirait à l'empire du monde, pour disparaître à son tour dans ce grand cataclysme qu'on a nommé l'invasion des barbares. Barbares? Non, puisque de ce débordement d'énergies physiques devait sortir une civilisation nouvelle.

Cette civilisation, qui est la nôtre, sera définitive, comme le prouvent les immenses conquêtes de la science. Il n'en est pas, en effet, de ces conquêtes comme de celles de la guerre; elles sont envahissantes, mais fécondantes; elles s'inspirent de la vie et non de la mort; elles neutralisent la force brutale par la force intelligente; elles ont pour gros bataillons les

idées, au lieu de la chair à canon ; ou si l'on voulait en revenir à cette dernière, elle serait bientôt hachée menu comme chair à pâté. La force fera éternellement loi, mais la force intelligente, au lieu de la force brutale. Les canons Krupp seront à la paix ce que la vapeur est à l'industrie.

Nous avons dit au commencement de cette notice que les destinées de l'Occident de l'Europe se portent aujourd'hui vers l'Orient, et qu'il est nécessaire que le berceau de l'humanité soit reconstitué par les Puissances Européennes. Ce n'est pas la fatalité qui les y pousse, mais les besoins de la civilisation même. La Grèce ne restera pas toujours ensevelie dans ce linceul que lui ont imposé les Puissances, jalouses les unes des autres; elle verra ses beaux jours renaître, comme chaque matin son beau soleil se dégage des brumes de la mer (1).

Un grand obstacle c'est Constantinople; eh bien ! si les Turcs ne parviennent pas à y asseoir un gouvernement qui inspire la confiance de l'Europe, qu'elle devienne un port libre sous le protectorat de toutes les Puissances. Ainsi disparaîtront toutes ces compétitions qui du plus beau pays du monde en ont fait le plus misérable.

Et, ici encore, Hippocrate pourra servir de guide, puisqu'il nous apprend l'influence des conditions physiques des populations sur leurs conditions morales, c'est-à-dire à ne pas violenter leur nature et leur foi, mais à en tirer le plus grand parti possible. Qu'a-t-on fait pour amener ces populations farouches mais naïves, à la civilisation ? On les a tiraillées dans tous les sens : qui avec le Coran ; qui avec la Bible ; qui avec l'Évangile. Ce n'est pas le moyen de les éclairer, mais, au contraire, de leur ôter toute croyance.

Comme Hippocrate l'a dit, les bons gouvernements font les bons peuples ; et ceux dont nous parlons ici ne sont pas pires que les autres ; il faut donc s'appliquer à ne pas les rendre mauvais en leur imposant des idées qui ne sont pas les leurs, mais en leur laissant leur autonomie, c'est-à-dire leurs libres institutions.

La Belgique a été longtemps une pomme de discorde, parce que chacun la convoitait. Depuis qu'elle a été rendue à elle-même, l'équilibre européen en a-t-il souffert ? N'est-elle pas devenue, au contraire, un enseignement pour tous les autres peuples ? On y observe des luttes de partis, mais qui viennent échouer devant le bon sens des populations,

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, le conflit entre la Grèce et la Turquie vient de recevoir une solution pacifique. Il y a quelques années, on eût laissé ces deux peuples se livrer à leur extermination réciproque. La diplomatie européenne vient de remporter une grande victoire qui marquera dans les annales de l'humanité plus que les victoires belliqueuses. La Grèce a désormais un beau rôle à remplir. Puisse-t-elle être à la hauteur de sa situation nouvelle !

comme les flots de la mer sur le sable de la grève. Comme il n'y a pas d'obstacles il n'y a pas de frottements, et le flot qui monte ne tarde pas à reculer quand il a épuisé sa propre force. Derrière cette dune qu'on nomme « la Constitution », fleurissent l'industrie, le commerce, l'agriculture, ce trident des peuples modernes qui sait arrêter la fureur des flots; ou plutôt ceux-ci se calment d'eux-mêmes faute de résistance, c'est-à-dire d'un pouvoir personnel.

Tels sont les enseignements que nous offre la vie d'Hippocrate. La médecine ne remplirait que la moitié de sa mission, si elle se bornait aux seuls soins corporels : l'ethnographie morale est de son domaine tout aussi bien que l'ethnographie physique. L'homme, par cela même qu'il est doué d'intelligence, est perfectible par lui-même; l'amélioration de sa race ne saurait donc être mise sur le même rang que l'amélioration des races animales. Il faut que l'amélioration du physique procède chez lui, de l'amélioration du moral, c'est-à-dire de l'instruction qui lui apprend sa dignité et ses devoirs. Représentant de Dieu ici-bas, il doit se rappeler avec orgueil ces beaux vers d'Ovide :

Os homini sublime dedit; cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

C'est-à-dire qu'il porte la tête haut, car il n'est pas fait pour l'avoir entre les jambes (qu'on veuille bien nous pardonner cette expression vulgaire mais très-juste).

Comme Hippocrate, il doit être religieux, mais sans fanatisme; rapportant tout à la Divinité, il n'écartera pas les lois naturelles et ne pensera pas que la puissance de Dieu consiste dans le surnaturel et que cette puissance ne peut se manifester autrement que par des miracles; la preuve d'une Providence, il la puisera dans les lois de l'harmonie universelle, et en portant ses regards vers la Voûte étoilée sa pensée ira au delà. Il n'affirmera rien, preuve d'une grande sagesse ; il croira parce qu'il espère. En un mot, il aura foi en Dieu, parce qu'il sera lui-même sage et bon. Sa piété proviendra de sa charité.

D[r] B.

DOCTRINE DES CRISES

Le vitalisme ne doit pas être un vain mot pour le médecin; il est l'expression de la manière dont les fonctions s'exécutent.

On pourrait dire tout autant *physiologisme,* si ce dernier mot ne s'appliquait plutôt aux rouages du corps, qu'au principe qui les met en action.

Le médecin est le conducteur de la machine vivante, dont il a à surveiller et à régler l'action.

Pour cela, comme le conducteur des machines industrielles, il a son manomètre, qui est son tact médical, mais dans lequel il s'aide par le thermomètre, la montre, le sphygmographe, le sthétoscope, le plessimètre, par tous les moyens, enfin, qui viennent en aide à ses sens.

Comme moyens d'action, il a ensuite les principes médicamenteux simples, tels que les alcaloïdes et sels que la chimie pharmaceutique met à sa disposition.

Il ne doit donc pas attendre pour agir, que la maladie se soit déclarée; il faut qu'il la prévienne.

C'est ainsi que faisait Hippocrate, en détournant ce qu'il nommait les *fluxions*.

Il admettait dans le corps des courants, les uns de vapeurs, les autres plus subtils, comme il y en a dans l'atmosphère, et qui en s'amassant déterminent les orages — c'est-à-dire les maladies — et, en marin habile, il carguait les voiles. C'est sur cette doctrine que repose toute sa diététique, car de thérapeutique il en faisait peu, vu les moyens restreints de la matière médicale à son époque. Il avait également une grande foi

dans la force médicatrice de la nature et il ne faisait rien pour la contrarier ; au contraire, il la suivait pas à pas : *Quo tendit natura eo ducenda*.

En un mot, c'est ce que font encore les médecins expectants de nos jours, mais sans la même excuse. Ils admettent les maladies *cycliques*, c'est-à-dire qui doivent parcourir fatalement leur cours naturel, à moins d'un effort salutaire de la nature (une crise) ou une savante diversion de l'art.

Les présentes Études ont principalement pour but de faire voir combien cette sorte de stratégie, renouvelée du général romain *Fabius Cunctator*, est incertaine et dangereuse, et qu'il faut, au contraire, dès le début, arrêter le mouvement morbide, afin de n'avoir pas à le combattre. On sait, en effet, ce que coûtent les batailles aux pays où elles se livrent : la ruine, la dévastation, que ne compense pas toujours la victoire. C'est donc la fièvre qu'il faut juguler, afin de prévenir les lésions organiques, c'est-à-dire les conséquences de la bataille, quelque heureuse qu'en puisse être l'issue.

Cette jugulation est-elle possible?

Par le régime, la diète, les saignées, les purgatifs, les émétiques, les diurétiques, les diaphorétiques, en un mot par les moyens ordinaires de l'allopathie, non (quoique habilement employés, ils puissent être de puissants auxiliaires) ; par les moyens dosimétriques (alcaloïdes et sels), oui, parce que ce sont des excito-moteurs qui augmentent la résistance vitale et qui aident ainsi la crise judicatoire dont parle Hippocrate.

Nous entrons ainsi en plein dans notre sujet, et nous allons faire voir, d'une part, les dangers de l'inaction, de l'autre, les avantages de l'action.

Nous laisserons parler Hippocrate :

« Le jour auquel les fièvres se jugent, est déterminé par le quantième des jours auxquels on observe que les malades sont morts ou guéris.

» Les fièvres les plus douces, accompagnées des signes les plus heureux, se terminent favorablement le quatrième jour *ou même plus tôt*.

» Celles du plus mauvais caractère, où se montrent les signes les plus terribles, sont suivies de mort le quatrième jour et *quelquefois avant*.

» Voilà donc la plus courte marche des fièvres.

» La seconde durée se renferme dans l'espace de sept jours.

» La troisième durée dans l'espace de onze jours.

» La quatrième dans quatorze jours.

» La cinquième dans dix-sept jours.

» La sixième dans vingt jours.

» Ainsi les maladies aiguës se terminent toutes en vingt jours, ayant entre elles des durées différentes, qui varient d'environ quatre jours. Mais on ne peut faire ici un compte exact des jours entiers; l'année elle-même et le mois ne se terminent point avec la fin des jours.

» Ensuite viennent les maladies de même nature, c'est-à-dire qui se terminent en trente-quatre jours, d'autres en quarante, d'autres en soixante.

» Reconnaître d'abord quelle sera la crise des maladies d'une longue période, c'est une chose difficile; leur commencement est le même.

» Méditez sur ce qui se passera depuis les premiers jours, et depuis chaque espèce de quatre jours : c'est le moyen de découvrir comment elles finissent. Le même ordre sert à déterminer l'événement des fièvres quartes (1). »

Telle est cette fameuse doctrine des crises qui a fait tant de mal à l'humanité. Hippocrate a dû s'en rapporter aux forces de la nature, faute de moyens d'action efficaces, et parce qu'il se défiait des médicaments grossiers de son époque; ne voulant pas nuire : « *Primo non nocere* », comme il le répète dans plusieurs endroits de ses écrits. Mais que dire des médecins actuels qui soutiennent encore cette doctrine?

Andral, dans sa dissertation de concours, établit qu'on ne peut porter de jugement sur les crises que par une étude approfondie des faits cliniques. « Cette marche, dit-il, est la seule qui soit probante. » Il la suit pas à pas dans sa thèse. « Dans toute question, uniquement de faits, il semble que le premier objet à rechercher soit de savoir si la chose supposée existe, et certainement l'analyse la plus sévère aurait dû conduire à ce résultat, si tous les hommes qui ont examiné cette question avaient procédé ainsi; il y a longtemps qu'elle serait décidée. Si l'on

(1) Febrium judicationes iisdem numerantur diebus, quibus et evadunt et moriuntur homines. Non et multissimæ febres et quæ securissimis fulciuntur signis, die quarto aut ante desinant. Maxime vero malignæ et quæ cum gravissimis signis fiunt, quarto vel prius interficiunt. Primus itaque eorum insultus ad hunc modum desinit; secundus ad septimum deducitur; tertius ad undecimum; quartus ad decimum quartum; quintus ad decimum septimum; sextus ad vigesimum. Ibi igitur circuitus ex acutissimis morbis per quatuor facta accessione, ad vigesimum terminantur.

Neque vero horum quidquam integris diebus ex arte numerari potest, cum neque annus etiam neque menses integris diebus numerari soleant. Post hæc autem eodem ratione juxta eamdem adjectionem, primus circuitus est quatuor et triginta dierum, secundus quadraginta, tertius sexaginta.

At inter horum initia perquam difficile est diagnoscere quinam longo temporis spatio judicari debeant; quod simillima sunt eorum principia. Verum a primo die advertere animum oportet, et pro singulorum quaternariorum additione considerationem adhibere, nec latebit, quonam se vertat morbus. Quartanarum quoque conditio eumdem servat ordinem.

s'était contenté d'établir qu'il survient quelquefois dans les maladies des mouvements organiques particulièrement manifestés par des évacuations humorales qui paraissent juger la maladie et que l'on a nommé « crises », si l'on avait admis que ces mouvements pathologiques sont effectués par les organes altérés dans leur structure et fonctionnant dans l'ordre anormal où ils se trouvent, d'après des lois qui n'ont rien de fixe et qui changent par suite d'influences fort nombreuses, organiques ou hygiéniques, presque tous les observateurs seraient tombés d'accord. Mais on a voulu les faire coïncider avec certains temps de la maladie, et c'est alors qu'on est tombé dans l'erreur.

» On a supposé d'abord que les maladies ont une durée ou une marche fixe et que, en tenant compte des modifications que leur impriment l'âge, l'idiosyncrasie, les lieux, le traitement, il est encore possible de reconnaître des périodes bien marquées; mais que cette marche n'existe pas toujours : elle peut être troublée et bouleversée par des causes qui ne sont pas toujours appréciables par nous; ou bien par des accidents ou épiphénomènes que nous pouvons apercevoir. Elle est moins visible dans les maladies chroniques que dans les maladies aiguës; plus variable dans les névroses que dans les fièvres et les phlegmasies. »

Andral rapporte les crises aux chefs suivants :

1° Crise par déperdition d'un liquide, par exemple du sang (épistaxis); de la bile (vomissements), du mucus (expectorations);

2° Crise par déperdition métastatique d'un liquide : résorption de sérosité contenue dans le tissu cellulaire, la plèvre ou le péritoine, et exhalation de cette humeur dans une autre partie du corps, ou expulsion par les urines, les sueurs, les garde-robes;

3° Crise par transport de l'inflammation : inflammations viscérales jugées par un exanthème, des abcès;

4° Crise par changement de lieu d'un mouvement fluxionnaire;.

5° Crise par élimination de la matière morbide mélangée de sang.

On voit que ce sont là les divers mouvements critiques admis par Hippocrate; ils supposent un trouble général, un effort violent de la nature. C'est ce que les révolutionnaires nomment : « faire de l'ordre avec le désordre »; ou plutôt, ce sont des dépressions du baromètre organique, comme il y en a pour le baromètre météorologique. Mais la question est de savoir si ces troubles ne peuvent être évités, et si la santé dépend de la maladie, comme le beau temps de l'orage. Certes, il y a des circonstances où par suite d'un mauvais régime les humeurs : sang, bile, glaires, etc., s'amassent sur un point, et qu'en les rejetant la nature se soulage; c'est même là-dessus que se trouve basé tout l'édifice allopa-

thique, d'après le fameux aphorisme d'Hippocrate « *quo tendit natura eo ducenda* », mais il n'en est pas moins vrai qu'on a singulièrement abusé de ces médications perturbatrices et épuisantes. Ainsi les uns voulaient tout obtenir par les saignées; les autres par les émétiques; d'autres par les purgatifs, sans compter les innombrables spécifiques qui faisaient du corps une sorte de machine à distillation ou à fermentation.

C'est cet empirisme que la dosimétrie est venue renverser, en restituant à la médecine son véritable caractère; en ne voyant que le malade et non la maladie, ce champ où les hommes à système se livrent bataille aux dépens de la pauvre humanité.

Du jour où la jugulation des maladies aiguës a été consacrée par les faits, de ce jour elle est devenue obligatoire pour tout médecin respectueux de son art et convaincu de son devoir. Les lésions anatomo-pathologiques et les crises toujours dangereuses qu'elles provoquent, diminueront ou n'existeront plus que par la faute et les négligences mêmes des malades.

Nous allons maintenant relater quelques faits cliniques empruntés à Hippocrate, afin de les mettre en regard de ceux que la dosimétrie nous fournit, et de faire voir que les crises invoquées par le père de la médecine, étaient, la plupart du temps, impuissantes. (Nous avons extrait les premiers faits du *Livre des Épidémies*.)

Premier malade. — « A Thase, le fils de Parion, logé près le temple de Diane, fut pris d'une fièvre aiguë. Elle était d'abord continue, ardente, avec soif. Il fut, dès le commencement, dans l'état comateux, auquel succéda l'insomnie. Durant les premiers jours, il avait des troubles d'entrailles; les urines étaient blanches. Le sixième jour les urines ressemblaient à de l'huile, et il tomba dans le délire. Le septième jour tout augmentait : point de sommeil; les urines persistaient les mêmes; le délire pareillement. Le ventre rendit des matières bilieuses, grasses. Le huitième jour, quelques gouttes de sang par le nez; vomissements de matières verdâtres; un peu de sommeil. Le neuvième jour de même. Le dixième jour tout s'amendait. Le onzième jour sueurs partielles; le malade eut des froids, mais il se réchauffa bientôt. Le douzième jour fièvre violente, selles bilieuses de matières claires en quantité. Le dix-septième jour, mal : point de sommeil; cependant la fièvre n'augmentait pas. Le vingt et unième jour sueurs générales; insomnie; selles bilieuses, dégoût des aliments, assoupissement comateux. Le vingt-quatrième jour le malade rechuta. Le trente-quatrième jour point de fièvre; le ventre ne s'arrêta point; l'état de chaleur revint. Le quarantième jour point de fièvre aussi; le ventre

s'arrêta, mais non pour longtemps; le dégoût était grand; la fièvre revint aussi un peu, d'une manière très-vague : tantôt fièvre, tantôt pas. S'il venait du soulagement et quelque cessation de la fièvre, bientôt elle reprenait. Le malade ne voulait que des aliments de fantaisie; le sommeil était mauvais. Dans les reprises du mal, il y avait du délire; les urines étaient alors épaisses, troubles, elles ne sortaient qu'avec peine; elles se supprimaient, puis venaient en abondance; il y avait de petites chaleurs continues; les selles étaient copieuses, claires. Le cent vingtième jour le malade mourut. Le ventre rendit continuellement, depuis les premiers jours, des matières bilieuses détrempées, en quantité; ou bien, quand elles s'arrêtaient, c'était pour fermenter dans les entrailles, et il en sortait quelques crudités. Les urines furent toujours mauvaises. L'assoupissement comateux ne discontinua pas ou était remplacé par de l'agitation et de l'insomnie. Le dégoût fut constant; la fièvre toujours ardente (1). »

Réflexions. — Il s'agit ici d'une de ces fièvres bilieuses si fréquentes dans les pays chauds; que Brown convertissait en fièvres ataxiques par ses traitements incendiaires; et dans lesquelles Broussais voyait une entéro-gastro-encéphalite, et laissait le malade se consumer par suite des sangsues et de la diète. Aujourd'hui tout médecin dosimétriste a recours au lavage du tube intestinal par le Sedlitz Chanteaud, et aux alcaloïdes défervescents : aconitine, vératrine, digitaline; aux toniques : quassine, strychnine, etc. Il est rare que la fièvre se prolonge au delà de huit jours. Quelquefois le mal se termine en vingt-quatre heures. Les sang-

(1) Parius quidam, in Thaso, qui supra Dianæ fanum decumbebat, febre acuta correptus est, statim quidam assidua ardente, siticulosa. Per exordia sopore detinebatur, rursusque vigiliis vexabatur. Alvus inter initia turbulenta, urinæ albæ. Die sexto æger oleosam urinam reddidit; deliravit. Septimo exacerbata sunt omnia, æger non dormivit. Quin et urinæ similes, et mens perturbata. Ex alvo vero biliosa et pinguia prodiere. Octavo deinceps æger parum ex naribus stillavit; vomitione refusa sunt virulenta, pauca; aliquantulum ille quievit. Nona eadem perseverare. Decimo cuncta remiserunt. Undecimo sudor, sed non toto corpore, dimanavit. Corporis quidem summa perfriverunt, sed mox æger recaluit. Duodecimo æger graviter febricitavit, alvi recrementa biliosa, tenuia copiosa. In urinis suspensum quid in medio innatans inerat, deliravit æger. Decimo septimo permoleste habuit; nam neque somni aderant, neque tamen febris intendebatur. Vigesimo sudor undique profluxit; pervigil æger fuit, dejectiones biliosæ, cibum æger aversabatur, sopore detentus est. Vigesimo quarto recidiva contingit. Trigesimo quarto æger a febre immunis fuit, alvus non substitit, moxque æger recaluit. Quadragesimo sine febre, alvus non diù substitit, cibum æger adversabatur rursus, aliquantulum febricitavit, idque perpetuo inordinate, partim quidem a febre liber, partim vero non. Nam si quando intermitteret, allevaretque, statim repetebat. Cibariis etiam multis vilibus et vitiosis æger utebatur. Circa recidivas somni mali, æger deliravit. Urinas tunc reddebat crassas quidem, verum turbulentas et pravas. Ex alvo coacta, moxque diffluentia demittebantur. Febriculæ assiduæ aderant; dejectiones multæ tenues. Centesimo et vigesimo die æger defunctus est. Huic alvus ab initio continentur biliosis, liquidis, multis diffluebat, aut si consisteret, fervida et cruda dejiciebat. Urinæ per totum morbum malæ. Sopor fere æger detinebatur, nec sine doloribus, eratque insomnis; cibos aversabatur, assidueque febris ardens vexabat.

sues et les émollients sont indiqués quand la tension et la douleur l'exigent.

Deuxième malade. — « A Thase, une femme qui demeurait au nord, le troisième jour après avoir accouché d'une fille, tomba dans une fièvre violente. Les lochies n'allaient point. Depuis longtemps elle avait de temps en temps la fièvre, qui l'obligeait de s'aliter, et du dégoût. Dès le premier frisson la fièvre devint redoublante, avec des frissons. Le huitième jour et les suivants, grand délire, mais la connaissance revenait bientôt; trouble d'entrailles, avec beaucoup de selles claires, aqueuses et bilieuses; point de soif. Le onzième jour la connaissance était revenue, mais il y avait de l'assoupissement comateux. Beaucoup d'urines noires; point de sommeil. Le vingtième jour quelques frissons, suivis bientôt de chaleur; un peu de délire; les selles de même; les urines aqueuses en abondance. Le vingt-septième jour point de fièvre; le ventre s'arrêta, mais non pour longtemps. Douleur à la hanche droite, fort obstinée; la fièvre revenait par temps ; les urines étaient toujours aqueuses. Le quarantième jour la douleur de la hanche s'apaisa, mais il vint une toux fréquente avec crachats; le ventre ne rendait rien; le dégoût était grand; les urines de même; la fièvre ne désemparait point, avec des redoublements erratiques : tantôt il en venait, tantôt il n'en venait pas. Le soixantième jour la toux finit sans signe, les crachats n'avaient point été mûris, et il ne se montrait aucun signe de coction; la mâchoire se tourna à droite; il y avait assoupissement comateux, le délire survint, et la connaissance lui succéda. La malade refusait de prendre de la nourriture. La convulsion de la mâchoire se dissipa; le ventre rendit un peu de matières bilieuses, la fièvre fut très-forte, il y eût des froids. Les jours suivants la parole fut perdue, le délire allait et venait; la malade reprenait quelquefois la parole. Le quatre-vingtième jour la malade mourut. Les urines avaient été continuellement abondantes, ou noires, ou aqueuses. L'état comateux, le découragement, l'insomnie, les emportements, témoignaient que la tête était infectée d'atrabile (1). »

(1) Quæ in Thaso ad frigidam decumbebat, ubi filiam enixa est; nec purgationes irent, eam tertio die febris acuta cum horroris sensu corripuit. Ex longo tamen ante partum intervallo ex febre decumbebat, cibumque fastidiebat. Post rigorem autem febres fuerunt assiduæ, acutæ cum horrore. Octavo, proximisque diebus, multum ægra deliravit, statimque ad intelligentiam rediit. Alvus perturbata, multa, tenuia, aquosa, bile permixta demisit; absque siti ægra erat. Undecimo mente constabat, sopore tamen detinebatur; urinas multas, tenues et nigras reddidit, pervigil erat. Vigesimo corporis summa paulum perfrixerunt, moxque calor rediit, non nihil mente mota est, pervigilavit. Alvi dejectiones eædem perseverarunt; urinæ dilutæ, multæ. Vigesimo septimo a febre immunis fuit, alvus substitit. Non longe vero post ad coxendicem dextram vehemens enatus dolor diu tenuit; febres rursus subsecutæ, et urinæ aquosæ. Quadragesimo circa coxendicem dolores allevarunt, sed tusses assiduæ humidæ, multæ, tenuerunt; alvus suppressa est, cibum ægra fastidiebat, urinæ

Il s'agit ici d'une de ces fièvres puerpérales qui oscillent entre le type continu et le type rémittent, et qui se localisent particulièrement sur les séreuses cérébrales, ainsi que le délire et l'état comateux en témoignent; de même que la convulsion de la mâchoire, signe qui correspond au strabisme qu'on observe dans la méningite. La nature a été impuissante à opérer la crise. Aujourd'hui les médecins dosimétristes lui viennent en aide par le Sedlitz Chanteaud et les alcaloïdes défervescents : aconitine, vératrine, strychnine, etc.

Troisième malade. — « A Thase, Pythion, logé au delà d'Heraclium, fut pris d'un grand froid avec fièvre, à la suite de peines, de travail et de mauvais régime. Sa langue était sèche; il était altéré; plein de bile, il ne pouvait dormir; les urines étaient brunes, faisant des nuages, il ne sua point. Le deuxième jour, vers midi, les extrémités se refroidirent, surtout les mains et la tête; il était sans voix, sans parole : la respiration était courte; la chaleur revint enfin après un long temps; il y avait de la soif. La nuit se passa tranquillement; il sua un peu de la tête. Le troisième jour, le malade fut tranquille. Le soir, vers le coucher du soleil, il eut un peu froid; la nuit fut fort agitée; il n'y eut pas un instant de sommeil; il fut rendu par les selles un peu de matières liées. Le quatrième jour, il y eut de la tranquillité le matin. Tout redoubla vers midi; du froid, perte de la voix, de la parole; tout s'empirait; la chaleur revint à la longue; les urines étaient brunes, elles faisaient quelques vapeurs. Dans la nuit, il y eut du sommeil. Le cinquième jour, le malade parut soulagé; il sentait cependant un poids dans le ventre, avec des douleurs, il était altéré. Le sixième jour il fut tranquille dans la matinée; le soir, nouveau travail; il y eut un redoublement; le ventre se vida bien au moyen d'un lavement; il y eut du sommeil dans la nuit. Le septième jour, agitation continuelle, anxiétés, urines huileuses; les malaises durèrent toute la nuit; le délire vint; pas un moment de sommeil. Le huitième jour, un peu de sommeil le matin; le froid vint bientôt, la perte de la parole s'y joignit; la respiration était courte et précipitée. Le soir, le malade se réchauffa et il tomba dans le délire. Au soir il fut un peu mieux; il y eut de petites selles de bile pure. Le

eædem. Febres vero in totum quidem non desinebant, sed errabundas, et incertas habebant accessiones, et partim quidem sic, partim vero non prehendebant. Sexagesimo tusses absque ulla judicationis significatione defecerunt. Neque enim ulla sputorum concoctio extitit, neque aliud quidquam eorum, quæ abscedere solent. Maxilla dextra convulsa est; sopore ægra detinebatur, rursus deliravit, statimque ad mentem rediit. Ceterum a cibis averso erat animo; maxilla quidem loco restituta est; alvus autem biliosa pauca transmisit, febris intentior fuit, nec sine horrore, proximisque diebus ægra voce defecta est, rursusque ad intelligentiam rediit, et sermocinata est; octogesimoque expiravit. Urinæ huic perpetuo nigræ, tenues et dilutæ fuerunt; soporque comitabatur; cibos ægra non sumebat, animum despondebat, pervigil. iracunda, implacida, mens atrabile tentabatur.

Celse nommait : *Insania febricitantium*. Il y a eu également des symptômes cholériques, ceux-ci, la plupart du temps, précédant les symptômes cérébraux. Pour Broussais c'eût été une gastro-encéphalite. Les médecins dosimétristes ne laissent point venir les choses jusque-là et, du premier instant, coupent la fièvre avec les alcaloïdes défervescents et calmants, après avoir préalablement lavé le canal intestinal avec le Sel Chanteaud. (Voir plus loin.)

Cinquième malade. — « A Larisse, un homme chauve, se plaignit subitement de douleurs à la cuisse droite; nul remède ne le soulageait. Le premier jour, fièvre ardente, fort aiguë, qui ne diminuait point, ni les douleurs non plus. Le deuxième jour, les douleurs de la cuisse diminuèrent; la fièvre se soutenait; le malade était fort agité; point de sommeil; toutes les extrémités étaient froides; abondance d'urines non utiles. Le troisième jour, les douleurs de la cuisse cessèrent, mais le délire vint avec beaucoup de malaise et d'agitation. Le quatrième jour, le malade mourut dans un redoublement violent (1). »

La rapidité de la mort fait supposer ici une fièvre larvée, dont la douleur de la cuisse n'était que le masque. Aujourd'hui les dosimétristes auraient recours dans un cas semblable à l'arséniate de strychnine, à l'arséniate de quinine. (Voir plus loin.)

Sixième malade. — « A Abdère, Périclès tomba malade de fièvre aiguë continue, avec des douleurs, beaucoup de soif et d'anxiété; il ne pouvait garder la boisson; il sentait des douleurs à la rate et des pesanteurs à la tête. Le premier jour il eut une hémorrhagie par la narine gauche. La fièvre était cependant très-forte; il rendit beaucoup d'urines troubles, blanches, qui ne déposaient point. Le deuxième jour, tout augmenta, mais les urines devinrent épaisses; elles faisaient quelque dépôt. La grande agitation diminua; il y eut du sommeil. Le troisième jour la fièvre s'adoucit; il y eut abondance d'urines cuites, qui déposaient beaucoup; la nuit fut tranquille. Le quatrième jour beaucoup de sueur générale, chaude. La maladie fut jugée; la fièvre quitta et ne revint plus Le mal était aigu (2). »

prodierunt, multum æger deliravit, nihil dormivit. Postridie mane vox defecit, febris acuta invasit, sudavit æger, non intermisit. Totum corpus palpitationes occuparunt, nocte convulsiones. Tertio die graviora evaserunt omnia. Quarto æger mortuus est.

(1) Calvum, in Larissa, ex femoro dextro dolor derepente occupavit, nihilque adhibitis remediis est profectum. Primo die febris acuta, ardens, sensim prehendit, comitabanturque dolores. Postridie femoris quidem dolores remiserunt, febris autem intensa est, implaciditate quadam corporis æger tenebatur, somnum non capiebat, corporis summa frigebant, urinarum copia profluxit, sed nec eæ laudabiles erant. Tertio die femoris quidem dolor cessavit, verum mentis alienatio, perturbatioque adfuit, et multa corporis incontinentia, jactatioque. Quarto sub mediriem celerrime æger periit.

(2) Abderæ Periclem febris acuta, continua, cum dolore prehendit, sitis multa, æstuatio, et stomachi

Si le cas s'est terminé ici heureusement, il ne prouve pas en faveur de l'expectation, car dans le nombre des symptômes, il y en a eu de fort graves, tels que la fièvre, l'insomnie, la surdité. L'hémorrhagie nasale et les sueurs abondantes, comme aussi la jeunesse de la malade, ont déterminé la crise salutaire. Mais attendre cette dernière, ce serait jouer gros jeu. En pareille occurrence, la dosimétrie n'hésite point à recourir aux alcaloïdes défervescents.

Huitième malade. — « A Abdère, Anaxion, logé près de la porte de Thrace, tomba malade d'une forte fièvre, avec une douleur continue au côté droit; toux sèche sans crachats; soif, insomnie, urines claires, de belle couleur, fluant abondamment. Le sixième jour, délire; les fomentations au côté ne servent de rien. Le septième jour, mal; la fièvre toujours très-forte; les douleurs ne diminuent point; la toux tourmentait; la respiration était difficile. Le huitième jour, je saignai au bras : le sang sortit en abondance, comme il faut. Les douleurs diminuèrent; la toux persista, sèche. Le onzième jour, la fièvre diminua; il y eut quelques sueurs à la tête; la toux devint un peu moins sèche. Le quatorzième jour, le malade commença à rendre quelques crachats cuits; il était soulagé, mais il avait soif, et l'évacuation par les crachats n'était pas bonne. Le vingtième jour, le malade sua; il était sans fièvre, se trouvant bien après la crise. Le vingt-quatrième jour, la fièvre revint, avec la toux; il y eut beaucoup de crachats mûrs, les urines déposaient quantité de sédiment blanc. L'altération se dissipa; le sommeil revint. Le trente-quatrième jour sueur générale; point de fièvre, tout était jugé (1). »

C'est la première fois qu'Hippocrate indique la saignée, le huitième jour, à cause de la persistance de la douleur au côté, de la toux et de la difficulté de respirer. La saignée a donc ses indications formelles; c'est le moyen et non la fin. On a vu que la sueur critique ne s'est établie que le trente-quatrième jour. Aujourd'hui la durée ainsi que les dangers

mens emota est. Septimo et vigesimo, copiosis obortis sudoribus, a febre ægra immunis fuit, surditas reliquit, pedum dolor aliquantulum tenuit. In reliquo vero perfecta judicatione absoluta est.

(1) Abderæ Anaxionem, ad Threicias portas decumbentem, febris acuta prehendit, lateris dextri dolor continens tenebat, tussis erat sicca, neque quidquam primis diebus æger exspuebat. Siti cruciabatur, atque insomnia; urinæ probe coloratæ erunt, copiosæ et tenues. Sexto die æger deliravit. Fotus vero nihil profecerunt. Septimo moleste habuit; nam et febris intendebatur, neque dolores remiserant, et tustes infestabant, et difficilis spiratio inerat. Octavo, secta in cubito vena, multus sanguis, prout debuit, effluxit, dolores certe remiserunt, verum tusses siccæ perseverarunt. Undecimo leniores fuerunt febres, paucus sudor circa caput prodiit; etiamnum tusses tenebant, et, quæ ex pulmone prodibant, liquidiora erant. Decimo septimo æger cœpit pauca et concocta exspuere, allevatus est. Vigesimo, sudore oborto, febre liber fuit, a judicatione vero melius habuit. Sitis autem vexabat nec probæ pulmonis expurgationes erant. Septimo et vigesimo rediit febris, tussivit æger, concocta plurima eduxit, in urinis alba multa subsidebant, sitis desiit, somnum æger cepit. Trigesimo quarto, sudore per totum corpus diffuso, febre liberatus et prorsus est judicatione absolutus.

Cent jours ! — C'est-à-dire une éternité — pendant lesquels une foule d'accidents mortels auraient pu se produire. Il a fallu la jeunesse et la force du sujet pour y échapper. Les hémorrhagies nasales, quoique abondantes, n'ont pu décongestionner la tête; les douleurs des membres inférieurs n'ont pu enlever la céphalalgie et la surdité, parce que la fièvre persistait toujours. C'est donc la fièvre qu'il faut abattre par les défervescents.

Dixième malade. — « A Abdère, Nicodème fut pris de la fièvre à la suite de débauches de femmes et, depuis, il eut, dans le commencement, des anxiétés, des cardialgies, de la soif; la langue brûlante, les urines foncées, limpides. Le deuxième jour, redoublement de la fièvre avec frissons, agitations continuelles, point de sommeil, vomissements de matières bilieuses jaunes; les urines de même. Durant la nuit il y eut du calme, du sommeil. Le troisième jour tout s'apaisa; le malade se trouvait bien, mais vers le coucher du soleil il retomba dans les agitations; la nuit fut très-laborieuse. Le quatrième jour frissons suivis de fièvre très-violente, de douleurs dans tout le corps, urines claires, faisant des nuages, beaucoup de délire. Le septième jour, le malade se trouvait bien; le huitième, il était mieux. Le dixième et les jours suivants il eut des douleurs qui diminuaient toujours et des redoublements venaient constamment aux jours pairs. Le vingtième jour les urines furent blanches, épaisses, sans sédiment. Le malade sua beaucoup; il paraissait sans fièvre, mais le soir il y eut de la douleur, beaucoup de frissons, de la soif et un peu de délire. Le vingt-quatrième jour il rendit un peu d'urines blanches, avec sédiment; il sua copieusement de tout le corps. La fièvre disparut. La maladie fut jugée (1). »

La fièvre suite d'excès, c'est-à-dire par une cause connue, chez des individus forts, est moins dangereuse qu'une fièvre survenant spontané-

bant. In totum autem tum febres reliquerunt, tum surditas desiit. Centesimo prorsus æger est judicatione absolutus, febris erat ardens.

(1) Abderæ Nicodemus ex venere et potu febre correptus est. Per initia autem stomachi fastidio, et oris ventriculi dolore, cum siti, conflictabatur. Lingua exusta est, urinæ tenues ac nigræ. Postridie febris invasit, cum horroris sensu, et stomachi fastidio, nihil æger dormivit, biliosa, flava, vomitione sunt refusa, urinæ eædem perseverabant, noctem quietam æger transegit, somnum cepit. Tertio die imminuta sunt omnia, et tranquillitas adfuit. Sub solis occasum rursus corpore implaciditate æger aliquantulum tentatus est, noctem permoleste tulit. Quarto rigor cepit, febris magna, omnium dolores aderant, urinæ tenues erant, ac suspensum quiddam in medio innatans habebant. Sexto multum æger deliravit. Septimo allevatio fuit. Octavo cætera remiserunt omnia. Decimo, sequentibusque diebus, dolores quidem tenuerunt, verum leviores erant. Accessiones vero, et dolores, hunc perpetuo diebus fere paribus invaserunt. Vigesimo æger urinam reddidit albam, cui crassitudo inerat, nec deposita subsidebat, copioso sudore profuso, visus a febre liber esse. Sub vesperam autem rursus incaluit, iidemque dolores vexarunt, horror adfuit, sitis. æger non nihil deliravit. Quarto et vigesimo copiosam urinam albam reddidit, in qua multa subsidebant. Sudore calido copioso per totum corpus diffuso, a febre judicatione est absolutus.

ment, parce que celle-ci a couvé plus ou moins longtemps et peut être due à des éléments zymotiques. On peut donc trouver exorbitant qu'il ait fallu vingt jours pour la juger, tandis qu'avec le Sedlitz Chanteaud et les alcaloïdes défervescents ce serait affaire de quelques heures. Voilà pourquoi il ne faut pas abandonner la maladie à elle-même, mais la juguler d'emblée.

Onzième malade. — « A Thase, une femme d'un caractère inquiet (logée à la plaine, près de Pylade) eut quelque sujet de chagrin qui lui fit perdre le sommeil; elle n'était point alitée; elle avait un grand dégoût, de la soif, de l'agitation. Le premier jour, à l'entrée de la nuit, elle avait des frayeurs, elle parlait beaucoup, elle s'emportait; il y avait peu de fièvre. Le matin il y eut beaucoup de convulsions; quand elles cessaient, le délire venait; elle disait des paroles sales; elle était continuellement dans de grandes agitations. Le deuxième jour, de même. Point de sommeil, fièvre violente; la même nuit elle sua abondamment de tout le corps. Point de fièvre. Le sommeil revint; la connaissance était parfaite. Le mal fut jugé. Vers le troisième jour des urines foncées, avec des nuages considérables ronds. Point de sueurs. Les règles coulèrent abondamment dans la crise (1). »

Douzième malade. — « A Larisse, une fille fut prise de fièvre ardente violente, avec insomnie et soif. La langue était sèche, couleur de suie; les urines, de belle couleur, étaient claires. Le deuxième jour, des douleurs partout, point de sommeil. Le troisième jour, déjections aqueuses abondantes qui continuèrent les jours suivants, sans que la malade en fût incommodée. Le quatrième jour, les urines étaient claires, en petite quantité, faisant des nuages; point de sueurs, délire dans la nuit. Le sixième jour, hémorrhagie nasale abondante; il y eut des frissons et des sueurs profuses; la fièvre cessa. La maladie fut jugée. Durant la fièvre, après la crise, les règles parurent pour la première fois; la malade était jeune; elle eut des malaises dans tout le corps, des frissons, de la rou-

(1) Mulier quædam in Thaso austera, et aspera, ex mœrore manifesto recta adhuc, et obambulans, insomnia, et ciborum fastidio tentata est, siti, et magna corporis æstuatione premebatur. Habitabat autem ad Pyladis ædes in Plano. Primo die, appetente nocte, metus, sermones multi, animi ægritudo, febricula levis cepit, mane convulsiones multæ vexarunt. Ac sicubi convulsiones illæ multæ intermitterent, delirabat, obscæna loquebatur, dolores multi, vehementes, et continentes aderant. Postridie, eadem perseverarunt, somnum non cepit, febris ingravescebat. Tertio convulsiones certe cessarunt, sopor vero, atque in somnum degravatio tenuit, rursumque expergefacta est, exsiliit, neque sese continere poterat, multum delirabat, febris erat acta. Eadem autem nocte sudor copiosus, calidus, toto corpore dimanavit, a febre ægra immunis fuit, somnum cepit omnino ad sese rediit, judicatione est absoluta. Ad tertium vero diem urinæ nigræ, tenues erant, habebantque in medio suspensum quiddam innatans, rotundum admodum, neque id subsidebat. Sub judicium autem muliebria copiosa profluxerunt.

geur au visage, des picotements aux yeux, des pesanteurs de tête. Ces symptômes ne revinrent point. La maladie était jugée. Les redoublements avaient lieu aux jours pairs (1). »

Il s'agit dans cette observation de la fièvre menstruelle, avec écoulement séreux blanchâtre, agitations, douleurs vagues et souvent fièvre ardente, laquelle peut revenir périodiquement comme les règles. Toujours est-il que cette fièvre doit être combattue par les alcaloïdes défervescents, d'autant qu'elle a lieu souvent chez les jeunes personnes chloro-anémiques.

Treizième malade. — « Apollonius, à Abdère, resta longtemps sans s'aliter; il allait et venait, ayant le ventre tuméfié et une douleur habituelle au foie. Ce mal le tenait depuis longtemps, lorsqu'il tomba en jaunisse. Il avait beaucoup de vents, sa peau était d'un jaune clair. Ayant un jour trop bu et mangé trop de bœuf, il sentit d'abord un peu de chaud et fut obligé de s'aliter. Il usa abondamment de lait de chèvre et de brebis cuit et cru, tenant un mauvais régime dont il se trouva fort incommodé. Il survint une forte fièvre, et le ventre ne rendait presque rien; les urines étaient claires, en petite quantité, point de sommeil; le ventre très-tendu, plein de vent; il y avait grande soif, disposition à l'état comateux, l'hypocondre droit élevé, douloureux, les extrémités un peu froides. Le malade délirait un peu; il oubliait tout ce qu'il avait dit; la connaissance n'y était plus. Le quatorzième jour, à compter depuis qu'il s'était alité avec des frissons, il criait, avait de grands troubles, beaucoup de paroles et de sueurs; ensuite l'état comateux se déclara; il y eut beaucoup de selles bilieuses, de matières crues peu liées, les urines étaient très-foncées, en petite quantité et comme de la rouille; tantôt elles étaient grasses, crues, mordicantes; d'autres fois elles ressemblaient à du lait. Vers le vingt-quatrième jour, il y eut de l'amendement; les autres symptômes restaient les mêmes, mais la connaissance revenait un peu; le malade ne se souvenait de rien depuis qu'il s'était alité. Le délire revint bientôt; tout s'empira. Vers le trentième jour, fièvre violente, abondance de selles claires; délire, extrémités froides, point de parole. Le trente-

(1) Larissæ virginem quamdam febris ardens et acuta prehendit, pervigil erat, sitibunda, lingua fuliginosa, arida. Urinas ægra probati quidem coloris reddidit, tenues tamen. Postridie moleste habuit, non dormivit. Tertio die alvus aquosa multa transmisit, proximisque diebus talia commode prodierunt. Quarto urinam tenuem, paucam reddidit, quæ suspensum quid in medio innatans sublime habebat, neque subsidebat, sub noctem deliravit. Sexto ex naribus sanguis abunde multus effluxit, atque ubi inhorruisset, sudore copioso calido per totum corpus diffluente, ex febre immunis judicatione liberata est. In febribus autem, jamque peracta judicatione, tum primum muliebria descenderunt, quod illibatæ virginitatis erat. Prorsus vero stomachi fastidio laborabat, horrebat, faciei rubor aderat, oculorum dolor et capitis gravitas. Huic morbus non repetiit, sed judicatione est absoluta. Dolores diebus paribus invadebant.

quatrième jour, le malade mourut. Durant tout le temps que je le vis, il avait eu du trouble d'entrailles, des urines claires, très-foncées, noires, de l'assoupissement comateux, sans bon sommeil; froid aux extrémités, du délire. Il mourut enfin frénétique (1). »

Il s'est agi ici d'une de ces fièvres urémiques dues au trouble de la crase sanguine. Ce qu'il faut noter particulièrement, ce sont les urines ressemblant à de la rouille, ou ce que l'on nomme l'*hématinurie*.

Nous allons reproduire ici l'article remarquable du professeur Spring, dans sa *Symptomatologie ou Accidents morbides*.

« Les anciens connaissaient l'*hæmaturia disceptiva* ou le passage de la matière colorante du sang dans les urines (quand nous disons les anciens, nous entendons les médecins du XVIIe siècle). Il faut arriver aux recherches modernes pour avoir des notions exactes et vraiment scientifiques sur ce point d'urologie.

» Hermann a vu le pigment sanguin passer dans l'urine, en même temps que la matière colorante biliaire, à la suite d'injections d'eau dans les veines d'un animal. Nonnyn, en injectant de l'hémoglobine pure dans le tissu cellulaire a trouvé l'urine teintée par l'oxyhémoglobine. D'après cela, il semble que l'hématinurie devrait se manifester toutes les fois que l'hémoglobine libre se produira ou pénétrera dans le sang; il n'en est point ainsi pourtant : il peut arriver, en effet, que le pigment sanguin n'apparaisse dans l'urine, que transformé en pigment biliaire ou urophéine. La métamorphose biliaire, quand elle se produit, paraît être due à l'intervention active et directe du foie, c'est au moins ce qu'on doit

(1) Abderæ Apollonius, diu rectus et obambulans, morbum sustinuit. In tumorem autem ei elata erant viscera, et consuetus hepatis dolor longo tempore perseveravit, ac tunc sane etiam auriginosus factus est, flatibus abundabat, et colore erat subalbido. Ex intempestiviore vero potu, et bubulæ esu, aliquantulum primum incaluit, decubuit. Deinde cum lacte usus esset copioso crudo, et cocto, caprillo, et ovillo, vitiosaque victus ratione, insignes omnium offensiones factæ sunt. Nam et febres exasperatæ sunt, neque memorabile aliquid ex ingestis alvus reddidit, urinæ tenues et paucæ, neque somnum æger capiebat, mala inflatio aderat, sitis multa, sopore detinebatur, præcordia dextra cum dolore intumuerant, extrema undiquaque frigescebant, aliquantulum æger delirabat, omnium, quæ dixisset, capiebat oblivio, mente emovebatur. Ad decimum quartum diem, ex quo, suborto rigore, incaluit, decubuit, vehementer insanivit, clamor, perturbatio, sermo multus, mox contra repressus est, atque tum sopor invasit. Deinde vero alvus perturbata, copiosa, biliosa, sincera et cruda demisit, urinæ nigræ, paucæ, tenues erant, magna corporis implaciditas, alvi recrementa varia. Nempe vel nigra, pauca, et virulenta, vel pinguia, cruda, et mordacia dejecit, ac tandem etiam lacti similia reddere visa est. Sub vigesimum quartum diem allevatio fuit, in reliquo quidem eadem perseveravere, verum aliquantulum æger ad intelligentiam rediit, (ex quo namque decubuerat, nihil meminit,) statimque rursus desipiebat, atque in deterius omnia tendebant. Circa trigesimum vero diem febris acuta invasit, alvi recrementa copiosa, et tenuia, delirus fuit, extrema perfrixerunt, vox defecit. Quarto et trigesimo vita defunctus est. Ex quo eum vidi, huic perpetuo alvus turbulenta fuit, urinæ tenues, nigræ, sopore detentus et insomnis, extremitates frigidæ, per totum morbum æger deliravit. Phrenitide periit.

conclure des faits suivants, constatés par Nonnyn. Si l'on injecte dans l'intestin de l'hémoglobine libre, obtenue par congélation ou par l'éther qui possède la faculté de dissoudre les globules du sang (ce qui prouve combien il est dangereux de saturer d'éther les personnes vaporeuses ou chloro-anémiques), on trouve toujours du pigment biliaire dans les urines, tandis que les injections sous-cutanées d'hémoglobine, ne donnent jamais la moindre trace de bilirubine. Nous avons même injecté dans l'intestin d'un animal une forte dose d'éther, après avoir pratiqué préalablement la ligature de la veine porte, sans voir apparaître dans l'urine aucun vestige de pigment biliaire. Au point de vue pathogénique, il n'y aurait donc, entre l'hématinurie et la cholurie hématogène, d'autre différence que celle résultant du degré d'intervention du foie. »

L'hématinurie s'observe lorsque l'action du foie reste en défaut, comme dans l'hépatite chronique. C'était probablement le cas chez l'individu dont Hippocrate nous a laissé l'histoire. L'hépatite ayant pris une forme aiguë ou de frénésie (terme dont se sert le père de la médecine), on comprend que le cas devait être mortel ; cependant le malade a résisté pendant trente-quatre jours, où aujourd'hui, les médecins dosimétristes chercheraient à combattre la fièvre par les alcaloïdes défervescents et toniques : quassine, strychnine, aconitine, vératrine, etc.

Quatorzième malade. — « A Cyzique, une femme, après avoir accouché de deux jumelles avec beaucoup de douleurs et n'avoir eu que peu de lochies, fut prise d'une forte fièvre qui commença par des frissons. Elle se sentait la tête et le cou pesants, douloureux. Le sommeil manqua dès le premier jour. Elle restait dans un silence morne, ne voulant rien faire de ce qu'on lui disait ; les urines coulaient en petite quantité, sans couleur ; il y avait soif, beaucoup d'anxiété, le ventre se lâchait par temps, avec troubles ; d'autres fois il s'arrêtait. Le sixième jour, il y eut beaucoup de délire dans la nuit ; pas un moment de sommeil. Le onzième jour, elle tomba dans un délire maniaque, après lequel la connaissance revint. Les urines étaient foncées ; elles s'arrêtèrent, puis devinrent huileuses. Il y eut abondance de déjections claires, avec des troubles dans les intestins. Le quatorzième jour, beaucoup de convulsions, les extrémités froides ; la malade n'avait plus de connaissance. Les urines s'arrêtèrent. Le seizième jour, perte de la parole. Le dix-septième jour, elle mourut d'une pleurésie (1). »

(1) Mulierem in Cyzico, gemellas laboriose enixam, cum non admodum partus purgamenta processissent, primum quidem febris corripuit, horroris sensu insignis, et acuta, capitis et cervicis gravitas non sine dolore tenuit. Inter exordia insomnia vexata est, taciturna autem erat, tetrico et superciliosо vultu, et quæ nullis persuasionibus flecti poterat. Urinas tenues, et decolores reddidit —

Il s'agit ici de la fièvre puerpérale éclampiforme à laquelle beaucoup de nouvelles accouchées succombent, mais qu'en dosimétrie on combat avec succès par la strychnine, l'hydro-ferro-cyanate de quinine, l'aconitine, la vératrine. (Voir *Faits cliniques dosimétriques.*)

Quinzième malade. — « A Thase, la femme de Dealque, logée à la plaine, fut prise, par suite de quelques chagrins, d'une forte fièvre qui commença par le froid; elle s'enveloppait dans ses couvertures, en gardant un profond silence. Elle cherchait du bout des doigts les fétus, faisant comme qui les tire ou les carde. Elle pleurait, puis riait. Point de sommeil, point de déjections, mais de l'irritation aux entrailles. Elle buvait un peu quand on le lui disait. Les urines étaient claires, en petite quantité, la fièvre ne paraissait pas forte au toucher, les extrémités étaient froides. Le neuvième jour, il y eut un grand délire, suivi de sueurs, la malade gardant toujours le silence. Le quatorzième jour, respiration rare, grande avec longue respiration et courte expiration. Le dix-septième jour, le ventre se lâcha, avec trouble et irritation; la boisson passait plus promptement, les urines ne cessaient point; la malade était insensible à tout, sa peau tendue et sèche. Le vingtième jour, elle parlait beaucoup; elle sua beaucoup et perdit la parole. Le vingt et unième jour, elle mourut. La respiration jusqu'à la fin avait été rare et grande, il y avait de l'insensibilité pour toutes choses; la malade s'enveloppait sans cesse dans ses couvertures, restant sans mot dire, ou parlait sans fin. C'était une frénésie (1). »

On voit ici un de ces états ataxo-adynamiques propres aux maniaques ou dont le mal a été moral au début. Il y a distraction nerveuse, plutôt

siti premebatur, ac ut plurimum stomachi fastidio laborabat, alvus inordinate quidem, et inconstanter perturbatur, rursusque consistebat. Sexto die sub noctem multum ægra deliravit, somnum non cepit, circaque undecimum vehementer insaniit, ac rursus ad intelligentiam rediit. Urinas nigras, tenues, moxque, ubi aliquantulum intermisissent oleosas reddidt, et ab alvo multa, tenuia, et turbulenta prodiere. Decimo quarto convulsionibus multis appetita est, extrema erant frigida, neque amplius ægra ad mentem rediit. Urinæ restiterunt. Decimo sexto voce defecta ést. Decimo septimo pleuritide periit.

(1) Dealcis uxorem in Thaso, quæ in plano decumbebat, febris horroris sensu insignis, et acuta ex mœrore prehendit. Ab initio autem pannis contegebatur, et ad finem usque semper taciturna fuit, manibus palpabat, evellebat, scalpebat, floccos legebat, lacrymas fundebat, moxque ridebat, somnum non capiebat, alvus irritata nihil demittebat, parum nec nisi commonefacta ægra bibebat. Urinæ tenues, et paucæ erant, febres ad manus contactum leves apparebant, summa corporis frigescebant. Nono die multum ægra deliravit, ac mox composita fuit, et taciturna. Decimo quarto spiratio rara, magna, longo tempore tenuit, rursusque brevis. Decimo septimo irritatione turbulenta commota est alvus, deinde potus ipsi pertransibant, neque consistebant, omnium sensum ægra perdiderat, cutis erat distenta, et arida. Vigesimo multum obloquebatur, ac mox composita fuit, vox defecit, et brevem spiritum trahebat. Primo et vigesimo defuncta est. Huic perpetuo, ad finem usque, respiratio rara, et magna aderat, nihil omnino sentiebat, semper pannis contegebatur, aut sermones multos fundebat, aut fere usque taciturna erat. Phrenitide laboravit.

que paralysie ; les boissons passent promptement tout le long de l'intestin, comme à travers un canal inerte : la respiration est rare, quelquefois il y a gangrène des poumons, comme l'a fait voir feu le professeur J. Guislain. (Voir nos *Études médico-philosophiques sur ce grand phrénopathe.*) Le seul traitement possible est ici par les arséniates et les alcaloïdes.

Seizième malade. — « A Melibœ, un jeune homme après s'être fort échauffé à boire et avec les femmes, fut obligé de s'aliter. Il avait des frissons, une agitation continuelle ; insomnie, soif. Le premier jour, il rendit beaucoup de matières stercorales et très-liquides. Il y eut, les jours suivants, un grand cours de ventre, aqueux ; les urines étaient claires, en petite quantité, de mauvaise couleur. La respiration était rare, grande, comme par intervalles ; les hypocondres étaient tendus sur toute leur longueur, des deux côtés. Il y eut des palpitations de cœur continuelles ; l'urine devint huileuse ; le délire fut tranquille ; on contenait assez facilement le malade ; sa peau était sèche, tendue ; les déjections coulèrent abondamment, claires ou bilieuses et grasses. Le quatorzième jour, tout s'irrita ; le délire devint violent. Le vingtième jour, le malade tomba dans un délire maniaque ; il s'agitait sans cesse, il n'urina point ; à peine pouvait-il garder la boisson. Le vingt-quatrième jour, il mourut. C'était une frénésie (1). »

Le mot « frénésie » est ici à sa véritable place, puisqu'il s'agit d'un délire symptomatique. On l'observe lorsque le diaphragme est entrepris (ou la parafrénésie des anciens). Les moyens à y opposer sont les alcaloïdes défervescents et antispasmodiques : aconitine , vératrine, hyosciamine. (Voir, plus loin, *Faits dosimétriques.*)

(1) Melibœæ adolescens quidam, ex comessationibus, liberaliore potu, ac venere, longo tempore incaluit, et decubuit. Horrorem autem sentiebat, et æstuabundus erat, pervigil, neque siti premebatur. Alvus primo die stercora multa demissit cum magno humorum affluxu, proximisque diebus aquæ similia plurima prodiere. Urinas æger reddidit tenues, paucas, decolores. Spiratio erat rara, magna, ex longis intervallis. Præcordiorum contentio submollis aderat, utrinque promissa, perpetua, et continens cordis palpitatio, urinam æger minxit oleosam, paulatim mente motus est, compositusque erat, et taciturnus, cutis resiccata, et distenta, alvi recrementa vel multa et tenuia, vel biliosa, et pinguia. Decimo quarto exasperata sunt omnia, mente æger motus est, valde deliravit, Vigesimo vehementer insanivit, corporis incontinentia, et jactatio aderat, æger nihil minxit, potionem vix continebat. Quarto et vigesimo ex phrenitide periit.

FAITS DE JUGULATION DE MALADIES AIGUËS

PAR LA MÉTHODE DOSIMÉTRIQUE.

Il suffira maintenant de rapprocher les faits que nous venons de citer, et où la nature a été abandonnée à ses propres forces, de ceux qui vont suivre et où la dosimétrie est intervenue, pour comprendre la distance qui sépare la médecine expectante de la médecine agissante.

Nous répétons que nous n'entendons faire aucun reproche à Hippocrate de son inaction; il avait vu les allopathes de son temps à l'œuvre, ainsi qu'en témoigne son précepte : *Primo non nocere.*

Nous ouvrons le *Répertoire universel de médecine dosimétrique* (1872-1881), cette mine féconde où les médecins n'ont qu'à puiser, et où les faits de jugulation de maladies aiguës fourmillent, au point qu'on n'a que l'embarras du choix.

PREMIER FAIT.

Jugulation d'une broncho-pneumonie, suite de rougeole ataxique.

Cadet, élève au Lycée Henri IV, à Paris, âgé de 12 ans, sans antécédents pathologiques, au point de vue des organes de la digestion, de la circulation, de la respiration, des sécrétions, de l'innervation, traité antérieurement à l'iodure de potassium pour des engorgements ganglionnaires, se présente à l'infirmerie le 18 octobre 1875, au soir, avec de la céphalalgie, maux de gorge et rhume.—Température 40° c.—Pouls 120.

Le 19, au matin, une éruption rubéolique apparaît; elle est plate, non confluente. Temp. 38°6 c. — Pouls 88.

Traitement : Gargarisme avec alun et miel rosat.

Le soir, température 40°2. — Pouls 112. — L'éruption devient confluente.

Le 20, au matin, le malade paraît plus souffrant, abattu; l'éruption devient boutonneuse. Quintes de toux fréquentes, oppression, haleine infecte, peau vultueuse, anxiété très-grande.

Il lui est ordonné, à partir de 9 heures : 1 granule d'aconitine et 1 granule de vératrine, toutes les demi-heures (ensemble).

La température a été prise toutes les heures; elle a varié entre 39, 40, 41° c.

De 9 heures du matin à 8 heures du soir, le malade a pris 23 granules de vératrine et autant d'aconitine.

La nuit est mauvaise : toux incessante, respiration pénible, pas de bruit sensible dans la poitrine.

Le lendemain, à 8 heures, l'administration des granules est reprise.

La température, de 8 heures du matin à 8 heures du soir, a été de 39°6 c. à 38°8 c.

Le malade a pris 24 granules aconitine et 24 granules vératrine. L'oppression diminue, l'éruption a cessé d'augmenter. Pas de complications du côté de la poitrine.

Le jour suivant, le matin, température 39° c., pouls 96. Le soir, 38° c., pouls 80.

Le lendemain matin, température 38-37°8, pouls 75-70. A partir de ce jour, le malade est entré en convalescence. La desquamation a commencé le 26. Température normale, pouls régulier.

On voit à quelle dose il a fallu élever l'aconitine et la vératrine pour abaisser la température chez un enfant de 12 ans : en deux jours, 48 granules de chaque. La température, prise de demi-heure en demi-heure, a atteint son summum d'acuité de 6 à 8 heures du soir, se maintenant à 41° c.

Grâce à la dosimétrie, la broncho-pneumonie a avorté.

Le lendemain, 24 granules ont été administrés et, le soir, à 8 heures, on ne constatait plus que 38°6 c. Deux jours après, le malade entrait en convalescence.

D[r] Brémond père (Paris).

Le docteur Brémond s'est conduit en véritable médecin dosimétriste : au lieu d'attendre que l'éruption se fît d'elle-même, il l'a déterminée en abaissant la chaleur et le pouls.

Il a fait de même pour la broncho-pneumonie ataxique, presque toujours mortelle dans ces cas, si on l'abandonne aux soins de la nature.

DEUXIÈME FAIT.

Jugulation d'une fièvre angineuse diphthéritique.

Le 10 septembre 1875, je fus appelé auprès de l'enfant Cheneby, âgée de 7 ans, demeurant à Mons, canton de Rouelle (Charente).

Cette petite malade présentait les caractères de l'angine couenneuse

maligne, dont elle était atteinte depuis la veille. Les fausses membranes, très-résistantes, tapissaient les deux amygdales, les piliers du voile du palais et la luette. La malade a pu prendre encore quelques aliments.

Prescription : Vomitifs (ipéca et tartre émétique), et, après effet, sulfure de calcium : 10 granules pour 12 heures. Toucher les plaques diphthéritiques au jus de citron.

11 septembre, même état. Même traitement, moins le vomitif. Le sulfure de calcium est porté à 20 granules pour 24 heures : 1 granule de demi-heure en demi-heure.

Le 12 septembre, même état de la gorge, dont les fausses membranes se détachent et se renouvellent. L'appétit disparaît. Constipation.

Traitement : Sulfure de calcium : 20 granules, jus de citron pour gargariser la bouche; huile de ricin : 15 grammes.

Le 13 septembre, les fausses membranes ont diminué sur l'amygdale droite et dans le voisinage de la luette du même côté. Selles abondantes et infectes. Même traitement, moins l'huile de ricin.

Le 14 septembre, les fausses membranes ont considérablement diminué, mais l'enfant, très-volontaire, oppose une extrême résistance aux attouchements de la bouche. Absence de selles, malgré un lavement laxatif. Même traitement; plus, calomel : 20 centigrammes, magnésie calcinée 1 gramme.

15 septembre, il ne reste plus sur l'amygdale qu'une petite plaque pseudo-membraneuse de 1 centimètre carré. Selles copieuses. Sulfure de calcium, 10 granules, quassine, 2 granules avant chaque repas.

17 septembre, la guérison se maintient.

Le père de l'enfant a été pris d'angine herpétique, qui a cédé à un simple vomitif.

D[r] Nelson-Pautier (Aigre, Charente).

Réflexions. — Nous verrons, plus loin, qu'Hippocrate a reconnu l'angine diphthéritique, mais n'ayant pas de moyens thérapeutiques propres à combattre cette terrible affection, il a dû l'abandonner à elle-même.

L'angine diphthéritique est de nature essentiellement contagieuse ou parasitaire. C'est au docteur Fontaine, de Bar-sur-Seine, qu'on doit son traitement par le sulfure de calcium. (Voir le *Répertoire*.)

TROISIÈME FAIT.

Jugulation du croup.

Le 15 avril dernier (1875), je fus appelé auprès d'un enfant de 2 ans qui, me disait-on, venait d'être atteint subitement de croup, et qui se trouvait en danger de suffocation. Je rassurai la personne envoyée auprès de moi, en lui disant que, vu leur début subit, ces symptômes disparaîtraient rapidement. Mais arrivé auprès du petit malade, force me fut de changer mon pronostic : le facies indiquait clairement que la maladie datait de plus loin. La grand'mère me dit, qu'en effet elle avait remarqué, depuis deux ou trois jours, que l'enfant était moins gai et ne jouait pas. A l'examen, je constatai un peu de gonflement des amygdales, qui étaient rouges, mais sans fausses membranes. Il y avait une toux croupale tantôt sèche, tantôt humide.

Vu la prostration de l'enfant, il y avait impossibilité de le faire vomir. J'ordonnai des révulsifs aux extrémités et une potion à l'hypophosphite de strychnine : 3 granules triturés dans 50 grammes de sirop de gomme arabique, à prendre par cuillerées à café, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à effet. Il était alors 11 heures du soir. La réaction ne se fit pas attendre, et à une heure du matin, sous l'influence d'un vomitif, l'enfant rejetait de nombreuses fausses membranes striées de sang.

Pendant trois jours, il y eut de la fièvre, qui céda à quelques granules d'aconitine et de vératrine.

Le traitement fut, dès ce moment, continué comme suit :

Hydro-ferro-cyanate de quinine : 1 granule de demi-heure en demi-heure. De temps en temps une cuillerée à café de la potion d'hypophosphite de strychnine, quand survenait un peu de prostration. Du sirop d'ipéca comme expectorant. Eau vineuse.

Les fausses membranes disparurent en quelques jours. Guérison complète en huit jours.

Le grand-père de l'enfant (charpentier) travaillait depuis quinze jours avec ses ouvriers, et sans rentrer le soir, dans un village où sévissait depuis un mois une épidémie de diphthérie, qui avait fait trois victimes : enfants de 7 à 10 ans; tous sont morts quinze jours ou trois semaines après le début de la maladie ; et, autant que j'ai pu comprendre par ondit — n'étant pas en relations suivies avec le confrère qui leur a donné des soins — morts par paralysie des premières voies, ou subitement.

Malgré mes recommandations, les voisins sont allés voir l'enfant que je soignais : en quelques semaines, 62 enfants de 2 à 10 ans, tant dans ma localité que dans le voisinage, furent atteints de diphthérie (angine couenneuse et croup).

Dans tous ces cas, l'hydro-ferro-cyanate de quinine et quelquefois l'arséniate du même alcaloïde, furent administrés dès le début, car je ne perds pas de vue qu'il ne suffit pas de détruire les fausses membranes (et elles n'ont pas toujours existé), mais il faut aussi attaquer le mal à sa source; le jus de citron, le sulfure de calcium, ainsi que les toniques et l'alimentation compensatrice complétèrent la cure.

D[r] Morot, au Bignon (Loiret).

Réflexions. — L'angine couenneuse et le croup sont frère et sœur; mais il y a cette différence que les fausses membranes du croup se moulent dans les bronches, à peu près comme du vermicelle, rendant ainsi la respiration de plus en plus difficile. La prostration pouvant rendre les vomitifs dangereux, il faut les faire précéder de l'hypophosphite de strychnine. Il faut également combattre la fièvre d'accès, car on croit souvent l'enfant sauvé, quand survient une nouvelle attaque, qui l'entraîne. C'est pour cela qu'il faut recourir à la quinine (hydro-ferro-cyanate ou arséniate) souvent dès le début. Le sulfure de calcium agit ici autant comme antiparasitaire que comme modificateur de la sécrétion bronchique.

QUATRIÈME FAIT.

Jugulation de la méningite infantile (hydrocéphalie aiguë).

L'enfant Dangin (rue de Charenton, 148), âgé de 6 mois, allaité par sa mère, est amené à ma consultation le 16 décembre 1876. Il était souffrant depuis quelques jours déjà, ne dormait presque plus, vomissait fréquemment et portait la tête inclinée en arrière. Il n'avait pas encore eu de convulsions, mais ses pupilles étaient dilatées. Il y avait du strabisme.

Je diagnostiquai une méningite. L'enfant ne toussait pas; je promis à la mère d'aller voir tous les jours son enfant chez elle. En attendant, je prescrivis un léger badigeonnage de la tête avec la teinture d'iode morphinée, et 10 centigrammes de calomel en quatre doses.

Quelques jours avant, j'avais reçu de M. Chanteaud un petit échantillon de bromhydrate de morphine (50 centigrammes environ) que je lui avais demandé de faire fabriquer pour essayer dans le premier cas de

méningite infantile que je rencontrerais. L'occasion était toute trouvée, je la saisis.

A ma visite du lendemain, je trouvais tous les symptômes de la veille accrus. Je prescrivis alors une dose relativement forte du médicament, c'est-à-dire, 7 à 8 milligrammes, mélangés à 20 grammes de sirop de sucre, qui furent administrés en trois fois, d'heure en heure. L'enfant dormit pendant quatorze heures consécutives. Quand il se réveilla, il prit le sein avec avidité, n'eut pas de vomissements et s'endormit encore paisiblement pendant deux heures.

Je continuai ainsi pendant quelques jours, mais je diminuai peu à peu la dose de bromhydrate de morphine; et comme je remarquais tous les deux jours une intermittence marquée, je joignis à ma solution, 5 centigrammes de bromhydrate de quinine.

Pendant ce temps, pour combattre la constipation, j'ordonnais, tous les jours, du calomel, ou des lavements au miel de mercuriale. Je dois dire que jusque vers le 10 janvier, la maladie a suivi la marche habituelle, en parcourant ses phases avec une lenteur inusitée; mais il n'y a eu que deux fois des convulsions, trois fois seulement des vomissements. La contraction des muscles de la nuque était toujours prononcée.

J'étais secondé par une mère intelligente qui partageait ma confiance dans le nouveau médicament. Autant pour combattre la constipation, que pour conjurer le spasme, j'eus alors l'idée d'associer l'hyosciamine à ma médication. J'ordonnai donc :

Bromhydrate de morphine. . .	0,01 centigramme.
Id. de quinine	0,05 id.
Hyosciamine	0,001 milligramme.
Sirop de sucre.	20 grammes.

En trois doses, une par jour.

Il y a eu un jour de repos dans les quatre jours.

Depuis lors, l'amélioration est remarquable. Aujourd'hui l'enfant paraît guéri. Je l'ai revu, il est maigri, mais il dort bien, prend régulièrement le sein avec appétit, va régulièrement à la garde-robe, et s'il n'y avait pas une tendance à pleurer plus que d'habitude, il ne donnerait lieu à aucune inquiétude. J'oubliais de mentionner un accident qui a bouleversé un moment toutes mes espérances de guérison : l'enfant a eu une éruption de rougeole, dans la deuxième semaine de février. Cette éruption n'a duré qu'un jour. J'ai tâché de la rappeler à deux reprises, par des bains sinapisés. Pendant ce temps, l'enfant a toussé, mais rien de fâcheux n'est survenu par le fait de cette éruption incomplète,

sinon une plus grande agitation et de la toux, pendant dix-sept jours.

Autre circonstance : presque de suite après la rougeole, l'enfant a percé une dent incisive inférieure.

Dr ANDRIEU (Paris).

Réflexions. — Parmi les maladies qui déciment les enfants, une des plus redoutables est sans doute la méningite cérébrale, non-seulement à cause de sa fréquence, mais encore par sa marche insidieuse.

Le symptôme qui domine presque toujours la scène pathologique et la précède souvent de quelques semaines, sans autre trouble apparent, c'est l'insomnie. Défions-nous de l'enfant, quel qu'il soit, qui ne dort pas suffisamment pour son âge : il est exposé, inévitablement, à des accidents nerveux.

Dans la méningite, c'est surtout la douleur qui empêche l'enfant de dormir et qui lui arrache des cris. Et un auteur a dit, avec raison : « La douleur est fille et mère de l'inflammation. » Le bromhydrate de morphine calme la douleur et amène ainsi le sommeil qui est réparateur et salutaire dans ces cas ; sous l'influence du médicament il se fait une détente générale, qu'on attend vainement d'une crise spontanée. Hippocrate a dit : *Quo tendit natura eo ducenda.* C'est ce que fait, dans la méningite, le bromhydrate de morphine. Il faut également combattre les accès fébriles par le bromhydrate de quinine. Or, ce serait mal comprendre l'hippocratisme, que de prétendre, avec les homœopathes, qu'il faut provoquer ces fièvres d'accès. Il faut, au contraire, les rompre. Il est vrai qu'avec l'homœopathie il y a peu d'inconvénients.

CINQUIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre typhoïde.

Une jeune fille de 11 ans était, depuis huit jours, atteinte de fièvre typhoïde : stupeur de la face, délire, parole diffuse et lente, ventre douloureux, météorisé, langue rouge et sèche ; pouls à 130, s'effaçant à la moindre pression ; température 40°5 c.

Traitement : Lavage intestinal avec deux cuillerées à bouche de Sedlitz Chanteaud, dans un verre d'eau fraîche, en deux fois, dans l'espace d'une heure; 8 granules aconitine et 16 granules hydro-ferro-cyanate de quinine à prendre tous les quarts d'heure : 1 aconitine, 2 hydro-ferro-cyanate de quinine.

Le lendemain de ma visite, on me fit dire que la malade était si bien

qu'une deuxième visite était inutile. Elle demandait à se lever et à prendre de la nourriture.

Le fait me parut extraordinaire, mais j'ai su depuis que les choses s'étaient passées ainsi.

Dr TAULIER, à Châteauneuf-de-Mazème (Drôme).

Réflexions. — C'est la jugulation de fièvre typhoïde la plus rapide que nous puissions citer. On pourra dire qu'il n'y a pas eu de fièvre confirmée, mais seulement un dérangement ataxique du tube intestinal. Mais le facies stupide, le délire, la parole diffuse et lente, le ventre douloureux et météorisé, la langue rouge et sèche, le pouls à 130, la chaleur à 40° c. ne sont-ce pas là autant de symptômes typhoïdes? et si on les avait laissés marcher, la fièvre ne se serait-elle pas accentuée au point de produire des lésions organiques du ventre, de la poitrine, de la tête?

Il est évident que c'est là ce qui a lieu ordinairement faute d'une médication appropriée.

Le docteur Taulier a commencé par un lavage de tout le canal intestinal au moyen du Sedlitz Chanteaud, et il a entraîné ainsi toutes matières ferments : bactéries, vibrions, etc. — Il a combattu ensuite la fièvre avec l'aconitine et l'hydro-ferro-cyanate de quinine. Quoi de plus rationnel? Les crises ou septénaires ne sont donc que des efforts impuissants de la nature. Il faut l'y aider par les moyens qu'elle-même nous donne, c'est-à-dire les alcaloïdes. Il n'est pas plus étonnant de voir une fièvre typhoïde jugulée du coup, qu'une fièvre intermittente être coupée par une dose de sulfate de quinine. On dira qu'il faut ici une dose beaucoup plus forte : mais la dose n'y fait rien pourvu que la fièvre soit coupée.

SIXIÈME FAIT.

Fièvre typhoïde foudroyante.

G..., 20 ans. — Embarras gastrique, pouls faible, pâleur de la face. — *Traitement :* Éméto-cathartique, puis, sel de sedlitz, quassia amara, vin de quinquina.

Après quatre jours de ce traitement, le malade se trouva bien, se leva, et l'appétit revenait.

Deux jours après, on revint me chercher précipitamment. Je trouvai le malade dans l'état suivant : prostration, pouls de 90 à 100, sans ressort; respiration courte, difficile ; matité complète de tout le poumon droit ; pas de bruit respiratoire; un crachat avec un filet de sang.

Je diagnostiquai : congestion pulmonaire, pneumonie typhoïde probable.

Prescription : Aconitine et digitaline; 2 granules ensemble, de quart d'heure en quart d'heure : 12 de chaque.

Le lendemain, comme les urines étaient peu abondantes et brunes, la digitaline fut alors continuée seule.

Le surlendemain, poumon décongestionné, murmure respiratoire; en haut, râle crépitant sur une petite surface; crachats rares avec quelques filets de sang; ballonnement du ventre; douleur dans la fosse iliaque droite; fièvre typhoïde déclarée; quelques secousses dans les avant-bras; probablement commencement d'épanchement dans les ventricules du cerveau; urines toujours brunes et rares.

Prescription : Digitaline, aconitine et hydro-ferro-cyanate de quinine dans les intervalles, c'est-à-dire alternativement de demi-heure en demi-heure; lavements émollients; compresses d'eau sédative sur le ventre; sel de sedlitz.

Le lendemain, le malade mourut.

Ce cas est remarquable, non-seulement à cause de la rapidité des accidents, mais encore par sa marche insidieuse. J'aurais dû employer, dès le premier jour, l'arséniate de quinine.

D[r] Duchene, à Pavilly (Seine-Inférieure).

Réflexions. — Ce fait doit servir de leçon : c'est-à-dire de ne pas abandonner les fièvres typhoïdes à elles-mêmes. Voici ce que nous lisons dans le *Compendium de médecine pratique* de De la Berge, Monneret et Fleury, article Fièvre typhoïde : « *Mort par le système nerveux.* Nous rattachons à cette cause les morts inattendues et presque subites que l'on observe dans un petit nombre de cas, chez les malades parvenus à la fin du second ou du troisième septénaire, et où à l'autopsie on ne trouve pas de lésions capables d'expliquer la rapide et brusque terminaison du mal. Nous parlerons d'abord des cas qu'il nous a été donné d'observer, et dans lesquels les malades, après avoir présenté quelques symptômes prodromiques variables par leur durée, tombent rapidement dans une stupeur et une adynamie profonde. »

» Nous donnerions volontiers le nom de *fièvre typhoïde foudroyante* aux cas de ce genre, que l'on ne peut même comparer qu'au typhus, tant à cause de l'intensité des symptômes que de la promptitude avec laquelle survient la mort. C'est au milieu des épidémies que l'on observe ces fièvres. Dans ces cas, la maladie présente, dès le début, un haut degré de gravité; les malades tombent promptement dans la stupeur et le coma. C'est à

grand'peine et par de vives stimulations qu'on parvient à les en retirer pour quelques instants. Les narines sont pulvérulentes, l'œil chassieux, la figure verdâtre, quelquefois anémiée, d'autres fois rouge; l'ouïe obtuse, il y a un météorisme léger ou profond, des selles involontaires; la respiration est pénible, embarrassée : râles sonores; quelquefois cependant la respiration est pure; le pouls dur et développé; d'autres fois petit, faible, fuyant sous le doigt, puis imperceptible. Le malade meurt au milieu des symptômes adynamiques. Souvent il est pris d'un délire tranquille, ou agité et bruyant; il cherche à sortir du lit, et on est contraint de le maintenir avec la camisole. On a observé en même temps des soubresauts des tendons, de la contracture des muscles du cou et du tronc; et quelquefois aussi le sujet meurt au milieu d'une sorte d'attaque épileptiforme, comme nous en avons observé un cas. Le plus souvent il s'affaisse et succombe dans le coma. »

Tous ces symptômes se rapportent à la méningo-cérébrite, mais sont consécutifs à la fièvre d'invasion, qui est de nature miasmatique. Nous nous souvenons de l'épidémie qui a régné en 1826, en Hollande et en Belgique; tous les malades chez lesquels la fièvre n'a pu être coupée, ont succombé au milieu des convulsions ou dans le coma.

C'est donc un motif de plus d'exclure l'expectation. Après avoir lavé le canal intestinal par le Sedlitz Chanteaud, il faut donner le sulfate de strychnine et l'arséniate de quinine : 1 ou 2 granules de chaque toutes les demi-heures, dans l'intervalle des accès, et on y joindra l'aconitine pendant les accès mêmes.

SEPTIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre inflammatoire secondaire dans un cas de phlébite septique.

Le 5 août 1876, entra dans notre service à l'hôpital civil de Gand, le nommé Coryn, âgé de 27 ans, homme fort et robuste. La main gauche avait été prise entre deux cylindres mus par la vapeur, qui lui avaient fait une large plaie par écrasement. Le doigt médius et l'index étaient enlevés; les métacarpiens correspondants comminutivement brisés. Les autres doigts avaient subi des avaries plus ou moins notables, tant dans leurs parties molles que dans leurs parties dures.

La chirurgie conservatrice fut ici mise largement à contribution. Grâce au pansement de Lister, on put éviter l'amputation de la main.

Les trois premiers jours, la réaction fut modérée, mais le quatrième

survint une fièvre traumatique très-intense due à la phlébite, qui gagna bientôt tout le membre.

Grâce aux alcaloïdes défervescents : strychnine, aconitine, vératrine, puis arséniate de quinine, cette fièvre put être combattue, et le sixième jour tout danger avait disparu. Le blessé conserva l'usage partiel de sa main, circonstance importante pour l'ouvrier.

On voit par là que la dosimétrie parvient à se rendre maître de la fièvre dans les lésions externes; elle n'est donc pas fatalement due à ces dernières. Ce serait une mauvaise excuse que de le prétendre.

HUITIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre pleuro-pneumonique traumatique.

Le sujet qui fait l'objet de cette observation fut amené dans notre service pour une contusion du thorax. Il y avait stupeur générale : peau froide, pouls à peine perceptible, respiration petite, saccadée, avec oppression et douleurs intercostales.

La première indication fut de relever les forces : nous commençâmes donc par administrer l'acide phosphorique et le sulfate de strychnine, tous les quarts d'heure 1 granule de chaque, avec un peu de vin chaud.

Quand la chaleur fut en partie revenue, nous pûmes nous livrer à l'examen de la poitrine. Nous ne constatâmes aucune fracture, le murmure respiratoire était à peine perceptible, mais nul indice d'engouement pulmonaire, ni de lésion profonde des poumons. Il n'y a ni crachement de sang, ni sputation. L'appareil ouaté fut appliqué sur le thorax et on put ainsi mettre le blessé sur son séant, afin de favoriser la respiration abdominale.

Les granules d'acide phosphorique et de sulfate de strychnine furent continués, et on y joignit l'aconitine et la digitaline, afin de modérer la chaleur et le pouls.

La liberté des garde-robes fut entretenue par le Sedlitz Chanteaud.

La douleur intercostale persistant, nous fîmes donner la cicutine conjointement avec les alcaloïdes précédents.

La réaction fut ainsi maintenue entre 38 et 39° c.

Enfin, le huitième jour de l'accident, comme il y avait redoublement de la fièvre le soir, nous fîmes administrer l'hydro-ferro-cyanate de quinine, à raison de 12 granules dans la journée : 2 granules toutes les demi-heures.

Grâce à cette médication variée, les désordres du côté de la poitrine furent évités et le malade entra promptement en convalescence. L'ali-

mentation n'a pas dû être suspendue ; le malade prit des potages gras et du laitage. Pour boisson, de la bière, qui est la boisson du peuple.

Réflexions. — On dira qu'il n'y a pas eu pleuropneumonie confirmée, et que, par conséquent, nous ne pouvons avoir la prétention de juguler ce qui n'existe pas encore. Nous répondrons que quand cela existe, il est souvent trop tard. C'est donc une fin de non-recevoir que nos adversaires nous opposent. Les lésions anatomo-pathologiques en devenant de plus en plus rares, répondront à ce mode facile d'argumentation.

NEUVIÈME FAIT.

Jugulation de la pleurésie diaphragmatique.

Femme D..., 39 ans, d'un tempérament lymphatico-nerveux, mère de huit enfants, est atteinte d'une pleurésie diaphragmatique, survenue dix jours après ses couches, à la suite d'un travail forcé et d'un refroidissement. Frissons de début violents, suivis d'une forte réaction (39 1/2° c.), douleur vive, pongitive, occupant l'hypocondre droit et irradiant à l'épigastre et au flanc gauche. La moindre pression à deux travers de doigt de la ligne blanche, à la hauteur de la dixième côte, arrache des cris à la malade. Le refoulement de l'hypocondre droit, de bas en haut, la pression dans la partie postérieure de l'intervalle intercostal, ainsi que dans l'intervalle des deux attaches du muscle sterno-cléido mastoïdien, produisent un effet non moins douloureux.

Indépendamment des douleurs provoquées, il s'en déclarait, à de courts intervalles, dans les endroits précités et jusque dans l'épaule droite, douleurs d'une violence extraordinaire et dont la malade demandait à grands cris d'être délivrée. En même temps, la respiration était haletante, précipitée, la toux sèche et continue, le pouls accéléré et concentré. De temps à autre, survenaient des nausées et des vomituritions ; la soif était ardente, l'écoulement lochial complétement supprimé, mais la sécrétion lactée continuait. Il y avait constipation et distension du ventre par les gaz et les matières fécales. Immédiatement après un lavage du canal intestinal par le Sedlitz Chanteaud (1), nous fîmes donner l'hyosciamine, la cicutine, l'hydro-ferro-cyanate de quinine, simultanément : 1 granule de chaque, tous les quarts d'heure ; un cataplasme chaud *loco dolenti.*

Deux heures après (il était alors huit heures du soir), nous allâmes

(1) Le lavage opère très-activement, le sel ne restant pas dans l'estomac, de sorte que presque immédiatement après on peut donner les granules.

nous assurer du résultat de la médication. Dès les quatre ou cinq premières prises des granules, les élancements avaient beaucoup diminué d'intensité et de fréquence, et n'occupaient plus guère que le creux épigastrique. Nous crûmes prudent de faire espacer davantage la prise des granules (1 de chaque tous les heures), et recommandâmes de respecter le sommeil s'il venait.

La nuit fut assez bonne; il y eut, en plusieurs fois, environ deux heures de repos, dont la malade était tirée par les douleurs épigastriques, sinon légères, du moins fort supportables. Quatre granules de chaque espèce avaient été donnés dans le cours de la nuit.

A notre visite du matin, nous remarquâmes une mydriase assez prononcée, et la malade accusait des troubles visuels, en même temps qu'un peu d'ardeur à la gorge et de difficulté dans la déglutition.

Nous fîmes cesser les stupéfiants et prescrivîmes, pour lever la constipation qui avait persisté jusque-là, 200 grammes d'eau laxative de Vienne, qui amenèrent des selles fort copieuses et diminuèrent sensiblement, au dire de la malade, la détresse respiratoire.

La première partie de la nuit suivante fut passée dans un calme assez satisfaisant; mais vers une ou deux heures du matin, les paroxismes douloureux reparurent avec leur violence première, au grand désespoir de la malade. Nous fûmes appelé vers sept heures. En présence de l'état fébrile, de la rougeur et du peu d'abondance des urines, nous associâmes à la cicutine, la digitaline, et pour obvier cette fois à la mydriase, nous donnâmes en sus l'iodhydrate de morphine. Ces trois alcaloïdes furent donnés 1 granule de chaque de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'un amendement très-notable s'ensuivit. La malade prit ainsi jusqu'à 10 granules de chaque. A ce moment, elle transpira et sembla disposée au sommeil; il survint, en effet, pour durer à peu près deux heures.

Dans l'après-dîner, on continua les granules d'heure en heure seulement, et nous fîmes pratiquer, du rachis à l'épigastre, en passant par l'hypocondre droit, un badigeonnage iodé, susceptible de produire une rapide vésication. (Nous préférons de beaucoup ce mode de révulsion au vésicatoire. Les malades en souffrent moins, le pansement est plus facile, et les effets sont plus certains à raison de la propriété résolutive qui existe en plus.)

La troisième nuit, la malade fut incomparablement plus calme; il y eut, au maximum, quatre heures de sommeil paisible et réparateur; pendant la veille, on continua la médication, qui parvint, dès le quatrième jour, à éteindre les douleurs spontanées et à permettre une respiration plus lente et plus complète. Nous substituons dès lors aux granules

calmants, ceux d'ergotine et d'arséniate de quinine, dans le but d'exciter l'organe utérin et de ramener l'écoulement lochial. Ce jour-là, l'appétit se réveilla ; le sommeil revint naturellement et la convalescence fut ainsi assurée.

Pendant le cours de cette dernière, je fis prendre, tant dans l'intérêt de la mère que de celui de l'enfant, de la poudre zootrophique du doc teur G. Polli, de Milan.

Dr DROIXHE, à Huy (province de Liége).

Réflexions. — Ici encore, on voit comment la dosimétrie a combattu, pied à pied, les symptômes. Que serait-il arrivé si on avait fait de l'expectation? C'est que la malade aurait indubitablement succombé à l'intensité des douleurs et à la prostration nerveuse. Il a donc fallu arrêter les points lancinants, abattre la fièvre et en empêcher les accès. Ce ce que le docteur Droixhe a fait avec une supériorité incontestable.

A l'égard de la cicutine, nous rappellerons ici les paroles de Gubler : « La cicutine n'est pas seulement hypocénitique, elle est aussi anesthésique et trouve son emploi dans les affections éminemment douloureuses (1). Mais c'est, à mon avis, dans les maladies hyperesthésiques et spasmodiques de l'appareil respiratoire, qui lui sert de voie d'élimination (2), par exemple dans les toux quinteuses et la coqueluche, que la cicutine est appelée à rendre de grands services ; seulement, afin de bénéficier de sa volatilité, il faut l'associer à des acides, ou à l'état de sel.

La cicutine n'exerçant aucune constriction sur le gosier, on peut la donner en potion, ou dans un peu d'eau sucrée, en y écrasant les granules.

DIXIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre rhumatismale articulaire aiguë.

M. J..., âgé de 27 ans, constitution nerveuse, arriva à Ostende, d'une excursion en mer, le corps raidi par le froid et l'humidité. C'était fin

(1) On sait que la ciguë a été vantée par Stoll pour la résolution des cancers durs. Elle ne fait cependant que calmer les douleurs lancinantes. Les cas rapportés par le médecin viennois étaient probablement de simples engorgements adénoïdes.

(2) Cette observation est très-importante et explique l'action rapide des substances volatiles sur les voies respiratoires : ainsi l'iodoforme, le goudron, les sulfures, agissent sur les poumons par voie de retour. Parmi les sels de cicutine, nous recommandons particulièrement le bromhydrate de cicutine. En associant la cicutine à la morphine, on empêche son action mydriatique et la sécheresse du gosier. La cicutine dilate les pupilles, la morphine les resserre : il y a donc action compensatrice, mais non antagoniste, comme Gubler l'avait pensé.

septembre et les vents équinoxiaux soufflaient avec violence. La fièvre se déclara et se jeta sur les articulations, en commençant par les poignets et les pieds, pour s'étendre ensuite aux coudes, aux épaules, aux genoux et aux hanches, et enfin à tout le système articulaire. Le pouls s'éleva rapidement à 120 et la chaleur à 39 3/4° c. Les douleurs empêchèrent tout repos et le malade étant dans une sorte de macération, se refroidissait très-rapidement et obligeait ainsi de l'envelopper de flanelle, quoique l'appartement fût bien chauffé.

Nous eûmes recours à la vératrine, à la digitaline, à la codéine, qui calmèrent les douleurs et firent tomber le pouls et la chaleur. On en donna sans discontinuer, 1 granule de chaque, toutes les demi-heures, jusqu'à chute complète de la fièvre, ce qui eut lieu le troisième jour. Je fis alors donner l'arséniate de quinine, afin d'empêcher le retour des accès. La guérison eut lieu au bout de quinze jours, et le malade put s'en retourner à Londres, d'où il était venu en yacht, mais cette fois en prenant des précautions.

Dr DEJUMNÉ, à Ostende.

Réflexions. — On connaît la violence du rhumatisme articulaire aigu, et souvent sa brusque répercussion sur les membranes fibro-séreuses du cœur. Ce ne sont donc pas tant les arthrites qu'il faut combattre, mais la fièvre.

On a vanté dans ces cas le salicylate de soude à haute dose (5 à 6 grammes par jour); mais ce sont ici les répercussions sur les fibro-séreuses de la tête qui sont à craindre.

On sait que les enfants sont très-sujets au rhumatisme articulaire aigu; de même, on voit survenir souvent chez eux des méningites. Cette solidarité pathologique des membranes fibro-séreuses, déjà signalée par Bichat, exige donc les plus grandes précautions.

Supprimer l'arthrite, ce n'est pas supprimer la fièvre. Aussi les organiciens versent dans un cercle vicieux. Ils voient la cause dans l'effet, et ne faisant point de thérapeutique, ils se ménagent l'occasion de nombreuses autopsies. C'est ainsi que nous voyons de nos jours des Sociétés d'anatomie pathologique ne se contentant pas de laver leur linge sale en famille, mais l'exposent au grand jour.

ONZIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre jaune ou vomito negro.

Le capitaine du navire *Hans*, mouillé à l'ancrage de cette ville (Pernambucco, Brésil), me fit appeler le 8 mai (1875), pour le saigner (1). Il se plaignait de douleurs de tête, de rachialgie, de douleurs dans les membres, avec fièvre intense, chaleur 40° c., yeux injectés, la face rouge.

N'ayant pas encore l'expérience du traitement dosimétrique dans la fièvre jaune, mais déjà sceptique quant au traitement allopathique, je débutai par la limonade purgative au citrate de magnésie, et, aussitôt l'effet produit, je fis prendre l'aconitine : 1 granule, toutes les demi-heures.

Le lendemain, le pouls et la chaleur avaient baissé, mais le thermomètre marquait encore 39° c. Nous ordonnâmes de continuer l'aconitine, mais de quart d'heure en quart d'heure.

Le 10, le pouls et la chaleur avaient baissé sensiblement; la transpiration était très-abondante.

Je prescrivis 1 granule d'acide arsénieux et 1 de valérianate de quinine, d'heure en heure. Le malade, pendant la nuit, vomit plusieurs fois et eut aussi de selles nombreuses.

Le traitement fut continué le 11. Dans l'après-midi, les vomissements ayant persisté, et le malade les attribuant aux pilules de valérianate de quinine, je les fis suspendre, faisant donner 3 granules de sulfate de strychnine (de 1 milligramme chaque), l'un à six heures, l'autre à minuit, le troisième le matin, ainsi que 2 granules de digitaline à prendre pendant la nuit, conjointement avec 1 granule d'acide arsénieux.

Le 12, les vomissements ayant cessé, les urines allant bien, et le malade ayant eu deux garde-robes pendant la nuit, je suspendis les granules d'acide arsénieux de strychnine, et j'ordonnai 6 granules d'arséniate

(1) Dans les pays chauds, le sang fortement dilaté, distend les vaisseaux et produit ainsi ce que les anciens nommaient « *plethora ad spatium* ». On croit qu'il n'y a que la saignée pour obvier à ces fausses congestions ; mais après ces évacuations, souvent plus abondantes que de raison, survient un grand affaissement dont la mort est la conséquence. On connait l'aventure du docteur Sangrado, racontée par Lesage, dans son *Gil-Blas ;* on croit que c'est une caricature, et cependant c'est une lugubre réalité. Ce vieux chanoine qui meurt parce qu'on ne l'a pas assez saigné et qu'on ne lui a pas fait boire assez d'eau chaude, rappelle les saignées coup sur coup des Sangrados de notre époque. C'est à tel point que les élèves internes se refusaient à ces opérations meurtrières.

de soude et 3 de digitaline par jour : soit 2 d'arséniate de soude et 1 de digitaline, le matin, le midi et à six heures du soir.

La jaunisse se prononça de plus en plus; mais l'état du malade était satisfaisant. Il vint à terre, et je continuai le traitement du 12 toute la journée du 13. Le 14, j'employai seulement 4 granules d'arséniate de soude et 2 granules de digitaline.

Le 15, je continuai les 4 granules d'arséniate de soude et 1 seulement de digitaline, avec trois cuillerées à soupe de vin de cannelle.

Le 16, ce traitement fut continué, et je conseillai au malade de partir pour la campagne.

Moi qui ai assisté à beaucoup d'épidémies de fièvre jaune — dernièrement encore à l'hôpital de Pédro II — j'ai vu l'insuffisance de l'allopathie, et je crois que si je n'avais pas employé la méthode dosimétrique, le capitaine du *Hans* aurait été une nouvelle victime de la maladie. Le traitement a eu lieu à bord, et c'est seulement alors qu'il n'y avait plus de danger que le malade est venu à terre. Il refusa constamment d'aller à l'hôpital ou dans une maison de santé, quoique le navire, véritable foyer d'infection, fût dans une détestable condition pour le traitement d'une pareille maladie. Malgré tout cela, le capitaine du *Hans* s'est rétabli par les médicaments dosimétriques.

Dr Joa Raymund Pereira da Sylva (Pernambucco, Brésil).

Réflexions. — La fièvre jaune est une fièvre bilieuse au maximum; la bile rejetée dans le sang le décompose et, par son alcalinité, altère tous les tissus. Ainsi à l'autopsie on trouve le foie ramolli et ses cellules détruites.

La réaction est violente, les maux de tête et des lombes atroces, le pouls très-accéléré et faible, la chaleur mordicante. Les vomissements ne tardent point à devenir noirs, poisseux, et la peau se couvre de taches noirâtres. En un mot, tous les phénomènes d'une décomposition putride ne tardent point à apparaître. On comprend que l'allopathie soit impuissante devant une pareille maladie; aussi elle n'avait que des morts à enregistrer, et les médecins en étaient venus à ne plus rien faire, sinon à donner des boissons acidulées. Le traitement dosimétrique a donc été accepté avec enthousiasme par les médecins du Brésil, où le fléau règne presque en permanence. Aujourd'hui le traitement de la fièvre jaune n'est plus qu'un jeu pour eux. Comme on vient de le voir, ce traitement consiste principalement dans l'emploi de la strychnine et des arséniates, pour empêcher la décomposition du sang; de la digitaline, pour rétablir la sécrétion urinaire, totalement suspendue; de l'aconitine, pour modérer la

fièvre, etc., mais toujours, au préalable, le lavage du canal intestinal par le Sedlitz Chanteaud.

Si la fièvre se prolonge et prend un caractère intermittent, on donnera l'arséniate ou l'hydro-ferro-cyanate de quinine. Les douleurs et crampes de l'abdomen seront calmées par la morphine et l'hyosciamine. C'est toujours le même principe hippocratique : « *Quo tendit natura eo ducenda.* »

DOUZIÈME FAIT.

Jugulation de la cholérine spasmodique.

Une femme de 50 ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, est saisie, subitement, la nuit, de vomissements et de diarrhée fréquents; elle sent à l'épigastre un poids qui l'étouffe; tout son corps est glacé. Pouls insensible, langue saburrale, yeux enfoncés dans les orbites et cernés d'un cercle noir, voix éteinte.

J'ordonne 12 granules d'acide phosphorique et autant de sulfate de strychnine, à prendre un à un, de chaque, tous les quarts d'heure, mais avant, une forte infusion de tilleul chaud, avec deux cuillerées à bouche de sel de Sedlitz Chanteaud.

Il était neuf heures du matin : le traitement fut commencé sur-le-champ ayant une pharmacie de poche sur moi.

A quatre heures du soir, je revois la malade; plus de vomissements ni de diarrhée; peau chaude, halitueuse, chaleur répandue uniformément sur tout le corps; pouls à 100.

J'ordonne et laisse à la malade 8 granules d'aconitine et autant d'hydro-ferro-cyanate de quinine, à prendre un à un, ensemble, toutes les heures.

A ma visite du lendemain, à huit heures, la scène était terminée; tout était rentré dans l'ordre. La malade n'avait pas d'expression assez vive pour me témoigner sa reconnaissance de ce que je l'avais si vite guérie.

Dr TAULIER (Châteauneuf-de-Mazème, Drôme).

Réflexions. — La cholérine spasmodique ne diffère du choléra indien que par une intensité moindre, et on comprend que dans les épidémies, beaucoup de cholérines dégénèrent en choléra. Combattre la première, c'est donc prévenir le second. C'est ainsi que M. Jules Guérin a beaucoup insisté sur ce qu'il a nommé la « diarrhée prémonitoire ». Il est malheureusement trop vrai que le choléra confirmé est généralement mortel, mais les traitements qui ont été institués dans les diverses épidémies, ont

été loin d'être rationnels; la plupart ont été empiriques, parce qu'on a cherché à atteindre la cause (qui est encore inconnue) et qu'on a négligé les effets.

Ce qu'il faut faire avant tout, c'est le lavage du tractus intestinal avec le Sel Chanteaud, ensuite soutenir le système nerveux par l'acide phosphorique et le sulfate de strychnine, combattre la fièvre par l'aconitine, empêcher le retour des accès par la quinine (arséniate ou hydro-ferrocyanate). C'est ce que le docteur Taulier a fait, et on voit qu'il a réussi.

Que ce ne fût qu'une cholérine, nous le voulons bien; mais elle aurait pu dégénérer en choléra, s'il s'était borné aux évacuants.

Nous renvoyons à notre ouvrage : *Le Choléra indien*, dont nous ferons paraître prochainement une nouvelle édition.

TREIZIÈME FAIT.

Jugulation de l'iléus nerveux.

J'ai été appelé tout dernièrement pour un cas d'iléus, et grâce au traitement par l'hyosciamine aidé de l'arséniate de strychnine, avec l'huile de ricin comme adjuvant, ainsi que l'indique le professeur Burggraeve dans son *Répertoire*, j'ai pleinement réussi. Il ne me convient pas de garder à mon actif un succès qui revient de plein droit à la dosimétrie.

Dr Cahours (à Paris).

Réflexions. — Dans l'intérêt de la dosimétrie, il ne faut pas en exagérer la puissance. Il faut donc distinguer l'iléus proprement dit, de l'étranglement interne; mais comme la limite est difficile à établir, il faut toujours commencer le traitement par l'hyosciamine et la strychnine, avec l'huile de ricin comme adjuvant. L'iléus dépend d'un resserrement spasmodique de l'intestin; c'est à ce genre d'affections que se rapporte la colique des peintres. Nous citerons ici le cas suivant, parce qu'il fait voir la connexité qu'il y a entre l'iléus et l'étranglement, c'est-à-dire qu'il faut lever les deux à la fois.

Un ouvrier peintre est amené dans notre service pour une hernie étranglée, sur la ligne blanche de l'abdomen, au-dessus de l'ombilic. Nous pensâmes d'abord avoir affaire à une hernie de l'estomac tant les vomissements étaient violents, et, sans perdre de temps, nous procédâmes à la kélotomie. C'était une petite portion de l'intestin jéjunum

qui s'était engagée, à travers une éraillure de la ligne blanche et s'y était étranglée. Il faut dire que cet homme était en traitement depuis six semaines pour une colique saturnine et qu'il présentait tous les caractères de la cachexie de plomb. L'opération terminée, nous fîmes donner au malade une cuillerée d'huile de ricin, avec 1 granule d'hyosciamine, en recommandant, s'il n'y avait pas d'effet, de répéter la potion toutes les demi-heures.

Le lendemain matin, à notre visite, nous trouvâmes notre opéré dans le même état, c'est-à-dire constipé, mais les coliques avaient cessé. Nous fîmes alors ajouter à l'hyosciamine le sulfate de strychnine, à prendre ensemble, avec une cuillerée d'huile de ricin. Au bout de trois quarts d'heure, la débâcle s'opérait.

Comme on le voit, l'hyosciamine n'avait rempli que la moitié de l'indication, c'est-à-dire fait cesser la coarctation spasmodique de l'intestin, qui existait sur divers points, puisque des bosselures se dessinaient à travers la paroi abdominale. Dans les intervalles, il y avait paralysie, de sorte que pour rétablir le cours des matières, il a fallu recourir à la strychnine.

Cela prouve encore une fois que grâce à la dosimétrie, la médecine est devenue précise, mathématique. Mais pour cela, il fallait des armes de précision. En médecine ordinaire, il ne serait pas venu à l'idée de combiner deux moyens antagonistes. Mais l'antagonisme n'existerait en réalité que si les deux agents s'adressaient au même élément morbide, soit spasme, soit paralysie. Il y a, au contraire, des actions électives, c'est-à-dire s'adressant à chacun des éléments morbides spécialement en jeu. C'est ce qu'on ignorait avant la dosimétrie.

QUATORZIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre ophthalmique rhumatismale.

Nous ne sommes pas de la confrérie des chirurgiens oculistes et cependant nous manquerions à notre conscience si nous gardions pour nous les nombreux succès obtenus par la dosimétrie dans différents cas d'ophthalmie. Nous nous bornerons à quelques réflexions sur le traitement médical de l'ophthalmie rhumatismale aiguë.

Trois malades observés dans ces derniers temps et trois succès rapides, obtenus après deux à quatre jours de maladie, tels sont les faits.

Nous ne dirons rien de particulier sur la symptomatologie de ces trois

cas, qui sont identiques. Nos clients sont tous les trois arthritiques, ils ont été observés dans la même constitution médicale rhumatismale. Nous nous bornerons aux indications à remplir : combattre l'éréthisme vasculaire; — combattre le myosis et la vascularisation morbide de l'œil, en même temps que les hyperesthésies; — combattre la diathèse et l'influence de la constitution médicale.

1° *Combattre l'éréthisme vasculaire.* — Dans les cas que nous avons observés, la digitaline était surtout indiquée, s'il est vrai qu'on peut considérer le rhumatisme aigu comme une fièvre angioténique. La digitaline a une action résolutive par l'ischémie qu'elle produit sur les vaisseaux de l'œil.

2° *Combattre le myosis et la vascularisation morbide de l'œil, en même temps que l'hyperesthésie.* — Cette triple indication fut remplie par la daturine. On sait qu'en effet la daturine est mydriatique et que, de plus, elle diminue la vascularisation de l'œil.

3° *Combattre la diathèse et l'influence de la constitution saisonnière.* — Or, nos malades étaient arthritiques, et, de plus, nous étions en pleine constitution rhumatismale. L'arthritisme réclame les alcalins et quelquefois les arséniates. Nous avons donné en même temps le salicylate de soude et l'acide arsénieux.

En résumé : digitaline, daturine, salicylate de soude, acide arsénieux, 1 granule de chaque, tous les quarts d'heure jusqu'à effet; sedlitz le matin, avec 6 granules de podophyllin, comme dérivatif sur le gros intestin.

Traitement externe : Bourdonnets de charpie sèche appliqués les uns sur les autres et maintenus en place de manière à exercer une légère compression et à assurer l'immobilisation de l'œil rhumatisé, comme dans l'arthrite rhumatismale. L'immobilisation est un antiphlogistique d'ordre externe. Mais les vésicatoires et les sangsues, et les onguents et les collyres? Dans l'ophthalmie rhumatismale aiguë, le bon sens nous oblige à y renoncer. La digitaline nous permet de laisser les sangsues se reposer tranquillement dans leur bocal; la dérivation sur le gros intestin, obtenue par le podophyllin, est bien supérieure à la révulsion locale. Quant à la daturine, elle met les collyres à la porte et cela avec raison (1).

En effet, la forme d'administration des mydriatiques n'est pas arbitraire; cette question est même de première importance. Si nous com-

(1) Nous abandonnons volontiers à l'auteur les vésicatoires et les collyres ; mais les sangsues sont quelquefois un moyen de dérivation nécessaire, seulement il ne faut pas en faire un moyen exclusif. La maladie n'est pas dans le sang, car il faudrait alors faire comme le docteur Sangrado, c'est-à-dire saigner jusqu'à épuisement complet.

parons nos guérisons avec les cas traités selon l'art (*secundum artem*) et selon la formule (la routine souvent!), nous voyons chez ces derniers des leucomes rebelles, des ulcères interminables de la cornée; tandis que la bonne fée jugulatrice, la dosimétrie, rend au malade un œil dans son état normal. Faudra-t-il réunir une nouvelle cour des miracles pour connaître de ces cas? Non certes, il suffit de savoir que si le collyre à l'atropine rend les plus grands services dans le traitement de l'iritis, en faisant cesser les douleurs intolérables qui résultent du spasme permanent des muscles accommodateurs, il est essentiellement dangereux d'y recourir dans la conjonctivite et la kératite.

Un autre motif fera renoncer à l'usage du collyre d'atropine, dans l'état aigu, en général : c'est l'idiosyncrasie de certaines personnes pour l'instillation du collyre. Nous donnions dernièrement nos soins à une personne, bien portante du reste, pour un myosis spasmodique, et nous faisions instiller dans l'œil, deux fois par jour, 5 gouttes du collyre d'atropine (20 centigrammes pour 30 grammes d'hydrolat de lavande). Le soir même après la deuxième instillation, la patiente se plaignit d'élancements, avec sensation de brûlure et larmoiement. Nous fîmes cesser aussitôt le collyre et fîmes prendre des granules d'atropine; 6 granules suffirent pour amener une amélioration du myosis. Il n'y eut aucune inflammation du côté des yeux.

Dr F. Paquet, à Roubaix (Nord).

Réflexions. — La dosimétrie apportera tout un changement — on pourrait dire une révolution — dans l'ophthalmo-théraphie, jusqu'ici abandonnée aux spécialistes. Sans médire de ces derniers, on peut dire qu'ils négligent généralement les moyens internes; aussi leurs cures se prolongent-elles au détriment de leurs malades! C'est au point de devoir avoir peur d'eux (des oculistes) comme des dentistes. Autrefois les médecins suffisaient parfaitement à leur besogne, aujourd'hui ils se sont laissés dépouiller successivement de leurs attributions. Ils font un peu comme le fermier qui envoie son blé au moulin et reçoit en retour du son.

QUINZIÈME FAIT.

Spasmes intestinaux jugulés par l'atropine.

Une dame, atteinte d'une légère hypertrophie du col utérin, d'ailleurs parfaitement menstruée, souffre depuis longtemps de douleurs de ventre,

ment soulagé, et que le jour même où il a commencé à prendre le médicament, il a respiré librement et pu dormir sans être réveillé par l'oppression. Ce bien-être n'a fait qu'augmenter depuis, et je suis persuadé que le malade n'a dû son amélioration qu'à l'arséniate de strychnine et au bain d'air comprimé. Sous leur influence, la capacité respiratoire, mesurée au spiromètre — capacité qui était de 145 centimètres cubes avant le premier bain — s'est trouvée de 180 centimètres après le huitième bain.

Pour ne pas allonger inutilement cette communication, j'ajouterai simplement que dans plusieurs autres cas de dyspnée asthmatique, j'ai également essayé l'arséniate de strychnine (ou bisulfate), en y ajoutant parfois l'hyosciamine, mais sans faire intervenir les bains d'air comprimé, et l'effet a été bien plus satisfaisant que celui avec les autres médicaments antiasthmatiques que j'avais employés jusqu'ici, et qui avaient pour but, soit de narcotiser les bronches, soit d'en faciliter les sécrétions.

Dr THIERRY-MIEG (Paris).

Réflexions. — Une médication pour réussir dans les maladies à symptômes complexes, doit répondre à chacun de ces symptômes pour les détruire ou les contre-balancer. Ainsi, dans l'asthme, il y a, à la fois, resserrement spasmodique des bronches et paralysie des alvéoles pulmonaires ; de là, indication de la strychnine et de l'hyosciamine, deux médicaments qui semblent se contredire, mais qui en agissant sur des éléments organiques différents, se viennent mutuellement en aide. Les bains d'air comprimé ne sont pas sans danger, puisqu'ils peuvent amener l'emphysème pulmonaire, et surtout l'augmenter quand il existe déjà, comme c'est généralement le cas. Mais marchant de pair avec la strychnine, leur action dilatatrice est moins à craindre.

DIX-SEPTIÈME FAIT.

Jugulation de l'angine de poitrine.

M. Quanonne, maître d'école, estropié du genou par suite d'une gonarthrocace qu'il a eue dans sa jeunesse, d'une haute stature et d'un tempérament fort, ne sortant pas à cause de son infirmité, est pris de temps à autre de sternalgie. Une nuit, il me fait appeler en toute hâte, disant qu'il allait mourir. Je le trouve, en effet, dans une grande anxiété, avec une sensation de resserrement rétro-sternal et des douleurs irradiant le long de deux premiers espaces intercostaux du côté gauche jusque dans

l'épaule et le bras. Pouls petit, plutôt lent; face pâle, couverte d'une sueur froide. Rien du côté des poumons, ni du cœur. C'était donc à une véritable angine de poitrine que j'avais affaire. Je fis prendre au malade un fort bain de pied sinapisé et lui prescrivis le sulfate de strychnine, la cicutine et l'hyosciamine, à prendre 1 granule de chaque, toutes les demi-heures, tant que durerait l'accès.

Sur les vives sollicitations du malade, je restai auprès de lui afin de suivre l'action des médicaments. Au bout d'une demi-heure, les élancements douloureux cessèrent, et la poitrine se dilata comme si elle venait d'être soustraite à un grand poids, et la respiration ainsi que la circulation jusque-là comprimées, s'accélérèrent. Craignant une réaction trop brusque, je prescrivis l'aconitine et la vératrine, à prendre 1 granule de chaque par demi-heure, le restant de la nuit.

Le lendemain, je trouvai le malade dans son état normal; mais par crainte d'un nouvel accès la nuit suivante, je prescrivis 12 granules d'hydro-ferro-cyanate de quinine et 6 granules sulfate de strychnine, à prendre 2 par 1, toutes les heures. La nuit, que je redoutais, n'amena aucun trouble du côté de la poitrine.

Réflexions. — L'angine de poitrine est une névrose de la moelle épinière, irradiant le long du plexus axillaire. Elle présente donc toujours du danger. Ce n'est pas seulement à la poitrine que semblable névrose s'observe, mais encore au ventre et aux membres inférieurs. Dans un de nos voyages dans le midi de la France, nous trouvant à Bordeaux, un médecin nous raconta le cas suivant. Une nuit, il fut sonné pour un de ses clients qui s'était réveillé subitement avec d'affreuses crampes, partant de la colonne lombaire et irradiant dans tout le côté gauche de l'abdomen et du membre pelvien du même côté. Le docteur ordonna ce qu'on fait en pareilles circonstances, c'est-à-dire des frictions et un antispasmodique à l'intérieur. Le lendemain, il trouva son malade levé, très-bien portant, se proposant même de se mettre en voyage le lendemain. La nuit suivante, le docteur fut sonné de nouveau. Un deuxième accès avait lieu et cette fois fut mortel, car le malade mourut avec tous les phénomènes de la cyanose.

Ce fait démontre, une fois de plus, combien il est important d'agir de suite quand on se trouve devant un accès survenu subitement et indiquant qu'une portion du centre nerveux cérébro-spinal est atteint. Il n'y a pas de doute que si le lendemain matin, le docteur, trouvant son malade bien après le violent accès de la nuit, avait donné l'arséniate de quinine et le sulfate de strychnine, il eût eu la chance de sauver son malade.

Cette précaution est nécessaire dans les pays marécageux et à l'em-

bouchure des grands fleuves. Nous avons déjà eu occasion de parler de la terrible épidémie de fièvre pernicieuse qui, en 1826, sévit en Hollande et en Belgique. La plupart des malades auxquels on n'administra point la quinine à temps, succombèrent. Chez notre malade, le cas a été tout à fait sporadique; en administrant, la strychnine, la cicutine, l'hyosciamine nous avons combattu la névrodynie du plexus axillaire, mais nous avons eu soin de prévenir l'accès subséquent qui aurait pu se produire, au moyen de l'hydro-ferro-cyanate de quinine et du sulfate de strychnine.

Le fait suivant, que nous empruntons à M. le docteur Fontaine, de Bar-sur-Seine, confirmera ce que nous venons de dire de l'angine de poitrine, affection encore mal définie par les auteurs.

« Le 2 septembre 1872, je fus appelé à soigner le sieur C..., vigneron à Celles, âgé de 58 ans, d'un tempérament bilioso-nerveux, d'une constitution sèche, que j'avais déjà traité, il y a deux ans, pour une sciatique des plus rebelles. Il me dit avoir eu, la veille, à 9 heures du soir, un accès d'oppression épouvantable; que sa poitrine était serrée comme dans un étau, mais sans râles; une sensation de malaise indéfinissable, avec sueur froide, ce qui lui fit croire que sa dernière heure était venue. Son accès, avec diverses intermittences de calme, a duré jusqu'à une heure du matin. Il a eu de l'engourdissement au bout des doigts, mais il ne se plaint pas d'avoir souffert plus à gauche qu'à droite. Sa tête se renversait en arrière et il ne pouvait se tenir ni assis ni couché. L'auscultation ne me révéla rien du côté de la poitrine; le pouls était à 75; aucun bruit anormal du côté du cœur.

En pressant sur la colonne vertébrale, je déterminai une douleur vive au niveau des premières vertèbres dorsales. Pensant à une méningite spinale, je fis prendre au malade 60 centigrammes de calomel en quatre paquets un de quart d'heure en quart d'heure; tisane de chiendent, réglisse et orge miellée. — J'avertis le malade qu'il sera peut-être nécessaire de lui mettre quelques pointes de feu sur les côtés de la colonne vertébrale.

Le lendemain, point d'accès. La douleur persiste au niveau des premières vertèbres dorsales. Le malade se croyant guéri, se refuse à subir la cautérisation au fer rouge.

Le 6 septembre, je fus appelé de nouveau, à quatre heures du matin. Le malade a eu, la veille, à neuf heures du soir, puis le matin à trois heures, un accès très-violent de suffocation, avec sueurs froides par tout le corps, mais cette fois, la douleur était bien localisée à la partie latérale gauche du sternum et s'était propagée au bras du même côté et aux doigts de la main, notamment à l'annulaire et au petit doigt. La tête ne s'était pas renversée en arrière, mais il y avait eu une sensation d'en-

gourdissement derrière le cou et vers l'oreille du côté gauche. Le pouls et les signes d'auscultation sont exactement les mêmes que les trois jours précédents. La douleur excitée par la pression existe toujours au niveau des premières vertèbres dorsales.

Reconnaissant alors l'angine de poitrine, j'ai prescris : hyosciamine, arséniate de strychnine, à prendre alternativement 1 granule de chaque toutes les demi-heures dans une cuillerée à café d'eau. Cette médication continuée pendant cinq jours, au bout desquels je fis prendre pendant trois jours encore l'arséniate de strychnine seul, à la même dose, mais en espaçant davantage les prises, fut suivie d'une guérison complète. Le malade a repris les travaux de sa pénible profession, et malgré les intempéries de la saison, n'a, jusqu'ici, éprouvé aucune récidive. »

Nous disions que l'angine de poitrine est une affection jusqu'ici mal définie par les auteurs ; pour s'en assurer, il n'y a qu'à ouvrir le premier compendium venu.

L'angine de poitrine, comme nous le ferons voir plus loin, est de date ancienne : voici comment Arétée s'exprime à ce sujet : « Dans la seconde espèce d'angine (synanche), les organes respiratoires, loin d'être gonflés, sont, au contraire, plus resserrés que dans l'état normal ; et cependant, la suffocation est extrême, c'est ce qui fait que les malades croient avoir une inflammation latente dans les parties les plus secrètes de la poitrine, comme aux environs du cœur ou du poumon. Quant à moi, je pense que cette maladie n'est qu'un vice de l'air même qui, par une altération particulière, devient très-chaud et très-sec, sans qu'il y ait pour cela aucune inflammation dans quelque partie que ce soit. »

On voit combien on était encore loin alors de la question, c'est-à-dire la névrodynie de la moelle épinière.

L'opinion que l'angine de poitrine est un accès pernicieux est la plus rationnelle, tant à cause de sa brusque invasion, que de son intermittence. Elle est également la plus juste au point de vue du traitement, puisque celui-ci a pour base l'arséniate de strychnine et l'hydro-ferro-cyanate de quinine. L'hyosciamine, la cicutine sont des calmants ; c'est-à-dire *la variante*. C'est ainsi que la thérapeutique doit être comprise, c'est-à-dire au point de vue de la cause et des effets.

DIX-HUITIÈME FAIT.

Jugulation d'une névralgie rhumatismale du plexus solaire.

Femme O... âgée de 54 ans, d'une forte constitution, d'une complexion assez sèche; tempérament bilioso-nerveux. Les règles ont cessé depuis quatre à cinq années seulement, sans troubles de la santé. Tout ce qu'elle se rappelle avoir eu, en fait d'infirmités, avant la double maladie qui l'accable actuellement, ce sont, à de rares époques, des douleurs dans un des côtés de la tête, attribuées à des coups d'air.

Le 5 janvier dernier (1873), nous voyons cette malade, alitée et en proie à des douleurs, assez intenses, de névralgie trifaciale, à droite. Mais ce n'est point là l'affection qui fait son désespoir et lui fait réclamer nos soins. Depuis trois mois, au moins, malgré une quantité de potions, de poudres, de pilules et l'application de nombreux vésicatoires, elle souffre d'un point douloureux dans le creux de l'estomac se répétant plusieurs fois dans la journée et à des moments variables. Des douleurs vives, lancinantes ou constrictives irradient, du creux de l'estomac, dans les hypocondres. Il y a peu d'appétence et les aliments paraissent à la malade à peu près insipides. Fréquemment il y a des nausées, du pyrosis, et, plusieurs fois par jour, des vomissements glaireux. Les selles sont rares et difficiles, les douleurs de tête reviennent périodiquement et paraissent se substituer aux crampes de l'estomac. Il y a insomnie absolue. La malade se sent d'une faiblesse fort grande et incapable de rester levée. Elle a beaucoup maigri, depuis un mois. Nous constatons que le pouls est assez vite, petit et dépressible, et que la peau est à sa température normale. Le palper de l'épigastre et de l'hypocondre droit réveille immédiatement la douleur. En ce dernier point, nous constatons, à la palpation et à la percussion, une augmentation légère du volume du foie.

Nous croyons voir là suffisamment de symptômes subjectifs et objectifs pour diagnostiquer une névralgie rhumatismale du plexus solaire, avec fluxion hépatique secondaire, et promettre à la malade, qui se croyait irrévocablement perdue, une guérison prochaine. Il s'agissait donc ici de combattre la douleur et de relever l'état fonctionnel de l'estomac.

Nous nous adressâmes à l'hyosciamine : 1 granule de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à soulagement, quand se déclareraient les crampes abdominales ou les élancements violents dans les rameaux du trifacial, et

n l'absence d'accès, 2 granules du même alcaloïde, matin et soir. Tel nous semble être le moyen rationnel d'obvier aux spasmes et aux vomissements, et même à la constipation.

Nous ordonnons en sus, pour satisfaire à la deuxième indication, la quassine, à la dose de 6 à 8 granules par jour, et une alimentation tonique et réglée d'après le besoin de manger.

Ce traitement est complété par un lavement quotidien de sel de cuisine et de savon noir, et par des frictions stimulantes sur l'abdomen et tout le long de la colonne vertébrale.

Après cinq jours de cette médication, on nous écrit : 1° que la malade éprouve encore une pesanteur à l'épigastre, mais qu'elle n'a plus eu de fortes crampes ; 2° qu'il y a encore un peu de nausées, mais que les vomissements ont disparu ; 3° que l'appétit est devenu meilleur ; 4° que le ventre est libre ; 5° qu'elle a eu du sommeil, environ un quart de la nuit ; 6° qu'il est encore survenu des douleurs de tête, mais qu'elles ont été supportables ; 7° que ses forces semblent renaître.

Le lendemain, nous visitons la malade et constatons que le foie est resté congestionné et qu'il y a encore de la gastrodynie. Nous instituons la médication suivante : trois fois par jour, avant le repas, 2 granules arséniate de strychnine, 2 de cicutine et 1 de narcéine.

Le 22 janvier, on nous apporte des nouvelles de la malade. Il y a deux jours, nous dit-on, qu'elle a été prise de douleurs violentes dans le côté droit de la tête et de la face, lesquelles ont déterminé une fluxion considérable de la joue. Tout, à part encore un léger point douloureux dans le creux de l'estomac, commençait à aller fort bien de ce côté.

Nous recourons de nouveau à la cicutine, à donner à la dose de 8 granules par jour, et, en cas de paroxismes violents, coup sur coup, de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à diminution sensible de douleurs. Je prescris, en même temps, l'arséniate de quinine, 2 granules de deux heures en deux heures.

Le 24 janvier, on nous informe qu'il y a une légère recrudescence dans les symptômes abdominaux : il est survenu de nouveaux élancements à l'épigastre et aux hypocondres, l'appétit a faibli, le ventre est moins libre. Ajoutons à cela une diminution de sommeil et un endolorissement presque constant de la tête.

Le traitement suivant a été institué : tous les matins, une cuillerée à café Sedlitz Chanteaud, dans du café noir. Matin et soir : 2 granules cicutine et hyosciamine ; à chaque repas, 1 granule d'arséniate d'antimoine.

Le 8 février, on nous apprend que l'état général de la femme est telle-

ment relevé, qu'elle s'est remise aux travaux du ménage, et qu'elle n'a plus le moindre mal de tête; que la gastrodynie est insignifiante; qu'il y a goût pour toutes sortes d'aliments, que les selles sont régulières et que le sommeil dure toute la nuit. Le foie est revenu à son état normal.

Nous engageons la femme O... à continuer quelque temps encore l'usage du Sedlitz Chanteaud, de deux jours l'un, et de prendre chaque soir 2 granules d'hyosciamine, et à chaque repas 1 granule d'arséniate de soude.

Voyons maintenant si nous pouvons donner rationnellement la raison de notre manière d'agir.

Il y a quelques années, lorsque nous avions à rendre compte dans le *Scalpel*, de Liége, d'un mémoire sur le rhumatisme et la diathèse rhumatismale par le docteur Desguin, d'Anvers, nous avons dit que la pathogénie de M. le docteur Liégard, sur le rhumatisme et les névralgies, nous paraissait fort séduisante. On sait que ce médecin attribue ces affections à la répercussion du fluide nerveux de la peau vers les filets ou les troncs nerveux de l'une ou de l'autre partie du corps, ou vers les centres nerveux eux-mêmes.

On sait, en outre, que le docteur Liégard, considère, comme étant d'indication première après avoir écarté les causes occasionnelles, de combattre et d'anéantir la douleur, et que, à cet effet, il propose une mixture calmante composée avec les extraits des principales solanées vireuses, de la jusquiame, entre autres. Or, l'hyosciamine, l'alcaloïde, le principe actif de cette dernière plante, est incontestablement supérieure à tout extrait, alors même que ce dernier aurait été préparé d'après le procédé indiqué par M. Liégard.

D'autre part, par le fait de son administration dosimétrique, l'hyosciamine avait plus de chances d'arriver au résultat désiré, sans aucun risque d'intoxication.

La viscéralgie stomacale ayant perverti singulièrement les fonctions de l'organe, en troublant ses sécrétions et en déterminant l'atonie digestive, la quassine convenait parfaitement pour relever l'appétit et assurer les digestions, par suite de l'action galvanisante que la quassine partage avec les strychnées, et par son mode plus aisé d'ingestion, que tous les amers de la médecine traditionnelle.

Dans notre deuxième prescription, la cicutine était indiquée par son action décongestionnante sur la glande hépatique. Cette action devait être favorisée encore par le sel de strychnine, qui a cet autre avantage d'être un sédatif et un tonique de l'estomac, dont il modifie les sécrétions et favorise la régularité des mouvements péristaltiques.

On connaît, en outre, les bons effets de la strychnine dans le rhumatisme rebelle, et plus spécialement encore quand elle est associée à l'arsenic. La narcéine, par suite de son action calmante — en quelque sorte spécifique — sur les nerfs abdominaux, devait nous venir en aide contre la gastrodynie, et pour éviter l'acidité permanente des sucs de l'estomac, conséquence de l'agacement des nerfs de cet organe.

Quelque temps après, on nous voit employer de nouveau la cicutine pour calmer les élancements qui se produisent dans le trijumeau droit, et hâter la résolution de l'état congestif des parties atteintes.

L'arséniate de quinine a été donné en vue de rompre la périodicité des forts accès de douleur.

Enfin, en présence de la recrudescence à laquelle les rhumatisants sont exposés, principalement par les modifications atmosphériques, nous avons eu recours à l'arséniate d'antimoine, préparation qui semble la mieux appropriée à la dyscrasie rhumatismale.

Le Sedlitz Chanteaud a permis d'éviter l'état saburral des premières voies, et pour favoriser l'enlèvement des matériaux de la dénutrition. L'hyosciamine a fait cesser l'éréthisme nerveux et, par là même, la prédisposition aux congestions qui en sont la conséquence ordinaire.

Dr Droixhe (Huy).

L'observation si complète, si bien rédigée qu'on vient de lire fait voir que la dosimétrie est, non un système, mais une méthode de traitement, en un mot toute une gamme thérapeutique que les médecins doivent s'appliquer à se mettre dans l'esprit. C'est un instrument multicorde qui s'applique à toutes les expressions morbides ; avec lui, le médecin n'est jamais à court ou désarmé.

DIX-NEUVIÈME FAIT.

Jugulation d'une névrose du plexus solaire, datant déjà depuis six ans.

Il y a un mois, une personne très-charitable me signala une fille, malade depuis six ans et entièrement abandonnée à son malheureux sort. Cette fille, âgée de 30 ans, condamnée — c'est le cas de le dire — à mourir, se trouvait réduite à la toute dernière extrémité, n'ayant plus quitté le lit depuis 16 mois (seize).

Je la trouvai blême, le pouls petit, misérable, le ventre légèrement ballonné et — comme on le pense bien — dans un état de marasme

complet. Malgré toutes les nourritures qu'on lui présentait, elle ne pouvait pour ainsi dire rien manger, souffrait beaucoup dans le bas ventre, et, de plus, vomissait les quelques rares aliments qu'elle parvenait à prendre. Ne sachant à quoi m'en tenir sur la nature de cette maladie, j'ai commencé par donner la quassine, l'hyosciamine et l'arséniate de strychnine (3 de chaque et 3 par 3). Le lendemain, j'augmentai d'un granule. Le surlendemain, la malade se trouvait beaucoup mieux. J'ai continué avec les mêmes médicaments.

Sous l'influence de ces trois agents, la douleur du ventre a, à peu près, entièrement disparu, les vomissements ont cessé, l'appétit revient et le courage, inconnu chez cette malheureuse fille depuis nombre d'années, a repris, ce qui, je pense, est de bon augure.

Dr VAN MULLEM (Blankenberghe).

Réflexions. — On parle de miracles ; celui-ci en est certainement un de la science, qu'on ne confondra pas avec les miracles surnaturels, à moins de prétendre que tout venant de Dieu, tout lui est possible. On a vu des filles hystériques, confites en religion, avoir des extases et prétendre n'avoir pas mangé depuis des années ; et on a vu de célèbres professeurs se rendre complices ou être dupes de ces momeries. Mais dans le cas que nous venons de relater, la maladie a été réelle et d'autant plus cruelle que personne n'avait pu y porter secours.

C'est notre ancien élève, M. le docteur Van Mullem, qui a fait le miracle, mais on conviendra qu'il y a été bien aidé par la dosimétrie. Avec les vieux engins de l'allopathie, nous doutons qu'il y fût parvenu.

Est-ce bien à une névralgie du plexus solaire qu'il a eu affaire? En présence du succès obtenu, la question est presque oiseuse. Nous ferons cependant remarquer qu'en l'absence de toute gastrite ou hépatite, aucun autre diagnostic n'était possible. M. le docteur Van Mullem peut donc répéter le fameux : *Veni, vidi, vici,* de Jules César ; de même qu'il a eu recours à trois agents : la quassine, la strychnine et l'hyosciamine.

VINGTIÈME FAIT.

Jugulation d'une dyspepsie ancienne, avec gastrose ou spasme stomacal.

Le nommé X..., maréchal ferrant, à Hugleville-en-Caux, âgé de 48 ans, était atteint, depuis deux ans, de dyspepsie : renvois acides et réjurgitations d'une certaine quantité d'aliments, une heure après chaque repas.

Ce malade, comme tous les ouvriers qui travaillent le fer, abusait des spiritueux. J'ai employé l'émétique, les éméto-cathartiques, la magnésie, le bicarbonate de soude, puis l'eau de Vichy, le quassia amara, le quinquina, enfin tout le vieil arsenal allopathique, sans avoir pu améliorer la situation de mon malade.

Pensant alors avoir affaire à un cancer commençant de l'estomac, je me contentai d'employer une médication plus ou moins banale, lorsque le *Répertoire de médecine dosimétrique* m'est parvenu la première fois. J'essayai immédiatement de l'hyosciamine, 1 granule une heure avant le repas, 3 granules par jour, et 6 granules d'arséniate de soude, 2 pour 1.

Après huit jours de traitement, arrêt complet des vomissements. L'hyosciamine fut alors supprimée et l'arséniate de soude continué. Depuis trois mois aucun nouvel accident ne s'est produit.

Dr DUCHÊNE, de Pavilly.

Réflexions. — On sait combien les dyspepsies stomacales sont quelquefois difficiles à guérir, parce que l'estomac doit fonctionner constamment, à part le temps de repos entre deux digestions. Il est vrai que l'allopathie y est pour beaucoup avec ses remèdes grossiers. On en a eu un exemple dans le premier traitement institué par le docteur de Pavilly. Mais la dosimétrie a été pour lui la route de Damas : il a été illuminé. Si tous les médecins faisaient comme lui, c'est-à-dire s'ils ouvraient les yeux à la lumière, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus qu'un seule et vraie médecine, et nous ne serions pas obligé de revenir constamment sur le même thème.

En employant les antacides, les absorbants, les amers, etc., on tourne dans un cercle vicieux, parce qu'on enlève momentanément l'effet, sans détruire la cause, qui est ici une irritation nerveuse de l'estomac.

Comment expliquer l'emploi simultané de l'hyosciamine et de l'arséniate de soude? Il est évident que l'hyosciamine a agi sur l'élément nerveux, et l'arséniate de soude sur l'élément sécrétoire, mais par catalyse physiologique, plutôt que par combinaison chimique. Il serait, en effet, puéril d'admettre que quelques granules d'arséniate de soude aient pu neutraliser l'acide abnorme de l'estomac.

Dans une conférence que nous fîmes à Aix-la-Chapelle (Prusse), les médecins de cette station se récrièrent sur la petitesse de nos doses, en nous disant que leurs Eaux contiennent beaucoup plus de soude que toute la dosimétrie ne pourrait en faire prendre en un an. Nous leur répondîmes que c'était peut-être un mal ; la preuve, c'est que ces eaux ne conviennent qu'à une certaine catégorie de malades, tandis que la dosimétrie

avec ses doses presque mathématiques, peut être appropriée à tous les genres de maladies et de malades. Jamais, avec elle, il n'y a à craindre de cachexie médicamenteuse, c'est-à-dire qu'après s'être guéri du mal, il faut encore se guérir du remède. Pendant longtemps on a prétendu que pour se débarrasser de la syphilis il fallait saturer l'économie de mercure, et on donnait ainsi le mercurialisme. Aujourd'hui on est revenu à des idées plus saines.

VINGT ET UNIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre syncopale gastralgique.

Le malade est d'une bonne constitution, menant une vie régulière et très-occupée. Il a pris la fièvre en Afrique (Algérie), il y a une quinzaine d'années.

La fièvre reparaît à certaines époques, avec un frisson de courte durée, syncope, vomissements, pendant plusieurs jours, et se terminant par l'œdème, alternativement d'une jambe à l'autre. Du 1er au 9 juillet (1872), le malade prit, contre la gastralgie, sous-nitrate de bismuth, boisson gazeuse avec glace. Rétablissement jusqu'au 28 du même mois.

Le 29, accès plus fort. Je prescris : potion au sulfate de quinine, 2 grammes, à prendre par cuillerées, d'heure en heure, avant et après la fièvre.

Jusqu'au 31 juillet, insuccès, mêmes syncopes, vomissements, dégoût d'aliments, faiblesse et œdème.

Le 1er août, la fièvre doit prendre à minuit. Je prescris : arséniate de quinine, 1 granule d'heure en heure, et successivement de demi-heure en demi-heure.

Le 2 août, l'accès a été si faible que le malade se croit guéri.

Continuation avec l'arséniate de quinine, 1 granule toutes les heures.

Le 4 août, plus de fièvre; beaucoup d'appétit, mais l'œdème de la jambe gauche force le malade à garder le lit. Je fais entourer le membre d'une couche d'ouate cardée, avec une bande compressive.

La guérison est complète. Le malade a repris ses occupations.

Dr Bruyer, à Saint-Ouen (Seine).

Réflexions.— Il s'est agi, dans l'observation qu'on vient de lire, d'une de ces fièvres palustres diathésiques dont les malades conservent longtemps les effets après avoir été soustraits à la cause.

Faut-il dans ces cas employer le quinquina en substance? Avant la découverte de la quinine, on donnait l'écorce de l'arbre du Pérou, soit en décoction, soit en électuaire, et afin d'en augmenter la force, on y ajoutait, ou bien des acides minéraux, ou bien du sel ammoniaque (hydrochlorate). Cette médication était difficile à supporter, au point que les malades se demandaient en se rencontrant : « Comment portez-vous votre quinquina? » — « Fort mal! » pouvaient-ils répondre tous, car il en résultait des gastro-entérites interminables. C'était le bon temps pour les médecins et les pharmaciens : non-seulement la drogue était lourde, mais elle était chère. Aussi l'invention de Caventou et Pelletier a été un véritable bienfait pour l'humanité, et l'eût été bien davantage, si on n'avait abusé de l'alcaloïde salutaire.

Généralement les doses qu'on employait étaient trop fortes. Et (circonstance dont les disciples de Hahnemann tirèrent un merveilleux parti) déterminaient une fièvre artificielle analogue à la fièvre naturelle. De là, la fameuse loi : *Similia similibus curantur*. On crut avoir démoli la loi d'Hippocrate, tandis qu'on n'avait fait que la confirmer.

Disons à l'honneur des homœopathes que, tout en se disant hahnemanniens, ils ont restés allopathes au fond, puisque pas un d'eux n'oserait, dans une fièvre pernicieuse, se dispenser de donner la quinine à dose *tangible*. Sous ce rapport, ils sont plutôt dosimétristes, c'est-à-dire qu'ils fractionnent leurs doses et les donnent à des intervalles d'autant plus rapprochés, que le cas est plus urgent. Pardonnons-leur leurs mythes, puisqu'ils les emploient purement *propter formam*. S'ils n'agissent pas matériellement, ils opèrent moralement sur l'imagination de leurs malades; bien entendu de ceux qui ne le sont pas sérieusement, les femmes nerveuses par exemple.

Pour en revenir à la quinine, nous dirons que la question des doses est loin d'être fixée. Dans les cas simples, on donne d'ordinaire 1 gramme en 4 doses, à prendre deux heures avant l'heure présumée de l'accès. Dans les fièvres pernicieuses on en donne jusqu'à 4 et 5 grammes. Mais on sait combien la quinine agit sur la tête et le canal intestinal. Aussi beaucoup de ces fièvres sont rebelles à la quinine, par cette surexcitation même du système nerveux et les troubles gastro-intestinaux.

L'expérience nous a démontré qu'en associant la quinine à la strychnine, on double, triple et même quadruple l'effet de la première, et que, par conséquent, on peut en abaisser la dose d'autant.

Il faut, en outre, agir non-seulement dans l'apyrexie, mais durant l'accès de chaleur, afin d'en diminuer l'intensité et par conséquent le danger. Voici comment nous procédons : pendant l'apyrexie, selon que

celle-ci est plus ou moins longue, nous donnons l'arséniate de quinine et le sulfate de strychnine : 1 granule de chaque, et ensemble, toutes les demi-heures jusqu'au moment de l'accès.

Pendant la période de froid, où toute absorption est suspendue, nous nous contentons de faire prendre une potion laudanisée : 3 à 4 gouttes dans une cuillerée de vin de cannelle chaud, tous les quarts d'heure, jusqu'à ce que la chaleur soit bien établie. Si celle-ci s'élève rapidement au-dessus de la moyenne physiologique, si la peau est sèche, mordicante, les urines nulles, nous donnons aconitine et digitaline : 1 granule de chaque (ensemble) tous les quarts d'heure, jusqu'à ce que la période de sueur arrive. Celle-ci étant abondante et générale, nous nous contentons de faire prendre au malade quelques cuillerées de grog ou d'un punch léger.

L'apyrexie étant complète, nous faisons changer le malade de linge et, si c'est possible, de lit, afin de le rafraîchir et qu'il puisse se livrer au sommeil. A son réveil, nous lui faisons donner un bouillon et un peu de bordeaux ou de porto.

Le lendemain de la fièvre, en prévision de son retour, on reprend l'usage de la quinine et de la strychnine, jusqu'à ce que l'heure de l'accès présumé soit passée. Il est rare que cet accès ait lieu, du moins avec la même intensité. Nous parlons d'expérience. Au début de notre carrière médicale, c'est-à-dire il y a cinquante ans, les fièvres intermittentes étaient plus nombreuses et plus persistantes qu'aujourd'hui : cela tient sans doute à l'amélioration de l'hygiène, tant publique que privée; mais cela dépend surtout de ce qu'on abuse moins du quinquina et de la quinine.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que la fièvre est une énorme fatigue. C'est comme si on venait de faire dix lieues de chemin; or, la meilleure manière de se défatiguer, c'est de se réconforter.

Voilà pourquoi il ne faut pas abuser de la diète dans les maladies aiguës. C'était, comme on le verra dans le cours de ces Études, l'opinion d'Hippocrate.

VINGT-DEUXIÈME FAIT.

Jugulation de la fièvre traumatique.

Le 8 septembre 1836, une jeune fille de la campagne, âgée de 18 ans, fait une chute du haut d'une échelle, à une hauteur de plus de quinze pieds, la tête en avant, sur l'aire d'une grange. Hémorrhagie abondante;

perte complète de connaissance; pouls petit mais dur et précipité; fracture de la clavicule droite.

Traitement : Révulsifs aux extrémités; hydro-ferro-cyanate de quinine : 2 granules de quart d'heure en quart d'heure.

Six heures après l'accident, pouls plus plein, moins dur; retour de la connaissance.

Hémorrhagies continues pendant deux jours. Pendant quatre jours, écoulements séro-sanguinolents par l'oreille. Nuits calmes. Mais quinze jours après l'accident et pendant dix-huit jours, fièvre ardente; délire avec cris, grande agitation; paralysie faciale, hémiplégies passagères; douleurs violentes dans le conduit auditif droit.

Tous ces symptômes disparaissent sous l'action des alcaloïdes défervescents donnés jusqu'à effet : aconitine, vératrine, digitaline, contre la fièvre; morphine, contre le délire.

Tous les matins Sedlitz Chanteaud comme lavage du canal intestinal.

Le 26 novembre, tous les symptômes inflammatoires ont disparu; seulement les douleurs irradient du temporal droit à l'épaule du même côté.

Le 1er octobre, retour brusque des symptômes précédents : fièvre, délire, etc., avec des douleurs lombaires irradiant dans le bas ventre et les cuisses. Je soupçonne l'approche des règles. Hyosciamine, ergotine : 2 granules de chaque toutes les heures. Révulsifs aux extrémités inférieures. Les accidents cessent comme par enchantement à mesure que l'écoulement utérin a lieu.

Traitement consécutif : Arséniate de soude, 8 granules par jour; Sedlitz Chanteaud; puis arséniate de fer, 6 granules par jour.

Pendant quatre mois, les douleurs à la région temporale persistent. Bourdonnement d'oreilles, surdité.

Aujourd'hui guérison parfaite.

Dr Morot (au Bignon, Loiret).

Réflexions. — On ne saurait ne pas reconnaître la gravité des symptômes survenus à la suite d'une chute de la hauteur de quinze pieds, la tête en avant. Y a-t-il eu fracture du rocher droit? On pourrait l'admettre vu l'écoulement de sang par l'oreille et la paralysie faciale; mais l'heureuse terminaison de l'accident nous porte à croire qu'il y a eu simplement déchirure du tympan et compression du nerf facial dans l'aqueduc de Fallope.

Quoi qu'il en soit, le docteur Morot a pu conjurer les symptômes traumatiques en administrant à temps les alcaloïdes défervescents. C'est la conclusion qu'il faut tirer de ce fait remarquable.

VINGT-TROISIÈME FAIT.

Conjuration des accidents traumatiques du cou.

Un enfant âgé de 4 ans, dont le cou s'est trouvé engagé sous la roue d'une voiture de ferme, présente cette partie noire, énormément tuméfiée, la face gonflée, la sclérotique infiltrée de sang; toux croupale, respiration très-pénible, suffocations, pouls filiforme.

Traitement : Hypophosphite de strychnine, 3 granules triturés avec du sirop de gomme, par cuillerées à café de quart d'heure en quart d'heure. Révulsifs aux extrémitiés; compresses résolutives sur les parties contuses. Pas d'accidents. Guérison au bout de quinze jours.

D[r] MOROT (Id.).

Réflexions. — Les contusions profondes du cou présentent un grand danger à cause de la compression du pneumogastrique et du spinal, du glosso-pharyngien et de l'hypoglosse. Le grand sympathique protégé par l'aponévrose prévertébrale, échappe à la compression; mais de là un nouveau danger, c'est-à-dire la précipitation des mouvements du cœur qui est comme affolé, n'étant plus modéré par le pneumogastrique. Les accidents primitifs et secondaires ont pu être conjurés par l'hypophosphite de strychnine. C'est en cela que l'observation du docteur Morot a une grande importance pratique.

VINGT-QUATRIÈME FAIT.

Jugulation de la coqueluche par le sulfure de calcium et l'hyosciamine.

Le 2 septembre dernier (1875), on m'amène un enfant du sexe masculin, âgé de 3 ans et demi, habitant Fontenelle, village à six lieues de chez moi et où règne depuis quelque temps une épidémie de coqueluche. La mère me dit que l'enfant a la maladie depuis trois mois et demi et qu'il a beaucoup maigri. Il a vingt ou vingt-deux quintes par jour, avec une fièvre qui ne le quitte guère, fièvre qui redouble vers le soir et le tient toute la nuit. Le pouls, au moment où l'enfant me fut présenté, était à 90. L'auscultation de la poitrine révèle des râles bronchiques à droite et à gauche; rien aux

sommets des poumons. L'enfant est pâle, mais sa figure se colore pendant une quinte, qui prend en ma présence.

On a employé, à quatre reprises, les vomitifs (sirop d'ipéca et tartre stibié), divers sirops calmants, des loochs. Pendant plus de quinze jours, l'enfant a eu des vomissements trois ou quatre fois par jour. Maintenant il ne vomit plus.

Je prescrivis 4 granules de sulfure de calcium, au centigramme, et 4 granules d'hyosciamine, au demi-milligramme, à prendre 1 de chaque dans une cuillerée d'eau, pendant la journée.

Au bout de quatre jours, on fera prendre 6 granules de chaque.

Le 10 septembre, on me ramène l'enfant qui n'a plus eu que deux ou trois quintes par vingt-quatre heures. J'ordonne de diminuer la dose et de ne plus donner que 5 granules de chaque, par jour; puis diminuer d'un granule au bout de ce temps, si la maladie continue à s'améliorer.

Le 20 septembre, je revois l'enfant; il a bon appétit, dort bien, et n'a plus eu de quintes depuis le 16. A partir de ce jour, conformément à mes instructions, on ne donne plus que 4 granules de chaque, qu'on continue pendant une semaine de peur de récidive. Au bout de ce temps, l'enfant ne prend plus que 3 granules de chaque.

Le 27 septembre, la guérison persiste pleine et entière; l'enfant a repris sa bonne mine et sa bonne humeur.

Cette observation est peut-être la cinquantième ou la soixantième de guérison de coqueluche, que j'obtiens depuis deux ans par l'association du sulfure de calcium et de l'hyosciamine, dans une épidémie de coqueluche qui a régné simultanément avec la diphthérie. Je n'étais presque jamais consulté que pendant la période convulsive de l'affection. Dans tous ces cas, un traitement de dix à vingt deux jour a suffi.

Il va sans dire que dans la première période, ou catarrhale, toutes les fois que les petites bronches sont envahies et qu'il y a de l'oppression, je débute par un vomitif: le sirop d'ipéca et quelquefois le sulfate de cuivre; mais j'administre tout de même le sulfure de calcium et l'hyosciamine à la dose de 1 à 2 granules de chaque pour un enfant d'un âge tendre, et en élevant progressivement cette dose de 1 granule tous les quatre jours, tant que la maladie paraît s'aggraver, pour diminuer ensuite la dose lorsque la maladie commence à céder.

D[r] Fontaine, à Bar-sur-Seine.

Réflexions. — La coqueluche est une maladie que l'allopathie a été jusqu'ici impuissante à guérir. Aussi on prétendait qu'elle devait avoir son

temps, et on abandonnait les pauvres enfants à leurs quintes interminables. Il survenait souvent des broncho-pneumonies mortelles.

L'impuissance de la médecine dans ce cas provenait de ce que la nature parasitaire de la coqueluche n'était pas connue et, partant, l'antiparasitaire, qui est ici le sulfure de calcium. L'hyosciamine combat le spasme des voies aériennes.

S'il survient de la fièvre, il faut donner les alcaloïdes défervescents : aconitine, vératrine, hydro-ferro-cyanate de quinine.

VINGT-CINQUIÈME FAIT.

Jugulation de la pharyngite granuleuse.

J. L..., 65 ans, a toujours été grand parleur. Il y a environ quinze jours qu'il cracha, sans effort, du mucus rouillé. Du côté des poumons et du cœur, rien à noter. La muqueuse du pharynx est rayée de quelques veinules gorgées de sang, et infiltrée. Quelques jours après, on aperçoit en outre des granulations aplaties, éparpillées sur la surface rose et jaunâtre de la muqueuse.

Je prescris un gargarisme aluminé et des pilules martiales à l'ergot de seigle. Deux jours après, l'aspect du gosier n'offre rien de rassurant : il semble que tout va s'ulcérer par atonie vasculaire. Je recours alors aux médicaments dosimétriques et fais prendre au malade, chaque jour, matin et soir, 1 granule d'atropine; dans les vingt-quatre heures 4 granules d'arséniate de strychnine et 4 granules d'arséniate de fer.

Deux jours après, l'amélioration est manifeste : un grand nombre de granulations ne sont plus visibles ; la couleur blanchâtre de la muqueuse a cédé la place à une coloration rose uniforme, presque de même nuance que celle de la muqueuse buccale ; les crachats sont rares et le plus souvent muqueux.

Dr A.-F. Olivera Castro, à Oporto (Portugal).

Réflexions. — La pharyngite granuleuse, comme au reste toutes les affections de même nature, ne sont souvent si rebelles que parce qu'on n'en saisit pas les indications, qui sont de tonifier et de resserrer les vaisseaux. L'atropine a particulièrement cet effet, mais vitalement, au lieu que les astringents n'ont qu'une action physique, momentanée.

La pharyngite granuleuse, en s'étendant aux voies aériennes, peut dégénérer en consomption ; voilà pourquoi le docteur Olivera Castro a eu

raison de joindre à l'atropine l'arséniate de strychnine et l'arséniate de fer, afin de modifier profondément la constitution.

Ce n'est qu'en étant rationnelle que la thérapeutique peut produire des effets salutaires, et non en étant empirique.

VINGT-SIXIÈME FAIT.

Jugulation de la toux aboyante.

Une jeune personne, de 15 ans et demi, n'étant pas encore réglée, les menstrues n'apparaissant quelquefois que tous les deux mois, est prise, dans l'intervalle, d'une toux *aboyante*. Ce fut pour un de ces accès que nous fûmes consulté.

La toux, comme son nom l'indique, était bruyante, faisant brusquement irruption, sans effort et donnant parfaitement l'idée d'un aboiement de boule-dogue. Nulle irritation des voies aériennes; le larynx n'était pas douloureux à la pression, et pendant la toux, on voyait se former des poches aériennes, comme chez les batraciens. Il y avait plutôt dilatation de la glotte que resserrement.

Partant de cette circonstance, nous prescrivîmes l'arséniate de strychnine, avec l'arséniate de soude et l'ergotine, afin d'agir à la fois sur l'utérus et le larynx, car on connaît les liens synergiques qui existent entre ces deux organes. Afin de combattre la périodicité, nous eûmes recours à l'hydro-ferro-cyanate de quinine. Sous l'influence de cette médication, la toux aboyante disparut au bout de quelques jours.

Depuis ce cas, nous avons eu à traiter différents autres cas de toux aboyante qui ont cédé aux mêmes moyens.

Réflexions. — La toux aboyante était connue des anciens, puisque c'est elle qui a donné naissance à la fable des Lycanthropes, remplissant les forêts de leurs aboiements et répandant la terreur au loin.

C'est ou plutôt c'était une affection souvent très-rebelle : Priou a raconté l'histoire d'un malade qui aboyait avec une telle rapidité qu'on comptait jusqu'à 62,000 coups de toux dans la journée. (*Gazette médicale*, 1840.)

VINGT-SEPTIÈME FAIT.

Jugulation de la dyspepsie goutteuse.

L'attaque goutteuse survient sans fièvre; la douleur changeant constamment de place et se portant, en un instant, sur les organes éloignés. La crise fut incomplète; les urines avec un sédiment épais, rougeâtre; sueurs peu abondantes pendant le sommeil.

Le malade se présente à moi le lendemain de la crise, avec une bouche sèche, la langue couverte d'un enduit blanchâtre et une salive mousseuse, etc. Il accuse un goût amer, avec inappétence. Somnolence; courbature.

Je prescris : quassine, 4 granules par jour. Pour boisson de l'eau de citron. Pour régime : le matin, à 7 heures, du pain avec de l'eau; à 9 heures, du lait coupé, avec du tapioca; à midi, un bouillon; à 4 heures, pour dernier repas, du petit-lait avec de l'orge perlée. Sur le ventre, une flanelle doublée d'une couche d'ouate. Le malade garda la chambre, bien chauffée. Tous les deux jours, le matin, il prit une cuillerée d'huile de ricin. Tous les trois jours, un bain de pied d'un demi-heure. Sous l'influence de ce traitement et de ce régime, la santé s'est remise en peu de jours.

Dr NACKERS, à Morsele (Belgique).

Réflexions. — L'intérêt de cette observation est dans l'emploi de la quassine pour combattre la dyspepsie à laquelle on sait que les goutteux sont fort sujets et qui donne souvent lieu à des gastralgies crampiformes qui peuvent amener la mort. C'est ce que le vulgaire nomme la goutte *remontée*, et les médecins, la goutte *atone*, parce qu'elle ne peut se porter aux lieux d'élection. Dans ce cas, les allopathes ont quelquefois recours à l'extrait alcoolique de noix vomique, qui n'est pas sans danger, ainsi que le docteur Willième en cite un cas, dans son livre *des Dyspepsies*. Ce fait est d'autant plus remarquable que c'est un médecin qui en est le sujet. Le docteur Schmidtmann, qui préconise ce moyen, dit qu'étant atteint d'une gastralgie de ce genre, il prit 2 grains (ou 12 centigrammes) d'extrait alcoolique de noix vomique, à 7 heures du matin et autant à 10 heures; qu'étant sorti peu de temps après, pour aller visiter ses malades, il se sentit saisi, au milieu de la rue, d'une telle rigidité dans les membres inférieurs, qu'il lui devint impossible de les mouvoir à

volonté ; il commença à chanceler et se crut sur le point de tomber. Les muscles de la face étaient le siége de la même tension et de la même raideur ; « comme si, dit-il, tout l'influx nerveux s'y était porté. J'étais pris d'une ébriété et de vertiges si forts, que je fus forcé de m'appuyer, pendant un quart d'heure, contre le mur d'une maison voisine. Au bout de ce temps, tous les symptômes s'étaient évanouis. »

Il est évident que le brave docteur Schmidtmann avait trop pris de noix vomique. Cependant cela ne lui servit pas de leçon, car, peu de temps après, il donna la même quantité d'extrait à un hypocondriaque, qui faillit en mourir. Il est vrai que les allopathes, par le fait de l'habitude, deviennent inconscients, tant ils se croient infaillibles! C'est toujours la maladie qui tue le malade et non pas eux.

La quassine est parfaitement indiquée dans la goutte atone, parce qu'elle se rapproche de la strychnine, dont elle n'a pas la violence; mais c'est un tonique très-énergique, et par conséquent convient dans les crises incomplètes de la goutte.

Dans la goutte aiguë, c'est-à-dire avec fièvre, on emploie avec succès l'arséniate de strychnine, l'aconitine et la digitaline : 1 granule de chaque, toutes les heures, dans la période ascendante, et l'hydro-ferro-cyanate de quinine, quand il y a rémission.

Depuis Hippocrate, on a dit, avec raison, qu'on ne guérit point de la goutte, mais on peut l'éliminer insensiblement en empêchant la fièvre.

CONCLUSION DES FAITS QUI PRÉCÈDENT.

En mettant en regard les deux séries de faits que nous venons de rapporter, ceux empruntés à Hippocrate et ceux extraits du *Répertoire universel de médecine dosimétrique,* il est facile de saisir la distance qui existe entre la médecine expectante et la médecine agissante.

Dans la première, le médecin assiste à une lutte entre le malade et la maladie, lutte inégale puisqu'elle se termine, le plus souvent, par la mort.

Se figure-t-on ce que doit souffrir un malheureux malade rivé, en quelque sorte, par la fièvre, à son lit de douleur !

Combien la position du médecin expectant ne serait-elle pas également pénible, si, d'une part l'habitude, de l'autre, la tradition de l'École ne lui faisaient une sorte d'impassibilité ?

Mais il traite « selon l'art », et cela lui suffit ; la fin ne le regarde pas, puisqu'il a employé les moyens.

Au contraire, il puise dans la longueur de la maladie un nouvel élément de renommée. — Ce n'est pas, il est vrai, comme avec le docteur Sangrado, si plaisamment dépeint par Le Sage, et avec lequel les notaires devaient se hâter s'ils voulaient arriver à temps pour dresser le testament de leurs clients.

On ne saurait plus contester la possibilité de juguler les maladies aiguës à leur début. Les jours critiques qu'Hippocrate avait été obligé d'admettre, bien qu'il en eût reconnu l'inexactitude — qui oserait encore s'y fier ?

Il est évident que la fièvre, quelqu'en soit le rhythme ou la marche : continue, rémittente, ou intermittente, peut être coupée.

Et ici nous citerons l'opinion du professeur Liebermeister, de Tubingue.

« Les expériences des pathologistes modernes ont démontré que l'élévation de la température animale constitue le symptôme le plus important, pathognomonique, en quelque sorte, de la fièvre.

Elles ont prouvé aussi que l'élévation de température est due à une exagération des décompositions chimiques qui se produisent continuellement dans la trame de nos tissus ; à une usure augmentée des matériaux qui composent notre organisme. Or, cette oxydation exagérée finit par entraîner des conséquences fatales pour la continuation de l'existence.

D'abord elle amène rapidement la consomption, par l'affaiblissement de l'organisme, parce que la digestion se trouvant ordinairement abolie ou profondément troublée dans la majorité des mouvements fébriles, il manque de matériaux pour réparer les pertes que le corps subit continuellement et à un si haut degré.

Cette conséquence est surtout à redouter dans les cas chroniques, tel que la phthisie pulmonaire quand elle prend une forme galopante.

Cette élévation de température exerce une action délétère sur les tissus, lesquels étant altérés dans leur composition chimique et dans leur organisation intime, ne peuvent plus remplir leurs fonctions. On observe, en effet, sur les cadavres d'individus qui sont morts par suite de la violence de la fièvre, des dégénérescences parenchymateuses, dont l'étendue et le progrès se montrent constamment en rapport avec l'élévation, plus ou moins considérable, de la température qu'on a observée pendant la vie. Elles sont particulièrement prononcées dans les maladies infectieuses, évidemment parce que dans ces maladies il y a une augmentation plus forte de la température : 40, 41, 42° c.

Parmi les troubles fonctionnels résultant des changements matériels que l'élévation de la température normale détermine dans les tissus, deux groupes de symptômes se dessinent particulièrement et contribuent à

l'issue funeste de la maladie : 1° les troubles de la circulation, qui se révèlent par les contractions du cœur plus nombreuses mais plus faibles. Toutes les statistiques nous font voir, en effet, la fréquence et la faiblesse du pouls en rapport direct avec l'élévation de la température normale, sauf quelques cas exceptionnels où le système nerveux intervient d'une façon particulière ; 2° les troubles du cerveau, se caractérisant par un abattement profond, le délire et le coma.

Ces symptômes, en effet, se manifestent chaque fois que la fièvre atteint une certaine intensité ou quand, avec une intensité moyenne, elle a une durée plus longue. Ainsi on les observe, tout aussi bien dans l'érésipèle, la pneumonie, que dans la variole. Ils ne sont si intenses dans le typhus que parce que dans cette maladie la fièvre a sa plus grande intensité et longue durée.

Quand la température atteint un degré extrême : 42° c., ou quand une température de 40° c. dure pendant un temps plus ou moins long, toutes les fonctions cérébrales sont abolies et la paralysie de la circulation et de la respiration amènent la mort du malade.

L'élément essentiel qu'il faut donc combattre, quand il s'agit d'une fièvre plus ou moins grave, c'est l'élément chaleur, ou mieux encore la cause de cette chaleur excessive, pour attaquer le mal à la racine. »

On ne saurait s'expliquer plus clairement sur l'élément essentiel de la fièvre, c'est-à-dire la faiblesse, et, partant, la nécessité d'employer, dès le début des affections aiguës, les alcaloïdes, tels que la strychnine, l'aconitine, la vératrine, qui ont pour effet de relever les organes de leur torpeur et de dissiper la paralysie des vaisseaux.

Que cette paralysie soit amenée par la distension physique des capillaires, comme Boerhaave l'avait déjà fait voir, de son temps, au moyen du microscope (voir notre *Histoire de l'anatomie*), nul doute ; mais cette paralysie a été précédée d'une action constrictive qui a déterminé les troubles de la circulation capillaire. Ainsi, d'une part, le cœur précipite son action sous l'influence du stimulus morbide, de l'autre, le sang s'engouffre dans la trame des tissus et retourne au cœur après s'être suréchauffé par suite des changements chimiques dus à cette combustion exagérée. De là, un nouvel élément de fièvre, puisque les poumons ne peuvent plus rafraîchir le sang que les cavités droites du cœur leur envoient ; le sang artériel étant ainsi lui-même plus chaud que dans l'état physiologique, va encore augmenter la chaleur périphérique, et ainsi la fièvre devient générale, comme un incendie qui gage tout un bâtiment.

La conséquence de ce que nous venons de dire, c'est qu'il faut stimuler les vaisseaux, afin que le sang reprenne son cours normal et que l'excès

de calorique se dégage par la transpiration sensible et insensible.

En allopathie, pour arriver à ce résultat, on n'a guère que les affaiblissants, tels que la saignée, l'émétique, les purgatifs, les révulsifs, ou bien, comme en chirurgie, le froid continu. Mais comme le fait remarquer avec raison le professeur Liebermeister, ces moyens ne sont que des palliatifs et ne coupent pas le mal à sa racine — quand ils ne l'augmentent pas.

« Deux méthodes, dit-il, ont été reconnues aptes à ce but : l'une qu'on pourrait nommer antithermique, consiste à retirer au moyen de bains froids, d'une durée et d'une température appropriées, l'excès de chaleur qui est si pernicieux pour le malade. Il y a des cas où cette médication est si pressante, qu'on ne saurait s'en passer. Mais à côté de cet effet, la soustraction immédiate du calorique en amène encore un autre plus éloigné, qui consiste à réduire la production de la chaleur en limitant la combustion organique pour un temps plus ou moins prolongé. Ce refroidissement du corps suffisamment répété (jusqu'à douze fois par jour) produit des résultats sûrs et immédiats dans le plus grand nombre des cas. »

Nous ferons remarquer combien ce moyen est peu pratique, dans les hôpitaux surtout, où il faudrait affecter une baignoire à chaque malade (indépendamment de la fatigue pour ce dernier; aussi a-t-on été obligé d'y renoncer). En outre, cette soustraction incessante de calorique est une cause de débilitation, puisque la calorification est une fonction et que toute fonction poussée trop loin affaiblit.

Au reste, le professeur de Tubingue en convient : « Cependant il y a des cas rebelles où les bains froids restent sans succès, et il y a une *foule* de malades chez lesquels on ne saurait employer longtemps le froid. On a recours alors aux antipyrétiques, c'est-à-dire qui combattent l'élément essentiel de la fièvre : la décomposition exagérée des tissus. »

Ces antipyrétiques sont les alcaloïdes défervescents : aconitine, vératrine, quinine, digitaline. Et certes, la dosimétrie n'eût plus eu de raison d'être, si le professeur allemand avait su régler le mode d'emploi de ces agents, et formuler une loi thérapeutique précise, constante.

Ce n'est donc pas par l'emploi des alcaloïdes que la dosimétrie se recommande à l'attention des médecins, mais par la méthode réglant cet emploi, c'est-à-dire leur administration coup sur coup, à doses proportionnées à la maladie et au malade, tandis que le professeur allemand est tombé dans l'excès allopathique, en prescrivant des doses relativement énormes. Il est obligé ainsi d'arrêter à chaque instant le traitement qui est un véritable quitte ou double : « La quinine, dit-il, en faisant ici abstraction complète de son action dans les fièvres palu-

déennes, n'exerce aucune action antipyrétique évidente que dans les cas où elle est administrée à très-haute dose. Quand il s'agit d'un adulte, je donne ordinairement de 1 1/2 à 2 1/2 grammes de sulfate ou de chlorhydrate de quinine (je ne remarque aucune différence entre ces deux sels); mais il est essentiel que cette dose soit prise en entier dans l'espace d'une demi-heure, tout au plus une heure. Cela est vrai à tel point qu'une dose beaucoup plus grande partagée pour être prise en une heure et demie ou en deux heures, a à peine une influence appréciable sur la température. D'autre part, je n'ai jamais répété cette dose *prodigieuse* avant que quarante-huit heures se soient écoulées. »

C'est-à-dire que c'est véritablement le pavé de l'ours! Le malade reste comme écrasé sous cette dose énorme, incapable de réagir. Et s'il faut renouveler cette dose *prodigieuse*, le malade risque de mourir, non du mal, mais du remède.

Ce qui est vrai pour la quinine, l'est à plus forte raison pour la vératrine, qui a une énergie bien autrement grande. « La vératrine est un antipyrétique qui mérite beaucoup d'attention, quand elle est employée à dose suffisante; on obtient souvent par elle des intermissions, alors que la quinine n'avait pas eu d'effet. Je fais ordinairement prendre des pilules dont chacune renferme 5 milligrammes, toutes les heures une, jusqu'à ce qu'il survienne un état nauséux prononcé, avec vomissements, généralement 4 à 6 pilules suffisent. Le collapsus qui, à cause de l'abaissement rapide de la température, succède facilement aux vomissements, n'est pas dangereux même pour les individus atteints de typhus. Il sera dissipé rapidement par le vin et d'autres analeptiques. »

Nous demanderons au professeur de Tubingue s'il n'est pas beaucoup plus simple et rationnel, de donner la vératrine par demi-milligramme, 1 ou 2 granules tous les quarts d'heure, ou toutes les demi-heures, jusqu'à ce que la fièvre soit tombée? Il est rare qu'on doive aller au delà de 20 granules, sans que le malade en éprouve aucun inconvénient.

Il en est de même avec l'aconitine.

Quant à la digitale, le docteur Liebermeister l'emploie en poudre ou en pilules : « J'emploie cette forme, dit-il parce que la poudre me paraît être plus fidèle dans ces cas, tandis que l'infusion que l'on administre ordinairement, mérite peut-être la préférence lorsqu'il s'agit d'exercer une action sur les contractions cardiaques. »

Nous ferons remarquer que la digitale du commerce est très-incertaine ou variable dans son action, parce qu'on ne sait point s'il s'agit de la digitale sauvage ou de la digitale cultivée, cette dernière n'ayant qu'une action très-faible et la première une action très-énergique, comme du reste

toutes les plantes vireuses, car on se tromperait si on croyait que c'est l'alcaloïde qui, dans ces dernières, est toxique.

Voici un fait que nous livrons à la méditation des praticiens.

Nous avions pratiqué l'amputation de la cuisse à un jeune homme très-nerveux, et afin de lever une constipation spasmodique, nous avions ordonné un lavement avec une pincée de feuilles de belladone, dans une infusion. Au bout d'une demi-heure, c'est-à-dire le temps nécessaire à l'absorption, le malade fut pris d'un violent délire, avec hallucinations ; constriction du gosier, sputations, enfin tous les symptômes de l'empoisonnement par la belladone, et nous eûmes beaucoup de peine à l'en faire revenir. Jamais avec l'atropine nous n'avons eu de pareils accidents.

La digitale vireuse, soit en poudre, soit en infusion, peut produire la mort par syncope, — comme il résulte d'une discussion à la Société de médecine de Paris ; — tandis que la digitaline est le véritable calmant du cœur. Nous pouvons le certifier, puisque nous en prenons tous les soirs 4 granules au demi-milligramme, ainsi que 4 granules d'aconitine et 4 granules d'arséniate de strychnine, contre une maladie de cœur prise à la suite d'un refroidissement subit. Le seul inconvénient, c'est de devoir lâcher l'eau plus souvent ; mais c'est là aussi son avantage.

Ainsi, dans les fièvres aiguës et les inflammations, on se trouve généralement bien de ces trois alcaloïdes donnés simultanément. Voici maintenant une statistique qui fera voir combien l'allopathie était impuissante. Nous l'empruntons à M. Liebermeister.

A l'hôpital civil de Bâle, où la fièvre typhoïde est très-fréquente, on obtenait avec le vieux système de traitement, soit expectatif, soit symptomatique, une mortalité, en moyenne, de 25 à 30 p. c.

Avec le traitement antipyrétique incomplet, c'est-à-dire sans bains froids, cette mortalité est descendue à 16 p. c.

Avec le traitement antipyrétique complet, à 7 p. c.

Or, avec le traitement dosimétrique la mortalité n'est plus que de 2 p. c. Nous entendons dans la période d'acuïté, avant l'établissement des désordres organiques, c'est-à-dire quand le traitement est institué dès le début, ainsi que nous en avons cité des exemples plus haut.

Maintenant on peut se demander pourquoi les médecins n'accepteraient pas des deux mains une méthode qui donne de si beaux résultats? Mais il est plus commode de ne prendre aucune responsabilité en ne faisant rien.

En vain dira-t-on qu'on veille sur les accidents ; souvent alors il est trop tard.

Quant à prétendre que les maladies doivent avoir leur cours naturel,

TRAITÉ DE LA FIÈVRE

DE LA FIÈVRE ARDENTE.

La fièvre ardente a lieu quand les petites veines, desséchées par les ardeurs de l'été, attirent à elles les humeurs ichoreuses, âcres, bilieuses; qu'il y a une grosse fièvre, que le corps est accablé de lassitude et de douleurs, comme si on avait le corps rompu. Elle vient, pour l'ordinaire, à la suite de longs voyages, très-pénibles et d'une soif longtemps soufferte. La langue est âpre, sèche et fort noire ; le malade sent comme des morsures au ventre, les selles sont liquides, pâles ; il est fortement altéré. Il y a insomnie, souvent délire. Donnez-lui à boire de l'eau, de l'oxymel coupé avec de l'eau, autant qu'il en voudra. Il faut le faire vomir, s'il a la bouche amère et donner des lavements. Si le mal ne cède point, lâchez le ventre avec le lait d'ânesse cuit. Rien de salé, ni d'amer n'est bon ici, le malade s'en trouverait mal. Ne donner point la purée avant que le temps de la crise soit passé. La maladie est terminée entièrement s'il vient une hémorrhagie du nez, ou de bonnes sueurs critiques, avec des urines épaisses, blanches, qui déposent un sédiment uni, et s'il se fait quelque dépôt. Lorsqu'elle se termine sans ces conditions, il y aura quelque rechute, ou bien il viendra des douleurs aux ischions et aux jambes et le malade aura des crachats épais à rendre avant de recouvrer la santé (1).

(1) Fit autem febris ardens, cum resiccatæ venulæ tempore æstivo acres et biliosos tenues humores ad se attraxerint, et febris multa detinet, corpusque ossaria lassitudine vexatum laborat ac dolet. Fit quoque magna ex parte ex longo itinere, et longa siti, ubi rarefactæ venulæ acres calidasque fluxiones ad se attraxerint. Fit etiam lingua aspera et sicca, valdeque nigra, et ob ventris morsum dolor est, alvi egestiones tum valde liquidæ, tum pallidæ fiunt, sitis adest vehemens et vigiliæ, interdumque mentis alienationes. Huic aquæ et mulsæ coctæ, et aquosæ, quantum volet, potui exhibeto, et si os amarum fuerit, vomere conducit, et alvum subluere. Quodsi ad hæc non solvatur, lacte asinino cocto purgato. Salsum autem nihil, neque acre exhibeto, neque enim feret æger. Sorbitionem vero, nisi judicationis dies excesserit, non dabis. Et si ex naribus sanguis profluxerit, solvitur affectio, atque si sudores judicatorii legitimi obvenerint, cum urinis albis et crassis, et levibus sedimentis, et si abscessus aliquis fiat; sin vero citra hæc solvatur, revertetur morbus, vel coxæ, vel crurum dolor contingit, et si æger evasurus sit, crassa exspuet.

Hippocrate n'est pas un savant (!). Il dit les choses simplement, comme il les voit, et s'il place la cause de la fièvre ardente dans les humeurs, c'est que c'est là que s'effectuent les changements les plus appréciables. La fièvre est sans doute un acte vital, puisqu'elle n'est que l'exagération morbide de la calorification, de la circulation et de la respiration; mais on ne saurait la concevoir sans un changement rapide survenu dans la constitution des liquides. Aussi, dès le début de la fièvre aiguë, il faut procéder au lavage du canal intestinal par le Sedlitz Chanteaud, car en même temps que les grandes fonctions de circulation, de respiration et de calorification, les sécrétions sont altérées, ainsi que le démontrent les saburres de l'estomac, les diarrhées fétides, les urines ammoniacales. Voilà pourquoi le régime au moyen duquel Hippocrate combattait ces états humoraux est encore de saison aujourd'hui; seulement on a abusé des évacuants sous toutes les formes. Le docteur Sangrado saignait et faisait boire de l'eau chaude; s'il n'était tombé dans l'excès, il n'y aurait rien eu à y redire.

Dans ces derniers temps, on s'est beaucoup attaché aux microbes, comme cause première de la fièvre ; il en sera d'eux comme de l'éternel : *Post hoc ergo propter hoc*; c'est-à-dire qu'on aura pris l'effet pour la cause. Tous les liquides soumis à l'influence de la vie, renferment des êtres micrographiques, parce qu'on ne saurait abstraire le macrocosme du microscome. Mais comment celui-ci peut-il tuer celui-là? C'est ce qui n'est pas démontré. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a antagonisme; ainsi quand la vitalité baisse ou s'éteint dans les grands corps, aussitôt les petits pullulent au milieu de la décomposition putride.

La conséquence de ce que nous venons de dire, c'est que dans les affections adynamiques et ataxiques, il faut recourir de prime abord aux antifermentatifs, c'est-à-dire aux alcaloïdes défervescents, qui ont pour effet de faire baisser la chaleur et le pouls et, par conséquent, d'empêcher la fermentation. Bichat a dit que la vie « c'est la résistance à la mort »; et jamais définition n'a été plus juste, puisque, augmenter la contractilité organique ou insensible, c'est augmenter la somme de résistance vitale. N'a-t-on pas remarqué l'*ultimum moriens*, qu'on peut enco[illegible] provoquer par les excitants. Si nous avons fondé notre système de long[illegible]vité sur l'emploi journalier de la strychnine, c'est parce que cet age[illegible] entretient le ton de la fibre organique. Certains sels, tels que le chl[illegible]rure de sodium, les arséniates, empêchent la décomposition putrid[illegible] c'est-à-dire la mort, en entretenant la contractilité organique, qu'il [illegible] faut pas confondre avec l'élasticité de tissu. Aussi Bichat a-t-il eu gran[illegible] soin d'étudier séparément les propriétés physiques des corps vivants, [illegible]

leurs propriétés vitales. On voit par là combien les médecins organiciens ont versé dans l'erreur en cherchant toujours à affaiblir pour combattre ce qu'ils ont nommé l'irritation. Si l'irritation est une sensibilité exagérée, une souffrance, il y a d'autres moyens de la faire tomber que les débilitants : au contraire, on l'exagère par ces derniers. Il faut donc les incitants vitaux qui sont les véritables calmants, ou régulateurs des mouvements organiques. Un individu est pris de névralgie faciale : on le débilite, et la douleur et la fluxion augmentent; on lui donne quelques granules d'hydro-ferro-cyanate de quinine et de chlorhydrate de morphine, et la douleur disparaît avec la fluxion.

Aussi Hippocrate a-t-il soigneusement étudié les mouvements fluxionnaires : *Ubi stimulus ibi afflluxus*, c'est-à-dire que douleur et fluxion ne vont pas l'une sans l'autre.

Il en est de même de toutes les inflammations. Mais parce que le sang se porte sur un point, est-ce à dire qu'il y a excès de ce liquide?

Dans la pléthore oui. Mais les pléthoriques sont moins exposés aux inflammations qu'aux congestions; voilà pourquoi il faut les saigner, afin de prévenir la rupture des vaisseaux. Mais ils seraient moins exposés à ces ruptures si on les tonifiait par les excito-moteurs, principalement la strychnine.

De même dans l'inflammation il faut encore recourir à cet alcaloïde et ses congénères, tels que l'aconitine, la vératrine, parce qu'il y a paralysie du système nerveux vaso-moteur. Que ce soit par distension mécanique ou par défaut de contractilité, le résultat est le même. Boerhaave était un médecin mécanicien, mais en même temps profond physiologiste. Il admettait ce qu'il a nommé des *errores loci*, mais nous devons encore reconnaître aujourd'hui des congestions et des inflammations séreuses, tout comme des congestions et des inflammations sanguines.

Hippocrate ne rejette point la saignée dans la fièvre ardente; voici comment il s'exprime à ce sujet :

> On saigne, comme dans toutes les maladies aiguës, lorsque le mal est fort grand, que les malades sont dans un bon âge et que leurs forces le permettent (1).

Hippocrate subordonne donc la saignée, plus au malade qu'à la maladie, et l'idée ne lui serait pas venue d'appliquer à tous la même palette. Qu'il y ait eu, de son temps, des docteurs Sangrados, pas de doute; mais sa médecine à lui était avant tout vitale. Il mesurait les forces plutôt que

(1) At in morbis acutis sanguinem detrahes, si vehemens fuerit morbus, et qui ægrotant ætate florenti fuerint, et virium robore valuerint.

la matière. S'il parle des humeurs âcres, c'est qu'elles existent en effet, c'est-à-dire les produits de la dénutrition. N'admettons-nous pas également l'*urémie*, l'*ammoniémie*, la *cholurie?* Depuis quand, empruntant leurs mots avec Grecs, repousserions-nous leurs idées?

Hippocrate semble avoir reconnu la différence qu'il y a entre la fièvre typhoïde et le typhus, quand il dit :

Il y a une autre espèce de fièvre ardente : le ventre est lâche, la soif très-grande, la langue âpre, sèche, salée ; il y a peu d'urine ; insomnie ; les extrémités sont froides, cette espèce de fièvre ardente ne s'apaise point s'il ne vient ou une hémorrhagie du nez ou quelque autre dépôt autour du cou (1).

La diarrhée ou flux de ventre est, en effet, ce qui distingue la fièvre typhoïde du typhus. Le docteur Baudens, qui a pu observer le typhus de Crimée, dit : « La constipation (dans le typhus) a presque toujours remplacé le flux intestinal de la fièvre typhoïde, quand la dyssenterie n'existait pas avant. Mais alors il y a une autre localisation : dans la fièvre typhoïde, les plaques de Brunner et de Peyer ; dans la dyssenterie, la muqueuse du gros intestin. C'est-à-dire l'entérite dans l'un cas, la colite dans l'autre. » La rareté ou la suppression des urines et le refroidissement des extrémités pourraient faire penser au choléra asiatique, mais Hippocrate était trop bon observateur pour avoir omis la cyanose et les crampes, cependant il parle des douleurs dans les cuisses, de la rétraction des testicules et de la couleur livide des parties génitales externes. On sait que dans la vallée du Bas-Danube, les fièvres algides règnent presque en permanence, et que c'est là, probablement, qu'il a pu observer ce qu'il nomme les fièvres *asodes* dont il est question dans le paragraphe suivant.

DES FIÈVRES ASODES.

Les fièvres asodes sont des fièvres avec grandes anxiétés ; les hypocondres sont tendus les malades ne peuvent rester en place, les extrémités sont froides. Il faut ici beaucoup de soin et d'attention. On ne donnera que de l'hydromel coupé d'eau ; point de purée jusqu'à ce qu'il y ait du calme et que les signes de coction se montrent dans les urines. La chambre doit être peu éclairée ; le lit doit être mou, et l'on tâchera d'y faire tenir les malades aussi tranquilles que possible : le calme leur est d'une

(1) Febris ardentis aliud genus est, in quo alvus subit : sitis est intensa, lingua aspera, sicca, salsa, urinæ intercipiuntur, vigiliæ torquent, et refrigerantur extrema. Huic judicatio minime contingit nisi sanguis ex naribus profluxerit, aut abscessus circa collum, aut crurum dolor oboriatur.

grande utilité. On fomentera les hypocondres avec la décoction de lin, en prenant garde de ne point les refroidir. Elle doit être plus que tiède et arrosée d'huile. On consultera les urines pour connaitre l'issue de la maladie : si elles sont épaisses et pâles, c'est bon signe; mauvais signe, au contraire, si elles sont claires et brunes. Quand elles changent souvent, la maladie doit être longue; il faut nécessairement alors qu'elle aille du bien au mal, ou du mal au bien, irrégulièrement. On s'attachera à étudier sa nature, pendant tout le temps qu'elle est ainsi variable, jusqu'à ce qu'elle se fixe. Le coup d'œil du médecin fait ici voir, avec le temps, dans les malades, une foule de choses; il doit les observer attentivement pour tâcher de ne laisser échapper aucune occasion propre à éclairer ses conjectures. Il se défiera surtout des impairs : c'est dans ceux-là que la maladie prend une autre tournure. Il observera d'abord, pour le premier jour, quand et comment a commencé la maladie : c'est la première chose à savoir. Après s'en être instruit, il s'informera de ce qui concerne la tête : si elle n'est point douloureuse, point pesante; comment elle va. Il passera ensuite à l'état des hypocondres, à celui de la poitrine : si l'hypocondre est fort sensible, s'il est fort élevé, s'il y remarque des choses extraordinaires, s'il y a de la plénitude, si la poitrine est douloureuse, s'il y a de la toux, si le malade a des tranchées, des maux de ventre : quels de ces signes se montrent, surtout ceux qui concernent les hypocondres, il sera toujours bon de lâcher le ventre avec des lavements et de faire boire de l'hydromel cuit. Il faudra, dans les convalescences, demander s'il y a des défaillances; si la respiration est facile; voir les selles, examiner s'il n'y aurait pas quelques matières fort noires, ou si elles sont comme celles d'une personne en santé. Durant les fièvres, si les redoublements sont en tierce. Après s'être assuré de cette circonstance, il faut encore avoir égard à bien d'autres. Le malade risque beaucoup au quatrième redoublement lorsque les symptômes mentionnés ci-dessus, persistent. Voici quelques signes pronostiques qu'on ne doit pas négliger : si les déjections sont noires, elles sont suivies de mort; quand elles sont comme d'un homme en santé, qui va tous les jours, c'est signe de guérison. Lorsque, au commencement de la maladie, le ventre ne se lâche point par un suppositoire, et que la respiration est libre, si le malade en se levant de dessus le siége ou en restant dans le lit, a des défaillances, de quelque sexe qu'il soit, croyez qu'il tombera dans le délire. Ayez attention à l'état des mains : si elles sont tremblantes, attendez-vous à une hémorrhagie du nez. Examinez les narines pour voir si la respiration se fait également par chaque côté. Quand le malade respire beaucoup par le nez, il survient ordinairement des convulsions; si elles arrivent, la mort s'ensuit. Vous pouvez la prédire. Quand la fièvre « asode » vient dans l'hiver, si la langue est rude, s'il y a des défaillances, — quoiqu'il soit dans sa nature d'avoir souvent des relâches, — on doit cependant tenir constamment le malade à une diète austère, à la boisson de l'hydromel et de l'eau. Ne vous fiez pas aux relâches, ils sont presque toujours mortels; mais quoique vous en soyez persuadé, si vous jugez à propos d'en faire la prédiction, mettez-y beaucoup de circonspection. Lorsqu'il arrive aux malades quelque symptôme alarmant le cinquième jour, soit qu'ils tombent dans un cours de ventre subit, avec des défaillances, soit qu'ils perdent la parole ou qu'il survienne des convulsions ou le hoquet, symptômes qu'on voit souvent dans la fièvre « asode », ainsi que des sueurs au front, au-dessous du nez, au cou et derrière la tête, les malades meurent dans peu de temps avec une grande oppression. — Lorsque, durant la fièvre, il vient aux jambes de petites

tumeurs qui persistent, sans subir de coction pendant la fièvre, et qu'il s'y joint un serrement de gosier qui persiste, quoiqu'il n'y ait pas d'enflure au dedans du pharynx, il arrive communément une hémorrhagie du nez : si elle est abondante, elle termine la maladie; dans le cas contraire, elle en annonce la longueur; moins il coule de sang, plus le mal est dangereux ou long. Quand le restant va bien d'ailleurs, il faut s'attendre à des douleurs aux pieds. Lorsque la douleur sera venue aux pieds, et qu'elle persistera à s'y faire sentir avec inflammation, si elle ne se dissipe, les douleurs se porteront sous peu au cou, à la clavicule, aux épaules, à la poitrine et aux articulations qui deviendront tuberculeuses. Ces symptômes dissipés, si les reins se raidissent, elles (les douleurs) passent à des tremblements; il vient des convulsions et le délire, même des phlyctènes et des rougeurs aux sourcils; les paupières se prennent l'une avec l'autre; il s'y fait des inflammations fâcheuses, les yeux s'enflent beaucoup et le délire augmente considérablement : il est encore plus fort la nuit que le jour. Tous ces symptômes arrivent plus souvent aux jours impairs qu'aux jours pairs; en quelque temps qu'ils viennent, ils sont funestes. Si l'on purge dans les fièvres, au commencement, ce doit toujours être avant le cinquième jour; il faut pour cela qu'il y ait des borborygmes dans le ventre. Lorsque au grouillement des hypocondres, il se joint des selles bilieuses, purgez modérément avec la scammonée. Quant au reste du traitement, ne donnez, pour bien faire, que peu de tisane crémée, ou peu de purée, jusqu'à ce que le quatorzième jour soit passé. Si la fièvre persistait toujours, et que le malade perdit la parole le quatorzième jour, c'est ordinairement un signe que la maladie ne se terminera pas dans peu et qu'elle sera longue. Elle l'est toujours beaucoup lorsque ce symptôme arrive à cette époque. Quand, la fièvre persistant, la langue se trouve embarrassée le quatorzième jour, sans cependant que le malade perde la parole, et que le ventre donne des selles bilieuses, le délire vient ordinairement à la suite. On doit faire attention à tout, et juger de ce qui viendra par ce qui arrive (1).

(1) At quos febres detinent cum anxietudine et præcordiorum contentione, ii jacentes stare loco nesciunt, et extremis omnibus perfrigerantur, magnamque tum curam, tum custodiam requirunt. Hos sic transigere oportet, ut nihil præter acetum mulsum dilutum exhibeas, neque sorbitionem offeras, donec febris desierit, et urina concocta fuerit. Recumbere autem debent in domo obscura, et stratis quam mollissimis reclinati, longo tempore eumdem decubitum perferre, et quam minime incontinenter se jactare. Id enim eos præcipue juvat. Ad præcordia lini semen illitum impone, ea observatione, ut ne inhorrescat is cui apponitur, sitque exacte tepidum ex aqua et oleo coctum.

Ex urinis vero quid futurum sit, conjiciendum. Crassiores namque et pallidiores, meliores; tenuiores, et nigriores, deteriores. Quodsi mutationem habeant, temporis longinquitatem indicant, morbusque necessario tum ad pejus, tum ad melius inæqualitatem commutat. Inconstantes autem febres, donec consistant, sinere oportet, atque ubi constiterint, victu et conveniente curatione occurrendum, adhibita eorum, quæ secundum naturam sunt, ratione.

Ægrotantium vero facies multæ sunt, ideoque medico advertendum est, ut ne eum manifesta aliqua causa lateat, tum earum, quæ ratiocinatione considerantur, tum earum quas, die pari aut impari apparere, necesse est. Imprimis igitur dies impares verendi sunt, nempe quod hi dies magnam ægrorum in hanc, vel illam partem inclinationem efficiant. Observare itaque primum diem oportet, quo æger debilis esse, et unde et quando initium morbi cœpit, quod certe præcipuum cognitu existimatur.

Postquam autem ipsum interrogaveris, omniaque etiam in considerationem adhibueris, primum quidem caput, quonam se habeat modo, num dolore vacet, et nullam in se gravitatem sentiat; deinde præcordia et latera, num dolore careant. Circa præcordia siquidem spectandum, num dolorem

Hippocrate parle ici de la fièvre gastrique, caractérisée par l'anorexie, l'anxiété, les angoisses précordiales (de Asy, dégoût, *asode* ou *assode*). C'est la gastro-entérite de Broussais; et on ne saurait dire qu'il l'ait mieux décrite, ni qu'il en ait mieux tracé le traitement. Cette fièvre, par le fait même de sa localisation sur l'estomac, exige la diète la plus absolue, mais

sentiant, aut in tumorem attollantur, vel obliquitatem, vel satietatem habeant, vel lateris dolor affuerit, simulque cum dolore, aut tussicula, aut tormina, aut ventris dolor affligant. Ubi namque horum quidquam in præcordiis adfuerit, præcipue alvum per infusa solvere convenit. In potu vero æger aqua mulsa calida decocta utatur. Considerandum etiam, si is cum exsurgit, animo linquatur, aut facile spiritum trahat.

Inspicienda quoque alvi egestio, num vehementer colore nigro tincta fuerit, vel pura, quales sunt sanorum dejectiones, vel etiam num febris tertio die ingravescat. Ubi autem hujusmodi tertianos circuitus in his morbis probe admodum inspexeris, præterea etiam alia consideranda sunt, et si quartus dies similiter in his ipsis quodammodo se habeat, æger in periculo versatur.

Quod vero ad signa attinet, nigra alvi dejectio mortem significat, quæ autem sani egestioni similis est, si per omnes dies appareat, salutaris. At si glande subdita alvus non cesserit, et facilis spiratio adfuerit, si, ubi ad desidendum exsurrexerit, aut in ipso lecto animo deficiat, hæc si vel ægro inter initia affuerint, delirium affore, existima. Attendendum quoque ad manus, quæ si tremulæ fuerint, huic sperandum est, sanguinem e naribus profluxurum. Nares quoque inspiciendæ, num ex utrisque æqualiter spiritus ducatur, et si multus ex naribus feratur, convulsio fieri assolet. Quæ si contingat mors huic exspectanda est, eamque prædicere, pulchrum erit.

At si in febre hiberna lingua aspera fuerit, et animi deliquia incidant, huic etsi febris remissio contingere consuevit, eum tamen in perfecta inedia continere, et aquæ ac mulsæ portione ptisanæque cremore conservare oportet, neque febris remissioni fidendum est, quod ejusmodi signa ægrum de vita periclitari testantur. Quæ ubi cognoveris, optimeque contemplatus fueris, ita, si lubet, prædicere poteris. Cum vero in febribus quinto die quid formidolosum contigerit, aut alvus liquida repente dejecerit, aut animi deliquium inciderit, vel ægrum vocis defectio prehenderit, vel convulsio, vel singultus, ex quibus anxietate æger premi consuevit, sudoresque sub naso, et circa frontem ac cervicem, posteriore capitis parte suboriri. Qui casibus conflictantur hujusmodi, suspiriosi non multo post moriuntur. Quibus autem per febres tubercula in cruribus oriuntur, tractuque temporis, perseverante etiam febre, non maturantur, et circa fauces suffocatio incidit, nullo tumore in faucibus existente, neque tubercula concoquuntur, sed exstincta fuerint, iis sanguis ex naribus effluere consuevit. Qui si multis quidem fluxerit, morbi solutionem portendit; sin minus, longitudinem; quoque minus fluxerit, eo deteriorem et longiorem. Quodsi reliqua facillima fuerint, huic dolores ad pedes exspectandi sunt, qui si pedem attigerint, diuturnoque dolore affecerint, et inflammatio circum oborta paulatim non levetur, ad cervicem dolores pervenient, et ad jugulum, humerum, pectus et articulum, huncque tuberculosum fieri, necesse est. His vero exstinctis, si manus contrahantur, vel tremulæ evadant, eum convulsio et desipientia prehendunt. Quin etiam is in superciliis pustulas et rubores habet, et una ex palpebris juxta alteram repullulat, dura inflammatio detinet, oculus vehementer intumescit, et delirium valde increscit. At noctes magis quam dies delirii significationem præbent. Multa autem signa maxime contingunt ad numerum imparem, potius, quam parem. Utrovis tamen numero contingant, lethales morbi succedunt. Hos si quidem ab initio medicamentis purgare volueris, id ante quintum diem faciendum, si venter murmuraverit; alioqui a medicamentis abstinendum. Quodsi murmuraverit, alvique egestiones biliosæ fuerint, scammonio exhibito moderate purgandum. Quod autem ad reliquam curationem attinet, quam parcissimi potus et sorbitiones, quo melius se res habeat, exhibendi, donec, remissione facta, decimum quartum exegerint diem.

Febricitanti sub decimum quartum diem si vox defecerit, huic neque cita morbi solutio, neque liberatio venire assolet, sed temporis longinquitas indicatur. Cum vero hoc die apparuerit, longior morbus incidit. Febricitans ubi quarto die lingua perturbate loquitur, et alvus biliosa liquida dejicit, is delirare assuevit. Sed ex eventis, quid consequatur, observandum.

cependant n'implique point le désistement de toute thérapeutique. Les alcaloïdes calmants et défervescents seront donc employés avec succès; et c'est pour avoir abandonné cette fièvre aux forces impuissantes de la nature, qu'elle a dégénéré si souvent en consomption. En effet, la source de la phthisie est plus souvent l'estomac ou le ventre que la poitrine. C'est ce qu'Hippocrate fait observer. C'est le propre de cette fièvre de prendre le type intermittent (soit aux jours pairs, soit aux jours impairs); il faut, dans ce cas, recourir à l'hydro-ferro-cyanate de quinine, qui ne cause aucune douleur, ni épigastrique, ni intestinale. Il est également de la nature de cette fièvre de causer un serrement du gosier ou de la pharyngite, qui devra être combattue par le sulfure de calcium, de peur qu'elle ne devienne exsudative. Bref, Broussais n'a pas exagéré en signalant la fréquence de la gastrite : elle était la conséquence du système médical de Brown. Mais là où il est tombé dans l'erreur, c'est d'avoir perdu de vue l'état général pour l'état local. On guérissait de la gastrite, mais on mourait de la fièvre. Ce qui a fait dire à un auteur : « que Broussais a beaucoup contribué à l'étude de l'anatomie pathologique en fournissant l'occasion de faire de nombreuses autopsies. » (*Sic.*)

DES FIÈVRES AUTOMNALES.

Dans les fièvres aiguës d'automne et d'été, quelques gouttes de sang rendues au commencement annoncent une grande tension, avec beaucoup d'inflammation, et que les urines couleront peu dans la suite. Si le malade est dans la vigueur de l'âge et si son corps est fort habitué à la fatigue, bien charnu, ou si le tempérament est atrabilaire, quand les mains tremblent en prenant la boisson, c'est signe manifeste que le délire ou les convulsions arrivent. Il est bon de le prédire. Il vaut mieux que cela arrive aux jours pairs; si c'est aux jours critiques, le signe est funeste, à moins qu'il ne s'établisse une hémorrhagie abondante par le nez, ou des selles, ou quelque évacuation de pus, ou quelque métastase, ou un dépôt, ou un travail aux hypocondres, ou vers les testicules ou aux jambes. Quand ces symptômes finissent, on voit venir les crachats, les urines épaisses, égales, blanches (1).

(1) In acutis morbis, æstiva et autumnali tempestate, repentina sanguinis stillatio, contentionem et multum circa venas fervorem significat, et postero die urinas tenues futuras. Ac si ætate viguerit æger, fueritque corpore exercitato, bene carnoso et melancholico, aut ex potatione manus tremulæ fuerint, delirium aut convulsionem recte prædixeris. Et si quidem paribus diebus accesserint, melius; judicatoriis vero diebus perniciosum, nisi multus irruens sanguis viam redundantiæ per nares aperuerit, aut per sedem fecerit, aut abscessus, aut humorem transpositus, aut præcordiorum dolores, aut ad testes, aut ad crura attulerit. Quibus concoctis viæ sunt sputis, et urinæ excernuntur crassæ, leves, albæ.

En général, les fièvres automnales ont un caractère bilieux, à cause des chaleurs, de la sécheresse du ventre et de l'engorgement du foie et de la rate. C'est là, en effet, que ces fièvres s'élaborent, et souvent elles prennent le caractère typhoïde. Il faut donc de grands efforts critiques de la nature par les urines, les flux de ventre, les écoulements sanguins par le nez, l'anus, quelquefois des abcès, pour lever ces obstructions, c'est ce que Hippocrate fait remarquer ici. Il est donc nécessaire, l'été comme en automne, de veiller à la décharge du foie. Les purgatifs sont dangereux et d'ailleurs n'ont qu'une action momentanée. C'est pourquoi l'usage journalier de Sedlitz Chanteaud est utile.

DE L'ORTHOPNÉE OU DÉTRESSE RESPIRATOIRE.

Les ardeurs aux hypocondres, quand elles ne proviennent point des vents qui y sont arrêtés; les soupirs avec des tiraillemens au diaphragme et aux poumons, sont des symptômes unis à l'orthopnée sèche, dans laquelle il n'y a point de suppuration et qui provient seulement du souffle interrompu des bronches. Il s'y joint ordinairement des douleurs dans la région du foie, avec un sentiment de poids dans celle de la rate. Des ardeurs au-dessus du diaphragme et divers autres accidents. Or, ils résistent si l'on commence le traitement par les purgatifs; la saignée doit précéder. On passe ensuite aux lavements, à moins que l'orthopnée ne soit forte et violente. On purge vers la fin, s'il le faut, quand elle est calmée. On doit user de précautions et de modération en donnant des purgatifs, même après la saignée (1).

La saignée, dans l'asthme, a été beaucoup controversée, de même que les purgatifs; il est vrai que les opinions des auteurs sur la nature de cette affection ont beaucoup varié : les uns y ont vu une congestion, les autres un spasme des bronches ou catarrhe sec; cette dernière manière de voir était celle d'Hippocrate. Ce n'est donc pas sans motifs qu'il dit :

Si dès le commencement on entreprend avec les purgatifs la curation des maladies où il y a des ardeurs ou étouffements de la poitrine, les matières crues ne sortent point, le corps s'affaiblit, le mal prend le dessus et il devient incurable (2).

(1) Præcordia in tumorem sublata, non ex spirituum interceptione, septi transversi contensiones protensæ spirationes, cum erectæ cervicis spiratione sicca, quibus pus minime subest, sed quibus ex spirituum interceptione ista contingunt. Potissimum vero jecoris vehementissimi dolores, et lienis gravitates, atque aliæ inflammationes, et gravissimi supra transversum dolores, et morborum collectiones solvi nequeunt, si quis eas primum medicamento purgante aggressus fuerit Verum in his venæ sectio præferenda est. Deinde ad infusa per alvum veniendum, nisi magnus et vehemens morbus fuerit; alioqui etiam postea medicamento purgante utendum. Quod et post venæ sectionem securitate et moderatione indiget.

(2) Quicumque autem statim per initia morborum inflammationes medicamento purgante solvere

C'est-à-dire qu'en épuisant les sécrétions intestinales, on épuise en même temps celle des bronches. Il faut donc commencer par la saignée s'il y a congestion pulmonaire, mais ne pas perdre de vue qu'en même temps que le spasme des bronches, il y a la paralysie du parenchyme pulmonaire, qui ne peut ainsi revenir sur lui-même et se débarrasser de l'air chargé d'acide carbonique. En effet, chez les asthmatiques, l'oxygénation du sang est diminuée, et pendant les accès complétement suspendue; de là, l'anxiété et la menace d'asphyxie. Il faut donc, en même temps que l'hyoscyamine, donner la strychnine pendant toute la durée de l'accès, à courts intervalles, c'est-à-dire de quart d'heure en quart d'heure, ou de demi-heure en demi-heure.

DES CONGESTIONS CÉRÉBRALES ET DE L'APOPLEXIE.

Quand on perd subitement la parole, c'est le souffle retenu dans les veines qui fait le mal, soit que l'accident arrive sans cause manifeste ou à un homme qui se porte bien, soit qu'il vienne de quelque grande cause apparente. Il faut dans ce cas saigner du bas droit, à la veine antérieure (la basilique), et tirer plus ou moins de sang, selon le tempérament et l'âge. Les symptômes qui se montrent ordinairement dans l'état dont je parle, sont : la face rouge, les yeux fixes, un craquement des dents, des battemens d'artères, de la bave, du froid aux extrémités; ce sont autant de signes de souffle intercepté dans les veines. S'il s'y joint des douleurs produites par la bile noire et par des fluxions de matières âcres; on sent dans l'intérieur comme des morsures ; les veines agacées se dessèchent, se crispent et s'enflamment, elles attirent des humeurs; le sang s'altère, et le souffle ne pouvant pas suivre son chemin ordinaire à travers le sang, il en résulte des froids qui sont une suite de sa stagnation, des vertiges, la perte de la parole, des pesanteurs de tête, des convulsions. Lorsque la fluxion se jette sur le cœur et sur le foie, elle fait des épilepsies ou des paralysies, suivant les parties qui en sont attaquées et desséchées, le souffle ne pouvant se procurer une issue. On doit commencer le traitement par des fumigations et saigner de suite, tandis que tous les souffles ou les esprits, et les humeurs sont encore en mouvement, car il est plus facile alors d'y porter remède. Il faut soutenir les forces, observer la crise, purger si les humeurs et les esprits ne se déplacent point pour s'élever. Quand le ventre ne se lâche pas au moyen des lavements, on donnera douze verres, au moins, de lait d'ânesse cuit, même seize verres, si le malade est fort, chaque verre d'environ neuf onces (1).

tentant, ii de contenta quidem atque inflammata parte nihil detrahunt, cum nihil cedat, quæ adhuc cruda est, affectio, quæ vero morbo resistunt, et sana sunt, contabefaciunt. At debili reddito corpore morbus superior evadit, qui ubi corpus superarit, curationem non admittit.

(1) Cum quis repente voce defecerit, venarum interceptiones affligunt, ubi id bene valenti citra manifestam occasionem aut validam aliam causam contigerit. Venam igitur incidere oportet brachi

très-faible; il y eut une transpiration. Cette rémission aurait dû nous éclairer, mais nous avions présent à l'esprit le *magister dixit*. Le lendemain, vers la même heure, un deuxième accès eut lieu et tua le malade. La perte de sang, autant que le fait de n'avoir pas administré la quinine, avait amené ce déplorable résultat.

Errare humanum est. Et puis, nous n'avions pas encore suffisamment d'expérience personnelle. Deux ans après (en 1826) éclatait une terrible épidémie de fièvre pernicieuse, en Hollande et en Belgique. Ce fut, en quelque sorte, l'avant-garde du choléra asiatique. Eh bien! tous les malades auxquels on n'administra point la quinine en temps, moururent, la plupart ayant présenté des signes apoplectiformes, quelques-uns des convulsions, des contractures indiquant un foyer d'irritation qu'on avait laissé le temps de s'établir.

Les anciens avaient, sur la circulation, des idées tout autres que nous : ils admettaient que les veines contenaient le sang, et les artères ce qu'ils nommaient l'*esprit vital,* lequel, dans le cerveau, se convertissait en *esprits animaux*. Cette idée ingénieuse leur était venue en voyant, sur les animaux, les artères plus ou moins vides, tandis que les veines regorgent de sang. Ils expliquaient les hémorrhagies artérielles par des ouvertures de ces dernières, qui avaient permis à l'esprit vital de s'échapper.

Ne connaissant pas la pression barométrique, ils expliquaient ce phénomène par l'horreur du vide. Ils pensaient donc que, dans les congestions, la pression de l'esprit vital dans les artères était trop grande, et ils saignaient pour rétablir la circulation, comme on donne de l'air à un tonneau pour le faire couler.

Tout cet échafaudage théorique s'est écroulé sous la découverte d'Harvey; la saignée ne s'est plus pratiquée alors que quantitativement et qualitativement, c'est-à-dire pour diminuer le volume du sang ou en changer la nature, c'est-à-dire pour remplacer un sang vicié, étouffé, par un sang rafraîchi au moyen de la diète et des médicaments. On alla même jusqu'à la transfusion, prétendant ainsi obtenir une nouvelle jeunesse, c'est-à-dire le rêve de ceux qui ont abusé de la vie.

Le parlement de Paris dut finir par interdire cette opération, à cause des morts nombreuses auxquelles elle donna lieu et des duperies auxquelles elle servait de prétexte.

Hippocrate ne proscrivait pas la saignée; il la pratiquait de préférence dans la veine basilique du bras, afin de dégager plus promptement la tête. Il connaissait donc le rapport des veines du bras avec celles du cou; mais il ignorait qu'il y eût des valvules empêchant la descente du

Quand la douleur est au-dessous du diaphragme et qu'elle est forte, purger, et entre les purgations ne donner point de remèdes; faites prendre de l'oxymel après la purgation. On ne purge que le quatrième jour; pendant les trois premiers, on donne les lavements. On se tient sur ses gardes jusqu'au septième jour, jusqu'à ce que la fièvre ait quitté. Lorsque le malade sera hors de danger, l'on se conduira comme il suit : on donnera d'abord de la tisane crémée, en petite quantité, mêlée avec du miel; on la donne plus épaisse et en plus grande quantité, même deux fois par jour, à mesure que la maladie va mieux, que la respiration est plus aisée, que la douleur se dissipe entièrement. Dans le cas contraire, on en donne moins, plus claire et une seule fois par jour, choisissant toujours le temps où le malade est mieux. On examinera les urines. On ne doit point, dans cette maladie, donner la purée à ceux qui guérissent, jusqu'à ce que les urines et les crachats montrent des signes de coction. Si les purgations ont produit d'abondantes évacuations, il faut donner de la tisane claire, et en moindre quantité; le malade ne pourrait, si les vaisseaux étaient tenus dans une entière vacuité, ni dormir, ni suffire à la coction, ni supporter tout le travail de la crise; il pourrait plus facilement, s'il est nourri, surmonter ce qui s'y opposait et qui résistait à l'élaboration des matières crues. Les crachats sont cuits lorsqu'ils ressemblent à du pus, les urines sont bonnes lorsqu'elles donnent un dépôt tirant sur le rouge de la couleur des orobes (espèces de pois). Rien n'empêche, pour soulager la douleur, d'ajouter des fomentations chaudes sur le côté, ou des onctions avec des cérats; d'oindre même les lombes et les jambes avec des huiles chaudes, ou avec de la graisse, de fomenter avec la décoction de la graine de lin, depuis les mamelles jusqu'aux hypocondres. Mais une péripneumonie violente ne se guérit pas sans évacuations; la force et la violence du mal étouffent le malade quand il y a de grandes douleurs, de l'oppression, avec peu d'urines, qui sont cuisantes, et des sueurs fâcheuses, tant au cou qu'à la tête, à moins qu'il ne vienne une abondance d'urines épaisses ou de crachats cuits. L'une et l'aut de ces évacuations délivrent du mal. On fait un bon looch pour les péripneumoniqu avec le miel attique, les *pignons* (semences du pin cultivé, *Pinus picea*) et galbanum. On fait aussi bouillir dans l'oxymel de l'orobe, du poivre, de l'ellébor noir, pour en donner aux pleurétiques (comme expectorant incisif). On prescr utilement, quand la douleur se fait sentir au foie et dans les parties au-dessous d diaphragme une décoction de panais qu'on fait bouillir avec de l'oxymel et qu'on coul Toutes les fois qu'on veut pousser par des selles ou par les urines, on donne le vi avec le miel. Quand on veut pousser décidément par les selles, on fait boire de l'hydromel coupé avec de l'eau (1).

(1) Circa pulmonum et laterum inflammationes istud considerandum, num febris adsit acuta, e dolores alterius lateris, aut utriusque, affligant, et num laboret, dum spiritus sursum fertur, tuss adsint et sputa educantur rufa aut livida, vel etiam tenuia et spumosa, et florida, atque si qui discrepet ab iis, quæ illis contingere consueverunt. His hæc instituenda curatio. Si quidem dolo sursum ad jugulum tendat, vel ad mammam et brachium, internam brachii venam secare oporte ea parte, qua dolor affligit, et sanguinem detrahere, pro corporis habitu, anni tempore, ætate, colore, plusque et cum majore fiducia, si dolor acutus fuerit, ad animi usque deliquium ducer postea alvi infusum per clysterem exhibere. Quodsi sub thorace dolor valde urgeat, lateris mor affecto alvum medicamento purgabis. At medio purgationis tempore nihil dandum ; post purgatio autem acetum mulsum exhibendum. Quarto die medicamentum purgans propinato, tribus primis diebus alvum per infusum subluito, atque si sic non levetur, aliquantulum purgato. Custo deinde opus est, dum æger febris sit expers, et ad septimum diem pervenerit. Deinde si in

convenable, elle est funeste. On remédie par la saignée au roidissement des lombes et aux interceptions du souffle dans les veines, à raison de bile noire; mais lorsque le tiraillement violent des tendons oblige à se tenir courbé en avant, que les douleurs aiguës font venir des sueurs au cou et au visage, que les grosses parties tendineuses qui vont à l'épine se dessèchent, ainsi que celles qui vont aux pieds : dans ce cas de *colique bilieuse*, si la fièvre ne vient point, ni le sommeil, ni les urines avec les signes de coction, ni des sueurs critiques, on donnera du vin rouge de Crète, on nourrira avec des bouillies de farines cuites, on fera des onctions et des frictions avec des cérats, on enveloppera les jambes et les pieds dans des linges imbibés d'eau chaude, les bras et les mains pareillement. On en fera de même pour les lombes, et depuis l'ischion jusqu'au cou. On pourra aussi étendre de la cire avec de la graisse sur une peau souple, pour en couvrir les parties souffrantes ; on fumigera de temps en temps avec les vapeurs d'eau chaude qu'on répandra des outres sur des charbons ardents, tenant le malade assis entouré de draps. Il ne faut point purger, à moins que ce ne soit par des suppositoires dans le cas où le malade ne sait point aller à la selle depuis longtemps. S'ils lâchent le ventre, ce sera bon ; s'ils ne le lâchent point, donner à boire du vin dans lequel vous aurez fait piler de la racine de bryone et de carottes : il faut le prendre le matin à jeun avant les fomentations, et manger immédiatement après beaucoup de bouillie tiède faite avec de la farine cuite. Le malade boira ensuite du vin trempé quand il voudra. Si ce remède opère, il y aura du soulagement; s'il n'opère point, tirez-en votre pronostic (1).

Il s'agit dans ce paragraphe de la fièvre cholériforme qu'Hippocrate a eu occasion d'observer dans des pays qu'il a parcourus, notamment à l'embouchure du Danube, où elle règne endémiquement. C'est une fièvre d'accès, venant avec froid, et qui peut se terminer spontanément, mais qui souvent dégénère en véritable choléra. Les crampes abdominales et lombaires, ainsi que dans les extrémités inférieures, proviennent d'une action réflexe de la moelle épinière. Hippocrate précise le cas où il faut saigner, c'est-à-dire quand il y a interception du souffle dans les veines, de

(1) In biliosa febre morbus regius, ante diem septimum cum rigore succedens, febrem solvit, citra rigorem vero intempestive obortus, lethalis.

Nervorum distentio circa lumbos, et ex atrabilariis humoribus per venas spirituum interceptiones si adfuerint, venæ sectione solvuntur. Quum autem per tendones vehementer anteriore parte revelluntur, sudoresque circa cervicem et resiccatis iis, qui ad ossis sacri extremum pertinent, tendonibus, qui crassissimi spinam continent, qua parte maxima exoriuntur ligamenta, et ad pedes usque desinunt. Huic nisi febris et somnus accesserint, et quæ consequuntur, urinæ concoctæ, sudoresque judicatorii prodierint, vinum Creticum vinosum bibendum, et farinam coctam edendam exhibeto. Cerato quoque inungere atque illinere convenit, cruraque in pelvi calida madefacta ad pedes usque velamentis involvere, et brachia et digitos usque contegere, lumbosque a collo ad coxas molli pelle, pinguedine et cera illita, ita, ut anteriora etiam contineat, circumdare. Ex intervallis etiam fomentis per utriculos utitor, calidaque affusa, et obvoluto linteo, ipsum in conclavi decumbere jubeto. Alvum vero ne nimium, nisi glande, solvito, si ex longo tempore non dejecerit, et si quid in melius tib[illegible] processerit, bene se res habet; alioqui modi radicem ex vino odorato tritam, et daucum, man[illegible] jejuno ante perfusionem propinato, et post hæc cito farinam coctam tepidam quam plurimam [illegible] edat, vinumque bene temperatum, cum volet, superbibat. Et si quidem tibi in melius processeri[illegible] bene res habet; alioqui prædictione utendum.

la même manière que dans l'asphyxie on pratique une saignée pour rétablir la circulation. Mais il insiste surtout sur l'emploi des stimulants, notamment la bryone.

Dans un mémoire sur le traitement du choléra asiatique, feu le docteur Everard indique également ce moyen de ramener le cours de la bile vers l'intestin. La bryone, comme on sait, est un violent drastique, il faut donc être sobre dans son emploi.

Dans les coliques bilieuses, la dosimétrie a recours à la quassine, à la strychnine, à l'hyosciamine, au camphre mono-bromé, et elle résout ainsi le double problème, de la paralysie et du spasme.

Les autres moyens indiqués par Hippocrate sont externes. Un suppositoire belladoné peut être fort utile pour lever la constipation.

Quant à faire manger de la bouillie avec de la farine cuite, il faut y voir une sorte de cataplasme interne, qui paraît à Hippocrate lui-même sujet à caution, puisqu'il dit : « s'il n'opère point, tirez en votre pronostic » ; ou, comme on dit aujourd'hui, « faites-en votre deuil ».

RÈGLES SUR L'ADMINISTRATION DE L'ELLÉBORE.

L'ellébore se donne utilement dans les cas où les humeurs découlent de la tête, mais dans les cas où il y a une suppuration interne causée par un dépôt ou par une déchirure des veines, qu'elle soit un effet du tempérament ou de quelque toux violente, il ne faut point donner de l'ellébore ; il n'y produira aucun bien ; et si le mal empire, on le lui attribuera. Quand on se sent le corps fatigué, que l'on a des maux de tête, des bourdonnements d'oreilles, que l'on est obligé de se moucher souvent ou de cracher, que l'on sent des pesanteurs aux genoux, que tout le corps semble s'enfler, donnez l'ellébore ; pourvu que cela ne provienne pas de l'excès dans le boire, ni dans les plaisirs de Vénus, ni de soucis, ni de peines, ni d'insomnies. Ces derniers cas doivent être soignés, chacun suivant sa nature (1).

Les anciens faisaient grand emploi de l'ellébore, surtout dans les « obstructions du cerveau », en tant que narcotico-âcre, faisant couler le nez, la salive, et pouvant ainsi servir de désobstruant. C'est à cette classe

(1) Veratrum autem exhibendum, quibus a capite fluxio fertur ; at iis, qui ex abscessibus, aut ex venæ ruptione, aut ob intemperantiam, aut aliam validam quandam ob causam suppurati fiunt, veratrum minime dandum, cum nihil juvet, et si quid æger patiatur, veratrum in causa esse videbitur. Si vero exsoluto fuerit corpore, vel caput doluerit, aut aures, aut nares oppleantur, aut sputatio, aut genuum gravitas male vexet, aut corpus præter consuetudinem intumescat, quidquid horum contigerit, exhibebis, dum neque ex potibus, neque ex rebus venereis, neque ex mœrore, aut curis, neque ex vigiliis ista contingant. Et si quidem horum aliquid in causa fuerit, ad id curationem instituere oportet.

de médicaments qu'appartiennent l'aconit, le veratrum, le delphinum, dont on est parvenu, de nos jours, à extraire les alcaloïdes : l'aconitine, la vératrine, la delphine, etc. Ces alcaloïdes ont une action sédative ou rafraîchissante très-marquée : on les emploie dans les fièvres aiguës pour faire tomber le pouls et la chaleur, on les donne également dans les maladies nerveuses aiguës, dans le rhumatisme, les névralgies, combinés avec la morphine, la quinine, la strychnine, selon les indications. Toutes ces indications apparaissent dans le paragraphe que nous venons de transcrire : fatigue générale, maux de tête, bourdonnements d'oreilles, pesanteurs ou douleurs aux genoux, etc. On peut en conclure qu'Hippocrate n'était pas étranger à la pharmacodynamie et qu'il ne voyait pas dans les médicaments de simples spécifiques comme beaucoup de médecins de nos jours; ainsi que le dit spirituellement le docteur Double : « Hâtez-vous de vous en servir tandis qu'ils guérissent encore ! »

DISTINCTION ENTRE LES SYMPTOMES QUI PROVIENNENT DE LA FATIGUE ET D'AUTRES CAUSES.

Les maux provenant de la fatigue des voyages, sont : des douleurs au côté, des douleurs au dos, aux lombes et à l'ischion, et tout ce que ressentent ceux qui sont oppressés; mais la cause dans le cas dont je parle, en est manifeste.

On a aussi des douleurs aux lombes et à l'ischion (bassin) pour avoir trop mangé ou trop bu. On les distingue en ce que chez ceux qui ne font pas des fatigues de voyage, il s'y joint des ardeurs d'urine, souvent les enchifrènements et des enrouements. Pour connaitre quand ces douleurs proviennent de fautes dans le régime, il faut examiner si on s'est éloigné de la manière de vivre accoutumée. Ceux qui ne sont pas habitués à diner, éprouvent, s'ils dinent, des gonflements de ventre, des assoupissements, de la plénitude. S'ils soupent par-dessus, ils ont des troubles aux entrailles. Ils doivent dormir au sortir du bain et se promener ensuite d'un pas lent pendant longtemps. Si le ventre se lâche, ils souperont et boiront du vin pur, en petite quantité ; si le ventre ne se lâche point, ils s'oindront d'huile chaude et se tiendront tranquilles, buvant du vin blanc trempé, ou du vin doux dans le cas qu'ils aient soif. On les traite au reste comme on traite dans les cas d'excès de boire et de manger (1).

(1) Dolores laterum, dorsi, lumborum, coxarum, qui ex itinere contingunt, et quæcumque inter respirandum, ex occasione manifesta dolorem faciunt. Plerumque namque ex crapulis, cibisque flatulentis, ad lumbos et coxas dolores venire consueverunt. Atquè ex his casibus urinæ difficultas accedit. Horum vero ex via defatigatio causa est, itemque gravedinis et raucedinis.

Quæ autem ex victus ratione contingunt, horum quidem magnam partem unusquisque, pro mutata præter consuetudinem victus forma, præcipue significationem præbet. Qui enim prandere minime soliti pransi sunt, his magnus ventris tumor adest, et dormitatio, et plenitudo. Si vero insuper cœnaverint, alvus exturbatur. His a balneo dormire confert, et a somno lenta deambulatione multos

Hippocrate, comme on voit, n'était pas d'avis qu'il faille corriger un excès par un autre, c'est-à-dire qu'après avoir fait un excès dans le manger et le boire, il faille se tenir à une diète absolue et dans l'immobilité. Il veut, au contraire, qu'après avoir pris un bain, on se promène lentement et pendant longtemps et qu'on se refasse au moyen d'un vin pur, pris en petite quantité, c'est ce que nous nommons un « pousse-verre » (non quantitativement mais qualitativement). On obtiendra l'effet du bain en se rafraîchissant au moyen du Sedlitz Chanteaud; et si l'estomac reste affadi, on prendra 2 ou 3 granules de quassine.

Nous reviendrons, plus loin, sur cette question de régime.

MANIÈRE DONT IL FAUT TRAITER LES CAS OU IL Y A PLÉNITUDE DANS LES ENTRAILLES ET L'ESTOMAC.

Dans le choléra sec, si le ventre est enflé et qu'il s'y fait un grand bruit, avec des douleurs aux lombes et au côté, et qu'il n'y a point de selles, gardez-vous de faire vomir, mais lâchez le ventre. Vous donnerez promptement des lavements tièdes, gras; vous ferez oindre le malade et le ferez mettre dans un bain chaud, y faisant venir l'eau chaude peu à peu. Si après qu'on sera bien réchauffé, on va du ventre, le mal est fini. Il est bon de dormir et de boire du petit vin pur qui soit vieux. On donne aussi de l'huile, afin de calmer et de lâcher le ventre; on ne laisse prendre ni aliments ni autre chose. Quand le mal persiste, on donne du lait d'ânesse jusqu'à ce que le ventre se lâche. Quand la bile coule, et que cependant il y a des coliques avec tranchées, des vomissements, des suffocations, on laisse le malade en repos sans le faire vomir, et on lui fait prendre de l'hydromel (1).

Le bon sens dit que lorsqu'il y a anfarctus abdominal, il ne faut pas faire remonter les matières, qu'il est plus facile de faire descendre; cependant l'émétisme a été érigé en système. Il est vrai qu'on l'a poussé jusqu'à contro-stimulisme, c'est-à-dire que le pauvre malade n'a plus la force de

conficere circuitus, et si quidem venter emollitus fuerit, cœnare, et paucum vinum, sed meracius bibere; quod si alvum non exonerarint, corpus oleo calido inungere, et si sitis adfuerit, epoto vino aquoso albo dulci, quiescere, et si non dormierint, amplius quiescere. In reliquis similis iis victus ratio, qualis crapula gravatis, institui debet.

(1) In cholera sicca venter inflatur, et strepitus insunt, et laterum ac lumborum dolor, nihilque infra dejicit alvus, sed adstringitur. Ita affectus ne vomat, videto, verum ut alvus subducatur. Infuso igitur per clysterem calido, et perquam pingui, quam citissime utitor, perunctumque in calidam, quam plurimam, in solio collocatum, calida sensim affusa, demittito. Et si, cum calefactus fuerit, alvus subducatur, morbus solutus est. Huic etiam dormire confert, et vinum tenue, vetus, ac meracius bibere. Oleum quoque exhibeto, ut quiescat, et alvus subeat, ac solvitur morbus. A cibis atque omnibus aliis abstineat. Quod si dolor minime remiserit, lac asininum, donec purgatus fuerit, propinato. At si alvus liquida fuerit, et bilis subducatur, torminaque vexent, vomitiones et suffocationes, iis optimum est quiescere, aquam mulsam bibere, ac minime vomere.

vomir. Aujourd'hui on tend à abandonner ces médications violentes, et grâce à la dosimétrie, elles disparaîtront entièrement.

Les moyens indiqués par Hippocrate, contre l'anfarctus intestinal, sont rationnels, c'est-à-dire qu'après avoir évacué par le bas, il faut tonifier par le haut. Quant aux coliques et aux vomissements, on les calme, comme par enchantement, par de l'hyosciamine et de la strychnine. (Voir *Faits pratiques*.)

INCONVÉNIENT DES BOISSONS AQUEUSES ET DES BOISSONS TROP FORTES.

Les boissons aqueuses passent lentement; elles roulent et séjournent dans l'hypocondre; elles ne se portent qu'avec peine aux urines. Celui qui s'en remplit, ne pourra rien faire facilement de ce que demande, de la part du corps, de l'activité, de la force, de la célérité; il doit rester en repos jusqu'à ce que la boisson aqueuse soit digérée avec les aliments.

Tous les liquides qui sont forts et âpres donnent des palpitations dans le corps, des battements à la tête. Il faut dormir par-dessus, avaler quelque chose de chaud, de ce qu'on aime le mieux. C'est mal de ne rien prendre dans le cas de l'ivresse et des maux de tête (1).

La manie de gorger les malades de boissons aqueuses leur est fort préjudiciable (aux malades). On produit ainsi la pléthore aqueuse, du côté du foie, mais surtout des reins, au point que l'albuminurie peut s'ensuivre. On sait que sur un animal on arrive promptement à cette conséquence, en lui injectant de l'eau dans les veines. Le sang liquéfié outre mesure et ayant perdu ses principes salins, laisse filtrer l'albumine à travers les pores et vaisseaux et jusque dans les canaux sécréteurs (acini ou tubulures). C'est une circonstance dont il faut surtout tenir compte dans les maladies chroniques.

Quant à ce qui est des boissons fortes, le mieux est de cuver son vin, c'est-à-dire « dormir par-dessus ».

(1) Ex potionibus autem, quæ quidem aquosiores sunt, tardius permeant, et velut in orbem actæ circum præcordia fluitant, neque ad mictionem decurrunt. Quibus si quis repletus fuerit, is nullum opus ex his celeriter conficiet, quæ corporis contentionem, robur, aut celeritatem ad laborem requirunt. Quam plurimum autem quiescat, donec una cum cibis concoctæ fuerint. At vero meraciores et austeriores potiones, in corpore palpitationem, et in capite pulsationem efficiunt. Hi bene habent, si insuper dormiant, et calidum aliquid ex his, quæ ipsis sunt suavissima, sorbeant. Jejunium autem ad capitis dolorem et crapulam malum est.

confondues avec la grossesse ou avec des tumeurs enkystées des ovaires. Nous citerons, à ce sujet, le cas suivant, afin de mettre les rieurs en garde contre eux-mêmes.

Une femme, déjà à l'âge de retour, présentait dans le flanc gauche une tumeur qu'un médecin avait diagnostiqué comme appartenant à l'ovaire. La malade était profondément chloro-anémique. Il y avait oppression et palpitations. Nous fûmes consulté, conjointement avec un confrère ayant vieilli dans la pratique des accouchements. La tumeur était nettement circonscrite, dans la région iliaque gauche, sans bosselures ni duretés, offrant au contraire de l'élasticité, mais sans sonorité appréciable. Nous fûmes tous d'accord que c'était un kyste, pour en tenter l'injection iodée. Mais avant d'y plonger le bistouri, nous jugeâmes prudent de faire le cathétérisme. Nous voyons encore d'ici la scène ! le vieil accoucheur, par privilége d'âge, ayant le trois-quarts en main, nous, introduisant la sonde. A peine avait-elle pénétré dans la vessie et livré passage à un jet d'urine, sans bruit aucun : ni sifflement, ni glouglou, que la tumeur s'évanouit, ne laissant aucune trace. Qu'était-ce? Par où avait-elle passé? Nous l'ignorons complétement; mais nous affirmons le fait.

DE L'ESQUINANCIE, SA CAUSE, SES SYMPTOMES, SON PROCESSUS CURATIF.

L'esquinancie a lieu quand, dans l'hiver ou le printemps, une fluxion abondante d'humeurs épaisses se jette sur les veines jugulaires qui, à cause de leur volume, ont une forte attraction. Si la viscosité et la froideur de ces humeurs les y font arrêter, le souffle et le sang des environs s'arrêtent aussi, à cause des obstacles que le froid leur oppose. Le malade, en conséquence, tombe dans la suffocation ; la langue devient pesante ; elle prend une couleur violette, elle s'arrondit. Sa pointe se relève à cause du gonflement des veines sublinguales ; celles qui vont à la luette et à ce qu'on nomme les piliers, qui sont de chaque côté, se gonflent aussi. Les veines qui communiquent avec la langue qui devient sèche, se gorgent et la raréfient ; elles l'imbibent comme une éponge, c'est ce qui la fait paraître ronde, de plate qu'elle était, et la rend livide, lui enlevant sa bonne couleur, et qui lui fait perdre sa souplesse, en la rendant âpre et dure, à moins qu'on ne saigne promptement au bras et aux ranines, et qu'on ne purge au moyen des remèdes fondants dans la bouche. On prescrira aussi des gargarismes chauds ; on rasera la tête pour y appliquer des cérats ; on en mettra aussi autour du cou ; on enveloppera les parties avec de la laine ou avec des éponges imbibées ; on fera des fumigations humides ; on donnera de l'hydromel et de l'eau chaude, la tisane crémée pour nourriture, quand la crise aura tourné en bien. Dans l'été ou dans l'automne, la fluxion étant chaude et nitreuse,

dromel. Puis on passera aux aliments légers, au poisson cuit. On n'usera pour boisson que de vin trempé à souper, et de l'hydromel à diner. S'il y a des vents rendus par le haut, qu'ils soient de mauvaise odeur, on y remédie en mettant un suppositoire, en prenant des lavements, en usant d'oxymel pour boisson, jusqu'à ce qu'ils descendent et sortent par le bas (1).

On ne saurait dire, précisément, que l'accumulation des matières stercorales dans l'intestin, produit la fièvre putride, mais c'en est au moins une cause déterminante. Nous aurons encore l'occasion de toucher ce point de séméiotique dans le *Livre des pronostics*.

On ne connaît rien des virus animaux, même de ceux qui se transmettent par inoculation, tels que le virus rabifique, le virus syphilitique, le virus varioleux et son congénère le virus vaccin. Parmi ces virus, on pourrait admettre la fécine, à laquelle quelques auteurs attribuent la fièvre putride ; la sudorine dans les fièvres catarrhales et rhumatismales ; la biline dans les fièvres bilieuses gastriques ; l'uréine dans les fièvres nerveuses ou urémies ; la spermatine dans la fièvre d'incontinence, etc. Cette doctrine des virus nous paraît tout aussi rationnelle que celle des germes ou microbes, dont l'existence, en tant que générateurs morbides spéciaux, est contestée par quelques observateurs qui n'entendent point « jurer sur la foi du maître (ou plutôt des maîtres). »

Quoi qu'il en soit, il est important d'écarter de l'économie les produits excrémentitiels, et même les produits récrémentitiels, quand ils ne sont pas utilisés à temps.

Le Sedlitz Chanteaud en tant que lavage et moyen de drainage ne saurait être négligé, mais il faut dans quelques cas les alcaloïdes, tels que la strychnine, qui active le ton des organes, le podophyllin qui augmente les sécrétions intestinales, la pylocarpine qui pousse à la sueur et à la salive, etc..

(1) Si febris corripuerit, veteri stercore non subeunte, vel recenti cibo accepto, sive cum lateris dolore, sive non, is quieti permittendus, dum primum ad inferiorem alvum cibi recrementa descenderint. Potu vero aceto mulso utendum. At cum gravitas ad lumbos devenerit, inferiorem alvum infuso subluere, aut medicamento purgante uti oportet. Post purgationem, primum ex sorbitione victum instituere et aquæ mulsæ potum ; deinde cibos et pisces coctos, et vinum aquosum ad noctem exiguum, interdiu vero mulsam aquosam. Quod si flatus graveolentes fuerint, vel glans, vel alvi infusum proderit ; alioqui in aceti mulsi potu continere oportet, donec cibi ad inferiorem alvum descenderint, tuncque per infusum alvum subducere.

il a des moyens diététiques et des moyens thérapeutiques. On aurait tort de penser que ces derniers ne s'appliquent qu'aux maladies confirmées; ils tendent, au contraire, à les prévenir. Mais il faut, pour cela, que les médicaments ne soient eux-mêmes une cause de malaise, comme ceux que nous fournit la vieille pharmacie, et qui inspirent le dégoût rien que d'y penser. Il est évident que la vertu des remèdes n'est ni dans leur saveur, ni leur odeur. Voilà pourquoi il faut recourir aux principes simples qui pouvant être donnés sous un petit volume et enveloppés d'une couche de sucre de lait, n'exercent aucune action fâcheuse sur le tégument buccal et pharyngien. Tels sont les médicaments dosimétriques préparés avec tant de soins par notre collaborateur M. Ch. Chanteaud. Ainsi veut-on stimuler l'action digestive de l'estomac? 1 granule de quassine répond à 15 grammes d'une infusion de quassia amara. S'agit-il d'activer la diurèse? 2 ou 3 granules de digitaline suffisent. Faut-il faire tomber la fièvre et égaliser la chaleur? On a recours à l'aconitine, à la vératrine, etc.

Hippocrate résume les généralités pour toutes les maladies de la manière suivante :

Le régime est une chose capitale dans les maladies aiguës comme dans les chroniques; aussi bien que l'observation des rehaussements dans les fièvres et de leurs relâches, pour saisir l'à-propos, pour ne point prescrire la nourriture à contretemps, et pour la donner au moment où elle ne peut nuire, qui est lorsque le malade se trouve le plus loin de l'entrée dans le redoublement.

Il faut discerner si les maux de tête viennent de quelque exercice, de course, de voyages ou de toute autre grande fatigue, comme des excès dans le commerce des femmes.

On ne doit négliger aucune remarque concernant la couleur de la peau, l'enrouement de la voix, les douleurs de la rate, l'extrême pâleur, les difficultés de respirer, la toux sèche, l'altération, les flatuosités, les gonflements de veines, la tension aux hypocondres, les tiraillements des côtes, les douleurs au dos, les crampes, les éblouissements, les bourdonnements d'oreilles, les incontinences d'urines, la jaunisse, les selles de matières non digérées, les hémorrhagies par le nez ou par l'anus, les douleurs fortes qui courent dans les emphysèmes.

On ne doit purger dans aucun de ces cas, jusqu'à ce que le malade se trouve mieux; il y aurait du danger et rien de bon à attendre des purgatifs; ils troubleraient le mal dans sa marche et mettraient des obstacles à la crise.

Si c'est le cas de tirer du sang, il faut auparavant faire que le ventre ne soit pas lâche; saignez alors; mettez à une diète sévère et supprimez le vin. Ordonnez ensuite le régime convenable en tout et prescrivez tout ce qui concerne les fomentations et les fumigations de vapeur; après quoi, si c'est le cas de donner des lavements émollients, on les ordonne; si c'est celui de purger, on ordonne la purgation. Employez l'ellébore avec sécurité pour faire vomir, mais non pour purger, dans aucun de ces cas dont je viens de parler.

malades. On ne saurait cependant également admettre que la constipation soit une circonstance favorable dans les maladies aiguës. Ainsi nous avons entendu des médecins prétendre que dans la pneumonie, il faut se garder des évacuants par le bas ; des cours de ventre, oui ; mais la liberté, non. C'est en cela que le sel de Sedlitz Chanteaud est si utile, parce qu'il purge sans irriter.

Le précepte d'Hippocrate de ne pas saigner quand le ventre est relâché, est conforme avec la saine physiologie, parce qu'on risquerait ainsi de provoquer une syncope, sinon mortelle, du moins fort embarrassante. Il veut également la saignée graduée selon l'âge, la constitution du malade, la nature de la maladie, les constitutions régnantes.

Tout cela est on ne peut plus sage ; et on ne saurait chicaner Hippocrate sur sa prédilection de la saignée du côté où se trouve la douleur.

---

se refuser à admettre qu'elle est considérable, et qu'elle devient plus redoutable après quinze ou vingt-cinq jours d'abstinence pour ainsi dire complète, comme il est d'usage dans les maladies aiguës et particulièrement dans les fièvres typhoïdes graves.

Le résultat immédiat de la diète, c'est la diminution graduelle du poids du corps; cette diminution peut s'élever en moyenne à 0,4. La vie n'est plus possible après cette limite de diminution de poids du corps. Le chiffre de 0,4 adopté par M. Chossat est un résultat moyen, que plusieurs influences peuvent changer, mais qui n'en reste pas moins acquis.

Les effets de la diète absolue, ou l'abstinence de tout aliment, sont plus marqués encore dans l'état de maladie, et on peut dire que les fièvres graves y puisent leur intensité. On voit alors le calorique du corps s'élever à 40, 41, 42° c., à cause de la combustion rapide des éléments carbonnés et hydrocarbonnés, notamment de la graisse.

C'est là une réflexion que n'ont pas faite les médecins diététistes (affameurs, devrait-on dire), mais qui n'a pas échappé à Hippocrate, puisqu'il dit :

Plus les pertes par les évacuations et les purgations sont grandes, plus il faut nourrir les malades jusqu'au temps de la crise et même pendant les deux jours qui la suivent, lorsqu'elle se fait le cinquième, le septième et neuvième jour. On donnera le matin la purée d'orge, et l'on passera lentement aux autres aliments (1).

Il est évident que puisque la nature fait un effort pour rejeter l'agent morbide, il faut la soutenir et non l'affaiblir en supprimant toute nourriture, autrement il en est comme d'une place forte à laquelle on retirerait ses munitions et ses vivres au moment où elle va être attaquée.

Hippocrate signale les dangers d'une diète trop prolongée, quand il faut ensuite nourrir le malade :

Si après avoir tenu longtemps le malade sans aliment, on donne tout de suite la purée d'orge, avant d'avoir évacué, on irritera les douleurs quand il y en a, et on la fera venir là où il n'y en a pas, et la respiration en sera rendue plus fréquente, ce qui est un grand mal. Le poumon en sera desséché, les hypocondres, le ventre et le diaphragme se fatigueront. Plus encore, s'il y a douleur de côté, continue, qui résiste aux fomentations chaudes, et si le crachat ne se peut expectorer ou s'il sort

(1) Quoque copiosior purgatio fuerit; eo major quantitas ad judicationem usque adjicienda, præcipue vero duobus ab judicatione diebus, quibus quidem, aut quinto, aut septimo, aut nono judicatio fieri, videatur, ut etiam dierum paritatis et imparitatis ratio habeatur. Post hoc autem mane quidem sorbitione utendum, vespere vero ad cibos transeundum.

observer que les Anglais eurent moins de mortalité que les Français, précisément parce que le régime alimentaire chez les premiers était plus copieux que chez les seconds, où tout était rationné, tandis que chez les Anglais tout était en abondance. On voyait figurer sur l'ordinaire des malades jusqu'à du vin de Champagne. Il en fut de même dans la guerre de la sécession américaine : tandis que les blessés du Sud mouraient de faim, les blessés du Nord étaient dans l'abondance, aussi la mortalité parmi ces derniers fut-elle des plus faibles.

On a remarqué que parmi les blessés, beaucoup tombaient dans le délire; c'est qu'il y a le délire des affamés, comme il y a le délire des buveurs, l'un aussi dangereux que l'autre. Une maladie aiguë n'arrive jamais si subitement que tous les besoins de réparation ou de réconfortement soient arrêtés. Voyez dans quel état de prostration jette l'inanition, même l'individu le plus fort! Il bâille, preuve que les poumons se paralysent; il est incapable de faire quoi que ce soit; à mesure que son estomac se creuse, sa tête se vide; il éprouve ce qu'on nomme la faim; la faim mauvaise conseillère : *mala suada fames,* comme a dit le poëte latin, et qui rend l'homme l'égal de la brute. Quand on se couche sans souper, ou bien, qu'ayant diné tôt, on n'a pas soin de prendre, avant de se mettre au lit, un biscuit ou toute autre chose de sec, on ne peut trouver son sommeil, et on est obligé de se lever pour satisfaire aux réclamations de l'estomac. Louis XIV, qui était grand mangeur, comme tous ceux de sa race, avait toujours dans sa chambre à coucher un « en cas », un poulet froid d'ordinaire, qu'il était rare de retrouver intact le lendemain matin.

Ceci est également vrai pour les malades, au début de leur maladie ou à la fin, dans la période de convalescence. Nous nous rappelons d'avoir été appelé, un jour, en consultation pour un enfant, depuis plus de six semaines alité pour une entérite; le malheureux petit être était exténué et n'avait plus que la peau sur les os, tant il avait été soumis à une diète sévère. Au mouvement des lèvres, nous crûmes reconnaître un besoin physiologique plutôt qu'un état pathologique. Nous fîmes présenter à l'enfant une cuiller avec du bouillon. Ce fut comme le nourrisson qui se jette avec avidité sur le sein. Le problème était résolu; le médecin traitant se rendit à l'évidence et il ne fut plus question d'entérite. Tant il est vrai qu'on peut pécher par excès de précaution! Combien de fois ne nous est-il pas arrivé, dans notre service d'hôpital, de devoir gronder les sœurs, parce qu'elles ne nourrissaient pas assez leurs malades! Et quand elles nous répondaient : « Mais il ne veut rien prendre! » nous leur faisions voir le contraire en donnant nous-même le bouillon,

désirer, et que la perte d'appétit, la flatulence, la diarrhée, n'ont souvent pas d'autres causes. Ajoutez à cela les falsifications qu'on fait subir au pain, soit dans sa substance (la farine), soit dans sa fabrication. La plus dangereuse de ces sophistications est celle par le sulfate de cuivre, afin de pouvoir travailler les farines avariées, ce qui rend le pain doublement dangereux.

Aujourd'hui ces fraudes sont moins communes, parce que la police a l'œil dessus, mais nous avons connu le temps où elles étaient générales. Les boulangers se gênaient si peu, qu'ils ne se donnaient pas même la peine de dissoudre le sulfate de cuivre, dont on trouvait des cristaux entiers dans la mie. Ce fut une des causes des ravages du choléra.

On substitue à la farine de froment ou de seigle, des farines de féveroles, de maïs, cette dernière étant nuisible à cause des cryptogames qui s'y trouvent. En Italie, la pellagre est due à l'usage de la polenta, fabriquée avec de la farine de maïs.

Malheureusement, le système des soumissions publiques laisse beaucoup de marge à la fraude. Mieux vaut une régie qu'on peut surveiller de près.

En somme, aux malades alités, il faut une alimentation de facile digestion, et comme l'estomac est en défaut, il faut lui venir en aide par la quassine, qui est son stimulant propre : 2 ou 3 granules aux repas.

On emploiera également avec succès la pepsine. Celle qui est fabriquée par la maison Chanteaud (rue des Francs-Bourgeois, 54, à Paris), contient cent pour cent de pepsine.

On sait que la pepsine est le principe dissolvant de l'estomac, sans lequel la digestion stomacale ne se ferait pas.

Pour ce qui concerne les malades non alités, il faut la ration de repo[s] et non la ration de travail, sans tomber ni dans l'un, ni dans l'autr[e] excès : trop ou trop peu. On ne gagne rien à rationner les malades; [si] on ne les laisse manger à leur faim, ils trouvent toujours moyen d'e[n]freindre le régime auquel on les soumet, et c'est là un danger de rechut[e]. Mieux vaut parler à leur raison qu'entrer en lutte avec leur voracité.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre relatif au régime d[es] malades que par une citation extraite d'un livre trop peu connu : *Jou[r]nal d'une infirmière, pendant la guerre de* 1870-1871 ; *Sarrebruck, Met[z] Cambrai*, par Mme la baronne de Crombrugghe, une de ces femm[es] courageuses qui à cette triste époque se sont dévouées au service d[es] blessés.

« C'est principalement l'anémie, produite par les privations, qui en[1] porte les malheureux. Le chirurgien de ma salle m'a paru profondéme[nt]

boisson ; elle remplit un peu, mais elle n'apaise pas la soif, elle relâche et fait de la bile, car de sa nature, elle est bilieuse, fatigante pour les hypocondres et très-affaiblissante (1).

Le fait est qu'il n'y a rien de plus lourd à l'estomac que l'eau crue ; et comme elle est absorbée rapidement par les veines gastro-spléniques et gastro-hépatiques, elle tuméfie le foie et la rate et produit une pléthore aqueuse qui peut aller jusqu'à l'albuminurie, ainsi que le font voir les injections aqueuses dans les veines d'un animal.

L'eau froide et crue produit le rhumatisme intestinal, maladie très-commune en Orient, et où il est probable qu'Hippocrate a puisé son aversion de l'eau crue.

L'eau crue n'est bonne, dans les maladies aiguës, qu'en petite quantité et après le vin (2).

Ce qu'Hippocrate dit de l'usage du vin dans les maladies aiguës, est intéressant pour nous, parce qu'il nous fait connaître les vins usités à son époque.

Le vin doux porte moins à la tête que le vin fort ; il n'étourdit pas autant et passe plus facilement aux entrailles ; il gonfle le foie et la rate ; il ne convient donc pas à ceux qui ont la bile amère ; il les altère ; il donne des vents dans les intestins grêles. La qualité venteuse ne se fait pas autant sentir dans les gros intestins. Les vents qu'il engendre ne sortent point, ils séjournent aux hypocondres ; il est en général moins diurétique que le vin blanc sec. Le vin doux procure le crachat mieux qu'un autre ; il ne produit pas autant cet effet quand il altère. S'il n'altère point ; il convient plus que tout autre pour faire cracher (3).

(1) Ad aquam autem, præterquam quod in morbis acutis bibitur, nullum quidem aliud munus habeo, quod conferam. Neque enim tussim lenit in pulmonum inflammationibus, neque sputum educit, imo cæteris minus, si quis perpetuo aquæ potione utatur. Verum si inter acetum mulsum, et aquam mulsam, exigua aqua sorbeatur, sputum educit, propter potuum qualitatis transmutationem. Quandam enim intus inundationem facit. Alioqui neque sitim sedat, sed irritat, siquidem biliosæ naturæ biliosa est, et præcordiis mala, seque ipsam malitia superat, biliosissimaque est, viresque maxime labefactat, ubi in vacuitatem venerit.

(2) Nempe quod frigida est, et non cocta, tarde permeat, et neque dejectiones, neque urinas movet. Nonnihil etiam insuper ob id lædit, quod natura stercoris expers est. Quod si pedibus etiam dum frigentibus aliquando ebibatur, multo majores has noxas faciet, ad quancunque tandem inclinaverit. In ejusmodi tamen morbis, ubi vehementem capitis gravitatem, vel mentis læsionem afferre, suspicatus fueris, vino omnino est abstinendum, tunc que aqua utendum, aut vinum aquosum et album, et penitus inodorum prorsus dandum, et post illius potionem aquæ exiguum superbibendum.

(3) Dulce quidem vinoso minus caput gravat, et minus caput ferit, magisque sane, quam alterum, intestinorum dejectiones movet, viscerum tamen tumores, hepatis nempe et lienis, auget. Neque igitur his, qui amaram colligunt bilem, convenit, nempe quod his sitim facit. Quin etiam in superiore intestino flatum excitat, neque tamen inferiori intestino pro flatus ratione est adversum, etsi sane non valde penetrat a dulci vino flatus, sed circa præcordia immoratur. Et certe hoc minus urinas prorsus movet, quam vinosum album. Sputum tamen potentius altero educit, quod dulce est.

point. Cependant il soutient les forces bien autrement que ne ferait l'eau pure, à moins qu'il ne porte du trouble dans les entrailles (1).

Hippocrate parle ici des désordres que la bile produit dans le canal intestinal, notamment le ramollissement et l'ulcération de la muqueuse. De là l'indication formelle du lavage du tube intestinal par le Sedlitz Chanteaud.

L'hydromel ne peut rien que rafraîchir, à la condition toutefois de n'être point acide, c'est-à-dire qu'il soit fraîchement préparé : une once de miel de bonne qualité, dans une livre d'eau. Les Grecs avaient leur miel de l'Hymette dont ils avaient raison d'être jaloux.

Hippocrate vante également l'oxymel, boisson d'un excellent usage dans la plupart des maladies aiguës. Voici les précautions qu'il indique pour son emploi :

Quand il est fort acide, l'oxymel ne peut être d'aucune utilité pour faire expectorer. S'il poussait les crachats arrêtés, s'il les rendait plus coulants et s'il dilatait en quelque manière les bronches, il soulagerait beaucoup le poumon ; mais quand il est trop acide, il ne pousse pas les crachats au dehors ; au contraire, il les épaissit et produit de mauvais effets, surtout chez les malades qui sont très-mal et qui ne peuvent tousser forcément pour expulser ce qui embarrasse le poumon. Il faut donc le donner plus ou moins acide suivant les forces du malade et suivant les espérances de guérison qu'il présente ; en l'administrant, le donner à petites doses, et bien tiède. S'il est un peu acide, il humecte la bouche et le gosier ; il fait expectorer et il calme la soif ; il est doux aux hypocondres et aux viscères. Les vices du miel y sont corrigés par le vinaigre : ce qu'il a de bilieux et de venteux est détruit ; il pousse aux urines et il humecte en même temps les bas intestins et les nettoie. Il devient quelquefois nuisible dans les maladies aiguës en ce qu'il empêche les vents de sortir et les fait refluer, outre qu'il affaiblit un peu et qu'il refroidit les extrémités. Ce sont les seuls inconvénients que j'ai cru reconnaître dans l'oxymel, si tant est qu'on y fasse attention (2).

(1) At aqua mulsa, per totum morbum in acutis epota, iis prorsus, qui bilem amaram coacervant, et quibus viscera intumescunt, minus, quam non talibus, est idonea. Sitim tamen minus, quam dulce vinum, infert. Pulmonem enim emollit, et sputum mediocriter educit, tussimque sedat. Habet namque detergens quiddam, quod plus, quam par est, viscidum sputum reddit. Mulsa quoque urinas abunde provocat, nisi quid ex visceribus prohibeat. Quin et biliosa magis per alvum dejicit, interdum laudabilia quidem, interdum etiam bile sincera plus, quam par, est colorata, et magis spumantia idque biliosis et visceris alicujus inflammatione laborantibus potius contingit. Mulsa igitur dilutior sputum magis educit, et pulmonem emollit. At spumantes alvi egestiones, et plus, quam convenit, sincera bile exsaturatas, calidioresque, sincera magis, quam aquosa demittit. Talis autem dejectio, et alia graves quidem habet noxas. Neque enim præcordiorum ardorem exstinguit, sed concitat, implaciditatemque, et incontinentem membrorum jactationem efficit, intestinaque et sedem exulcerat, quorum medelæ scribentur. In hujusmodi igitur morbis, relictis sorbitionibus, si aqua mulsa alterius potionis loco utaris, ut multa feliciter consequaris, ita non multum successu frustraberis.

(2) Acetum autem mulsum (oxymel vocatum), epotum, multiplicem quidem in his morbis utili-

qui doit donner de l'eau. Il faut se servir d'éponges au lieu de racloirs ; ne pas oindre le corps avant qu'il n'ait été humecté. Soyez attentif à faire sécher la tête le plus qu'il est possible, en l'essuyant avec des éponges ; qu'on ne laisse point refroidir les extrémités, ni la tête, ni le reste du corps. On ne doit pas entrer au bain quand on a pris depuis peu la purée ou même quelque boisson nourrissante. Il ne faut rien avaler de suite après en être sorti. Il n'est pas à beaucoup près indifférent que le malade fût dans l'habitude ou non de prendre le bain dans l'état de santé. Ceux qui l'aiment et qui y sont habitués, en retirent du bien ; ils deviennent indisposés quand ils en sont privés. Le bain vaut absolument mieux dans la pneumonie que dans la fièvre ardente ; il calme les douleurs de côté, celles de la poitrine, celles du dos ; il hâte la coction des crachats et l'expectoration ; il facilite la respiration, il dissipe les lassitudes, il assouplit les membres et ramollit la peau ; il est diurétique, il soulage les pesanteurs de tête et il rend coulante la pituite qui doit sortir par le nez. Tels sont les effets avantageux des bains (1).

On voit qu'Hippocrate n'omet aucun détail dans une opération où tout doit se faire avec la plus grande méthode et toutes les précautions voulues. Que de fois n'arrive-t-il pas qu'en faisant prendre un bain à un pneumonique, il gagne une pleurésie par surcroît!

D'autres fois, la difficulté de sortir le malade du bain est un obstacle, surtout s'il est paralysé. Il faut donc disposer au fond de la baignoire une sangle qu'on hisse avec un treuil jusqu'à hauteur du lit, afin de placer le malade commodément. Tous les soins subsidiaires : le sécher, le frotter, l'oindre, doivent se faire rapidement sous les couvertures, et non le laisser exposé à l'air le corps tout fumant, c'est-à-dire le glacer par la rapide évaporation.

Après avoir exposé les avantages du bain, Hippocrate fait connaître les dangers et les contre-indications.

Tels sont les effets avantageux des bains, mais il est à craindre qu'au lieu du bien

(1) Balneum vero in plerisque morbis ad usum contulerit, partim quidem assidue, partim vero minime. Interdumque eo minus utendum, cum ad id homines sint imparati. In paucis enim domibus, quæ sunt ad agendum necessaria aut accommodata, præparata reperiuntur, neque ministri, quales decet. At nisi quis perbelle lavetur, non mediocrem incurret noxam. Nam et tecto, fumo carente, opus est, et aqua liberali, et frequenti balneo, sed non admodum large affuso, nisi res itapostularit. Et detersione quidem potius minime utendum. Quodsidet ersione opus sit, calido ipso et multo copiosiore, quam fieri soleat, detersorio medicamento utendum, et non pauca aqua affundenda, et celeriter diffundenda. Via ad solium sit brevis, et ad facilem tum ingressum, tum exitum. Qui lavatur, moderate se componat et taceat, nihilque ipse faciat, sed alios perfundere et detergere permittat. Multa etiam medii temperamenti mixtio paranda, et celeres fieri perfusiones debent, spongiisque strigilis loco utendum, neque valde siccum corpus inungendum. Caput tamen spongia detersum, quoad ejus maxime fieri poterit, resiccari oportet, neque extremæ corporis partes, neque caput, neque reliquum corpus refrigerari debent. Et neque post recentem sorbitionem, neque post potum, lavandum, neque statim a balneo sorbendum, aut bibendum. Magni tamen referre, existimandum est, si æger, dum valebat, balnei valde cupidus fuerit, et lavari assuetus. Tales enim appetunt magis, et loti utilitatem sentiunt, et læduntur non loti.

on n'en retire du mal lorsqu'on manque à quelques-unes des choses que j'ai recommandées. Chacune peut le rendre nuisible, si elle n'est pas préparée et administrée comme il faut. Le bain ne convient nullement aux malades qui ont le ventre lâche, ni à ceux qui sont constipés depuis longtemps sans pouvoir aller; ni aux malades affaiblis, ni à ceux qui ont des nausées ou des vomissements, ni à ceux qui regorgent de bile, ni à ceux qui ont des hémorrhagies du nez, à moins qu'elles ne coulent pas suffisamment. On doit donc connaître quand l'écoulement de l'hémorrhagie est assez abondant; s'il ne l'est point, on fera bien de donner le bain, soit à tout le corps, quoique le mal n'attaque que quelques parties, soit au siége seulement. Quand on a toutes les commodités pour cela, et que le malade paraisse devoir bien se trouver du bain, il faut l'y mettre chaque jour. On peut même le donner deux fois par jour à ceux qui l'aiment. Il convient mieux aux malades qui prennent la purée, qu'à ceux qui n'usent que de la tisane crémée. Ceux-ci peuvent cependant être mis au bain; mais rarement ceux qui prennent seulement la décoction d'orge. Les cas où l'on peut faire baigner ces derniers sont rares. Il sera facile, d'après ce que j'ai dit, de déterminer en quels cas les bains sont utiles ou non, ayant égard au régime qui s'observe dans la nourriture. On baignera ceux qui se trouvent dans les circonstances où le bain est bon; on ne saignera pas ceux en qui, loin de trouver des signes propres à faire présumer que le bain serait utile, on remarque ceux qui le font reconnaître comme dangereux (1).

(1) At quibus alvus est in morbis plus æquo humida, iis balneum minime opportunum est, neque iis quibus plus justo sistitur, neque prius soluta est. Sed neque eos, qui viribus sunt exsolutis, lavare oportet, neque stomachi fastidio laborantes, neque vomiturientes, neque biliosum eructantes, neque quibus sanguis ex naribus profluit, nisi parcius, quam occasio postulet, effluat, occasiones autem nosti; sin vero parcius, quam expediat, profluxit, lavare convenit, sive corpus universum in reliquis, sive caput duntaxat utilitatem sentiat. Si igitur apparatus convenientes fuerint, ægerque non gravate balneum ferre posse videatur, quotidie lavare expedit. Lavandi autem cupidos si bis die laveris, nihil peccabis. Cæterum qui tota ptisana utuntur, multo tutius assumere balnea possunt, quam qui solo succo, quamquam et ii interdum uti possunt, minime vero, qui solo potu, quibus tamen partim quoque licet.

TRAITÉ DES PRONOSTICS

Nulle part, Hippocrate ne s'est montré plus médecin que dans son traité *des Pronostics.*

Comme un pilote habile, aux approches de l'orage, il nous apprend à carguer nos voiles.

Un médecin doit s'attacher à connaître d'avance les phénomènes des maladies : celui qui dira aux malades leur état actuel, et l'état qui a précédé, en leur faisant apercevoir une partie des circonstances qu'ils omettaient, qui pourra prédire ce qui doit encore survenir, sera nécessairement reconnu pour être bien au fait des maladies, et on se livrera avec confiance à ses soins (1).

La confiance des malades est le fondement, la base de toute médication, puisque sans elle cette médication est mal observée ou seulement pour la forme. Mais pour cela il faut que le médecin ne soit pas lui-même un sceptique et, à moins de bonnes raisons, ne transige pas avec ce qu'il a ordonné. La confiance en son art doit inspirer celle de son malade. L'homme est un être moral tout autant que physique, c'est donc le moral de son malade que le bon médecin doit rassurer avant tout.

Le médecin doit tirer ses premières informations de son coup d'œil; il évitera ainsi à ses malades des interrogations inutiles, et rectifiera au besoin ses réponses, dictées quelquefois par la peur ou l'imagination.

(1) Operæ pretium mihi facturus medicus videtur, si ad providentiam sibi comparandam omne studium adhibeat. Cum namque præsenserit, et prædixerit apud ægrotos, tum præsentia, tum præterita, tum futura, quæque ægri omittunt, exposuerit, res utique ægrotantium magis agnoscere credetur, adeo ut majore cum fiducia sese homines medico committere audeant.

SIGNES TIRÉS DE L'INSPECTION DU MALADE.

Vient en premier lieu le *facies,* selon qu'il s'éloigne plus ou moins de l'état de santé.

Est-il semblable à celui des personnes en santé, mais surtout à celui qui est le plus habituel au malade, c'est le meilleur (1).

Le plus défiguré est le plus mauvais : le nez devient pointu, les yeux sont enfoncés, les sourcils rapprochés, les oreilles froides et rapetissées, la peau du front dure, tendue et sèche, la couleur de tout le visage pâle, verte, livide ou plombée (2).

C'est le facies hippocratique. — Qui pourrait y méconnaître une profonde sidération nerveuse? Aussi on l'observe, aux approches de la mort, et dans les vives souffrances : l'iléus, la hernie étranglée, le choléra, etc.

Hippocrate ajoute :

Si dès le commencement d'une maladie le visage est tel et que le malade ne présente point encore d'autres signes, pour établir ses conjectures, il faut que le médecin s'informe si le malade vient d'essuyer des veilles ou un violent cours de ventre, ou la faim. S'il est dans un de ces trois cas, le signe est moins fâcheux : le mal pourra être guéri (3).

En effet, c'est simplement affaire de soins diététiques ou hygiéniques ; mais autre chose est quand ces changements sont survenus à la suite d'une perturbation profonde; et même ils prédisent la mort. Aussi, dans ces cas, le médecin dosimétriste, après avoir reconnu la cause, a hâte de recourir à l'incitant vital par excellence : la strychnine (arséniate ou sulfate), ou bien à l'hydro-ferro-cyanate ou à l'arséniate de quinine, s'il se trouve dans une contrée marécageuse ou au fort d'une épidémie.

(1) In morbis autem acutis imprimis quidem ægroti facies sic in considerationem adhibenda, sitne benevalentium, præcipueque sui ipsius similis.

(2) Ita enim optima existimanda; quæ vero ab eo plurimum recedit, gravissimum periculum portendit. Qualis fuerit : nasus acutus, oculi concavi, collapsa tempora, aures frigidæ et contractæ, imisque suis fibris inversæ, cutis circa frontem dura, intenta, et resiccata, et totius faciei color ex viridi pallescens, aut etiam niger, aut lividus, aut plumbeus.

(3) Itaque si per initia morbi ejusmodi facies fuerit, neque adhuc ex aliis signis conjicere poteris, interrogare convenit, num æger vigilaverit, aut alvus admodum liquida fuerit, aut eum media aliqua oppresserit. Quod si quid horum fateatur, minus formidandum esse existimandum. Dijudicantur autem ista die ac nocte, si ex his causis ejusmodi facies fuerit.

racte par extraction. L'agacement de l'*oculo-moteur commun* sûr un animal, occasionne une légère douleur et des mouvements vermiculaires dans le tube digestif. Les mêmes effets se produisent par l'irritation des nerfs palatins.

Or, il faut se rappeler que l'*oculo-moteur commun* fournit au ganglion ophthalmique la courte racine, que la longue est fournie par le nerf *naso-ciliaire*, et que le ganglion sphéno-palatin, qui reçoit ses racines du maxillaire supérieur, envoie des filets à l'isthme du gosier. D'une autre part, les nerfs palatins communiquent avec ceux du pharynx et ainsi de proche en proche, avec ceux de l'œsophage, de l'estomac et du commencement de l'intestin grêle; on conçoit aussi comment l'irritation de l'iris ou de son cercle, transmise à la moelle allongée par l'ophthalmique, est réfléchie sur le nerf maxillaire supérieur et de là sur le *glosso-pharyngien* et le *pneumogastrique*. La présence des vers dans les premières voies détermine une forte dilatation de la pupille.

Les *oculi tutamina* : paupières, voies lacrymales, reçoivent leurs nerfs de l'*oculo-moteur commun*, qui envoie un filet dans le releveur de la paupière supérieure ; du *facial*, qui fournit des filets au muscle orbiculaire des paupières; des branches nasales externes, frontales, lacrymales de l'*ophthalmique de Willis*; des rameaux sous orbitaires du maxillaire supérieur. Les premiers de ces nerfs sont moteurs, les seconds, sensitifs. S'il y a lésion de l'*occulo-moteur commun*, la paupière supérieure est tombante et ne peut plus se relever; si c'est le nerf *facial* qui est lésé, l'œil reste entrebâillé à cause de la chute de la paupière inférieure et de la paralysie de l'orbiculaire. Dans la lésion de la forte racine des trijumeaux, il y a insensibilité de la conjonctive et absence des mouvements de clignotement, les muscles n'étant plus avertis de se contracter. En même temps, l'œil s'irrite et s'enflamme, surtout la conjonctive et l'iris, et le globe tombe en fonte purulente; plus tard, il y a érosion de la cornée; en un mot, il se déclare une véritable ophthalmogonorrhée, qui finit par envahir toutes les membranes de l'œil et détermine sa perte. Il en est de même quand on détruit la portion cervicale du grand sympathique, comme le prouvent les expériences de Cl. Bernard.

Le fait suivant démontre l'importance de l'œil pour le pronostic. Un individu, âgé de 65 ans, avait été transporté dans notre service à l'hôpital civil de Gand, pour une hernie inguino-scrotale, irréductible depuis déjà quatre jours, et ayant des vomissements fécaloïdes. Nous remarquâmes chez ce malade un fort resserrement des pupilles, d'où nous conclûmes à un état spasmodique de la hernie, d'autant qu'on sentait à travers la paroi abdominale des tumeurs bosselées et rénitentes. Nous

le cou, les mains, les jambes, sans les couvrir, mauvais signe, qui marque un grand malaise (1).

Il y aura mort, s'il y a sommeil la bouche toujours ouverte, les jambes fléchies et entrelacées, le corps étendu sur le dos (2).

Si le malade reste étendu sur le ventre, n'étant pas dans cette habitude en état de santé, signe de délire, ou de douleur dans le ventre (3).

Toutes ces observations sont d'une extrême justesse et prouvent combien Hippocrate était attentif au lit des malades. L'agitation du malade, la manière dont il est couché, l'inflexion des membres ou de tout le corps, sont des signes pronostiques précieux. Un jour, nous trouvons un malade qui avait fait une chute sur la région postérieure de la tête, ayant une tendance à se rouler sur le côté gauche, au point qu'il serait tombé du lit si on ne l'avait retenu. Il était sans connaissance avec une mousse légère aux lèvres. Nous soupçonnâmes une lésion du cervelet, bien qu'il n'y eût pas de fracture à l'occiput. Nous allions procéder à l'opération du trépan quand le blessé mourut dans une convulsion. A l'autopsie nous constatons une contusion de l'hémisphère droit du cervelet. Ceci vient parfaitement à l'appui des expériences de Rolando et de Flourens, quant à l'influence du cervelet sur la coordination des mouvements.

Le propre du médecin est de pouvoir prédire ce qui arrivera, parce qu'il voit par les yeux de la science ou de son expérience personnelle, et non à l'instar des prédictions dont parle Hippocrate. « On peut, dit-il, d'après ce qui en est déjà écrit, annoncer, souvent d'avance, la mort, le délire, le retour à la santé, je pourrais y ajouter encore beaucoup d'autres choses, mais j'ai résolu de n'en écrire que de bien avérées, et je conseille de plus d'être fort prudent et réservé pour les prédictions comme on doit l'être dans tout le reste de notre art. Il faut bien se persuader qu'en prédisant juste, on se fait bien venir auprès des malades ou de la famille, mais celui qui se trompe tombe dans le discrédit et passe bientôt pour un ignorant. Je recommande donc d'être réservé dans les prédictions, comme dans toute autre chose, mais surtout dans celle-là, car je vois et j'entends tous les jours des gens qui jugent très-mal de ce qui est fait, dit ou écrit dans notre art et qui le rapportent tout de travers. »

Ces remarques sont fort justes; mais de là à un mutisme complet, il y a une certaine distance que le médecin même le plus réservé doit fran-

(1) Ubi vero pedes nudos, neque admodum calidos habere comperietur, et manus, cervicem, et crura inæqualiter dispersa, et nuda, malum. Anxietatem enim indicat.

(2) Lethale quoque, et hianti ore assidue dormire; et ubi supinus jacet, cruribus valde contortis, et implexis.

(3) In ventrem decumbere et erectum sedere, quando malum.

chir. S'il ne doit pas inspirer de vaines craintes, il ne doit pas non plus laisser naître des espérances prématurées. Son rôle est de répandre le calme autour de lui par son propre calme; mais en dehors des signes positifs, il ne peut rien dire ni prédire. C'est pourquoi les Pronostics, tels qu'Hippocrate nous les a laissés, doivent être étudiés avec soin, nous dirons avec religion.

PRONOSTICS CONCERNANT LE GRINCEMENT DE DENTS.

Le grincement de dents dans les fièvres, pour ceux qui n'ont pas cette habitude dès l'enfance, est un signe de délire prochain et de mort. Cela annonce toujours un grand danger. Si le délire y est déjà, ce signe est funeste (1).

Le grincement de dents est habituel à quelques personnes, par suite d'une mauvaise habitude. Nous nous souvenons qu'étant élève en médecine, notre professeur d'anatomie et de physiologie grinçait des dents au point de les avoir usées. Hippocrate dit donc avec raison, qu'il faut exclure ce fait d'habitude. Graves signale chez les goutteux une envie irrésistible de grincer des dents, qu'il attribue à une espèce d'hyperesthésie des nerfs dentaires. Nous pencherions plutôt à admettre l'agacement des dents par le principe acide de la goutte.

Les enfants grincent des dents quand ils ont des vers; mais ce signe est autrement redoutable dans la méningite, puisqu'il indique que la maladie a son siége à la base de l'encéphale, ainsi qu'on l'observe également dans la myélite cervicale. Il faut alors recourir aux alcaloïdes défervescents et calmants, principalement à la brucine et à la daturine: 1 granule de chaque écrasés dans un peu de sirop de gomme, ou simplement dans un peu d'eau sucrée, dont on donnera une cuillerée à café tous les quarts d'heure, jusqu'à cessation du symptôme.

Dans le cours des fièvres, notamment dans la seconde période du typhus, dans la période de dessiccation de la variole, le grincement des dents annonce une fin prochaine.

Ce signe précède aussi et accompagne les attaques d'apoplexie, d'éclampsie, d'épilepsie et de l'hystérie.

(1) In febribus autem dentibus stridere, quibus a puero minime est consuetum, insaniam, et mortem significat. Verum ex utrisque periculum prædicendum. Quod si etiam deliranti id accidat, exitiale admodum jam est.

PRONOSTICS CONCERNANT LA MOBILITÉ DES MAINS.

Au sujet des mains, voici ce que j'ai observé : ceux qui dans les fièvres aiguës ou les maladies de poitrine, ou les phrénésies, ou les maladies de tête, portent les mains au-devant du visage; qui cherchent des fetus dans l'air; qui s'exercent à arracher des brins des couvertures, des pailles du mur, sont tous dans un état mortel (1).

La carpologie, telle qu'Hippocrate l'a décrite, n'est pas un simple tremblement musculaire, comme dans le *delirium tremens,* par exemple, mais une espèce de vision à laquelle le malade apporte une grande attention et même une certaine habileté. Aussi quand on veut l'en déranger, il exprime son mécontentement et, par contre, de la satisfaction quand on le laisse faire. Il faut donc se garder de le déranger ; tout au plus y apporter de la diversion en lui donnant à boire par petites cuillerées. C'est le délire tranquille des typhisés, qu'il faut calmer par les alcaloïdes.

PRONOSTICS CONCERNANT LA RESPIRATION.

La fréquence de la respiration indique douleur ou inflammation dans les parties supérieures du diaphragme. La respiration lente annonce le délire (2).

Ce qu'Hippocrate dit de la fréquence de respiration est exact, mais il y a une foule de causes qui peuvent la produire, les unes symptomatiques, les autres idiopathiques, organiques, mécaniques, dynamiques. Ainsi, en adoptant la classification du professeur Spring, il y a : 1° l'anhélation *privative,* ou par manque d'air; 2° l'anhélation *congestive;* 3° l'anhélation *douloureuse;* 4° l'anhélation *organopathique;* 5° l'anhélation *asthénique;* 6° l'anhélation *toxique;* 7° l'anhélation *nerveuse;* tous états morbides auxquels la dosimétrie oppose ses moyens variés, parmi lesquels nous noterons spécialement le strychnine, l'aconitine, la digitaline, l'hyosciamine, parce qu'elles vont droit au but qu'elles cherchent à atteindre.

(1) De manuum vero motione ita censeo. In febribus acutis, aut pulmonum inflammationibus, aut phrenitide, aut capitis doloribus, quibus ante faciem feruntur, et aliquid frustra venantur, et festucas colligunt, aut floccos e vestibus evellunt, et ex pariete paleas carpunt, ex his omnibus malum, et mortem portendit.

(2) Spiritus frequens dolorem, aut inflammationem, in locis septo transverso superioribus indicat.

Qui vero magnus inspiratur, et ex magno intervallo, delirium.

La *bradypnée* ou respiration lente, est, à son tour, due à des causes fort différentes ; il y a : 1° la bradypnée *cérébrale ;* 2° la bradypnée *nerveuse ;* 3° la bradypnée *sympathique ;* 4° la bradypnée *adynamique ;* 5° la bradypnée *hématosique* (1).

L'expiration froide, par le nez ou par la bouche est un mauvais signe. Il faut savoir que la respiration bonne est d'une grande ressource dans toutes les maladies aiguës avec fièvre qui se jugent pendant les quarante jours (2).

La respiration froide s'est particulièrement fait remarquer dans le choléra indien. L'air expiré était plus froid que l'air inspiré. C'est une sorte d'asphyxie nerveuse, et n'étaient les crampes et les vomissements, cet état pourrait se prolonger jusqu'au terme indiqué par Hippocrate. Nous avons également vu se produire cet état dans l'aconitisme, c'est-à-dire que l'homme passe à l'état d'animal à sang froid ; la fièvre chez lui n'est plus possible, on comprend que c'est là un grand moyen de jugulation des maladies aiguës.

PRONOSTICS CONCERNANT LA SUEUR.

Dans les maladies aiguës, n'importe leur nature, si la sueur arrive les jours critiques, elle est bonne et enlève entièrement la fièvre. Elle est bonne aussi, lorsqu'elle coule de tout le corps et que le malade s'en trouve plus dégagé et soulagé de son mal. La sueur n'est profitable si elle ne produit pas cet effet. Les sueurs froides, celles qui ne découlent que d'autour la tête et du cou, sont très-mauvaises ; jointes avec une fièvre forte, elles annoncent la mort. Avec une fièvre médiocre, elles sont un signe de la longueur de la maladie ; et quoiqu'elles coulent de tout le corps, le signe est le même (3).

La doctrine des sueurs critiques a beaucoup perdu de sa valeur, main-

(1) Le livre du professeur Spring serait parfait s'il n'y avait la lacune de la thérapeutique. C'est un aveu que, pour lui, la thérapeutique n'existait point. Aussi à la première maladie grave dont il fut atteint, il se laissa mourir faute d'un traitement énergique. Il était un de ceux qui croient que la nature peut se passer de l'art.

(2) At frigidus ex naribus, et ore exspiratus, exitialis admodum jam est. Facile autem spirare, valde magnum ad salutem momentum existimandum, cum in omnibus morbis acutis, quibus febris conjuncta est, tum in his, qui intra dies quadraginta judicantur.

(3) Sudores optimi quidem per omnes morbos acutos, qui diebus judicatoriis contingunt, et penitus febre liberant. — Boni vero, quicumque toto corpore oriuntur, faciuntque, ut æger morbum facilius ferre videatur. At qui nihil tale efficiunt, minime sunt utiles. — Pessimi autem frigidi, quique circa caput tantummodo, faciem, et cervicem exoriuntur. Ii namque cum acuta febre mortem, cum mitiore vero, morbi longitudinem prænuntiant.

tenant qu'on jugule les maladies aiguës par les alcaloïdes défervescents; ces sueurs sont toujours un danger, et y pousser, un mal. A l'époque du choléra asiatique, nous avons vu l'accès se reproduire par suite d'une transpiration prolongée. Il en est de même dans les fièvres graves et les inflammations, ainsi que le fait remarquer Hippocrate :

On doit, pour ce qui concerne les sueurs, savoir qu'il y en a de produites par la faiblesse, d'autres par la violence de l'inflammation, et que ni les unes, ni les autres, ne sont salutaires (1).

On sait que dans les maladies de consomption, notamment la phthisie au troisième degré, l'atropine (sulfate) arrête les sueurs colliquatives en modérant la circulation. C'est encore un effet de défervescence; or, on peut se demander comment il se fait que ceux qui ont proposé ce moyen, se refusent à le généraliser, c'est-à-dire à en faire une méthode de traitement? La phthisie tuberculeuse est incurable, précisément parce qu'on n'arrête point la fièvre. Le tubercule n'est pas sujet à dégénérescence comme le cancer; il suffit de donner à la nature le temps nécessaire à sa résorption. On peut également l'empêcher de repulluler par une forte nutrition; or c'est ce qu'on ne fait point; on laisse, au contraire, les pauvres phthisiques s'épuiser dans la fièvre, en ne leur donnant que des aliments fades et des médicaments sans nulle valeur thérapeutique. Il y a des exemples de phthisies, même avancées, guéries par les eaux minérales naturelles, soit arsenicales, soit sodiques; c'est que ces eaux sont essentiellement toniques et reconstituantes. On envoie les poitrinaires aux bords de Méditerranée, mais cet air est souvent trop énervant, et au lieu de retarder la maladie, lui imprime, au contraire, une marche plus aiguë. Il faut donc y joindre le traitement dosimétrique, ainsi que l'a fait voir, dans un excellent travail, le docteur Fournier, de Cannes.

PRONOSTICS CONCERNANT L'ÉTAT DES HYPOCONDRES.

L'état normal des hypocondres est d'être souples, sans duretés, tant du côté droit que du côté gauche. Y a-t-il chaleur, douleur, tension, inégalités ou tumeur, tant au côté droit qu'au côté gauche, tout cela mérite des attentions; s'il se fait sentir un battement à l'hypocondre, c'est un signe d'un grand désordre dans l'hypogastre ou

(1) Atque hoc in totum de sudoribus anim advertere oportet, quod nonnulli quidem ex corporis dissolutione, quidam etiam ex inflammationis vehementia contingunt.

de délire. Il faut alors observer les yeux du malade : s'il les a agités, on doit croire qu'il y aura délire (1).

Les hypocondres ou ce que nous nommons la zone abdominale *épigastrique*, est le point de départ d'un grand nombre de maladies, à cause de la veine porte : *Vena portarum, porta malorum.* C'est là également que se trouvent délimités le foie, la rate et l'estomac, entre ces deux usines organiques. Y a-t-il engorgement des hypocondres, c'est à l'hypogastre que le recul se fait sentir, comme à l'aval des fleuves obstrués en amont. Ce recul se fait sentir jusque dans les sinus rachidiens et cérébraux et peut ainsi donner lieu aux congestions et au délire, ainsi que le dit Hippocrate. Ajoutons que la digestion et la crase sanguine sont enrayées. On sait aujourd'hui — surtout depuis les travaux de Virchow — que le foie procède à l'élaboration des globules rouges et la rate à celle des globules blancs. Toujours est-il que les maladies du foie et de la rate donnent lieu à la chloro-anémie, d'une part parce que le nombre des globules rouges diminue dans le sang, de l'autre, que celui des globules blancs augmente. Le médecin doit donc tenir constamment ces organes importants en vue. C'est là ce qu'on peut conclure du pronostic d'Hippocrate.

Les engorgements durs et douloureux des hypocondres sont très-mauvais s'ils occupent toute la région ; moins dangereux, lorsqu'ils ne sont qu'au côté gauche. Ils doivent faire craindre une mort prochaine, lorsqu'ils durent au delà de vingt jours. Si c'est avec fièvre et que l'engorgement ne disparaisse point, il s'établit une suppuration. Il survient quelquefois dans les sept premiers jours, une hémorrhagie du nez fort salutaire. Informez-vous s'il y a de la douleur de tête, du trouble de la vue; en ce cas, la nature travaille à une hémorrhagie. On doit l'attendre, surtout si le malade est au-dessous de la trente-cinquième année. Les engorgements mous, sans douleur, qui cèdent au toucher, sont plus longs à se dissiper, mais moins dangereux. S'il y a fièvre et s'ils durent plus de soixante jours, c'est un signe qu'il y aura suppuration. Ceci doit être entendu des engorgements de toute autre partie du bas-ventre (2).

On sait que les hépatites dues à une cause miasmatique se terminent

(1) Præcordia optima quidem, quæ dolore vacant, mollia sunt, et æqualia, tum dextra, tum sinistra parte. — Incensa vero, aut dolentia, aut intensa, aut inæqualiter affecta, dextra parte ad sinistram, hæc omnia animadvertenda sunt. — Quod si etiam pulsus in præcordiis insit, perturbationem, aut delirium indicat. Verum etiam eorum oculos intueri oportet. Si namque oculi crebro moveantur, insania exspectanda est.

(2) Et tumor in præcordiis durus, et dolens, pessimus quidem, ubi tota præcordia occuparit. Sin vero altera parte sit, minore cum periculo sinistra. — Hujusmodi autem tumores circa principia quidem mortem brevi affore indicant. Quod si neque intra vigesimum diem febris quiescat, neque tumor subsidat, ad suppurationem res vertitur.

souvent par suppuration. Le naturaliste Victor Jacquemont, à son retour de son voyage d'exploration dans l'Hymalaya, est mort à Bombay, par suite d'un abcès à la face inférieure du foie, abcès qui s'était ouvert dans le péritoine. La maladie dans ces cas se termine endéans les soixante jours, ainsi que l'indique Hippocrate. Il faut croire qu'il a eu souvent l'occasion d'observer ces fièvres dans ses voyages à travers les steppes de la Bukarie. Aujourd'hui ces fièvres seraient facilement coupées par l'arséniate de quinine et la strychnine.

PRONOSTICS DES HYDROPISIES A LA SUITE DES MALADIES AIGUËS.

Les hydropisies qui surviennent aux maladies aiguës, sont toutes mauvaises, car elles ne délivrent point de la fièvre ; elles ne font qu'accroître les douleurs et accélèrent la mort. Certaines proviennent des flancs et des lombes, d'autres du foie. Dans les premiers, les pieds deviennent enflés et il s'y joint des diarrhées obstinées, qui ne diminuent point les douleurs et ne vident point l'abdomen. Dans les secondes, il survient un picotement de poitrine, avec une toux sèche, sans crachats ; les pieds s'enflent, le ventre est serré, le malade ne rend que des excréments durs, avec beaucoup de peine. On remarque des engorgements au ventre, tantôt au côté droit, tantôt au côté gauche, qui se fixent quelquefois ou disparaissent (1).

Bien qu'Hippocrate n'ait pu connaître la néphrite albuminurique, il distingue parfaitement, comme on voit, l'anasarque lombaire ou rénale et l'anasarque hépatique, la première accompagnée ou précédée de douleurs vives dans les lombes *qui ne vident pas l'abdomen;* la seconde irradiant au contraire vers la poitrine, avec une toux sèche, constipation opiniâtre, et souvent des hémorrhoïdes à la marge de l'anus. Dans les deux cas, l'indication est de soutenir la vitalité et de reconstituer le sang par les arséniates et les alcaloïdes et d'empêcher la fièvre. La strychnine, la digitaline et son succédané la colchicine, sont donc indiquées ici.

(1) Aquæ inter cutem ex morbis acutis omnes malæ; duplex earumdem genesis, et hujus utriusque signa. Prognostica in dictis hydropibus periculosiora et salutaria.

Aqua inter cutem, quæ ex acutis morbis oritur, mala. Nam neque febre liberat, vehementesque dolores excitat, et lethalis est. Oritur autem fere ex laterum inanitate, et lumbis, partimque ex jecore. Quibus igitur ex laterum inanitate, et lumbis initia ducuntur, iis pedes intumescunt, et longa alvi profluvia detinent, quæ neque dolores ex laterum inanitate ac lumbis tollunt, neque ventrem molliorem efficiunt. — At quibus a jecore aqua inter cutem ortum ducit, his tussis, et tussiendi cupiditas inest, sed nihil effatu dignum exspuunt, pedesque intumescunt, ac venter non nisi dura, ægreque egerit et circa alvum tumores fiunt, qui partim dextra, partim sinistra parte oriuntur, et desinunt.

PRONOSTICS DE LA THERMOTHÉSIE.

Lorsque au froid extérieur se joint la chaleur intérieure, c'est un mauvais signe. Le meilleur est une chaleur douce et une souplesse de tout le corps (1).

La thermothésie joue, aujourd'hui, un rôle important dans le diagnostic, depuis que Wunderlich, dans un ouvrage célèbre, en a déterminé les lois. Avant lui, la question de la chaleur animale n'était traitée que *grosso modo,* et on s'était même trompé sur la source du calorique en la plaçant dans le système artériel, tandis que réellement, c'est dans le système veineux qu'elle se développe pour se répandre de là dans l'économie entière, après avoir été ventilée dans les poumons. C'est donc le renversement de la doctrine de Lavoisier au profit des anciens, qui considéraient le foie comme la source du sang et des humeurs.

Hippocrate n'a pu s'occuper que de la répartition plus ou moins égale de la chaleur dans le corps. Le retrait du calorique vers l'intérieur est un mauvais signe : on l'a vu dans le choléra asiatique, que probablement Hippocrate a pu observer, s'étant trouvé, dans ses voyages, sur la route de l'Inde, la seule alors connue. Ce n'est donc pas lui qui eût brûlé à l'intérieur le corps pour ramener la chaleur à sa surface. A l'époque des épidémies cholériques, nous avons vu les « princes de la science » à l'œuvre, les uns donnant l'ammoniaque, les autres les huiles essentielles au point de brûler tout le tégument digestif. Les malades n'en mouraient que plus vite; ou s'ils échappaient à la fois au mal et au remède, c'était pour garder toute leur vie une entérite. On nommait cela traiter selon l'art : *secundum artem;* or, chaque médecin avait un précepte à lui, et l'un se croyait supérieur à l'autre. C'est cette anarchie que la dosimétrie est venue détruire, en suivant le précepte d'Hippocrate : *Primo non nocere.*

(1) Caput autem, et manus, et pedes frigere, ventre et lateribus calentibus, malum denuntiat. — At corpus totum æqualiter calidum esse, ac molle, optimum.

PRONOSTICS CONCERNANT LA COULEUR DES ONGLES ET DES DOIGTS.

Quand les ongles et les doigts deviennent livides, la mort n'est pas loin (1).

Ce signe pronostique n'a pas besoin d'explications. On l'observe particulièrement dans le choléra asiatique.

PRONOSTICS CONCERNANT LA CONTRACTION DES BOURSES ET DE LA VERGE.

La contraction des bourses et de la verge dénote de violentes douleurs et un danger de mort (2).

Ceci s'observe particulièrement dans la colique néphrétique et peut s'expliquer anatomiquement. Le plexus spermatique qui naît du plexus rénal, descend le long des artères spermatiques, jusque dans le bassin, où il se renforce par quelques filets provenant du plexus hypogastrique et remonte le long des conduits déférents. Souvent on trouve de petits renflements ou ganglions dans son intérieur. Dans le canal inguinal, le plexus spermatique s'anastomose avec le nerf honteux externe, l'***inguinal supérieur*** ou *l'ilio-scrotal* du plexus lombaire; après quoi, il gagne le testicule et l'épididyme dans lesquels il se consume. Ainsi s'explique la rétraction testiculaire dans la colique néphrétique. Hippocrate, sans être au courant de l'anatomie, avait donc bien observé.

Et à ce sujet, nous ferons observer que, sans être un luxe inutile, l'anatomie n'est pas aussi essentielle pour la médecine que pour la chirurgie : où en seraient la plupart des médecins, si pour exercer leur art, ils devaient être parfaits anatomistes? C'est sous ce rapport, surtout, que nous devons admirer Hippocrate, c'est-à-dire d'avoir été profond médecin; son attention n'étant pas distraite, il a pu la concentrer sur les symptômes et les pronostics.

(1) Præter gravitatem vero, si ungues et digiti livescant, mors confestim exspectanda est.

(2) Testes autem et pudenda, ubi sursum contrahuntur, vehementes dolores, et mortis periculum denuntiant.

PRONOSTICS CONCERNANT LES DÉJECTIONS.

Les déjections les meilleures sont celles qui ont une certaine consistance, sans être dures; et qui se font aux mêmes heures que dans l'état de santé. La quantité doit être proportionnelle à celle des aliments. De telles déjections sont un signe du bon état du ventre. Si les déjections sont liquides, il est bon qu'elles soient sans vents; qu'on aille peu et pas souvent. Les selles fréquentes fatiguent les malades et leur font perdre le sommeil. Or, si elles sont copieuses et fréquentes, il est à craindre qu'il survienne des faiblesses. Suivant la quantité d'aliments, il faut aller à la selle deux à trois fois par jour, une fois le soir; plus abondamment le matin, cela dépend de l'habitude. Lorsque les maladies approchent de leur résolution, les matières s'épaississent, leur couleur tire sur le jaune et l'odeur n'en est pas absolument mauvaise (1).

L'abondance et la fréquence des garde-robes devant être en proportion des aliments ingérés, il est de toute nécessité pour le malade, de bien régler son régime, ainsi que nous l'avons vu dans le traité : « Du régime dans les maladies aiguës. » C'est faute de s'assurer de ce fait que tant de malades meurent. Lorsque nous étions chargé de l'enseignement de l'anatomie à l'Université de Gand, le garçon d'amphithéâtre, espèce de jocrisse de bon sens, nous faisait remarquer que le gros intestin de presque tous les cadavres, était littéralement gorgé de matières fécales, et il avait l'habitude de dire : « Encore un qu'on a laissé mourir! » C'est qu'en effet les médecins traitants ne s'assurent pas par eux-mêmes de l'état des garde-robes des malades alités. Les infirmiers ou les sœurs ne s'en embarrassent guère de leur côté, et quand le médecin leur demande si tel malade a été à selle, leur réponse est toujours affirmative.

Nous nous rappelons qu'étant élève, notre professeur de clinique, qui était un médecin de la vieille souche, appelait notre attention sur les déjections et y puisait matière d'utiles leçons. Le maréchal Bugeaud, dans ses campagnes d'Afrique, faisait tous les matins le tour du campement pour s'assurer par lui-même de l'état de santé de la troupe; et quand il voyait ce qu'en terme de caserne on nomme des « sentinelles » de mauvaise nature, il amenait devant les officiers de santé et leur disait d'un

(1) Alvi dejectio optima est, si mollis est, et consistit, eoque tempore, quo per sanitatem dejici solet, copia vero ciborum ingestorum rationi respondet; talis enim exitus inferiorem alvum bene valere declarat. — At liquida alvi egestio ex usu est, si neque stridet, neque crebro, neque ex brevibus intervallis excernitur. Frequens enim desidendi labor ægrum fatigat, eique insomniam adfert. — Quod si affatim, et sæpe dejicit, periculum est, ne animus deficiat.

ton brusque : « Qu'est-ce que c'est ça ! » La santé des hommes tient à trop peu de choses et est trop précieuse pour qu'on ne se donne la peine de s'en assurer. Ce serait une erreur de croire que parce que le malade ne mange pas il n'a pas besoin d'aller à la garde-robe ; c'est, au contraire, dans ces conditions que le plus de matières échauffantes s'amassent dans l'intestin, comme le méconium chez le fœtus. On avait pu penser que ce dernier prenait sa nourriture dans les eaux amniotiques, mais le fait est anatomiquement impossible ; c'est donc du foie et de sécrétions intestinales que viennent ces matières résiduelles.

Hippocrate dit avec raison que les fèces ne doivent pas avoir grande odeur ; elles n'en ont même pas du tout au-dessus du rectum. Ainsi, dans les anus lombaires que nous avons pratiqués, nous avons remarqué que les matières sortaient fraîches et émulsionnées pour peu qu'on eût la précaution de les évacuer à temps. C'est dans le réservoir du rectum que se dégagent les gaz odorants ou plutôt méphitiques, de sorte que l'École de Salerne a pu dire avec raison qu'un grand nombre de maladies proviennent de vents retenus dans le ventre.

On cherche aujourd'hui les infiniment petits ou microbes pour expliquer les fièvres graves ; il est plus certain que la cause invoquée par l'École de Salerne y est pour une grande part.

Les purgatifs, à moins d'indications spéciales, sont dangereux et d'ailleurs, n'ont qu'un effet momentané suivi de resserrement du ventre ; le mieux est donc de procéder à un lavage journalier, ou du moins une ou deux fois par semaine, du canal intestinal par le Sedlitz Chanteaud qui n'irrite point et provoque le mouvement péristaltique sur tout le parcours de l'intestin. S'il y a torpeur ou spasme, on recourra à l'huile de ricin avec 1 granule de sulfate de strychnine et 1 granule d'hyosciamine, afin de régulariser le cours du ventre.

PRONOSTICS DE L'ÉTAT DU VENTRE.

Dans toute maladie, il est bon que le ventre soit souple et de volume ordinaire. Si les déjections sont fort liquides ou blanches, ou vertes, ou fort rouges, ou écumeuses, ce sont autant de mauvais signes ; comme aussi lorsqu'on va fort peu, rendant des matières tenaces, blanches, jaunâtres, point mêlées (liées). Mais les plus funestes sont les noires, les oléagineuses, les livides et d'odeur infecte.

Les déjections de diverses natures ne sont pas moins funestes, j'entends lorsque les matières sont semblables à des raclures de boyaux, noires, vertes, bilieuses, qui

sortent quelquefois ensemble, d'autres fois séparément. Il est bon que les vents sortent sans éclat et sans bruit. Il est mieux de les rendre avec bruit que de les retenir (1).

Ce que nous avons dit dans le « pronostic » précédent prouve combien il est important d'examiner les matières fécales, du moins dans les affections abdominales, si on veut se renseigner sur l'état des sécrétions et des élaborations. Ainsi, nous signalerons, entre autres, certaines maladies du pancréas qui sont révélées par des selles lactescentes. On avait cru que c'était le chyle qui se perdait ainsi, mais ce sont plutôt les matières grasses mal émulsionnées faute d'un liquide assez abondant ou assez alcalin. On connaît l'état des selles dans l'hépatite, dont on peut suivre ainsi les diverses phases. Dans la péritonite, les selles poracées sont toujours un mauvais signe; il en est de même des selles noires dans le *vomito negro*. Tout cela peut se corriger par le lavage intestinal au Sedlitz Chanteaud.

PRONOSTICS CONCERNANT LES URINES.

L'urine qui dépose un sédiment blanc, bien mêlé, pendant tout le temps de la maladie, jusqu'à sa crise, est bonne : c'est un signe qu'il n'y a pas de danger et que la maladie sera courte. S'il y a des interruptions, l'urine étant quelquefois sans sédiment, d'autres fois avec sédiment blanc et égal, la maladie sera plus longue et le salut est moins certain. Lorsque l'urine est rubiconde, le sédiment de même et égal, le mal sera long. Le sédiment qui ressemble à de la grosse farine fait un mauvais signe; plus mauvais si le sédiment ressemble à de petites écailles. Le sédiment blanc très-ténu est pernicieux. Le plus fâcheux est celui qui ressemble à du gros son. Les nuages blancs suspendus dans les urines sont bons; les noirs, mauvais. L'urine roussâtre, limpide, montre qu'il ne se fait pas de coction de la maladie. Si ce symptôme dure fort longtemps, il y a à craindre que les forces ne suffiront pas pour la coction des urines. Les urines les plus funestes sont celles dont l'odeur est infecte, ou qui sont claires comme de l'eau, ou noires, ou d'une consistance épaisse

(1) In omni vero morbo ventrem mollem esse, et mediocriter extumescere convenit. — At valde aquosum, aut album, aut ex viridi pallidum, aut vehementer rubrum, aut spumans dejici, hæc omnia mala sunt. — Præter hæc quoque malum est, quod exiguum, glutinosum, candidum, ex viridi subpallidum, et leve existit. — His vero magis lethalia sunt nigra, aut pinguia, aut livida aut æruginosa, aut fœtida.

Varia autem his quidem sunt diuturniora, nihilo tamen minus exitialia. Hujusmodi sunt strigmentosa, biliosa, cruenta, porracea et nigra, modo simul inter se mixta, modo per vices prodeuntia. — Flatum autem sine sonitu quidem ac crepitu exire, optimum. Præstat tamen cum strepitu prodire, quam istic revolvi.

— parmi celles-là les noires sont les plus fâcheuses ; les aqueuses, pour les enfants. Si l'on rend pendant longtemps l'urine crue, limpide, tandis que les autres signes sont d'ailleurs salutaires, c'est signe d'un abcès dans les parties au-dessous du diaphragme. La graisse qui nage sur les urines, comme les toiles d'araignée, est un signe de colliquation. Il faut pour les nuages suspendus dans les urines, examiner s'ils restent en haut, ou s'ils vont au fond, et quelle en est la couleur. Ceux qui se précipitent, ayant les couleurs que j'ai déjà louées, sont bons. Mais s'ils se précipitent ayant les mauvaises couleurs dont j'ai parlé, ils sont mauvais. Pour n'être pas trompé par les urines, examinez s'il n'y a pas de maladie particulière à la vessie, et non pour tout le corps (1).

En l'absence de notions de chimie organique, de physiologie et de microscopie, on comprend qu'Hippocrate n'a pu avoir égard qu'aux caractères objectifs des urines; mais ce qu'il en dit prouve un observateur sagace. N'est-ce point encore à ces signes que le praticien doit s'en rapporter aujourd'hui dans le plus grand nombre des cas? car il n'a pas toujours l'analyse chimique à sa disposition. Et même alors que de doutes encore!

Les reins sont les serpentins distillatoires du corps, on peut donc juger par les urines, du degré de coction des humeurs (pour parler comme Hippocrate). Si elles (les urines) sont citrines, sans autre odeur que celle qu'elles exhalent quand elles sont fraîchement émises, ou avec des aromes propres aux aliments et aux boissons, si elles ne renferment aucun dépôt que du mucus qui se condense en un léger nuage, Hippocrate affirme qu'elles sont saines, bien cuites. Quand, au contraire, elles sont brunâtres, ammoniacales, huileuses, elles sont mauvaises, c'est ce que

(1) Urina optima est, in qua per omne tempus, quoad morbus judicatus fuerit, subsidet album, leve, et æquale. Securitatem enim, brevemque morbum fore significat. — Quod si intermittat, et interdum quidem pura mejatur, interdum etiam subsideat album et leve, diuturnior, et minus securus morbus evadit. — At urina subrubra, simileque, quod subsidet, et leve, hæc longe quidem diuturnior, quam prima fit, valde tamen salutaris.

Sedimenta autem in urinis, crassiores hordei tosti non exacte moliti partes referentia, prava sunt; hisque pejora laminis similia. Alba vero, et tenuia, valde prava; atque his etiam deteriora, furfuracea. — Nubeculæ, quæ per urinas feruntur, albæ quidem bonæ; nigræ vero malæ sunt. — Quoad autem urina fulva fuerit, et tenuis, crudum esse morbum indicat. Quod si diutius talis urina perseveret, periculum est, ne non possit æger sufficere, quoad urina concoquatur.

At exitiosiores sunt urinæ fœtidæ, et aquosæ, et nigræ, et crassæ. — Ad hæc in viris quidem et mulieribus urinæ nigræ, in pueris aquosæ, deterrimæ. — Quibus urinæ tenues et crudæ multo tempore redduntur, si reliqua signa salutaria sint, in iis abscessus ad loca infra septum transversum exspectari debet. — Quin etiam pinguedines supra innatantes, araneorum telas referentes, damnare oportet; colliquationem namque significant.

In urinis autem, quæ nubeculas habent, considerandum venit, utrum superne, an inferne ferantur, et quosnam habeant colores. Et quæ quidem deorsum feruntur, cum dictis coloribus, bonæ censendæ, et commendandæ; at quæ sursum feruntur, malæ, et vituperandæ. Neque vero tibi imponat vesica quoquo modo affecta, si hujusmodi urinas reddiderit. Non enim totius corporis, sed ipsius per se indicium est.

l'expérience de chaque jour confirme. Nous avons parlé plus haut des pigments de l'urine, empruntés au sang et à la bile et qui dénotent toujours une crase imparfaite de ces deux humeurs. C'est ainsi que s'expliquent les diverses cachexies. Mais il faut remonter à ces derniers temps pour avoir des notions exactes à cet sujet. Ainsi de l'urémie, par exemple, qui joue un rôle si important dans les affections nerveuses indépendantes d'une lésion du centre cérébro-spinal.

Dans l'examen séméiotique des urines, Hippocrate parle d'urines oléagineuses : il ne peut s'agir que de la lipurie, sur laquelle le professeurs Spring nous donne quelques renseignements.

L'excès de graisse dans les urines, ne peut être reconnu que par l'analyse chimique, de sorte que les propriétés physiques et organoleptiques de l'urine paraissent celles de l'urine normale. Quelquefois cependant, elle exhale une odeur particulière, due à des acides volatils, notamment à l'acide butyrique. On l'observe chez les personnes qui se mettent subitement à maigrir, tels que certains phthisiques et les individus plus ou moins obèses, qui vont habiter les pays chauds. C'est donc une espèce de lipurie dyshémique. Les expériences de Gluge et de Cl. Bernard, qui ont vu l'urine devenir graisseuse chez des chiens fortement nourris de graisse, mettent le fait à peu près hors de doute.

La graisse peut apparaître dans les urines sous forme de globules microscopiques, libres ou agglomérés, de façon à composer des corpuscules granuleux. Quelquefois même ces globules sont contenus dans des cellules épithéliales. Ce sont peut-être ces globules qui ont fait dire à Hippocrate que la graisse qui nage sur les urines comme des toiles d'araignée, est un signe de colliquation. Quoique produit excrémentitiel, les urines ont une grande importance dans les métamorphoses organiques. Les reins chez l'homme et les mammifères n'ont point de système porte comme le foie, il en résulte que les pertes organoplastiques par les urines donnent lieu à un état de consomption. Hippocrate n'a connu ni l'albuminurie, ni la glycosurie, mais il a préjugé en quelque sorte ces deux états morbides en disant que dans les urines il faut avoir égard aux maladies générales du corps, et à celles des voies urinaires proprement dites.

PRONOSTICS PROPRES AUX MATIÈRES VOMIES.

Le vomissement de matières bilieuses et pituiteuses, qui ne sont ni trop abondantes, ni trop épaisses, contribue merveilleusement à la guérison. Celui où on ne rend qu'une seule espèce de matière est mauvais. Si les matières sont verdâtres, plombées noires, c'est un mauvais signe. Mais beaucoup plus mauvais encore, si toutes les couleurs s'y rencontrent. La seule couleur plombée annonce une mort prochaine. Lorsque l'odeur infecte y est jointe et généralement toute espèce d'odeur putride dans les matières qu'on rend par vomissements, c'est un signe funeste (1).

Les matières vomies représentent l'état de l'estomac et subsidiairement l'état du sang lui-même. Nous ne parlons pas de celles d'une surcharge ou *crapula,* comme disaient les anciens, mais des sécrétions ou exsudations.

Hippocrate a soin aussi de faire cette distinction, quand il dit que le vomissement des matières bilieuses ou pituiteuses, si elles ne sont ni trop abondantes, ni trop épaisses, soulage le malade et aide à la guérison. Il n'en est pas de même quand les matières sont noires ou plombées. Telles sont, par exemple, les hématémèses ou vomissements de sang altéré; ce sang provenant généralement des veines gastro-spléniques, indique l'engorgement de la rate avec *leucémie*. Ces personnes ont généralement un teint de vieil ivoire. Le traitement doit consister dans le lavage de l'estomac avec le Sedlitz Chanteaud, tant qu'il y a nausée et pression épigastrique. S'il y a gastralgie, le liquide rejeté est acide, il faut donc le corriger par les alcalins; mais surtout calmer l'irritation par la brucine, l'hyosciamine et la cicutine : 1 granule de chaque toutes les demi-heures. A moins de nouvelles hématémèses et lipothymie, il ne faut pas se hâter de recourir aux astringents; et, dans ce cas, donner la préférence aux astringents végétaux sur les minéraux, par conséquent, l'acide tannique qu'on peut ajouter aux granules précédents.

La source du sang est quelquefois difficile à reconnaître. Ainsi il se peut qu'il vienne des fosses nasales ou du pharynx et qu'il soit rejeté

(1) Vomitus perquam est utilis, qui bilem pituitæ quam maxime permixtam habet, ac neque admodum crassus est, neque multus. Qui enim sinceriores, pejores sunt. — Si vero, quod vomitione rejicitur, porrum colore referat, aut lividum, aut nigrum fuerit, quisquis horum colorum adfuerit, pravus existimandus est.

Quod si eodem vomitu omnes hi colores rejiciantur, id exitiale est admodum. — At lividus vomitus, si graviter olet, celerrimam mortem denuntiat. — Omnesque subputres, et graves odores in omnibus vomitionibus mali.

crachats en sont noirs, ils sont funestes. C'est aussi mauvais de ne cracher rien, lorsque la plénitude du poumon occasionné par l'impossibilité de le vider, occasionne un râlement dans le gosier (1).

Les crachats, dans la pleurésie et la pneumonie, ont une grande valeur séméiotique. Hippocrate considère comme un signe de résolution quand les crachats arrivent promptement et se détachent avec facilité. Il est évident qu'aucun désordre organique n'a eu alors le temps de s'établir; c'est ce qui arrive, en effet, quand, dès le début, on jugule la fièvre et l'inflammation par des alcaloïdes défervescents : strychnine (arséniate ou sulfate), aconitine, vératrine. En vain les médecins expectants prétendront-ils l'impossibilité de cette jugulation, des faits journaliers prouvent le contraire. (Voir *Faits cliniques.*)

Les crachats, pour présenter ce caractère de résolution, doivent être d'un blanc rosé, légers, surnageant. Il n'en est pas de même quand ils provoquent beaucoup de toux et qu'ils sont jaunes ou roussâtres, compactes et arrondis ou numulaires. Plus mauvais est quand les crachats ne viennent pas.

Toutes les fois que la douleur dans la péripneumonie n'est point apaisée ni par les crachats, ni par les selles, ni par les saignées, ni par le régime, il faut craindre que la suppuration viendra (2).

C'est ce qui arrive, en effet, d'ordinaire quand on se borne à ces seuls moyens de déplétion et de dérivation.

La dosimétrie aura ainsi singulièrement simplifié la marche et la terminaison des inflammations pulmonaires. Elle n'exclut ni les saignées, ni les vomitifs, ni les purgatifs, mais elle n'en fait point une règle absolue. Pour elle, la règle, c'est d'attaquer la fièvre de front, c'est-à-dire par les moyens vitaux. La strychnine a particulièrement pour effet de resserrer le parenchyme pulmonaire et d'activer les mouvements du soufflet thoracique. Il y a ainsi moins de sang qui s'engouffre dans les poumons, et moins d'obstacle autour de l'engorgement qui se résout ainsi plus facilement, grâce aux moyens externes, tels que les ventouses sèches ou scarifiées, les vésicatoires (qui sont les dérivatifs vitaux), les badigeonnages iodés, mais surtout la compression méthodique des parois costales, en

(1) In omnibus pulmonis et laterum doloribus sputum celeriter, promteque exspui convenit, sputoque flavum valde permixtum apparere. - Etenim si multo post doloris initium, quod flavum est, aut fulvum, aut multam tussim exhibeat, neque valde permixtum, exspuatur deterius est.

(2) Horum vero locorum dolores, qui neque per sputorum purgationes, neque fecum alvi dejectionem, aut medicamenta purgantia, et victus rationem sedantur, eos ad suppurationem tendere sciendum est

donnant au malade une position sur son séant, afin de favoriser la respiration abdominale. (Voir *Faits cliniques.*)

L'art doit consister à prévenir les désordres organiques et non à faire, comme l'a dit le docteur Amédée Latour, « une inutile histoire naturelle ». Toute cette science d'autopsies ne sert qu'à entretenir chez le médecin une fausse sécurité. Il interroge le poumon, comme l'astrologue le ciel, et il ne voit pas qu'il se trouve au bord d'une tombe. On sait que Bouillaud prétendait juguler la pneumonie par les saignées coup sur coup; il n'est pas inutile de rappeler ici ce traitement renouvelé des médecins saigneurs du XVII[e] siècle, alors que l'on croyait que toute inflammation était dans le sang et qu'il fallait par conséquent le tirer presque en son entier.

Nous laisserons parler son auteur : « Supposons, dit-il, que nous ayons à traiter une péripneumonie d'une étendue et d'une intensité moyennes, au premier ou tout au plus au deuxième degré, chez un individu adulte, d'une force et d'une constitution ordinaires.

» Le premier jour, une saignée du bras de quatre palettes, le matin; une seconde, le soir, de trois à quatre palettes. Dans l'intervalle des deux saignées, on appliquera, sur le côté douloureux, trente sangsues ou des ventouses, de manière à obtenir trois palettes de sang environ.

» Le deuxième jour, une troisième saignée du bras, de même quantité que les deux précédentes; et si la douleur de côté persiste, on réitérera l'application des sangsues ou des ventouses.

» Le troisième jour, la plupart des péripneumonies du premier degré sont arrêtées et pour ainsi dire jugulées, et c'est pour cela que je désigne assez souvent cette méthode sous le nom de *jugulante*. Que si la maladie résiste encore, il faut, sans hésiter, pratiquer une quatrième saignée, de trois à quatre palettes encore.

» Le quatrième jour, la péripneumonie, même arrivée au second degré, résiste rarement au delà de trois jours. Dans le cas où il en est ainsi, on peut pratiquer encore une nouvelle saignée; mais le plus ordinairement, il est mieux d'y renoncer et d'appliquer un large vésicatoire sur le côté malade.

» En règle générale, on ne doit renoncer décidément aux émissions sanguines que du moment où la réaction fébrile est nulle ou presque nulle, et que la dyspnée et la douleur ont à peu près complétement cessé Si, comme toutes les règles générales, celle-ci comporte quelques exceptions, elles sont très-rares.

» Le cinquième et le sixième jour, il ne s'agit plus que de surveiller attentivement l'état du malade. Dans les cas les plus ordinaires, la résolution s'opère rapidement, et déjà l'appétit commence à se faire sentir.

Dans quelques cas exceptionnels, une réaction, une sorte de recrudescence peut se manifester, et l'on peut être réduit à revenir, mais avec plus de réserve et de sobriété, aux émissions sanguines. Il me semble toutefois que c'est alors ou jamais qu'on pourrait tenter avec quelque avantage le tartre stibié à haute dose. »

Sans doute, s'il en était toujours ainsi, rien ne serait plus facile que le traitement de la pneumonie; et nous le comprendrions surtout chez les individus pléthoriques. Mais la maladie a souvent couvé pendant quelque temps sous forme de rhume négligé, et quand elle fait explosion, les individus sont déjà fortement affaiblis.

Nous ne sommes pas opposé à la saignée, la preuve, c'est que dans une pneumonie débutante, nous nous sommes fait saigner quatre fois à quelques heures d'intervalle, après avoir pris inutilement du tartre émétique à haute dose. Nous étions alors dans la force de l'âge. Nous ferons observer que même encore aujourd'hui, à 75 ans, nous sommes fort sujet aux congestions pulmonaires, mais comme depuis trois ans nous prenons tous les soirs 4 granules d'arséniate de strychnine et autant d'aconitine et de digitaline, la fièvre ne nous atteint plus, et nous en sommes quitte, chaque fois, à nous tenir hors du froid (qui est notre grand ennemi (1)), sans que nous soyons obligé de suspendre nos sept à huit heures de travail par jour, dans notre cabinet. Les poumons restent libres; et il n'y a que l'irritation des bronches que nous calmons par l'iodoforme et la codéine, 2 à 3 granules de chaque, que nous laissons fondre dans la bouche. Nous nous nourrissons bien, et tous les matins prenons exactement notre Sel Chanteaud.

Ainsi la dosimétrie n'exclut pas les moyens ordinaires de l'allopathie, mais elle les rend le plus souvent inutiles en jugulant la fièvre dès le début par les alcaloïdes défervescents.

Voici comment il faut procéder :

Si le malade est encore dans la période prodromique, la face pâle, avec prostration générale, on donne l'arséniate ou le sulfate de strychnine, tous les quarts d'heure 1 ou 2 granules jusqu'à relèvement des forces, c'est-à-dire réaction, ce qui a lieu au bout de trois quarts d'heure en moyenne, surtout si on a soin de faire tenir le malade au lit, et qu'on lui donne de la boisson chaude. (Voir plus haut : « Du régime dans les maladies aiguës. ») Si la langue est encrassée, on purge avec une ou deux cuillerées à café de Sedlitz Chanteaud dans du thé de tilleul ou de la tisane. On surveille la réaction; si la chaleur monte au delà de 37° c

(1) J'attribue cela à la vie renfermée de cabinet.

à 37 1/2, 37 3/4, on donne l'aconitine ou la vératrine, souvent les deux à la fois, afin d'un effet plus prompt; tous les quarts d'heure 1 ou 2 granules de chaque, jusqu'à défervescence. Il peut arriver chez les sujets forts, que la respiration reste embarrassée; on la dégagera par une petite saignée, afin de donner de l'air, et on la répétera une ou deux heures après, jusqu'à ce que l'inspiration et l'expectoration soient faciles. S'il y a douleur obtuse profonde, avec matité sur ce point, on y applique un large vésicatoire saupoudré de camphre, et si les douleurs sont lancinantes, on donnera la cicutine et le bromhydrate de morphine, conjointement avec la strychnine (sulfate ou arséniate), pour peu que la respiration reste saccadée : 1 granule de chaque de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que les crachats commencent à se détacher. Au besoin, on favorisera l'émission de ces derniers par l'émétine chez l'enfant, et la scillitine chez les adultes. Reste la fièvre qu'il faut surveiller et qui a une tendance à récidiver. On donnera alors l'hydro-ferro-cyanate ou l'arséniate de quinine : 3 ou 4 granules de chaque toutes les heures.

Il est rare qu'attaquée de la sorte la fièvre pneumonique ne cède au bout de deux ou trois jours, sans laisser de convalescence, car le malade, presque aussitôt, demande à manger. Il est bien entendu qu'il ne s'agit point de la fièvre pneumonique organopathique, c'est-à-dire quand le poumon a subi l'hépatisation rouge ou grise et que l'expectoration devient muco-purulente. Mais même dans ce cas, grâce aux alcaloïdes et aux arséniates, la résolution a lieu, quoique plus lentement.

Laënnec n'hésite pas à considérer la terminaison critique de la pneumonie comme fort commune : le dépôt briqueté ou blanc des urines, la sueur, une diarrhée modérée, l'expectoration, en sont les signes les plus ordinaires. Quant aux crachats, ils sont tels qu'Hippocrate le dit; et en même temps la respiration se dégage.

PRONOSTICS DES VOMIQUES.

Il y a certains dépôts qui ne percent communément que le 20e, quelquefois le 30e jour; d'autres fois le 40e; il y en a même qui s'étendent jusqu'au 60e jour. On peut juger et croire que la suppuration s'est établie le premier jour où la fièvre a commencé (c'est-à-dire la fièvre de suppuration) et que les premiers frissons ont paru, lorsque surtout le malade se plaint de ressentir un poids, au lieu d'une douleur aiguë,

dans la partie où est le mal ; car c'est ce qui arrive dans le cas de suppuration. L'on doit s'attendre que l'abcès percera aux jours que j'ai indiqués (1).

La vomique constitue l'abcès du tissu cellulaire du poumon, tissu peu vasculaire ; voilà pourquoi la vomique est lente à se former et pourquoi une fois vidée, elle tarit, à moins d'un sac pyohémique. Une même vomique peut ainsi s'ouvrir à plusieurs reprises, comme nous l'avons pu constater chez un officier de cavalerie, âgé de 23 ans, qui avait eu, trois ans auparavant, une pneumonie du lobe moyen du poumon gauche. Après avoir éprouvé tous les signes relatés par Hippocrate, quelquefois spontanément, quelquefois par un vomitif, il rejetait du pus plein un bassin. Après s'être débarbouillé et réconforté, il reprenait sa vie ordinaire, qui ne péchait point par la sobriété. Ce fut peut-être à cette circonstance qu'il dut la conservation de la vie ; car si on l'avait traité allopathiquement, peut-être qu'on l'eût laissé se débiliter, et la maladie aurait pu se terminer par consomption. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est qu'après l'ouverture de la vomique, les signes d'auscultation signalés par Laënnec disparaissaient, c'est-à-dire que l'ouverture du sac se refermait, jusqu'à formation de la vomique suivante. C'est dans ces cas qu'un chirurgien américain faisait l'injection au nitrate d'argent dans le sac pyohémique.

PRONOSTIC DE L'EMPYÈME.

C'est un signe pour reconnaître l'empyème que la fièvre ne cesse point, qu'elle est modérée pendant le jour, forte dans la nuit, qu'il s'y joint des sueurs, de la toux, des picotements à la trachée, sans expectoration remarquable. Les yeux deviennent creux, les joues rouges, les ongles des mains crochus ; les doigts sont chauds, surtout aux extrémités, les pieds s'enflent ; l'appétit se perd ; il survient des phlyctènes sur tout le corps. Toutes les fois qu'il y a un empyème ancien, ces signes se montrent et on peut le croire sans hésiter (2).

(1) Suppurationis autem initium fore, ratione comprehendere oportet, ab eo die, quo primum æger febricitavit, aut etiam primum rigor prehendit, et si pro dolore sibi pondus inesse in eo loco, qui dolore affligebatur, dixerit ; ista namque circa suppurationum initia fieri solent.

(2) At purulentos omnes his signis dignoscere oportet. Primum quidem, si febris non dimittit, verum interdiu levior quidem, noctu vero major detinet, et sudores multi oboriuntur, tussisque et tussiendi cupiditas ipsis inest, nihil tamen effatu dignum exspuunt, oculique cavi redduntur, malæ ruborem contrahunt, et ungues quidem in manibus adunci fiunt, digiti vero, maximeque summi, incalescunt, et in pedibus tumores fiunt, cibos minime appetunt, et pustulæ toto corpore oriuntur.



On voit qu'Hippocrate parle ici des collections purulentes et nullement des épanchements séreux, et les signes qu'il en donne sont propres à toute suppuration, c'est-à-dire l'état erratique de la fièvre et la consomption qui en est la conséquence. Au milieu de ces troubles généraux, il détermine le côté de la poitrine où la collection purulente s'est faite :

Pour connaître si la suppuration est d'un côté seulement, il faut faire tourner le malade sur l'un et l'autre côté et s'informer près de lui s'il ne souffre point sur un seul, et s'il reste habituellement plus de chaleur à un côté qu'à l'autre. Lorsqu'il sera couché sur le côté sain, il lui semblera comme avoir un poids qui presse pardessus : dans ce cas, il y a suppuration au côté dont le poids se fait sentir (1).

Dans ce cas, Hippocrate n'hésite point à prescrire l'ouverture de l'empyème par le fer rouge ou par le bistouri. Le cautère transcurrent dans l'intervalle intercostal avait l'avantage de laisser la collection se dessiner d'elle-même et de ne pas donner lieu aux hémorrhagies. Il serait donc encore à conseiller aujourd'hui. On éteindrait du même coup ce qui reste d'inflammation.

On voit que la chirurgie, au temps d'Hippocrate, avait ses audaces, qui furent quelquefois poussées jusqu'à la témérité, ainsi que le prouve la partie de son serment relative à la taille : « Je ne taillerai point les personnes qui ont la pierre, je laisserai cette opération à ceux qui en font profession. » On voit par là que le père de la médecine n'a pas voulu proscrire cette opération, ainsi qu'on l'a prétendu, mais l'abandonner à ceux qui s'y sont créé une habileté manuelle spéciale. Il en est de même de l'ovariotomie, de nos jours, car ceux qui ont voulu tenter cette opération en dehors des études et de l'expérience nécessaires, n'ont abouti qu'à des désastres.

PRONOSTIC CONCERNANT L'ÉTAT BILIEUX.

Celui qui doit être atteint d'une maladie non mortelle, se plaint d'un violent mal de tête; s'il a comme une espèce de nuage devant les yeux et des cardialgies, il vomira des matières bilieuses. Lorsqu'il se joint des frissons à ces symptômes et que la partie inférieure des hypocondres est froide, le vomissement est plus prochain. Il survient bientôt si on mange ou boit quelque chose (2).

(1) Quod si in altero tantum latere suppuratio fuerit, tum vertere, tum ediscere ad hæc convenit, num dolor aliquis alterum latus detineat, et num altero calidius fuerit, atque ubi in latus sanum decubuerit, interrogare, si quod ei pondus desuper impendere videatur. Sic enim altero latere, n quo pondus extiterit, suppuratio est.

(2) Si quis in febre non lethali dixerit caput dolore, aut tenebricosum quiddam ante oculos obver-

L'état bilieux est presque toujours le début des fièvres graves; il y a donc nécessité de ne pas laisser la bile s'accumuler dans le foie, mais d'en opérer la décharge journalière. C'est l'effet qu'on obtient au moyen du Sedlitz Chanteaud; et on peut dire que depuis que cette belle préparation s'est vulgarisée, beaucoup de fièvres dites bilieuses ont disparu. Cela est surtout vrai dans les pays chauds où ces fièvres prennent une intensité extraordinaire. Le Sel Chateaud a l'avantage d'être légèrement alcalin et effervescent et de dissoudre ainsi des acides gras.

Dans l'état bilieux dont parle Hippocrate, il n'est question que de ce qu'on nomme « un foyer mobile », c'est-à-dire un amas de bile dans l'estomac, et non de la bile dans le sang ou la cholémie. La présence des principes bilieux dans le torrent circulatoire ne saurait être contestée et détermine la fièvre ataxique propre aux régions tropicales, et dont le *vomito negro* est l'expression la plus élevée. Il n'y a pas, en effet, de plus grand dissolvant du sang que la bile, notamment pour la destruction des globules rouges. C'est pour parer à cet effet que le Sel Chanteaud est si utile.

PRONOSTICS CONCERNANT LES ESQUINANCIES.

Les esquinancies sont funestes, elles emportent les malades promptement. — Toutes les fois qu'elles ne produisent aucun changement sensible dans le gosier, ni au cou, et qu'elles occasionnent l'orthopnée et jettent dans un état violent, la mort arrive le premier, le second, le troisième, le quatrième jour, quand la plupart de ces signes se trouvent ensemble. S'il y a intumescence et rougeur du gosier, le danger est grand; mais il est plus éloigné surtout si la rougeur est forte. Lorsque le cou et le gosier deviennent rouges, le terme est encore plus long; c'est dans ces cas qu'il en réchappe quelques-uns, principalement si la rougeur de la poitrine se joint à celle du cou et que l'érésipèle ne rentre pas (1).

Il s'agit ici d'angines malignes, avec sidération nerveuse, paralysi-

sari, si etiam oris ventriculi morsus accesserit, biliosa vomitio aderit. Quod si quoque rigor subortus fuerit, et inferiores præcordiorum partes frigidas habuerit, adhuc citius vomitio aderit. Si vero su in tempus biberit quidpiam, aut ederit, id quam celerrime evomitur.

(1) Angina gravissima quidem est, et celerrime interimit, quæ neque in faucibus, neque in cervice quidquam conspiciuum facit, plurimum vero dolorem exhibet, et difficultatem spirandi quæ erecta cervice obitur, inducit. Hæc enim eodem etiam die, et secundo, et tertio, et quarto strangulat. — At quæ in reliquis quidem similiter dolorem exhibet, in faucibus vero tumorem, ac rubores excitat. admodum quidem exitialis est, priore tamen longe diuturnior, si ingens rubor fuerit. — Hæc vero diuturnior, cum non solum fauces, sed cervicem quoque rubor occupat; ex eaque præcipue evadunt, si cervicem et pectus rubor detineat, neque ad interna erysipelas revertatur.

tions et qui est cause de tous les désordres, ainsi qu'Hippocrate le fait remarquer :

Lorsque les fièvres durent longtemps, sans être accompagnées de signes mortels, sans douleur causée par quelque inflammation et sans autre cause manifeste, il faut s'attendre à des abcès avec tumeur et douleur aux articulations, surtout aux parties inférieures. Ces abcès arrivent plus vite et plus souvent dans l'âge au-dessous de trente ans (1).

La manière dont ces épanchements purulents ont lieu, ont fait croire aux anciens à une métastase; on sait aujourd'hui que ce sont de véritables leucophlegmasies ou *leucocythoses,* c'est-à-dire une pullulation de globules blancs, non-seulement dans le sang, mais dans toutes les humeurs interstitielles, surtout dans les séreuses, où les vaisseaux blancs sont en plus grande quantité. Dans les abcès dont parle Hippocrate, il faut voir une affection de même nature.

Le traitement doit consister à remonter la vitalité par la strychnine et reconstituer le sang par l'arséniate de fer.

PRONOSTICS CONCERNANT LA DOULEUR AUX OREILLES AVEC FIÈVRE.

La douleur des oreilles avec fièvre continue et violente, est un signe terrible : il menace de délire et de mort. Comme le cas est plein de danger, il faut avoir ici une attention particulière à tous les autres signes, depuis le premier jour. Les jeunes meurent le septième jour et même plus tôt; les vieillards beaucoup plus tard, car chez ceux-ci la fièvre et le délire sont moins funestes, et la suppuration des oreilles a le temps de s'établir. Ce sont les rechutes qui en tuent le plus. Les jeunes gens meurent avant que la suppuration se fasse; mais s'il leur coule de l'oreille un pus blanc, il y a espérance qu'ils échapperont, pourvu qu'il s'y joigne quelque autre bon signe (2).

(1) In longa febre, salutariter tamen affecto ægro, si neque ob inflammationem aliquam, neque ob ullam aliam evidentem occasionem, dolor detinet, in hoc abscessus cum tumore, aut dolore, ad articulum aliquem exspectandus, maximeque in inferioribus locis. Magis tamen, et breviori tempore, hujusmodi abscessus contingere solent iis, qui trigesimum annum non attigerunt.

(2) Auris dolor acutus, cum febre continua et vehementi, gravis; periculum enim delirii, et mortis ægro adfert. Cum igitur hic modus sit lubricus, celeriter a primo die ad omnia signa animu[illegible] adhibere oportet. Moriuntur autem ex hoc morbo juniores quidem homines septimo die, aut citiu[illegible] senes vero multo tardius. Nam et febres, et deliria minus eis suboriuntur, auresque eam ob causa[illegible] suppuratio præoccupat. Verum his quidem ætatibus succedentes morbi reversiones plurimos int[illegible] ficiunt; juniores vero, priusquam auris suppuret, intereunt. Quandoquidem si pus album ex a[illegible] fluxerit, juniorem superfuturum spes est, siquidem aliud quoddam ei bonum signum supervene[illegible]

PRONOSTICS CONCERNANT LE MAL DE TÊTE ET LES HÉMORRHAGIES ET ABCÈS CRITIQUES.

Le mal de tête violent et continu dans la fièvre, pour peu qu'il s'y joigne d'autres signes funestes, est mortel pour l'ordinaire; mais s'il dure au delà de vingt jours, sans qu'il s'y joigne d'autres mauvais signes, il faut s'attendre à une hémorrhagie du nez, ou à un abcès, s'il se fait sentir une douleur aux tempes et au front. L'hémorrhagie est plus ordinaire dans l'âge au-dessous de 30 ans (1).

Il y a entre les différentes parties de la tête des rapports nerveux et vasculaires, rapports que l'anatomie fait connaître, mais qu'indiquent également la marche ou la direction des symptômes. Sous ce rapport on peut dire que les fosses nasales sont en quelque sorte les déversoirs du cerveau.

Les anciens croyaient que les vapeurs se condensant à la base de cet organe, étaient recueillies dans la fosse pituitaire et de là se déversaient sur la membrane nasale sous forme de pituite. Cette explication était ingénieuse,d'autant qu'on voit le mal de tête se dissiper par le coulement du nez. — Telle a été la raison d'être de l'usage du tabac à priser. — Dans le même ordre d'idées, on peut prévoir l'épistaxis quand de fortes douleurs de tête ont précédé et qu'il se fait un sentiment de lourdeur au bas du front. Si cet état coïncide avec une forte fièvre, le médecin attentif ne négligera pas de faire appliquer des sangsues aux narines et préviendra ainsi l'encéphalite. Mais il est bien entendu que ce n'est là qu'un moyen accessoire, et qu'il faut combattre la fièvre par les alcaloïdes défervescents, tels que l'aconitine, la vératrine, et, pour peu qu'il y ait rémittence, l'hydro-ferro-cyanate de quinine.

Jusqu'à la dosimétrie, on croyait qu'un traitement, pour être logique, devait se borner à un même ordre de moyens, car on admettait dans la maladie une sorte de spécificité. Ainsi, dans les inflammations, on saignait, on purgeait, on passait des lavements, sauf à recommencer si la maladie ne s'arrêtait pas. C'était le : *saignare, purgare, clysterium*

(1) Capitis dolores vehementes, ac continentes cum febre, aliquo quidem ex signis lethalibus accedente, admodum exitiales. Quod si sine signis ejusmodi dolor vigesimum diem superet, et febris detineat, sanguinis ex naribus eruptionem, aut alium quemdam abscessum ad inferiores sede suspectari oportet. Verum quoad dolor recens fuerit, eodem modo sanguinis ex naribus eruptione aut suppurationem exspectare convenit; cum alias, tum si dolor circa tempora, et frontem affue At sanguinis eruptio magis exspectanda venit in his, qui nondum quintum et trigesimum ann attigerunt.

donare et le *resaignare, repurgare, reclysterium donare* de Molière.

C'est encore le cas pour nos allopathes qui ne voient dans la médecine qu'une évacuation, c'est-à-dire une médication « à leur hauteur ». Mais dans tout cela on ne tenait pas compte de l'état vital et on laissait les malades s'épuiser dans la fièvre; puis, quand celle-ci se localisait et emportait le malade, on avait la conscience en repos en se disant qu'on avait traité selon l'art. Nullement, puisqu'on n'avait pas combattu l'élément fébrile lui-même, mais ses effets. C'est ainsi que dans le cas dont il s'agit ici, c'est-à-dire les mouvements fluxionnaires à la suite de violents maux de tête, la nature se tirait quelquefois d'affaire par des abcès circonvoisins, qui n'étaient pas également sans danger.

PRONOSTICS CONCERNANT LES DOULEURS LOMBAIRES.

Les douleurs avec fièvre qui occupent les lombes ou les parties inférieures deviennent très-fâcheuses quand elles quittent les parties inférieures. Il faut considérer les autres signes; et s'il en parait quelques autre de mauvais, l'état du malade est désespéré. Mais si dans cet état où la maladie monte vers le diaphragme, si les autres signes ne sont pas mauvais, il y a tout lieu de croire qu'il se fera une suppuration interne (1).

Les douleurs des lombes diffèrent essentiellement par leur siége et leurs terminaisons. Ainsi celles qui ont leur source dans le plexus spermatico-rénal, tantôt remontent vers le diaphragme, tantôt descendent dans l'aîne; c'est ce qu'Hippocrate fait observer. Celles qui ont lieu en arrière de la colonne vertébrale, tendent à former un abcès lombaire; celles, au contraire, qui ont lieu au-devant de la colonne, donnent lieu à un abcès congestif dans la région inguinale ou dans le triangle de Scarpa. Le médecin ne doit donc pas perdre de vue ces différentes circonstances. Règle générale, si l'inflammation est franche, elle se termine avec la suppuration; mais s'il y a une cause générale en jeu, rhumatismale, arthritique ou autre, la fièvre est continue et peut dégénérer en néphrite granuleuse. Il faut donc combattre cette fièvre par les alcaloïdes défervescents et les arséniates reconstituants.

Tous les jours je reçois des demandes de consultations qui me font

(1) At lumborum, et inferiorum partium dolores, qui cum febre affligunt, si relictis inferioribus ad septum transversum transeunt, exitiales sunt admodum. Ad alia igitur signa animum adhibere oportet. Siquidem ex pravis signis quippiam apparuerit, omni spe destitutus est æger.

voir combien la médecine est mal exercée, parce qu'on ne tient pas assez compte de l'état vital ou dynamique.

Pour les suppurations internes qu'on ouvre avec le feu ou le fer, si le pus sort blanc et sans mauvaise odeur, il y aura guérison. S'il est sanieux et bourbeux, la mort est infaillible (1).

Ce pronostic est généralement vrai, parce que le pus de mauvaise nature contient un virus particulier, la *scepcine*, qui altère et décompose promptement le sang. Ce principe peut se développer en dehors de l'air, ainsi que le démontrent les abcès incarcérés. On sait que dans ces cas, MM. Pasteur et Davaine accusent les microbes d'être cause des phénomènes adynamiques, mais il importe peu, puisque le traitement est le même. Depuis que les pansements antiseptiques de Lister sont mis en usage, on observe peu ou point de septicémies. En même temps on soutient la vitalité par la strychnine et on combat la fièvre de résorption, en joignant à la strychnine l'arséniate de quinine. La dosimétrie prête ainsi la main à la chirurgie; ou plutôt on ne fait de bonne chirurgie que par la médecine; c'est ce que Hippocrate a également compris :

Il faut se défier d'un abcès dès que la fièvre s'étend au delà du 20e jour. Mais les vieillards y sont plus sujets, même dans les fièvres plus longues. De pareils abcès arrivent si la fièvre est continue ; mais si elle va et vient, ayant un type erratique, elle se change en fièvre quarte, principalement lorsque l'automne est proche. Comme la dégénération en abcès est plus ordinaire dans l'âge au-dessous de 30 ans, il en est ainsi des fièvres quartes dans l'âge au-dessus et dans la vieillesse. Les dépôts arrivent plus souvent en hiver; mais ils sont moins sujets à rentrer (2).

Hippocrate tient compte des influences saisonnières. Il est certain, en effet, que les fièvres automnales revêtent souvent le type quarte et donnent lieu à des abcès. Il en est de même de l'hiver, où l'on voit régner des anthrax. Mais ces influences seront combattues par l'hygiène et la thérapeutique.

(1) Cum vero suppurati uruntur, quibus purum quidem pus est, et album, et minime fœtidum, ii servantur; at quibus subcruentum, et cœnosum, moriuntur.

(2) At statim in considerationem adhibenda sunt, quæ ad abscessum spectant, si ultra vigesimum diem febris detinet; quæ tamen per longiores febres, senioribus minus contingunt. — Hujusmodi autem abscessum exspectare convenit, si febris continua fuerit; in quartanam vero firmari debere, ubi intermiserit, et errabundum in modum prehenderit, et ita ad autumnum deducatur. — Ut vero abscessus oriuntur in his, qui triginta annis minores sunt, ita quartanæ potius annum agentibus trigesimum, aut senioribus. — Scire autem convenit, abscessus hyeme magis contingere, et tardius desinere, et minus intro recurrere.

PRONOSTICS CONCERNANT LES CONVULSIONS CHEZ LES ENFANTS.

Les enfants tombent dans les convulsions s'ils ont une fièvre aiguë et le ventre constipé ; s'il y a insomnie ou des frayeurs, ou des pleurs continuels ; s'ils changent de couleur, s'ils deviennent rouges, pâles, verts (1).

Il existe une opinion erronée : c'est que les enfants en bas âge n'ont pas besoin d'être médicamentés ; on le comprend avec les moyens grossiers de la vieille pharmacie. Voici l'opinion de Hufeland à ce sujet : « Dans le traitement des maladies des enfants il faut tout craindre, mais aussi tout espérer, c'est-à-dire qu'on doit toujours s'attendre à voir éclater subitement des accidents dangereux, mais qu'il ne faut jamais non plus perdre courage, parce que la force créatrice de l'organisme possède tant d'énergie, qu'elle peut réellement faire des prodiges pour ramener l'équilibre. La principale règle doit être de ne point trop faire et de ne pas être trop actif, car l'excitabilité et la sensibilité sont portées à un très-haut degré. Le précepte de ne point nuire en croyant être utile, n'est nulle part plus rigoureusement appliquable qu'ici. Il faut surtout user de la plus grande circonspection à l'égard des doses : les moins élevées sont les meilleures. Peu, très-peu, produit de grands effets. Ceci s'applique aussi bien au diagnostic qu'à la thérapeutique ; de très-légères causes peuvent produire des effets très-violents : par exemple un peu d'acide dans l'estomac, ou des vents occasionner des convulsions. De même, les plus faibles moyens, ceux qui semblent insignifiants amènent des résultats extraordinaires : par exemple, la magnésie, la terre calcaire, suffisent souvent pour calmer les convulsions. En un mot, rien ne doit sembler minuticux, rien n'est à dédaigner chez les enfants.

Ces paroles sont fort sages ; et cependant il ne faudrait pas les prendre à la lettre. Il n'y a pas de maladies qui exigent un traitement plus actif, que celles des tout jeunes enfants, parce que, arrivant inopinément, elles peuvent également tuer en peu d'heures. En dehors des convulsions, nous citerons le croup qui emporte tant d'enfants, parce qu'on lui oppose un traitement tardif et débilitant. Nous rapportons ici le fait suivant, parce qu'il nous a été permis d'en suivre les différents phases.

(1) Pueris convulsiones accidunt, si febris acuta fuerit, venter non dejiciat, si vigilent, perterreantur, plorent assidue, et color immutetur, et ex viridi pallidus, aut lividus, aut ruber contrahatur.

Nous trouvant, à Londres, chez notre petit-fils, le hasard (ou plutôt le malheur) voulut que son enfant fût pris du croup.

Voici le cas : l'enfant est âgé de 15 mois, d'une bonne constitution; perçant trois molaires au moment de l'invasion de la maladie.

L'enfant ayant passé toute la soirée à jouer avec entrain, est mis au lit à 8 heures. Au moment de me coucher moi-même, vers 11 heures, j'allai voir l'enfant, comme je le faisais tous les soirs, et fut surpris d'entendre comme une espèce de râle étouffé. La face était rouge, les ailes du nez battaient, le front était brûlant, le pouls très-accéléré. En même temps l'enfant fut pris d'une toux sèche, légèrement rauque et métallique, qui semblait lui être très-pénible. Ayant ausculté la poitrine, j'entendis distinctement un gargouillement comme si les poumons étaient obstrués par un amas de matières glaireuses. Ces symptômes m'alarmèrent. Je donnai à l'enfant 1 granule d'aconitine pour faire baisser le pouls qui à ce moment battait avec une rapidité vraiment effrayante, en même temps que la chaleur était devenue brûlante. Je n'ai pu prendre le degré de cette chaleur, n'ayant pas en ce moment de thermomètre médical sur moi; mais on pourra remplir cette lacune dans l'observation, par le rapport qui a dû exister entre les degrés de chaleur et le nombre des pulsations : 128 à 130, c'est-à-dire 40 à 41° c.

J'administrai ensuite 1 granule d'émétine qui amena un vomissement presque instantané de matières bilieuses. Ayant ainsi dégagé l'estomac, je continuai à donner l'aconitine pour faire tomber la fièvre qui augmentait toujours : un second granule, et un troisième, le quart d'heure après.

La fièvre n'ayant pas diminué et la chaleur restant toujours intense, j'administrai un quatrième granule. Pas de changement! Pouls toujours entre 125 et 130. Je donnai un cinquième granule, et, au bout d'un nouveau quart d'heure, un sixième granule, tout en hésitant un peu, je l'avoue, sur ces doses administrées coup sur coup, à un enfant si jeune.

Après le sixième granule, j'eus la joie de sentir le pouls se ralentir spontanément, comme par miracle, et, au bout d'un quart d'heure, revenir à son état normal; la chaleur disparut graduellement, en même temps que l'enfant était pris d'une légère transpiration de bon augure. Je le fis néanmoins mettre dans un bain chaud et lui administrai un lavement tiède, contenant une pleine cuillerée à dessert de Sedlitz Chanteaud.

Ce cas soulève de sérieuses réflexions et fera voir aux médecins encore hésitants, qu'il est grandement temps pour eux de se rallier à la dosimétrie.

On sait que le croup généralement survient à l'entrée de la nuit, l'enfant ayant été couché sans apparence de mal.

A ceux qui pourraient croire qu'il s'est agi ici d'une simple bronchite, nous ferons observer que celle-ci est précédée de symptômes catarrhaux. D'ailleurs, une bronchite débutant d'emblée, serait déjà un cas grave par lui-même, à cause de l'imminence de l'asphyxie.

Nous rapprocherons de cette observation une autre que Wett donne dans son volumineux compendium : *Leçons sur les maladies des enfants.*

« Une petite fille de 4 ans, le 25 juin, présenta de la raucité de la voix avec perte d'appétit, sans paraître autrement malade. Le 27, elle paraissait moins bien ; pendant la nuit la petite malade fut fort agitée, avec difficulté de respirer. Le 28, respiration plus difficile, mais peu de toux, avec des moments de suffocation. La nuit, la respiration prit un caractère croupal, ainsi que la dyspnée. Le 29, un chirurgien ordonna des médicaments dont chaque dose provoqua des vomissements, chaque fois suivis d'une grande amélioration et d'une cessation presque complète de la toux croupale. On crut l'enfant guérie, mais comme elle restait faible, on la conduisit à l'hôpital des Enfants, le 1er juillet, à 9 heures du matin. La petite malade était assise sur les genoux de la mère, la face pâle et livide, avec la respiration sifflante, la peau sèche, le pouls très-fréquent et faible, mais sans cette anxiété habituelle du croup très-avancé. Elle fut admise à 9 heures du matin et mourut à 6 heures du soir, sans qu'il se fût produit, avant la mort, de grands malaises ou des efforts violents pour respirer. A l'autopsie le dépôt étendu de fausses membranes dans la trachée et les bronches, montra que, malgré l'amélioration apparente pendant un temps, la maladie avait dû, pendant tout ce temps, faire des progrès sans éveiller les soupçons de la famille, progrès méconnus *même par le médecin traitant.* » (*Op. cit.*, p. 489.)

Nous demanderons où est la sécurité des familles si des maladies aussi caractérisées que le croup peuvent être méconnues par le médecin traitant. Celui-ci ne doit-il pas au moins prévoir ? Dans de semblables conditions, la médecine ne serait pas même une science d'augures !

Nous ferons observer combien, dans le premier cas (celui de l'enfant de notre petit-fils), les secours ont été prompts et méthodiques, grâce à la dosimétrie, tandis que dans le cas cité par Wett les secours ont été tardifs et incertains. En effet, le 25 juin, l'enfant (âgé de 4 ans) commence à présenter de la raucité de la voix avec perte d'appétit, sans paraître autrement malade. Mais faut-il que tous les symptômes d'une maladie aussi grave que le croup se soient déclarés pour agir ? Le 27, c'est-à-dire deux jours après, l'enfant paraissait moins bien. Le 28, la respiration

s'engagea et, dans la nuit, prit un caractère croupal. Ce ne fut que le 29 qu'un chirurgien ordonna des vomitifs, qui amenèrent une cessation trompeuse des symptômes, mais qui laissèrent après eux une grande faiblesse de l'enfant, qu'on transporta alors à l'hôpital. Or, on sait combien ce transport est dangereux, surtout par un temps froid et humide, comme il en règne encore à Londres au mois de juin. Il faut admettre qu'il s'écoula encore une heure ou deux avant que l'enfant pût être admis, probablement dans un vestibule froid, car la pauvre mère le tenait sur ses genoux, la face pâle et livide, avec une respiration sifflante, la peau sèche, le pouls très-fréquent, c'est-à-dire les mêmes symptômes que chez l'enfant de notre petit-fils.

L'enfant admis dans les salles à 9 heures du matin, succombait à 6 heures du soir, sans grands malaises ou efforts violents de respirer, c'est-à-dire qu'il n'en avait plus la force.

C'est le cas, malheureusement, de tous ces petits êtres transportés à l'hôpital *in extremis;* c'est-à-dire qu'ils n'y arrivent que pour mourir.

Nous voici loin des convulsions des enfants : moins loin qu'on ne le pense, car toute maladie aiguë, chez l'enfant, peut donner lieu à des convulsions. Il faut donc calmer en même temps le système nerveux et le système circulatoire. C'est pourquoi la brucine, combinée avec l'aconitine et la digitaline, fait cesser presque immédiatement les mouvements convulsifs. On écrase 1 granule de chacun de ces alcaloïdes dans un peu d'eau sucrée et on donne une cuillerée à café toutes les demi-heures jusqu'à ce que le calme soit tout à fait rétabli. Il est rare que cette médication échoue, tandis que les antispasmodiques ordinaires ne font que précipiter la mort.

C'est pourquoi Hippocrate dit :

On doit tirer pour les enfants, comme pour les grandes personnes, le pronostic de guérison ou de mort de tous les signes, tels que je les ai rapportés. Je parle ici des maladies aiguës et de celles qui en sont la suite. Celui qui peut juger d'avance si la maladie durera plus ou moins de jours, celui-là doit apprendre à bien connaitre la force de signe de toute espèce, notamment de ceux qui se tirent des urines, de crachats qui sortent mêlés de pus ou de bile (1).

(1) Morituros autem, et superfuturos, tum pueros, tum alios, ex omnibus signis conjicies, velut in singulis singula descripta sunt. Atque hæc a me, et de morbis acutis, et de his, qui ab iis oriuntur, dicuntur. — Qui vero superfuturos ex morbo, et morituros, eosque, quibus pluribus diebus, et quibus paucioribus perseverabit morbus, recte prænoscere volet, is intelligentia comprehensam omnium signorum doctrinam æstimare debet, et eorum vires inter se collatas ratione expendere, velut scriptum est, cum in aliis, tum in urinis, et sputis, ubi una et pus, et bilis, tussi rejecta fuerint.

En effet, les signes critiques (si critiques il y a) sont bien plus marqués chez l'enfant que chez l'adulte. Ceci est surtout vrai pour les urines, la bile et les matières rejetées par l'expectoration, ainsi qu'on le voit dans les maladies diphthéritiques.

PATHOGÉNIE D'HIPPOCRATE

DOCTRINE DES FLUXIONS.

C'est sur cette doctrine que repose toute la pathogénie d'Hippocrate. Indépendamment de l'esprit vital des artères et du sang des veines, il admettait dans tout le corps une vapeur halitueuse, se portant d'un point à un autre, par suite d'un appel vital, favorisé par les conditions physiques : *Ubi stimulus ibi affluxus,* et venant se jeter, tantôt sur les surfaces libres, tantôt sur les parenchymes. A cause de la condensation par le froid ou de la raréfaction par la chaleur, ces vapeurs descendaient ou remontaient. Étaient-elles retenues pendant un certain temps dans les tissus, elles devenaient plus épaisses et donnaient lieu aux engorgements et aux inflammations.

Cette doctrine n'a rien d'antiphysiologique. Ce sont les vapeurs séreuses se condensant au contact de l'air, comme on le voit à l'ouverture d'un animal. Ces évaporations constituent la perspiration insensible de la peau, des muqueuses, des séreuses articulaires et splanchniques, du tissu cellulaire, des muscles, des vaisseaux, des glandes.

Les fluxions sont causées par le froid, en ce que les chairs et les veines de la tête se condensent, si le froid les frappe quand elles sont chaudes ; elles se rétrécissent donc, de manière que l'humeur qui y est contenue en est exprimée. Les chairs mêmes sont obligées de la verser en diminuant de volume. La contraction de la

peau, en serrant les racines des cheveux, les fait se dresser. Les liquides comprimés ainsi, se répandent partout où ils peuvent (1).

Voilà pour les fluxions opérées par le froid. Voici celles opérées par la chaleur.

Les fluxions sont causées par le chaud, en ce que les chairs se raréfient quand elles s'échauffent; leurs pores sont alors élargis, et l'humeur qu'elles contiennent est atténuée; elle cède facilement ainsi à toute compression. Plus la réfraction est grande, plus il se fait d'épanchement, surtout lorsque les chairs se trouvent pleines d'humeurs; ce qu'elles ne peuvent plus en contenir, s'échappe alors de toutes parts. Lorsqu'une fois elles se sont fait une voie, elles s'écoulent par cet endroit, jusqu'à ce que le corps se desséchant, la voie se rétrécit. Comme toutes les parties sont en communication, l'humidité qui s'y trouve est attirée par les parties sèches. Le corps de l'homme étant perméable, il est facile à celles qui ne sont point imbibées ni augmentées de volume, d'attirer l'humeur, surtout si ce sont les inférieures qui se trouvent sèches, et les supérieures chargées d'humidité, ainsi que cela est en effet; car il y a dans le haut plus de veines que dans le bas; et les chairs de la tête, qui sont plus minces, ont moins besoin d'humidité. Le chemin se trouve ainsi plus facile, des parties trop humectées vers les sèches; outre que toute partie sèche attire l'humidité. On ne peut d'ailleurs nier que les humeurs ne tendent naturellement vers le bas, quelque légères qu'elles puissent être, et quelle que soit la force qui les meut (2).

D'après cette explication, il en est du terrain animal, comme du terrain végétal, c'est-à-dire que l'un comme l'autre a besoin d'être drainé. Par suite de la stagnation des humeurs, il devient âcre, acide, les prin-

(1) Fluxiones autem contingunt, et perfrigerata valde carne, et supertumefacta. Propter frigus quidem fluxiones fiunt, cum capitis caro et venæ distentæ fuerint, eæque carne propter horrorem in angustum coacta et elidente, humorem exprimunt, simul etiam carnes ipsæ in angustum contractæ, vicissim exprimunt, et capilli, velut undique simul vehementer compressi, eriguntur. Hinc quod expressum fuerit, quocunque sors tulerit, fluit.

(2) Quin et ob caliditatem fluit, cum carnes rarefactæ tansitus præbuerint, humorque calefactus tenuior evaserit. Quidquid enim humidum concalfactum fuerit, tenuius evadit, et quidquid cedit, fluit. Potissimum autem ubi quid valde supertumefactum fuerit, hanc ob causam, fluit.

Carnes admodum repletæ cum copiam capere nequeant, humor, qui contineri non potuit, effluit, fluitque, quocunque datum fuerit.

Omnino autem fluidis factis fluxionibus, fluidus etiam fit locus, in quem fertur, quoad fluxionis viæ præ gracilitate compressæ fuerint, cum corpus resiccatum fuerit. Cum enim corpus sibi ipsi communicet, quamcunque in partem humor obtigerit, siccitatem in se suscipit ac deducit. Neque vero ipsam deducere est difficile, cum corpus vacuum existat, minimeque præ gracilitate intumescat.

Cum autem inferiores partes siccæ evaserint, superiores vero humidæ (superiora enim vasa magis humida sunt cum plures venæ sint parte superiore, quam inferiore, et capitis carnes minore indigeant humiditate), tum sane sicca corporis pars humorem ex capite ducit, simulque meatus ei, quæ ducit, magis patent, quam ei, a qua ducitur. Cum enim ipsi sicci existant, ex eo sibi quæstum parant, simulque humores natura deorsum ferri solent, vel si vis modica contingat.

cipes excrémentitiels y étant retenus. Ainsi s'expliquent une foule d'affections humorales : goutteuses, rhumatismales, herpétiques, etc.

Le Sedlitz Chanteaud a pour effet d'opérer ce drainage, puisqu'il produit une perspiration sensible, tant des muqueuses que de la peau. C'est une des conditions de santé.

DES DIFFÉRENTS GENRES DE FLUXIONS.

Fluxions de la tête.

Hippocrate fait descendre toutes les fluxions de la tête, toujours d'après cette idée de vapeurs condensées. Or, les anciens admettaient la nature froide du cerveau et en faisaient ainsi le condensateur du cœur.

DES TROIS PREMIÈRES ESPÈCES DE FLUXIONS.

Il y a sept fluxions procédant de la tête : les unes se portent au nez; les autres aux oreilles; d'autres aux yeux. Ces fluxions de la tête sautent aux yeux (1).

Hippocrate est ici en désaccord avec l'anatomie, mais, pratiquement, les fluxions externes coïncident avec un engorgement interne. Le fait est que c'est par là que la tête se dégage. Nous verrons plus loin qu'Hippocrate insiste beaucoup sur les errhins.

On a prétendu que si aujourd'hui les esprits se sont alourdis, c'est parce qu'on a abandonné le tabac à priser pour le tabac à fumer. Il pourrait y avoir du vrai dans cette assertion, quand on songe que tous les grands esprits du siècle dernier étaient priseurs. On sait que la vératrine a une action directe sur la pituitaire. Nous nous servons avec avantage de la vératrine dans les rhumes de cerveau commençants.

(1) At vero fluxiones ex capite septem sunt. Quædam siquidem in nares, quædam in aures, quædam etiam in oculos decumbit. Atque hac quidem ex capite fluxiones oculis sunt conspicuæ.

DE LA QUATRIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Suppuration à la poitrine.

Lorsque la fluxion se porte à la poitrine, à raison du froid, il s'engendre de la bile. Le catarrhe, occasionné par le froid, tombe facilement à la poitrine, parce que la voie par la trachée artère lui est facile ; que la trachée est exposée à l'air, et dans un mouvement continuel. Lors donc que leurs chairs sont chargées d'humeur et de bile, comme elles ne sont jamais en repos, mais toujours agitées, elles se trouvent dans un tourment et une fatigue qui ressemblent aux lassitudes qu'on ressent dans les membres, à la suite des agitations d'un voyage : de là résultent les suppurations et les phthisies, quand la fluxion va à la poitrine (1).

Ce n'est pas au point de vue de la théorie qu'il faut juger le père de la médecine, mais pratiquement; là, il n'est jamais en défaut. En effet, il y a entre le poumon et le foie une solidarité telle que l'un ne peut être affecté sans que l'autre ne s'en ressente. Les pneumonies bilieuses sont donc à peu près la règle; et c'est le motif pour lequel le tartre émétique réussit souvent dans ces cas.

DE LA CINQUIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Quand la fluxion se porte à la moelle de l'épine, il en résulte la phthisie dorsale, ou la phthisie aveugle (2).

Ce mode de fluxion s'explique par l'absence d'expectoration. On peut y voir la myélite chronique, qui a une influence si marquée sur la nutrition, au point de provoquer le marasme.

(1) Ubi vero in thoracem ob frigus defluxerit, bilis existit. Quod ideo fere contingit, quod ad guttur facile defluit, cum minime sit contectum. Eos vero, qui a frigore bile vexantur, lassitudo eam ob causam detinet, quod carnes bene habitæ minime quiescunt, sed concutiuntur, concussæque molestia et lassitudine tentantur, non secus ac ex via concussæ. Quin etiam, cum in thoracem fluxio decubuerit, suppurati et tabidi fiunt.

(2) Cum vero in medullam fluxio contigerit, tabes cæca oritur.

DE LA SIXIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Si la fluxion va aux vertèbres et aux chairs, cela produit une espèce particulière d'hydropisie que l'on reconnait à ce que la partie antérieure de la tête, le nez, les yeux, ne sont pas œdématiés ; la vue se trouble : les yeux, restant secs, prennent une couleur verte, ainsi que le reste du corps. Les humeurs ne sortent point, quoiqu'elles se précipitent en abondance de la tête, à travers les chairs, vers le derrière, s'éloignant de la partie antérieure qui demeure sèche, tandis que la postérieure en est inondée. Les humeurs tendent à l'intérieur, non à l'extérieur, et elles ne se font point d'issue par le nez. Le corps devient plus ferme dans ses parties extérieures que dans les intérieures. Les pores des premières se resserrent ; elles se rapprochent mutuellement les unes des autres, et opposent une résistance, telle que la fluxion ne peut s'y procurer aucun passage ; mais, à l'intérieur, tout s'élargit ; les parties solides s'amincissent, et la fluxion, qui vient d'en haut, n'éprouvant de leur part que de légers obstacles, remplit les chairs d'humidités. Celle que fournissent les aliments s'y corrompt dans son mélange avec des humeurs impures qui viennent de la tête, de sorte que le corps ne prend qu'une mauvaise nourriture. Les chairs donc imbibées d'humeurs, et ne recevant que des aquosités, en regorgent (1).

Hippocrate parle ici de l'hydrocéphalie et de l'hydrorachis chroniques ; et certes, on ne peut mieux les caractériser que par la sécheresse des extrémités et par l'augmentation du volume de la tête.

Il y a en même temps engorgement du ventre ou *tabes* mésentérique, c'est-à-dire obstruction des ganglions du mésentère.

DE LA SEPTIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Sciatique et rhumatisme.

Si la fluxion coule lentement, elle produit la sciatique et les rhumatismes, après

(1) Inde vero dignoscas, licet, quod anteriores partes siccæ sunt, caput scilicet, nares et oculi. Quin et oculorum caligo accedit, et una cum reliquo corpore ex virore pallescunt, neque quidquam exspuitur, ne si multum quidem defluat. Fluxio enim per mediam carnem, posteriore parte delapsa, et ab anteriore aversa, anteriores partes siccas reddit, carnemque in posteriora irrigat, eamque magis quæ ad interiora est, ad ventrem, quam quæ ad exteriora, ad nares. Eamque ob causam corpus exteriore parte magis, quam interiore solidum existit, et foramina habet angustiora. Quæ cum tenuia sint, constipantur, ipsaque sibi ipsis medentur, nullaque hac parte fluxio ferri potest Intra autem cum latiora sunt, tum intermedia tenuiora habent, fluxio vero cum ex altioribus delabatur, et tenuia contra se objecta habeat, defluit, et carnes humiditate replet.

qu'elle a cessé de couler. L'humeur, venant insensiblement, est repoussée par les parties les plus fortes, qui l'obligent à se réfugier aux articulations. La sciatique et les rhumatismes s'engendrent aussi à la suite des maladies, lorsque, ce qui les produisait ayant perdu son mauvais caractère, il en reste quelque chose qui n'est pas mis dehors. L'humeur ne pouvant ni sortir, ni être contenue dans l'intérieur, fait des enflures sous la peau ; ou bien si elle quitte la place, elle se transporte vers les articulations qui cèdent, et elle y excite tantôt la sciatique, tantôt des rhumatismes (1).

Ces explications doivent sans doute nous paraître naïves ; mais qui pourrait nier que dans la sciatique, comme dans le rhumatisme, il y a quelque chose d'humoral ? Au reste, nous allons voir comment de la théorie Hippocrate a déduit le traitement ; ce qui importe surtout, car si on voulait chicaner les auteurs modernes sur leurs explications, on y trouverait également bien de choses saugrenues. Il y a souvent entre eux et Hippocrate cette différence, que lui avait un traitement ou sinon un régime logique, tandis qu'eux se laissent souvent guider par l'empirisme. — Histoire de spécifiques !

TRAITEMENT DE LA PREMIÈRE ESPÈCE DE FLUXION.

Quand la fluxion se jette sur le nez, qui se remplit d'humeurs épaisses, il faut les atténuer, soit par des fumigations, soit par d'autres remèdes, et ne point les détourner ailleurs ; si vous les détournez, elles se porteront quelque autre part, où elles formeront une maladie plus grave (2).

Il s'agit ici du rhume de cerveau, expression qui a survécu de l'ancienne nomenclature, parce que du moment que le nez coule, le cerveau est soulagé. Il ne faut donc pas supprimer brusquement cet écoulement ; ce serait évidemment substituer à un simple inconvénient une maladie souvent grave. Quand le rhume de cerveau s'accompagne de fièvre, il faut

(1) Quod si parum defluxerit, coxarium morbum et diuturnos articulorum affectus, facit, si fluere cessaverit. Nam cum exiguum sit, quod affluit, et undequaque a potentioribus partibus depulsum, ad articulos se recipit. Diuturni quoque articulorum affectus, et coxendicum morbi, iis qui ab ejusmodi morbis convaluerunt, contingunt, quando, quod morbum facit, sanum evaserit, in carne vero quid remanserit, cui cum neque intro denuo, neque foras exitus pateat, sed in cute tuberculum creet, in ipso exitu confugit ad id, quod cedere potest, articulos nimirum, et aut articulorum diuturnos affectus, aut coxendium morbum parit.

(2) Quod si nares intumuerint, et pituita eaque concreta repleantur, ea ubi concreverit, a fomentis, aut medicamentis extenuanda, minimeque avertenda est. Etenim si aversa alio feratur, omnino fluxio majorem morbum efficiet.

combattre cette dernière par l'aconitine et la vératrine, ou bien par l'hydro-ferro-cyanate de quinine quand il y a un élément intermittent en jeu. Le matin on a soin de prendre le Sedlitz Chanteaud, afin de rafraîchir le corps, toujours échauffé dans ces cas. On fera usage de boissons chaudes avec 2 ou 3 granules de digitaline pour agir sur la diurèse.

C'est un tort d'abandonner le rhume à lui-même, puisque alors il tombe sur la poitrine. Chez les personnes délicates, c'est quelquefois le commencement de la phthisie pulmonaire. On voit par là combien Hippocrate a eu raison d'insister sur les fluxions.

TRAITEMENT DE LA SECONDE ESPÈCE DE FLUXION.

Lorsque la fluxion se jette sur les oreilles, elle y produit d'abord de vives douleurs et elle s'y fait sentir avec violence. Le mal persiste jusqu'à ce qu'il se soit établi un écoulement. La douleur diminue, dès que l'humeur commence à sortir. Durant qu'elle est forte, il faut y faire des applications chaudes, et infuser dans l'oreille quelques gouttes de baume de galbanum; mettre une ventouse derrière l'oreille droite, si la gauche est malade; ou derrière la gauche, quand le mal est à la droite. Il n'y faut point faire de scarifications; il suffit que la ventouse soit attractive. Si, après ces remèdes, la douleur ne diminue point, on donnera des boissons rafraîchissantes et un purgatif; point d'émétique, il ne ferait aucun bien. On rafraîchira l'intérieur de toute manière; l'on changera les remèdes qu'on verra ne pas produire un bon effet; si l'on en a donné qui aient fait empirer le mal, on emploiera les contraires. Dès que l'on aura obtenu quelque bon effet, on y insistera sans rien changer. Lorsque l'humeur se sera fait une issue, et qu'on verra couler un pus sanguinolent fétide, voici ce qu'il faudra faire : on imbibera de quelque remède dessiccatif une éponge qu'on enfoncera dans l'oreille aussi avant qu'il sera possible. On fera prendre par le nez quelque remède attractif, afin de détourner vers cette partie l'humeur qui se portait aux oreilles, et l'empêcher de revenir dans la tête (1).

(1) Cum vero ad aures fluxerit, primum dolorem exhibet, vi enim fertur. Dolorem autem exhibet quoad fistula contracta fuerit. Ubi autem fluere consueverit, non amplius infestat. At vero ei, quem dolor detinet, medicamentum natura calidum tepefactum, et metopio subactum infundendum, et retro cucurbitula admovenda, ad dextram, si sinistra auris doluerit, ad sinistram vero, si dextra. Nec vero scalpello cutis pertundenda, sed ut trahat tantum. Quod si per hæc dolor minime sedetur, ea quæ natura refrigerant, frigida infundito, et medicamentum, quod infra dejectionem moveat, propinato, supra autem minime, cum vomitus nihil conferat, et in reliquo refrigerantibus utendum. Semperque modus, qui sanitatem non inducit, permutandus est. Quod si gravius quidem malum reddiderit, contrariam viam amplectitor. Sin vero ad sanitatem vergat, nihil omnino ex his, quæ adhibentur, auferendum, neque aliud quidquam adjungendum, aut apponendum. At ubi jam contracta fistula fuerit, multaque sanies purulenta et graveolens effluxerit, istud ita faciendum. Spongiam, sicco quodam medicamento siccandi facultate prædito imbutam, quam penitissime in aurem indito, et medicamentum purgans naribus admoveto, ut, quod prius ad aures defluebat, in nares feratur, deque id, cum morbosum existat, ad caput rursus redeat.

Nous avons déjà vu, dans le livre des « Pronostics », qu'Hippocrate envisageait les douleurs d'oreilles comme présentant un caractère de gravité tout à fait particulier. La connexité de l'oreille interne avec le cerveau et le cervelet en explique le danger.

TRAITEMENT DE LA TROISIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Quand la fluxion se porte aux yeux, ils s'enflamment, ils deviennent enflés. Il faut y remédier d'abord, par des applications humides ou sèches. S'ils sont enflammés, n'y mettez rien, mais appliquez un cautère actif dans les parties inférieures, ou bien détournez l'humeur par quelque purgatif, vous gardant bien de faire vomir.

Quand l'on sent comme du petit gravier qui roule dans les yeux, il faut faire des liniments qui provoquent abondamment les larmes; humecter et relâcher tout le corps, afin de relâcher aussi les yeux, et de procurer un larmoiement copieux, qui dissolve et emporte les petites concrétions (1).

Voilà pour l'ophthalmie aiguë. On voit qu'Hippocrate établit nettement son traitement : tantôt sec, tantôt humide, selon qu'il est supporté; dériver soit par les cautères, soit par les purgatifs, et pousser à la sécrétion lacrymale. En même temps on aura recours aux alcaloïdes défervescents, pour faire tomber la fièvre : aconitine vératrine, et l'hydro-ferrocyanate de quinine pour empêcher le retour des accès, l'hyosciamine pour dissiper le spasme ou la photophobie. Il n'y a pas de maladies où la jugulation soit plus nécessaire, si on veut prévenir les désordres organiques. A quoi bon toute cette anatomie pathologique, sinon à faire vivre les spécialistes?

Voici comment Hippocrate s'explique sur les ophthalmies chroniques:

Si la fluxion ne se porte sur les yeux que peu à peu, y excitant des démangeaisons, on fera des liniments avec des adoucissants, propres à dessécher et à faire couler les larmes en petite quantité. On prendra en même temps par le nez quelque remède capable de faire couler environ deux onces d'humeurs dans vingt-quatre heures. L'on en usera chaque trois jours. On doit attirer l'humeur par des remèdes doux, pour la détourner des yeux et les dessécher. Les errhins qui purgent la tête

(1) At vero, cum ad oculos fluxio decubuerit, oculi inflammatione et tumore vexantur. Sic affecti medicamento, aut liquido, aut sicco asperso curandus est. Quod si subito inflammationem concipiant, nihil omnino illinito, sed vel fortissimo aliquo medicamento, quam maxime infernas parte urito, vel alio quopiam alvum subducito et attenuato, cautione adhibita, ne vomitum provoce. Quod si velut lapilli decurrant, medicamentum, quod plurimam lacrymam cicat, illinito, et requum corpus humectum et tumidum reddito, quo oculi humidiores evadant, ac colluantur, ut concretam lacrymam decurrere facias.

contré un cas chez un étudiant en médecine : l'œil était profondément douloureux et projeté en avant, sans ophthalmie apparente; il y avait fièvre avec délire. Afin d'éviter le transport au cerveau, nous avons fait une incision semi-circulaire, concentriquement au rebord orbitaire inférieur, en ayant soin de suivre le contour du muscle orbiculaire, puis nous avons fait pénétrer le bistouri jusqu'au fond de l'orbite en ayant soin de ménager les nerfs et les vaisseaux. Le résultat de cette opération a été la prompte guérison du malade, qui a conservé depuis de l'amblyopie de ce côté, par suite de l'atrophie du nerf optique.

Hippocrate décrit dans les termes suivants la choroïdite iridienne :

Quand il vient aux yeux des humeurs sanguinolentes, qui souillent la pureté de leur humeur naturelle, la pupille s'éraille ; elle rentre en dedans, de manière qu'elle n'est plus ronde. L'endroit où est l'humeur sanguinolente n'est point transparent, ce qui fait aussi que le champ de la vision n'est pas rond ; c'est comme si l'on mettait au-devant de l'œil quelque corps opaque mouvant. On ne voit aucun objet comme il faut. Dans ce cas, on doit appliquer le feu aux veines de l'œil qui battent sans cesse, entre les oreilles et les tempes. Après cette opération, on mettra aux yeux des remèdes humectants et relâchants. Il faut faire couler les larmes très-abondamment, afin d'entraîner l'humeur portée aux yeux, qui fait la maladie (1).

Enfin Hippocrate prévoit les ulcérations et la fonte d'œil.

Quand il y a à l'œil quelque déchirure, on doit user de remèdes émollients et astringents, afin de resserrer la plaie, et de faire que la cicatrice soit la plus petite possible (2).

On vante aujourd'hui la pylocarpine dans le traitement des maladies des yeux; si le remède n'était pas connu d'Hippocrate, il connaissait l'indication ; c'est-à-dire une abondante sécrétion salivaire. C'est toujours la doctrine des fluxions — comme on fait d'un fleuve gonflé.

(1) Quod si in ipsius visus humorem purum cruentus aliquis humor inciderit, huic pupilla intus in oculo minime esse rotunda ob eam causam apparet, quod in quo cruentum illud inest, visionem non recepit, huicque, quod cernitur, desinit rotundum esse, et ante oculos ei quædam obversari videntur, nihilque quidquam re vera, ut est, cernit. Huic venas adurito, quæ videndi aciem premunt, quæque semper pulsant, et inter aurem et tempora a natura sitæ sunt, easque ubi occluseris, medicamenta, quæ humectant oculis adhibeto, lacrymamque quamplurimam educito, uti quod in oculis consistit, et morbum facit, colluatur.

(2) Quod si rumpatur oculus, mollibus et acerbis medicamentis utendum, ut constrictum ulcus in angustum redigatur, cicatrixque tenuis fiat. Cum vero albugo fuerit, lacrymæ oculo conferunt.

DE LA QUATRIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Lorsque la fluxion se jette sur la poitrine et qu'il y a de la bile, on le connaît en ce qu'on ressent des douleurs depuis le flanc jusqu'à la clavicule du même côté. Il y a de la fièvre, la langue est d'un blanc verdâtre à sa base; l'on rend des crachats visqueux. Le danger de cette maladie est au septième ou au neuvième jour. Si les deux côtés sont affectés, il en est de même que lorsqu'un seul côté est malade. C'est tantôt une péripneumonie, tantôt une pleurésie. Ces maladies se forment, parce que la fluxion s'écoulant de la tête par les bronches et les artères, le poumon, dont la substance est lâche et sèche, attire à lui toute l'humidité qu'il peut. Si elle se porte à tout le poumon, il augmente de volume de chaque côté, et cela forme la péripneumonie. Si, au contraire, elle ne se porte que d'un côté, c'est une pleurésie (1).

On voit qu'il s'agit ici de la pneumonie hépatique et splénique. Il y a, en effet, entre ces organes une solidarité telle, que leurs affections ne sauraient s'abstraire les unes des autres. On a pu lire plus haut l'histoire d'une pleurésie diaphragmatique gauche. Il en est de même de la pleurésie diaphragmatique droite, l'une et l'autre s'étendant jusqu'aux clavicules.

DOCTRINE PARTICULIÈRE DE LA PÉRIPNEUMONIE ET DE LA PLEURÉSIE.

La péripneumonie est beaucoup plus dangereuse. Les douleurs en sont plus fortes au flanc et à la poitrine. La langue a beaucoup de cette couleur pâle, verte. Le gosier souffre à raison de la fluxion. Le travail est extrême, et l'oppression est à son dernier point le septième ou le huitième jour : si la fièvre ne désempare point le huitième, le malade meurt de faiblesse ou d'oppression, ou de l'une et de l'autre (2).

La terminaison de la pneumonie par la mort, endéans les sept premiers jours, a lieu, comme le dit Hippocrate, par oppression et faiblesse.

(1) At cum in thoracem fluxio decubuerit, bilisque fuerit, quod hinc manifestum est, dolor lateris mollitudinem prehendit, et claviculam, quæ ei e regione respondet, febris adest, linguaque superiore parte ex viridi pallescit, et concreta exscreantur. In hoc morbo periculum septimo aut nono die instat. Ubi utraque latera doluerint, reliquaque similiter ut in priore se habuerint, hæc quidem pulmonis inflammatio est, illa vero pleuritis, eamque ob causam oriuntur.

(2) Hunc nisi febris septimo die dimiserit, moritur, aut suffocatur, aut utrumque contingit.

Rarement il se produit, durant ce terme, un effort critique assez puissant pour dégager le poumon, soit par la transpiration, soit par les urines, ou autres évacuations, qui, dans ce cas, ne font qu'augmenter la faiblesse du malade. Il faut donc recourir, de prime abord, à la strychnine, à l'aconitine, à la vératrine, pour faire tomber la fièvre et empêcher la paralysie pulmonaire. C'est ce que n'ont pas compris les organiciens. Il est vrai qu'ils n'ont qu'un objectif : l'anatomie pathologique. On dirait que toute leur éducation médicale s'est faite dans les amphithéâtres.

Hippocrate prévoit la terminaison de la pneumonie par suppuration ou gangrène.

Si la fièvre après s'être calmée pendant deux jours, à la suite du neuvième, reprend encore, on meurt ordinairement; ou bien il s'établit une suppuration intérieure : si la fièvre ne reprend que le douzième jour, la suppuration se fera : si le malade arrive jusqu'au quatorzième, sans fièvre, il est sauvé. Tous ceux en qui la suppuration s'établit, à la suite d'une péripneumonie ou d'une pleurésie, ne périssent point; il y en a qui réchappent. La suppuration arrive quand la pituite se porte au même lieu où se porte aussi la fluxion de la bile; or les fluxions de bile seule sont coulantes, et se procurent ordinairement des issues qui les terminent. Lorsque la bile est peu coulante, la suppuration s'établit et la fluxion ne discontinue point. La suppuration se fait, parce que l'on crache moins qu'il n'arrive d'humeurs au poumon. Ce qui y vient et qui y séjourne se convertit en pus. Le pus restant dans le poumon et dans la poitrine, y fait des ulcères et de la pourriture. Quand l'ulcère est établi, le poumon se fond; on le rend avec les crachats. La toux, par ses secousses, attire encore plus d'humeurs de la tête. Les petits ulcères formés dans le poumon s'ouvrent de toutes parts à cause de son mouvement; en sorte que, quand la tête même ne fournirait plus d'humeurs, les ulcères du poumon suffisent pour entretenir la maladie. Les ulcères forment quelquefois un empyème; la maladie peut alors se guérir plus facilement, surtout si l'empyème se manifeste au dehors, comme on voit quelquefois une ouverture se faire à l'endroit où il a ramolli les chairs. Le crachement de pus diminue à mesure qu'il se ramasse : quand on remue le corps, on sent le pus fluctuer; on entend même quelque bruit. On doit alors appliquer le feu. La phthisie a lieu lorsque la fluxion se porte en un seul endroit, comme dans l'empyème, par la trachée et par les bronches, qui entrent dans la composition du poumon, et que l'humeur y arrive peu à peu, n'apportant conséquemment que peu d'humidité dans le poumon. Elle s'y épaissit et se dessèche dans les bronches, parce qu'elle n'y vient pas en abondance; mais elle excite la toux, en s'attachant aux bronches dont elle remplit les cavités étroites : elle rend ainsi l'entrée difficile au souffle; d'où il résulte de l'oppression, par le besoin du souffle qui manque. On sent alors dans le poumon des picotements qui n'ont pas lieu lorsque la fluxion y découle de la tête en grande quantité. Si la fluxion devient grande, tout le corps étant surchargé d'humeurs, la phthisie se change en empyème; quand, au contraire, le corps devient sec, les empyématiques passent de l'empyème à la phthisie. Voici à quoi on connaît qu'il y a un empyème. Le malade ressent d'abord des douleurs aux flancs. Lorsque le

pus s'est rassemblé, le travail est le même; la toux a lieu; les crachats sont purulents; l'oppression est considérable : si l'empyème ne s'ouvre point en dehors, on sent le pus fluctuer, faire même du bruit, comme un liquide dans une outre. Quand ces signes ne se montrent point, et que cependant il y a un empyème, on peut le conjecturer par la grande oppression, par la voix rauque. Les pieds et les genoux s'enflent, principalement du côté où est l'empyème; le thorax se courbe; il y a des lassitudes extrêmes, des sueurs dans tout le corps; on sent alternativement des froids et des chauds; les ongles deviennent crochus; on a des ardeurs au ventre; ce sont autant de signes de l'empyème (1).

La description des désordres pulmonaires, faite ici par Hippocrate, est d'autant plus remarquable qu'il n'a pu faire d'autopsies. C'est donc objectivement qu'il a pu en juger : par des crachats, tantôt purulents, tantôt bilieux, tantôt sanguinolents, tantôt noirâtres ou sphacéleux, par les bruits d'auscultation, ou enfin par les changements survenus dans la forme du thorax. C'est ainsi qu'il décrit parfaitement l'empyème, et constate

(1) Quod si nono die, duobus interpositis diebus, corripiat, hic etiam ut plurimum aut moritur, aut suppuratus evadit. Si vero duodecimo die, suppuratus sit : si decimo quarto, convalescit.

Et qui ex pulmonis inflammatione, aut morbo laterali, pus intro colligunt, minime moriuntur, sed convalescunt. Purulenti vero ut plurimum fiunt, cum fluxio ad eumdem locum, velut in bilis fluxionibus, decubuerit; sed in bilis quidem fluxionibus multum defluit, et ubi defluxit, sedatur, purulentis vero, tum minus defluit, tum minime sedatur. Purulenti quin etiam fiunt, cum minus excreant, quam ad pulmonem defluit. Quod enim in pulmone colligitur et defluit, in pus vertitur. Pus autem in pulmone et thorace collectum ulcerat et putrefacit. Et ubi ulcus exsiccatum fuerit, ab ulcerata parte, et ab eo, quod per sputum repurgatur, defluit. Ac simul quidem caput concussum magis fluit, simulque ex ulcerato thorace, et pulmone magis fluit, et ulcera motu ipso resiccantur, ut, etiamsi, quod a capite defluit, cesset, id tamen, quod ab ipsis ulceribus procedit, ad morbum faciendum satis esse possit. Fit etiam ab ulcere purulentus, et levior hic morbus est.

Fit vero etiam extra pulmonem, potissimum quidem ex rupto, et ubi caro contussa fuerit, circa quam pus colligitur, collectumque, si quis corpus concutiat, fluctuat, et strepitum facit. Et hæc quidem inustione curantur.

At vero tabes fit, cum ad eumdem locum, velut in purulento, fluxio fertur, per guttur et asperas arterias, aortas appellatas, quæ pulmonem et guttur conjungunt. Defluit autem in pulmonem sensim assidue, nec copiosam in pulmone humiditatem facit. Dum enim resiccatur, quod defluit, in gutture concrescens, nimirum cum non eluitur, sed sensim influit ac detinetur, tussim inducit, et in asperis arteriis (aortis dictis) detentum, quod influit, cum hæ angusta foramina habeant, angustiam spiritui exhibet, eamque spirandi difficultatem facit, ut ea velut deficiente, semper respirare desideret.

Quin etiam in pulmone, cum non admodum humidus existat, pruritus exoritur. Cum vero multum ex capite defluxerit, pruritus in pulmone non sit, cum siquidem copiosum sit, quod in ipsum defluit et suppurati ex tabidis hujusmodi fiunt, ubi humidius corpus redditum fuerit, contraque ubi siccius, ex suppuratis tabidi.

Suppuratos hac ratione dignoscas. Lateris mollitudinem ab initio dolor detinet; ubi vero jam pus collectum est, et dolor similiter vexat, cum tussis suboritur, tum pus excreatur, et difficultas spirandi occupat. Quod si nondum pus eruperit, in lateris mollitudine concussum, velut in utre strepitum edit. At si horum nihil adfuerit, suppuratio tamen adsit, ex his signis conjecturam facias. Magna spirandi difficultas adest; subraucum loquitur; pedes et genua intumescunt, magis vero ex ea lateris mollitudine; in qua pus inest, thorax incurvatur, et membrorum solutio oritur; sudore etiam totum corpus perfunditur; interdum quidem sibi calidus, interdum etiam frigidus videtur; ungues circumtenduntur, et venter incalescit. Atque ex his suppurati dignoscendi sunt.

des cas où le pus s'est fait jour au dehors par ulcération. Nous avons vu plus haut qu'il n'attendait pas ce moment, puisqu'il conseille l'ouverture du thorax par le feu ou par le fer.

DE LA PLEURÉSIE SÈCHE.

Il y a une pleurésie sèche sans fluxion, qui a lieu lorsque le poumon, qui est naturellement sec, se trouve desséché outre mesure, parce qu'on a enduré la soif par nécessité ; il s'amincit, il devient faible, et se jette sur les côtés, au point qu'il touche la plèvre. Comme la plèvre est humide, il s'y attache, et il en résulte une pleurésie ; il survient des douleurs au côté, jusqu'à la clavicule. La fièvre s'y met, et l'on rend des crachats blancs. On guérit cette maladie par une abondante boisson ; on met au bain ; l'on emploie les expectorants et les remèdes propres à calmer la douleur. Le mal se guérit dans sept jours ; il n'est point dangereux (1).

La pleurésie sèche s'observe, en effet, dans des conditions de sécheresse indiquées par Hippocrate. Il est évident que lorsque les tissus sont devenus arides par une longue soif, les inflammations doivent être sèches. De là l'indication de faire boire abondamment le malade. Mais il faut combattre la fièvre par les alcaloïdes, notamment la cicutine, qui est ici indiquée par les douleurs intercostales.

TRAITEMENT DE LA QUATRIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

On soignera la pleurésie de la manière qui suit : Ne cherchez point à arrêter la fièvre avant le septième jour ; ordonnez, pour boisson, ou de l'oxymel ou de l'oxycrat. Il faut en donner copieusement, afin de faciliter le crachement en humectant. On fait prendre des remèdes chauds, propres à calmer la douleur et à favoriser l'expectoration. Le quatrième jour l'on met au bain ; le cinquième et le sixième, on fait des onctions ; le huitième, on redonne le bain afin d'exciter la sueur, à moins que la fièvre ne soit prête à finir ; le cinquième et le sixième, on use de plus des expectorants les plus actifs, jusqu'au huitième jour, quand la maladie va bien. Si la fièvre ne finit pas le septième jour, elle doit se terminer au neuvième, à moins qu'il ne

(1) Lateralis morbus siccus citra fluxionem oritur, cum ex vehementi siti pulmo admodum resic- catus fuerit. Pulmo enim cum siccus existat, ubi amplius, quam pro natura resiccatus fuerit, gr- cilis evadit, et impotens redditus, ad latus præ impotentia inclinatur, ipsumque contingit, eoq- contacto, cum humidum existat, ei adhæret, et morbum lateralem facit. Tunc vero dolor ad lat- et jugulum oboritur, et febris, et album excreat. Hic multis potionibus curandus est et lavand- eique medicamentum, quod dolorem sedet, exhibendum, aliaque, quæ exscreationem faciunt. Hic intra septimum diem convalescit, neque morbus periculosus est, neque cibos exhibere oportet.

Ceci est encore de la bonne diététique, surtout quant à la précaution de ne pas laisser les malades s'affaiblir, mais de soutenir leurs forces par les analeptiques; bien entendu que tout doit être subordonné à la fièvre. C'est une raison d'avoir recours aux alcaloïdes défervescents, notamment à la caféine (arséniate ou citrate) qui est un médicament compensateur, c'est-à-dire qu'il empêche la consomption. On calmera la toux et on favorisera l'expectoration par la codéine et l'iodoforme.

TRAITEMENT DE LA CINQUIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Lorsque la fluxion se jette sur le ventre à travers l'œsophage, il se fait des collections d'humeurs dans le bas, quelquefois même aux parties supérieures. Dès le commencement, s'il y a des douleurs de ventre, il faut purger avec des laxatifs, pris séparément, ou dans la tisane crémée. On passe ensuite aux purgatifs plus forts. On use d'aliments qui lâchent le ventre tant que la douleur persiste; lorsqu'elle a cessé, on les prend plus substantiels. On continue ce traitement, durant plusieurs jours, après que la maladie a fini. Si le malade est faible, et ne peut le supporter, on le lave d'abord avec la tisane crémée; et après qu'il a été purgé, on lui donne quelque remède fortifiant (1).

TRAITEMENT DE LA SIXIÈME ESPÈCE DE FLUXION.

Lorsque la fluxion se jette sur l'épine du dos, il se fait une phthisie, dont voici les signes. On a des douleurs aux lombes. On sent comme une espèce de vide au-devant de la tête; la bile qui se montre est alors du plus grand danger, si elle teint les yeux d'une couleur jaune. Les ongles deviennent livides : si l'on a quelque plaie sur le corps, les bords en deviennent livides aussi : les sueurs ne sont pas générales; on sue seulement de quelque partie du corps. La fièvre a lieu. Les crachats sont livides, tant ceux qui sortent que ceux qui restent dans le poumon. L'on peut tenir cela pour certain, à l'égard de ceux que le malade n'expectore point, aussi bien qu'à l'égard de ceux qu'il rend. Ceux qu'il ne rend pas font que la respiration est bruyante et qu'on entend un grouillement dans le gosier. Le hoquet et la fièvre diminuent tandis que le crachat reste encore arrêté dans la poitrine. Le ventre se lâche, quan

(1) Ubi per gulam in ventrem fluxio decubuerit, infra accumulatio, interdumque supra fit. H quidem si dolor in ventre adfuerit, is primum medicamento aut succo subducendus, deinde med mento valentiore utendum, cibis vero alvum subducentibus, quamdiu dolor detinuerit. At ubi d sedatus fuerit, cibis roborantibus utendum. Ad eumdem vero modum etiam, ubi per multos accumulatio detinuerit, curato. Quod si imbecillus fuerit, et præ imbecillitate ista offerri neq primum quidem ptisanæ succo alvus per infusum eluenda, deinde, ubi per hunc purgaris, a gente aliquo utendum.

maladie de Bricht. (Docteur Bird.) Nous avons aujourd'hui l'élatérine qui provoque la diurèse et la diaphorèse, sans coliques, ni vomissements. C'est l'histoire des alcaloïdes de toutes les plantes vireuses contenant un principe âcre qui doit en faire rejeter l'emploi.

GÉNÉRALITÉS POUR LE TRAITEMENT DE TOUTES LES MALADIES CATARRHALES OU AUTRES.

Il faut soigner les maladies dès leur commencement, et tâcher d'abord d'arrêter la fluxion quand il y a catarrhe; ou bien, si la maladie vient de toute autre cause, y obvier, dès le principe, par un traitement convenable. Quand le catarrhe est abondant, on doit le détourner; quand il est médiocre, lui opposer un bon régime (1).

Ce précepte est la confirmation de la méthode dosimétrique, et ne laisse aucune excuse aux médecins nihilistes; et si Hippocrate a dû recourir à l'expectation, c'est que la pénurie de la matière médicale l'y obligeait. Quel motif y a-t-il d'abandonner la maladie à son cours naturel ? Est-ce pour en constater les désordres matériels? Mais alors c'est faire la part de la mort et non de la vie. Malheureusement, c'est cette stérile histoire naturelle qui prévaut aujourd'hui chez nos organiciens. Pour eux, il n'y a pas de maladies sans lésion matérielle; de maladie confirmée, c'est-à-dire la plupart du temps au-dessus des ressources de l'art; de sorte que le médecin en est le spectateur impuissant et désolé. Toute maladie est dans son germe, si tant est qu'on puisse admettre les germes morbides. Mais ceux-ci ne peuvent-ils être étouffés avant leur évolution ? Il faut plutôt admettre, avec Hippocrate, des mouvements fluxionnaires dus à une stimulation exagérée. Ainsi le vent froid de l'est pénétrant dans la poitrine comme la lame d'un couteau, y détermine un point pleurétique. N'attendez pas que ce point se soit évolué, car ce serait une pleurésie et alors on n'est plus maître de la situation. Que faire? Calmer la douleur locale par les ventouses, soit sèches, soit scarifiées, faire un badigeonnage collodionné, mais surtout immobiliser le thorax, car la première condition pour qu'une partie malade revienne à son état normal, c'est le repos. Ainsi, s'est-on

(1) Morbi quidem circa initia curandi sunt, et in his quidem, qui a fluxionibus oriuntur, primum fluxiones sedandæ. Qui vero alia ex causa, in his morbi principium sedandum et curandum. Deinde, quod influxit, si quidem copiosum est, educendum; sin modicum, victus ratione compescendum.

fait une entorse du pied on immobilise l'articulation, au moyen d'un appareil ouaté, à la fois contentif et compressif. Quelle différence ferait-on entre une entorse et une pleurésie? Aucune, puisque ce sont les mêmes éléments anatomiques qui sont en jeu. Mais la poitrine, par suite du voisinage du cœur, est sujette à la fièvre. C'est donc celle-ci qu'il faut prévenir : par la cicutine comme calmant, l'aconitine, la digitaline, comme défervescents, et la strychnine pour peu qu'il y ait crise respiratoire. La pleurésie sera ainsi prévenue, tandis que lorsqu'on abandonne l'accident à lui-même, il dégénérera inévitablement en inflammation et épanchement.

CLIMATOLOGIE

Alexandre de Humboldt définit le climat : « L'ensemble des variations atmosphériques qui affectent nos organes d'une manière sensible : la température, l'humidité, les changements de la pression barométrique, le calme de l'atmosphère, les vents, la tension plus ou moins forte de l'électricité atmosphérique, la pureté de l'air ou la présence de miasmes plus ou moins délétères, enfin ce degré ordinaire de transparence et de sérénité du ciel. » (*Cosmos.*) Voici comment s'exprime Hippocrate :

Celui qui se propose de faire des recherches exactes en médecine, doit premièrement considérer les effets que chaque saison de l'année peut produire. Car, bien loin de se ressembler, elles diffèrent beaucoup les unes des autres, ainsi que chacune en particulier diffère d'elle-même, d'après les diverses vicissitudes qu'elle peut éprouver. Il doit, en second lieu, connaitre la nature des vents chauds et des vents froids : d'abord, de ceux qui sont communs à toutes les régions de la terre, et ensuite, de ceux qui règnent particulièrement dans chaque pays. Il ne lui est pas moins nécessaire de connaître les qualités des eaux, qui sont aussi différentes par leur vertu qu'elles le sont par leur saveur et par leur poids (1).

De là la nécessité pour le médecin, allant s'établir dans une localité, de bien s'enquérir de toutes les circonstances relatives à l'air, aux eaux et au

(1) Qui artem medicam recta investigatione consequi volet, is primum quidem anni tempora in considerationem adhibere debet, quid horum quodque possit. Neque enim quidquam habent simile, sed cum inter se plurimum differunt, tum etiam propter varias, quæ in eis contingunt, mutationes. Deinde vero ventos, tum calidos, tum frigidos, præcipue quidem eos, qui omnibus sunt communes, ac deinceps eos, qui cuique regioni sunt familiares. Quin etiam aquarum facultates animo reputare oportet. Quemadmodum enim gustu et pondere, ita et facultate singulæ plurimum differunt.

sol, s'il ne veut s'exposer à commettre des bévues dont ses malades payeront l'écot.

Ainsi, la première chose que doit faire quelqu'un en arrivant dans une ville qu'il ne connait point, c'est d'examiner avec soin son exposition par rapport aux vents et au différent lever ou coucher du soleil, parce qu'il y a bien de la différence entre une ville exposée au nord et celle qui l'est au midi ; entre une ville exposée au levant et une autre qui l'est au couchant (1).

Voilà pour l'air et les vents. Il en est de même des eaux ; non quant à leurs contaminations accidentelles auxquelles on peut parer par des mesures d'hygiène et de police, mais quant à leur état naturel. Ainsi les eaux crues, séléniteuses, ne contenant pas des sels solubles, ne conviennent point à la nutrition. C'est ce que Hippocrate fait remarquer.

C'est avec la même attention qu'il doit examiner les eaux dont les habitants font usage : savoir, si elles sont molles et sans odeur, ou si elles sont dures; si elles viennent de lieux élevés et de rochers, ou si elles sont crues et saumâtres (2).

Il en est de même des conditions du sol. Il est évident que les dérodements ont amené de grands changements dans l'état des populations. Toutes les maladies nommées endémiques, dépendent du manque de végétation.

Il doit de plus considérer si le sol est nu et sec, ou couvert d'arbres et humide ; s'il est enfoncé et brûlé par des chaleurs étouffantes, ou si c'est un lieu élevé et froid (3).

Viennent ensuite le genre de vie des habitants.

Il doit enfin examiner le genre de vie et le régime auquel les habitants se plaisent davantage : savoir, s'ils sont grands buveurs et grands mangeurs, et en même temps adonnés à la paresse; ou s'ils aiment au contraire le travail et l'exercice, et que malgré cela ils mangent et boivent peu. C'est de semblables observations qu'il faut partir pour juger du reste (4).

(1) Quare si quis ad urbem sibi ignotam pervenerit, is ejus situs curam habere debet, ut cognoscat, quomodo ad ventos, aut solis exortum sit exposita. Neque enim easdem vires habet, quæ ad septentrionem, et quæ ad austrum sita est, ut neque ejus, quæ ad exorientem solem aut occidentem spectat.

(2) Et hæc quidem optime animo concipienda sunt, et quomodo ad aquas habeant, utrum palustribus et mollibus utantur, an duris, et ex sublimi ac saxosis locis scaturientibus, sive salsis ac coctu difficillibus.

(3) Terra etiam ipsa inspicienda, nuda ne sit, et aquis careat, an densa et irrigua, et an cavo loco sita sit et æstuoso, an vero sublimi et frigido.

(4) Hominum quoque victus ratio, quanam maxime delectentur, inspicienda, an potui et cibis, et otio dediti, an exercitationibus et laboribus gaudeant, et an edaces sint, et a potu sibi temperent. Et ex his singula reputare oportet.

De la nature des maladies doit dépendre leur traitement. C'est ainsi que Baglivi dit : « *Aliter enim, in morbis curandis, tractandi sunt Itali, sub adusto climate et sobre viventes ; aliter Galli, Hispani, Angli, Germani, aliique sua quique utentes aeris temperie et suo quidem victus genere.* » Le grand médecin italien s'est évidemment inspiré des préceptes d'Hippocrate.

Le médecin qui sera instruit de toutes ces circonstances, ou du moins de la plupart d'elles, sera en état de bien connaître la nature des maladies qui sont particulières à la ville où il arrive pour la première fois, ou qui sont communes à tous les pays ; de manière qu'il ne sera ni embarrassé dans leur traitement, ni exposé aux erreurs que doivent naturellement commettre ceux qui négligent ces connaissances préliminaires (1).

Cependant il ne faut pas accorder aux conditions climatériques plus d'importance que de raison. Il est évident que si la diététique ou le genre de vie doit varier d'après les pays, les maladies offrent cependant un cachet vital uniforme et par conséquent exigent un traitement commun.

Grâce à la dosimétrie l'unification de la médecine deviendra une vérité : *unica medecina*. Le grand point, c'est de ne pas se laisser tromper à la forme et croire qu'on a affaire à une maladie sthénique quand la plupart du temps elle est asthénique. Ainsi, une pneumonie ne se traite pas autrement en Italie qu'en France. S'il y a des différences, elles n'existent qu'aux extrêmes. La dosimétrie tend, au contraire, à uniformiser les tempéraments.

Ainsi, la nécessité de la saignée peut être absolue, mais il ne faut pas l'ériger en système, comme le font les Sangrados. Il faut qu'il y ait surabondance de sang et non simplement stase sanguine. Si dans ces cas on saigne, il faut immédiatement après administrer la strychnine, afin de produire le resserrement des vaisseaux. Dans les inflammations hypostatiques, il faut recourir à l'aconitine et à la digitaline, sauf à employer les déplétions sanguines comme moyen de dérivation.

La médecine a de grands rapports avec la météorologie, ainsi que le fait remarquer Hippocrate.

Le médecin pourra même prédire, à mesure que l'année s'avance, tant les maladies générales qui doivent affliger toute la ville en été ou en hiver, que celles dont chacun de ses habitants est menacé en particulier, à cause de quelque changement

(1) Hæc enim præcipue quidem omnia, aut certe plurima probe qui agnoverit, cum ad urbem sibi ignotam pervenerit, eum neque morbi regioni familiares, neque communium, qua sit natura, latere poterit, ut neque in eorum curatione hæsitare, aut aberrare possit. Quæ certe contingere solent, si quis istorum cognitionem non ante animo perceptam habuerit.

dans le régime. Car c'est en connaissant les divers changements des saisons, le lever et le coucher des astres, et la manière dont tous ces phénomènes se succèdent qu'il pourra prévoir quelle sera la constitution de toute l'année : et cette méthode d'examiner et de connaitre d'avance les temps à venir lui rendra surtout facile la connaissance de tous les cas particuliers, ainsi que des moyens les plus propres à rétablir la santé de ses malades et à exercer son art avec le plus grand succès (1).

Nos pères tenaient grandement compte des saisons : à l'entrée du printemps ils saignaient, — à l'entrée de l'automne ils purgeaient ; — on ne saurait nier que cette prophylaxie n'eût son utilité. L'usage journalier ou du moins hebdomadaire du Sedlitz Chanteaud rend ces précautions superflues.

A propos de l'exposition des villes, Hippocrate fait observer qu'une orientation trop directe doit amener certaines maladies.

Toute ville exposée habituellement aux vents chauds, tels que ceux qui soufflent entre le levant et le couchant d'hiver, et qui est à l'abri des vents septentrionaux, doit abonder en eaux ; mais ces eaux sont saumâtres, peu profondes, et par conséquent chaudes en été et froides en hiver. Elles sont contraires à la santé de l'homme et doivent lui occasionner différentes maladies (2).

Quant aux maux familiers à cette ville, les femmes sont maladives et sujettes aux pertes utérines ; beaucoup sont stériles par mauvaise santé plutôt que par nature, ou éprouvent de fausses-couches fréquentes (3).

(1) Qui vero ista recte cognoverit, is cujusque temporis impendentis, et anni statum prædicere poterit, et quinam morbi tam æstate, quam hyeme, in urbe communiter sint grassaturi, tum etiam quinam cuique privatim ex victus mutatione impendere debeant. Qui enim temporum mutationes, astrorumque ortus et obitus, ut horum quæque eveniant, tenuerit, is utique futurum anni statum prævidere poterit. Hac ratione investigando, qui temporum occasiones præsenserit, is maxime cujusque naturam cognoverit, et plerumque sanitas illi succedet, minimumque in arte recta via aberraverit. Quod si cui ista ad rarum sublimium speculationem pertinere videantur, is si sententia destiterit, facile intelliget, ad artem medicam astronomiam ipsam non minimum, sed plurimum potius conferre, quippe cum una cum anni temporibus hominum ventriculi mutationem accipiant. Quonam autem pacto, quæ diximus, singula consideranda et exploranda sint, deinceps aperiam.

(2) Civitas, quæ ventis calidis est exposita, iis videlicet, qui inter brumalem solem exorientem et occidentem perflant, eique sunt peculiares, a septentrionalibus autem ventis tecta est, ea aquarum subsalsarum copia abundat, quæ cum e sublimi scaturiant, eas æstate quidem calidas, hyeme vero frigidas esse necesse est.

(3) Morbi autem hi sunt patrii. Primum quidem mulieres morbis et fluxionibus sunt obnoxiæ; deinde multæ ex morbo, non natura steriles, crebrisque abortionibus conflictantur. Pueris vero convulsiones impendent, et crebri anhelitus, quos puerilem affectum efficere, et sacrum esse existimant. Viris autem intestinorum difficultates, et alvi profluvia, febres algidæ, et hibernæ diuturnæ, pustulæ multæ nocturnæ epinyctides dictæ, et sanguinis profluvia per ora venarum, quæ in an[illegible] sunt, hæmorrhoides vocantur. Morbi autem laterales, pleuritides dictæ, et pulmonum inflamm[illegible]tiones, febres ardentes, et quicunque acuti morbi censentur, raro contingunt. Neque enim ejusm[illegible] morbi, ubi alvi liquidæ fuerint, invalescere possunt. Lippitudines vero humidæ oboriuntur, ne[illegible] molestæ, neque longæ, nisi ex temporum immutatione morbus aliquis omnibus communis inva[illegible] Ac ubi quinquagesimum annum excesserint, destillationes ex cerebro superveniunt, quæ hom[illegible] aliqua corporis parte resolutos reddunt, ubi caput derepente soli expositum, aut frigore corre[illegible]

pénétrant que ceux des régions septentrionales; de même que toutes les autres productions y sont meilleures que celles des pays du nord.

La modération du froid et du chaud fait que les villes ainsi situées ont une température analogue à celle du printemps. Leurs maladies, en moindre nombre et moins fortes qu'ailleurs, ressemblent cependant à celles des villes tournées du côté des vents chauds. Les femmes y sont extrêmement fécondes, et accouchent aisément (1).

Au contraire, l'exposition des villes qui regardent l'occident, qui sont à l'abri des vents de l'orient, et sur lesquelles ceux du nord et du midi ne font que glisser légèrement, doit nécessairement être très-insalubre. Premièrement leurs eaux ne sont point limpides, parce que le brouillard qui, pour l'ordinaire, dans la matinée, occupe l'atmosphère, se mêle avec elles, en altère la limpidité, et que le soleil qui devait le dissiper ne les éclaire que lorsqu'il est déjà fort élevé sur l'horizon. En second lieu, il souffle pendant les matinées d'été des brises fraîches; il y tombe des rosées, et le reste de la journée, le soleil, en s'avançant vers l'occident, cuit singulièrement les hommes. Aussi doivent-ils naturellement avoir le teint décoloré, la complexion du corps faible, et participer à toutes les maladies dont j'ai parlé, et dont il n'y a aucune qui leur soit exclusivement affectée.

Ils doivent, de plus, avoir la voix forte et rauque en respirant un air qui est ordinairement impur et malsain. Les vents du nord ne le corrigent guère, parce qu'ils y séjournent peu : et ceux qui y soufflent habituellement sont très-humides; car telle est la nature des vents occidentaux. La température des villes qui y sont exposées est très-analogue à celle de l'automne, par rapport aux alternatives du chaud et du froid qui se font sentir dans le même jour; de manière que le soir on y éprouve une température bien différente de celle du matin. Voilà ce que j'avais à observer sur la nature des vents salubres, et de ceux qui ne le sont point (2).

(1) At vero civitates, quæ ad ventos inter æstivum solis ortum et hibernum sunt expositæ, et quæ iis contrario modo se habent, de his sic se res habet. Quæ quidem soli orienti sunt expositæ, eas salubriores esse par est, his, quæ ad septentriones et ventos calidos obversæ sunt, etsi stadium unum intersit.

Primum si quidem calor et frigus temperate se habent, deinde aquas, quæ solis ortum spect[illegible] omnes limpidas esse, et odoratas ac molles, et amœnas in hac civitate suboriri necesse est [illegible] namque emergens et perlustrans eas reprimit. Diluculum enim ipse aër ut plurimum semper affu[illegible] Hominum habitus coloratiores et vividiores sunt, nisi alius quis morbus prohibeat. Homines [illegible] voce sunt prædití, et ad iram ac prudentiam melius sunt comparati, quam septentrionales, siqu[illegible] et reliqua illic nascentia præstantiora sunt. Ac fere sic sita civitas, quoad calidi et frigidi temp[illegible] tionem, veri similis est; tum etiam morbi quidem pauciores et debiliores gignuntur, eorumque [illegible] borum sunt similes, qui in civitatibus, quæ ad calidos ventos spectant, oriuntur. Et mulieres valde fecundæ evadunt, facileque pariunt. Ac de his hoc quidem habet modo.

(2) At vero quæ ad occasum sunt expositæ, et a ventis, qui ab oriente spirant, obtectæ, tu[illegible] calidis ventis, tum etiam frigidis a septentrione leviter perflantur, harum urbium situm max[illegible] morbo esse obnoxium necesse est. Primum siquidem aquæ minime sunt limpidæ. Cujus rei ca[illegible] est, quod aer plurimum matutinum tempus occupat, qui aquæ admixtus, illius splendorum obscu[illegible] Neque enim, nisi in altum evectus, sol splendescit. Per æstatem vero mane quidem auræ frig[illegible] spirant, et ros decidit; de reliquo vero, ad ipsas sol se demittens, quam maxime homines percoq[illegible] Quare et decolores eos esse par est et infirmos, prædictisque omnibus morbis participare, cum nu[illegible] ex parte ab eis separentur. Gravem etiam et raucam vocem eos habere est consentaneum, ob aere[illegible] qui istic ut plurimum impurus et morbosus existit. Neque enim ab aquilonibus multum perpurgat[illegible]

grossesse n'est qu'une hydropisie de la matrice. Ainsi, je regarde ces sortes d'eaux comme mauvaises à tous égards (1).

Dans cette description des régions marécageuses, Hippocrate ne parle point du traitement des fièvres intermittentes. Il faut croire que ce traitement consistait en grande partie dans la diététique et l'emploi des simples croissant dans ces contrées. — Un médecin flamand, feu le docteur Wauters, a publié une « pharmacopée des pauvres », où il mentionne les plantes fébrifuges propres aux contrées où règnent les fièvres palustres. Ce sont, en général, des amers ou toniques fixes, qui furent remplacés depuis par le quinquina, jusqu'à ce que celui-ci fût détrôné à son tour par la quinine.

Mais indépendamment des fébrifuges végétaux, on se servait de fébrifuges minéraux, principalement de l'acide arsénieux ; et il faut croire que ce moyen était déjà usité à l'époque d'Hippocrate, du moins dans les contrées marécageuses qui avoisinent la mer Noire ou Palus-Méotides. L'histoire nous apprend que Mithridate, roi de Pont, s'était tellement habitué à l'usage de l'arsenic, que lorsqu'il voulut ensuite s'empoisonner par cette substance pour ne pas tomber vivant aux mains de Pompée; il ne put y parvenir et fut obligé de s'achever en se passant son épée par le corps. Si cette anecdote était vraie, elle prouverait que Mithridate

(1) Deinceps vero de aquis nobis commemorandum est, et quæ morbosæ, et quæ saluberrimæ existant, et quæ ab aqua tum mala, tum bona provenire æquum sit. Plurimum enim momenti ad sanitatem confert.

Quæ igitur sunt palustres, et stabiles, et lacustres, eas per æstatem quidem calidas, crassas, et olidas esse necesse est. Cum enim non perfluant, sed semper novo imbre accedente augeantur, et a sole exurantur, eas decolores esse, et pravas, et biliosas necesse est; per hyemem vero glaciatas et frigidas, et tum a nive, tum a glacie turbidas, adeoque maxime pituitam gignere, et raucedinem excitare ; bibentibus autem lienes semper magnos esse, et compressos, ventres vero duros et tenues, ac calidos; humeros vero et jugula, et faciem extenuari. In lienem enim carnes colliquescunt, ideoque graciles sunt. Tales vero edaces et siticulosos esse necesse est, ventresque tum superiores, tum inferiores siccissimos habere, proindeque medicamentis valentioribus indigere. Hic quidem morbus ipsis et per æstatem, et per hyemem est consuetus. Ad hæc etiam aquæ inter cutem tum frequentes, tum maxime lethales contingunt. Multæ enim intestinorum difficultates, et alvi profluvia per æstatem incidunt, et febres etiam quartanæ diuturnæ. Hi autem morbi, cum longius producuntur, hujusmodi naturas ad aquam intercutem deducunt, et perimunt. Et hi quidem morbi ipsis per æstatem contingunt. Per hyemem vero junioribus pulmonum inflammationes et insaniæ; senioribus autem febres ardentes, ob ventris duritiem. Mulieribus vero tumores proveniunt, et pituita alba vixque concipiunt, et cum difficultate fœtus magnos et tumidos pariunt, quique postea, dum educantur, contabescunt, et deteriores evadunt. Neque bona post partum mulieribus purgatio contingit. Pueris vero herniæ potissimum superveniunt, et varices viris, tibiarumque ulcera, ut proinde ejusmodi naturæ longæ esse vitæ nequeant, sed ante tempus senescant. Præterea mulieres sibi prægnantes videntur, et cum pariendi tempus instat, ventris moles disparet. Quod contingit ob aquam intercutem, cum ea uteri laborarint. Ac hujusmodi quidem aquas ad quidvis paratas esse censeo.

les maladies spéciales ou cachées. Encore ne faut-il pas en abuser, comme on le fait beaucoup au commencement.

Voici les caractères qu'Hippocrate assigne aux eaux potables.

Les meilleures eaux sont celles qui coulent des lieux élevés et des collines de terre. Elles sont agréables au goût, claires; il ne faut qu'une très-petite quantité de vin pour les altérer. De plus elles sont chaudes en hiver et fraîches en été; ce qui prouve la profondeur considérable de leurs sources. Mais il faut surtout recommander celles qui coulent du côté du levant, et particulièrement du levant d'été; parce qu'elles sont nécessairement plus limpides, dépouillées de toute odeur, et légères (1).

Les eaux mauvaises à boire sont :

Toute eau salée, crue et dure est en général mauvaise à boire; il y a cependant certains tempéraments et certaines maladies auxquels l'usage de pareilles eaux pourrait convenir, et dont je parlerai plus bas. Au reste, il faut juger de ces eaux d'après leur exposition, laquelle les rend plus ou moins mauvaises (2).

Pour ce qui concerne l'usage de ces eaux, voici les préceptes d'Hippocrate :

Je pense qu'un homme bien portant et vigoureux doit boire sans distinction celle qui sera à sa portée; mais si quelque indisposition l'oblige à chercher l'eau la plus convenable à son état, les préceptes suivants lui seront d'un grand avantage pour recouvrer la santé.

Tous ceux dont le ventre est dur, brûlant et sujet à se constiper, se trouvent bien de l'usage des eaux les plus douces, les plus légères et les plus limpides. Au contraire, les eaux très-dures, très-crues et saumâtres conviennent mieux à ceux qui ont le ventre mou, humide et plein de pituite, par la raison même qu'elles sont très-propres à consumer les humeurs.

En effet toutes les eaux qui cuisent très-facilement et qui sont fort molles, doivent aussi naturellement lâcher et humecter le ventre ; au lieu que les eaux crues, dures et difficiles à cuire, le resserrent et le dessèchent.

C'est sans doute au défaut d'expérience qu'il faut attribuer l'erreur de ceux qui regardent les eaux salées comme laxatives, quoiqu'elles soient d'une nature bien opposée. Naturellement crues et difficiles à cuire, elle resserrent plutôt qu'elles ne lâchent le ventre. Voilà pour ce qui concerne les eaux de source.

(1) At vero optimæ sunt, quæ ex sublimibus locis, et terræ tumulis profluunt. Hæ enim dulces sunt et albæ, modicumque vinum ferre queunt, per hyemem calidæ, per æstatem frigidæ. Tales enim ex profundissimis fontibus proveniunt. Maxime vero commendantur, quarum fontes ad solis exortus, præsertimque æstivos decurrunt. Limpidiores enim, et boni odoris, et leves esse necesse est.

(2) Salsæ vero, et indomitæ et duræ, in totum quidem ut bibantur, improbandæ. Sunt tamen naturæ quædam et morbi, quibus tales aquæ potu sunt commodæ, de quibus mox dicam.

Quant à celles de pluie et de neige, les premières sont les plus légères, les plus douces, les plus subtiles, et les plus limpides de toutes les eaux. C'est qu'en premier lieu, le soleil attire et enlève les parties les plus subtiles et les plus légères de tous les fluides. Ce qui se passe dans la formation du sel en est la preuve. Cette substance n'est que le résidu d'une eau salée; elle n'est restée au fond de cette dernière, que parce qu'elle était trop grossière et trop pesante pour être évaporée avec les parties les plus subtiles de l'eau, que le soleil avait enlevées à cause de leur légèreté.

Et ce n'est pas seulement dans les eaux d'étang et de mer que le soleil opère cette évaporation; il agit de même sur tous les corps de la nature où il existe quelque humidité, et il en existe partout. Il attire du corps même de l'homme ce qu'il y a de plus subtil et de plus léger dans ses humeurs.

Ce qui le prouve de la manière la plus évidente, c'est que toutes les fois qu'un homme habillé marche ou est assis au soleil, ce ne sont pas ordinairement les parties du corps nues et exposées immédiatement à l'ardeur de ses rayons, qui suent; ce sont plutôt les parties couvertes par les habits ou par quelque autre chose, qui s'humectent par la sueur; et quoique le soleil la force de couler, les habits empêchent cependant qu'il ne la dissipe de même. Mais si ce même homme vient à se mettre à l'ombre, toutes les parties du corps sont également humectées par la sueur, parce qu'elles sont toutes également à l'abri de l'action du soleil.

Cependant, c'est à cause même de son origine, que l'eau de pluie est de toutes les eaux celle qui se corrompt le plus promptement, et qui acquiert une mauvaise odeur; car elle n'est qu'un amas de plusieurs espèces de vapeurs mêlées ensemble; ce qui favorise et accélère sa putréfaction.

Les bonnes qualités de l'eau de pluie viennent, en second lieu, de ce que (indépendamment de la première évaporation dont je viens de parler) l'eau, une fois attirée et élevée par le soleil, se mêle et se porte de tous côtés avec l'air. Alors sa partie la plus trouble et la plus opaque se sépare et forme les brumes et les brouillards; tandis que le reste, plus subtil et plus léger, est cuit par le soleil, et devient doux; ce qui arrive de même à toutes les autres substances lorsqu'elles sont cuites.

Cependant, tant que cette partie est dispersée, sans avoir acquis encore aucune consistance, elle continue à se porter vers les régions supérieures de l'air; mais si des vents d'une direction opposée viennent soudain à la rassembler quelque part, alors cet amas crève du côté où il se trouve le plus condensé. Cela doit surtout avoir lieu toutes les fois que les nuages chassés par un vent impétueux, sont tout à coup repoussés par d'autres nuages chassés par un autre vent qui souffle en sens contraire. Il arrive alors qu'en s'accumulant les uns sur les autres, à mesure que de nouveaux nuages sont poussés vers le même point, ils augmentent de volume, deviennent plus opaques, se compriment, crèvent enfin par leur propre poids et tombent en pluie. Voilà pourquoi l'eau pluviale doit naturellement être la meilleure; elle a néanmoins besoin d'être bouillie et filtrée, autrement elle acquiert une mauvaise odeur, et rend la voix rauque et forte à ceux qui en font usage.

Pour ce qui est des eaux de neige et de glace, elles sont en général toutes mauvaises; c'est que l'eau, une fois glacée, ne recouvre plus sa première qualité, parce que la congélation lui enlève sa partie limpide, légère et douce, et ne lui laisse que la partie la plus trouble et la plus pesante.

Vous pouvez vous en convaincre par l'expérience suivante. Remplissez, pendant l'hiver, un vaisseau d'une quantité donnée d'eau, et exposez-le ensuite au serein, dans un endroit assez froid, pour que la congélation s'opère complétement; transportez ce même vaisseau le lendemain dans un endroit chaud, et mesurez l'eau après qu'elle aura été complétement dégelée, vous la trouverez beaucoup diminuée. Cette expérience prouve que la congélation, en l'évaporant, lui a enlevé, non pas ce qu'elle contenait de plus pesant et de plus grossier (ce qui était impossible), mais sa partie la plus légère et la plus subtile. C'est à cause de cela que je regarde ces eaux, et toutes celles qui leur sont analogues, comme très-mauvaises à tous égards. Voilà ce qu'on observe dans les eaux de pluie, de neige et de glace.

Quant aux eaux des grands fleuves dans lesquels d'autres fleuves se déchargent, à celles des lacs qui reçoivent quantité de ruisseaux de toute espèce, ainsi qu'à celles qui sont conduites de loin, l'usage de toutes ces eaux produit principalement la pierre, les affections néphrétiques, la strangurie, la sciatique, et les hernies.

C'est qu'il est impossible que des eaux si mêlées soient toutes de la même nature. Les unes étant douces, les autres salées, quelques-unes imprégnées d'alun, d'autres venant de sources chaudes, elles se font une guerre continuelle, jusqu'à ce que la plus forte l'emporte sur les autres. Et c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui est la plus forte, selon les différents vents qui dominent. Il y a, par exemple, des eaux dont les qualités se développent et se renforcent par le vent du nord; d'autres, dont ces qualités ne deviennent sensibles que par celui du midi. Il en est de même des autres vents. Ainsi, il faut de toute nécessité que de pareilles eaux déposent au fond des vaisseaux qui les renferment un sédiment de sable et de limon, qui occasionne les maladies que je viens de nommer. Si ces effets ne se manifestent pas chez les hommes indistinctement, en voici la raison :

Tous ceux qui on le ventre libre et sain, et dont la vessie n'est pas trop ardente, ni son col trop enflammé, urinent facilement, sans qu'il s'y forme des concrétions. Ceux, au contraire, qui ont le ventre ardent, doivent nécessairement avoir la vessie affectée de même. Et quand celle ci est une fois échauffée d'une ardeur plus que naturelle, son col s'enflamme, retient, brûle, cuit l'urine, et n'en laisse sortir que la partie la plus ténue et la plus pure. La plus épaisse et la plus trouble s'y accumule, et forme des concrétions d'abord peu volumineuses, mais qui grossissent de plus en plus dans la suite; car à mesure qu'elles y sont ballottées par l'urine, elles attirent tout ce qu'elles rencontrent de matières épaisses, se les attachent, et se durcissent en augmentant ainsi de volume.

La pierre, une fois formée, est forcée de se précipiter vers le col de la vessie toutes les fois qu'on veut uriner, en ferme le passage, et cause des douleurs très-vives; c'est ce qui oblige les enfants calculeux à frotter et à tirailler le bout de la verge, s'imaginant que dans cette partie réside la cause qui les empêche d'uriner.

Une preuve que c'est la partie la plus épaisse et la plus trouble de l'urine qui reste au fond de la vessie, et qui forme les concrétions calculeuses, c'est que l'urine que rendent ceux qui ont la pierre, est extrêmement claire. Voilà de quelle manière se forme, pour l'ordinaire, cette maladie.

Chez les enfants, elle peut encore avoir pour cause un lait malsain, échauffé et bilieux. L'ardeur de ce lait se communique au ventre et à la vessie, en sorte que

Toutes ces données sont de la bonne hygiène. Hippocrate fait une distinction entre les eaux dures contenant des sels insolubles, et les eaux douces contenant des sels solubles, principalement des sulfates de magnésie et de soude, les premières resserrant le ventre, les secondes le relâchant.

Ce qu'il dit de l'eau de pluie est juste, puisqu'elle contient les parties volatiles de l'atmosphère, notamment l'iode. Il explique aussi sa prompte décomposition, qui est due, au contraire, aux matières animales, notamment aux infusoires.

En ce qui concerne l'eau de neige et de glace, Hippocrate la déclare

Si enim hyemis tempore vasculum, certa aquæ mensura affusa, sub dio exponere voles, uti maxime congeletur, deinde postridie in locum calidum delatum, ubi glacies maxime liquescat; tumque soluta fuerit, iterum aquam metiaris, aquam multo pauciorem reperias. Hoc certe indicio cognosces, quod congelatione id, quod est levissimum et tenuissimum, evanescit et exspirat, non, quod gravissimum et crassissimum, cum id ei contingere nequeat. Hanc igitur ob causam aquas de nive et glacie liquatas, earumque similes, ad quidvis pessimas esse existimo. Atque de aquis quidem, quæ ex imbribus, nivibus, et glacie colliguntur, ad hunc se res habet modum.

At vero calculo maxime tentantur, et renum morbis, ac urinæ stillicidio, et coxendicum affectionibus corripiuntur, herniæque iis suboriuntur, qui cujusque modi aquas bibunt, aut de magnis fluminibus, in quæ alia decurrunt, et de stagno, in quod multarum, et cujusvis generis aquarum rivuli deveniunt, quique advectitiis aquis utuntur, quæ ex longo, et minime brevi intervallo deducuntur. Neque enim fieri potest, ut aquæ inter se similes sint; verum aliæ dulces sunt, aliæ salsæ, et aluminosæ, aliæ de calidis effluunt. Atque hæ simul permixtæ inter se dissident, et semper superat, quæ valentissima est. Neque semper eadem viribus pollet, sed alias alia.

Sed et ex ventis, huic quidem boreas vires præbet, illi vero auster, et de reliquis eadem est ratio.

Ex his igitur limum et arenam in vasis subsidere necesse est, et ex earum potu prædicti morbi gignuntur. Quod vero non omnibus, deinceps dicam.

Quibus quidem alvus tum fluida, tum sana est, et vesica minime ignea, neque vesicæ os cum ea valde conspirat, ii quidem facile urinam emittunt, neque quidquam in vesica colligitur. Quibus vero alvus ignea fuerit, vesicam etiam eadem affectione teneri necesse est. Cum enim magis, quam natura postulet, calefacta fuerit, os ipsius inflammatione tentatur. Sic autem affectum urinam non emittit, sed in sese concoquit et adurit, et quod quidem in ea est tenuissimum, secernitur, quodque purissimum, transit, et cum urina educitur, quod vero crassissimum ac turbidissimum, colligitur, et concrescit, primum quidem minore copia, deinde majore. Cum enim per urinam volutatur, quidquid crassum constitit, ad sese applicat, eoque modo augetur, et in totum durescit. Dumque urinam emittit, ab urina vi propulsum ad vesicæ os collabitur, et urinam impedit, doloremque vehementem exhibet. Proindeque pueri calculo laborantes pudenda confricant, et vellicant, quod ipsis reddendæ urinæ causa eo loco esse videtur.

Hoc autem ita se habere indicio est, quod, qui calculo laborant, urinam ad instar seri limpidissimam reddunt, cum, quod in ea est crassissimum ac maxime returbidum, istic maneat ac versetur. Ac plerique quidem hoc modo calculum gignunt. Gignitur autem et pueris ex lacte, si non salubre fuerit, sed valde calidum et biliosum. Ventrem enim concalefacit, et vesicam, ac proinde, dum urina simul aduritur, istam affectionem sentit. Et mea quidem sententia præstat pueris vinum, quam maxime dilutum, exhibere, cum nimirum venas minus adurat et resiccet.

At in muliebribus pudendis non eodem modo contingit. Vesicæ enim fistula urinaria brevis est, et ampla, ut facile urinam propellat. Neque enim manu pudendum, velut masculus, confricat, neque fistulam urinariam contingit, quod intra pudenda perforata est, cumque meatus urinarii ampli sint, plus enim, quam pueri bibunt. Ac de his quidem hoc modo se res habet, aut ad hæc quam proxime accedit.

maigres, débiles et maladifs. Voilà ce qui résultera d'une pareille constitution pour les femmes enceintes.

Au reste, cette constitution amènera des dyssenteries, des ophthalmies sèches, et chez quelques personnes, des fluxions de la tête aux poumons. Il est probable que les dyssenteries attaqueront les hommes phlegmatiques et les femmes, à cause des humeurs pituiteuses qui descendent de la tête (aux intestins). Les sujets d'un tempérament bilieux seront plus exposés aux ophthalmies sèches, à cause de la chaleur et de la sécheresse de leurs chairs. Ceux d'un âge avancé auront des fluxions, parce que leurs vaisseaux sont peu serrés et vides de sang; en sorte que les uns seront frappés de mort subite, et que les autres deviendront paraplégiques de la partie gauche ou droite du corps.

Car toutes les fois qu'à un hiver austral, pluvieux et chaud, pendant lequel le corps ni ses vaisseaux n'ont pu se resserrer, succède un printemps boréal, sec, et froid, le cerveau, qui, à l'entrée de cette dernière saison, devait naturellement se détendre et se purger de toutes les humeurs qui causent les coryzas et les enrouements, se condense au contraire et se resserre; et s'il arrive que les chaleurs de l'été viennent le surprendre dans cet état, ce changement brusque doit occasionner ces maladies, auxquelles succèdent enfin les lienteries et les hydropisies, par la difficulté qu'éprouve le ventre à se dessécher.

Si l'été est pluvieux et austral, et qu'une automne pareille lui succède, l'hiver suivant sera nécessairement malsain. Les sujets d'un tempérament phlegmatique, ceux qui auront passé l'âge de quarante ans, auront des fièvres ardentes, et les hommes bilieux des pleurésies, des péripneumonies.

Si un été sec et boréal est suivi d'une automne pluvieuse et australe, il y aura probablement, l'hiver suivant, des maux de tête, des sphacèles du cerveau, des enrouements, des coryzas, des toux, et chez quelques individus, des phthisies.

Mais si l'automne est boréal et sec (comme l'été), et qu'il n'y ait eu de pluies ni au lever de la Canicule, ni à celui d'Arcturus, une telle constitution sera très-favorable aux tempéraments humides et phlegmatiques, ainsi qu'aux femmes; mais elle aura des effets absolument opposés pour les tempéraments bilieux, en les desséchant trop. Elle leur causera des ophthalmies sèches, des fièvres tant aiguës que chroniques, et à quelques-uns même des affections mélancoliques.

C'est que la partie la plus aqueuse et la plus ténue du sang et de la bile se consume, et qu'il n'en reste que la partie la plus épaisse et la plus âcre. Or, une pareille disposition des humeurs produit ces maladies chez les sujets dont je viens de parler; au lieu qu'elle est favorable aux personnes d'un tempérament phlegmatique, parce qu'elles arrivent à l'hiver dépouillées de toute humidité superflue.

C'est en examinant de la sorte la nature des différentes saisons, qu'on peut prévoir la plupart des effets qui doivent résulter de leurs variations. Mais il faut surtout prendre garde à leurs changements les plus considérables, pendant lesquels on ne doit ni donner les purgatifs (forts) sans nécessité, ni brûler ou inciser les parties voisines du ventre, que dix jours ne soient passés. Les plus grands et les plus dangereux changements arrivent pendant les quatre époques qu'on est convenu d'appeler les solstices et les équinoxes; mais surtout pendant le solstice d'été, et pendant l'équinoxe d'automne.

Il faut user de la même précaution par rapport au lever des astres, surtout à

Comme on vient de le voir, Hippocrate a tenu un compte exact des saisons quant à leur influence sur les maladies. Il est évident que dans des pays à climat constant, les maladies doivent être rares et bénignes, et qu'on pourrait, à la rigueur, s'y passer de la médecine, si on y menait une vie régulière. Ce sont donc les vicissitudes atmosphériques sur lesquelles il faut surtout insister. Ainsi qu'Hippocrate le dit, un printemps pluvieux succédant à un hiver sec, prédispose à la fièvre, le corps n'étant pas encore complétement débarrassé des humeurs que l'hiver y a amassées. Si, comme les hommes du Nord, nous avions l'habitude du froid, ce ne serait rien; mais l'hiver nous nous calfeutrons dans nos appartements, nos théâtres, et notre régime alimentaire est échauffant. La terre elle-même n'a pas été suffisamment drainée par la végétation et donne lieu à des exhalaisons : d'où les fièvres dites printanières.

Il est juste de dire que les orages purifient l'atmosphère à l'entrée de l'été, où règnent les vents étésiens ou généraux.

Un printemps froid succédant à un hiver doux, prédispose aux maladies aiguës inflammatoires : de la tête, de la poitrine, du ventre. Les femmes enceintes surtout en souffrent.

Un été pluvieux succédant à un printemps froid, produit le même effet qu'un printemps pluvieux par rapport à un hiver rigoureux.

Quant à l'influence des astres, elle n'est pas suffisamment établie pour qu'on puisse en tenir compte. Mais on ne saurait contester les effets des périodicités astronomiques. Les phénomènes météorologiques sont soumis pour la plupart à une loi de périodicité diurne. Beaucoup d'actes organiques présentent également des alternatives régulières d'augment et de décroissance, une sorte de flux et de reflux. Pendant la nuit, la digestion se fait plus lentement; la respiration est moins active, sa fréquence peut tomber de 20 à 15 inspirations par minute. D'après Proust, c'est de 10 heures du matin à 2 heures après midi qu'il s'échappe le plus d'acide carbonique par les voies respiratoires, et c'est la nuit qu'il s'en dégage le moins; de là le soulagement que la nuit procure, dans les inflammations des poumons. D'après Herviez et Saint-Léger, il existe dans l'exhalation de l'acide carbonique des variations horaires coïncidant avec celles du baromètre; ayant, comme ces dernières, deux *maxima* : l'un vers 9 heures du matin, l'autre à 11 heures du soir, et deux *minima*,

præcipueque æstivum. Periculosissima etiam ambo æquinoctia existimantur, maxime vero autumnale. Siderum quoque ortus observandi, præcipueque caniculæ, deinde arcturi, et vergiliarum occasus. His enim potissimum diebus morbi judicationem subeunt, et alii quidem perimunt, alii vero desinunt, aliique omnes in aliam formam et statum transeunt. Ac de his quidem ad hunc se res habet modum.

l'un vers 3 heures du soir et l'autre à 5 heures du matin. Le maximum du matin est plus grand que celui du soir. Collard de Martigues a constaté que c'est le matin que la peau exhale le plus d'acide carbonique. Le pouvoir calorifique augmente dans la matinée; il atteint son maximum vers le soir, pour diminuer pendant la nuit; la température du corps baisse alors de plus d'un demi-degré Réaumur. M. Chossat a constaté que cette oscillation de la chaleur animale ne se rattache, ni à une variation de la température de l'air ambiant, entre le jour et la nuit, ni au refroidissement général de l'atmosphère qui résulte du changement des saisons. Les mouvements respiratoires subissent une variation analogue à celle de la chaleur animale. Suivant Robinson, le pouls a son minimum de fréquence (65 à 70) vers 8 heures du matin, et son maximum (77 à 84) de 4 à 6 heures du soir. — Pabsneer rapporte le minimum de fréquence (70) vers 8 heures du matin, et son maximum (81) à 4 heures du soir.

Les exacerbations des maladies caractérisées essentiellement par l'accélération du pouls et l'accroissement de la chaleur doivent donc coïncider avec les heures du soir. C'est ce qui a lieu. Il en est de même de la prostration des forces. Voilà pourquoi nous préconisons dans ces cas l'arséniate de strychnine, l'aconitine et la digitaline, 2 à 3 granules de chaque (ensemble).

On voit que ces influences météorologiques doivent être prises en considération dans le traitement des fièvres. Avant la dosimétrie, elles étaient purement platoniques, puisqu'on n'avait pas les moyens de les combattre.

Tel est en substance le Livre de l'Air, des Eaux et des Lieux, incontestablement un des plus authentiques d'Hippocrate et qui révèle le mieux son génie d'observation.

TRAITÉ DES ÉPIDÉMIES

Ce traité est la continuation ou plutôt l'application du *Traité de l'Air, des Eaux et Lieux*. Hippocrate y traite de la constitution de l'atmosphère et de son influence sur le caractère des maladies régnantes. Nous allons donc le suivre dans ses énumérations.

PREMIÈRE CONSTITUTION. *Constitution de l'atmosphère.* — A Thase, vers l'équinoxe de l'automne, il y eut, pendant environ cinquante jours, jusque vers le coucher des Pléïades, des pluies fréquentes, peu froides, comme avec les vents du midi.

L'hiver fut doux ; il y eut peu de vents de nord, de la sécheresse. Pour le dire en un mot, il ressemblait au printemps.

Dans le printemps, des vents du nord, du froid, peu de pluies.

L'été fut souvent nébuleux, sec. Les vents étésiens, *nord-est*, soufflaient rarement, peu, par intervalles

La constitution fut donc généralement chaude et sèche (1).

Maladies qui régnèrent. — Il y eut peu de fièvres ardentes avant le printemps, qui fut froid, et qui succéda à une constitution tout à fait opposée : elles furent douces. On n'y voyait guère d'hémorrhagies, et l'on n'en mourait point. Il survenait des tumeurs aux oreilles, d'un côté, souvent de tous les deux, sans fièvre, les malades restant levés. Il s'y faisait quelquefois de petites inflammations, mais cela finissait absolument sans danger. Il ne s'y fit aucune suppuration, comme dans d'autres cas. Ces tumeurs étaient molles, étendues, sans inflammation, sans dou-

(1) In Thaso ad autumnum circiter æquinoctium, et sub vergiliarum occasum, pluviæ multæ, continentes et leves fuerunt, non secus ac spirantibus austris. Hyems austrina, quæ flatus aquilonares parvos, et justo majores siccitates habuit, atque etiam in totum veri similis fuit. Ver autem austrinum, frigidum, parvas habens pluvias. Æstas ut plurimum nubila, in qua ab imbribus cessatio fuit. Anniversarii venti (qui etesiæ dicuntur), parum, tenuiter, disjunctim, segregatimque spiravere.

leur ; elles se dissipèrent chez tous sans amener de changements notables. Les enfants en avaient, les adultes, les gens dans la fleur de l'âge, la plupart de ceux qui fréquentent le gymnase, qui s'exercent à la palestre, peu de femmes Il y eut beaucoup de toux sèches, de toux sans crachats. La voix devenait rauque subitement, quelquefois lentement. Il survenait des inflammations douloureuses aux testicules, de chaque côté, ou d'un seulement, avec fièvre chez presque tous, sans fièvre chez certains. Ils ne furent point, pour cela, dans le cas d'avoir besoin d'opérations chirurgicales.

Il y eut bien des phthisies, et elles furent généralement mortelles. — Avant le commencement de l'été, durant son cours, et à la fin de l'hiver, plusieurs individus épuisés de maladies chroniques s'alitèrent phthisiques : leur état, incertain jusqu'alors, se décidait. Il y en eut qui, menacés de phthisie par leur tempérament, commençaient par tomber d'abord dans cette maladie. Il en périt un grand nombre de ceux-là. J'ignore même si, de ceux qui s'alitèrent, il en survécut un seul pendant longtemps. Ils mouraient plus vite que ne meurent communément les phthisiques ; tandis qu'on soutenait facilement des fièvres très-longues dont on ne mourait point, comme je le dirai bientôt. La phthisie fut, durant ce temps, la seule maladie cruelle et qui causa beaucoup de morts.

État des phthisiques depuis l'invasion de la maladie jusqu'à la fin. — Voici quel était cet état. Fièvre avec frissons, continue, aiguë, qui ne cessait jamais entièrement. Elle tenait du caractère des doubles-tierces, plus forte un jour, moins le lendemain ; mais plus encore de celui des maladies très-aiguës. On y voyait des sueurs partielles, continuelles, de grands froids aux extrémités, qu'on ne pouvait réchauffer ; des troubles aux entrailles, avec peu de selles bilieuses, point mêlées, peu liées, brûlantes, fréquentes ; des urines claires, sans couleur, crues, en petite quantité, quelquefois épaisses, sans sédiment ; ou si elles en déposaient, il était mauvais, cru, et ne venait point à temps. On entendait une petite toux fréquente qui n'amenait que peu de crachats cuits, et avec beaucoup de peine. Ceux en qui la maladie était plus violente n'expectoraient rien de cuit ; ils périssaient avec des crachats toujours crus. La plupart se plaignaient, depuis le commencement jusqu'à la fin, de douleurs au gosier. Il était rouge, enflammé ; il en coulait peu d'humeurs ténues, âcres. Le dépérissement était prompt, le dégoût général jusqu'à la fin. Point de soif, délire chez plusieurs aux approches des derniers jours. Tel était l'état des phthisiques.

État des fiévreux dont la plupart réchappèrent. — Vers la fin de l'été et durant l'automne, beaucoup de fièvres continues, violentes. Elles étaient longues ; on les supportait néanmoins facilement. Il y avait des troubles d'entrailles qui ne produisaient rien de fâcheux. Les urines étaient de belle couleur, limpides, mais en petite quantité ; avec le temps, elles prenaient de la coction à l'époque de la crise. Peu de toux, point fatigante ; point de dégoût. La nourriture était facile. En somme, cet état était fort différent de celui des phthisiques, dont la maladie n'allait point suivant sa marche ordinaire, qui avaient de petites sueurs, des frissons, des redoublements erratiques, avec une fièvre continue qui prenait, chez la plupart, un caractère de double-tierce. La maladie dont il s'agit maintenant se jugeait, pour le plus tôt, le vingtième jour ; chez plusieurs, le quarante-huitième ; chez plusieurs aussi, le quatre-vingtième ; cela n'était pas constant ; il y en eut même chez lesquels elle

se termina sans crise. La plupart de ceux-ci ne furent pas longtemps sans fièvre; ls avaient des rechutes qui se jugeaient ensuite au bout de leur période. Plusieurs estaient malades jusqu'à l'hiver.

De ce que j'ai dit sur cette constitution, il résulte qu'elle fut mortelle pour les phthisiques seulement; les autres supportaient le mal assez facilement, et les fièvres n'étaient point mortelles.

On voit avec quelle exactitude les maladies régnantes sont relevées — mais fidèle à sa doctrine des crises, Hippocrate ne signale aucun traitement; en réchappait qui pouvait. C'est également le fait de nos médecins expectants, sans en excepter les homœopathes, pour qui le régime est le fond et les médicaments la forme. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu tant de symptômes intercurrents et de lésions, auxquelles on n'avait pas songé de prime abord. En effet, quand une fois la fièvre est abandonnée à elle-même, elle porte ses ravages sur les organes les plus faibles. Ce fut surtout le cas pour les malheureux phthisiques : « Leur état, incertain jusqu'alors, se décidait; il y en eùt qui menacés de phthisie par leur tempérament, commençaient d'abord par tomber dans cette maladie. Il en périt un grand nombre de ceux-là. J'ignore même si, de ceux qui s'alitèrent, il en survécut un seul pendant longtemps. » Il s'agit de phthisies galopantes, ou plutôt de pleuropneumonies intercurrentes. C'est une opinion accréditée dans le vulgaire queles phthisiques meurent à la chute des feuilles. On connaît le chant élégiaque de Millevoie. C'est un tort d'abandonner ces malades à leur triste destinée, tandis qu'on peut retarder la marche de la maladie par les défervescents et les médicaments compensateurs, tels que la caféine et ses sels (citrate ou arséniate).

SECONDE CONSTITUTION. *Constitution de l'atmosphère.* — A Thase, les orages, avant l'automne, ne furent point à l'ordinaire; il s'élevait subitement des vents du nord et du midi, avec des pluies et des ouragans. Cela dura jusqu'au coucher des Pléïades, pendant plus de cinquante jours.

Durant l'hiver, les vents nord-est régnèrent; beaucoup de pluies fort abondantes, des neiges, des variations fréquentes dans l'atmosphère. Les froids ne furent pas excessifs. Après le solstice d'hiver, quand le zéphir commence à souffler, les pluies furent copieuses. Beaucoup des vents du nord-est, des neiges et des eaux sans fin, avec des orages et des ouragans qui durèrent jusqu'à l'équinoxe.

Le printemps fut froid. Des vents du nord, des pluies, des orages.

L'été peu chaud. Les vents étésiens étaient continuels. D'abord, après le coucher d'Arcturus, les vents de nord recommencèrent, et beaucoup de pluies.

L'hiver fut généralement sain, toute l'année ayant été humide et froide (1).

(1) Ante autumnum in Thaso tempestates non tempestivæ, sed cum multis austris, et aquilonibus repentinæ, et humidæ prorupere. Taliaque ad vergiliarum occasum usque, et sub vergilias ipsas

Maladies qui régnèrent. — Avant le printemps, il y eut un grand nombre de maladies. Les ophthalmies commencèrent ; elles étaient humides, douloureuses, avec des larmes d'humeur crue, un peu graveleuse, et il s'y faisait peu d'abcès, elles répétaient souvent : elles ne finirent que tard, vers l'automne.

Durant l'été et l'automne, des dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, des cours de ventre bilieux avec beaucoup de matières claires, crues, mordicantes, quelquefois aqueuses. Il y avait des amas d'humeurs bilieuses qui donnaient des douleurs, des amas de sérosités piquantes qui faisaient des suppurations, des ardeurs d'urine sans vice dans les voies urinaires, mais provenant d'ailleurs ; des vomissements bilieux, pituiteux ; des rapports d'aliments non digérés, remontant de l'estomac ; des sueurs ; toutes les marques enfin d'humidité surabondante. On avait ces maux sans fièvre, de la manière que je le dirai bientôt. Quelques-uns en qui ils se réunissaient tous tombaient enfin dans la phthisie.

Dans l'automne et l'hiver, des fièvres continues, peu de fièvres ardentes, des fièvres marquées par des rehaussements le soir, des quotidiennes, des doubles-tierces régulières, des quartes erratiques. Chacune de ces espèces était commune, à la réserve des fièvres ardentes. Ceux qui étaient atteints de ces dernières ne les avaient pas bien fâcheuses ; ils n'avaient ordinairement ni hémorrhagie, ni délire, ni de symptômes graves. Les crises en étaient régulières ; elles finissaient la plupart le quatorzième jour. J'ignore que personne, durant ce temps, soit mort de la fièvre ardente, ni qu'il y ait eu des frénésies. Les fièvres tierces étaient beaucoup plus nombreuses, bien plus fâcheuses ; elles avaient cependant une marche régulière, bien marquée, surtout dans les quatre premières périodes. Après la septième, elles se terminaient exactement, sans qu'il y eût de rechute.

Les fièvres quartes se déclaraient chez quelques-uns dès le commencement ; chez un bon nombre de malades, elles succédaient à d'autres maux. Leur durée était longue comme à l'ordinaire, même plus longue. Les quotidiennes, les continues avec rehaussement le soir, et les erratiques étaient fort nombreuses et obstinées ; qu'on s'alitât ou qu'on ne s'alitât point, elles durèrent chez plusieurs jusqu'au coucher des Pléïades, même jusqu'à l'hiver. Les convulsions étaient fréquentes, surtout chez les enfants ; la fièvre s'y joignait ; d'autres fois les convulsions se joignaient à la fièvre ; elles se soutenaient longtemps chez la plupart, sans danger cependant, à moins que l'état ne fût funeste d'ailleurs.

Il y avait des fièvres continues sans la moindre intermittence, qui redoublaient toutes en double-tierce, ayant le redoublement violent un jour, moins fort le lendemain. Ce furent les plus fâcheuses de toutes, les plus longues, pleines de mauvais symptômes. Commençant d'abord doucement, croissant continuellement, augmentant aux jours critiques, et passant à l'état le plus terrible, elles donnaient

exstitere. Hiems autem aquilonia, aquæ multæ, vehementes, magnæ, nives, hisque intermixta ut plurimum aeris serenitas. Atque ista omnia contingebant, nec certe admodum inopportuna erant frigora. Jam vero post brumale solstitium, eoque tempore, quo spirare incipit favonius, extremæ hyemis frigora magna fuere, aquilones multi, nives et pluviæ continenter multæ, cœlumque, cum ventorum turbine nimbosum et nubilum, eaque ipsa non remiserunt, sed se ad æquinoctium extenderunt. Ver autem frigidum, aquilonium, pluviosum nubilumque, neque admodum æstuans æstas fuit. Venti anniversarii continenter spiravere, statimque ad arcturum, perflantibus aquilonibus, aquæ admodum multæ.

peu de relâche, et bientôt, après un court relâche, elles redoublaient de plus fort, à l'approche d'autres jours critiques. Il y avait des frissons absolument irréguliers, courts et rares chez certains malades, beaucoup de sueurs chez les uns, très-peu chez les autres, ne soulageant point, au contraire empirant le mal. Les extrémités roides chez la plupart sans pouvoir les réchauffer. Les insomnies n'étaient point générales; il y avait des assoupissements comateux, des troubles d'entrailles douloureux, même excessivement; les urines, pour l'ordinaire, ou claires, crues, sans couleur, donnant à la longue quelques signes de coction critiques ou bien épaisses, mais bourbeuses, ne donnant point de sédiment, ne se séparant point, ne donnant aucun signe de coction, ou donnant peu de sédiment cru, mauvais. Enfin, tous les symptômes étaient de mauvaise espèce. A cette fièvre se joignait une toux dont je ne puis dire si elle fut utile ou non. Ces divers symptômes obstinés, tourmentants, sans ordre, erratiques, non critiques, s'établissaient chez ceux qui étaient les plus malades, et chez ceux qui l'étaient le moins. Après s'être un peu calmés, ils reprenaient bientôt de nouveau. La fièvre, chez un petit nombre, se jugeait au plus tôt le quatre-vingtième jour; encore quelques-uns rechutèrent-ils; en sorte qu'elle dura, chez presque tous, jusqu'à l'hiver; elle finit chez plusieurs, sans crise. Les symptômes étant si fâcheux et si obstinés, les malades avaient un dégoût général, pricipalement ceux qui se trouvaient le plus mal. La soif n'était pas fort incommode.

Comme le mal était long, les symptômes très-fâcheux, le dépérissement considérable, il se faisait des dépôts, tantôt très-grands, auxquels les forces ne pouvaient suffire, tantôt petits, et qui n'étaient d'aucune utilité, qui se répétaient et rendaient l'état pire. On y voyait des dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, des diarrhées; chez quelques uns des hydropisies, des anxiétés et des nausées : soit que ces derniers accidents s'y réunissent, ou qu'ils ne s'y réunissent point, quand ils étaient très-forts, ils emportaient promptement le malade. Il y avait de petites éruptions qui n'étaient d'aucune utilité, qui ne répondaient point à la grandeur du mal, et qui disparaissaient promptement; des parotides qui ne délivraient de rien, qui n'indiquaient rien; quelques dépôts aux articulations, surtout à celle du fémur avec l'ischion, rarement critiques, qui se dissipaient en peu de temps.

Il mourait des malades de tout âge, mais surtout de petits enfants à la mamelle et de plus grands, de sept huit ou dix ans. On éprouvait quelquefois les symptômes seulement que j'ai décrits les premiers, d'autres fois ceux seulement que j'ai décrits les derniers. Les plus heureux de tous, ceux qui se sauvaient des plus grands dangers, c'étaient ceux en qui le mal causait la strangurie, en qui il se faisait des dépôts dans la voie des urines. Cela arrivait principalement aux enfants, même à plusieurs qui ne s'alitaient point dans la maladie. Il se faisait alors, dans peu de temps, un grand changement: si le ventre se fondait en selles de mauvais caractères, elles s'arrêtaient promptement. Le dégoût passait, la fièvre s'adoucissait. La strangurie était longue, laborieuse; les urines abondantes, épaisses, fort variées, rouges, mêlées de pus, douloureuses. Tous ceux-là échappaient : je n'ai pas su qu'il en soit mort un (1).

(1) Exsistente igitur anno toto humido, frigido, et aquilonio, ad hyemem quidem, ut pluri-

Ici encore nous devons faire les mêmes remarques que pour la constitution précédente. Les maladies régnantes ont été toutes incidentées, parce qu'on les a abandonnées à leur cours, soi-disant naturel : ainsi des ophthalmies, des dyssenteries, des fièvres tierces ou quartes, dont les types ont presque entièrement disparu depuis l'emploi méthodique de la quinine. Ces maladies ne volent point dans l'air, pour s'abattre sur les individus comme l'épervier sur sa proie. Il y a toujours moyen de les juguler en s'y prenant à temps. Nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de revenir sur ce que nous avons dit plus haut.

Hippocrate dit, dans ses réflexions générales sur les objets de la médecine et sur ses moyens : « La médecine a deux objets : guérir le mal et

mum bene valuerunt, ante ver autem plerique omnes moleste, et graviter vitam traduxerunt.

Primum itaque lippitudines fluentes, cum dolore, humentes, et crudæ obortæ sunt, sordes in oculis concretæ (quas lemas vocant), parvæ, nec sine difficultate multis erumpebant, quæ cum plurimis revertissent, tandem ad autumnum reliquerunt.

Jam vero per æstatem, et autumnum, ex intestinorum levitate, et torminibus, continuaque et inani egerendi cupiditate laborarunt, alvique fluidæ, biliosa, tenuia multa, cruda, et mordacia, nonnunquam etiam aquosa dejecerunt. Plerisque etiam circumflui, non sine dolore, humorum affluxus contigere, biliosi, aquosi, strigmentosi, purulenti, et qui urinæ difficultatem facerent, non ex proprio aliquo renum vitio, sed quod istis alia in aliorum vicem succederent. Vomitiones pituitosæ, biliosæ, et crudorum ciborum eductiones, ac sudores aderant, atque omnibus undequaque diffluebat humiditas multa. Multis autem hæc fiebant, qui erecti et stantes a febribus erant vacui, plerisque etiam febre correptis, de quibus mox scribetur. In quibus vero descripta omnia deprehendebantur, ii jam quidem ad autumnum, et sub hyemem, non sine labore tabidi evadebant. Febres erant assiduæ, atque eorum paucis quibusdam ardentes, diurnæ, nocturnæ, semitertianæ, tertianæ exquisitæ, quartanæ erraticæ.

Atque enumeratarum febrium singulæ multis oboriebantur, ardentes vero omnino paucis, iique ex ægrotantibus minimum laborarunt. Nam neque sanguis ex naribus, nisi paucus admodum, iisque paucis profluxit, neque deliarunt, cæteraque omnia placide tulere. Horum plurimis, bene admodum constituto, et composito judicationis ordine, febris ardens cum intermissione in septemdecim diebus solvebatur, atque haud scio, an quisquam tunc ex hac ipsa interierit, aut ad phrenitim devenerit. At vero tertianæ plures quidem, quam ardentes, et laboriosiores fuerunt, atque in his omnibus rite et ordine a primo insultu, ad quaternos circuitus processere, in septem vero absolute judicabantur, neque horum cuiquam reverterunt. Quartanæ autem multis per initia certo et rato quartanæ tenor, cœperunt, quibusdam vero non paucis ex aliis febribus, et morbis, secessus in quartanas fiebant, longæque his pro consuetudine, atque etiam interdum longiores contingebant. Sed et quotidianæ nocturnæque, et errantes multæ diuque plerisque perseveravere, tum erectis, tum decumbentibus, horumque plurimos febres sub vergilias et in hyemem usque, comitabantur. Multos autem statim ab initio, præcipueque pueros, convulsiones cum febre tentabant, quæ etiam febribus succedebant, erantque hæc plurimis diuturna quidem, innoxia tamen, nisi si quibus cætera omnia perniciem adferrent.

At vero continuæ quidem omnino febres erant, nihilque intermittebant, sed omnes invadebant earum febrium more, quæ ad tertianarum naturam proprius accederent, uno quidem die leviores, altero vero vehementiores, omnium, quæ tunc contingerent, violentissimæ, longissimæ, et laboriosissimæ per initia leves, et in totum perpetuo increscentes, diebus judicatoriis insultus habebant, et in deterius procedebant. Quæ etiam, cum parum allevassent, celeriter rursus ex intermissione vehementius invadebant, et diebus judicatoriis magna ex parte deterius affligebant. In his omnibus rigores incomposite et errabunde contingebant, paucissimique, et minimi, verum in cæteris febribus majores ut et sudores multi, his vero perpauci, nihilque allevantes, sed contra noxam afferentes.

Aux approches de l'équinoxe du printemps, des pluies copieuses; au printemps, des vents de nord, de la sécheresse, de petites pluies, du froid.

Au solstice d'été, peu de pluies, de grands froids jusqu'à la canicule. Après la canicule, jusqu'au coucher d'Arcturus, de la chaleur, des chaleurs suffocantes qui ne venaient point par degrés, continuelles, accablantes; point d'eau : les vents, étésiens soufflèrent vers le temps du coucher d'Arcturus. On eut des pluies par les vents du midi, jusqu'à l'équinoxe d'automne (1).

Maladies qui régnèrent. Paralysies. — Dans cette constitution, les paralysies commencèrent vers l'hiver, et elles furent nombreuses. Certains moururent très-promptement. Cette maladie fut assez épidémique. Les santés allèrent d'ailleurs assez bien jusqu'aux approches du printemps. Les fièvres ardentes commencèrent avant le printemps, se soutinrent jusqu'à l'équinoxe et jusqu'à l'été. La plupart de ceux que la maladie avait pris dans le printemps et au commencement de l'été en réchappèrent; il en mourut peu; elle devint mortelle après les pluies, dans l'automne; plusieurs en périrent.

Fièvres ardentes. Les hémorrhagies y furent généralement salutaires. — Dans les fièvres ardentes, les hémorrhagies du nez qui coulèrent au temps convenable, et abondamment, furent toutes salutaires. Je ne crois pas qu'il en soit mort dans cette constitution un seul qui ait eu d'hémorrhagie en son temps et abondantes. Philisque, Épaminon et Silenus sont morts; mais l'hémorrhagie qui parut le quatrième et le cinquième jour ne fut que peu de chose. Presque tous les malades avaient des frissons aux temps de la crise, surtout ceux qui n'avaient point eu d'hémorrhagie. Les redoublements commençaient avec des frissons, et ils finissaient par des sueurs. Certains eurent des ictères le sixième jour; ceux-là se purgeaient par les urines; ou bien il survenait dans les entrailles des troubles qui les soulageaient, ou une hémorrhagie abondante, comme il arriva à Héraclide malade chez Aristocyde. Il eut une hémorrhagie par le nez et du trouble dans les entrailles, et se purgea par la vessie; il fut jugé le vingtième jour. Il n'en fut pas de même du domestique de Phanagorée; il n'eut rien de cela, il mourut. Lès hémorrhagies furent fréquentes, surtout chez les petits enfants et chez les jeunes gens. La plupart de ceux qui n'en avaient point moururent. Les vieillards avaient des jaunisses ou des troubles d'entrailles, ou bien des dyssenteries comme Rion chez Silène.

Les dyssenteries. — Les dyssenteries devinrent épidémiques dans l'été. Ceux qui avaient eu des hémorrhagies finissaient par la dyssenterie, comme Myllus et le fils d'Eraton, qui, après une hémorrhagie très-abondante, tombèrent dans un état purement dyssentérique.

Maladies où l'humeur était erratique. — L'humeur se portait çà et là chez plusieurs malades. Certains, avant la crise, n'eurent pas d'hémorrhagie. Il se faisait

(1) Paulo ante arcturum, sub ipsoque arcturo, imbres copiosi et magni, spirantibus aquilonibus, in Thaso fuerunt, circa æquinoctium autem, et ad vergilias usque, parvæ et modicæ pluviæ austrinæ. Hiems, aquilonibus perflata, justo majores siccitates, frigidos ventos, et magnas nives habuit. Ad æquinoctium autem maxima frigora. Ver aquilonium, exsuperantes siccitates, modicæ pluviæ, et frigidæ. Circa æstivum solstitium aquæ paucæ, frigora magna ad canem usque. Post canem vero, ad arcturum usque, per calidam æstatem, æstus magni, qui non per intervalla, aut sensim fierent, sed tum perpetui, tum vehementes. Non pluebat, anniversarii venti spiravere. Ad arcturum autem pluviæ austrinæ, ad æquinoctium usque.

des parotides qui disparaissaient ; après quoi il survenait des pesanteurs au flanc gauche et au haut de l'ischion, avec des malaises au temps critique. Ils rendaient un peu d'urines claires et quelque peu de sang par le nez. Antiphon, fils d'Aristobule, eut une hémorrhagie le vingt-quatrième jour ; il guérit, et fut jugé définitivement le quarantième.

État des femmes. — Il y eut plusieurs femmes malades, moins cependant que d'hommes. Il n'en mourait pas autant. Leurs couches furent généralement difficiles ; elles tombaient malades après avoir accouché. Plusieurs de celles-ci mouraient. La fille de Télebalus mourut le sixième jour, à la suite des couches. Les règles prenaient la plupart de celles qui étaient malades. Quelques-unes eurent des hémorrhagies par le nez. Les hémorrhagies se déclarèrent chez plusieurs filles dès le commencement. Il y en eut qui avaient l'hémorrhagie et les règles. La fille d'Aïtharse eut d'abord les règles avec une hémorrhagie abondante du nez. Je n'ai pas su qu'il en soit mort quelqu'une de celles qui furent dans ce cas. Mais toutes les femmes grosses qui tombaient malades avortaient, autant que j'ai pu le savoir.

Observations sur les urines. — Presque tous les malades rendaient les urines de belle couleur, claires, faisant quelque petit dépôt, avec quelques selles bilieuses. Chez beaucoup d'autres, la maladie, après la crise, se terminait en dyssenterie, comme chez Xénophane et chez Critias. Après avoir rendu beaucoup d'urines aqueuses, sans couleur, limpides, ils en eurent, après la crise, qui déposaient un bon sédiment, avec tous les autres signes d'une crise salutaire, ce qui est digne de remarque. Cela arriva aussi à Bion chez Silenus, à Cratie, logée chez Xénophane, au fils d'Aréton, à la femme de Mnésistrate : tous tombèrent dans la dyssenterie. Il reste à savoir si c'est pour avoir eu les urines aqueuses.

Crises heureuses le onzième jour, vers l'équinoxe d'automne. — Vers le coucher d'Arcturus, *vers la fin de l'été et à l'entrée de l'automne,* il y eut des crises le onzième jour, qui ne furent pas suivies de rechute, comme on pouvait le craindre. On tombait alors dans un état comateux, surtout les enfants, et nul n'en mourait.

Terminaison funeste des fièvres ardentes en frénésie, chez ceux qui les eurent vers la fin de l'automne, et description de la fièvre ardente, quand elle devait prendre une mauvaise tournure. — Les fièvres ardentes se soutenaient à l'équinoxe d'automne jusqu'au coucher des Pléïades et à l'entrée de l'hiver. La plupart des malades tombaient alors dans la frénésie, et ceux-ci n'échappaient guère. Cela était arrivé rarement dans l'été. Quand la fièvre ardente devait être funeste, elle s'annonçait ainsi dès le commencement. Les malades avaient d'abord une fièvre aiguë, quelques frissons, insomnie, soif, des malaises généraux. Ils ne pouvaient rester dans la même place. Quelques légères sueurs au front et aux clavicules ; jamais de sueur générale, beaucoup de délire, des frayeurs, de la tristesse, froid aux extrémités, aux pieds, surtout aux doigts des mains, des redoublements aux jours pairs. La plupart étaient dans un grand travail le quatrième jour ; la sueur était communément froide ; les extrémités ne pouvaient se réchauffer, elles restaient pâles et froides. On n'avait point soif. Les urines étaient noires, en petite quantité, transparentes. Le ventre n'allait point. Ceux-là n'avaient pas d'hémorrhagie du nez, ou bien elle était de quelques gouttes. Nul ne fut dans le cas d'avoir des rechutes ; ils mouraient le sixième jour des sueurs. Tous ces symptômes se montraient en ceux qui tombaient dans la frénésie ; de ceux-ci, la plupart avaient la crise le onzième

jour, certains le vingtième. Ceux qui n'avaient point de frénésie dès le commencement, le troisième ou le quatrième jour, et qui étaient assez bien pendant le premier temps, tombaient dans la violence de la maladie le septième (1).

(1) In hac temporis conditione ad hiemem partium resolutiones cœperunt, multosque invaserunt, ex quibus nonnulli celeriter interierunt, mire quippe vulgariter grassabatur hic morbus, cetera vero integre degebant. Febres autem ardentes ante ver cœperunt, et ad æquinoctium usque, et ad æstatem perseveraverunt. Quos itaque statim, sub ipsa veris et æstatis primordia, morbus invasit, plerique omnes superstites evaserunt, paucique interierunt. Cum vero autumnus esset pluviœque impeterent, lethales erant, pluresque peribant.

Inerant vero in febribus ardentibus affectiones hujusmodi, ut qui bene et largiter sanguinem e naribus profudissent, ii vel ex eo maxime servati viderentur, neque ullum, cui modo sanguis bene profluxisset, hoc in statu mortuum videre licuit. Philiscus siquidem, et Epaminon, ac Silenus, quod his quarto die, et quinto de naribus parum stillaverit, mortem obierunt. Plerique igitur omnes ægri, appetente judicatione, rigore corripiebantur, iique potissimum, qui sanguinem e naribus non profudissent, atque hi insuper, novo suborto rigore, exsudarunt. Quosdam etiam sexto die morbus regius prehendit, verum istos per vesicam expurgatio, aut commota alvus, aut larga sanguinis e naribus profusio sublevavit, quale quid Heraclidi, qui apud Aristocyden decumbebat, contigit, quippe qui largum e naribus sanguinem profudit, et alvum conturbatam habuit, et per vesicam perpurgatus est. Vigesimo autem die judicatione est liberatus, non quomodo Phanagoræ famulus, qui, cum ipsi nihil horum quidquam evenisset, perint. Plurimis sanguis e naribus erumpebat, præcipue tamen adolescentibus, et ætate florentibus atque eorum bona pars periit, qui sanguinem e naribus non profuderunt. Ætate autem provectioribus res sese in morbum arquatum vertebat, aut iis alvi commotæ, aut intestinorum difficultates aderant, quale quid Bioni, qui ad Silenum decumbebat, contigit.

Æstate etiam intestinorum difficultates populariter vagatæ sunt, et quidam eorum, qui morbis conflictabantur, quibus etiam sanguis e naribus eruperat, hunc exitum habuerunt, ut in difficultatem intestinorum inciderent, quale quid Eratonis puero, et Myllo accidit, qui post multam sanguinis e naribus profusionem, in difficultatem intestinorum delapsi sunt, et periculo exemti.

Copiosus igitur præcipueque hic humor fluitabat. Siquidem nonnullis, impendente judicatione, sanguis e naribus non profluxit, sed ad aures enati tumores disparuerunt. Quibus evanescentibus, ad sinistri lateris inanitatem, summamque coxendicem, gravitas decubuit, doloribusque post judicationem, obortis, atque urinis tenuibus prodeuntibus paucum e naribus sanguinem profundere cœperunt. Ac circiter quartum et vigesimum diem Antiphonti, Critobuli filio, humores in sanguinis e naribus profluvium secesserunt, quod ubi desiit, integre circa quadragesimum diem judicio est absolutus. Mulieres præterea multæ ægrotarunt, minus tamen, quam viri, nec ita multæ obierunt. Plurimæ autem difficulter partum ediderunt, atque a partu insuper laborarunt, ipsæque potissimum obierunt, non secus ac Telebuli filia, quæ sexto a partu die interiit. In febribus itaque plurimis menses apparuerunt, nonnullis etiam sanguis ex naribus profluxit, multisque virginibus id tum primum contigit. Est, ubi etiam sanguis e naribus, quibusdam vero menstruæ purgationes erumperent, quale quid in Dætharsis filiæ virgine tum primum apparuit, cum larga sanguinis e naribus profusione. Atque haud scio, quibus horum quidquam rite evenerit, an ex iis quæquam perierit. In quas vero prægnantes morbus forte incidit, hac omnes, quod sciam, abortionibus periclitatæ sunt; plurimis vero urinæ bene quidem coloratæ, tenues autem, et pauca habentes subsidentia, cum dejectionibus tenuibus, et biliosis; plerisque vero alioqui judicatis morbus in intestinorum tormina desiit, quale quid Xenophani et Critiæ accedit. Urinæ etiam quibusdam dilutæ multæ, liquidæ, tenues post judicationem fuerunt, in quibus, cum reliqua etiam probe judicata forent, multa subsedere. Atque hoc quidem recensere, æquum videtur, in quibus fuere Bion, qui apud Silenum decumbebat, Cratia, quæ cum Xenophane versabatur, Aretonis puer et Mnesistrati uxor, qui omnes postea in difficultatem intestinorum delapsi sunt. An vero idcirco id contigerit, quod urinæ dilutæ prodierint, animadversione dignum est.

Multi circa Arcturum undecimo die judicatione absoluti sunt, neque his, quæ ob justam causam fieri solent, morborum reversiones recurrerunt. Sub hoc tempus autem sopore opprimebantur, atque

A notre tour, nous ferons quelques remarques, afin de n'être point placé parmi les médecins *déraisonnables*.

Si dans ses observations de maladies Hippocrate ne mentionne pas le régime, c'est afin de ne pas allonger inutilement la relation, et on peut être certain que toutes les conditions de la diététique ont été remplies. Quant aux remèdes, nous avons dit pourquoi Hippocrate en était sobre : afin de ne pas nuire. Il cite l'ellébore, afin de faire voir qu'il en avait peur : *Convulsio ex veratro lethalis*. (*Aph.*, sect. V.) Si, comme le dit le professeur de Montpellier, Hippocrate avait eu une matière médicale *curative*, il n'eût pas manqué d'en faire connaître l'emploi. Mais il fut nécessairement restreint aux *simples*.

Sans être contraire à la saignée, il la réservait aux congestions franches ; et il se fût bien gardé de les employer dans les fièvres où il existe toujours de la dépression vitale.

Ceci dit, nous en venons aux observations. Nous allons les donner à la suite les unes des autres, et ajouterons quelques commentaires à la fin.

Chez le premier malade (Philisque), nous voyons une de ces fièvres rémittentes sans aucune de ces localisations qui pourraient faire admettre que tel ou tel organe a été spécialement atteint. La fièvre a forcé le malade de s'aliter dès le premier jour. Il y eut le second jour des sueurs laborieuses, et, le lendemain, un lavement fit du bien.

C'est dans des cas analogues que les médecins dosimétristes commencent par le Sedlitz Chanteaud, afin de déblayer les premières voies et de préparer l'action des alcaloïdes défervescents. Ils évitent ainsi l'adynamie et l'ataxie que nous avons vues se prononcer de plus en plus chez le malade d'Hippocrate, et qui indiquent des congestions veineuses, notamment dans la rate qui *s'était élevée et faisait comme une bosse*. Ainsi s'expliquent également les urines noires, le froid des extrémités, le délire, l'absence de sommeil, le cerveau n'ayant plus reçu qu'un sang carbonisé. La lutte se termina par la mort le seizième jour.

Chez le second malade (Silène), la fièvre fut la suite d'un excès de jeûne et de boissons. La mort survint le onzième jour. Il serait malheureux que toute débauche dût avoir des conséquences aussi malheureuses. Ici encore la fièvre fut abandonnée à sa marche naturelle ; mais la nature fut impuissante à la juger. Aujourd'hui on ferait un lavage à fond du canal intestinal avec le Sedlitz Chanteaud et on aurait recours aux alcaloïdes défervescents.

Chez le troisième malade (Hérophon), la fièvre a été jugée sans mort, mais non cependant sans danger. Il s'est agi d'une fièvre bilieuse, avec

tismale, qui n'a été jugée que le quarantième jour, après une foule de péripéties, tels que délire, gonflement des parotides (sans suppuration), douleurs intraorbitaires et ischiatiques, diarrhées abondantes, soit séreuses, soit dyssentériques, etc. Nouvelle preuve qu'il est dangereux d'abandonner ces fièvres à elles-mêmes.

Chez le onzième malade (femme Dromiade), la fièvre se déclara deux jours après ses couches, avec symptômes cérébraux. La mort eut lieu le sixième jour avec convulsions. — Quelques granules d'hydro-ferro-cyanate de quinine et d'arséniate de caféine auraient aujourd'hui raison de cette fièvre.

Chez le douzième malade, la fièvre survint après souper. — Il s'est agi encore d'une indigestion, puisque dans la nuit il y eut des vomissements. Il survint des symptômes de méningite et d'entérite, et le onzième jour le malade mourut. — Un simple lavage au Sedlitz Chanteaud et quelques granules défervescents suffiraient aujourd'hui dans ces cas.

Chez le treizième malade, la fièvre prit au troisième mois de la grossesse, avec délire, convulsions et paralysie de la main droite. Il s'est donc agi d'un transport à la tête. La fièvre prit une forme rémittente, puis intermittente et disparut le quatorzième jour après vomissement de matières bilieuses. — Ici encore un simple lavage au Sedlitz Chanteaud et quelques granules défervescents suffiraient.

Enfin chez le quatorzième malade (Mélidie), il s'est agi d'une fièvre de peu d'importance, qui fut jugée le onzième jour.

Tirons maintenant de ces faits la conclusion que la fièvre ne doit jamais être abandonnée aux soins de la nature. — C'est pour l'avoir fait qu'on a créé tant d'entités morbides qui ne sont — en réalité — que des localisations de la maladie, comme dans un incendie nous voyons le feu prendre tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Éteignez le feu dans son foyer et l'incendie s'arrêtera. C'est ainsi que fait le médecin dosimètre avec le Sel Chanteaud et les alcaloïdes défervescents.

Quand la jugulation des maladies aiguës sera passée en fait accompli, toutes ces prétendues maladies *ex cathedrâ* disparaîtront.

APHORISMES

LIVRE Ier. — SECTION Ire.

Les aphorismes d'Hippocrate résument, en sentences facilement retenables, ce qu'il a développé dans ses traités des Pronostics, du Régime, des Eaux, de l'Air et des Lieux, des Épidémies. Nous pourrions donc nous dispenser d'y revenir. Cependant comme on s'est servi de son couvert pour s'autoriser dans certaines abstentions, force nous est d'en dire un mot ici.

Nous ne prendrons que les aphorismes les plus saillants, ceux sur lesquels on s'est principalement appuyé.

I. L'art est long ; la vie est courte ; l'occasion passe vite ; l'épreuve est trompeuse; le jugement est difficile. Non-seulement le médecin doit faire ce qu'il faut, mais le malade aussi ; et les serviteurs, et tous les entours (1).

C'est cet aphorisme qui a donné lieu aux incertitudes du médecin, à son scepticisme.

La vie est courte : moins pour ce qu'on fait que pour ce qu'on a à faire. Chaque génération transmet son héritage à la génération qui suit, et c'est à cette dernière, non à manger cet héritage en herbe, mais à le développer, afin que les générations futures en voient le complément.

(1) Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Neque vero satis est, ad ea, quæ facto opus sunt, præsto esse, sed et ægrum, et eos, qui præsentes sunt, et res externas, ad id probe comparatos esse oportet.

Le progrès est donc inhérent à l'homme. C'est ce qui le distingue des animaux, restant toujours au même point. Il est vrai que le cercle de leurs attributions est limité à leurs besoins, par leur instinct, qui ne les trompe jamais, tandis que l'homme, la plupart du temps, se laisse guider par ses illusions.

Ce n'est donc pas le nombre des années qu'il faut voir, mais la manière dont on les a employées. Sous ce rapport, il y a peu d'hommes réellement progressifs. Ils piétinnent sur place, ne voyant pas que de cette manière ils forment sous eux une sorte de sable mouvant où ils finissent par disparaître; tandis que s'ils s'étaient attachés à un progrès, quelque mince qu'il fût, leur mémoire leur eût survécu.

« L'art est long » : oui, puisque depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, il s'est écoulé près de deux mille ans. Mais sur cette longue route que d'obstacles, venus plutôt des hommes que de l'art lui-même! Ceux qui se trouvent en tête, en s'arrêtant, empêchent ceux qui sont en arrière d'avancer. Il se forme ainsi des obstructions, comme au fameux pont de la Bérésina. Les plus ardents se jettent à l'eau et s'y noient.

N'est-ce pas là l'histoire de tous ceux qui ont voulu faire progresser la médecine en dépit des hommes de leur temps? Vésale crée l'anatomie de l'homme, et les sectateurs de Galien le déclarent fou (*vesanus!*), un monstre abominable qu'il faut faire disparaître de la surface de la terre (Sylvius). Aussi, il vécut loin de son pays, et mourut, ignoré, à l'hôpital de Zante. (Voir nos *Études sur André Vésale.*) — Harvey découvre la circulation du sang : ce fut un crime bien plus grand, car si l'anatomie se fait à l'amphithéâtre, la physiologie, au lit des malades, donne de constants démentis à ceux qui en méconnaissent les lois.

Aujourd'hui, l'art médical est-il fait? Que trop peut-être, car c'est une « inutile histoire naturelle », un musée anatomo-pathologique où s'étalent, non des merveilles de la nature, mais des monstruosités de la science.

Au lieu de s'avancer dans cette voie, nous devons, au contraire, nous appliquer à en effacer la tradition. Sous ce rapport, la médecine doit imiter la chirurgie qui va constamment se simplifiant. Voyez les fractures : les cals défectueux n'ont-ils pas disparu, grâce aux appareils amovo-inamovibles?

L'art n'a été long à se faire que par rapport aux hommes qui le mettent en pratique, et non par rapport à lui-même. Les sauvages, par leur simple bon sens, ont inventé l'appareil immobilisateur, précisément parce qu'ils se laissent conduire par la nature et non par les règles ou le *magister dixit*. De même, pour se guérir de la fièvre, ils extraient les principes

dire qu'on fait mourir les malades à petit feu. Le corps se consume comme un bois trop sec.

III. Quand la maladie est violente, avec des symptômes terribles dès les premiers jours, on doit user du régime le plus austère. Si le mal est moindre et admet une diète moins sévère, on se relâche sur le régime à proportion que la maladie est moins forte (1).

Il résulte de cet aphorisme que, plus vite on abattra une maladie aiguë, plus vite on pourra nourrir le malade, c'est-à-dire abréger la convalescence.

IV. Il faut savoir juger le malade. Pourra-t-il, avec une diète tenue, suffire contre la force du mal ; ou sera-t-il obligé de céder le premier, et n'y suffira-t-il point faute d'une nourriture suffisante ; ou bien la maladie cédera-t-elle, et s'affaiblira-t-elle la première (2).

Question de vie ou de mort, comme on voit. *Be or not to be*. Dans la guerre américaine de la sécession, comme dans celle de Crimée, et également dans la guerre franco-allemande de 1870-71, la mortalité fut grande ou faible, selon que le régime des malades fut plus ou moins substantiel. Plus les individus sont forts, plus ils ont besoin de nourriture ; ce sont ceux qui, dans la diète absolue, succombent les premiers. C'est donc une erreur de croire que par l'inanition on diminuera l'intensité de la maladie. C'est le contraire qui a lieu.

V. Quand le mal est d'abord dans sa vigueur, il faut d'abord une diète tenue. Quand le fort du mal doit venir dans la suite, on diminue peu à peu la nourriture avant et durant l'époque de sa violence : on nourrit davantage au commencement, afin que le malade y suffise (3).

C'est-à-dire qu'il faut faire comme lorsqu'une place forte doit être attaquée : la ravitailler. Mais une fois qu'elle est bloquée, on ménagera les vivres. C'est ce qu'on fait pour les malades au moyen des alcaloïdes défervescents, c'est-à-dire diminuant la combustion fébrile.

VI. Dans les maladies qui ont des périodes de rehausements, ne donnez point

(1) Cum ergo morbus est peracutus, extremos protinus obtinet labores, et extreme tenuissima victus ratione necessario utendum. Cùm vero non est, sed pleniorem victum adhibere concessum est, tam a tenui victu se subducere oportet, quam morbus ab extremis recesserit.

(2) Ad conjectura etiam ex ægro facienda, an cum eo victu satis esse possit, ad morbi vigorem usque, an non prius ille deficiat, neque cum tali victu satis esse possit, vel prior morbus deficiat, et obtundatur.

(3) Quibus igitur statim vigor adest, iis protinus victus tenuis exhibendus. Quibus vero postea vigor futurus est, iis sub ipsum vigoris tempus, et paulo ante, cibus subtrahendus. Antea vero uberior cibus exhibendus, quo æger satis esse possit.

d'aliments aux temps qui précèdent les crises ; au lieu de forcer à en prendre, supprimez-en (1).

Ceci suppose toujours que les malades soient abandonnés à leurs propres forces ; mais en les soutenant au moyen des médicaments défervescents, on pourra arriver plus tôt aux aliments compensateurs. C'est là l'avantage de la méthode dosimétrique.

VII. Dans le temps des crises, et après les crises parfaites, ne mouvez rien ; ne changez rien, ni par des remèdes, ni par une irritation quelconque. Laissez aller (2).

Ceci équivaut à dire que lorsqu'il n'y a pas nécessité, il faut s'abstenir, afin de ne pas contrarier la nature. Ainsi on ne fera rien contre les épistaxis, les diarrhées, les sueurs critiques.

VIII. Ne jugez point des évacuations par leur quantité. Sont-elles comme elles devraient être ; et le malade en est-il soulagé ? alors, dussent-elles mener jusqu'à la défaillance, il faut les laisser aller ; pourvu que les forces du malade y suffisent (3).

Les évacuations critiques ne sont pas débilitantes de leur nature et, au contraire, relèvent les forces du malade, mais à la condition qu'on ne les ait point épuisés par un traitement soustracteur, tels que les saignées et les purgations.

IX. Quand on purge à propos, cela se reconnaît à ce que le malade se trouve mieux, et qu'il n'en est pas trop fatigué. Il en est tout autrement dans le cas contraire (4).

Si les Sangrados et les Purgons avaient tenu compte de cet aphorisme, ils n'auraient pas envoyé tant de victimes aux sombres Bords.

X. Dans les maux aigus, usez rarement de remèdes, même au commencement, et regardez-y bien, avant d'en prescrire (5).

(1) In exacerbationibus cibum refugere oportet, exhibere enim noxium. Et quæcumque per circuitus ingravescunt, in ipsis accessionibus reformidare oportet.

(2) Quæ judicationem subeunt, aut jam perfecte subierunt, ea neque moveto, neque medicamentis, neque aliis irritamentis innovato, sed sinito.

(3) Quæ prodeunt, copia minime æstimanda, sed ut, qualia expedit, prodeant, et æger facile ferat. Atque ubi ad animi defectionem usque educere oportet, id etiam faciendum, si æger sufficere queat.

(4) Cum purgantur, quæ purgari decet, confert, et facile tolerant, ubi contra accidit, difficulter.

(5) In morbis acutis raro, et per initia, medicamentis purgantibus utendum, idque diligenti ante adhibita circumspectione faciendum.

C'est-à-dire les remèdes perturbateurs de la vieille médecine et non les remèdes modérateurs de la dosimétrie. Prenons, pour exemple, les fièvres éruptives : s'il y a des maladies aiguës qui sembleraient devoir être abandonnées à elles-mêmes, ce sont bien, sans doute, la variole, la rougeole, la scarlatine. Eh bien! c'est tout le contraire. Dans une épidémie de rougeole dont le *Répertoire universel de médecine dosimétrique* a rendu compte, il a été démontré que la plupart des malades pour lesquels on n'a rien fait au début, ont succombé, tandis que ceux auxquels on a donné dès le commencement, les alcaloïdes défervescents : aconitine, vératrine, strychnine, digitaline, etc., ont réchappé. La raison en est fort simple : dans un terrain aride, rien ne peut pousser; il en est de même dans une peau mordicante.

XI. Y a-t-il des matières à évacuer, videz-les par où le mal se porte, par les organes convenables (1).

La vulgarisation du Sedlitz Chanteaud a pour résultat d'empêcher ces amas de matières qui réclament l'emploi des vomitifs ou des purgatifs. Elle a aussi coupé court à ces soi-disant pilules de santé, dont une publicité effrénée embouche, chaque jour, la trompette aux quatre coins de l'horizon.

LIVRE II.

I. Quand, dans une maladie, le sommeil est laborieux et pénible, mauvais signe; quand il soulage bon signe (2).

Dans l'état de santé, le sommeil est réparateur, parce que, la nuit, il ne se fait aucune dépense organique. Toutes les fonctions se ralentissent en effet, de sorte qu'on ne saurait prétendre que c'est du temps perdu. Il faut pour que le sommeil ait lieu, que le cerveau ne soit le siége d'aucune excitation. On pourrait le comparer alors à un animal qui se couche. La circulation étant moins active, le sang se porte en moindre abondance à la tête, et les mouvements d'élévation et d'abaissement de la masse cérébrale sont moins marqués. Aussi, lorsque sous l'empire de quelque excitation les artères cérébrales battent avec force, on ne dort pas. Il en

(1) Quæ educere oportet, quo maxime vergunt, eo ducito, per loca convenientia.

(2) Quo in morbo somnus laborem facit, lethale; quodsi juvet somnus, minime lethale.

est de même, lorsque le retour du sang veineux est empêché : par exemple par l'accumulation des matières fécales ou des urines.

Toutes ces circonstances doivent être prises en considération dans l'état de maladie. Il ne faut donner des narcotiques qu'après avoir, préalablement, vidé la vessie et le rectum. De même qu'il ne faut pas se coucher l'estomac plein.

Le meilleur moyen de provoquer le sommeil, c'est de faire tomber la fièvre au moyen des acaloïdes défervescents : aconitine, digitaline, strychnine.

II. Le sommeil qui calme le délire est bon (1).

Cet aphorisme est le corollaire du précédent, et des explications que nous venons d'y ajouter. Ainsi le délire nerveux se calme beaucoup mieux par la strychnine, l'aconitine et la digitaline que par les narcotiques. Nous ferons remarquer que l'opium produit le sommeil, parce qu'il est à la fois calmant et convulsivant, et à cause de l'équilibre fonctionnel qui en résulte.

III. Sommeil, insomnie, l'un et l'autre trop forts, sont mauvais (2).

Nous avons dit que l'insomnie est due à une trop grande excitation cérébrale; elle peut dépendre aussi de l'anémie, ou bien d'un sentiment de vacuité. Le sommeil lourd est dû à une stase veineuse, c'est-à-dire une sorte d'asphyxie cérébrale.

IV. Ni la réplétion, ni la faim, ni toute autre chose qui excède les bornes de la nature, n'est bonne (3).

La faim, moralement, est mauvaise conseillère, *male suada fames*. Physiquement, cette excitation peut aller jusqu'à la fièvre et au délire. Voilà pourquoi il ne faut pas la laisser subsister chez les malades. Dès que le besoin s'en fait sentir, il faut le satisfaire.

V. Les lassitudes spontanées annoncent des maladies (4).

Ces lassitudes se font surtout remarquer dans les prodromes de la

(1) Ubi delirium somnus sedaverit, bonum.

(2) Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum denuntiant.

(3) Neque satietas, neque fames, neque aliud quidquam bonum, quod supra naturæ modum fuerit.

(4) Lassitudines, sponte obortæ, morbos prænuntiant.

fièvre typhoïde. On les calmera par le repos, la strychnine, la quinine (arséniate ou sulfate), afin de lever la prostration vitale.

VI. Quand les malades ne sentent point leurs maux, c'est signe que la connaissance s'aliène (1).

Il faut distinguer ici la sensibilité locale de la sensibilité générale, Ainsi, quand une douleur s'apaise subitement sans que les symptômes matériels aient disparu, c'est un signe de gangrène. Dans les fièvres graves, les malades n'ont pas de perception nette, à cause de la prostration vitale. Il faut donc les relever de cette dernière par des incitants vitaux, principalement par la strychnine.

VII. Quand le corps a dépéri lentement, rétablissez-le peu à peu au moyen de la nourriture ; s'il a dépéri dans peu de temps, redonnez de même promptement la nourriture suffisante (2).

L'alimentation des malades dans les maladies par dépérissement, est un point très-important : ce n'est pas seulement la nourriture qu'il leur faut, mais aussi l'air, la lumière, les distractions morales. Il faut en outre soutenir leurs forces digestives par la quassine, qui est le stomachique par excellence. Quant aux maladies aiguës, plus vite on pourra nourrir les malades et mieux cela vaudra. Mais il ne faut pas perdre de vue que ne faisant aucune dépense musculaire, c'est la ration de repos qu'il leur faut et non la ration de travail. On donnera régulièrement le Sedlitz Chanteaud, afin de rafraîchir le canal intestinal, et l'arséniate de strychnine afin de hâter le retour des forces musculaires : 3 ou 4 granules par jour.

VIII. Lorsqu'on veut purger, il faut humecter le corps (3).

Le Sedlitz Chanteaud doit son efficacité précisément à cette humectation du corps. L'eau chargée de principes salins est rapidement absorbée et restitue ainsi au sang sa fraîcheur. Au contraire, les pilules purgatives dessèchent le corps, rendent le sang résineux et prédisposent aux hémorrhoïdes.

IX. Plus vous nourrissez un corps chargé d'humeurs, plus le mal augmente (4).

(1) Quibus pars aliqua corporis dolet, et qui fere dolorem non sentiunt, iis mens ægrotat.
(2) Attenuata longo temporis intervallo corpora lente reficere oportet, at quæ brevi, celeriter.
(3) Cum quis corpora purgare volet, ea ad fluxum bene comparata faciat, oportet.
(4) Impura corpora quo plus nutrias, eo magis lædas.

Ici encore on constate l'efficacité du Sedlitz Chanteaud, puisqu'il provoque l'évacuation de ce que les anciens nommaient « humeurs peccantes ». Ces humeurs sont des résidus de sécrétions ou de dénutrition que l'économie n'a pu brûler en temps — comme une cheminée qui s'encrasse de suie, faute d'un bon tirage. Il en résulte qu'il faut, en même temps, un incitant vital, tel que la strychnine.

X. Les aliments liquides nourrissent plus que les solides (1).

Cet aphorisme est relatif à l'état des forces digestives. Ainsi les convalescents, comme les enfants, exigent une nourriture liquide qu'il faut rendre plus substantielle à mesure que les forces reviennent. On se trompe quant au bouillon — surtout le bouillon d'hôpital, qui ne renferme que peu de substances alibiles.

XI. Des reliquats après les crises font souvent des rechutes (2).

Voilà pourquoi il faut tenir les émonctoires ouverts; aussi on ne saurait trop insister sur le Sedlitz Chanteaud, tant que les urines restent troubles.

Il ne faut pas gorger les malades de tisanes fades qui n'ont d'autre effet que de distendre les vaisseaux et de pousser à l'albuminurie, tandis que les solutions salines, au contraire, enrichissent le sang.

XII. Lorsque la crise se fait, la nuit qui précède le rehaussement est fâcheuse; la suivante, communément bonne (3).

Preuve que les crises ne sont jamais sans danger. Pourquoi alors y soumettre les malades quand on a les moyens de les prévenir?

XIII. Avec le cours de ventre, les changements dans la nature des déjections sont bons, à moins qu'elles ne tournent à un mauvais caractère (4).

Il s'agit ici de simples exsudations séreuses et non d'hypersécrétions qui affaiblissent fortement les malades et indiquent l'hypertrophie, souvent l'ulcération des plaques muqueuses de Peyer et de Brunner, comme cela s'observe dans les fièvres typhoïdes. Autant les premières sont inoffen-

(1) Potu, quam cibo, refici proclivius est.

(2) Quæ per morbos post judicationem intus relinquuntur, morborum reversiones facere consueverunt.

(3) Quibus judicatio contingit, iis nox accessionem præcedens gravis, quæ vero sequitur, plerumque levior esse solet.

(4) In alvi fluxionibus dejectionum mutationes, nisi ad pravas commutentur, juvant.

sives, autant les secondes sont dangereuses. Le simple lavage au Sedlitz Chanteaud suffit dans tous les cas pour faire tomber la chaleur fébrile et rafraîchir le corps, comme une pluie printanière. Les urines qui étaient troubles deviennent limpides, et on n'a pas à craindre « qu'elles tournent à un mauvais caractère ».

XIV. Quand on a mal de gosier, ou des éruptions à la peau, examinez les déjections : si elles sont bilieuses, c'est signe que tout le corps participe au mal; sont-elles comme d'une personne en santé, on prendra de la nourriture sans crainte (1).

C'est encore le cas d'insister sur l'emploi du Sedlitz Chanteaud, afin de prévenir les fièvres bilieuses. Dans les pays chauds, ces fièvres doivent leur caractère d'acuité à la surabondance de bile. Le sang s'alcalinise outre mesure, et les globules rouges sont dissous : de là les exanthèmes et les déjections noirâtres, et non, comme on l'a pensé, un déversement de la bile noire dans l'intestin. Au contraire, quand la décharge du foie se fait régulièrement, on peut, comme dit Hippocrate, prendre de la nourriture sans crainte.

XV. Quand on a faim, il ne faut pas beaucoup travailler (2).

Cet aphorisme a une signification sociale, puisqu'il faut travailler pour vivre. L'ouvrier qui a faim travaille moins et la réduction de son salaire ne compense point la perte qui en résulte pour le maître. Quand arriverons-nous à cette idée qu'un bon ouvrier vaut un animal de prix?

XVI. Quand on a mangé au delà du besoin, cela rend malade. La manière dont on guérit en est la preuve (3).

Dans l'état de santé cela tire peu à conséquence, quoique ces gloutonneries laissent après elles une grande faiblesse. Mais chez les malades, il peut en résulter des rechutes et même la mort. A l'époque où nous étions interne à l'hôpital civil de Gand, le fait suivant s'est présenté : Un malade en était à sa troisième rechute de fièvre typhoïde, quand il mourut. En défaisant son lit, on trouva, sous le matelas, tout un approvisionnement de mets indigestes, que ses parents, en lui rendant visite, lui

(1) Cum fauces ægrotant, aut tubercula in corpore exoriuntur, excretiones in considerationem adhibendæ. Si namque biliosæ sint, corpus simul ægrotat; at si sanorum similes exstiterint, secure corpus nutrias.

(2) Cum inedia premit, laborare minime convenit.

(3) Ubi copiosior præter naturam cibus ingestus fuerit, id morbum creat, quod etiam curatio indicat.

avaient apportés clandestinement. Le malheureux assouvissait sa gloutonnerie la nuit.

Voici un autre fait : Nous avions pratiqué l'extirpation de la moitié gauche de la mandibule inférieure pour un ostéosarcome. La plaie était en réparation, quand notre opéré, trompant la surveillance dont il était entouré, s'empiffra de mets indigestes. Il mourut le lendemain.

Mais si la gloutonnerie est dangereuse, il ne faut pas la provoquer. Voilà pourquoi il est bon de laisser manger les convalescents avec mesure, au lieu de les soumettre à un régime trop restreint.

XVII. **Les aliments qui nourrissent abondamment et vite passent facilement (1).**

Cet aphorisme soulève une question d'économie domestique : celle de se nourrir sous un petit volume. L'homme, par la capacité de son estomac, tient le milieu entre l'herbivore et le carnivore. Son intelligence en fait un omnivore, c'est-à-dire que par les préparations culinaires il peut étendre et varier son régime. Il est donc *omnivore*. Le régime doit évidemment varier selon les climats, mais ne saurait être exclusif. Il faut un régime mixte, nourrissant sous un petit volume. Hufeland s'est élevé contre les raffinements de la table, parce que, dit-il, avec les ragoûts, les consommés, on n'est plus en état de calculer ce qu'on mange. Cela est vrai, mais il en est des aliments comme des médicaments : plus ils sont quintescenciés et mieux cela vaut. — Pour que les aliments soient digérés, il faut qu'ils subissent préalablement la chymification, c'est-à-dire une opération analogue à celle que leur font subir les cuisiniers en les broyant et les convertissant en une masse homogène. Il est évident que cette préparation culinaire facilite beaucoup le travail de l'estomac. Mais il a en outre ses sucs propres, notamment la pepsine, qui a la propriété de convertir les matières albuminoïdes en peptone, qui sera ensuite convertie en chyle. Voilà pour le gros de l'opération, à laquelle préside la vitalité de l'estomac, comme cuisinier en chef.

Les aliments animaux se dissolvent plus rapidement que les aliments végétaux et laissent moins de matières résiduelles. Pour se nourrir exclusivement de légumes, il faudrait une capacité stomacale et une puissance digestive que possèdent seuls les herbivores. Nous avons donc besoin d'un régime mixte. C'est en cela que se trompent les Végétariens, secte renouvelée de Pythagore.

Ainsi Hippocrate a raison de dire que les aliments qui nourrissent abondamment et vite, passent facilement.

(1) Eorum, quæ universim et celeriter alunt, celeres quoque excretiones esse solent.

Nous ne demandons pas pour l'ouvrier la « poule au pot » d'Henri IV, mais au moins qu'il puisse manger une ou deux fois de la viande par semaine.

XVIII. **On apaise la faim par la boisson du vin (1).**

Ce qui équivaut à dire que le vin est un aliment. On a déjà vu, dans le traité du Régime dans les maladies aiguës, la distinction que fait Hippocrate sous le rapport de la nature des vins, de leur âge, de leur mode de préparation. Quand par une cause ou une autre le malade ne peut prendre des aliments solides, on peut le sustenser au moyen du vin, surtout en y laissant tremper du pain. Le vin contient, en effet, les matières azotées, hydro-carbonées et les sels nécessaires à une nutrition, sinon absolue, du moins relative. Comme le dit Hippocrate, le vin apaise la faim « plus que la soif ».

XIX. Les maux qui viennent de réplétion se guérissent en vidant. Ceux qui viennent d'évacuations, en remplissant. Il faut ainsi, dans les autres maux, leur opposer les contraires (2).

Cet aphorisme est important, parce que c'est celui qui a donné lieu à l'Allopathie, laquelle, par ses excès, a engendré l'Homœopathie. Le principe *contraria contrariis* s'y trouve nettement formulé. Sur quelle donnée Hippocrate se fondait-il, quant à la spécificité des maladies? il serait difficile de le dire. Guérir les maux de réplétion en vidant, et ceux d'évacuation en remplissant, ce n'est pas faire l'opposé, mais mettre les choses sur leur ancien pied. Les allopathes saignent et purgent en dépit du bon sens, ils font donc le contraire de ce que la nature veut.

XX. Vider abondamment et tout de suite ou remplir, réchauffer ou refroidir; enfin exciter sur-le-champ de grands mouvements quelconques dans le corps, sont choses contraires à notre nature. Toute forte impression est nuisible; mais on peut faire des changements sans crainte, si on procède insensiblement, et par des degrés successifs (3).

Ici encore Hippocrate prend à partie les allopathes qui, ainsi que le disait spirituellement Barthez, vont comme l'aveugle frappant autour de

(1) Famem vini potio solvit.

(2) Morbos ex repletione, ut curat evacuatio, sic eos, qui ex evacuatione fiunt, repletio, et in cæteris contrarietas remedio est.

(3) Confertim et repente vacuare, vel implere, vel calefacere, vel refrigerare, vel utcunque aliter corpus movere, periculosum. Quod siquidem nimium, naturæ inimicum. Verum quod paulatim fit, securum est, tum vel maxime, si quis ab uno ad alterum transierit.

C'est-à-dire que l'appétit des convalescents doit être soutenu par les toniques, notamment la quassine. Il faut se défier surtout des faims nerveuses. Celles-ci se calmeront par la strychnine et l'hyosciamine.

XXIII. Prendre des purgatifs en état de santé, cela affaiblit bientôt le corps, comme aussi d'user d'un nouveau régime (1).

Avis à ceux qui sont constamment à prendre des pilules de santé (de maladie, devrait-on dire). Le Sedlitz Chanteaud, au contraire, est un rafraîchissant.

XXIV. Quand le corps est vigoureux, il cède difficilement à l'effet des remèdes (2).

C'est cet aphorisme qui est cause qu'on donne des « médecines de cheval ». Mais le cheval lui-même a besoin d'être traité humainement. (Avis aux vétérinaires.)

XXV. Les aliments et la boisson agréables au goût, fussent-ils un peu moins sains, doivent être préférés à de plus sains qui sont désagréables (3).

On peut concilier les deux, c'est-à-dire donner les aliments sains et agréables à la fois. Il en est de même des médicaments.

XXVI. La vieillesse est généralement moins exposée aux maladies que la jeunesse : mais les maladies chroniques, lorsqu'elles attaquent les vieillards, les emportent (4).

C'est-à-dire que chez le vieillard la sensibilité est émoussée. Mais cette résistance est toute passive. Il faut donc, à mesure que l'âge avance, se tonifier : prendre de la strychnine. C'est une condition de longévité.

XXVII. Les humeurs qui font les enrouements et les enchifrènements ne viennent pas à maturité chez les vieillards (5).

Cet aphorisme est le corollaire du précédent.

(1) Qui inculpata sunt corporis sanitate, dum per medicamenta purgantia repurgantur, cito exsolvuntur, et qui pravo utuntur cibo.

(2) Qui bene habito sunt corpore, ad medicationes moleste habent.

(3) Cibus et potus paulo pejor, suavior tamen, melioribus quidem, sed minus gratis anteponendus.

(4) Ut plurimum quidem senes juvenibus ægrotant minus. At qui ipsis morbi diuturni contingunt eos fere ad mortem comitari solent.

(5) Raucedines, et gravedines, in valde senibus non coquuntur.

XXVIII. Avoir de fréquentes et de fortes défaillances sans cause manifeste, c'est signe de mort prochaine (1).

Ces défaillances exigent l'emploi de la strychnine (ars., sulf.), afin de relever les forces du cœur.

XXIX. Guérir une forte apoplexie, chose impossible. Si elle est légère, la guérison en est difficile (2).

L'hémorrhagie cérébrale est mortelle; mais on la confond souvent avec la congestion ou avec une fièvre larvée. C'est pourquoi le médecin doit y faire une grande attention. Dans l'hémorrhagie cérébrale, le pouls est petit, la face pâle. Dans la congestion, le pouls est développé, souvent dur, le visage vultueux. Dans la fièvre larvée, il y a d'abord pâleur, puis rougeur, l'accès se termine par la transpiration. Le traitement doit donc varier d'après ces circonstances.

Quant à la paralysie consécutive et sa curabilité, on comprend que cela dépendra de l'étendue de la lésion, et si ce sont les parties centrales ou périphériques du cerveau qui ont été atteintes. C'est le cas de répéter avec Hippocrate : *Judicium difficile.*

XXX. Ceux que le mal étrangle, et qu'il détruit sans cependant ôter la vie, ne réchappent point quand ils en sont au point de rendre l'écume par la bouche (3).

Cet aphorisme ne saurait s'appliquer à l'épilepsie, puisque l'accès terminé, tout rentre à peu près dans l'état normal; mais plutôt aux convulsions hystériformes, principalement à l'hydrophobie. Il faut recourir dans ces cas à la strychnine et à l'hyosciamine et, la détente une fois obtenue, au sulfure de calcium. Le camphre monobromé est indiqué dans les hyperesthésies.

XXXI. Les gens d'une constitution extrêmement grasse meurent plus de mort subite que les maigres (4).

Cela dépend de ce que chez ces personnes il y a généralement dégénérescence graisseuse du cœur. Il faut recourir dans ce cas aux arséniates : de strychnine et de soude.

(1) Qui crebro, et vehementer, citra manifestam causam, animo linquuntur, repente moriuntur.

(2) Valida quidem apoplexia nullo modo sanatur, levis vero non facile.

(3) Ex strangulatis, et dissolutis, necdum mortuis, ii minime ad vitam redeunt, quibus spuma circa os collecta fuerit.

(4) Natura admodum crassi celerius intereunt, quam graciles.

XXXII. L'épilepsie dans les jeunes gens finit avec les changements qu'amènent l'âge, les voyages, un nouveau genre de vie (1).

Et non par les bromures et les iodures donnés à tort et à travers. Il faut, au contraire, fortifier la constitution par les arséniates et la strychnine, et, comme le dit Hippocrate, le changement de vie, les voyages. Ici, encore, tout dépendra de la cause. Aussi les épilepsies organiques, dues à une sclérose, sont incurables.

XXXIII. De deux maux établis en même temps dans des lieux différents, le plus fort empêche qu'on ne sente l'autre autant que s'il était seul (2).

Ceci n'empêche point les malades de souffrir, mais d'une autre manière. Cependant la douleur artificielle peut éteindre la douleur naturelle. Ainsi un caustique, ou un moxa, fait cesser les douleurs ostéocopes. De là l'utilité des pointes de feu.

LIVRE III.

I. Les changements des saisons sont surtout ce qui cause les maladies, et dans les diverses saisons, les variations du froid, du chaud ; comme aussi, tout le reste que les saisons amènent (3).

L'influence des saisons est surtout très-marquée quand elle se fait sentir d'une manière brusque. Ainsi, comme Hippocrate en a déjà fait la remarque, un printemps chaud succédant à un hiver brumeux, amène les fièvres dites printanières. Il vaut mieux que le froid se dissipe graduellement. Les malades qu'on envoie dans les pays chauds ont ensuite beaucoup de mal à se réacclimater et tournent ainsi dans un cercle vicieux.

II. Certains tempéraments sont incommodés, d'autres se trouvent bien, de l'hiver ou de l'été (4).

Hippocrate fait ici une concession aux idées de son temps (et on pourrait dire du nôtre). Il est toujours dangereux de faire changer brusque-

(1) Ex comitialibus juvenes mutatione potissimum ætatis, et regionum, et victuum, liberationem accipiunt.

(2) Cum duo dolores simul minime eumdem locum occupant, vehementior alterum obscurat.

(3) Tempestatum anni mutationes potissimum morbos pariunt, et in ipsis anni tempestatibus magnæ mutationes frigoris, vel caloris, aliaque pro ratione ad hunc modum.

(4) Naturæ hæ quidem ad æstatem, aliæ vero ad hyemem, bene vel male habere consuevere.

ment un malade de milieu. Soit à l'aller, soit au retour, on risque d'empirer sa situation. Un climat trop constant est tout aussi désavantageux qu'un climat variable. Et quant aux variations trop brusques, on peut s'en garantir.

III. Certaines maladies sont plus ou moins graves suivant les saisons. Il y a des âges aussi qui s'accommodent mieux de telles saisons, de tel pays, de tel régime (1).

On peut dire que les saisons se tempèrent réciproquement. Voilà pourquoi les pays où les saisons sont persistantes sont ceux où il y a le plus de maladies, par exemple les régions tropicales. Mais de même que les habitants des pays chauds ne peuvent se faire aux pays froids, de même ceux des pays froids souffrent des pays chauds. A moins de nécessité absolue, il vaut donc mieux rester là où on est acclimaté.

IV. Quand, dans une saison, il y a des jours partie froids, partie chauds, on doit s'attendre à des maladies du caractère de celles de l'automne (2).

L'influence des saisons peut être mitigée par un bon régime. Ainsi par le Sedlitz Chanteaud comme rafraîchissant, et les alcaloïdes comme défervescents. Nous avons parcouru presque tous les pays de l'Europe : du midi au nord, et de l'est à l'ouest, et nous sommes toujours garanti des maladies saisonnières ou endémiques par ces deux moyens.

V. Les vents du midi rendent l'ouïe dure et la vue trouble; ils donnent des pesanteurs de tête, ils engourdissent le corps et ils l'affaiblissent; cela s'observe dans les malades, quand ces vents sont forts. Si le vent du nord souffle, ce sont des toux, des maux de gorge, des constipations, des dysuries, des frissons, des points de côté, des maux de poitrine. Si le vent est fort, on doit pareillement s'attendre à ces effets sur les malades (3).

Toutes ces remarques météorologiques sont justes, mais impliquent aussi la nécessité de se garantir contre ces influences par les médicaments dosimétriques. Ainsi, pour citer quelques maladies, l'angine simple se coupe facilement avec quelques granules d'aconitine. Les névralgies

(1) Morbi alii ad alias anni tempestates bene vel male habere consuevere, et ætates quædam ad anni tempestates, et loca, et victus rationes.

(2) Per anni tempestates, quando eodem die modo calor, modo frigus fit, autumnales morbos exspectare convenit.

(3) Austri auditionis hebetudinem, et visionis caliginem inducunt, et capitis gravitatem, corpus torpidum, et languidum reddunt, cum sic invaluerint, ista in morbis patiuntur; sin aquilonia tempestas fuerit, tusses movet, fauces exasperat, alvos indurat, urinam supprimit, horrores excitat, laterum et pectoris dolores. Cum sic invaluerit, ejusmodi in morbis exspectanda sunt.

cèdent à l'hydro-ferro-cyanate de quinine; les toux, à la codéine, l'iodoforme; les constipations nerveuses, à la strychnine et à l'hyosciamine, etc.

VI. Lorsque l'été ressemble au printemps, on doit s'attendre à beaucoup de sueurs dans les fièvres (1).

C'est-à-dire un été froid, où la transpiration du corps n'a pu se faire. Les reliquats de la nutrition s'amassent alors, et si la fièvre survient, elle ne peut se juger que par d'abondantes sueurs. On y suppléera par la transpiration intestinale au moyen du Sedlitz Chanteaud.

VII. Dans les grandes sécheresses, règnent les maladies aiguës. Si la plus grande partie de l'année a été de telle ou telle constitution, soyez assuré qu'ordinairement les maladies de cette constitution régneront (2).

La grande sécheresse prédispose aux maladies aiguës, parce qu'elle est énervante, débilitante. De là la nécessité des toniques et non des affaiblissants. L'Arabe résiste à la sécheresse de son climat par son couscoussou ou un mélange de riz, de mouton et le lait des chamelles. Il a également les sources pures de l'eau de ses oasis. Les explorateurs des régions tropicales doivent faire de même; mais là où il y a souvent de grands cours d'eau, des lacs, des marais, il doit se garantir de la fièvre au moyen des alcaloïdes défervescents.

VIII. Quand les saisons se succèdent dans leur ordre, conservant chacune leur constitution naturelle, les maladies sont d'un meilleur caractère, et leur crise est plus facile; mais si les saisons sont dérangées, les maladies n'ont point de caractère marqué, et leur jugement en devient difficile (3).

L'irrégularité des saisons se fait surtout sentir dans les pays dénudés et exposés à tous les vents : le déboisement y a donc contribué pour beaucoup. Aussi on ne peut plus se fier au temps. C'est ainsi qu'on voit les maladies épidémiques se déclarer dans les saisons où l'on devrait s'y attendre le moins. Nos pères semblent avoir eu moins à souffrir de ces vicissitudes, car leurs vêtements, comme leur régime, étaient réglés comme une montre.

(1) Cum æstas veri similis fuerit, in febribus copiosos sudores exspectare oportet.

(2) Per squalores febres acutæ fiunt, et si quidem annus magna ex parte talis exstiterit, qualem temporis conditionem effecerit, tales fere quoque morbos exspectare oportet.

(3) Temporibus, bene et ordine constitutis, et tempestivam tempestivitatem servantibus, morbi qui facile consistant, et solvantur, fiunt. In male vero constitutis, qui neque facile consistunt, neque facile solvuntur.

IX. En automne règnent ordinairement les maladies les plus cruelles et les plus mortelles. Le printemps est la saison la plus saine, la moins mortelle (1).

Nous venons de dire pourquoi cet aphorisme a cessé d'être entièrement vrai. Quant à l'insalubrité de l'automne et à la salubrité du printemps, les motifs sont plutôt telluriques que météorologiques. A l'automne les moissons sont faites, et le sol, faute d'être drainé par la végétation, émet les miasmes qui produisent les fièvres ataxo-bilieuses. Le contraire a lieu au printemps.

X. L'automne est terrible pour les phthisiques (2).

On comprend qu'une saison qui prête à tant de maladies, doive être également mauvaise pour les phthisiques ; mais aussi c'est parce qu'on ne fait généralement rien pour ces pauvres malades condamnés d'avance. Aussi ils ont le pressentiment de leur mort, témoin Millevoie, dans ses strophes si touchantes : « La chute des feuilles. »

XI. Quant aux saisons, si l'hiver est sec et froid, et le printemps humide et chaud, il y aura nécessairement dans l'été des fièvres aiguës, des ophthalmies et des dyssenteries, surtout chez les femmes, et chez les hommes d'un tempérament humide (3).

Ici encore nous voyons un effet des vicissitudes atmosphériques. Un hiver sec et froid est généralement sain, mais un printemps chaud et humide favorise les fermentations. Tout se réveille dans la nature et les microbes ne sont pas les derniers à se présenter au festin de la vie. Il faut combattre ces causes pathogéniques par le Sedlitz Chanteaud et les alcaloïdes défervescents. Il suffit de quelques granules d'hydro-ferrocyanate de quinine pour se préserver de la fièvre et des inflammations dont parle Hippocrate.

XII. Mais si dans l'hiver les vents du midi règnent, s'il est pluvieux ou doux, et le printemps sec et avec des vents du nord, les femmes grosses, dont le temps des couches tombe au printemps, avorteront pour le moindre sujet. Celles qui porteront leur fruit à terme accoucheront d'enfants faibles, mal constitués, qui mourront dans peu, ou seront chétifs, et mèneront une vie maladive. Les autres personnes auront

(1) Per autumnum omnino morbi acutissimi, et maxime exitiales. Ver autem saluberrimum, et minime exitiale.

(2) Autumnus tabidis malus.

(3) Quod autem ad anni tempestates attinet, si quidem hiems plus æquo sicca et aquilonia fuerit, ver autem valde pluvium, et austrinum, febres acutas, et lippitudines, et intestinorum difficultates ad æstatem oriri necesse est, præcipue vero in mulieribus, et viris, natura humidioribus.

des dyssenteries et des ophthalmies sèches. Les vieux tomberont dans des catarrhes qui les enlèveront promptement (1).

Les influences météorologiques sont très-marquées sur les femmes grosses et leur fruit, précisément parce que la force végétative est en pleine évolution chez elles. Le moindre changement dans l'état de l'atmosphère suffit donc pour détourner le cours des humeurs.

XIII. Quand l'été est sec et avec des vents du nord, l'automne pluvieux et avec les vents du midi, on a des maux de tête qui durent jusqu'à l'hiver, des toux, des enrouements, des enchifrènements, même des phthisies (2).

Toujours histoire des grands contrastes atmosphériques.

XIV. Mais si l'automne est avec des vents du nord et sans pluies, il est sain pour les hommes d'un tempérament humide et pour les femmes. Les autres auront des ophthalmies sèches, des fièvres aiguës, des enchifrènements; quelques-uns, des affections mélancoliques (3).

XV. Des différentes constitutions de l'année, les sèches sont en général plus saines que les humides, et moins mortelles (4).

XVI. Dans les temps humides s'engendrent communément les fièvres lentes, les cours de ventre, les pourritures, les épilepsies, les apoplexies, les esquinancies. Dans les temps secs, les phthisies, les ophthalmies, la goutte, les stranguries, les dyssenteries (5).

XVII. Les constitutions du jour dans lesquelles le vent du nord souffle serrent le corps et le rendent ferme, agile; font la couleur de la peau bonne, rendent l'ouïe fine, resserrent le ventre; stimulent les yeux, augmentent les douleurs de la poitrine, s'il y en a. Celles au contraire où le vent du midi règne, affaiblissent le corps, le relâchent, rendent l'ouïe dure, causent des maux de tête, des vertiges, émoussent la vue, donnent de la pesanteur à tout le corps, et humectent le ventre (6).

(1) At si hiems austrina, et valde pluvia, et placida fuerit, ver autem plus justo siccum, et aquilonium, mulieres quidem, quibus partus ad ver imminet, ex quavis causa abortiunt. Quæ vero pepererint, imbecillos et morbosos infantes edunt, ita ut vel statim intereant, vel tenues, et valetudinarii vivant. Cæteris autem mortalibus difficultates intestinorum, et lippitudines aridæ oriuntur, senioribus vero defluxiones, brevi interficientes.

(2) Si vero æstas plus æquo sicca, et aquilonia, autumnus vero admodum pluvius, et austrinus fuerit, capitis dolores ad hiemem oriuntur, et tusses, et raucitates, et gravedines, nonnullis etiam et tabes.

(3) Si vero aquilonius sit, et sine pluviis, iis quidem, qui natura sunt humidiore, et mulieribus commodus, reliquis autem lippitudines erunt siccæ, et febres acutæ, et diuturnæ, nonnullis vero etiam melancholiæ.

(4) Ex anni autem conditionibus in totum magnæ siccitates assiduis imbribus sunt salubriores, minusque lethales.

(5) Per assiduos imbres morbi magna ex parte oriuntur, cum febres longæ, tum alvi fluxiones, putredines, comitiales, apoplexiæ, et anginæ; per magnas autem siccitates, tabitudines, lippitudines, articulorum dolores, urinæ stillicidia, et intestinorum difficultates.

(6) At status temporum quotidiani, aquilonii quidem, corpora densant, valentiora, expeditiora,

sonnières; et ce sont ces remarques qui nous servent encore de guide aujourd'hui. Seulement nous ferons remarquer que s'il faut subir ces influences, on peut les mitiger par une bonne hygiène et une prophylaxie appropriée. C'est ce dernier point que les médecins négligent généralement. Il semble qu'ils ne soient là que pour les maladies confirmées. On sait combien Molière était fin observateur, aussi dans sa comédie si spirituelle *le Médecin malgré lui*, il fait dire à Sganarelle qui voit des malades dans tous ceux qui l'approchent et qui tâte le pouls à Léandre, l'amoureux de Lucile et n'ayant que cette maladie-là : « Voilà un pouls qui est fort mauvais. » A quoi Léandre répond : « Je ne suis pas malade, monsieur, et ce n'est point pour cela que je viens à vous. » Et Sganarelle furieux d'être ainsi pris en défaut, de dire : « Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc? » Cette scène prise sur le vif fait songer à certains médecins non malgré eux, mais en dépit d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leur ignorance.

Nous disons donc que prévenir vaut mieux que guérir. Il faut donc prendre les précautions qu'exigent les climats et les saisons. Ainsi aux voyageurs qui se rendent dans les ports fiévreux, nous donnons le conseil de se munir d'une pharmacie de poche.

XXV. Lorsque la dentition approche, viennent les inquiétudes aux gencives, les fièvres, les convulsions, les diarrhées. Ces maux sont plus grands chez ceux qui poussent les dents canines, chez ceux qui ont le plus d'embonpoint, et chez ceux qui ont le ventre plus constipé (1).

XXVI. A mesure qu'ils croissent, viennent les maux de gorge, les courbures de la tête sur la seconde vertèbre, les difficultés de respirer, le calcul de la vessie, les vers strongles, les ascarides, les verrues, les satyriasis, les stranguries, les écrouelles et autres tumeurs, principalement celles que je viens de nommer (2).

XXVII. Quand ils sont plus avancés en âge et qu'ils atteignent la puberté, ils sont sujets à plusieurs des maux précédents : leurs fièvres deviennent plus longues, et ils ont souvent des hémorrhagies (3).

XXVIII. Les maux de l'enfance se jugent, les uns en quarante jours, d'autres en sept mois, certains en sept ans. D'autres durent jusqu'à la puberté. S'ils persistent

(1) Ad dentitionem vero progressis, gingivarum stimulantes prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, idque præcipue cum caninos dentes emittere cœperint, et iis, qui maxime crassi sunt. et alvos duras habent.

(2) At iis paulum ætate progressis, tonsillarum inflammationes, vertebræ, quæ ad occipitium est, interiorem in partem impulsiones, crebræ anhelationes, calculi, lumbrici rotundi, alii tenues, et minuti, in recto intestino orti, ascarides dicti, verrucæ, Græcis ακροχορδονες dictæ, satyriasmi, strumæ, et tubercula, præcipue vero prædicta.

(3) Adhuc autem ætate provectioribus, et ad pubertatem progressis, ex iis multa et febres diuturnæ magis, et sanguinis ex naribus profluvia.

après, et chez les filles au delà du terme de leurs règles, ils durent ordinairement très-longtemps (1).

On ne saurait mieux caractériser les maladies propres à l'enfance, et s'il y eût existé une thérapeutique rationnelle à l'époque d'Hippocrate, on eût pu dire que cette partie de la médecine eût été parfaite du coup. Hélas! la mort devait longtemps encore planer sur notre pauvre humanité! Ouvrez le gros livre de West : *Leçons sur les maladies des enfants*, c'est la lugubre nomenclature d'Hippocrate, non revue et corrigée, mais considérablement augmentée. Aujourd'hui, grâce à la dosimétrie, nous possédons des agents sûrs, rapides et commodes, et les médecins qui ne les emploieraient pas seraient responsables devant l'opinion publique.

XXIX. Chez les jeunes gens règnent les hémoptysies, les phthisies, les fièvres aiguës, les épilepsies et autres maladies, surtout les précédentes (2).

Autant les enfants sont exposés aux maladies de la tête, autant les jeunes gens sont prédisposés aux maladies de poitrine, venant s'ajouter à celles de l'âge précédent. Le plus souvent ces prédispositions sont héréditaires et peuvent, jusqu'à un certain point, être atténuées par un régime et un traitement prophylactique.

Les maladies de l'enfance se continuent dans l'adolescence; il faut donc y opposer un bon assolement, comme on amende un terrain ingrat par la culture.

Les phosphates, les arséniates, les antiparasitaires, les défervescents, etc., voilà les moyens qu'il faut mettre en usage.

XXX. Les gens les plus âgés ont des asthmes, des pleurésies, des péripneumonies, des léthargies, des frénésies, des fièvres ardentes, des diarrhées chroniques, des choléra-morbus, des dyssenteries, des hémorrhoïdes (3).

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que la plupart de ces maladies procèdent du système de la veine porte : *Vena portarum, porta malorum,*

(1) At magna ex parte pueris morbi judicatione solvuntur, partim quidem intra quadraginta dies, partim vero intra septem menses, nonnulli intra annos septem, quidam etiam ad pubertatem progressis. Qui vero pueris perseverarint, neque circa pubertatem soluti fuerint, aut feminis circa mensium eruptionem, ii diu perseverare consueverunt.

(2) Adolescentibus autem sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, comitiales, aliique morbi, præcipue tamen prædicti.

(3) His vero, qui hanc ætatem superarunt, crebri anhelitus, morbi laterales, pulmonum inflammationes, lethargi, phrenitides, febres ardentes, diuturna alvi profluvia, choleræ, intestinorum difficultates, et levitates, sanguinis per ora venarum, quæ in ano sunt, profusio, αιμορροΐδες Græcis dictæ.

ainsi que disaient les anciens; et les anciens avaient raison. Mais depuis que l'anatomie pathologique s'est mise de la partie, la médecine est devenue une stérile histoire naturelle, une espèce de clos où on laisse pousser toutes sortes de mauvaises herbes, faute de les extirper. Et on nomme cela de la science! Oui, la science de la mort!

XXXI. Les vieillards ont des difficultés de respirer, des catarrhes avec toux, des stranguries, des dysuries, des douleurs aux articulations, des coliques néphrétiques, des vertiges, des apoplexies, des cachexies, des démangeaisons à la peau, des insomnies, des cours de ventre, des larmoiements, la roupie, la vue trouble, la cataracte, des duretés d'oreille (1).

LIVRE IV.

Dans ce livre, Hippocrate résume tout ce qui est relatif aux purgatifs. Si, depuis lui, on a abusé de ces évacuants, ce n'est sans doute pas faute d'avertissements de la part du père de la médecine.

Mais la médication était si commode, si expéditive, qu'on s'en est donné à cœur joie. C'est à qui inventerait son purgatif. Au fond, c'était toujours la même chose; il n'y avait que l'étiquette de changée. Le tout était de bien emboucher la trompette de la réclame — comme font les quatrièmes pages des journaux d'aujourd'hui.

L'emploi des purgatifs est subordonné à des règles, surtout s'il faut purger par haut ou par bas. Il est vrai que le Sedlitz Chanteaud a singulièrement restreint ces évacuations violentes, puisque les amas ne peuvent plus se former (ou, du moins, moins fréquemment).

I. Purgez les femmes grosses, s'il y a orgasme; mais depuis le quatrième mois seulement jusqu'au septième, rarement hors de ce temps. Craignez pour un fœtus trop jeune ou trop avancé (2).

La grossesse apporte toute une révolution dans l'économie de la femme. C'est, d'abord, un état d'orgasme dû à l'imprégnation et à la suppression

(1) At senibus spirandi difficultates, destillationes, tussim inferentes, stranguriæ, urinæ difficultates, articulorum, et renum dolores, vertigines, apoplexiæ, mali corporis habitus, totius corporis, pruritus, vigiliæ, alvi, oculorum et narium humiditates, visus hebetudines, gravedines, auditus graves.

(2) Uterum gerentibus medicamenta purgantia sunt exhibenda, si humor impetu fertur ad excretionem, quarto mense, et ad septimum usque, his tamen minus. In minoribus autem, et grandioribus fetibus subtimide se gerere oportet.

des règles qui en est la conséquence. A partir du quatrième mois, le fœtus a pris racine, et sa solidarité avec la mère devient de plus en plus intime; il faut donc entretenir la fraîcheur du sang : voilà pourquoi Hippocrate parle de purger.

Le Sedlitz Chanteaud, en tant que purgatif rafraîchissant, convient à la femme grosse, depuis le quatrième jusqu'au septième mois. A partir de cette époque, son état d'anémie et même de chloro-anémie se manifeste et il faut recourir aux préparations ferrugineuses, notamment à l'arséniate de fer.

Aux approches de l'accouchement : on y préparera la femme au moyen de l'arséniate de strychnine. C'est ce que nous avons nommé l'entraînement puerpéral. Si on craint pour une parturition orageuse, on aura recours à l'aconitine et à la digitaline. Enfin, au moment de l'accouchement, surtout chez les primipares, on donnera l'hyosciamine pour venir en aide à la dilatation du col utérin.

II. Dans les purgations, il faut mettre hors du corps les humeurs dont l'excrétion spontanée soulage; mais arrêtez l'évacuation de celles dont l'excrétion incommode (1).

C'est-à-dire qu'il ne faut pas ériger les purgations en système, pas plus que les saignées. Molière et Le Sage ont été, sous ce rapport, les grands réformateurs des médecins, en les présentant sous leur aspect lugubre.

III. Le signe qu'on purge des humeurs qui doivent être évacuées, c'est que le malade s'en trouve mieux, et qu'il supporte facilement l'effet du purgatif. Dans le cas contraire, il en est incommodé (2).

IV. Dans l'été, purgez de préférence par le haut; dans l'hiver, par le bas (3).

V. Au temps de la canicule et peu auparavant, les purgations molestent (4).

VI. Purgez par le haut les gens maigres, ceux qui vomissent facilement, préférant l'été à l'hiver (5).

VII. Purgez par le bas ceux qui vomissent difficilement, ceux qui ont de l'embonpoint, préférant l'hiver à l'été (6).

VIII. Dans les phthisies, redoutez les purgations par le haut (7).

(1) In medicamentorum purgantium usu, qualia etiam sponte prodeuntia utilia sunt, talia e corpore educere convenit, quæ vero contrario modo prodeunt, cohibere.

(2) Si, quæ purgari decet, purgentur, confert, et leviter ferunt, contra vero, graviter.

(3) Æstate quidem superiores ventres potius medicamentis purgato, hieme vero inferiores.

(4) Sub canis ortum, et ante canis ortum, molestæ sunt per medicamenta purgationes.

(5) Graciles, et facili vomitione utentes, medicamento per superiora purgare oportet, reformidantes hiemem.

(6) At difficili vomitione utentes, et modice carnosos, per inferiora, æstatem reformidantes.

(7) Tabescentes vero, reformidantes per superiora purgationes.

Chez les phthisiques, il y a généralement hypérémie pulmonaire, de là le danger de provoquer les vomissements. Dans les pleuropneumonies intercurrentes, s'il faut controstimuler, il est préférable de recourir à la vératrine.

IX. Purgez abondamment par le bas les gens travaillés de la bile noire, en suivant toujours la méthode d'employer des moyens contraires au mal (1).

Cet aphorisme a donné lieu à des abus, dans ce sens qu'on a été trop prodigue de purgatifs dans les affections bilieuses. Toutefois, il y a danger à laisser la bile s'accumuler dans la vésicule de fiel, parce qu'elle y prend des caractères d'alcalinité qui peuvent aller jusqu'à la rendre corrosive. C'est le cas, par exemple, dans le *vomito negro*. Le Sedlitz Chanteaud comme lavage, la quassine pour provoquer l'écoulement de la bile dans l'intestin, l'hyosciamine pour empêcher le tord de ce dernier, tels sont les moyens à employer dans ces cas, c'est-à-dire, comme dit Hippocrate, les moyens contraires au mal.

X. Dans les maladies aiguës, s'il y a orgasme, purgez sur-le-champ. Il est, en ce cas, dangereux de différer (2).

Beaucoup de médecins, dans les maladies aiguës, sont contraires aux purgatifs ; mais, comme le dit Hippocrate, il peut y avoir danger à ne pas évacuer immédiatement l'intestin. Voilà pourquoi le Sel Chanteaud est si utile, puisque c'est le seul purgatif qui ne détermine point d'hypersécrétion, le seul qui ne donne pas lieu à des tranchées. Il arrive trop souvent qu'on laisse les matières fermentescibles s'accumuler.

Dans notre longue carrière anatomique, nous avons rarement ouvert des cadavres où les intestins ne fussent bondés de fèces très-odorantes, ce qui faisait le désespoir de notre garçon d'amphithéâtre.

XI. Quand l'on a des tranchées dans la région ombilicale et aux lombes, des douleurs qui ne cèdent ni aux purgatifs, ni autrement, il se forme une hydropisie sèche, une *tympanite* (3).

La tympanite dont parle ici Hippocrate, est celle qui accompagne la péritonite, et peut-être a-t-il voulu faire voir ainsi le danger des purga-

(1) Atrabile abundantes largius per inferiora, simili ratione adhibita, contraria purgandi via.

(2) In valde acutis, si suopte impetu ad excretionem humor feratur, medicamento purgante eodem die utendum. Siquidem in his cunctari, malum.

(3) Quibus intestina contorquentur, circa umbilicum labores adsunt, et lumborum dolor, qui neque medicamento purgante, neque alia ratione solvitur, in siccum hydropem confirmatur.

XV. Les déjections noires comme du sang noir, si elles sont spontanées, soit avec fièvre, soit sans fièvre, sont très-pernicieuses; plus il y a de couleurs mauvaises, plus elles sont fâcheuses. Si elles coulent après l'administration d'un purgatif, c'est un bien; et plus la couleur en est variée, mieux cela va (1).

Le terme dont se sert ici Hippocrate, « les déjections noires comme du sang », est une preuve qu'il se rapprochait de la question. Il est certain que dans les états hémorrhagiques, avec ou sans fièvre, il s'agit toujours de sang altéré, quelquefois même avant sa sortie des vaisseaux. On comprend également pourquoi les variations de la couleur sont un bon signe, puisqu'elles prouvent la cessation de l'hémorrhagie et que le liquide se déteint insensiblement.

XVI. Toutes les fois qu'au commencement des maladies on rend spontanément de la bile noire par haut ou par bas, c'est mortel (2).

Cet aphorisme confirme le précédent. Il ne saurait, en effet, être question que du sang noir décomposé.

XVII. La dyssenterie qui commence par de la bile noire, est mortelle (3).

XVIII. Lorsque, dans la dyssenterie, on rend comme des chairs, c'est mortel (4).

Dans la dyssenterie, la muqueuse du gros intestin est hypertrophiée et son tissu sous-muqueux comme gélatineux; il se produit aussi des ulcérations ou érosions par plaques qui laissent suinter le sang. C'est un mal qui se prépare donc longtemps à l'avance. Il règne quelquefois épidémiquement, comme nous en avons vu un exemple en 1812. La muqueuse s'exfolie et se détache en lambeaux « comme des chairs ». Le traitement doit consister dans le lavage intestinal avec le Sedlitz Chanteaud, et des toniques pour soutenir les forces du malade.

(1) Nigræ dejectiones, qualis sanguis niger, sponte procedentes, et cum febre, et citra febrem, pessimæ, eoque pejores, quo plures earum colores deteriores fuerint. A medicamento autem melius, quoque plures colores fuerint, non pravi.

(2) Per quorumvis morborum initia bilem atram supra vel infra prodire, lethale.

(3) Intestinorum difficultas si ab atra bile ortum duxerit, lethalis.

(4) Intestinorum difficultate vexato si veluti carunculæ dejiciantur, lethale.

APHORISMES RELATIFS A LA FIÈVRE.

I. Dans les fièvres, les frissons qui viennent au sixième jour rendent difficile le jugement de la maladie (1).

Le frisson survenant dans le cours d'une fièvre aiguë est toujours un mauvais indice; c'est un signe que le sang s'altère. Que ce soit par des microbes ou des virus spéciaux, il faut donner les alcaloïdes défervescents : strychnine, aconitine, digitaline, quinine, qui ont pour effet de faire tomber la fièvre.

II. Quand, dans les fièvres, on se sent comme moulu, il se fait des abcès aux articulations, mais surtout des parotides (2).

Ceci s'observe notamment dans la fièvre typhoïde et la pyohémie. Il faut favoriser ce travail de la nature, mais surtout soutenir les forces du malade par les analeptiques.

III. Lorsque ayant la fièvre, le cou se tourne subitement, et qu'on a de la peine à boire, sans qu'il y ait de tumeur au gosier, c'est mortel (3).

C'est un signe que la congestion s'est portée sur la moelle cervicale. L'illustre Cuvier prévit ainsi sa fin prochaine. Il faut, dans ces cas, révulser d'une manière énergique, par le séton, le cautère actuel, en même temps qu'on donnera les alcaloïdes défervescents, mais surtout la strychnine et l'hyosciamine, afin de prévenir la suffocation.

IV. Les sueurs dans les fièvres sont bonnes, quand elles commencent le troisième jour, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième, le vingt-unième, le vingt-septième, le trente-unième, le trente-quatrième; ces sueurs jugent les maladies. Quand elles viennent autrement, elles désignent l'embarras, la longueur de la maladie et des rechutes (4).

(1) In febribus, si rigores contingant sexto die, difficilem eæ habent judicationem.

(2) Quibus per febres lassitudinis sensus inest, iis ad articulos, potissimumque circa maxillas, abscessus oriuntur.

(3) In febre vexato, collum repente perversum, ac vix deglutire posse, nullo exsistente tumore, lethale.

(4) Sudores febricitantibus boni, qui cœperint tertio die, quinto, septimo, nono, undecimo, decimo quarto, decimo septimo, vicesimo primo, vicesimo septimo, tricesimo primo, et tricesimo quarto; ii enim sudores morbos judicant. Qui vero tales non sunt, laborem, et morbi longitudinem, ejusdemque reversionem significant.

Nous avons vu que, de l'aveu même d'Hippocrate, on ne peut compter sur les jours critiques. La nature, quand on lui vient en aide par les alcaloïdes, ne refuse jamais ce secours. C'est le principe de la jugulation qui doit donc prévaloir, puisque cette médication, loin d'être perturbatrice, est, au contraire, régulatrice des mouvements morbides.

V. Les sueurs froides dans une fièvre violente sont mortelles; avec une fièvre modérée, elles désignent la longueur du mal (1).

Ces sueurs, en effet, glacent le corps à l'intérieur. On en a vu des exemples dans la période de réaction du choléra asiatique. Il faut y opposer les stimulants les plus énergiques.

VI. Là où se montre la sueur, c'est signe que là est le mal (2).

La thermométrie fait voir une élévation de la température aux points où siége l'inflammation : par exemple, dans la pleuropneumonie. On comprend que là, la sueur doit être plus abondante, ou si elle ne l'est pas, il faut y suppléer par des rubéfiants.

VII. Quand il se fait des changements dans tout le corps, qu'il passe du froid au chaud, du chaud au froid, qu'il change de couleur, c'est signe que le mal sera long (3).

Ces changements dans la température exigent l'emploi de la quinine. C'est le cas des fièvres typhoïdes. Le médecin doit veiller sur ces sortes d'hésitations et les fixer au moyen des alcaloïdes, et non rester spectateur du mal.

VIII. Dans les fièvres continues, avoir l'extérieur froid, l'intérieur brûlant, et soif, c'est mortel (4).

C'est le cas dans le choléra asiatique. On partait de là pour donner les brûlants internes, et on précipitait ainsi la mort. Il faut venir en aide aux vaisseaux au moyen des alcaloïdes, principalement la strychnine. (Voir notre ouvrage : *Le choléra indien, son traitement, etc.*)

(1) Sudores frigidi, in febre quidem acuta oborti, mortem; in mitiori autem morbi prolixitatem significant.

(2) Et ubi in corpore sudor inest, ibi morbum esse, enuntiat.

(3) Et ubi toto corpore mutationes contingunt, ut si corpus refrigeretur, rursumque calefiat, vel color alius ex alio oriatur, morbi longitudinem significat.

(4) In febribus non intermittentibus, si partes externæ sint frigidæ, internæ vero urantur, et siti vexentur, lethale est.

IX. Dans les fièvres continues, l'oppression jointe au délire est mortelle (1).

C'est un signe que la paralysie gagne du terrain ; aussi faut-il recourir à la strychnine (sulfate ou arséniate). Il en est de même, quand il y a délire et difficulté de respirer.

X. Dans les fièvres, les urines qui, après avoir été épaisses et avoir coulé en petite quantité, deviennent abondantes et claires, sont bonnes. Cela arrive surtout quand elles déposent dès le commencement de la maladie, ou bientôt après (2).

C'est un signe de calme ; comme l'eau des étangs devenue claire après l'orage.

XI. Quand, dans les fièvres, on rend des urines troubles comme celles des juments, ou l'on a mal de tête, ou il viendra bientôt (3).

Les urines jumenteuses indiquent un excès d'acide urique dans les urines ou d'urée dans le sang. Il faut dans ces cas recourir aux benzoates de soude, de lithine et aux boissons légèrement alcalines. On donnera en même temps la caféine ou ses sels. Le médecin doit être comme le marin qui prévoit l'orage. C'est une piètre excuse que de dire : « Je ne savais pas ! »

XII. Dans les maladies qui doivent être jugées le septième jour, les urines donnent, le quatrième jour, un nuage rouge, et le reste à l'avenant (4).

Nous avons dit ce qu'il faut entendre par crise, c'est-à-dire un changement dans l'état général, comme qui dirait un changement de temps ; c'est au médecin à se régler en conséquence.

XIII. Les urines blanches limpides sont mauvaises. On les observe telles, surtout dans les frénésies (5).

C'est, en effet, l'indice d'un état nerveux grave. Il faut dans ces cas

(1) Quando in febre non intermittente difficultas spirandi, et delirium contigerit, lethale.

(2) Quibus non sine febre urinæ sunt crassæ, grumosæ, et paucæ, si ab iis copiosæ, et tenues prodeant, juvant. Præcipue vero tales redduntur, quibus ab initio, vel non ita multo post, sedimentum inest.

(3) Quibus per febres urinæ sunt returbidæ, quales veterini generis, iis capitis dolor vel adest, vel aderit.

(4) Quibus septimo die judicatio contingit, iis urina rubram die quarto nubeculam habet, aliaque pro ratione.

(5) Quibus urinæ pellucidæ, albæ, malæ, præcipue vero in phreniticis apparent.

prescrire la strychnine et l'hyosciamine, 1 granule de chaque, jusqu'à ce que les urines redeviennent légèrement nuageuses.

XIV. Quand on craint un dépôt sur les articulations, l'écoulement abondant d'urines épaisses et blanches, telles qu'on commence quelquefois de les rendre le quatrième jour des fièvres qui sont avec un sentiment de lassitude extrême, délivre du dépôt. On en est aussi délivré bientôt par une hémorrhagie du nez (1).

Les anciens croyaient aux métastases, c'est-à-dire le transport des matières d'un point sur un autre; si anatomiquement la chose est impossible, elle ne l'est pas physiologiquement, dans ce sens que les globules blancs ou leucocythes développés en excès dans le sang, peuvent sortir des capillaires sanguins et aller former des dépôts, soit sur les séreuses, soit dans le tissu cellulaire interstitiel. De là, la néccessité de ne point laisser appauvrir le sang.

XV. Rend-on du sang ou du pus par les urines, signe d'ulcère aux reins ou à la vessie (2).

Cet aphorisme se complète par les suivants.

XVI. Lorsqu'on pisse le sang sans effort, c'est un signe de déchirure dans quelque petit vaisseau des reins (3).

En effet, c'est à l'existence ou à l'absence de douleur que le médecin jugera de la gravité du cas; et il donnera tantôt l'hyosciamine et la cicutine, tantôt l'hydro-ferro-cyanate de quinine.

XVII. Si l'on pisse le sang ou le pus, si l'on rend de petites écailles, et si l'urine est fétide, ce sont des signes d'ulcère à la vessie (4).

Les squames s'entendent des débris d'épithélium, et la fétidité d'urines indique une décomposition de tissu. Il faut dans ces cas, pousser dans la vessie des injections détersives, avec le chloral et le borax.

XVIII. Des urines abondantes dans la nuit sont une suite de peu de selles (5).

(1) Quibus speratur aliquid ad articulos abscessurum, urina copiosa, et crassa, et alba reddita, abscessu liberat, qualis in febribus cum lassitudinis sensu quarto die quibusdam ferri incipit. Quod si ex naribus etiam sanguis effluxerit, tum brevi admodum solutio fit.

(2) Si sanguis, aut pus, cum urina redditur, renum aut vesicæ exulceratio significatur.

(3) Qui sponte sanguinem cum urina effundunt, iis in renibus venulam ruptam esse, significat.

(4) Si quis sanguinem, et pus, et squamulas, cum urina fundat, gravisque odor adsit, vesicæ exulcerationem id significat.

(5) Urina, copiose de nocte reddita, paucam alvi dejectionem significat.

XXIII. Si, dans l'ivresse, on perd subitement la parole, on meurt dans des convulsions, à moins que la fièvre ne vienne, ou qu'on ne recouvre la parole au temps vers lequel l'ivresse finit (1).

Il faut dans ces cas s'abstenir de vomitifs, mais faire passer des lavements au sel de cuisine; et on fera boire de l'eau avec quelques gouttes d'ammoniaque. Au besoin, on donnera la strychnine et le benzoate d'ammoniaque : toutes les deux heures 1 granule.

XXIV. Quand on tombe dans le tétanos, on meurt dans quatre jours; mais si l'on passe ce temps, on recouvrera la santé (2).

Le tétanos, même traumatique, se prolonge rarement au delà de ce terme : il faut donc gagner du temps, en soutenant la vitalité. On passera des lavements excitants, et on fera des piqûres avec l'hyosciamine et la morphine.

XXV. L'épilepsie qui prend avant l'âge de puberté se guérit; mais si elle vient à l'âge de vingt-cinq ans, elle accompagne communément jusqu'à tombeau (3).

Dans le premier cas, il s'agit d'une simple névrose qu'on espère modifier ou guérir par les antinévrosiques : strychnine, hyosciamine, bromures, iodures alcalins. Dans le second cas, au contraire, il s'agit d'une lésion organique irrémédiable. Il est donc inutile de tourmenter les malades par des médicaments. Ce qu'il y a de mieux, ce sont les toniques généraux : l'air pur, l'exercice, une nourriture simple mais substantielle.

XXVI. Dans la pleurésie, si, dans quatorze jours, le poumon ne se purge par les crachats, il se formera une suppuration interne (4).

Cet aphorisme est la condamnation de la médecine expectante, puisque de la plèvre l'inflammation s'est étendue au poumon. (Voir, plus haut *Pronostics*.)

(1) Si ebrium quempiam vox deficiat derepente, convulsus moritur, nisi eum febris prehendat, aut qua hora crapula solvi solet, ad vocem redeat.

(2) Qui nervorum distentione corripiuntur, intra quatuor dies pereunt, quos si effugerint, sanescunt.

(3) Comitiales quibus ante pubertatis annos contingunt, depositionem accipiunt. At quibus quintum et vigesimum annum agentibus fiunt, eos fere ad mortem usque comitantur.

(4) Qui morbo laterali laborant, nisi intra dies quatuordecim repurgentur, iis in suppurationem deponitur.

XXVII. La phthisie vient principalement depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à trente-cinq (1).

Cet aphorisme comporte de nombreuses exceptions : cela dépend des causes héréditaires ou accidentelles. Toutefois, c'est jusqu'à la puberté que tout est encore à faire. Un traitement par les arséniates et un régime fortifiant peuvent avoir d'heureuses conséquences.

XXVIII. Dans la phthisie, lorsque le crachat jeté sur les charbons répand une odeur fétide, c'est signe mortel (2).

La fétidité des crachats des phthisiques sera corrigée par des inhalations de chlorure de chaux et par l'iodoforme, dont le malade mâchera quelques granules. Contre la toux, on y joindra la codéine; et s'il y a des points pleurétiques, la cicutine.

XXIX. Les phthisiques qui perdent les cheveux, et qui tombent dans la diarrhée, sont menacés de mort prochaine (3).

La perte des cheveux est due le plus souvent au manque de soins et à la transpiration. On y opposera le sulfate d'atropine, le bromhydrate de morphine, la caféine ou ses sels, afin de retarder la fièvre hectique.

XXX. Ceux qui crachent du sang écumeux le crachent du poumon (4).

Le sang spumeux peut également provenir des premières voies.
On donnera l'ergotine et l'hyosciamine; et, s'il y a des frissons, l'hydro-ferro-cyanate de quinine.

XXXI. Quand, à la suite d'une pleurésie, il se fait une suppuration, si, en quarante jours, à compter du temps où l'abcès s'est crevé, le poumon se purge par les crachats, le mal finit; mais si le poumon ne se purge dans ce terme, on tombe dans la phthisie (5).

Voir le traité des Pronostics : *Vomiques*.

(1) Tabes præcipue contingit ætatibus, quæ sunt ab anno decimo octavo, ad trigesimum quintum.

(2) In tabe vexatis, si sputum, quod tussi rejiciunt, carbonibus infusum, gravem odorem emittat, lethale est.

(3) In tabidis, si capilli e capite defluant, ii, succedente alvi profluvio, moriuntur.

(4) Qui spumantem sanguinem sputo rejiciunt, iis ex pulmone educitur.

(5) Qui ex morbo laterali suppurati fiunt, si intra dies quadraginta, ex quo ruptio facta est, repurgentur, liberantur; alioqui in tabem transeunt.

XXXII. Les boissons chaudes incommodent si l'on en use souvent ; elles relâchent les chairs, affaiblissent les nerfs, engourdissent l'esprit, causent des hémorrhagies, des lipothymies, et enfin la mort (1).

Hippocrate parle ici de l'abus, car les boissons chaudes au début d'une maladie aiguë, sont utiles par l'abondante transpiration qu'elles déterminent, surtout si on a soin d'administrer les alcaloïdes déferveseents. Le docteur Sangrado eût ainsi sauvé ses malades, tandis qu'il les tuait à force de les saigner et de leur faire boire de l'eau chaude, c'est-à-dire de les écœurer.

XXXIII. Le froid est mordant pour les plaies, il durcit la peau, il excite des douleurs qui ne sont point suivies de suppuration ; il fait venir des taches noires; il cause des frissons fébriles, des convulsions, des tétanos (2).

XXXIV. Lorsque la chaleur fait suppurer une tumeur, ce qui n'arrive point à toutes, c'est un grand signe de bonne issue. La chaleur relâche ; elle fait fondre; elle dissipe les douleurs ; elle soulage dans les frissons, dans les convulsions, dans les tétanos ; elle fait passer les pesanteurs de tête ; elle est très-utile dans les fractures d'os, surtout lorsqu'ils sont dépouillés de leurs chairs, notamment dans les plaies de la tête ; elle sert contre les froids mortels ; elle est bonne pour les plaies; bonne contre les dartres rongeantes, contre les maux de l'anus, contre ceux des parties naturelles, ceux de la matrice et ceux de la vessie. Dans tous ces cas, le chaud est bon, il hâte les crises ; le froid, au contraire, est mauvais et mortel (3).

Ces deux aphorismes sont corrélatifs. Il est certain que le froid et le chaud ont chacun leurs médications : le premier doit être employé contre la chaleur interne, le second contre la chaleur externe. Cela est surtout important en chirurgie.

XXXV. Les fièvres aiguës sont mortelles pour les femmes grosses (4).

Il est extrêmement important, pendant la grossesse, de combattre le moindre accès fébrile en donnant les alcaloïdes défervescents ; on échappe

(1) Calidum eo frequentius utentibus has affert noxias, carnium effeminationem, nervorum impotentiam, mentis stuporem, sanguinis profluvia, animi defectiones, ad quæ mors sequitur.

(2) Frigidum ulcera mordet, cutem obdurat, dolorem insuppurabilem facit, denigrationes, rigores febriles, convulsiones, nervorum distensiones.

(3) Calidum suppurationem movens, non in omni ulcere, maximum securitatis judicium exhibet, cutem emollit, extenuat, dolorem tollit, rigores, convulsiones, nervorum distensiones mitigat, capitis gravitatem solvit, ossium vero fracturis plurimum confert, sed præcipue his, quæ carne nudata sunt, iisque maxime, qui in capite ulcera habent. His etiam, quæ a frigore emoriuntur, aut exulcerantur, et herpetibus exedentibus, sedi, pudendo, utero, vesicæ, iis omnibus calidum gratum, et judicationem faciens, frigidum vero inimicum, et interimens.

(4) Mulierem utero gerentem morbo quopiam acuto corripi, lethale.

ainsi à la nécessité des saignées qui, comme le dit Hippocrate, font faire des fausses couches.

XXXVI. Les saignées font faire des fausses couches, surtout quand la grossesse est avancée (1).

LIVRE VI.

I. Dans les longues lienteries, si on a des rapports acides qu'on n'avait pas auparavant, c'est bon signe (2).

Quand les aliments passent non digérés, c'est un signe de dyspepsie intestinale, c'est-à-dire que les sucs dissolvants manquent. Il faut donc dans ces cas donner aux repas, 3 à 4 granules de quassine et quelques gouttes d'acide chlorhydrique, dans un demi-verre d'eau. Les rapports acides dont parle Hippocrate s'expliquent ainsi.

II. Dans les longues dyssenteries, le dégoût est mauvais signe, encore plus quand il y a fièvre (3).

Il s'agit alors de colite intense, qui exige le lavage intestinal au moyen du Sedlitz Chanteaud, et l'emploi de l'hyosciamine, afin de dissiper le spasme. On activera la digestion par les moyens indiqués à l'aphorisme précédent.

III. Il faut, dans les douleurs de côté, dans celles de la poitrine et des autres parties, avoir égard aux divers caractères de la douleur (4).

Les douleurs varient d'après leur siége et leur nature, les modificateurs doivent donc également varier. Les douleurs ne se calment pas toujours par la morphine, et c'est une grande erreur d'en avoir généralisé l'emploi.

IV. Les maladies des reins et de la vessie se guérissent difficilement chez les vieillards (5).

(1) Mulieri uterum gerenti vena secta abortionem facit, idque potissimum si fœtus grandior fuerit.

(2) In diuturnis intestinorum levitatibus, si ructus acidus, qui antea non exstitit, succedat, bonum est signum.

(3) In longis intestinorum difficultatibus cibi fastidia malum denuntiant, et cum febre pejus.

(4) Dolores, et in lateribus, et in pectore, et in cæteris partibus, num multum differant, perdiscendum.

(5) Renum et vesicæ vitia in senibus ægre curantur.

Ces affections exigent l'emploi de la strychnine et de l'hyosciamine, quelquefois l'hydro-ferro-cyanate ou l'arséniate de quinine. Quelquefois ces trois modificateurs à la fois. Il faut voir la maladie et le malade. La première peut être incurable, mais le second doit être soulagé. C'est à quoi les médecins organiciens ne font pas attention : pour eux, il n'y a qu'un objectif, la lésion organique.

V. Dans les douleurs du ventre, s'il y a du météorisme, c'est moins mauvais : s'il n'y en a point, c'est plus mauvais (1).

Cela dépendra de ce que, dans le premier cas, il y a paralysie et, dans le second, spasme; les moyens à employer sont donc, dans le premier cas, la strychnine, dans le second, l'hyosciamine.

VI. Les hémorrhoïdes dans la mélancolie et dans les maladies des reins sont bonnes (2).

Il faut entendre les hémorrhoïdes fluentes. On a dit que l'hypocondrie est l'hystérie de l'homme; il y a cependant entre ces deux états morbides une grande différence, dans ce sens que le premier est veineux de sa nature, le second nerveux. C'est donc sur la crase sanguine qu'il faut agir chez les mélancoliques. L'arséniate de strychnine est indiqué ici. On y joindra la quassine et la jalapine pour activer les fonctions intestinales. Tous les matins, le Sel Chanteaud.

VII. Quand on traite des hémorrhoïdes invétérées, si l'on en laisse une, on s'expose à causer l'hydropisie ou la phthisie (3).

Les rapports des hémorrhoïdes avec les affections de poitrine sont réels. Il faut donc les détruire en totaliié, sous peine de voir arriver ce que dit Hippocrate. C'est une erreur de laisser subsister un foyer d'irritation. On voit qu'Hippocrate ne partageait pas les préjugés des médecins de son époque. Toutefois on modifiera la crase sanguine (comme dans l'aphorisme précédent).

VIII. Dans l'hydropisie, si l'eau résorbée par les veines se porte vers les selles, c'est guérison (4).

(1) Dolores qui ad ventrem fiunt, sublimes quidem, leviores; non sublimes vero, vehementiores.

(2) Melancholicis affectibus, et renum vitiis succedentes hæmorrhoides (hoc est sanguinis profluvium per ora venarum, in ano sanguinem fundere solita); bono sunt.

(3) Diuturnum sanguinis profluvium per ora venarum, quæ in ano sunt (hæmorrhoidas dicunt), curanti, nisi una servetur, periculum est, ne aqua inter cutem aut tabes succedat.

(4) Aqua inter cutem detento, ubi aqua ex venis in ventrem confluxerit, morbus solvitur.

On voit qu'il s'agit de l'anasarque, qui est dû à un appauvrissement du sang. (Voir, plus haut, *Traité des pronostics.*)

IX. Dans la pleurésie et la péripneumonie, la diarrhée survenant est mauvaise chose (1).

C'est-à-dire qu'il est question d'une entérite venant compliquer l'affection de poitrine. Aussi faut-il être sobre de drastiques. C'est à tel point que beaucoup de praticiens préfèrent laisser leurs malades se constiper. C'est une autre exagération. Le lavage intestinal au Sedlitz Chanteaud est toujours salutaire, mais à la condition de soutenir les forces du malade par la strychnine, la quassine.

X. La diarrhée survenant dans les ophthalmies est bonne chose (2).

C'est-à-dire dans la blépharo-blennorrhée. Il peut être utile dans ces cas d'entretenir un flux de ventre. Mais il faut, en même temps, des modificateurs généraux, notamment la strychnine et la quassine, pour relever la torpeur de l'économie. Le reste est affaire de diététique.

XI. Les varices et les hémorrhoïdes délivrent du délire maniaque (3).

Le délire maniaque se rattachant généralement à un engorgement de la veine porte, on comprend que les varices et les hémorrhoïdes produisent une dérivation salutaire. (Voir, plus haut, ce que nous avons dit des rêves.)

XII. Les femmes ne sont sujettes à la goutte qu'autant qu'elles n'ont plus leurs règles (4).

Ce qui prouve que les menstrues servent, chez la femme, d'émonctoire.

XIII. Les hommes ne sont point attaqués de la goutte avant l'âge viril (5).

C'est-à-dire que jusqu'à la puberté toutes les fonctions s'équilibrent. L'âge viril est donc plutôt un danger qu'un avantage : « on fait du ventre » et on devient podagre, à moins d'une vie très-active.

(1) Morbo laterali, aut pulmonum inflammatione conflictato, succedens alvi profluvium, malum.

(2) Lippitudine laborantem alvi profluvio corripi, bonum.

(3) Insanientibus si varices aut sanguinis profluvium per ora venarum quæ in ano sunt (hæmorhoides dicuntur) accesserint, insaniæ solutio.

(4) Mulier podagra non laborat, nisi cum menstrua defecerint.

(5) Vires podagra non tentantur ante venereorum usum.

XIV. Dans les cancers occultes, il est bon de ne faire aucun remède ; si on les traite avec des médicaments, on meurt plus tôt. On peut vivre longtemps en n'y appliquant point de remède (1).

Avis aux jeunes chirurgiens trop pressés d'opérer.

XV. Dans la jaunisse, c'est un mal que le foie devienne dur (2).

Il s'agit dans ces cas d'une dégénérescence du foie, une cirrhose, un cancer, etc.

On aidera à cette heureuse terminaison, au moyen de la strychnine, de l'hyosciamine et de la digitaline. (Voir, plus haut, *Faits dosimétriques.*)

XVI. Quand de la strangurie on tombe dans la passion iliaque, on meurt dans sept jours, à moins que, la fièvre survenant, on ne rende une grande abondance d'urines (3).

Il faut retourner l'aphorisme et dire que les asthmatiques rachitiques vivent rarement longtemps. On peut leur venir en aide par la strychnine, la daturine, l'hyosciamine, les arséniates, les hypophosphites, etc.

XVII. Les gibbosités qui, avant l'âge de la puberté, sont occasionnées par des toux violentes ou par des attaques d'asthme, donnent la mort (4).

Le livre VII est particulièrement consacré aux urines. Comme il en a été question dans les Pronostics, il est inutile d'y revenir ici.

(1) Quibus cancri occulti oriuntur, eos non curare præstat. Curati namque cito pereunt, non curati vero diutius perdurant.

(2) Morbo regio laborantibus jecur durum fieri, malum.

(3) Quibus ex stranguria volvulus succedit, ii intra diem septimum moriuntur, nisi febre accedente copiosa urina effluat.

(4) Qui gibbosi ex anhelatione, et tussi fiunt, ante pubertatem moriuntur.

TRAITÉ

DES MALADIES DES FEMMES

Les femmes qui n'ont point eu d'enfants sont plus exposées à des maladies relatives aux règles que celles qui ont été grosses, et pourquoi. — Je pense, à l'égard des maladies des femmes, que si elles n'ont jamais été grosses, les dérangements des règles sont plus ordinaires chez elles, et qu'ils sont plus dangereux que lorsqu'elles ont eu des enfants. Quand la femme a accouché, ses veines sont plus perméables au sang menstruel; la purgation des lochies y rend le cours du sang plus facile. S'il se fait quelque fluxion dans les endroits du corps voisins des parties de la génération, les vaisseaux des viscères du bas-ventre et des mamelles se trouvent plus élargis; tout le corps est aussi plus développé. Mais pourquoi cela est-il ainsi? Je l'ai expliqué dans le Traité de la nature de l'enfant. Le corps, en se développant davantage, doit nécessairement faire que les veines acquièrent plus d'amplitude et d'étendue. La matrice doit, en effet, se développer pour contenir l'enfant qui y fait des efforts et qui y cause du travail. Cela étant ainsi, les règles trouvent bien de la facilité à couler, lorsque la femme a déjà rendu des lochies à la suite des couches. Si donc celles qui ont eu des enfants éprouvent des obstacles à la menstruation, par quelque cause que ce soit, ils pourront être levés plus facilement que chez celles qui n'ont point eu d'enfants. La matrice des premières est déjà habituée aux évacuations; son corps est disposé à se débarrasser des réplétions de sang. Les vaisseaux mêmes de tout le corps se sont agrandis; il y a après les couches plus d'espace pour le sang, le corps ayant acquis plus de développement. Il coule plus aisément dans les vaisseaux, à moins qu'ils ne se trouvent remplis outre mesure et engorgés : tandis qu'au contraire, lorsque la femme n'a point été grosse, les vaisseaux ne sont point accoutumés à la plénitude; ils résistent davantage; ils sont plus fermes, plus denses; ils n'ont point eu à subir les lochies; la matrice n'a point été élargie, les règles ne coulent donc point avec la

même aisance. Elles occasionneront souvent des embarras; elles seront donc plus aisément interceptées chez les femmes qui n'ont point été grosses. Si l'on a mis dans l'eau ou dans un endroit humide, pendant deux fois vingt-quatre heures, de la laine lavée et séchée, et aussi, dans le même endroit, une étoffe de laine lavée non moins désséchée que la laine qui n'a point passé par la main du tisserand, et de pareil poids, on trouvera que le poids de la laine sera beaucoup plus augmenté que celui de l'étoffe. On sait encore qu'il s'élève toujours plus de vapeurs de l'eau qui est dans un vase dont l'ouverture est plus large. Les laines molles et rares en prennent plus que les autres; les étoffes dont la laine est ferme ou serrée en reçoivent moins. De même, les vaisseaux qui sont plus rares chez la femme attirent la rosée du corps et du ventre plus promptement que ceux de l'homme, quand le corps de la femme se trouve avoir trop de sang; ses chairs plus délicates s'échauffent donc et lui causent des douleurs, à moins qu'elle ne s'en délivre; car le sang est une humeur chaude de sa nature. Telle est la raison pourquoi la femme se trouve avoir plus de chaleur que l'homme. Les pertes qu'elle fait en sang, lorsqu'elle en a trop, font qu'il excite moins de chaleur et qu'elle n'en éprouve pas de douleurs. Chez l'homme, dont les chairs sont plus fortes, il ne se fait point de même des amas provenant des parties supérieures du ventre, de manière qu'il en résulte des incommodités, s'il ne s'évacue chaque mois. Le corps de l'homme étant plus vigoureux, le ventre attire à lui tout ce dont il a besoin pour une abondante nourriture, et empêche ainsi qu'il ne s'excite de la chaleur provenant d'une pléthore d'humeurs, comme chez la femme. La grande raison en est la vie laborieuse de l'homme, car le travail et la fatigue dissipent une grande partie de la rosée dont se forme le sang (1).

(1) Mulierem, quæ nunquam peperit, majore cum molestia, et celerius, ex mensibus profluentibus affici, quam quæ partum experta est. Ubi enim peperit, venulæ ei ad mensium descensum insunt ampliores. Amplas autem ipsis reddit puerperiorum effluxus, qui purgationis quoddam genus est. Qui cum vi prorumpit, vicinæ maxime corporis partes, tum ventris, tum mammarum affatim effunduntur. Quin etiam corpus reliquum confertim vacuatur. Quod unde contingat, a nobis est commemoratum in pueri natura, cum partu in lucem editur. Corpore vero universim effuso, venas magis aperiri, et ad mensium profusionem ampliores fieri, necesse est, uterosque magis patere, nimirum puero per eos non sine vi et dolore egresso. Quibus ita constitutis, mulier, quæ puerperii purgamenta experta fuerit, cum minore labore purgationem menstruam sustinet.

Quod si mulieri, quæ jam peperit, affectio aliqua contingat, ita, ut procedentes menses probe repurgari nequeant, ea facilius, quam si nunquam peperisset, laborem ferat. Assuefacti enim sunt uteri, et corpus ad repletionem accommodatum, velut quæ uterum gestet, simulque magna est in corpore amplitudo. Amplior autem fit sanguinis via, ubi peperit, universim nimirum evacuato corpore, cumque corpus amplam capacitatem habeat, minorem sentit molestiam, nisi venæ supra modum impleantur, et nimio dolore afficiantur. At vero ei, quæ nunquam peperit, cum corpus ad repletionem minime assuefactum sit, et validius, solidius, et densius exsistat, cum puerperii purgamenta nondum experta sit, uterique osculum minime pateat, majore cum molestia menses prodeunt pluresque affectiones incidunt, ut proinde menses intercludantur, ubi nunquam peperit. Atque ad hunc modum se res habet, velut ante a nobis dictum est.

Mulierem rariore et molliore carne esse, quam virum, censeo. Atque cum id ita se habeat, mulieris corpus celerius et magis humorem ex ventre trahit, quam viri. Si quis enim aquæ in loco humido per duos dies et duas noctes lanas puras imponat, et vestimentum parum dense contextum æquali cum lanis pondere, iis sublatis et appensis, longe graviores lanas, quam vestimentum comperiet. Quod cum fit, ab aqua, quæ in vase lati oris est, semper sursum aliquid decedit, lanæque cum raræ sint et molles, ejus, quod secedit, majorem partem excipiunt. Vestimentum autem, quod

Sans être taxé de vouloir faire du réalisme, on peut comparer la femme qui a eu des enfants, à un fruit juteux et vermeil, et la femme stérile, par suite de circonstances individuelles ou accidentelles, à un fruit sec, jauni avant le temps. De là, la rareté des maladies cancéreuses chez la première et leur fréquence chez la seconde. Les religieuses et les prostituées se trouvent, sous ce rapport, sur la même ligne; preuve qu'on n'enfreint pas impunément les lois de la nature.

La manière dont Hippocrate explique l'espèce d'épanouissement qui détermine la grossesse chez la femme, est fort juste. On aurait donc tort de voir dans la maternité un danger, tandis qu'au contraire, c'est une préservation contre les maladies les plus cruelles qui peuvent atteindre la femme, celles par sécheresse et par ulcération.

Le régime de la femme est donc tout indiqué : il lui faut de l'air, de la lumière, de l'exercice, une nourriture substantielle, non échauffante; l'usage du Sedlitz Chanteaud pour rafraîchir son sang qui, comme le fait remarquer Hippocrate, a plus de chaleur intrinsèque que celui de l'homme.

Il est également nécessaire d'équilibrer, chez elle, les fonctions d'innervation, de circulation et des sécrétions, par la strychnine, l'aconitine et la digitaline.

Sans en faire une règle absolue, nous considérons l'emploi de ces trois alcaloïdes comme favorisant la menstruation, c'est-à-dire cet état juteux dont nous parlions tantôt. Il faut à la femme du sang rouge, vermeil, et non du sang blanc ou chlorotique; or, on connaît les rapports de l'aménorrhée avec la chlorose.

Nous mettons ici sous les yeux de nos lecteurs, le tableau suivant emprunté à West :

« Une jeune fille, d'une bonne santé antérieure, approche de l'époque de la puberté; quelques-uns des changements caractéristiques de cet état surviennent, les formes prennent les contours de la *muliéreté*, et sauf les règles, rien ne manque pour annoncer que la modification organique est

plenum sit et confertim contextum, explebitur, neque multum ejus, quod decedit, excipiet. Ad hunc sane modum mulier, cum rarior sit, ampliorem ex ventre in corpus humorem, et citius, quam vir, attrahet, cumque molli carne sit, ubi sanguine corpus expletum fuerit, nisi ab eo aliquid decedat, carnibus expletis et concalefactis, dolor oboritur. Calidiorem enim sanguinem mulier habet, ideoque viro calidior est. Quod si plurimum ex eo, quod accedit, secedat, neque dolor, neque calor a sanguine oritur. Cum vero vir carnis sit solidioris, quam femina, neque superiore ventre ita sanguine supra modum impletur, ut nisi aliquid sanguinis singulis mensibus decedat, dolorem suboriri, necesse sit, trahitque, quantum sanguinis satis esse possit, ad nutritionem, cumque corpore non sit molli, neque minium dolore affligitur, neque, ut mulier, ex plenitudine supra modum incalescit. Ad id autem multum viro confert, quod duriter se magis, quam femina exercet. Vehemens enim exercitatio nonnihil humoris deducit.

arrivée à son terme. Et cependant, les menstrues ne se montrent pas spontanément, et la jeune fille commence à souffrir de fréquents maux de tête, de rougeurs congestives de la face, de maux de reins, de douleurs hypogastriques. En même temps, la constipation, l'enduit saburral de la langue, la plénitude du pouls et tous les symptômes d'un trouble général, prennent un accroissement marqué, à des intervalles périodiques de un mois à peu près. A la longue, la menstruation s'effectue, mais les règles sont peu abondantes et très-douloureuses, et, pendant plusieurs mois consécutifs elles cessent de revenir ; ou peut-être qu'au retour périodique, le flux sanguin, au lieu de se faire par la matrice, a lieu dans l'estomac ou, plus rarement, dans l'intestin. Au commencement, la santé générale n'était sans doute pas sérieusement troublée, ou du moins ses désordres se bornaient à quelques souffrances spéciales, survenant à certaines époques, mais, peu à peu, la malade devient continuellement souffrante; son appétit disparaît; la fonction digestive s'affaiblit; les forces musculaires deviennent insuffisantes pour les exercices ordinaires ; le pouls est faible et fréquent, et la face prend cette teinte d'une pâleur jaunâtre, si bien exprimée par le mot *chlorose,* sous lequel on désigne cet état général. Le stéthoscope fait découvrir un bruit particulier sur le passage du sang à travers les cavités cardiaques, et le long des troncs artériels et veineux, bruit qui est l'indice certain d'un changement dans la composition de ce liquide; le plus souvent d'une diminution dans sa quantité. »

Comme on le voit, c'est là un tableau de maître ; seulement, quant au traitement, il est entaché du vieux galénisme : ce sont les ferrugineux, les gommes résineuses, les substances fortement odorantes, telles que le castoréum, dont on pourrait dire avec Horace : *grave olentibus hircis.* Puis, la pauvre fille non réglée est déclarée poitrinaire ; on l'envoie aux eaux, si la famille en a les moyens ; on la couvre de vésicatoires ; on la soumet à un régime fade, et, de chlorotique, on en fait une véritable phthisique. La raison en est qu'on n'a pas su faire un traitement physiologique.

C'est dans ces cas que l'arséniate de strychnine, l'aconitine, la digitaline et le Sedlitz Chanteaud font merveille.

Avant que les règles puissent s'établir régulièrement, il faut du sang rouge, rutilant, car ce serait une erreur de considérer ce flux comme de nature purement veineuse.

S'il y a spasme utérin, à la strychnine on ajoutera l'hyosciamine. Les pores des capillaires s'épanouissent et le sang passe avec plus facilité, tandis qu'autrement il se congestionne.

il survient des suffocations : quelquefois la fièvre s'y joint avec des frissons et des douleurs aux reins. Telles sont les suites des menstrues retenues plus de trois mois; après le quatrième, les accidents que j'ai dit survenir après trois mois, augmenteront encore, à moins que les règles ne paraissent. Ils se feront sentir surtout aux époques de la menstruation, après lesquelles toutes les incommodités se suspendent quelquefois entièrement; mais il viendra ensuite des difficultés d'uriner; le ventre se durcira; il deviendra plus gros qu'auparavant; il y aura des craquements de dents; l'appétit se perdra, le sommeil aussi. Voilà ce qu'on verra après le quatrième mois. Si l'on soigne cet état convenablement, on en guérit le cinquième mois. Si les règles ne viennent point, tout le mal s'empire. Après le sixième, la cure est très-difficile; tous les symptômes se fortifient; la malade est dans un malaise continuel; elle se jette çà et là; elle perd courage; il y a des vomissents de pituite avec beaucoup de soif. La femme sent un feu brûlant au ventre, parce que la matrice regorge de sang. En y touchant, on y cause des douleurs, surtout au pubis. La fièvre est souvent plus ou moins forte; des vents se remuent dans la matrice; le sang y court avec trouble; les selles et les urines ne se rendent point en la manière naturelle (1).

On voit avec quelle sagacité Hippocrate décrit ici les accidents, tant physiques qu'organiques, pouvant survenir chez la fille ou la femme non menstruée. Il faut donc toujours procéder au toucher et à l'inspection, afin de ne pas agir en aveugle. Les positions vicieuses de la matrice

(1) Postquam igitur mulieri, quæ nunquam peperit, menses delitescunt, neque foras exitum invenire possunt, hic morbus oritur. Id autem contingit, si uterorum os conclusum, aut obtortum fuerit, aut pudendi pars aliqua inversa. Ex his enim si quid adsit, non ante menses exitum invenire poterunt, quam uteri ad pristinam sanitatem redierint. Hic vero morbus iis præcipue contingit, quæ angustos habent uteros, aut cervicem extra pudendum sitam. Horum enim alterum si adfuerit, neque mulier viri consuetudine fruatur, venterque plus justo vacuetur, ex hac affectione uteri invertuntur. Neque enim uteri in se madescunt, cum minime venerem experiantur, amplumque spatium habent, ut pervertantur, cum alvus plus, quam conveniat, vacua, sicca et levis exsistat. Iisque perversis interdum contingit, ut eorum osculum distorqueatur, cum cervix extra pudenda sita sit. Si enim ex veneris usu madescunt uteri, et alvus minime vacuetur, non facile pervertuntur. Hæc igitur causa est, cur ipsi conniveant, cum nimirum veneris usum mulier non experiatur. Intra vero trium mensium spatium, si ei decurrentes menses ea, quæ prius inerant, eduxerint, perbelle quidem affecta erit; alioqui in has affectiones mulier incurret. In suffocationem subinde incidet, febrisque ac horror, et lumborum dolor sæpe invadent. Atque in has affectiones veniet, si intra trimestre spatium menses ei non prodierint. Intra vero quadrimestre spatium, nisi progressi menses prioribus viam fecerint, etiam tunc trimestres omnes afflictiones eam magis affligent, maximeque, quo tempore menses decurrere consueverunt, postea minus. Plerumque vero dolores expers videtur. Erunt etiam in quadrimestri spatio hæc indicia. Urinam copiosam et crassam subinde reddet, ei venter indurescet, majorque erit, quam antea, dentium stridor aderit, ciborum fastidium et insomnia. Atque ista mulieri contingent, si intra quadrimestre spatium menses non decurrant, curata vero etiam ex his convalescit. Ac intra quintum mensem, nisi ei copiosi menses descenderint, etiam vehementior dolor ingruit. Sexto vero mense jam incurabilis erit, et juxta quidem priora signa magis affligetur. Deinde vero ad hæc ista accedent : anxietate vexabitur, et subinde se ipsam jactabit, animo deficiet, vehemens eam sitis corripiet, incenso nimirum ventre ab uteris sanguine redundantibus, ad contactum maximeque circa pubem dolebit, subindeque acute febricitabit, uteri frequenter murmur edent, agitato nimirum et permeante in eis sanguine, neque pro more venter dejiciet, neque vesica urinam percolabit.

seront facilement redressées au début. De même, on peut remédier à l'atrésie du museau de tanche.

« Une autre considération qu'il ne faut pas perdre de vue, dit West, c'est que dans les cas où il n'existe aucune maladie physique, aucune cause locale rendant impossible l'accomplissement régulier des fonctions sexuelles, il est rare que ces fonctions arrivent à leur entier développement à partir du moment précis où elles ont donné les premiers signes de leur activité. Il arrive souvent qu'après la première époque menstruelle, un intervalle de un ou trois mois s'écoule avant que les règles reviennent. Peut-être ces signes prémonitoires de la menstruation sont-ils suivis d'un flux, non pas de sang, mais de mucus, constituant ce que les anciens appelaient des *règles blanches* (*menstruœ albœ*).

« Nous savons que des flux de cette nature ne sont pas nécessairement morbides, bien qu'on les ait considérés autrefois comme tels. » (*Op. cit.*)

Ainsi que le fait remarquer le traducteur de West, M. le docteur Mauriac, l'hypérémie utérine symptomatique de l'ovulation, comme les hypérémies des autres muqueuses, peut se terminer par un flux formé de cellules d'épithélium, phénomène qui constitue une véritable crise pour l'hypérémie, et qui se produit en général chez les jeunes filles chlorotiques; aussi est-il rationnel de supposer qu'une portion plus ou moins considérable des leucocythes, si abondants alors dans le liquide sanguin, vient augmenter le nombre des éléments figurés, autres que les globules rouges, dont se composent les menstrues blanches.

C'est donc encore à l'état du sang qu'il faut avoir égard, et non aux pertes en blanc, qui sont souvent un moyen de dégagement ou de désobstruction. On emploiera simultanément la strychnine (arséniate) et l'ergotine.

Diverses affections de la matrice causées par le défaut des règles. — Lorsque la matrice se jette vers l'estomac et qu'elle s'agite dans le ventre, la femme ressent des douleurs à l'épine du dos; sa langue s'embarrasse; elle a de la peine à parler distinctement. Il lui survient des faiblesses. Quelquefois elle perd entièrement la parole. Elle a des morsures d'estomac; elle rend de la bile jaune. Sa respiration devient pénible. Elle ne sait comment se tenir; elle s'agite en tout sens. Elle a un feu dévorant. Si, dans ces déplacements de règles, la vessie en tire un peu de sang du plus délié, l'urine sort rouge; tout le corps est en travail, mais surtout le cou, l'épine, les lombes, les aines. Dans cet état, le ventre s'élève, les pieds et les jambes deviennent fort enflés; la mort quelquefois s'ensuit. Telles sont les suites de la suppression des règles qui dure au delà de six mois (1).

(1) Cum mulieri uteri ad stomachum, qui nervosus est, irruerint, et in ventrem prociderint, spinæ et totius dorsi dolore ea vexatur, lingua ejus frenatur, eamque obscuram habet, et animo linquitur.

Les accidents nerveux provenant des troubles de la menstruation sont ici parfaitement décrits. Ces troubles exigent encore l'emploi de la strychnine, de l'ergotine et de l'hyosciamine, quelquefois du camphre monobromé et de la cicutine, contre l'hyperesthésie de la moelle épinière.

On voit aussi que des règles, pour avoir été supprimées pendant deux mois, se sont jetées sur le poumon, et y ont excité tous les maux d'une phthisie, auxquels il a été impossible de résister (1).

La tuberculose est due à la leucocythémie ou la prépondérance des globules blancs dans le sang. Voilà pourquoi, comme nous l'avons dit plus haut, il y a souvent des règles en blanc. Ici il faut insister principalement sur les arséniates, comme reconstituants du sang et antidéperditateurs. Chez les phthisiques, la menstruation est généralement supprimée. Dans son ouvrage sur la phthisie, Hans ne cite qu'un seul cas où les règles n'aient point fait défaut jusqu'au moment de la mort.

On voit encore que les menstrues, après avoir été retenues pendant deux ou trois mois dans la matrice, y causent des suppurations. Cela arrive surtout lorsqu'il y a un feu ardent. Les signes de cette suppuration sont de vives douleurs au pubis, avec de forts battements; en sorte que la femme ne peut y supporter le plus léger contact. Quand le mal doit tourner à bien, les règles se font jour; et il sort du sang avec du pus qui coule, de mauvaise odeur, pendant sept ou huit ou neuf jours, depuis que le mal s'est montré en la manière dite ci-dessus. Après le rétablissement des règles, ce sera un grand bien qu'il ne survienne point d'ulcère. Lorsqu'il s'y en formera, il faudra du temps et des soins pour empêcher qu'il ne fasse des fongus, et que l'ulcère ne prenne un mauvais caractère. La femme sera stérile, quoique l'abcès se soit ouvert, s'il s'est fait de grands ulcères dans la matrice. Lorsque l'abcès ne s'évacue point par les parties naturelles et que les règles occasionnent une suppuration, il se fait une tumeur qui s'ouvre au-dessus des aines, à un des hypochondres, d'où il découle un pus fétide. La femme ne survit point, ou bien, si elle guérit, elle sera stérile durant toute sa vie (2).

Nonnullis etiam vox deficit, stomachus mordetur, bilis flava foras prodit, spiritus offensans est, anxietate premitur, se ipsam jactat, et inceuditur.

Postea vero, quum transmoti fuerint, et vesica tenuem ex uteris sanguinem trahet, tunc urina rubra effunditur, et reliquum quidem corpus dolore afficitur, potissimumque cervix, spina, lumbi et inguina. Cumque eo devenerit, tum venter attollitur, tum crura et tibiæ, ac pedes, plus æquo intumescunt, et mors instat. Et in ea hunc quidem habent exitum menses sex mensium spatio delitescentes. Quin etiam hæc accidunt.

(1) Nonnullis mulieribus, cum copiosi menses duorum mensium spatio in uteris exstiterint, ubi intercepti fuerint, ad pulmonem feruntur, eademque omnia his contingunt, quæ in tabe dicta sunt, neque inde superesse potest. Sed et ista contingunt.

(2) Sunt quibus menses purulenti evadunt, ubi duobus aut tribus mensibus moram fecerint, idque præcipue accidit, si a febre exusti fuerint. Purulentorum autem hæc sunt indicia : dolores enim ad imum ventrem irruunt, et pulsationes vehementes, neque contactum ea sustinet. Quod si melius habitura sit, menses ei per pudendum erumpunt, pusque et sanguis fertur, graveolens autem per

reuses méprises. Nous citerons ici le fait suivant que nous empruntons à West (*Leçons sur les maladies des femmes*) :

« Une dame entre vingt et trente ans, mère de plusieurs enfants, prit froid pendant la période menstruelle, et immédiatement les règles, sans se supprimer tout à fait, diminuèrent beaucoup de quantité. En même temps, survint une douleur abdominale, sous forme paroxystique. A la fin du troisième jour, il existait une tumeur dans la région iliaque droite. Cette tumeur, lorsque je vis la malade, quatre jours environ après le début de la maladie, était au-dessus du tégument de Poupart et dans la même direction que lui; elle avait à peu près le volume du poing, était oblongue, immobile, peu sensible à la pression; il n'existait pas de déplacement de l'utérus et on ne percevait qu'une vague sensation de plénitude dans les culs-de-sac vaginaux. »

Comme Hippocrate le dit, bien des chirurgiens ont ouvert ces tumeurs et ont mis ainsi les jours de la femme en danger. Elles suivent le mouvement des règles, ce qui permet de les reconnaître; on donnera à l'intérieur l'hydro-ferro-cyanate de quinine et le sulfate de strychnine, afin de faire revenir les plexus veineux sur eux-mêmes.

Toutes les fois que les règles ne se montrent point à leur époque, la femme sent des douleurs au bas-ventre. Il lui semble qu'elle a un poids attaché aux lombes, dont elle est fort incommodée. Si les mois disparaissent entièrement, le sang de la menstruation, se trouvant dans un état non naturel, devient épais, visqueux et gluant. On commence alors par purger par haut et par bas. On fait ensuite des applications propres à nettoyer la matrice, en laissant des intervalles. On donne des boissons qui aient la vertu de faire couler le sang ; par exemple, du vin dans lequel on a mis de la bacile (1) et de la résine. Si, malgré l'usage de ces remèdes, les règles ne viennent point, on aura lieu de soupçonner que la femme est grosse, surtout lorsqu'elle souffre dans le commerce avec son mari, qu'elle sent un poids au bas-ventre, que la région de la matrice s'élève, que l'aiguillon de l'amour est plus ardent, comme il l'est chez les femmes grosses; qu'il y a en même temps des maux d'estomac, principalement encore si cet état subsiste depuis cinquante jours avec des malaises fréquents, tantôt au ventre, tantôt à l'ombilic, au cou, aux aines et aux reins. Il arrive quelquefois qu'après l'espace de trois mois, les règles viennent précipitamment, en abondance ; qu'il sort des parties naturelles des caillots qui ressemblent à de la chair, comme dans une fausse couche, et du sang noir. Il s'ensuit quelquefois des ulcères à la matrice, qui demandent un grand soin. On voit des cas où la femme croit être grosse de six mois, ou d'un peu moins de temps. Le ventre est fort gros avec tous les autres symptômes de grossesse ; puis, c'est un dépôt purulent qui se perce aux aines vers le cinquième ou le sixième mois, les règles se faisant une issue en cet endroit ; il en résulte quelquefois un ulcère de la matrice aux aines, qui met la

(1) Fenouil marin, plante apéritive et diurétique.

malade en danger de mort ; ou bien, si elle en réchappe, elle reste stérile. D'autres fois les mois se procurent la sortie par la voie naturelle, mais pourris et purulents, qui occasionnent une plaie à l'utérus et qui mettent la femme en danger. Il faut traiter cet état avec grand soin, pour empêcher qu'il ne s'y fasse un ulcère invétéré. La stérilité en serait la suite, quand même on parviendrait à le guérir. Si les règles ne se procurent aucune issue après l'espace de six mois, la femme éprouvera tous les accidents qu'entraîne une suppression si considérable, sans grossesse : si elle est bien soignée, elle guérira. Mais si le mal est négligé et qu'il se soutienne jusqu'au huitième mois, la mort en est souvent la suite.

Il arrive à bien des femmes que leurs règles sont pendant longtemps pituiteuses et en moindre quantité que dans l'état sain, et qu'elles recouvrent la parfaite santé si elles sont bien soignées (1).

Le tableau, comme on voit, est complet. Ici encore, Hippocrate parle de tumeurs qui se montrent aux aines et qui sont des hématocèles, dont il a été question dans le paragraphe précédent.

Quand les règles sont bilieuses, la femme éprouve des défaillances avec du dégoût ; par temps, des anxiétés, des insomnies, des vents qu'elle rend par haut. Elle refuse de se promener ; elle perd tout courage ; elle ne peut regarder fixément les objets ; elle est pleine de craintes. Cet état se guérit en le traitant avec soin. Quand il s'invétère, il augmente. Ce sera un grand bonheur s'il peut s'établir un vomissement de matières bilieuses, ou une évacuation par les selles qui ne soit pas trop forte, ou un écoulement de règles bilieuses, point trop abondant. L'une,

(1) Cum menses in occulto lateant, dolor infimum ventrem infestabit, et pondus quoddam incumbere videtur, lumbi et laterum inanitates stupendum in modum dolent. Si vero menses nullo modo prodeunt, ex morbo crassi, lenti et glutinosi redduntur. Inprimis igitur venter sursum ac deorsum repurgandus, deinde uterus medicamento subdititio, ex quo sanguis purgatur, et intermissis aliquot diebus bibendum aliquod medicamentum, ex quo sanguis prodeat. Bibat autem ea crethmum ex vino tædaceo. Quod si ne sic quidem ei profluant, continget, ut prægnans esse videatur, et in viri congressu doleat, ita, ut aliquid incumbere videatur, et pondus aliquod in ventre insit, venter prominet, et desideriis tentatur, perinde ac si uterum gestaret, oris ventriculi morsu afficitur, præcipueque post quinquagesimum diem, ventrem subinde dolor detinet circa umbilicum, et cervicem, et inguina, ac lumbos. Interdum etiam post duos aut tres menses exactos ei per pudendum menstrua confertim erumpunt, quique prodeunt, caruncula referre videntur, velut ex fetus corruptione, et nigri sunt.

Nonnullis vero ulcera quoque in uteris oriuntur, tumque diligenter animum ad curam intendere oportebit. Plerisque etiam contingit, ut se sexto mense, aut etiam paulo breviore tempore, uterum gestare existiment, venter prominet, reliquaque ei evenire, videntur, quæ utero gerenti. Postea, quibusdam simul atque quintus aut sextus mensis advenerit, in pus versi menses eruperunt, eaque sibi viam fecerunt.

In quibusdam autem ulcera in uteris oriuntur, inferiore etiam inguinis parte, et de vita periclitantur, ac si evaserint, steriles erunt. Nonnullis vero per pudendum erumpunt, et purulenti ac putrefacti prodeunt, ab iisque ulcera in uteris excitantur, et periculum imminet, oportetque, ut ne inveterascant, diligenti curatione incumbere. Hæc autem etiamsi curata fuerit, sterilis manebit. Quod si menses superiore inguinis parte ei non erumpant, sex mensibus coerciti, universa illi contingent, quæ ei, quæ nunquam peperit, cum menses exitum invenire nequeant. Ac si quidem curata fuerit, convalescet; sin minus, ad octavum etiam mensem perdurans moritur. Multis vero contingit, si pituitosi menses diutius prodeant, ut pauciores sint, quam sanis. Sana autem evadit, si convenienti ordine curetur.

quelle qu'elle soit, de ces trois évacuations qui serait trop copieuse, mettrait la femme en danger ; mais dès que les matières bilieuses sortiront modérément, que ce qui cause le mal sera mis dehors en tout ou en grande partie, la santé reviendra. Si on néglige le mal et que la malade ne soit pas délivrée, elle périra. Communément elle guérit de cet état au moyen de règles bilieuses. Lorsqu'elles arriveront, elles couleront en petite quantité durant les premiers jours, augmentant chaque jour. A mesure que leur durée se continue, l'état devient plus incommode, en ce que leur nature bilieuse agace la matrice. La cure néanmoins s'opère avec du soin, pourvu toutefois que l'écoulement bilieux s'arrête ; mais, si la matrice entre en inflammation, l'état devient des plus graves : on verra sortir beaucoup de matières purulentes et fétides, avec des débris de chairs. Tous les symptômes énumérés ci-dessus s'accroîtront. Les ulcères s'irriteront jusqu'à ce qu'enfin ils occasionnent la mort. Ou bien, si la malade réchappe, elle restera stérile à raison des cicatrices (1).

Cet état bilieux s'explique par l'état de plénitude ou d'engorgement de tout le système de la veine porte. On y remédiera par l'usage journalier du Sedlitz Chanteaud. Il ne faut pas prendre à la lettre le mot de règles bilieuses, mais comme caractérisant un état bilieux général.

Lorsque les règles seront pures, point mêlées, qu'il ne coule que du sang, la femme s'approchera de son mari, dans le temps du commencement de ses règles. Il est encore mieux de cohabiter quand elles finissent et qu'elles durent encore, que lorsqu'elles sont terminées (2).

Sans connaître le phénomène de l'ovulation, ou de la ponte, on voit qu'Hippocrate avait parfaitement jugé le moment le plus favorable pour la fécondation. C'est exactement comme chez les ovipares. Pour que l'imprégnation ait lieu, il faut que le museau de tanche aspire la semence, c'est pour cela qu'Hippocrate préconisait l'usage des fumigations.

Le défaut d'imprégnation dépend souvent d'une trop grande susceptibilité nerveuse. Dans un de nos voyages dans le midi de la France, nous

(1) At si mulier sit corpore male affecto, et menses biliosi decurrant, ex hoc facile dignoscuntur. Admodum nigri sunt, interdum vero nigri aut splendidi, parcissimique feruntur, et citissime concrescunt, amborumque semen, tum maris, tum feminæ, languidum evanescit, neque ea utero concipit. Per morbi quidem exordia purgatur diebus, quibus consuevit, non pluribus. Procedentibus autem mensibus, pluribus diebus purgatur, et singulis diebus minore quantitate menses apparent. Febres quoque errantes acutæ accedunt, cum horrore et cibi fastidio, subindeque oris ventriculi morsus, tuncque maxime vexabitur, ubi ei in propinquo menses fuerint. Postquam autem repurgata fuerit, et paulo melius habebit, quam antea, postea rursus ad eundem relabetur statum, brevi tamen convalescit, si diligens cura adhibeatur. At nisi curetur, progressu temporis eam commemorata omnia valde affligent, et dolor modo quidem ventris partem umbilico inferiorem invadet, modo vero inguina, quandoque etiam lumbos, et coxendicis commissuram, quæ est ad sedem, totamque eam partem, quandoque vero cervicem. Interdum quoque vehemens continget strangulatus, eique ante oculos caligo obversabitur et vertigo, velut purgatione sursum missa et resiliente.

(2) Si igitur pura, sincera et sanguinea appareant, tum virum adeat, ineunte purgatione menstrua, præstat tamen ea desinente, sed tamen adhuc eunte potius, quam penitus cessante.

rencontrâmes une jeune dame qui, depuis trois ans, aspirait à être mère. Elle se rendait à Lourdes pour faire une neuvaine à la Vierge. Ayant appris, au cours de la conversation, que nous étions médecin, elle désira avoir notre avis : nous lui recommandâmes l'hypophosphite de strychnine et l'hyosciamine. La superstition ne doit pas être encouragée, même comme cure morale.

De quelques incommodités de la grossesse. — La femme grosse est souvent pâle, parce que son sang se consume journellement pour la nourriture et l'accroissement de l'enfant. S'il en reste moins qu'à l'ordinaire dans son corps, elle doit nécessairement tomber dans la pâleur. Ainsi il n'est pas étonnant qu'elle ait envie de manger des choses extraordinaires, tandis que la plus grande partie de son sang se porte vers le ventre, ni qu'elle perde de ses forces, puisque son sang diminue.

Je pense que la femme a la respiration fréquente quand elle est grosse, et aussi quand elle est à l'approche de ses mois, parce que son bas-ventre alors se trouve plein, qu'il est échauffé et comprimé. L'oppression est beaucoup plus grande vers la fin de la grossesse, et les douleurs des lombes plus fortes, parce que les compressions causées par le fœtus augmentent. Elle éprouve aussi, dans le temps de la grossesse, des maux de cœur ; parce que tout le ventre et la matrice qui contient l'embryon, sont comprimés ou tiraillés (1).

Ce paragraphe est important — parce qu'il fait pressentir les découvertes de la physiologie moderne. Il résulte, en effet, des travaux de Becquerel et Rodiez, que le sang, qui n'est pas modifié dès le début de la grossesse, l'est sensiblement à mesure qu'elle avance. Il y a d'abord diminution des globules rouges, dont la moyenne tombe à 112, ensuite diminution de l'albumine, de plus en plus considérable, à mesure que la grossesse approche de la fin ; par contre, la fibrine est augmentée ainsi que la quantité d'eau. Il en résulte que la femme est prédisposée aux inflammations puerpérales caractérisées par des hydropisies aiguës et des dépôts fibrineux. Il faut donc à la femme enceinte un régime réparateur en même temps qu'on la soumettra à l'usage de la strychnine, de l'aconitine et de la digitaline. C'est ce que nous avons nommé l'entraînement puerpéral. Le Sel Chanteaud pris régulièrement par sa légère alcalinité empêche la formation des acides abnormes et entretient la fraîcheur du sang.

(1) Ubi uterum gestat mulier, tota pallida redditur, quoniam, qui in ea purus est, sanguis semper quotidie e corpore aliquantulum stillat, et ad fetum fertur, eique in alimentum cedit, cumque paucus in corpore sanguis exsistat, eam pallidam esse, necesse est, semperque abhorrentes cibos appetere, et ad ventrem sanguinea subire. Debilior etiam redditur, quod sanguis imminuitur. Mea autem sententia mulier, ubi partui vicina est, crebrum spiritum emittit, sique purgatio incipiat, venter plenus est, et a calore urgetur. Tum vero potissimum crebrum spiritum ducit, ubi partui proxima est, tumque præcipue lumborum dolore affligitur, cum lumbi a fetu collidantur. Toto vero intermedio tempore oris ventriculi dolore ea subinde premitur, cum nimirum venter, ac præcipue uterus, fetum undique complectatur et comprimat.

Quand, après les couches, les humeurs ne coulent point, que la femme les a dans la tête, sans qu'elles y aient été attirées par la chaleur dans le travail des couches ou auparavant, il y a dans ce cas de légers maux de tête. Si alors l'humeur secouée se détermine fortement vers le ventre, elle y portera du trouble, et le mal n'ira pas plus loin. Il faut seulement prendre garde qu'il ne s'établisse une diarrhée tandis que le corps est dans un mauvais état, elle serait fâcheuse. Si l'humeur venant de la tête se porte aux vidanges, et qu'elle y vienne abondamment, c'est un bien. Si toutefois elle était trop abondante, il faudrait y prendre garde. Une partie qui sortirait par les selles serait alors un soulagement. Si l'évacuation par le dos devenait forte, cela demanderait du soin (1).

La fièvre puerpérale se distingue par sa brusque explosion, il faut donc la prévenir par les alcaloïdes défervescents, notamment l'hydro-ferro-cyanate de quinine, pour combattre le frisson initial, l'aconitine, la vératrine, la digitaline contre l'état continu, la strychnine contre la prostration nerveuse. On cherchera à faire couler les lochies par les fumigations et les fomentations aromatiques, et on fera faire des irrigations continues avec le chloral boraté. Ces soins externes se donneront au-dessus de la couverture, afin d'empêcher les refroidissements. C'est dire combien l'application de la glace est dangereuse.

Toutes les fois que les vidanges coulent peu, il y a des douleurs vives aux lombes et dans tout le voisinage des parties naturelles, avec des enflures. La femme sent du feu aux cuisses. Il coule une grande quantité de pituite aqueuse par le nez et par la bouche. Il y a des maux de tête avec fièvre, frissons et craquement de dents Le ventre s'enfle et s'obstrue ; la vessie de même. Les yeux deviennent roulants ; la vue se trouble (2).

Il faut voir ici l'état catarrhal auquel les femmes sont si exposées dans l'acte de l'accouchement. Aussi faut-il recourir de prime abord à l'hydro-ferro-cyanate de quinine, afin de ramener la chaleur à la surface et la transpiration. D'ordinaire une douzaine de granules suffisent. L'habitude de donner la quinine en poudre est mauvaise, parce que, aux doses exagérées où les allopathes l'administrent, elle dessèche la langue et le

(1) Si vero mulieri una cum puero in partu humor, ut convenit, non effluat, quin etiam si quidem caput in se humorem calore attractum contineat, in partu et paulo ante caput ei dolebit. Quod si cumulatus in ventrem veniat, ubi commotus fuerit, ipsum conturbabit, nihilque ulterius. Succurrendum autem, ut ne, corpore male affecto, succedens inde alvi profluvium ipsam affligat. Quod si ex capite delata fluxio ad puerperii purgationem se convertat, multumque commoveatur, melius habet ; si vero plus æquo diligentem curam adhibeto ; sin ad ventrem se convertat, facilior utique puello exitus pateat.

(2) At si modica purgatio mulieri procedat, vehemens dolor lumbos occupat, omnesque partes pudenda complectentes, et caput intumescunt, femoraque incenduntur, ex ore et naribus pituita valde aquosa effluit, caput dolor, febris et horror detinet, intumescit, dentes fremunt, venter et vesica ei constringuntur, oculos ea obvertit, et caliginosa cernit.

de fièvre en touchant son bras. Il sort de temps à autre des lochies d'un mauvais caractère, purulentes, fétides. Tels sont les signes de la présence d'ulcères à la matrice. Ils demandent de grands soins. Je finis ici ce que je voulais dire touchant les différentes suites de cet état (1).

La rareté des lochies prouve qu'il s'est fait un resserrement dans tout le corps; après le lavage au Sedlitz Chanteaud et des irrigations au chloral boraté, il faut donner la strych nine, l'hyosciamine et la digitaline, afin d'ouvrir les voies naturelles. Ainsi qu'Hippocrate le fait remarquer, la femme rend des selles noires très-fétides et les urines sont troubles comme celles de jument. Cela peut dépendre de l'excès de l'acide hippurique dans ce liquide. Le benzoate de soude est alors indiqué.

Lorsque les lochies vont bien pendant trois ou quatre jours, qu'ensuite elles se suppriment subitement, on voit des symptômes pareils à ceux que je viens d'exposer, mais moindres; la terminaison sera cependant la même. La maladie sera seulement plus lente, moins violente, et la malade, si elle bien soignée, recouvrera la santé (2).

(1) Si mulieri partu liberatæ purgatio non expedite prodeat, exæstuantibus nimirum uteris, eorumque osculo connivente; uteri autem cervix in sese undique concidit, simul ac puellus excessit. Si quid enim horum adfuerit, ei purgatio non prodibit. Si vero ei non procedat purgatio, evenit, ut eam febris et horror detineat, et uti venter magnus evadat. Quod si eam attigeris, totum corpus dolet, præcipueque, si quis ventrem attigerit, subindeque oris ventriculi morsu conflictatur, lumborum dolore ea vexatur, cibi fastidium adest, vigilia et corporis compunctio. Deinde quinto aut septimo die quandoque venter exturbatur, et nigra, subindeque admodum graveolentia ea demittit, et urina, qualis asinina, redditur. Quæ si subeant, melius illi esse videtur, curaque adhibita brevi ea convalescit, alioqui in periculum veniet, ne ei vehemens alvi profluvium succedat, et puerperii purgamenta in occulto delitescant. At si venter ei non exturbetur, neque purgatio sponte prodeat, neque ei cito convenientia adhibeantur remedia, tempus autem procedat, a multis commemoratis affligetur, quibus accedit, ut in periculum veniat, ne velut plumbum livescat, et in aquam intercutem incidat, eique umbilicus ab uteris sublatus prominebit, et nigrior, quam circumambientes partes evadet. Quæ ubi evenerint, superesse mulier non poterit. Pereunt autem aliæ alio tempore, prout corpus et affectio se habet. Primum tamen ac vigesimum diem non excedunt, itaque fere usu venit. At si illi vel per medicamentum, vel sponte purgatio eruperit (id enim usu venire solet, ubi uteri a sanguine cum impetu derepente confertim delato, os relaxarint), si, inquam, erumpat, graveolentia et purulenta repurgantur, interdumque etiam nigra, tumque melius erit, et adhibita cura ea convalescet.

Ulcera autem in uteris etiam oriuntur, putrefactis nimirum puerperii purgamentis. Quæ si oboriantur, major cura adhibenda erit, ne illi ulcera increscant et computrescant. In periculum autem incurrit, ne moriatur, aut sterilis reddatur. Si vero ulcera in uteris insint, hæc signa sunt. Cum procedit purgatio, velut spina uterum pervadere videtur, eam ardor corripit, ventremque potissimum invadit. Ad contactum partes infra umbilicum non secus dolent, quam si ulcus purum nervosum contigeris. Deinde vehementes in uteros dolores subinde incidunt, interdumque febris ad manum mitis, et quandoque deferuntur puerperii purgamenta maligna, purulenta et graviter olentia. Istaque signa se produnt, si ulcera in uteris fuerint, magnaque cura indigent. Atque ii quidem sunt hujus morbi exitus.

(2) Quod si puerperii purgatio primis quidem tribus aut quatuor diebus prodierit, deinde ei derepente perdatur, in similes, sed minores, quam superior, affectiones incidit, eandemque subit morbus

La cessation des lochies au bout de trois ou quatre jours ne saurait être considérée comme un fait pathologique, puisque le principe fermentatif ou la *lochine* a déjà été évacué. Il en est de même des microbes, si tant est que ces derniers jouent dans les affections puerpérales le rôle qu'on leur a attribué.

Lorsque après les couches il n'y a point de purgation, le ventre et la rate s'enflent, les jambes aussi; il y a de la fièvre avec des frissons et des douleurs aux lombes, quelquefois aux entrailles; la femme éprouve des froids et des chaleurs; les battements des artères sont tantôt faibles, tantôt vifs, élevés, certaines fois intermittents. Tels sont les symptômes de cet état dans le commencement : ensuite les creux du visage deviennent rouges. Il faut dans ce cas ne donner qu'une nourriture légère; purger en boisson par bas, s'il y a de l'orgasme, avec des cholagogues quand la bile domine, avec des phlegmagogues lorsque c'est la pituite. On fumige ensuite la matrice avec des aromates. L'on applique des fomentations dans la journée. Si le col de l'utérus est trop ferme, on continue les fumigations et les fomentations durant tout le jour : on fait des lotions ; puis on introduit une sonde, ensuite un pessaire fait avec des grains de sel et de la myrrhe, enveloppés dans un linge recouvert de poix et de laine mêlés ensemble; le tout doit être bien uni, de la grosseur d'une noix de galle. On laisse ce pessaire pendant vingt-quatre heures; après quoi on donne trois jours de relâche. On emploie aussi en pessaire de grains de Gnide, en quantité double de celle qu'on prend pour une potion, avec du poivre en poudre; on y mêle de l'huile blanche d'Égypte et du miel, incorporant le tout avec de la laine autour d'une plume. Ce pessaire ne se laisse que pendant vingt-quatre heures, quand l'évacuation semble devoir s'établir; mais, s'il paraît qu'on doive le laisser plus de temps, on ne le tire qu'après deux jours. L'on met encore un pessaire, pendant vingt-quatre heures, fait avec le concombre sauvage; après quoi l'on en met, durant vingt-quatre heures encore, un autre fait avec du nétope, de la graisse de cerf, de la laine imbue d'huile d'olive la plus douce; on fait enfin des lotions le plus légèrement qu'il est possible, avec beaucoup d'eau chaude. Après que les parties ont été purgées par ces différents remèdes, et bien lavées, on oint le col de l'utérus avec de la graisse d'oie, de la myrrhe, de la résine ramollie, et on fait des fomentations chaudes. On lave aussi la matrice avec du vin et de l'huile de narcisse, ou avec du vin seul, si on n'a point d'huile de narcisse (1).

commutationem, diuturnus tamen et priore lenior erit. Recte autem instituta victus ratione mulier superest, si cito ejus cura suscipiatur. Ac de hoc morbo sic se res habet.

(1) Si vero ex partu mulier non purgetur, venter intumescit, lien, et crura, febris detinet, rigor corripit, dolores ad lumbos irrumpunt, interdumque etiam ad viscera, et perfrigeratur ea, febrisque detinet, pulsus debiles sunt, interdum vero etiam acuti, modo elati, modo deficientes. Hæc ineunte morbo patitur, et sic se habet, procedente autem tempore cavæ faciei partes rubescunt. Quibus ita habentibus, cibos leves exhibeto, et si quidem turgeat, medicamentum per inferiora purgans propinato, si biliosa quidem fuerit, quod bilem purget; sin autem pituitosa, quod pituitam. Post hoc uteris fomentum ex odoratis adhibendum, et interdiu emolliens in subdititio apponendum. At si duro corpore fuerit, osculum per totum diem fovendum, et emollientia supponenda, deinde calida lavandum, et fistulæ plumbeæ imponendæ. Post hæc autem salis grana et myrrham in panniculum lacerum illigatam, et picem coctam, in vellere exceptam, admixtis aromatis, ita, ut par cujusque sit

Les dénominations de *cholagogue* et de *phlegmagogue* ont disparu du vocabulaire de la médecine, cependant il n'est pas indifférent par quelles voies on fait *couler les humeurs*. Ce dernier terme est également suranné.

Cependant il est certain que chez la femme qui vient d'accoucher, toutes les humeurs sont en mouvement ; aussi tous les organes parenchymateux subissent-ils du gonflement qui, s'il ne se dissipe point par des décharges, donne lieu à des tumescences inflammatoires. Le foie et la rate s'engorgent, et le sang est lui-même altéré, étant déjà fortement affaibli par la gestation. Il faut dans ce cas insister sur l'usage du Sedlitz Chanteaud, donner la strychnine, afin de resserrer les fibres organiques, la vératrine pour faire tomber la chaleur mordicante de la peau, la digitaline pour faire couler les urines ; la quassine aux repas comme cholagogue, l'hyosciamine, pour peu qu'il y ait spasme ou resserrement des ouvertures naturelles.

Les moyens externes indiqués par Hippocrate ont surtout pour but de ramollir le col utérin. Les suppositoires belladonés sont très-utiles dans ces cas.

Lorsque l'orifice de l'utérus se ressert, et que les lochies ne sortent point, il y survient une inflammation. Si on n'y remédie bientôt, la femme souffre de toutes les manières. On sent près d'elle une odeur fétide ; l'entrée du vagin se gonfle. Quand l'inflammation ne gagne point dans le corps de la matrice, il s'écoule quelques vidanges d'une odeur puante, de couleur livide, avec des grumeaux noirs. La femme se vide ainsi de partie des lochies ; d'autres fois il ne sort rien. La mort arrive bientôt si on ne saigne promptement la malade, ou si on ne lâche le ventre. Il est bon de donner des lavements, de faire vomir quand la malade vomit facilement. Il est très-bon aussi de pousser aux urines ou aux sueurs. Il est important de savoir ici se conduire suivant les circonstances (1).

La rétention ou l'incarcération des lochies par suite du resserrement du col utérin, produit l'empoisonnement lochial si fréquent dans les

modus, et parvæ gallæ magnitudinem æquet, per diem et noctem supponito. Deinde vero intermissis tribus diebus ex iisdem foveto. In subdititio autem grana cnidia, demto cortice, apponito, quantum ad duas portiones satis erit, et piperis grana tenuissime trita, oleo ægyptio albo et melle, quam optimo admixto. Hoc lana obductum et circum pennam involutum toto die ac nocte supponito. Et si tibi purgata videatur, sinere præstiterit.

(1) At si mulieri angustum uterorum osculum fuerit, neque puerperiorum purgationem demiserint, inflammatione tentantur, quæ nisi brevi diligenter curetur, omnia eam magis affligent, et teter odor inde promanat, exitusque intumescit. Quod si uteri inflammatione tentati non fuerint, suapte sponte malum exit graveolens et lividum, aut nigrum et grumosum exsistit, et mulier a puerperii purgamentis expurgatur. Interdum vero minime exeunt, verum id mulieri exitium portendit, nisi quis celeriter venam incidat, aut alvum emolliat. Præstat etiam alvum per infusum eluere. Quod si promte ea vomuerit, etiam vomitus ciendus. Satius etiam est urinam et sudorem provocare. Atque horum, cum res postularit, occasio optima est.

TRAITÉ DES FEMMES STÉRILES

Des causes de la stérilité. — Nous avons traité jusqu'ici des diverses maladies des femmes en détail. Je vais maintenant expliquer ce qui les rend quelquefois absolument stériles, et pourquoi l'on en voit qui ne font point d'enfants, à moins que la médecine n'y remédie. Certaines fois la matrice de ces dernières ne garde pas la semence, qui en sort promptement; d'autres fois leur stérilité est causée parce que l'orifice de l'utérus se trouve placé un peu de travers dans le vagin, ou bien parce qu'il se trouve bouché de manière que la semence ne peut absolument pas y pénétrer, ou parce qu'il ne peut point se refermer comme il le faut. Chacune de ces causes doit manifestement rendre la femme stérile (1).

Dans ce traité, Hippocrate entre dans les détails les plus intimes de la gynécologie. Les Grecs, sous ce rapport, étaient moins pudibonds que nous; leurs prêtres n'étaient point comme les nôtres, c'est-à-dire repoussant la nature... maculée, pour je ne sais quelle nature immaculée. Si Vénus avait ses mystères, elle avait aussi ses autels où l'on venait sacrifier pour atteindre le but en vue duquel tous les êtres vivants ont été créés.

D'une des causes en particulier, et la manière de le reconnaitre. — Quand l'orifice

(1) Ac de his, quæ mulieribus in singulis affectionibus contingunt, ante quidem dictum est, nunc autem, quas ob causas mulieres prorsus sint steriles, aut quam ob rem, nisi curentur, parere nequeant, mihi aperiendum. Hanc autem istius rei causam esse, assero. Si uterorum os a pudendo penitus aversum fuerit, non concipiunt. Neque enim uteri genituram excipiunt, sed confestim ea foras prodit. Quod etiam contingit, si os uterorum præter naturam paulum perversum sit. Quod si prorsus conniveat uterorum os, neque sic uteri genituram excipiunt, ut neque si plus, quam conveniat, recenter conniveat. Quæ commemorata singula patent.

est de travers et qu'il est bouché, les mois ne sortent point du tout, ou bien ils sortent avec peine. Le corps de la matrice, violenté, souffre des tiraillements qui la mettent loin de son état naturel. Quoique dans ce cas la femme soit réglée, l'orifice de l'utérus ne se trouve point au fond du vagin dans sa vraie direction; or, pour peu qu'il soit de côté ou qu'il soit resserré, la menstruation ne se fait qu'avec peine, lentement, et pendant plusieurs jours. On reconnait facilement cet état en y portant le doigt. Dans ce cas, on peut guérir de la stérilité. Le mal se dissipe certaines fois de lui-même. J'ai parlé au long de ce vice dans le Traité des maladies des femmes (1).

Seconde cause, et à quoi elle se connait. — Quand la matrice est glissante, ce qui est souvent un vice naturel, ou qui provient d'ulcères de la matrice, soit qu'ils l'abreuvent d'humeurs, soit qu'ils y aient laissé de grandes cicatrices, il ne se fait point de conception. L'utérus reçoit bien la semence, mais il ne la retient pas : il la laisse bientôt échapper. Ce vice se connait au tact, et en demandant à la femme si elle n'a pas eu d'ulcère à la matrice. Dans cet état, les règles coulent communément comme dans la parfaite santé. La stérilité, provenant de cette cause, est cependant souvent incurable (2).

Troisième cause. — La stérilité est encore occasionnée par un ulcère qui sera formé dans le corps de la matrice, à la suite de quelqu'une des maladies dont j'ai parlé. Si l'ulcère n'est bientôt guéri, il devient sordide; il s'invétère, ainsi que les ulcères des oreilles : il en découle des matières sanieuses, fétides. Durant tout le temps qu'il subsiste, la femme ne saurait devenir grosse. Les règles coulent néanmoins quelquefois, comme si elle n'avait point de mal. Or, cet état se connait, et par le tact et par les questions qu'on fait à la femme, d'après ce que je viens de dire. On peut la rendre féconde par le secours de l'art, mais il y a peu d'espérance (3).

Quatrième cause. — Quand il reste dans la matrice quelque partie des règles, qui y cause de l'ardeur, à la suite de quoi l'orifice se refroidit et rentre un peu en dedans, la conception n'a pas lieu. Il y a un obstacle intérieur qui empêche la semence d'arriver là où il faudrait. En y remédiant dans le commencement, on rétablit la

(1) Etenim si prorsus aversum aut connivens fuerit, menses nullo modo, vel non nisi violenter, et cum morbo prodeunt, si coactus fuerit uterus, a sanguine pro more converti. Ac etiamsi mulier repurgata fuerit, interdum et uterorum os a pudendo avertitur. Quod si paulum declinet, aut derepente conniveat, menses quidem prodeunt, sed cum vi, et paulatim per multos dies. Quæ omnio ita se habere contrectanti mulieri manifesta sunt, et si quid ex his contigerit, cura adhibita, mulier fecunda redditur, idque etiam quandoque sponte. Quæ singula cur contingant, in morbis mulieribus dictum est.

(2) Si uteri lubrici fuerint (id autem quibusdam natura contingit), et si innata ulcera magnas cicatrices intus reliquerint, mulier utero non concipit. Genituram enim uteri quidem excipiunt, nisi alia quædam causa subsit, non tamen concipiunt, sed semen foras elabi sinunt. Hoc autem contrectanti manifestum est, et ei, quæ rogatur, num aliquando in uteris ei ulcera innata fuerint. Menses vero hoc in morbo non aliter quidem, ac sanis, prodeunt, sed ut plurimum ejusmodi mulier incurabilis exsistit, eaque causa est, cur utero non concipiat.

(3) Si ulcus ex aliqua harum commemoratarum affectionum in uteris obortum fuerit, neque brevi sanescat, sed sordidum exstiterit, longo enim tempore ulcus permanet, velut quod in aure exsistit, et prave olet mulier, eique interdum ex pudendis sanies graveolens effluit, neque, quamdiu ulcus detinuerit, utero concipit, quod uteri genituram non retinent. Huic menses non secus ac sanis prodeunt. Ex contactu autem, et interrogatione, maxime de prædictis constat. Cura tamen adhibita, etsi parva spes est, fecunda tamen evadit.

fécondité ; mais, si l'on tarde trop, la femme reste stérile. Ce vice se reconnait encore au tact, en ce que l'orifice de la matrice est ferme et dur (1).

Cinquième cause. — Quand l'orifice de l'utérus est béant, il ne se fait point non plus de conception, parce que la semence n'est pas retenue. Cet état se reconnait au toucher et à ce que les règles coulent très-abondamment durant peu de jours. Il procède tantôt d'un vice naturel, tantôt de quelqu'une des maladies dont j'ai parlé. S'il vient d'origine, le mal est incurable. Quand il est accidentel, les règles ne sont point de bonne nature, parce que la femme n'est pas dans un état naturel. La conception ne peut point s'opérer, la semence n'acquérant pas la consistance nécessaire parce que le sang est dépravé. L'utérus, participant au mauvais état de tout le corps, laisse échapper la semence, qui sort plus tôt ou plus tard avec quelque humeur sanieuse. On connait ce vice à l'état de tout le corps de la femme, et à celui du sang menstruel ; car les règles seront, ainsi que je l'ai dit dans le *Traité des maladies des femmes*, ou bilieuses, ou pituiteuses, ou aqueuses. La stérilité qui provient de cet état pourra se guérir, en le soignant de bonne heure. Elle devient incurable, si on le néglige (2).

On voit qu'Hippocrate a parfaitement reconnu les causes tant physiques qu'organiques de la stérilité, soit remédiable, soit irrémédiable. Parmi ces causes, les plus fréquentes ce sont le déplacement de l'organe hors de son axe naturel. « Si les fluxions de la matrice ne produisent pas invariablement, soit les souffrances locales, soit les troubles fonctionnels indiqués par Hippocrate, leur existence ou leur absence est loin d'être chose indifférente ; aussi devons-nous les regarder comme une classe distincte et importante de maladies utérines. Alors même qu'elles ne sont pas graves par elles-mêmes, il serait néanmoins très-nécessaire d'apprendre à les distinguer d'autres maladies utérines sérieuses avec lesquelles quelques-unes d'entre elles, à un examen superficiel, pourraient être facilement confondues. » (West.)

On peut donc considérer Hippocrate comme ayant appelé sur ces déplacements l'attention des praticiens ; avant lui, cela rentrait dans ce qu'on nommait les maladies secrètes.

(1) Si vero ex mensibus aliquid in uteris relictum ruptionem fecerit, quod circa os aut paulo interius calefactum fuerit, rursusque perfrixerit, neque sic ea utero concipit. Hoc enim incumbens impedit, ne genitura, quo opus est, perveniat. Quod si per initia quidem curetur, convalescit, et fecunda redditur. Si vero tempus accesserit, infecunda manet. Ex contactu autem potissimum affectio patet. Durum enim quiddam innascitur.

(2) Et si plus æquo uteri dehiscant, neque sic ea concipit. Neque enim semen uteri retinent. Sed et hoc quoque ad contactum manifestum fiet, mensesque conferti, et paucis diebus prodeunt. Hæc affectio vero et natura, et ex relatis morbis contingit, et si quidem a natura fuerit, incurabilis est morbus ; sin minus, menses minime sani prodeunt, cum nimirum mulier sana non sit, neque sic concipit. Neque enim sanguine morboso concressit, verum sanguis, morbosus ex corpore delatus, genituram serosam reddit, quæ serosa reddita, tempore modico, vel multo, una cum sanie foras egreditur. Id autem ex mulieris corpore et mensibus patet. Menses enim ei, qualis dicti sunt, ferentur, sive bile, sive pituita, sive aqueo humore abundarit. Brevi autem cura adhibita, fecunditati restituitur, alioqui minime.

Point de conception sans règles suffisamment abondantes. — Quand la femme n'a absolument point de règles, soit par quelqu'une des causes déjà dites, soit par toute autre, elle ne conçoit point. Les veines pleines de sang n'admettent pas la semence. Il y a nécessairement alors dans la matrice du vieux sang qui met obstacle à la nourriture de la semence. Si les règles ne coulent que très-peu, la stérilité a aussi lieu pour les raisons déjà dites. On s'assure de ces deux cas en interrogeant la femme. Si c'est par un vice d'origine que les règles ne fluent presque point, la stérilité est incurable. Si c'est par quelqu'une des maladies dont j'ai déjà parlé, on pourra peut-être y remédier promptement (1).

Trop de règles sont aussi un obstacle à la fécondité. — Quand les règles coulent plus qu'il ne faut, c'est encore une cause de stérilité. La matrice se trouvant vide de sang ne peut contribuer, à cause de sa faiblesse, au développement de la semence, ni la retenir. Si la semence s'y arrête, elle sera étouffée par la surabondance de sang qui viendra inonder l'utérus. Ce cas se manifeste de lui-même par la grande quantité de sang rendu pendant la menstruation. Si ce vice a lieu d'origine, la femme sera toujours stérile : s'il provient de quelqu'une des maladies dont il a déjà été question, il pourra y avoir du remède (2).

Nous avons déjà fait connaître, d'après Hippocrate, les rapports existant entre la menstruation et la fécondation ; la menstruation est donc la première, la plus importante des fonctions féminines : *Mulier est quod est propter uterum.*

Toutefois, la matrice n'est que le champ de la fécondation ; il faut que le germe vienne de plus haut, c'est-à-dire des ovaires. Voilà pourquoi la femme est soumise à la loi commune de la ponte.

La nature a soumis la menstruation à une époque fixée par le développement même des organes sexuels, comme une sorte de signal que tout est prêt pour la conception. Mais ce signal tarde quelquefois, et même ne se donne pas du tout, c'est alors à la médecine à intervenir. Les moyens empruntés à la dosimétrie sont l'ergotine pour congestionner l'utérus, la strychnine pour réveiller son action, l'hyosciamine pour épanouir et entr'ouvrir son col. Le nom de « museau de tanche » indique

(1) Si vero mulieri menses penitus non prodeant, aut propter ea omnia, quæ commemorata sunt, ne sic quidem concipit. Neque enim venæ sanguine refertæ genituram excipiunt, et in uteris aliquid inveterati sanguinis inesse, necesse est, quod genituram nutriri prohibet.

Quod si pauciores, quam conveniat, menses prodeunt, neque sic ea concipit, propter causas, in priore morbo commemoratas, quod et ex percontatione patet. Et si quidem natura pauci menses prodeant, incurabilis exsistit. Si vero ex aliqua commemoratarum affectionum, cura adhibita, brevi fecunda erit.

(2) Et si plures, quam conveniat, mulieri menses prodeant, neque sic utero concipiet. Neque enim uteri, evacuato sanguine, propter imbecillitatem, genituram apprehendunt, quod si sane etiam apprehendant, copiosus sanguis, ad mulieris uterum derepente delatus, genituram suffocat. Id autem etiam ex mensibus, qui copiosi prodibunt, manifestum est. Et si quidem natura copiosos menses mulier demittit, infecunda redditur. At si non natura, sed ab aliqua ex commemoratis affectionibus, cura adhibita, brevi fecunda erit.

On voit qu'il est question dans ce paragraphe de supports utérins. L'idée de ces supports est donc renouvelée des Grecs. On sait que le docteur Simpson, notamment, a employé ce moyen, qui avait été préconisé avant lui par Osiander.

La sonde utérine est exactement celle qu'indique Hippocrate. Mais ce moyen est plus dangereux qu'utile, et West a raison de dire : « Il est probable que dans quelques années, le support utérin sera devenu simplement de l'histoire. » En France, ceux qui l'ont le plus préconisé l'ont *tacitement* abandonné.

aut in rectum intestinum procubuerit, aut sese contraxerit, aut stomachi labrum in se reductum fuerit. Quacunque igitur ex occasione asper et callosus evadit (at ex conclusione et callo durus fit), his menses minime, aut longe pauciores, aut, quam conveniat, deteriores, et per longius tempus apparent. Et menses quidem pro corporis et uterorum valetudine exitum habent, et pro connato, et justo eorum caloris et humiditatis modo, et stomacho non admodum offenso. Rursus autem genituram ob læsionem non recipit, quæcunque tandem stomachum male affectum, ne recipiat, impedit. Huic post fotum universo corpori adhibitum, medicamentum purgans bibendum exhibere oportet, facta primum corporis purgatione, sive sursum et deorsum, sive deorsum solum. Et si quidem sursum purgans medicamentum exhibeas, ante purgationem fomentum non admovendum, sed postea. At fomento adhibito, deinde medicamentum deorsum purgans exhibendum. Quod si sursum purgante medicamento minime opus esse videatur, fomento ante admoto per inferiora purgans bibendum exhibeto. Ubi autem corpus bene habere visum fuerit, postea crebro in eo fotu, quicunque tandem conducere videbitur, insidendo, uteris ipsis fomentum admoveto. In fotus autem cupressi ramenta, et lauri folia tusa immittito, et copiosa calida frequenter lavato. Recenter lotæ et fotæ os uteri specillo stanneo aut plumbeo diducito, simulque, si opus fuerit, dirigito, initio a tenui ducto, deinde crassiore, si admiserit, admoto, quoad probe habere videtur. Specillum autem emolliente, quodcunque conducere videbitur, dissoluto et liquido reddito intingito. Specilla lata posteriore parte conficito; deinde parvulis lignis oblongis accommodatis utitor. Hoc vero tempore tædam pinguissimam in tenuia frustula dissectam, ex vino albo dulci quam suavissimo decoctam bibat, et apii, cuminique æthiopici semen, contusum, et thus probatissimum. Ex hoc moderata quantitate bibat diebus, quibus melius habere videbitur, et catulinas carnes pingues percoctas edat, et polypum ex vino dulcissimo coctum, jusculum bibat, brassicam, quoque coctam, vinumque album superbibat, cœna abstineat, et bis die lavet. Per hoc tempus cibis abstineat, postea, si per stomachum processerit, et quandam foras purgationem ostenderit, uno aut altero die potionem aliquam bibat, a specillorum usu desistito, et uteros subdititiis et medicamentis purgare tentato.

TRAITÉ DE LA DENTITION

DESCRIPTION DÉTAILLÉE DE L'ÉTAT DES ENFANTS AVANT ET A L'ÉPOQUE DE LA DENTITION.

Les enfants bien nourris n'ont point leurs corps en raison de la quantité de lait qu'ils tirent. Ceux qui sont toujours affamés, et qui tettent beaucoup, ne prennent point de chair en proportion (1).

On se trompe souvent sur ce qu'on nomme « un gros enfant » et le voyant *profiter* beaucoup, on le croit fort : c'est souvent l'inverse. L'avidité de l'enfant à prendre le sein, quand il ne prend point de chair en proportion, est plutôt un signe d'une faible constitution. C'est pourquoi il est bon de joindre au lait un tantinet de sel. Une légère solution de phosphate de chaux soluble est également utile, en neutralisant les acides abnormes de l'estomac, notamment l'acide lactique qui se transforme facilement en acide butyrique et donne lieu à la scrofulose. Tout dépend de ces premiers soins ; les tempéraments sont plus souvent acquis qu'innés.

Quand ils urinent trop, ils meurent pour l'ordinaire avant la fin de l'année (2).

Les urines chez les enfants nouveau-nés contiennent toujours un excès d'acide urique, au point qu'on en trouve jusque dans les reins. Le doc-

(1) Pueri natura pleniores, etiam pro corpulentiæ ratione lac non sugunt. Voraces, et qui magnam lactis copiam trahunt, non pro ratione incrassantur.

(2) Ex lactentibus, qui urinam multam reddunt, minime per annum durant.

teur Schlussberger, à l'examen de 199 enfants morts dans les 30 jours après leur naissance, a trouvé chez 32 p. c. des graviers d'acide urique dans les canaux ou tubulures urinifères, et chez beaucoup de ces enfants il y avait un certain degré d'ictère.

La polyurie se rattache à un état néphrétique ou de consomption qui fait, comme dit Hippocrate, que les enfants meurent avant la fin de l'année. On fera bien, dans ces cas, de donner 1 ou 2 granules de benzoate de lithine qu'on écrasera dans la boisson. Si l'enfant jette des cris, retire ses petites jambes vers l'abdomen, en un mot, s'il y a dysurie, on ajoutera 1 granule d'hyosciamine, à donner par cuillerées à café.

Ceux qui rendent beaucoup par l'anus, si c'est bien digéré, se portent le mieux (1).

Il est extrêmement important de veiller sur les garde-robes de l'enfant qui tette encore. Il faut qu'elles soient bien liées, d'un beau jaune, presque sans odeur et tout à fait neutres. Dès que ces caractères manquent, on donnera 1 ou 2 granules de calomel, avec 1 granule d'hyosciamine délayés dans la boisson.

Quand ils vomissent le lait en abondance, le ventre va peu (2).

Il ne faut pas confondre la régurgitation avec le vomissement, celui-ci seul étant antiphysiologique. Comme Hippocrate le dit, le vomissement coïncide souvent avec la constipation. Il se peut cependant également qu'il y ait diarrhée. Dans les deux cas, le calomel convient. On peut également ajouter à la boisson une faible quantité de bicarbonate de potasse et quelques gouttes d'acide chlorhydrique. Mais généralement quelques granules de Sedlitz Chanteaud suffisent.

La dyspepsie — dit West — n'est pas toujours un symptôme isolé sans aucune autre manifestation d'un trouble de l'estomac, mais se trouve quelquefois uni aux signes d'un dérangement général des voies digestives. Dans ses formes les plus graves, l'*indigestion* s'associe aux signes d'une nutrition profondément troublée, et ce sont les résultats sérieux qui caractérisent l'atrophie des jeunes enfants. Mais il arrive quelquefois que, bien que l'enfant ne maigrisse pas beaucoup, la digestion se fasse mal et qu'il apparaisse des symptômes dyspeptiques qui seraient plutôt fatigants qu'alarmants, s'ils n'étaient pas souvent liés à la

(1) Quibus alvus multum defertur, si bene concoquunt, ii melius habent.

(2) Quibus vero lacteus cibus multus vomitione refunditur, iis alvus sistitur.

diathèse strumeuse et s'ils n'étaient pas les premiers indices d'un état général de la constitution, au milieu duquel, après quelques mois, la phthisie pulmonaire a une grande tendance à se montrer (1).

Dans quelques-uns de ces cas, il y a une anorexie complète, l'enfant n'ayant de goût ni pour le sein, ni pour aucun aliment; il perd l'aspect de la santé et devient pâle et livide, bien qu'il puisse n'avoir aucun désordre spécial de l'estomac ou des intestins; il tette rarement, suce vite assez et rejette même souvent, presque immédiatement, une partie du peu de lait qu'il a pris. Cet état de choses est quelquefois le résultat de soins excessifs de la part de la mère qui, craignant que son enfant ne prenne froid, le tient dans une chambre trop chauffée et mal ventilée.

Cet état est aussi consécutif, chez les enfants délicats, aux attaques de catarrhe et de diarrhée, mais alors, c'est le plus souvent un mal passager qui disparaît avec le temps. Dans la majorité des cas cependant, il existe, en même temps que la perte d'appétit, des preuves du peu d'aptitude de l'estomac à digérer les aliments ingérés, et il existe un désordre de l'estomac ou de l'intestin, plus ou moins marqué.

L'anorexie est loin aussi d'exister toujours en même temps que la dyspepsie infantile, et il y a des cas très-nombreux où, bien que la faculté d'assimiler les aliments soit en partie perdue, l'enfant semble avoir un désir immodéré de prendre de la nourriture, et ne semble jamais aussi heureux que lorsqu'il est au sein. Mais s'il tette beaucoup, le lait ne convient évidemment pas à l'estomac, car peu après l'enfant se met à crier et paraît souffrir vivement jusqu'à ce qu'il ait vomi. Un soulagement immédiat suit le rejet du lait, mais en même temps suit le désir de prendre d'autre nourriture, et souvent le seul moyen d'apaiser l'enfant est de le mettre de nouveau au sein. Dans d'autres cas, le vomissement n'est pas aussi fréquent, il n'y a ni besoin pressant de prendre des aliments, ni douleur après la tettée, mais l'enfant souffre beaucoup d'éructations fréquentes, acides ou de mauvaise odeur. L'état de l'intestin, qui correspond à ces diverses formes de dyspepsie, est variable. Dans l'anorexie simple, l'intestin participe à la faiblesse de l'estomac; son mouvement péristaltique est peu prononcé et la constipation est fréquente, mais les évacuations ne s'écartent pas toujours de leurs caractères en l'état de santé. La constipation, bien que fréquente, n'accompagne pas invariablement les mauvaises digestions, et les intestins, dans quelques cas, fonctionnent avec la régularité voulue.

(1) La phthisie miliaire est surtout propre à la première enfance, puisque c'est legs des parents, surtout chez des enfants issus d'une mère lymphatique et d'un père déjà avancé en âge et ayant beaucoup vécu. C'est souvent l'apanage des grandes familles.

Si l'enfant est complétement élevé au sein, les évacuations sont habituellement liquides, d'une couleur jaune très-pâle, quelquefois très-fétides, et contiennent des portions de lait caillé qui, ayant franchi le pylore, traversent toute la longueur de l'intestin en conservant leurs caractères propres. Dans beaucoup de cas cependant, comme on a observé que l'enfant ne profite pas au sein, on lui donne de l'arrow-root ou quelque autre substance farineuse, qu'il est incapable d'assimiler et qui donne aux évacuations l'aspect d'une matière argileuse ou de terre glaise, enduite d'une plus ou moins grande quantité de mucus intestinal.

Les matières ont souvent diverses couleurs, et quelquefois une ou deux mauvaises évacuations sont suivies d'autres qui paraissent saines; mais il survient souvent des attaques de diarrhée, et alors les matières rendues sont aqueuses, d'une couleur foncée, vert sale, et excessivement fétides.

Les enfants dyspeptiques, aussi bien que les adultes, continuent souvent à conserver leur embonpoint mieux qu'on n'aurait pu l'espérer et, dans beaucoup de cas, continuent à profiter et à paraître en pleine santé; cependant cet état est un de ceux qui les expose à de nombreuses souffrances; mais, de plus, par sa continuité, il altère sérieusement la santé, rend l'enfant peu propre à résister à une maladie intercurrente et développe les germes d'une phthisie latente. (Ouv. cité.)

Voici maintenant le traitement de West :

« Avec les limites étroites dans lesquelles nous sommes obligé de circonscrire chaque sujet de ces leçons, il n'est possible que de jeter un coup d'œil sur quelques-uns des points principaux qu'il convient d'avoir présents à l'esprit dans le traitement de la dyspepsie infantile. Ces cas, dont le principal symptôme est la perte d'appétit, réclament habituellement un traitement tonique général dont les malades retirent beaucoup d'avantage. Il convient de rechercher et, autant que possible, de faire disparaître toutes les causes qui peuvent nuire à la santé.

Il faut s'assurer que l'appartement des enfants soit bien ventilé, que la température n'en soit pas trop élevée.

On trouvera souvent qu'il n'est pas de médicament qui soit à moitié aussi efficace que le changement d'air. On ne doit pas oublier ensuite que le rejet des aliments est dû, en grande partie, à la faiblesse et à l'irritabilité de l'estomac ; c'est pourquoi il faut prendre garde de ne pas surcharger cet organe.

Alors qu'il a été pourvu à ces deux indications, on peut retirer quelque avantage de l'administration des toniques. Ces toniques peuvent consister

d'aloès sucrée avec la mélasse et mélangée à de l'eau de carvi ou d'anis, atteint habituellement le même but. Formule n° 4 :

Décoction d'aloès composée.	21.00
Extrait de réglisse	1.30
Eau distillée d'anis.	7.00 m. s. a.

Une ou deux cuillerées à café, quand il en est besoin, pour un enfant de 1 an.

L'emploi du mercure doit être réservé pour les cas où la sécrétion biliaire est évidemment insuffisante.

Il faut adopter une autre manière de faire dans les formes d'indigestion qui dépendent de quelque cause autre que la simple faiblesse de l'organisme. La règle qui limite la quantité d'aliments qu'il convient de faire prendre à chaque fois, est tout aussi applicable ici, car le rejet du lait caillé peut ne tenir à rien de plus qu'à un effort fait par la nature pour proportionner le travail que l'estomac doit accomplir, aux forces dont dispose cet organe. Mais quand, malgré l'attention donnée à ce point important, l'ingestion des aliments détermine toujours du malaise, qui ne se calme qu'après vingt minutes ou une demi-heure, alors que l'enfant vomit, rend des gaz en abondance, ou a des éructations acides, il est clair que les symptômes dépendent de quelque chose de plus que la simple faiblesse de l'organisme.

Ce n'est pourtant pas le simple fait du vomissement des aliments ou de l'état de coagulation dans lequel se trouve le lait rejeté, qui indique un désordre de l'estomac ; mais le rejet avec beaucoup de souffrance, d'un lait solidement coagulé, après qu'il s'est écoulé un temps considérable depuis l'ingestion, autorise seul une semblable conclusion. La coagulation de la caséine constitue le premier changement qu'éprouve le lait d'un animal quelconque après son introduction dans l'estomac ; mais le coagulum du lait de la femme est mou, floconneux, et non complétement séparé des autres éléments du liquide, comme l'est le caillot solide du lait de vache, d'avec le petit-lait, au milieu duquel il nage.

Dans l'état de santé, le suc gastrique sécrété en abondance, dissout rapidement la plus grande partie de la caséine, qui, plus tard, par l'addition de la bile alcaline, se trouve convertie en un albuminate de soude ; et se trouvant ainsi dans un état aussi voisin que possible d'un des principaux éléments du sang, est absorbée aisément par les vaisseaux lactés, et passe dans la masse du liquide en circulation.

Le lait tend à éprouver spontanément des modifications qui produisent sa coagulation ; et la production de ces modifications se trouve

Le vomissement de lait coagulé ne prouve pas toujours la présence d'un excès d'acide dans l'estomac; il peut traduire un état où la sécrétion du suc gastrique se trouve insuffisante ou altérée, et où il se produit une fermentation acide dans les substances ingérées, parce que lorsqu'on est incapable d'accomplir les fonctions vitales qui en préviendraient la production, ces cas — et ils sont nombreux, et parmi eux peuvent être classés tous ceux où l'enfant a l'haleine forte et est tourmenté par des éructations nauséeuses — seront notablement soulagés par l'administration des acides minéraux associés à quelques infusions amères, comme l'infusionde la cascarille avec l'acide chlorhydrique. Formule n°6:

Acide chlorhydrique.	1.00
Sirop d'écorces d'oranges	5.00
Teinture id.	3.58
Infusion de cascarille	37.00 m. s. a.

Une cuillerée à café deux fois par jour.

J'ai employé avec un avantage très-marqué le vin de pepsine de Morton à la dose de 0.60 à 0.80 centigr., trois ou quatre fois par jour. J'ai souvent vu l'action des intestins se régulariser et l'aspect des garderobes devenir naturel pendant l'administration de ces remèdes. L'usage des mercuriaux, auxquels on recourt si généralement pour remédier à quelque désordre réel ou imaginaire du côté du foie, est assurément devenu d'une pratique trop banale. La diarrhée, avec évacuations d'un jaune très-pâle, qui survient dans quelques-uns de ces cas, s'arrête souvent sous l'influence d'une diète peu abondante, et l'administration de petites quantités de sulfate de magnésie et de teinture de rhubarbe. Formule n° 7 :

Sulfate de magnésie.	4.00
Teinture de rhubarbe	7.00
Sirop de gingembre.	5.00
Eau distillée de carvi	32.00 m. s. a.

Une cuillerée à café trois fois par jour, pour un enfant de un an.

Dans les cas où la diarrhée a duré longtemps ou bien quand les matières sont très-blanches et ressemblent à du mastic, les mercuriaux sont indiqués généralement comme ils le sont aussi quand l'odeur horriblement fétide des évacuations prouve que le contenu des intestins a subi des transformations voisines de la putréfaction. Le mercure et la poudre de craie, en petites doses, matin et soir, forment la préparation la plus douce qu'on puisse donner. *Quelquefois pourtant il détermine des nausées ou des vomissements;* il faut alors le remplacer par de petites

quantités de calomel. Si les mercuriaux exerçaient sur l'intestin une action exagérée, on peut généralement arrêter cette tendance en leur associant la poudre de Dover.

Les mêmes règles doivent vous guider dans les soins aux enfants encore au sein, qui présentent pourtant des symptômes de dyspepsie. Les troubles des fonctions digestives sont toutefois beaucoup moins communs avant le sevrage qu'après. Ils peuvent provenir de ce que, pour une cause ou une autre, le lait de la mère est peu propre à l'enfant, c'est pourquoi dans tous les cas, il faut porter toute son attention sur cette cause. » (Ouv. cité.)

La longue citation que nous venons de faire prouve dans quels embarras on s'engage en se servant des médicaments composés du Codex. On peut dire que c'est œuvre de Pénélope, car il faut défaire le lendemain ce qu'on a fait la veille. Faut-il s'étonner qu'avec toutes ces drogues incendiaires la santé des petits enfants se dérange de plus en plus? En vérité! on dirait que la médecine est plutôt faite pour les pharmaciens que pour les malades.

La preuve de ce que nous venons de dire, ce sont les nombreux cas de ramollissement de l'estomac dont West traite dans son livre. On dirait des ivrognes auxquels on a donné toutes sortes de stomachiques pour rappeler leur appétit perdu.

Aucun des moyens indiqués par West ne va droit au but, c'est-à-dire ne relève la vitalité en général et celle de l'estomac en particulier; tandis que le lavage intestinal au Sedlitz Chanteaud, un granule et même un quart de granule de brucine, de quassine, d'hyosciamine, font cesser spontanément les troubles de l'estomac et rétablissent ses sécrétions dans leur état physiologique.

A quoi sert de neutraliser les acides abnormes par les alcalins et les absorbants, quand ils se reproduisent sans cesse? La fréquence plus grande du ramollissement de l'estomac et de l'intestin dans la première enfance et dans le début de la seconde, et le nombre plus considérable, ainsi que l'étendue plus grande des ulcérations, confirment notre dire. Le docteur Elsässer a fait voir que toute substance capable de subir la fermentation acide au contact de la pepsine, exerce sur les tissus animaux une action beaucoup plus rapide que celle du suc gastrique. Or, ces substances sont fournies par le lait aussi bien que par les matières sucrées et farineuses, dont l'enfant se nourrit presque exclusivement. La tendance de ces matières à éprouver la fermentation acide est arrêtée par le suc gastrique sain, tandis qu'elle se produit très-rapidement chez les enfants dyspeptiques, et a un très-haut degré dans la diarrhée infantile. C'est donc à

rétablir le suc gastrique dans son état sain qu'il faut s'attacher, et non à des neutralisants qui font de l'estomac une cornue. Ceci rappelle ce mot à la Cambronne de feu le docteur Malgaigne, de rageuse mémoire (il s'agissait d'une discussion sur la chimiâtrie, à l'Académie de médecine de Paris) : « Prenez tous les aliments possibles et mêlez-y tous les réactifs voulus, vous ne ferez pas même de la ..... »

Il est temps que l'allopathie s'en aille, pour laisser respirer cette pauvre humanité qu'on nomme « des malades ».

Lorsque, durant que poussent les dents, le ventre coule copieusement, ils ont moins de convulsions que quand le ventre ne va guère (1).

Le rapport entre la diarrhée et la dentition a dû frapper les médecins dès la plus haute antiquité. M. Bouchut a trouvé que 26 enfants seulement sur 138 en étaient indemnes pendant l'évolution des premières dents, et que 46 en étaient atteints d'une manière intense. On aurait tort d'y voir un état maladif (à moins d'une entérite), puisque, comme Hippocrate le fait observer, il sauve les enfants des convulsions.

L'état de l'atmosphère y est également pour beaucoup, mais ce sont alors des diarrhées catarrhales. Il faut, dans ces cas, insister sur le lavage intestinal par le Sedlitz Chanteaud et se borner à surveiller la fièvre.

Si dans la dentition il y a fièvre aiguë, les convulsions sont rares (2).

Cela est vrai, mais il y a les dangers de ce processus morbide. Or, on voit alors surgir la méningite, si dangereuse à cet âge. Il est donc important de prévenir cette fièvre au moyen de l'hydro-ferro-cyanate de quinine (2 ou 3 granules suffisent dans le plus grand nombre des cas) ou par l'aconitine et la digitaline, même la brucine, s'il y a tendance au spasme. On écrase 1 granule de chaque dans un peu d'eau sucrée qu'on donnera par petites cuillerées à café toutes les demi-heures, jusqu'à ce que la fièvre tombe.

Toutes les fois qu'avec la pousse des dents l'enfant reste dans son embonpoint, et qu'il est fort assoupi, il est menacé de convulsions (3).

(1) Quibus cum dentes erumpunt, alvus crebrius demittit, ii minus convulsione tentantur, quam quibus sic raro alvus subducitur.

(2) Quibus in dentitione febris acuta accedet, ii raro convulsionibus tentantur.

(3) Qui, cum dentitione, bene habito corpore permanent, et gravi somno premuntur, periculum est, ne eos convulsio prehendat.

Il faut donner alors la caféine ou ses sels (citrate, arséniate), afin de décongestionner le cerveau (2 à 3 granules toutes les demi-heures avec une petite gorgée d'eau.

L'hiver, tout le reste étant d'ailleurs égal, est la meilleure saison pour la dentition (1).

La susceptibilité nerveuse est bien moins grande l'hiver que l'été. Comparez les habitants des pays froids à ceux des pays chauds : tandis que les premiers sont froids, apathiques, les seconds sont irritables. La moindre piqûre suffit pour produire le tétanos. Or les convulsions de la dentition tiennent du tétanos : grincement des dents, resserrement des mâchoires, contraction des muscles de la face, soubresauts, tressaillements de la tête, etc. L'hiver, il est facile de tenir les enfants dans un milieu constant. Il faut les baigner fréquemment afin d'assouplir leurs muscles ; tenir le ventre libre au moyen du Sedlitz Chanteaud, et à la moindre apparence de convulsions, leur donner la brucine et l'hyosciamine (1 granule de chaque trituré dans un peu d'eau et de lait).

Si la toux se joint à la dentition, le mal est long, et ils maigrissent davantage au temps où la dent sort (2).

Les rapports anatomiques expliquent cette toux; en effet, les nerfs dentaires émanent de la 5e paire (trijumeaux), qui ont des connexions étroites avec les nerfs respirateurs. West fait remarquer que cette toux est souvent l'indice d'une broncho-pneumonie masquée : « Cette maladie survient souvent chez les enfants affaiblis, et ne s'accompagne souvent que d'une réaction générale faible et suit une marche quelque peu chronique, tandis que, d'un autre côté, sa nature est masquée par une tendance à la diarrhée qui existe durant la dentition et qui se trouve excitée par l'affection pulmonnaire. La diarrhée devient souvent le symptôme le plus frappant, et tous les moyens sont employés pour la supprimer et arrêter le vomissement qui l'accompagne en général. Ces efforts sont nonobstant sans effets, l'enfant dépérit chaque jour, la peau pend en larges plis autour de ses membres amaigris, tandis que le ventre, tuméfié par les gaz dans l'intestin, devient douloureux à la pression ; la langue est rouge, sèche et recouverte d'un enduit ou d'ulcérations aphtheuses. » On voit qu'il s'agit ici d'un véritable typhus abdominal. L'arséniate de

(1) Quibus hyeme dentes erumpunt, si cætera similiter se habeant, ii melius degunt.

(2) Qui cum *tussi dentiunt, iis* tardius dentes erumpunt ; in ipsa autem punctione magis extenuantur.

quinine, la brucine, l'aconitine et le lavage intestinal au Sel Chanteaud, tels sont les moyens à employer dans ces cas.

Quand ils urinent moins, et qu'ils rendent souvent par le bas des matières crues, ils sont malades (1).

C'est qu'il s'agit alors d'une obstruction abdominale. La chylose ne se fait pas et par conséquent les matières sont rendues crues et la sécrétion urinaire est arrêtée. Souvent il s'agit d'une tuberculose commençante. Le fait de la présence de tubercules est très-commun. MM. Rilliet et Barthez ont constaté leur existence chez presque la moitié des enfants où ces produits existaient dans quelque autre viscère. Il faut chercher à activer la digestion et la nutrition par la quassine, la brucine, les arséniates, et tenir l'intestin libre au moyen du Sedlitz Chanteaud. L'huile de foie de morue blanche, convient dans ces cas, conjointement avec les hypophosphites.

Dans ceux qui dorment longuement et qui prennent beaucoup de lait, la nourriture ne se distribue pas comme il convient (2).

Un sommeil trop prolongé dénote la torpeur du cerveau ; on dit qu'il engraisse : cela est vrai, puisqu'une grande partie de la nourriture n'est pas assimilée. C'est souvent l'indice d'une trop grande réplétion. Il faut donc tenir l'enfant réveillé le jour, afin qu'il dorme la nuit, et lui donner le sein à des heures réglées.

Il faut distinguer le sommeil physiologique du sommeil pathologique. Rappelons ici les paroles de West : « L'enfant peut être somnolent ou être endormi au moment de votre visite ; mais le récit qu'on vous fait à son sujet est satisfaisant ; son sommeil est calme et la mère s'en réjouit. Son cher petit n'a pas eu un sommeil aussi bon depuis quelques jours ; il sera, pense-t-elle — et vous pouvez le croire aussi — beaucoup mieux à son réveil. Il ne s'éveille pas ! mais il avale bien quand on lui donne à boire avec une cuillère ; et la mère est encore contente. Bientôt on observe de petites secousses de la face et des mains ; et l'enfant ne s'éveille pas toujours ! Vous ne pouvez même le réveiller… le sommeil s'est transformé en coma et le coma finira par la mort ! Défiez-vous toujours du sommeil qui succède à une agitation persistante dans le cas de maladie

(1) Qui non pro ratione meiunt, si alvus vero a puero cruda crebro transmisit, ii morbis sunt obnoxii.

(2) Qui bene dormiunt, et bene habito sunt corpore, ii copiosum alimentum assumunt, et corpori apponitur non sufficienter distributum.

qu'il y a un flux de pituite au gosier, le ventre, en coulant abondamment, dissipe les toux sèches ; le vomissement de matières cuites est encore plus utile aux enfants. Les ulcères au gosier qui persistent longtemps sans augmenter ne sont d'aucun danger avant cinq ou six jours. Ceux qui en tétant tirent une grande quantité de lait sont généralement assoupis. Ceux qui, suçant de bon lait, sont pendant longtemps piètres et maigres, restant toujours tels à la mamelle, ont bien de la peine à se mettre en bon état. Les ulcères rongeants du gosier sont plus dangereux dans l'été qu'en toute autre saison ; leurs ravages sont plus prompts ; s'ils dévorent la luette sans donner la mort, la voix en est changée ; s'ils sont avancés vers le fond du gosier, ils sont plus fâcheux et plus graves, en ce qu'ils gênent la respiration (1).

Voici ce que dit West de l'angine diphthéritique :

« L'angine maligne diphthéritique, ou plus exactement « la diphthérie », n'est pas une maladie nouvelle, mais une affection qui, bien que toujours existante, appelle quelquefois l'attention générale par les symptômes formidables qui l'accompagnent, la rapidité de sa marche et le choix qu'elle fait de nombreuses victimes dans la même localité, la même ville, le même village, la même famille. Dans ce moment, elle a une manière d'être si différente de celle qu'elle prend dans ses formes plus douces, qu'il est difficile d'admettre que le léger mal de gorge qui ne causait qu'une fièvre insignifiante et demandait à peine un traitement local, ne fasse qu'un avec la maladie pernicieuse dont les symptômes locaux sont souvent mis au second plan par la gravité des troubles généraux qui la caractérisent.

» Dans chacun de ces cas pourtant, son caractère anatomique essentiel est le même et consiste dans la rougeur, un gonflement comprenant les amygdales et le voile du palais, accompagné en quelques heures de

(1) Tonsillarum ulcera, quæ sine febre contingunt, securiora sunt. Quos infantes, dum lac sugunt tussis urget, ii uvam majorem habere consueverunt. Quibus in tonsillis ulcera serpentia cito superveniunt, febribus et tussi perseverantibus, periculum est, ne ulcera recurrentia suboriantur. His ulcera in faucium angustiis periculi plena. Pueri, qui effatu digna habent, tonsillarum ulcera, si deglutiant, salutis signum est. Qui vero in tonsillarum ulceribus magis, quam priores decorare non possunt, iis bilem vomitione refundere, aut per alvum prodire, periculosum. In tonsillarum ulceribus si quid araneosum insit, non bonum. In tonsillarum ulceribus, post prima tempora, pituitam per os defluere, quod antea non adfuit, utile ; educenda tamen est. Quod si cum inceperit, postea omnino remittat, lubenter amplectendum. Si vero non sic defluat, verendum. Quibus tonsillæ destillatione tentantur, plurimum subducta alvus tusses siccas discutit. Pueris quid concoctum superne eductum, magis solvit. Tonsillarum ulcera, longo tempore citra augmentum manentia, ante quintum aut sextum diem periculo carent. Qui, dum mammam sugunt, multum lactis assumunt, ut plurimum somnolenti sunt. Qui, cum mammam sugunt, non bene habito sunt corpore, ii macilenti permanent, et ægre reficiuntur. Tonsillarum ulcera æstate suborta, pejora sunt, quam quæ aliis oriuntur temporibus, cito enim serpunt. Serpentia circa uvam tonsillarum ulcera, in iis, qui servantur, vocem immutant. Serpentia circa fauces ulcera, quæ magnam molestiam exhibent, et acuta magis sunt, ut plurimum spirandi difficultatem adferunt.

DE L'ANCIENNE MÉDECINE

La doctrine de la médecine a été mal à propos réduite à l'hypothèse qui fait dépendre toutes les maladies du froid et du chaud, du sec et de l'humide. **— Tous ceux qui ont entrepris de parler ou d'écrire de la médecine, et qui ont établi leur doctrine sur l'hypothèse du froid et du chaud, du sec et de l'humide, réduisant ainsi à un ou à deux principes la cause de la mort et des maladies de tous les hommes, se sont manifestement trompés dans la plupart des choses qu'ils ont avancées. Il est d'autant plus juste de s'en plaindre au nom de la médecine, que la réalité de cette science est reconnue, que les occasions où on l'emploie tous les jours sont des plus importantes, et qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent. Il y a sans doute, dans cet art, de bons et de méchants ouvriers. Cela fait même une nouvelle preuve de son existence. Il n'en serait pas de même si l'art n'était pas, et si l'on n'y avait fait des découvertes. Tous les hommes en seraient également ignorants; le hasard seul déciderait des remèdes à faire aux malades. Mais l'on voit dans la médecine, comme dans les autres arts, des ouvriers d'un mérite très-différent les uns des autres, et pour la tête et pour la main (1).**

La machine humaine, comme tous les organismes, c'est-à-dire dépendant du jeu de plusieurs rouages, a besoin d'un certain degré de *tension* :

(1) Qui de medicina dicere aut scribere conantur, et suæ quæstionis genus calidum, aut frigidum, aut humidum, aut siccum, aut aliud quidvis proposuerunt, ii, dum rem brevi contrahunt, et idem morborum et mortis in universum causæ principium, unum vel duo constituunt, in multis quidem quæ dicunt, plane errasse arguuntur. At vero justius artis nomine reprehendendi sunt, quæ re vera existit, quamque omnes in rebus maximis adhibent, cujusque peritos artifices summis honoribus dignantur. Sunt autem opifices, alii quidem mali, alii vero multum præstantes. Quod sane minime contingeret, si prorsus non exsisteret ars medica, nihilque in ea vel observatione, vel inventione constaret, omnesque illius ex æquo inexperti et ignari essent, ægrotantiumque rebus fortuna præesset. Verum aliter se res habet, sed non secus ac in reliquis omnibus artibus, opifices longe inter se, tum manu, tum mente præstant, sic etiam in arte medica.

le sec et l'humide lui sont donc contraires ; il lui faut un état intermédiaire. Cependant, comme Hippocrate le fait remarquer, il ne faut pas subordonner le mouvement vital à cette double condition physique, par cela même que la machine humaine est une machine vivante, tandis que les machines industrielles sont inertes par elles-mêmes, et n'obéissent qu'aux causes physiques. Il y a donc, en dehors de ces dernières (qui se résument dans l'élasticité), une force propre que Bichat a nommée *propriétés vitales* et qui consistent dans la sensibilité et la contractilité organiques. C'est au médecin à se servir de ces propriétés pour maintenir l'équilibre des fonctions, et c'est en cela qu'il diffère du mécanicien, qui n'a qu'à se régler sur son manomètre. Voilà pourquoi il est plus facile d'être bon machiniste que bon médecin.

Il faut au médecin des connaissances universelles, non-seulement physiques, chimiques, organiques, mais même psychiques, car l'homme est un être à la fois moral et physique. Voilà aussi pourquoi — comme le dit Hippocrate — l'on voit dans la médecine, comme dans les autres arts, des ouvriers d'un mérite très-différent les uns des autres, et pour la tête et pour la main.

La médecine n'a pas besoin d'hypothèses. Elles doivent être laissées à ceux qui se livrent à l'étude des sciences moins solidement établies. — Je pense donc qu'il ne convient point, dans cet art, d'avoir recours à de vaines hypothèses, comme on est obligé de le faire, en traitant des choses entièrement obscures et douteuses, qui ne fournissent rien de mieux à ceux qui entreprennent d'en parler ou d'en écrire. Celui qui veut traiter des mouvements et de l'ordre qui règnent dans les cieux, par exemple, ou dans l'intérieur de la terre, quelque persuadé qu'il soit des raisons d'un système qu'il aura adopté, ne peut pourtant jamais en être bien assuré lui-même, ni détruire entièrement les doutes des autres, et les convaincre sans réplique, parce qu'il lui manque une règle de vérité, à laquelle il puisse rapporter tout le reste. Mais cette règle se trouve dans la médecine. Cet art, qui subsiste depuis longtemps, a découvert des principes sûrs, et une route constante, par laquelle on est parvenu, depuis plusieurs siècles, à une infinité de choses dont l'expérience a confirmé la vérité, sans le secours des hypothèses. Ce n'est pas qu'il ne manque encore beaucoup à la médecine, pour sa perfection ; mais le moyen de trouver ce qui lui manque, c'est que des gens habiles en fassent la recherche, tâchant d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est connu, dont il faut nécessairement partir. Tout homme qui rejette les règles approuvées, et qui, prenant un chemin nouveau, se vante d'avoir découvert quelque chose dans l'art, se trompe lui-même et trompe les autres ; car cela est impossible, ainsi que je vais tâcher de le faire voir, en montrant ce que c'est que la médecine. Il s'ensuivra évidemment qu'on ne doit y faire aucune recherche par des chemins différents de celui qu'on a tenu jusqu'ici (1).

(1) Quamobrem equidem ipsam non censeo in inani quæstione versari oportere, sicuti quæ sunt

rement l'observation d'un bien ou d'un mal manifeste, qui a fait chercher et découvrir cet art. On l'a découvert en voyant que les malades se trouvaient fort mal d'use des mêmes aliments que les hommes sains, comme cela se voit encore. Et de même pour remonter plus haut, le régime et les viandes dont se servent aujourd'hui le hommes en santé, n'auraient pas été trouvés, si les mêmes choses dont les chevaux les bœufs et tous les autres animaux se nourrissent, leur avaient été suffisantes comme l'herbe, le foin, les fruits et autres productions de la terre. Tous le animaux qui en sont fort bien nourris, vivent sains et dispos, sans avoir besoi d'autre nourriture. Les hommes s'en nourrirent d'abord, comme les bêtes : et le aliments préparés dont ils se servent aujourd'hui n'ont été inventés dans la suite d temps, que parce que cette première nourriture, qui était simple, trop indigeste leur causait de grands maux ; de même qu'elle en causerait aujourd'hui : car il n faut pas douter qu'elle ne donnât des douleurs violentes, de cruelles maladies e même la mort. Il est vrai que l'habitude la rendait alors moins dangereuse et plu supportable, mais elle ne laissait pas d'être fort nuisible. Ceux qui n'avaient pas l'estomac assez fort pour la surmonter, mouraient bientôt ; et ceux qui étaient plu robustes, résistaient plus longtemps : comme nous voyons tous les jours que les un surmontent aisément les aliments forts ; d'autres, au contraire, avec beaucoup d peine et de travail. Voilà comment la nécessité a obligé les hommes à chercher u régime convenable à leur nature, et leur a fait trouver celui dont nous nous servons aujourd'hui. Après avoir donc battu et lavé le froment, l'avoir bien purgé l'avoir fait moudre et tamiser, ils l'ont pétri, l'ont fait cuire, et en on fait du pain De l'orge, ils en ont composé des gâteaux, la faisant bouillir et rôtir avec différente choses. Ils ont fait le mélange des aliments les plus forts avec les plus faibles, afi de les accommoder et de les proportionner à la nature et aux forces de l'homme dans la pensée que tout ce que l'on mange de trop fort, et que la nature ne peu surmonter, cause des douleurs, des maladies et la mort même : tandis qu'au contraire, ce qu'elle peut surmonter fait la bonne nourriture, procure l'accroissement e la santé (1).

(1) Ac mihi quidem maxime videtur, qui de hac arte disserere instituit, quæ plebeiis nota sun dicere debere, cum de nullo alio vel quærere, vel dicere conveniat, quam de morbis, quibus ii ips tentantur. Cum igitur rudes sint, neque morbos quibus ægrotant nosse, neque quomodo oriantur aut desinant, neque quas ob causas increscant, aut minuantur, iis est facile ; ab alio vero invento et expositos, proclive, cum nil aliud quisque recordetur, quam quæ sibi contigisse audit. Quod s quis popularium sententiam non assequitur, nec se audientibus conciliat, is quod vere existit no assequetur, et neque propterea ulla proposita materia indiget.

Principio sane neque inventa fuisset, neque investigata ars medica, neque enim ea ægrotis opu esset, si eadem victus ratio iis offerretur, qua qui valent, utuntur, quin etiam alia victus rati contulisset, nisi essent istis alia meliora.

At nunc necessitate homines coacti, artem medicam invenerunt et investigarunt, quod ægroti oblata bene valentium victus ratio nihil contulerit, ut ne nunc quidem confert. Ad hæc superioribu equidem seculis, neminem istam bene valentium victus rationem et alimoniam, qua nunc utuntu inventurum fuisse, existimo, si idem cibus et potus homini, bovi et equo, et cæteris præter homine animantibus satis fuisset, ea nempe, quæ ex terra oriuntur, fructus, herbæ et fœnum, quib nutriuntur et augentur, et sana degunt, nullo alio victu indigentia. Quanquam equidem initio h minem eodem alimento usum esse existimo.

At cibaria, quibus nunc utuntur, non nisi arte inventa et excogitata, longoque temporis interval in usum deducta mihi videntur, cum nimirum ex robusto et firmo victu, intemperatis et nimium v

civilisation même. Les moins malheureux sont ceux qui ont le moins de besoins; aussi ne faudrait-il pas plaindre l'homme du peuple si (par sa faute ou autrement) il n'était soumis à tant de privations. A la honte de notre société moderne, il faut dire que c'est elle qui compte le plus de victimes. Ce n'est pas que les causes de destruction ne fussent autrefois plus grandes qu'aujourd'hui, mais c'était le trop-plein de ce tonneau qui, maintenant, menace d'éclater à force d'être bondé.

La médecine proprement dite a pris pareillement son origine dans l'examen des effets des divers régimes, quand les hommes sont malades. — Examinons maintenant comment cet art, que tout le monde appelle médecine, qui a été inventé pour le soulagement des malades, comment, dis-je, il a mérité ce nom; comment il y a des artistes; comment il y en a de meilleurs les uns que les autres, et comment il s'est formé. Je crois fermement, ainsi que je l'ai déjà dit, que personne ne se serait avisé de le chercher, si les mêmes viandes et le même régime eussent été propres aux malades et aux sains. Nous voyons encore chez les nations qui n'ont point l'usage de la médecine, chez tous les barbares, et même chez les peuples de Grèce leurs voisins, qu'ils suivent durant la maladie le même régime que dans l'état de santé. Ils rapportent tout au plaisir du moment; ils ne s'abstiennent point de ce qu'ils désirent. Mais chez ceux où l'on a cherché et trouvé la médecine, il paraît que l'on a suivi les mêmes pensées, et qu'on a eu les mêmes vues que celles dont j'ai déjà parlé. On a commencé à retrancher des viandes, et à en donner beaucoup moins aux malades qu'aux gens sains. Voyant que cette diminution réussissait et faisait du bien à quelques-uns, mais qu'elle ne suffisait pas à d'autres qui étaient trop malades et trop faibles pour digérer même cette petite quantité, on a cru que ces derniers devaient avoir besoin d'une espèce d'aliments plus faibles. On a donc inventé la nourriture détrempée, ce que nous appelons *sorbitions*, en mêlant un peu d'aliments forts avec beaucoup d'eau, et en leur faisant perdre de leur force par ce mélange et par la manière de les faire cuire. Quand il s'est trouvé des malades qui n'ont pas même pu supporter cette nourriture, on l'a supprimée, et l'on en est venu à la nourriture liquide, aux simples boissons, dont on a réglé l'usage, la qualité, la quantité, afin de ne les donner ni trop souvent, ni trop fortes, ni trop légères. On voit, chez les malades à qui les sorbitions sont nuisibles au lieu de leur être bonnes, que le mal et la fièvre croissent toutes les fois qu'ils en prennent. Il paraît manifestement qu'elles donnent des forces et de la vigueur à la maladie, non au malade qui en est affaibli et exténué. Tous ceux qui, dans cet état, prendront des aliments solides, des gâteaux d'orge ou du pain, seront, quoiqu'ils n'en mangent que très-peu, plus malades encore que s'ils avalaient des sorbitions : et cela ne vient que de la trop grande force de cette nourriture pour leur faiblesse. Il en est de même de ceux qui ne doivent avaler que des sorbitions. S'ils mangent beaucoup, ils en seront fort malades; s'ils mangent peu, ils le seront moins, mais ils le seront. Tous ces effets se réduisent à ceci : que la trop grande force des aliments nuit évidemment dans les maladies, comme dans l'état de santé. Quelle différence peut-on donc mettre entre la découverte de l'homme, qui a trouvé le régime convenable aux malades, qui pratique ce que tout le monde appelle la méde-

cine, qu'on reconnaît généralement pour médecin : et entre l'invention de l'homme, qui, dans les premiers temps, changea l'ancienne nourriture sauvage et agreste en la manière de vivre que tous les hommes suivent aujourd'hui. Pour moi, je pense que c'est la suite d'une même méthode, et une même invention. Le premier a supprimé généralement une nourriture trop forte et trop sauvage, que la nature humaine ne pouvait pas surmonter dans un état de santé. Le dernier a interdit ensuite des aliments, qu'il a vus être trop forts dans certains cas, et dans des circonstances particulières. Il n'y a d'autre différence, à mon gré, sinon que le champ de ce dernier étant plus varié et plus étendu, demandait par conséquent plus de méditation et plus d'expérience; mais la première invention est la mère de la dernière (1).

Hippocrate s'attache ici spécialement au régime; et il a raison, quant à son époque, où la matière médicale était à peu près nulle. Mais ce ne serait plus vrai, aujourd'hui que la science nous a donné les moyens de couper court à la maladie. Les médicaments sont à l'homme malade ce

(1) Medicinam igitur, quam omnes ægrorum causa inventum esse fatentur, in considerationem adhibeamus, num et nomen et artifices habeat, ipsisque superior esse velit, et undenam originem traxerit. Ac mea quidem opinione (quod supra dixi) nemo ad medicinam investigandam animum applicaturus fuisset, si eadem victus ratio et ægris et sanis accommodata esset. Quare etiam ad hunc usque diem barbari et græcis finitimi, apud quos nullus est medicinæ locus, eadem victus ratione, qua sani ad voluptatem utuntur, neque eo, quod expetunt, abstinent, neque sibe temperant.

At vero qui medicinam perscrutando invenere, eamdem, quam qui a me superiore oratione dicti sunt, sententiam secuti, primum quidem (ut sentio) de suis cibis copiam detraxerunt, deinde pro multis paucos sumserunt. Quod cum ægrotantibus quibusdam satis esset, palamque prodesse non tamen omnibus constaret, verum quod erant quidam ita affecti, ut ne paucos quidem cibos conficere possent, quibus sane imbecilliore quodam cibo opus esset, sorbitiones invenerunt, valentes cibos paucos multa aqua diluentes, eorumque vim temperatione et coctione detrahentes. Quod, si qui neque sorbitiones superare possent, iis etiam detractis, potiones substituerunt, observantes, ut et usu et copia moderatæ essent, neque justo copiosiores, neque meraciores, neque pauciores exhiberentur.

Imprimis autem animadvertere oportet, quibus in morbis sorbitiones minime conveniunt, sed continuo ubi assumtæ sunt, febres ac dolores exacerbari, ex quo efficitur, ut quod assumtum est morbum quidem foveat et augeat, corpus vero imminuat, et imbecillius reddat. At vero, qui ita affecti cibum siccum, aut mazam, aut panem quantumvis modicum assumunt, ii decuplo magis atque manifestius læduntur, quam si sorbitione utantur, neque aliam ob causam, quam quod cibus viribus sit valentior, quam affectus requirat, tum quod cui sorbere, ei edere minime convenit. Quo namque plura comederit, eo pejus afficietur, si vero pauca, etiam dolebit. Atque ad id sane referuntur omnes doloris causæ, quod valentissima edulia maxime et evidentissime homini, tam sano quam ægro, sunt noxia.

Quamnam igitur aliam habuisse mentem videtur, is, qui medicus, et omnium confessione artifex vocatur, cum victus rationem, qua ægri utuntur, invenit, aut qui ab initio omnibus mortalibus victum illum, quo nunc utimur, loco illius agrestis ac ferinæ victus rationis adinvenit et apparavit? Mihi equidem eadem esse ratio, et uno eodemque modo excogitata videtur. Hic enim ea quæ occurrerent, et a natura humana bene valente propter feritatem et incommoderationem superari non poterant, ille vero, quæ quivis quomodo libet affectus minime superare poterat, detrahere studuit. At quid inter hoc et illud est discriminis? nisi quod hoc multiplici et vario magis genere constat, et plus habet negocii, originem autem præbuit, quod prius fuit institutum.

que les aliments sont à l'homme sain, mais cela ne suffit point; la preuve, c'est que la convalescence ne commence véritablement que du jour où l'on peut nourrir le malade, jusque-là il vit d'une vie artificielle; il lui faut donc des aliments appropriés à son état, c'est-à-dire la diète proprement dite — qu'il ne faut pas confondre avec l'abstinence ou la privation de tout aliment. Comme Hippocrate le dit, il faut des aliments d'abord liquides, puis de plus en plus concentrés, jusqu'à ce qu'on puisse arriver aux aliments solides. Pour être bon médecin, il faut savoir bien régler le régime; de la même manière qu'on n'est bon chirurgien qu'à la condition de bien faire les pansements.

Il est vrai que les médicaments dosimétriques ont singulièrement amélioré la situation des malades, puisque plus vite on peut nourrir les malades et plus vite on assure leur rétablissement. Avec l'allopathie, faire une maladie, était une affaire de longue durée; aujourd'hui, avec la dosimétrie, c'est l'affaire de quelques jours, souvent de quelques heures, et il n'y a pas de convalescence. Le régime n'a donc plus la même importance; on ne laisse plus les malades s'exténuer dans la faim. C'est ce que Hippocrate fait ressortir dans le paragraphe suivant :

L'inanition ne cause pas moins de maux que la réplétion. — Que l'inanition hors de propos cause autant de maux que la réplétion, on peut s'en convaincre par l'exemple de ceux qui jouissent d'une bonne santé. Les uns se trouvent fort bien de ne faire qu'un repas, ils s'en sont imposé la règle. D'autres sont forcés, pour le maintien pareillement de leur santé, d'en faire deux; ils dinent, parce qu'ils s'en trouvent bien. Je ne parle point de ceux qui font l'un et l'autre, suivant l'occasion, ou même par débauche. Car il y a bien des gens qui peuvent indifféremment, sans en ressentir d'incommodité notable, ne faire qu'un repas, ou en faire deux, quoiqu'ils n'y soient point accoutumés. Mais il y en a qui ne sauraient s'écarter du régime qui leur est nécessaire, sans en être fort malades le jour même. Ceux qui ne dinent point, s'ils viennent à diner, se sentent d'abord lâches, pesants de corps et d'esprit; ils bâillent, ils sont assoupis et brûlent de soif. Si là-dessus ils soupent, des vents, des tranchées leur déchirent le ventre. C'est ainsi que plusieurs personnes sont tombées dans de grandes maladies pour avoir fait deux repas, tandis qu'elles étaient accoutumées à n'en faire qu'un seul; quoiqu'elles n'eussent toutefois mangé que les mêmes viandes auxquelles elles étaient habituées. D'un autre côté, quand ceux qui ont coutume de dîner ne dinent point, à peine l'heure est-elle passée, qu'il leur survient des langueurs, des tremblements, des faiblesses; leurs yeux deviennent pâles, les urines épaisses et échauffées, la bouche amère. Ils sentent un tiraillement aux entrailles, comme si elles allaient tomber; ils ont des vertiges; ils se mettent facilement en colère, et ils sont tristes et chagrins. Ils ne sont plus, lorsque l'heure du souper arrive, en état de digérer leur souper ordinaire. Les aliments se précipitant avec des borborygmes et des tranchées, leur ventre se serre. Le sommeil est mauvais,

plein d'agitation et de songes. C'est encore par là qu'ont souvent commencé de très-grandes maladies (1).

L'irrégularité des repas est une cause du dérangement de la santé; cependant il est bon de ne pas s'astreindre, à cet égard, à une règle trop absolue, car on peut se trouver dans telles circonstances où cette régularité n'est pas possible : par exemple, pour le voyageur et le soldat en campagne. Il est bon de se fournir d'un *en-cas*, c'est-à-dire quelque chose de sec, un biscuit, afin d'absorber les sucs acides de l'estomac, et un verre de vin, comme tonique.

Explication des accidents qui proviennent de l'inanition et de la réplétion. — Examinons d'où proviennent ces divers accidents. Je pense que celui qui est accoutumé à ne faire qu'un repas, n'est incommodé du dîner que parce qu'au lieu de donner à son estomac et aux autres parties le temps de jouir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire l'assimilation, d'en séparer ce qu'il y a d'inutile, et de se reposer, il le remplit de nouvelles viandes dans le temps de la coction et de la fermentation. Ces sortes d'estomacs digèrent bien plus lentement que les autres; ils ont besoin d'un plus grand relâche, et d'un plus long repos. Au contraire celui qui, étant accoutumé à dîner, ne dîne point, éprouve les accidents dont j'ai parlé, parce qu'il n'a pas donné de nourriture à son corps, dès qu'il en a eu besoin, quand la dernière était consumée, et qu'il ne restait plus rien pour le nourrir. C'est la faim qui le mine, qui le consume. J'attribue son état uniquement à la faim. Tous les hommes qui seraient deux ou trois jours sans manger, éprouveraient les mêmes accidents. Les tempéraments qui se ressentent violemment et promptement des moindres fautes, je les regarde comme plus faibles que ceux qui ne s'en ressentent point. L'état le plus prochain de cette faiblesse de tempérament, est celui de maladie. Il y a cette différence, que la faiblesse étant ici plus grande, la plus petite faute de régime s'y doit faire sentir plus fortement. La médecine demande donc, à

(1) Quod autem non minores affectus ex intempestiva vacuatione, quam repletione homini contingant, ex bene valentibus probe cognoscas. Quibusdam enim semel tantum cibum sumere confert, idque quod conferat sibi constituerunt. Quidam etiam prandere ob eamdem causam, quod iis conferat, coguntur. Quod non iis contingit, qui propter voluptatem aut alium quemvis casum, horum alterutrum facere student. Plerisque enim nihil refert utrumlibet secuti, vel semel tantum cibum capere, vel prandere etiam assuescant. Quidam vero si quid incommode fecerint, non facile degunt, rerum eorum utriusque die altero vic nec temere exacto, supra modum gravis oritur affectio. Si enim pransi fuerint, quibus prandere non conducit, ii continuo graves totoque corpore et mente segnes evadunt, cum oscitatione, somnolentia, multaque siti. Quod si insuper etiam cœnaverint, et latus et tormina excitantur, et venter erumpit. Ac multis magni morbi origo fuit, si cibos, quos semel absumere consueverant, bis assumsissent, nec quidquam amplius. Ad hæc si quis prandere consuetus, atque cui prandere conducit, non prandeat, protinus ubi tempus præteriit, statim gravis impotentia exoritur, tremor, et animi defectio, ad hæc oculi pallidiores fiunt, urina crassa et calida redditur, os amarulentum evadit, viscera ei pendere videntur, tenebricosa vertigine corripitur, vehementer irascitur et mœret. Ista vero omnia cœnare volenti contingunt, neque cibos, quos priori cena assumsit, qui prandere consuevit, conficere potest, sed cum torminibus et strepitu descendunt, et alvum concludunt, ipsi vero noctem inquietam agunt, et insomniis perturbatis ac tumultuosis vexantur, quod plerisque etiam morbi initium exstitit.

cet égard, une très-grande exactitude. Il est sans doute extrêmement difficile de l'atteindre à un degré de justesse : mais l'art a trouvé diverses méthodes pour en approcher, qu'il faut toutes bien connaitre, et desquelles nous parlerons en son lieu. Ce n'est pas une raison de rejeter l'ancienne médecine, comme faite ou établie sur des mauvais principes, sous prétexte qu'elle n'est pas arrivée à une exactitude entièrement parfaite. On doit au contraire l'admirer, d'autant plus qu'elle a approché de cette perfection, et qu'elle a trouvé dans un temps d'ignorance la route que la raison doit suivre, pour en approcher encore davantage (1).

La faim, en tant que sensation propre à l'estomac, ne doit pas être confondue avec le besoin de la réparation matérielle du corps : la preuve, c'est qu'il y a des faims nerveuses ou fausses faims. Il y a, sous ce rapport, des règles physiologiques; ainsi le temps que l'estomac met à digérer : quatre ou cinq heures. En général, deux repas par jour suffisent : un du matin, ou le déjeuner entre dix et onze heures, et un du soir, de six à sept heures. Pour les malades qui ne font pas de repas complets, les intervalles doivent être plus rapprochés; de cette manière, on s'évitera les inconvénients de la digestion, puisque la première s'opère à l'époque de la journée où l'activité est la plus grande, et la seconde dans le calme de la nuit. On peut aider la digestion en prenant 3 à 4 granules de quassine et quelques gouttes d'acide chlorhydrique, dans un peu d'eau, au moment de se mettre à table.

Le matin, de très-bonne heure, il est bon de procéder au lavage du tube intestinal au moyen du Sedlitz Chanteaud. Il est vrai que cette nécessité n'existe que pour ceux qui mangent plus que de besoin, c'est-à-dire qui ont une table succulente. L'ouvrier a généralement bon appétit et digère bien, parce que son régime est simple; c'est la récompense de

(1) Quæ quas ob causas his accidunt, consideranda sunt. Nempe quod is opinor, qui semel tantum cibum assumere consuevit, non exspectaverit idoneum tempus, dum venter hesternos cibos plane confecerit, superaverit, emollitus fuerit, ac conquieverit, sed in ipsum ferventem et fermentatum recentes ingesserit. At hujusmodi ventres multo tardius concoquunt, majoreque otio et quiete opus habent. Qui vero prandere consuevit, quoniam, ubi quamprimum alimento corpus indiguit, prioribus cibis consumtis, nec habuit amplius quo frueretur, non statim ipsi novum alimentum adfuit, ideo fame imminuitur et contabescit. Quæcunque enim ejusmodi hominibus accidunt, ad famem referenda censeo. Quinetiam iis omnibus, qui duos aut tres dias sine cibo transierint, eadem contingere dico, quæ de his, qui minime prandent, diximus. Ac ejusmodi naturas, quæ celeriter ac vehementer suorum delictorum incommoda percipiunt, equidem reliquis imbecilliores esse censeo. Qui vero imbecillus est, proxime ad eum, qui ægrotat, accedit, estque imbecillior, qui ægrotat, multoque gravius afficitur, si quid intempestive fecerit.

Cum autem ejusmodi exacta diligentia in arte medica adhibenda sit, quod est certissimum, semper assequi difficile est. Multa tamen in re medica, tam exactam diligentiam obtinent, de quibus dicetur. Neque sane priscam artem medicam, ideo quod omnium exactam diligentiam non habeat, quasi ars nullo sit, aut non recte investigata, rejiciendam censeo; verum cum prope ad veritatem accedere liceat, simulque eo ratiocinando pervenire, multo magis admiranda veniunt, quæ sunt ex magna gnoratione eruta, velut probe et recte, non autem fortuite inventa.

ce qu'on serait tenté de croire une privation. Le soldat, également, n'a pas besoin du Sedlitz : le pain de munition en fait office, et sa paye est trop faible pour qu'il se permette des extra. Cependant, s'il faut dégager le canal intestinal, mieux vaut le faire avec le Sedlitz qu'avec des purgatifs. Nous nous en sommes déjà expliqué plus haut.

Ne dirait-on pas ce paragraphe écrit par prévision de la dosimétrie? Ce n'est pas, en effet, que ses adversaires espèrent la détruire ; ils savent qu'elle est dans le vrai et dans la nécessité des choses ; et si leur intention a été de montrer de l'esprit, ils se trompent, car le public sait à quoi s'en tenir à leur sujet. Ce n'est pas par des calomnies qu'on lui donne le change; il sait distinguer le vrai du faux; seulement, tant que la dosimétrie n'aura pas été acceptée par tous les médecins, il y aura des allopathes haut placés qui exerceront un pouvoir despotique, tant sur les malades que sur les médecins, sous prétexte qu'il s'agit d'une méthode pour laquelle l'expérience n'est pas faite.

Ils chercheront à faire tomber ce qui est bon et à tourner en ridicule ce qui a ses défauts, car rien n'est parfait ici-bas. Mais ils n'accompliront pas leur dessein. Que chaque médecin dosimètre soutienne sa conviction, suivant ses forces, contre des agresseurs insolents et téméraires, et il les verra rentrer sous terre, ou plutôt dire comme la chauve-souris de la fable :

Je suis souris; vivent les rats!

Premier raisonnement pour prouver que la médecine existe. — On peut assurer d'abord qu'il n'y a point d'art d'une chose qui n'existe pas, car il est absurde qu'une chose soit de quelque manière, à moins qu'elle n'existe; en effet, qui est-ce qui peut concevoir la manière d'être d'une chose qui n'est point : et, s'il est impossible de voir ce qui n'est pas comme on voit ce qui est, quel moyen peut-on avoir de le connaître? et comment serait-il possible d'assurer de ce qui n'est pas, qu'il est bon ou mauvais? Si cela était possible, je ne vois pas comment on pourrait distinguer les choses qui ne sont point d'avec celles qui sont, que l'on voit de ses yeux ou que l'on connait par l'esprit. Les choses qui sont peuvent toujours s'apercevoir, et c'est par là que l'on connait leur existence. Les arts qui sont, se connaissent en ce qu'on les voit, et il n'y en a pas un seul qui ne soit vu par quelque espèce : ce sont même, je crois, les espèces qui leur ont donné le nom. Il serait ridicule de penser que les espèces naissent des noms; cela est impossible. Les noms sont des êtres de convention; au lieu que les espèces sont de vraies productions. Si l'on n'entend pas ceci suffisamment, il faut qu'on ait recours à d'autres traités.

Quant à la médecine qui fait le sujet de celui-ci, je prétends démontrer qu'elle est, et ce qu'elle est. Je commencerai par la définir ainsi que je la conçois (1).

insectantur, animos quidem attollens, propter eos quos reprehendit, abundans vero, propter artem, cui opem fert, potens quoque ob sapientiam, qua est exculta.

(1) Ac sane omnino nulla mihi esse ars videtur, quæ non exsistat. Absurdum enim est, quod non sit, esse putare. Quandoquidem eorum, quæ non exsistunt, quamnam quis essentiam intueri queat et enunciare quod sint? Si enim, quæ minime exsistunt, velut ea, quæ exsistunt, videre licet, haud scio, quanam quis ratione ea quæ non sunt animo complecti queat, non secus ac ea, quæ sunt, quæ quidem quod sint, et oculis intueri, et mente comprehendere licet. Neque istud aliter contingere

Le syllogisme d'Hippocrate tend à établir que si la médecine n'est pas un art manuel, elle n'en est pas moins constante dans ses effets et même supérieure à lui. Le chirurgien après avoir pratiqué une opération a besoin de la médecine pour sauver son malade de la fièvre ; c'est faute de le faire qu'il perd ses opérés. Il est vrai qu'il se retranche derrière les causes occultes.

Définition. — **La médecine est un art qui guérit les malades ou qui apaise leurs douleurs, et qui n'entreprend point ceux que le mal a mis dans un état incurable ; car ce qui est sans remède, la médecine sait ne pas tenter de le guérir. Je vais employer ce discours à prouver qu'elle fait ce qu'elle promet, et qu'elle est toujours capable de le faire. Je réfuterai en même temps les raisons de ceux qui attaquent cet art par les endroits où chacun le croit le plus faible (1).**

Ce paragraphe s'applique aux *guérisseurs* qui font de leur art métier et s'attaquent aux maladies inguérissables. Faire croire, ou du moins proclamer par la voie des journaux, qu'on guérit la phthisie ou le cancer confirmés, est le fait d'un charlatan. Le vrai médecin est celui qui gémit de son impuissance, mais se ne la fait point payer à beaux deniers comptants. Ceci va également à l'adresse de certains chirurgiens qui entreprennent des opérations qu'ils savent ne pouvoir réussir. Loin de nous cependant de vouloir fixer des limites au pouvoir de l'art; il y a des cas heureux, comme des cas malheureux. L'important est que le médecin ait la conviction que ce qu'il entreprend peut réussir, mais surtout qu'il ne néglige aucun moyen pour arriver à ce but. Ce qui fait que quelques médecins repoussent la dosimétrie, c'est qu'ils croient qu'avec elle leur responsabilité n'est pas assez couverte, tandis qu'en traitant *secundum artem*, arrive que pourra ! Mais l'art en médecine, qui n'est que l'application des moyens de la science, varie d'après les époques. Il est certain que des malades qu'on abandonne au cours de la maladie, beaucoup périssent — nous en avons donné de nombreuses preuves plus haut, empruntées à Hippocrate lui-même.

potest, sed ea quæ sunt perpetuo cernuntur et cognoscuntur ; quæ vero non sunt, neque cernuntur, neque cognoscuntur.

Demonstratarum igitur artium formæ cognoscuntur, neque ulla est, quæ non ex forma quadam cernatur. Et sane arbitror, eas per formas nomina accepisse. Præter enim rationem est, existimare ex nominibus formas productas esse, neque id fieri potest. Nomina namque lege quadam naturæ sunt sancita. Formæ vero, non sancita, sed veluti quædam naturæ sunt progermina. Ac ista quidem, si quis ex iis, quæ ante dicta sunt, non satis intelligit, in aliis commentationibus apertius docebuntur.

(1) Medicinæ igitur (circa quam præsens versatur oratio) demonstrationem instituam, ac primum mea quidem opinione definiam, medicinam esse, quæ sane in totum a morbis ægros vindicet, morborumque vehementiam obtundat, neque iis, qui a morbo victi sunt, manum admoveat, cum, id medicinam præstare non posse, probe constet.

L'introduction des alcaloïdes dans la thérapeutique a complétement transformé cette dernière.

Première objection. Bien des malades guérissent sans médecin. — Qui en doute? n'est-il pas très-possible que, sans avoir appelé de médecin, ils soient tombés entre les bras de la médecine. Ce n'est pas qu'ils aient connu ce que la médecine approuve, ni ce qu'elle rejette; mais c'est qu'ils ont réussi à faire les mêmes remèdes qui leur auraient été ordonnés par de bons médecins s'ils en avaient appelé; et c'est une grande preuve de l'art et de son pouvoir, que ceux-là mêmes qui n'y croient pas ne laissent pas de devoir leur salut à ses règles. Car il faut de toute nécessité que ces malades qui ont recouvré leur santé sans médecin conviennent qu'ils se sont guéris en faisant certaines choses, ou en ne faisant rien. En effet, ils se sont sauvés en mangeant beaucoup, ou en ne mangeant point; en buvant, ou en s'abstenant de boire; en se baignant, ou ne se baignant pas; par le travail ou par le repos, par les veilles ou par le sommeil, ou par le mélange de ces différentes choses. Et puisqu'ils ont été soulagés, il faut de toute nécessité qu'ils reconnaissent qu'il y a quelque chose par laquelle ce soulagement a été opéré. Comme aussi, si le mal s'est empiré, il y a nécessairement quelque chose qui a produit l'état pire. Il y en aura peu, à la vérité, qui soient en état de discerner quelle a été précisément la chose salutaire, la nuisible. Mais le malade qui pourra faire ce discernement et louer ou blâmer avec justice le régime qu'il aura suivi, trouvera aussi que celui qui l'a sauvé est une partie de la médecine. Les fautes mêmes qu'il aura faites ne sont pas des preuves moins éclatantes de l'existence de la médecine; car ce qui lui a fait du bien ne lui a été bon qu'à cause qu'il s'en est servi à propos, comme ce qui lui a fait du mal ne lui a été mauvais que par les raisons contraires. Or partout où le bon et le mauvais ont certains modes, comment se peut-il qu'il n'y ait point d'art? Pour moi, je pense qu'il ne peut point y avoir d'art là seulement où il n'y a ni bien ni mal; mais que dans tout ce, où l'un et l'autre peut se trouver, il faut nécessairement un art, loin d'assurer qu'il n'y en a point (1).

Ce que dit ici Hippocrate va à l'encontre de ceux qui prétendent que ce n'est pas l'art qui guérit, mais le hasard. Et remarquons que ce sont des esprits sérieux qui l'ont prétendu : « Depuis longtemps — dit le vénérable Hufeland — j'ai acquis la conviction que de tous les malades

(1) Atque hoc sane loco objiciet nobis adversarius, multos jam ægros etiam citra medici opem sanitati restitutos, quod equidem non diffiteor. Ac fieri mihi posse videtur, ut qui medicum non adhibent, iis ex arte medica feliciter succedat, neque tamn intelligant, rectumne quid in ea, an pravum insit, sed quod per se curatis, eadem, quæ, si medicis adhibitis curati fuissent, contigerunt.

Quod ipsum sane magnum est artis exsistentis argumentum, et quod inter præclaras habenda sit, quando qui ne eam quidem esse existimant, ejus ope servati conspiciuntur. Qui enim etiam non adhibitis medicis ex morbis convaluerunt, ut intelligant omnino necesse est, se quod aliquid vel fecerint, vel non fecerint, idcirco sanitatem esse consecutos. Aut enim inediam, aut copiosiorem cibum et potum, aut sitim, aut balnea, aut eorum abstinentiam, aut labores, aut quietem, aut somnum, aut vigiliam, aut eorum omnium promiscuum usum adhibentes, sanitatem consecuti sunt. Quos ex eo

guéris, le plus grand nombre ont recouvré la santé sans l'assistance du médecin et le plus petit nombre avec l'aide de ce dernier. » (*Journal de méd.*) Il est évident que cela provenait de l'insuffisance de la matière médicale, dont l'illustre Bichat a dit : « Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle est peut-être de toutes les sciences physiologiques, celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain ; que dis-je, ce n'est point une science ; pour un esprit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. » (*Anat. générale.*) Et le professeur Barbier, auteur d'un traité de matière médicale, qui a été classique jusqu'au compendium de Gubler, a encore renchéri sur cette accusation de l'illustre créateur de l'anatomie générale, en disant : « La matière médicale est encore une collection de conclusions trompeuses, d'annonces décevantes plutôt qu'une véritable science. » (T. I, p. 184.)

Cette science a-t-elle subi une réforme depuis ? Hélas ! non, puisque le professeur Forget, dans ses *Principes de thérapeutique générale et spéciale*, publiés en 1860, dit : « En associant une foule de substances, le praticien espère qu'une d'entre elles au moins atteindra le but : c'est ce que j'appelle familièrement une décharge à mitraille, dont quelques éclats pourront par hasard frapper l'ennemi. » Mais s'ils frappent le malade !

Au reste, le bon sens populaire, par la bouche de Montaigne, avait déjà fait justice de cette sorte de thé de Madame Gibou : « De tout cet amas, ayant fait une mixtion de breuviage, n'est-ce pas quelque resverie de croire que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange pour courir à charges si diverses ? Je craindrois infiniment qu'elles perdissent ou échangeassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide ces facultés ne se corrompent, confondent et s'altèrent l'une l'autre ? » (*Essais.*)

Continuons nos citations, la chose en vaut bien la peine, puisqu'il y va la santé de nos semblables et de la nôtre.

[illegible] quod utilitatem senserunt, quidnam sit, quod juvet agnoscere, omnino necesse est, et si qua in [illegible]si sunt, tum eos læsos esse, tum quidnam sit quod læsit.

[illegible]que enim, quæ utilitate et noxa distincta sunt, est cujusvis cognoscere. Qui igitur ægrotavit, si [illegible] victus rationem, per quam sanitatem adeptus est, laudare vel vituperare noverit, ea omnia ad [illegible] medicam pertinere comperiet. Neque vero minus, quæ offenderunt, quam quæ profuerunt, [illegible] esse, comprobant. Siquidem hæc quod recte adhibita fuerint, profuerunt, illa vero ob incom[illegible]m eorum usum nocuerunt. Quanquam ubi rectum et pravum suis finibus circumscribitur, quis [illegible]rtem esse non existimet ? Neque enim artis nomine istud donandum existimo, in quo neque [illegible]m, neque pravum inest. At ubi utrumque adfuerit, quis non hoc ex arte potius, quam sine arte [illegible] fateatur ?

« Lorsqu'il nous est si difficile — dit le professeur Rostan — d'apprécier l'effet d'une substance sur l'organisme, comment pouvez-vous penser agir avec certitude lorsque vous en prescrivez un grand nombre et surtout si vous les employez simultanément. »

Remarquons que ce n'est pas tant le nombre des substances employées, mais la manière dont on les emploie. Ainsi avec les médicaments composés, il y a incertitude complète quant à leur action. L'opium, par exemple, excite alors qu'il devrait calmer; ce qui a fait dire à Hufeland que c'est une arme à deux tranchants. Aussi, que de précautions n'exige pas son administration! C'est que l'opium renferme des principes calmants et des principes convulsivants. Ainsi s'explique pourquoi de petits enfants auxquels on donne du sirop diacode pour les endormir, sont souvent pris de convulsions redoutables. Il en est de même de la plupart des plantes vireuses : la belladone, la jusquiame, la digitale. Voilà pourquoi tant de médecins allopathes se sont fait expectants ou prescrivent pour la forme. La médecine est devenue une sorte de *nurserie* de maladies dont le domaine est allé en grandissant. « La médecine actuelle — a dit le docteur Amédée Latour — a dévié de ses voies naturelles; elle a perdu de vue son noble but, celui de soulager ou de guérir; la thérapeutique est rejetée sur le dernier plan. Sans thérapeutique cependant, le médecin n'est plus qu'un inutile naturaliste, passant sa vie à reconnaître, à classer, à dessiner les maladies de l'homme. C'est la thérapeutique qui élève et ennoblit notre art; par elle seule il a un but, et j'ajoute que par elle seule cet art peut devenir une science. » (*Union médicale.*)

Dans le même sens, le docteur Gallavardin, de Lyon, a dit : « On l'a constaté, les médecins nosographes, anatomistes, expectants, ne s'occupant nullement de traiter les malades, en sont venus à étudier, chacun à des points de vue différents, les phénomènes du corps vivant, comme ils étudieraient les phénomènes géologiques ou astronomiques : avec curiosité et indifférence. Ce ne sont plus des médecins, mais des naturalistes, des membres de l'Académie des curieux de la nature, qui commettent ici le sophisme de prendre l'objet de la médecine pour le but même de cette science. »

Et le même auteur ajoute, afin de donner du corps à ses accusations : « Quant au système de Broussais, il a eu un singulier avantage, celui de faciliter les études des anatomistes en leur donnant l'occasion de faire un très-grand nombre d'autopsies. »

Voilà pourquoi il y a des médecins sceptiques qui ne croient pas à leur art. Ces derniers auraient dû accepter la dosimétrie des deux mains, mais ils se sont tellement enfoncés dans le rien-faire que, par crainte de

ne suffit point pour combattre les malades; il faut la thérapeutique, sous peine de faire de la médecine une « stérile histoire naturelle ».

Prenons comme exemple l'érésipèle de la face : sans doute il peut se dissiper de lui-même, mais il peut également se jeter sur les méninges. Combien n'est-il pas plus sûr et plus facile de donner quelques granules de vératrine, qui rafraîchiront la peau et feront tomber la fièvre? La preuve que l'érésipèle n'est pas inoffensif, c'est que beaucoup de malades en meurent et que, dans les hôpitaux, il force quelquefois de surseoir à toute opération pouvant être remise. Sait-on où l'érésipèle se bornera? Ne peut-il devenir adynamique, ataxique? Et, en tout état de choses, ne témoigne-t-il pas d'une âcreté du sang, au point que ses parties se couvrent de phlyctènes, comme si on y avait versé de l'eau bouillante? A ces questions, nos adversaires n'oseraient répondre par la négative; seulement, ils se prévalent d'une sorte de fatalisme : « Ce devait arriver ! » Mais, dans toutes les choses humaines, la sagesse consiste à prévoir.

Seconde objection consistant en ce qu'il meurt un grand nombre de malades soignés par les médecins. — Quant à ceux qui allèguent contre la médecine tant de malades qui sont morts entre ses bras, j'admire quelle raison si évidente ils peuvent avoir pour s'en prendre plutôt à l'ignorance des médecins qu'à l'indocilité des malades, comme s'il était seulement possible que le médecin ordonnât ce qu'il ne faut point, et qu'il fût impossible que le malade fît quelque faute contre ses ordonnances. On est plus fondé à croire que le malade a pu ne pas exécuter l'ordre du médecin, qu'à dire que le médecin a ordonné ce qu'il ne fallait pas au malade. En effet lorsqu'un véritable médecin entreprend un malade, il est sain et de corps et d'esprit; il est capable de raisonner sur l'état présent de la maladie, de le comparer avec ce qu'il a vu de semblable, ou d'approchant, dans des cas où il a guéri des malades de leur propre aveu; au lieu que le malade ne sait ni quel est son mal, ni ce qui l'a causé. Il ignore ce que sa maladie peut devenir, et ce qui est arrivé en de semblables rencontres. Il reçoit des ordonnances, tourmenté du présent, effrayé de l'avenir. Il est plein de son mal et vide de nourriture. Il cherche bien plus ce qui le flatte, que ce qui peut le guérir; ce n'est pas qu'il veuille mourir, mais il a de l'aversion pour le remède. En cet état, lequel est plus vraisemblable? ou que le malade obéit comme il faut au médecin, sans faire autre chose que ce qui lui est ordonné; ou que le médecin, qui a les qualités dont j'ai parlé, lui ordonne ce qu'il ne faut pas? N'y a-t-il pas plus apparence que le médecin ordonne bien, et que le malade, quelquefois à la vérité hors d'état d'obéir, n'obéit pas et meurt pour n'avoir pas fait ce qui lui a été ordonné. Mais ceux qui jugent mal des choses, accusent de sa mort celui qui en est innocent, et en déchargent celui qui en est souvent coupable (1).

(1) At vero, qui ex morientium calamitatibus artem funditus delere conantur, miror, quanam satis justa oratione elati, in morientium intemperantiam causam non rejiciunt, sed eorum, qui medicinam exercent, prudentiam accusant, quasi medicorum sit, quæ non conveniant præscribere, in ægrorum autem facultate non sit, aliquid contra imperata admittere.

Atqui longe magis est rationi consentaneum, ægros non posse imperatis obsequi, quam medicos

Il n'est pas étonnant qu'Hippocrate voyant tant de ses patients mourir, ait cherché prétexte d'accusation, non contre le médecin, mais contre le malade. Il faut en accuser plutôt l'impuissance de la médecine à son époque. Que des malades soient souvent indociles, rien de plus vrai, mais ceci ne saurait s'appliquer qu'aux malades qui ont encore toute leur connaissance — et avec les remèdes grossiers et souvent presque banals de l'allopathie, on ne saurait dire qu'ils ont tort. Mais nous ne pensons pas que ce soit le cas dans les maladies graves, où le patient, ayant perdu toute volonté, prend ce qu'on lui donne, ou ce qu'on le force à prendre, sa résistance étant vaincue. Nous ne dirons pas que sa guérison est dans la main du médecin, mais du moins celui-ci a fait ce qu'il a pu s'il est vraiment au courant de son art. Or, ce courant n'est pas le préjugé, ou une haine d'éducation, mais l'amour du progrès. Pour être juge, il n'est pas omnipotent, il doit faire ce que la raison lui commande et ce qu'il voit réussir dans d'autres mains que les siennes. Il n'est pas en droit de croire que toute sagesse est inféodée en lui et que ses confrères qui adoptent une méthode nouvelle ont moins de conscience et de science que lui.

Troisième objection prise de ce que les médecins n'entreprennent pas la cure de toutes les maladies. — Il y en d'autres qui condamnent la médecine sous prétexte que les médecins n'entreprennent pas les malades qui sont déjà vaincus par le mal. Ils disent qu'elle se décharge volontiers des maux qui se guériraient assez d'eux-mêmes; mais qu'elle ne touche pas à ceux où l'on aurait le plus besoin de son secours. S'il y avait un art de médecine, ajoutent-ils, elle guérirait les derniers comme les premiers. Ceux qui tiennent ce langage auraient plus de raison de se plaindre d'un médecin qui ne les traiterait pas de la folie, qu'ils n'en ont d'accuser la médecine comme ils le font : car celui qui demande d'un artiste ce qui n'est pas de son art, ou qui demande ce qui passe les forces de la nature, est, sans le savoir, dans un état hors de raison, plus prochain de la folie que de l'ignorance. Nous pouvons faire tout ce qui se peut opérer par les instruments de l'art et par ceux de la nature; nous n'en avons point d'autres. Mais quand le mal est plus fort que tous

ea quæ minime conveniunt imperare. Hi enim sana mente et corpore, tum præsentia, tum ex præteritis, quæ cum præsentibus similiter se habent, in considerationem adhibentes, ad curationem aggrediuntur, adeo ut qui curatus est, aliquando fateatur, se illorum ope a morbo liberatum. Illi vero, neque quo morbo, neque quam ob causam laborent, neque quid ex præsentibus eventurum sit, neque quid ex his, quæ sunt ejusmodi, fiat, intelligentes, imperata facere jubentur, præsenti quidem morbo afflicti, eventum vero rerum metuentes, et morbo quidem gravati, cibis vero vacui, ea quæ morbo grata sunt potius eligunt, quam quæ ad sanitatem conferunt, non quod mori desiderent, sed quod toleranter ferre morbum nequeunt.

Hos vero sic affectos utrum est vero similius, quæ a medicis imperantur, quam alia, quæ non imperantur, facere, an medicos ejusmodi, quales antea exposuimus, ea quæ minime conveniunt imperare? Nonne longe æquius est, eos quidem recte imperare, illos vero, ut par est, parere non posse, eamque ob causam mortem incurrere? quorum quidem causam, qui non recta ratione reputant, in eos qui culpa vacant rejiciunt, illis absolutis, qui maxime culpæ sunt obnoxii.

les instruments de la médecine, il ne faut pas attendre que la médecine puisse le détruire : sans aller plus loin, de tous les caustiques dont la médecine fait usage, le feu naturel est celui qui brûle au plus haut degré. Elle en emploie bien d'autres, mais plus faibles. On doute, avec raison, dans les cas qui ont besoin de caustiques, si les maux les plus forts d'un certain degré ne résisteront pas au feu. Mais est-il douteux que le feu n'arrêtera point les plus forts du premier degré. Or, pour ces maux où le feu se trouve faible, il est évident qu'on ne doit rien attendre d'un art qui n'a point d'instrument plus fort que le feu. Il en est de même de tous les instruments qui servent à la médecine ; et je pense qu'un médecin doit lorsqu'il les emploie sans en retirer l'avantage qu'il en espérait, en accuser, non l'art, mais la supériorité du mal (1).

Hippocrate, toujours honnête, s'élève ici contre les abus qu'on pourrait faire de la médecine. Mais celle-ci est évidemment subordonnée aux ressources que lui présente la science. Bien des maladies réputées incurables avant nous, sont guérissables aujourd'hui. Bien d'autres étaient inconnues dans leur essence, qui le sont aujourd'hui. Ainsi on ne saurait prétendre que le diabète, l'albuminurie sont incurables. Ces sortes de jugements ne sont que trop souvent prononcés à la légère. — Mais que dire du médecin qui ayant à sa disposition des armes nouvelles se refuse à s'en servir, sous prétexte qu'il ne les connaît point? C'est à lui évidemment à refaire son éducation si elle a été mauvaise, ou à la compléter si elle a été insuffisante. Et c'est ici surtout qu'on voit le danger du *magister dixit*. Indépendamment que tant de maîtres auraient besoin eux-mêmes d'aller à l'école. On sait comment quelques professeurs sont tombés dans leur chaire, c'est-à-dire en dépit, non de la gravitation, mais de la science ; il doit donc être tenu en bride par la concurrence.

(1) Non desunt autem, qui artem medicam reprehendunt, eo, quod nullus iis, qui a morbis sunt superati, manus admovere velit, dicentes, eos quidem morbos, quos curatione aggrediuntur, posse per sese sanari, eos vero qui auxilio indigent, non attingere ; oportere autem, siquidem ars sit, omnibus ex æquo curationem admovere. Qui ergo hujusmodi verbis utuntur, si medicos accusant, quod talia dicentium, tanquam delirorum, curam non suscipiunt, multo certe justius, ob ea, quam ob illa incusant. Si quis enim artis facultatem, ad ea quæ artis non sunt, aut naturæ, ad ea, ad quæ minime apta est, requirat, is istud non intelligit, magis ad insaniam cum ignorantia conjunctam, quam ad imperitiam accedere. Quorum enim facultatem tum per naturæ, tum per artium instrumenta consequimur, eorum nos opifices profiteri possumus, aliorum non item.

Si quid igitur homini contigerit, quod medicinæ instrumenta superet, id, ne sperandum quidem est, ab arte medica evinci posse. Atque ut exemplo rem ipsam doceamus, ignis eorum omnium, quæ in medicina urendi facultatem habent, summe urit, eo vero minus alia pleraque. Atqui certe ex levioribus, quæ sunt præstantiora, an curari possint, nondum plane constat. Ex potentissimis autem quis dubitet, ea, quæ præstantiora sunt, curari non posse? In his enim quæ ignis non efficit, an non ea, quæ ab ipso superari nequeunt, satis arguunt, alia opus esse arte, quam ea, quæ igne utitur ut instrumento? Eadem vero mihi dicenda sunt de his, quæ medicinæ subserviunt, in quibus singulis, si res medico non succedit pro animi sententia, meo quidem judicio, in morbi vehementiam, non in artem ipsam culpa rejicienda est.

Cet argument ne pourrait être invoqué contre la médecine, que si pour guérir un mal, il était nécessaire d'en connaître les lésions matérielles. Quand on en est là, il est souvent trop tard. Ce sont les prodromes ou les symptômes généraux qui doivent surtout diriger le médecin. Écoutons le médecin Spring : « Une sorte de défaveur pèse depuis trop longtemps sur la symptomatologie. Si elle ne se justifie pas, elle s'explique du moins par la tendance même qui est propre à la médecine du XIXe siècle et qui en fait la gloire. En effet, à force de concentrer l'attention sur les lésions anatomiques, on s'est habitué peu à peu à regarder les troubles des fonctions comme des reflets insignifiants, variables et incertains. Puis, comme c'était précisément contre la médecine dite *symptomatique* qu'on avait à lutter, il était naturel que l'étude des symptômes fût enveloppée avec elle dans dans une commune réprobation.

» Et, pourtant, quelque sincère que soit l'admiration qu'on professe pour les progrès réalisés à l'aide des travaux anatomiques, microscopiques et chimiques; quelque convaincu qu'on soit de l'insuffisance d'un diagostic et d'une thérapeutique purement symptomatiques, il n'en pas moins vrai que ces troubles fonctionnels demeurent le sujet principal de la préoccupation du médecin, comme du malade.

» Hélas! il est si rare de guérir, tandis qu'il est toujours urgent de soulager.

» La douleur, le spasme, la paralysie, toutes les maladies des nerfs, sont-elles connues, même de la médecine rigoureusement scientifique, autrement que comme des accidents fonctionnels?

» Et dans les maladies chroniques, incurables pour la plupart, que reste-t-il à faire, même au médecin le plus savant, sinon rechercher à remplir les indications symptomatiques ?

» Je ne parle pas des obstacles qui, dans la pratique de tous les jours, s'opposent, si souvent, à l'exploration méthodique complète des organes

aliæque præter has plures, quas ii norunt, quibus ista curæ sunt. Quæcumque enim membra carne[illegible] in orbem circumdatam habent, quam musculum nominant, ea omnia cavitatem habent. Quidqui[illegible] enim minime coaluit, sive pellicula, sive carne tegatur, cavum est, quod, dum homo valet, spirit[illegible] quidem, dum vero ægrotat, sanie plenum est. Habent itaque brachia hujusmodi carnem, habent[illegible] femora, habent et tibiæ. Quin et in partibus carnis expertibus hujusmodi caro inest, qualem in be[illegible] carnosis inesse diximus. Nam et thorax dictus, quo jecur concluditur, et capitis orbis, in quo cer[illegible]brum comprehenditur, ipsumque dorsum, cui annexi sunt pulmones, hæc omnia prorsus sunt vacu[illegible] multis intervallis referta, quæ fere vasorum naturam obtinent, cum res eas continent, quæ parti[illegible] quidem eum, qui eas possidet, juvant, partim etiam lædunt. Ad hæc etiam venæ, sunt multæ [illegible] nervi ; non ii quidem in carne exstantes, sed ad ossa protensi, articulos colligant. Quin etiam ip[illegible] articuli, in quibus ossium, quæ moventur, connexiones volvuntur. Quorum nihil est, quod non al[illegible]quantulum spumosum sit, et circa se latibula habeat, quæ sanies ipsa arguit, quæ iis apertis copiosa, et multis molesta effluit.

et, par conséquent, à l'établissement du diagnostic certain de la lésion.

» Enfin ai-je besoin de démontrer combien le diagnostic rationnel préalable, s'appuyant exclusivement sur les symptômes, facilite dans tous les cas le diagnostic matériel ou physique? » (*Symptomatologie ou traité des accidents morbides*. Bruxelles, 1866. (Préface.))

Que d'aveux dans ces quelques lignes! c'est-à-dire que lorsque le diagnostic matériel ou physique est fait, l'art est le plus souvent impuissant, c'est donc au diagnostic rationnel *préalable*, s'appuyant exclusivement sur les symptômes qu'il faut s'attacher.

Et ici, disons que les médicaments dosimétriques peuvent servir de pierre de touche. Admettons une affection spasmodique douloureuse ou névralgique : qui dira *à priori* s'il y a spasme ou paralysie? Personne sans doute; la preuve, c'est qu'il faut souvent changer de traitement et faire l'opposé de ce qu'on a fait d'abord. C'est ce qui a fait dire aux sceptiques que les médecins sont des piqueurs (?) d'anguilles, reproche qu'Hippocrate cherche à rétorquer.

Mais avec les médicaments allopathiques, ces sortes de tâtonnements font souvent plus de mal que de bien, tandis qu'avec les médicaments dosimétriques, on est sûr d'arriver à la solution du problème.

Prenons d'abord le phénomène dans son expression physiologique : les douleurs dans l'accouchement. Qu'est-ce qui les détermine? Évidemment la résistance du col, résistance douloureuse par elle-même et sur laquelle s'épuisent les efforts du corps utérin. Donnez quelques granules d'hyosciamine et de cicutine, puis, à mesure que le col s'efface, des granules de strychnine, et l'accouchement se fera naturellement presque sans douleur.

Appliquons ce fait à toutes les dysthésies : celle de la vessie par exemple. Un individu est pris de rétention d'urine. Nous admettons un péché de jeunesse : une uréthrite ou une prostatite chronique. Jusque-là, il urinait, quoique longuement et avec difficulté; mais voilà que tout à coup, soit pour avoir pris une boisson froide ou acide, soit par suite de froid aux pieds, l'émission des urines est supprimée; de vives épreintes se propagent à l'extrémité de la verge; notre homme trépigne, se serre le ventre; il est couvert d'une sueur froide; bref, il est dans cet état d'anxiété et de prostration qu'amène un besoin urgent auquel on ne peut satisfaire. Un chirurgien est appelé qui ne voyant dans cela que le côté matériel ou physique, sonde le patient. Il se fait que la première fois il réussisse, car, comme on sait, la sonde est un antispasmodique, dans ce sens qu'en la laissant pendant un court temps en place, la portion membraneuse du canal de l'urèthre s'entr'ouvre; mais le spasme du col de la

vessie est toutefois là et devient de plus en plus impérieux et douloureux. Le chirurgien fait une nouvelle tentative de cathétérisme, et cette fois ne réussit pas ; ou, s'il est aventureux, il déchire la paroi du canal et fait une fausse route ; de là, épanchement urineux, fièvre ardente avec redoublements. Il faut alors pratiquer la ponction de la vessie. Il est vrai qu'avec le trois-quarts et l'appareil aspirateur de Dieulafoi, cela est moins dangereux qu'avec les trois-quarts grossiers d'autrefois ; mais ce n'en est pas moins une opération grave, dans les circonstances où on a été obligé de la pratiquer.

Voilà ce que fait le chirurgien mécanicien ; mais pour peu qu'il eût été vitaliste, il se serait dit qu'il faut d'abord dissiper le spasme et la douleur par l'hyosciamine et la cicutine, puis venir en aide au corps subparalysé de la vessie par la strychnine. Apprécions ce raisonnement par un fait.

Un individu d'âge (66 ans), sujet à des hématuries qui revenaient périodiquement à un mois d'intervalle — comme un flux hémorroïdaire à l'âge de retour — et ayant une prostatite chronique pour laquelle son chirurgien a été souvent obligé d'intervenir, se trouve tout à coup pris de rétention d'urine, avec épreintes douloureuses du col de la vessie. Les bains généraux et locaux ont été sans résultat. Son chirurgien est appelé, qui parvient à retirer de la vessie une quantité considérable d'urines mêlées de sang. Mais quelques heures après, nouveau besoin d'uriner. Cette fois, la sonde se bouche en pénétrant à travers un caillot occupant le fond et la partie moyenne du corps de la vessie. Au-dessus, c'est-à-dire dans la partie supérieure, la rénitence et un son relativement clair, permet de reconnaître une partie liquide — comme, après la saignée, le sérum du caillot. Le cas devenant urgent, nous sommes appelé en consultation et nous décidons, le confrère et nous, de pratiquer la ponction hypogastrique avec l'appareil de Dieulafoi. Nous parvenons ainsi à retirer toute la portion liquide, mais le caillot reste. La ponction dut être renouvelée pendant trois semaines, et chaque fois nous nous servions de la même piqûre cutanée, en ayant soin d'appuyer tantôt à droite, tantôt à gauche, afin de ne pas établir une fistule. Des compresses résolutives étaient appliquées en permanence sur le ventre, de sorte qu'au bout du temps indiqué plus haut, l'absorption du caillot fut complète. Mais toujours même impossibilité d'uriner sans la sonde, ce qui fatiguait beaucoup le malade et augmentait ses épreintes. Nous lui administrâmes l'hyosciamine, la cicutine, à raison de 2 granules de chaque, toutes les heures. L'effet en fut que les épreintes disparurent, mais que les urines s'écoulèrent involontairement. L'indication était formelle : c'est-à-dire suspen-

DU MÉDECIN

De l'extérieur du médecin. — Il doit d'abord, quant à son extérieur, être d'une couleur et d'un embonpoint tels que son tempérament le comporte. Si le public lui voyait le corps piètre et perdu, comment le croirait-il capable de soigner la santé des autres. Son vêtement doit être net, et son corps propre, n'ayant absolument aucune odeur. Il se rendra par là agréable aux malades, dont plusieurs ont l'odorat extrêmement délicat (1).

Le médecin doit être sa propre enseigne, d'après l'axiome : *medicus se curat ipsum*. La première condition est de se connaître soi-même, γνοστι σεαυτον.

Souvent les médecins se négligent eux-mêmes à force de soigner leurs malades, c'est ce qui cause leur fin prématurée. Nous ajouterons que beaucoup d'entre eux ne s'embarrassent point des signes de la santé, étant habitués à ceux de la maladie. Beaucoup également n'ont pas foi dans leur art pour eux-mêmes, laissant *cela* pour leurs malades. D'autres, enfin, répugnent à tout ce qui est nouveau, non-seulement pour leurs malades, mais pour leur propre compte. Ainsi s'explique leur horreur des alcaloïdes. Ils croient à ce qu'ils nomment les tempéraments et pensent que lorsqu'on l'a mauvais, il faut le garder. Cependant on améliore

(1) Ad ejus quidem auctoritatem mihi pertinere videtur, ut perspiciat, quoad ejus natura feret, bene colorato et optime habito sit corpore. Qui enim bona non sunt corporis habitudine, vulgo existimantur cæterorum curam non recte habere posse. Deinde ejus cultus mundus esto, vestis sit decora, et unguentis utatur bene olentibus, citra omnem odoris suspicionem. Istud enim jucundum esse ægrotantibus solet.

les races bovine, ovine, chevaline; pourquoi n'améliorerait-t-on pas la race humaine?

Le médecin doit soigner sa santé autant que celle des autres; nous ne disons pas : plus; car ce serait un égoïsme coupable.

Sur ses qualités intérieures.—Quant à l'intérieur, il doit être plein de prudence; je n'entends point cette prudence qui se borne à savoir se taire. Sa manière de vivre doit être des plus réglées; les bonnes mœurs et la sagesse contribuent beaucoup à sa réputation. Il doit être réservé et humain; la promptitude et la hardiesse ne peuvent manquer d'attirer le mépris, quand même elles serviraient à gagner plus d'argent, car il est difficile de ne les employer qu'à propos. On estime ces qualités dans le médecin, lorsqu'il en use rarement (1).

Hippocrate a raison de dire que la prudence du médecin ne doit point se borner à savoir se taire; par contre, elle ne doit pas consister à donner au malade ou à sa famille des explications inopportunes qui, la plupart du temps, sentent le pédant. La vérité est entre les deux : il doit être *réservé* et *humain,* parce qu'il est souvent obligé de cacher la triste réalité. Cependant la prudence exige qu'il fasse part de ses craintes aux membres de la famille qui ont intérêt à savoir la vérité. S'il doit être prompt à agir quand il y a nécessité, c'est-à-dire dans l'intérêt du malade, jamais il ne doit le faire dans un but intéressé. Ceci concerne surtout le chirurgien. (Voir le serment d'Hippocrate.)

Sur son maintien. — Quant au maintien, il doit être grave, sans austérité, craignant de passer pour fier ou misanthrope. Celui qui rit continuellement, et se montre toujours gai devient incommode (2).

L'austérité est dans les mœurs et exclut la fierté ou la misanthropie. C'est même une vertu aimable quand elle s'allie à la bonté de cœur. Le médecin qui rit toujours est ridicule, pour ne pas dire insupportable.

Mœurs du médecin. — Tout ceci est à observer soigneusement, mais surtout on doit se montrer toujours juste. L'amour de la justice sert en tant d'occasions! il trouve bien sa place chez les médecins vis-à-vis des malades. Ceux-ci se livrent entièrement entre leurs mains; ils leur abandonnent, à toute heure, leurs femmes,

(1) Eum quoque spectare oportet, ut animi temperantiam excolat, non taciturnitate solum, verum etiam reliqua totius vitæ moderatione. Quod illi ad comparandam gloriam plurimum adfert adjumenti. Bonis etiam ac honestis sit moribus, unaque gravitatem cum humanitate conjuctam habeat. Temeraria namque proclivitas et promptitudo, quamvis valde sit utilis, despectui est. At considerandum, quando his uti liceat. Eadem enim apud eosdem, cum rara sunt, æstimantur.

(2) Quod ad gestum attinet, vultu sit ad prudentiam composito, non aspero tamen, ne superbus et inhumanus videatur. Qui vero in risum effusus est, et supra modum hilaris, molestus habetur.

leurs filles, leurs effets les plus précieux. Les médecins doivent donc être bien sûrs d'eux-mêmes. Voilà quant au cœur, à l'esprit et au corps (1).

La médecine est un sacerdoce, il faut donc que le médecin s'observe continuellement. Tout objet de convoitise lui est interdit. Il faut qu'il commande, à la fois, à son esprit, à son cœur et à son corps. En un mot, il doit être le modèle du vrai sage.

Conclusion sur la nécessité de la philosophie dans la médecine. — Concluons, après tout ce qui précède, qu'il faut allier la sagesse à la médecine. Le médecin. vrai philosphe est un demi-dieu. L'art de la sagesse et celui de la médecine se tiennent de près. Tout ce que donne le premier, la seconde le met en usage : mépris de l'argent, modération, décence, modestie, honneur, bonté, affabilité, propreté, gravité, juste appréciation de toute espèce de besoin dans la vie, courage contre les événements (2).

Mais si le médecin doit avoir tant de vertus, en est-il récompensé par la société? La réponse à cette question serait bien triste si le médecin ne trouvait sa satisfaction dans le devoir accompli. Les bénédictions du pauvre lui sont plus agréables que les rétributions du riche. Le médecin qui exerce sa profession comme un métier a fait un marché de dupe, car avec l'argent qu'ont coûté ses études et son diplôme, puis les connaissances qu'on a exigées de lui, il aurait pu exercer un état bien plus lucratif et aspirer aux honneurs, tout comme maint et maint imbécile.

Voici un tableau que nous mettons sous les yeux de ceux qui aspirent à notre noble profession et qui ne se sentiraient point l'abnégation nécessaire.

« Par de longues et pénibles études, complétement improductives, jusqu'à l'âge mûr, j'ai sacrifié ma jeunesse, exposé ma vie, dévoré mon modeste patrimoine, que, dans toute autre carrière, j'aurais pu augmenter; j'ai payé mes maîtres, mes livres, mes inscriptions, mon diplôme; l'État m'a vendu mon titre sans en garantir l'utilité; il me vend le droit d'exercice, même lorsque cet exercice est nul ou stérile

(1) Æquum autem in omni vitæ consuetudine se præstare debet. Nam cum omnibus in rebus multum sit in justitia præsidii, tum vero medico, cum ægris, non parum est commercii. Hi enim se illi tractandos submittunt, isque nunquam non fere cum mulieribus virginibusque conversatur, resque magni pretii contrectat a quibus omnibus sibi temperare debet. Atque his tum animitum corporis virtutibus, eum præstare oportet.

(2) Qua propter prædicta singula colligere oportet, et sapientiam ad medicinam traducere, et medicinam ad sapientiam. Medicus enim philosophus Deo æqualis habetur. Nam neque multum. inter se differunt, et quæ ad sapientiam requiruntur, in medicina insunt omnia : pecuniæ contemptio, pudor, verecundia, modestia in vestitu, existimatio, judicium, lenitas, occursatio, mundities, sententiarum elocutio, utilium ac necessariarum in vita purgationum cognitio, earumque liberatio superstitiosi.

comme une dune sablonneuse (1)! Dans l'espoir trompeur d'une position qui fuit toujours à mesure qu'on croit l'atteindre, je sacrifie mes dernières ressources et mes travaux incessants pour une société qui, pour toute rétribution, adresse des sarcasmes aux médecins sans clientèle, comme si la clientèle était toujours la preuve du savoir (mais du savoir-faire)! et vous dites que j'ai des devoirs à remplir! S'il est des devoirs réciproques entre le médecin et la société, je le dis hautement, ils obligent la société et non pas le médecin, qui n'a fait que trop d'avances.

» Que l'on fasse une statistique, mais non pas un de ces tableaux de fantaisie, dressé par un sinécuriste complaisant et repu et qui, ne voyant rien au delà de places lucratives trouvera que tout est pour le mieux dans la meilleure des médecines; que l'on fasse une statistique vraie de la position des médecins en France et du produit de l'exercice médical, et l'on sera étonné, stupéfait, de la médiocrité du chiffre obtenu.

» Mais il faudrait prendre des informations, comme je l'ai fait, auprès du tiers-état médical et avec les précautions nécessaires pour obtenir des chiffres sincères; — car, qu'on ne s'y trompe pas, comme le vulgaire mesure la valeur du médecin d'après les recettes qu'on lui suppose, chaque praticien a le soin d'adopter d'emblée un chiffre, d'autant plus colossal qu'il aspire à une plus haute clientèle. La réduction se fait seulement à huis clos et en famille.

» Le chiffre fictif se proportionne à la population de l'endroit. Mais il est de fondation que, dans une grande ville, tout commençant qui se respecte adopte un chiffre de début de 8 à 12,000 francs (lisez 300 francs), et, dans l'avenir, il ira forcément *crescendo*. Mensonge oblige!

» Il est une croyance généralement répandue, surtout dans les classes ouvrières, et sur laquelle on se garderait bien de revenir, vu l'avantage qu'on y trouve. C'est toujours en vain que le bon sens plaide contre son absurdité — je l'ai entendu dire partout, en France, à tous les étages de la société; et on le rabâche encore en toute occasion et, de plus, quelques estimables correspondants, désireux de m'enseigner mon métier, n'ont pas dédaigné de me l'écrire : cette croyance consiste en ce que tout médecin est obligé de donner ses soins à tout le monde, à tous les instants, de jour et de nuit, sur la simple réquisition du premier venu; soins dévoués, constants, exclusifs de toute autre préoccupation, de ses affaires, de ses besoins et de lui-même; on ne compte pour rien les heures de ses repas et de son sommeil. Et surtout qu'il ne se préoccupe pas du payement, le riche et le pauvre ont un droit égal à son dévoue-

(1) Les dunes peuvent être cultivées, tandis que le champ de la médecine devient de plus en plus stérile. Dr B.

» Le mot *devoir* a deux sens bien distincts dans la pratique : l'un absolu, l'autre relatif; et c'est pour les avoir confondus sans cesse ou avoir feint de les confondre l'un avec l'autre, que le public en est venu à considérer presque comme une obligation pour le médecin de prendre à la lettre le précepte de saint Paul : *Tout* à tous!... et gratis! Mais saint Paul écrivait au début du christianisme, lorsque le communisme était à l'ordre du jour. Aujourd'hui on n'est pas aussi chrétien que ça!

» Du reste, voulez-vous la formule officielle tombée de la tribune du Sénat, dans la séance du 19 mai 1868, en passant par la bouche du cardinal de Bonnechose? la voici : elle renferme en quelques mots et la croyance bénévole du vulgaire, et la prétention systématique du public à l'égard de la profession médicale : « Le médecin ami du riche, ami du pauvre; il se prodigue le jour et la nuit, non pour obtenir un *vil salaire*, mais pour obéir à la voix du devoir, à la volonté de Dieu, qui lui montre dans le malade un frère racheté comme lui par le sang de Jésus-Christ. »

» Voilà, pour Son Ém. le cardinal de Bonnechose, le type du médecin. Il serait parfaitement admissible et proposable après la mise en pratique de l'organisation dont je me propose de donner le plan; mais dans l'état actuel des choses, Son Éminence me permettra de lui dire que sa phraséologique définition n'est pas plus viable qu'un ballon sans gaz, et ne nous représente guère qu'une plaisanterie d'un goût équivoque. Il y aurait cependant deux moyens de la rendre moins utopique : la premier serait de faire du médecin un moine ayant fait vœu de célibat, de pauvreté, etc., etc., et auquel on fournirait tout ce que le couvent fournit aux moines; le second consisterait dans une cession des divers appointements perçus par Monseigneur le cardinal sénateur, en faveur de quelques médecins qui serviraient de modèles. Jusqu'alors, il n'y aurait pas un mot rigoureusement vrai dans cette description, dont le premier défaut est d'être impossible.

» Le devoir est absolu quand il se rapporte à ce que prescrit la loi et à ce qu'inspire la conscience; or, la loi, pas plus que la conscience, ne peut prescrire à un individu de se mettre gratuitement au service d'un autre. Quant à l'opinion publique, je ne saurais admettre que l'empire d'un préjugé plus ou moins absurde ou d'un usage établi, puissent élever une pratique quelconque au rang des devoirs. Les préjugés ont pu quelquefois commander des forfaits, comme lorsqu'on brûlait des sorciers (qui ne l'étaient pas); les usages peuvent consacrer d'infâmes abus, comme la traite des noirs, les suttées de l'Inde, les lettres de marque, les atrocités de la guerre (les despotismes gouvernementaux), etc., il suffit d'un rayon

de lumière ou d'un souffle de la civilisation pour balayer tout cela! (Hélas!)

» Eh bien! la loi n'a pu dire au médecin : « Tu donneras gratuitement le fruit de ton travail! » Elle ne l'a jamais dit, ni pensé.

» Et la conscience, qu'inspire-t-elle au médecin? Je vais le retracer sans subterfuges, sans ambiguïtés.

» Elle lui dit d'abord que : s'il a dépensé son patrimoine ou les ressources de sa famille pour s'occuper d'études longues et dispendieuses; s'il s'est livré à des travaux pénibles, malsains et dangereux pendant toute la période de la vie que l'on peut employer à préparer son avenir, la première chose à laquelle il doit songer, c'est à se procurer le moyen de vivre : *primo vivendum*. Elle lui dit ensuite que, comme il est destiné à vivre en famille — ce dont sa position et un peu aussi la saine morale lui font une loi — il doit veiller à ce qu'il puisse remplir les obligations que la famille lui imposera. Elle lui dit aussi, sur un ton bien haut, que, s'il veut conserver la dignité que lui commande sa position vis-à-vis de ses confrères et vis-à-vis du public, et résister aux dangereuses tentations qui ne manqueront pas de se présenter à lui et auxquelles le besoin (*male suada fames*) pourrait le faire succomber, il faut, de toute nécessité, que son état lui procure de quoi vivre honorablement; sans quoi, on sera tenté de se rappeler pour en faire usage au détriment des mœurs et des lois ce vers insolent de Juvénal :

Medicus esuriens in cœlum jusseris, ibit.

» Et il sera induit en tentation.

» Dans les relations entre le médecin et la société, il existe des droits et des devoirs réciproques; mais ils sont de toute autre nature que ceux que l'usage et l'abus ont érigés en préjugé et qui semblent faire loi aujourd'hui. Les rôles ont été complétement intervertis.

» De quel côté sont les droits? De quel côté sont les devoirs? Le jeune homme qui doit devenir médecin, se livre à ses frais (ou de ses parents), depuis son enfance, à des études coûteuses et de plus en plus pénibles; ses travaux, dont les frais, les dégoûts et les dangers augmentent sans cesse, le conduisent au troisième diplôme, celui de docteur. Qu'a fait la société pour lui? Rien! Mieux encore : elle a exigé qu'il prélevât une forte somme (1,400 fr.) sur ses ressources — presque toujours restreintes — car on n'aborde cette difficile carrière que dans l'espoir — presque toujours trompé — de se faire une bonne position dans le monde; elle (la société) a exigé et a obtenu de lui le service gratuit dans ses hôpitaux. Après le

diplôme; elle l'attend au guichet des épiciers pour lui faire payer un droit d'exercice pour un état que, dix ans encore, il n'exercera probablement pas, même en lui supposant de bonnes chances. N'a-t-il pas perdu encore des sommes que lui auraient procurées un travail lucratif pendant ces vingt années infructueuses? Qui confierait sa vie à un médecin qui n'a pas trente-six ans? C'est à peine si, pendant cette période stagiaire, on veut bien utiliser ses loisirs en lui offrant l'occasion de donner pour rien ce qui lui a coûté si cher; et cela tend à se prolonger tant et si bien que, sous un prétexte ou un autre, du commencement à la fin de sa carrière, le médecin n'est plus considéré aujourd'hui que comme matière à exploitation, comme un valet sans gages.

» Mais, au moins, les diverses classes de la société qu'il sert lui témoignent-elles les égards qu'elles lui prodiguaient autrefois? Non, certes; elles le payent quelquefois, quand elles ont la pudeur de la probité; puis elles le renvoient, comme un serviteur dont on n'a plus que faire.

» Les classes inférieures, plus exigeantes que les autres, en l'appelant, semblent le sommer de remplir un devoir, ce que tout le monde, même le médecin, a la bêtise de lui laisser croire, et le congédient brutalement lorsqu'ils croient n'avoir plus besoin de lui, ne lui offrant souvent, pour remercîment, que des formules offensantes ou des preuves d'ingratitude.

» Les puissants n'ont plus même des manières protectrices, et la magistrature, assez peu bienveillante au civil, quand leurs intérêts sont en cause, se montre pour eux de la plus rigoureuse sévérité, quand ils ont été assez malheureux pour se heurter contre le Code pénal.

» Et cette profession, si péniblement acquise, si bienfaisante, si nécessaire, quelle position élevée peut-elle attendre de la reconnaissance officielle? Aucune; c'est à peine si quelques-uns, des plus méritants ou des plus adroits, peuvent atteindre à un bout de ruban, qui n'engage à rien, et ne prouve pas davantage — on semble ne pas les trouver dignes de faire partie des grands corps de l'État, dont le personnel renferme, au milieu d'hommes fort distingués, un bon nombre de médiocrités qui, pour la science et l'utilité réelle, ne sont jamais arrivés à la hauteur d'un modeste médecin de campagne.

» Eh bien! que fait la société pour le médecin? Rien. Que fait le médecin pour la société? Tout. Il lui consacre son temps, ses ressources, son travail, sa vie entière, même ses illusions, que les froides réalités scientifiques — et humaines surtout — viennent bientôt détruire. C'est donc la société qui a un devoir à remplir envers le médecin : ce devoir, c'est de le faire vivre, sinon dans la splendeur qu'elle donne à tant d'hommes

inutiles, du moins dans un état d'aisance qui compense et récompense ses sacrifices et ses travaux.

» Il est cependant un devoir qui incombe au médecin — et c'est le plus impérieux, le plus sacré des devoirs. C'est pour cela, sans doute, que personne ne veille à son accomplissement, que nul même ne paraît presque s'en douter. Ce devoir, c'est de se tenir sans cesse au courant de la science et de n'ignorer aucun des progrès réels qui signalent sa marche. Il est coupable, en effet, le praticien qui, lorsqu'un cas grave se présente à sa pratique, ignore le moyen nouveau et plus assuré que la science peut mettre à sa disposition et, par son ignorance, laisse s'éteindre la vie de l'homme qu'il eût pu sauvegarder. C'était doublement son devoir, puisque c'est en cela que consiste l'engagement tacite qu'il a pris en abordant cette carrière; et, en deuxième lieu, parce que, en exerçant un ministère qui repose sur des objets entièrement inconnus du public — qui ne saurait choisir, quoi qu'il en pense et en dise, celui à qui il confie sa vie et celle de sa femme, de ses enfants. — En usurpant la place d'un plus instruit que lui, il trompe ce même public, s'il ne sait pas tout ce que son intelligence et ses capacités lui permettent de connaître; il tue alors celui qu'il aurait pu sauver — mettant toutefois ici en ligne de compte les incertitudes de la science; — et il a manqué à son devoir et même à la loi qui a prescrit les cas d'homicide par imprudence (et par omission). Malheureusement, la responsabilité ne peut exister ici, car qui serait juge? Les plus savants eux-mêmes se garderaient bien de se prononcer et d'établir un jugement sur le terrain délicat et si mobile de la vie.

» Mais c'est de cette irresponsabilité même que découle l'impérieux devoir de faire tout ce qui peut sauvegarder en même temps la vie du malade et la conscience du médecin. Pour moi, je prétends que ce n'est que l'insuffisance d'une science, hélas! encore bien incomplète, qui peut justifier la sienne. S'il y a de sa faute, pour n'avoir pas connu un moyen qu'elle lui présentait, il est coupable, il a manqué à son devoir. Celui-là est le seul que je lui reconnaisse. Hors de là, le médecin instruit et consciencieux ne doit rien à personne, et à moins d'avoir reçu et accepté une mission à cet endroit, il pourrait passer, si cela lui convenait, devant tous les pestiférés de la terre sans ôter ses mains de ses poches.

» Dans les temps de disette, il y a des hommes qui possèdent des greniers abondants en présence d'une population qui souffre de la faim, et qui ne donnent pas un grain de blé pour rien! Est-ce que la faim n'est pas une maladie aussi?

» Il y a des millionnaires qui, du haut de leurs équipages ou de leurs

palais, voient à chaque instant passer la misère en haillons et ne lui donnent pas une obole. Est-ce que la misère n'est pas une douleur? Et lorsque, par hasard, un riche généreux se signale par quelque bienfait, on le flatte, on l'exalte ; c'est très-bien! Mais je n'ai jamais entendu dire sèchement qu'il avait fait son devoir. Cependant il ne verse qu'une partie de son superflu. Et le médecin, lui, doit donner tout son avoir, sa propriété réelle, son gagne-pain et tout le fruit d'un long labeur, ne se traduisant malheureusement que par un mot chèrement acheté, et auquel on semble bêtement n'accorder que la valeur d'un mot! comme si ce mot n'avait pas plus de valeur que l'insignifiante ineptie prononcée au hasard par une bonne femme!

» Mais subsidiairement, le devoir du médecin consisterait encore : à prêter son concours dévoué et surtout consciencieux à la justice dans ses investigations ; position délicate qui exige la plus complète indépendance ; à seconder l'administration dans les constatations *nécessaires* pour une bonne police, des naissances et des décès; dans la recherche des causes de mortalité ou des moyens hygiéniques généraux, dans la collection des éléments de statistique, des causes et des effets morbides, des influences épidémiques, contagieuses et des genres de maladies qui furent mortelles, etc., etc.

» Tout cela à charge d'une rémunération convenable (dans l'état actuel des choses), sans quoi il ne doit rien à l'administration, pas plus qu'aux particuliers.

» Il est aussi un devoir grave, impérieux, sacré, le plus important de tous au point de vue de l'honneur et des intérêts de la profession elle-même : c'est celui qui impose au médecin l'obligation d'observer envers ses confrères, la loi des convenances et de la délicatesse. Malheureusement, c'est aussi celui qui est le plus oublié, le plus méconnu, le plus foulé aux pieds même par ceux que des positions exceptionnellement heureuses devraient préserver de toute ignoble tentation.

» Enfin, muet comme la tombe sur les choses qui lui sont confiées, le médecin doit avoir, comme les dieux des gentils, des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre; et surtout, logeant dans son péricarde, un organe marmoréen, si l'occasion... l'herbe tendre... venaient à pousser sous ses pas, la voix austère du devoir vient lui enjoindre de niveler les courbes de son sphygmomètre; lui rappeler que l'arbre de la science n'est plus qu'un sauvageon qui porte des épines, mais n'a pas de fruits pour lui. Elle le contraint même à dissimuler le souvenir mélancolique et désespéré dont l'involontaire empreinte et l'amère douceur, moins amorties par l'habitude que refré-

nées par la volonté, pourront retentir longtemps dans son âme attristée!

» Tel est le devoir, tels sont pour lui la loi et les prophètes!

» Mais si la société peut faire passer sur les médecins un certain nombre d'obligations arbitraires et sans fondement, il faut avouer, par contre, que personne ne songe à exiger d'eux ce qu'ils lui doivent réellement, ce que l'honneur et la loi leur imposent, ce dont leur conscience leur crie à chaque instant la nécessité. Si ces conditions sont quelquefois — je dirai même assez souvent — remplies, cela ne peut tenir — dans l'état actuel de la société — qu'à une bonne volonté spontanée; car une fois échappé des bancs de la Faculté et plastronné du diplôme, le médecin est livré à lui-même sans guide, sans contrôle, sans responsabilité scientifique. La science marche, il la suit si cela lui convient. Mais si la paresse l'accable, si les distractions l'entraînent, si la pratique l'absorbe, ou si les déboires et les dégoûts de la profession le découragent, il ne tarde pas à être dépassé, débordé, submergé par des progrès dont il ne peut plus suivre la marche, et il ne mettra plus au service des malheureux malades, eût-il fait d'abord de brillantes études, qu'une intelligence émoussée, que des prescriptions banales, que des soins incomplets. Qui pourrait être juge de cet amoindrissement? Les autres médecins, s'il était soumis à leur examen approfondi : mais ce sont des rivaux, et personne, avec raison, ne voudrait les en croire! Quant au public, lorsqu'une réputation médicale s'élève comme une bulle de savon sortant du chalumeau, complétement incompétent, suivant au hasard, je ne sais quelles impulsions fortuites, quelles lubies, quels préjugés, quelles passions, ou il la crève d'un coup d'épingle, ou bien il s'époumone à souffler sur elle au point de la faire monter aux nues : *Sic itur ad astra!* Toujours est-il qu'en dehors des vanteries boursouflées et des dénigrements injustes, il est des localités qui, par l'effet immanquable des institutions actuelles, n'ont et ne peuvent avoir à leur service que des médecins arriérés.

» Si une maladie est nouvelle, peu connue et son traitement récemment institué; si un mode opératoire, un instrument nouveau, une méthode thérapeutique, mieux étudiée, ont pris cours dans la pratique, les malades sont bien malheureux de mourir ou de souffrir davantage pour n'avoir pu profiter du progrès. Mais qui viendra dire au médecin : « C'était pour vous un devoir de vous tenir au courant de la science? » Je l'ai dit, le public est incompétent et mineur; c'est son tuteur qui doit veiller à cela. Mais le tuteur croit avoir terminé sa tâche, le jour où il a délivré le diplôme, c'est-à-dire le jour où elle commence. »

(Dr Combes, *De l'état de la médecine et des médecins en France.*)

Beaucoup de lecteurs trouveront exagéré ce tableau dont nous-même nous ne pourrions admettre tous les détails, mais qui, malheureusement, est vrai dans l'ensemble. La profession médicale, qui exige tant de sacrifices, tant d'abnégation, finirait par être abandonnée par les esprits généreux, si elle n'était une sorte de vocation, qu'on suit plutôt d'instinct que par calcul. Mais c'est cette vocation même qui la relève, parce qu'elle n'a rien d'intéressé. C'est un sacerdoce et non un métier dont les profits peuvent être supputés d'avance. Même les médecins qui font fortune, ils ne peuvent en jouir.

Dupuytren, Nélaton et tant d'autres, sont morts millionnaires : ont-ils pour cela échappé aux fatigues et aux déboires de la profession? La preuve que non, c'est qu'ils sont morts de maladies du cœur. Nous étions intimement lié avec Nélaton, et quand nous l'engagions à prendre du repos, il nous répondait tristement : « Je me reposerai dans la tombe! » Ce n'est donc pas la haute clientèle et la fortune qu'elle procure, que les médecins doivent envier. Un modeste praticien de campagne est plus heureux qu'un médecin de cour asservi à l'étiquette, tremblant à chaque instant pour ses augustes malades et victime de leurs caprices quand ils n'ont pas le cœur assez assez haut placé pour estimer le médecin à sa valeur.

L'auteur du tableau que nous venons de reproduire, a eu en vue les petites misères de la profession : l'ingratitude des malades, les concurrents souvent malhonnêtes, etc.; c'est donc la profession qu'il faut relever; ou plutôt ce sont les médecins eux-mêmes qu'il faut élever à sa hauteur.

Pour cela, il faut changer complétement le système des universités et des écoles de médecine et rendre l'enseignement libre. L'État ne doit y intervenir qu'à titre de concurrent.

Les locaux et le matériel des universités et des écoles officielles doivent être mis à la libre disposition de ceux qui se sentent animés du feu sacré de la science et qui en auront fourni des preuves, soit par des écrits, soit dans des concours publics.

Les écoles et universités doivent régler elles-mêmes leur enseignement, d'après un programme général fourni par l'État.

Il doit y avoir deux catégories d'écoles et d'universités : celles de l'État et les écoles et les universités libres; ces dernières pour être reconnues par l'État, devront justifier de leur matériel et de leur personnel. Toutes les autres institutions seront considérées comme non-existantes ou sans caractère légal.

Les écoles et universités, tant de l'État, que les *reconnues,* délivre—

ront des diplômes purement scientifiques sur les diverses branches de l'enseignement médical, y compris les sciences naturelles.

Ces diplômes ne confèreront aucun droit, quant à l'exercice de la médecine.

Les diplômes professionnels seront délivrés par une *Haute-Cour*, après des épreuves publiques écrites, orales et pratiques.

Pour être admis devant la Haute-Cour, il faudra être docteur d'une école ou université de l'État ou une école ou une université *reconnue*.

Les épreuves devant la Haute-Cour auront lieu sur des sujets tirés au sort.

Les membres de la Haute-Cour seront nommés par le gouvernement parmi les professeurs ayant au moins quinze années d'enseignement; ceux-ci ne pourront plus enseigner dans une école de l'État ou une école libre.

Nous omettons les détails d'organisation qui feront l'objet de règlements spéciaux.

Ce système, à la fois simple et pratique, aura pour effet de relever la profession par la science et la rendra inaccessible aux incapacités.

Les professeurs des écoles n'étant plus juges et partie, cesseront d'être l'objet de suspicion de partialité et seront obligés, par le fait de la concurrence et de la Haute-Cour, de tenir leur enseignement à la hauteur de la science.

Le nombre des médecins devant nécessairement diminuer par les difficultés apportées à l'entrée de la carrière, il devra y avoir des médecins de canton, chargés du service des pauvres et rétribués par l'État, les départements et les communes.

Enfin, il y a un dernier *desideratum :* c'est que la médecine soit unifiée, afin de faire disparaître toutes ces divergences de pratique qui font que le public ne sait plus à qui entendre, et se laisse entraîner du côté de la réclame.

Cette unification n'est possible qu'avec la dosimétrie. Alors il n'y aura plus ni premiers, ni derniers, et les malades seront toujours sûrs d'avoir sous la main des médecins capables; tandis qu'aujourd'hui, c'est le charlatanisme, d'en haut et d'en bas, qui le tiraille dans tous les sens, comme une âme en peine.

PRÉCEPTES

Le livre des *Préceptes* a été reconnu pour authentique. Il soulève plusieurs questions qui ne sont pas encore résolues aujourd'hui — ou plutôt qui le sont trop souvent contre le médecin, c'est pourquoi nous avons cru utile de les reproduire. Ces préceptes sont de deux sortes : les uns purement dogmatiques, les autres pratiques ou professionnels.

PRÉCEPTES DOGMATIQUES.

Le temps et l'occasion. — L'expérience raisonnée est le vrai guide, c'est-à-dire que l'expérience commence et que le raisonnement s'y applique. La sensibilité et la raison ou l'intelligence. — Danger de partir d'opinions et de probabilités. — Disgrâce de ceux qui, en médecine, s'engagent dans cette voie. — Dans le temps est l'occasion ; et dans l'occasion, un temps bref. La guérison se fait dans le temps, parfois aussi dans l'occasion. Celui qui sait cela doit, pour pratiquer la médecine, s'attacher, non pas d'abord à la probabilité du raisonnement, mais à l'expérience raisonnée. Le raisonnement est une sorte de mémoire synthétique de ce qui a été perçu par la sensibilité. La sensibilité affectée d'abord et messagère des objets pour l'intelligence, a une claire représentation ; la raison, recevant, observant par quoi, quand et de quelle façon, et mettant sa réserve en elle-même, se ressouvient. Je loue donc aussi le raisonnement, s'il prend son point de départ dans l'occurrence et conduit la déduction d'après les phénomènes ; car si le raisonnement prend son point de départ dans ce qui se passe manifestement, il se trouve être dans le domaine de l'intelligence qui, elle, reçoit des autres chaque chose. Il faut donc croire que la nature est mue et enseignée par des choses nombreuses et diverses, sous l'action

d'une force nécessaire. L'intelligence prenant à elle, comme je l'ai dit, finit par conduire à la vérité. Mais si elle part, non d'une direction manifeste, mais d'une construction probable, elle se jette souvent dans une condition difficile et douloureuse. Ceux qui font ainsi, entreprennent une voie sans issue ; car quel dommage y aurait-il que ceux qui font mal les œuvres de la médecine en reçussent le juste prix? Mais il y a dommage pour les malades qui n'y peuvent rien et chez qui la force de la maladie ne paraissait pas suffisante, si elle ne se joignait pas à l'inexpérience du médecin. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. (Traduction de Littré.)

Il est une chose avérée : c'est que ce sont les grands dialecticiens qui ont fait le plus de mal à la médecine.

Il y a un précepte de l'*Art poétique* qui est parfaitement applicable ici :

Ce qui se comprend bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Aussi, quand on voit un auteur se perdre dans de longues digressions, c'est qu'il ne se comprend pas lui-même. Le temps des in-folio a été celui des imbroglios, et on ferait bien d'en débarrasser nos bibliothèques publiques — à moins de les conserver comme des monuments de l'orgueil humain.

En effet, un système *à priori*, ne se basant pas sur des faits, est une preuve d'infatuation, pour ne pas dire de folie. On pourrait le considérer comme un jeu de l'esprit, si l'on pouvait nommer ainsi des rêves.

Hippocrate a donc raison de dire que tout raisonnement doit s'appuyer sur l'expérience et sur l'expérimentation qui la confirme, car on n'est sûr des faits qu'en les reproduisant. Seulement en médecine, l'expérimentation *in anima vili* est un danger. C'était ainsi que procédaient les Sangrados : ils saignaient coup sur coup leurs malades, sauf à dire qu'ils étaient morts pour n'avoir pas été assez saignés.

Nous dirons comme Hippocrate : « Nous ne nous étendrons pas davantage là-dessus. »

L'œuvre et non le raisonnement est utile. C'est elle qui donne facilité et sûreté à la médecine. Les remarques des gens autour des malades doivent être consultées. L'art a été constitué par l'observation de chaque fin particulière. — Le fait est qu'on tirera parti, non de ce qui s'opère par le raisonnement seul, mais de ce qui s'opère par démonstration d'œuvre ; car l'affirmation qui est en parole, est glissante et faillible. Aussi, en général, il faut se tenir à ce qui est et s'y attacher sans réserve si l'on veut obtenir cette aptitude facile et sûre que nous nommons médecine. Elle procurera une très-grande utilité, et à ceux qui sont malades, et à ceux qui s'en occupent. On ne négligera pas non plus de se renseigner auprès de gens, s'il y a quelque apparence que cela serve pour l'occasion du traitement. De cette façon, je

pense que l'art entier a été constitué par l'observation de chaque fin particulière et par la réduction en un même ensemble. Il faut donc, s'attachant aux cas dans ce qu'ils ont de commun, être utile et tranquille plutôt que promettre et s'excuser après l'événement. (Trad. de Littré.)

Tous les jours on entend dire: Qui l'eût prévu ? Mais en médecine prévoir est tout: c'est la seule manière d'en faire une science positive. Toutes les explications théoriques sont venues après coup. Que serait-il arrivé des malades s'il avait fallu attendre après la science? D'ailleurs on sait que de grands savants (?) n'ont jamais été de grands médecins. Encore s'il en était de l'art médical comme de l'astronomie : on aurait des points de repère pour calculer la marche des symptômes, comme pour les astres. Mais en médecine, tout est individuel. Il n'y a que la médecine des symptômes qui ne trompe point, parce qu'elle n'est point subordonnée aux fluctuations des doctrines. Voyez toutes les discussions qui ont surgi par rapport à la fièvre. La médecine symptomatique (c'est-à-dire dosimétrique) n'y voit pas tant de malice : elle prend les symptômes prédominants et les combat par des armes certaines. Ce qui serait arrivé sans cela, lui importe peu.

Que de contradictions on peut constater dans ce qu'on est convenu de nommer la « science » ? Aussi la science d'hier n'est plus la science d'aujourd'hui; et celle-ci ne sera pas la science de demain.

En veut-on la preuve? qu'on ouvre le livre de Spring : *Accidents morbides*, à l'article Fièvre.

Nous citons:

« La fièvre étant l'attribut commun de toutes les maladies aiguës, il n'y a pas de question plus vaste en pathologie que celle qui concerne sa *véritable* nature; elle a été depuis l'origine de la médecine *scientifique* le champ clos où se se sont rencontrés les champions de toutes les Écoles, de toutes les doctrines.

Il en est qui ont vu dans la fièvre la manifestation directe de la cause morbifique: donc, pour ainsi dire, la maladie même. D'autres l'ont considérée comme un état de souffrance, un trouble occasionné par la maladie, une passion; παθγμα un symptôme; d'autres encore, avec Hippocrate Sydenham, Sholl, l'ont caractérisée comme la réaction de l'économie contre l'agent morbide, comme un phénomène de santé, plutôt que de maladie. Les opinions étaient toujours partagées entre les idées solidistes et les idées humoristes. Si celles-ci n'ont jamais manqué d'appui auprès des médecins, celles-là ont constamment été en faveur parmi les physiologistes. C'est qu'elles seules se formulent nettement et exercent ainsi un pouvoir

réel de séduction. Les idées solidistes sont, ou purement mécaniques ou physiologiques. Elles s'imposent aujourd'hui sous la seconde forme dans les théories de Cl. Bernard et Traube, auxquels nous devons donner une attention particulière, après avoir passé rapidement en revue les formules antérieures.

On sait que les anciens avaient placé la cause première de la fièvre dans le sang. Selon eux, le phénomène constitutif était l'élévation de la température : *calor præter naturam*, comme disait Galien. Cette manière de voir fut partagée par les Arabes, et régna sans conteste jusqu'à Boerhaave.

Le grand médecin hollandais et son commentateur Van Swieten proclamaient l'accélération du pouls comme le seul symptôme constant et comme le signe suffisant de la fièvre; l'augmentation de la chaleur, selon eux, ne serait qu'une conséquence de l'afflux plus grand de sang aux viscères et aux tissus en général. Quant à la cause de l'accélération du pouls, Boerhaave et tous les iatro-mécaniciens se contentèrent d'admettre une altération des conditions mécaniques générales du cœur et des artères, sans chercher plus loin.

Cependant Frédéric Hoffmann fit intervenir le système nerveux; il considéra la fièvre comme une affection *spasmodique,* ayant son point de départ dans la moelle épinière. Cullen, plus tard, chercha l'origine de la fièvre dans une action débilitante, exercée principalement sur le cerveau. Il en résulterait, selon lui, un spasme périphérique : le frisson, suivi d'une réaction du côté du cœur et des artères, ayant pour but de rendre leurs forces au cerveau et aux nerfs.

Les théories proposées dans les premiers temps de l'École névro-physiologique moderne ne diffèrent de celles de Frédéric Hoffmann et de Cullen que dans la forme. Henlé a vu dans la fièvre un trouble de la moelle épinière provoqué, soit par la surexcitation des nerfs sensibles, soit par une altération du sang; et Budge, l'a considérée simplement comme une irritation spinale aiguë.

Nous rappellerons, en passant, que Henlé a été le premier à admettre un antagonisme entre les nerfs centripètes et les nerfs vaso-moteurs, en ce sens que l'excitation de ceux-là déterminerait la paralysie de ceux-ci, et la dépression des premiers, l'activité, la contraction des seconds.

Quand la doctrine des nerfs vaso-moteurs, considérée comme système distinct, eut acquis assez de crédit en physiologie, elle produisit une formule nouvelle : « La fièvre est, de sa nature, une exagération morbide de l'activité de l'ensemble des nerfs vaso-moteurs, activité qui se révèle non-seulement dans les parois vasculaires, comme mouvement, mais en

même temps dans le sang, comme influence physico-chimique. Le frisson serait l'effet de la contraction des vaisseaux capillaires; le stade de la chaleur marquerait la transition, et celui de la sueur coïnciderait avec le relâchement de ces vaisseaux, relâchement dû à l'épuisement de l'action nerveuse. » (Spiess.)

Cette formule se fondit bientôt elle-même dans les formules précédentes, quand il eut été reconnu que les nerfs vaso-moteurs ont leur origine dans la moelle épinière.

La célèbre expérience de Cl. Bernard, relative à la section du nerf grand sympathique du cou, ouvrit une nouvelle voie aux idées névromécaniques. On partit du fait de l'élévation de la température signalée par l'illustre professeur du Collége de France en 1852, dans les parties auxquelles le grand sympathique faisait défaut — et à propos de laquelle Brown-Sequard fit voir ensuite, qu'elle était la conséquence directe de la dilatation des vaisseaux capillaires et de l'afflux du sang dans les organes. Or, Cl. Bernard avait pensé que la fièvre n'était que l'extension au grand sympathique tout entier, du fait que l'essai expérimental avait démontré pour sa portion cervicale; bien loin d'être un symptôme de suractivité, elle serait, en réalité, l'effet d'une véritable faiblesse; tous ses phénomènes s'expliqueraient par le relâchement des vaisseaux périphériques, on pourrait la définir selon lui : « une espèce de paralysie du nerf grand sympathique; selon les circonstances, elle prendrait son point de départ dans les nerfs périphériques, dans les centres nerveux ou dans le sang ».

Le premier cas est rendu sensible par l'expérience qui consiste à galvaniser, après l'avoir coupé, le bout central d'un nerf cérébro-spinal; on provoque par là le frisson à volonté; il y aurait réflexion du courant sur le grand sympathique et, par conséquent, surexcitation de ce dernier, resserrement des vaisseaux auxquels il se rend et sentiment de froid. Telle serait la fièvre occasionnée par les impressions morbides de la peau et des nerfs sensitifs d'un organe quelconque. Dans le second cas, lorsque la cause morbifique agit directement sur les centres nerveux, les phénomènes se produiraient dans le même ordre et de la même manière; et, ici encore, l'altération du sang ne surviendrait que consécutivement. Mais dans le troisième cas, ce liquide serait affecté primitivement par la cause, c'est-à-dire par le poison, le virus, le miasme, le pus ou tout autre produit morbide résorbé; toutefois, le sang contaminé ne produirait toujours la fièvre qu'en paralysant le grand sympathique.

Tout ceci est bien fait pour s'imposer à notre esprit, autant par son cachet de simplicité et de netteté que par l'ascendant légitime du nom de

Cl. Bernard ; cependant on peut y faire les objections suivantes. Et d'abord est-il démontré, par l'expérience type (celle de la section de la portion cervicale du grand sympathique), que l'augmentation de la chaleur est positive et absolue ; qu'elle n'est autre chose qu'une égalisation de la température des organes superficiels avec les organes profonds? Cette température n'est-elle jamais supérieure à celle du sang lui-même? C'est ce qu'il faudrait cependant, si la théorie était vraie et suffisante, car dans la fièvre, la chaleur s'élève à 39°, 40°, 41° et plus.

Cl. Bernard ne semble nulle part s'être expliqué clairement au sujet du mécanisme d'après lequel l'excès de chaleur se produirait. S'il invoque l'énergie des actes chimiques s'accomplissant dans les capillaires paralysés en raison de l'excédant de sang qu'il traverse, il y aurait bien des faits intermédiaires à démontrer, surtout pour ce qui regarde spécialement la fièvre. Qu'on veuille bien considérer ensuite que la chaleur est augmentée, non-seulement dans le deuxième stade de la fièvre, où la théorie admet une congestion passive des capillaires, mais aussi dans le stade du frisson, où les vaisseaux se trouvent dans l'état opposé. Puis, le frisson ne consiste pas uniquement dans un resserrement des vaisseaux périphériques ou, en général, dans une surexcitation du grand sympathique, il y a, en outre, le tremblement et la contraction convulsive des muscles de la vie animale, le claquement des dents, etc. Or, Cl. Bernard ne tient pas compte de ces phénomènes; et si pour les expliquer on admet que la surexcitation fébrile s'empare des nerfs cérébro-spinaux en même temps que les nerfs vaso-moteurs, la théorie cesse d'exister.

Enfin faut-il rappeler les expériences de Schiff (*Allgemein. Wiener medecin. Zeitung*), tendant à prouver que la température fébrile, loin de s'élever davantage dans les vaisseaux dont on a coupé ou paralysé les nerfs y reste même inférieure à celle que l'on constate dans les vaisseaux dont les nerfs sont à l'état d'intégrité? Schiff substitue à la théorie de Cl. Bernard une autre, également névro-mécanique : « Le frisson et la chaleur fébrile, dit-il, sont deux phénomènes indépendants l'un de l'autre; la chaleur est le seul symptôme constant et essentiel ; les nerfs vaso-moteurs contiennent, à côté des éléments qui rétrécissent les vaisseaux, d'autres qui les dilatent; c'est à la paralysie des nerfs dilatants qu'il faut attribuer, d'après lui, le fait qu'il n'y a pas de congestion dans les organes dont les nerfs vaso-moteurs sont coupés; la fièvre, en tant que chaleur, et la congestion, seraient des états actifs, des effets des nerfs dilatants, tandis que le frisson serait dû aux nerfs contractants. »

Ainsi, ce qui est paralysie pour Cl. Bernard, serait hyperesthésie pour Schiff. A qui s'entendre?

Dans sa théorie, Traube a pris son point de départ dans le principe connu en physiologie sous le nom de « action empêchante des nerfs ». (*Ueber Krisen und kritische.*)

La célèbre expérience de Weber, démontrant l'accélération du cœur à la suite de la section du pneumogastrique (1), l'a engagé à chercher dans un état subparalytique de ces nerfs, ou de la partie correspondante du bulbe rachidien, la cause immédiate de la plupart des phénomènes fébriles, notamment de la fréquence du pouls et des troubles digestifs; l'augmentation de la chaleur serait une conséquence, soit de l'accélération de la circulation, soit d'une exagération de l'acte pulmonaire. Bien que cette hypothèse n'explique que très-imparfaitement le phénomène que Traube lui-même considérait comme le principal : savoir, l'élévation de la température, elle est néanmoins restée en faveur à l'École de Berlin. On l'a modifiée peu à peu pour combler la lacune qu'elle avait présentée au début, et on lui a donné des proportions bien au delà, selon nous, de ce que comporte la méthode dont on aimait cependant à se vanter. On est parti de l'hypothèse qu'il existe un appareil nerveux fonctionnant comme *régulateur* et *modérateur* de la rénovation organique du corps; il agirait à la manière des *appareils empêchants* en général, c'est-à dire qu'il se comporterait à l'égard de la nutrition, comme le pneumogastrique à l'égard du cœur, le splanchnique à l'égard de l'intestin, le grand sympathique à l'égard des glandes salivaires ; il serait surtout un frein pour la combustion hématosique, en ce sens que, sans lui, l'oxydation deviendrait promptement excessive et le corps serait brûlé presque instantanément. La fièvre consisterait dans une paralysie de l'appareil en question ; c'est ainsi que s'expliqueraient non-seulement l'augmentation de la chaleur du sang, mais aussi l'usure rapide des tissus du corps, la *consomption fébrile*; c'est ainsi qu'on expliquerait, entre autres, l'invasion subite et la cessation rapide des accès, de même que la tendance aux rechutes. Enfin, pour prouver l'existence de l'appareil régulateur, on citerait l'augmentation de la chaleur du corps qui survient dans l'agonie.

C'est-à-dire, si nous comprenons bien, qu'il en serait du corps vivant, comme d'une machine en mouvement : il n'y aurait que des rouages fonctionnant. Mais à supposer que le mécanisme de tous ces rouages

(1) Dans un fait clinique inséré au *Répertoire universel de médecine dosimétrique*, nous avons fait voir la confirmation de l'expérience de Weber, puisque la paralysie traumatique du pneumogastrique gauche a déterminé un affolement du cœur et une détresse respiratoire suivie de mort quelques heures après l'accident. Les vivisections n'ont de valeur que pour autant qu'elles se confirment par l'observation clinique. Toutefois elles mettent sur la voie de faits qui sans cela échapperaient à l'attention du médecin

nous fût connu, où est le moteur? Dans la machine c'est la vapeur. Pour le corps vivant, il y a la force vitale; la science ne peut approfondir cette dernière, pas plus que la vie elle-même, elle doit donc se borner aux faits expérimentaux, ainsi que l'a dit Hippocrate. Il n'était ni anatomiste ni physiologiste profond, et cependant il a admirablement observé les mouvements vitaux, comme le marin se dirige d'après les astres.

PRÉCEPTES PROFESSIONNELS.

I

LE MÉDECIN DOIT-IL DONNER LUI-MÊME DES MÉDICAMENTS A SES MALADES?

Voici comment Hippocrate répond à cette question :

Le médecin était aussi pharmacien. — Conseil sur cette pharmacie. — Ayez à l'avance les différents topiques émollients pour l'usage en chaque circonstance et les breuvages incisifs, préparés suivant la formule, selon les genres. Ayez aussi en provision les substances purgatives, prises dans les localités les meilleures, préparées suivant le mode qui convient, disposées selon les genres et les grosseurs et traités pour être conservées, pour les substances fraîches préparées au moment même, et le reste à l'avenant. (Trad. de Littré.)

Il devait en être pour les médecins au temps d'Hippocrate, comme aujourd'hui pour les médecins de campagne, c'est-à-dire que faute de pharmacies dans un rayon plus ou moins étendu, ils étaient obligés de fournir eux-mêmes ce qu'il fallait pour le traitement de leurs malades. C'était une charge plutôt qu'un bénéfice, car quand ils n'étaient pas payés, ils perdaient non-seulement leur temps, mais leurs débours.

La loi, aujourd'hui, veut que là où il y a un pharmacien le médecin ne puisse délivrer des médicaments; et en cela la loi a cherché surtout à garantir le médecin contre tout soupçon et malveillance. Mais il y a un point que la loi a perdu de vue : la vie des malades. Il peut se faire en effet que celle-ci dépende de la promptitude des moyens; par conséquent, où un quart d'heure de perdu peut être une cause de mort. On comprend qu'il s'agit de médicaments énergiques et non de ce qu'on pourrait

nommer des *remèdes de cuisine*. Et à cet égard nous ferons remarquer qu'il serait utile que dans chaque ménage il y eût des espèces émollientes, sudorifiques, purgatives, pour préparer, au besoin, une potion diététique. Quant aux médicaments proprement dits, le médecin devrait avoir constamment sur lui une pharmacie de poche, tout comme il a sa trousse d'instruments — afin de parer aux premières nécessités. Il s'agit comme on voit, de médicaments connus, préparés par un pharmacien diplômé, par conséquent des préparations magistrales et non des spécialités.

II

QUESTION DES HONORAIRES.

Voici encore un point que j'engage à considérer : si vous commencez par vous occuper de vos honoraires (cela n'est point sans intérêt pour le résultat final), vous susciterez chez le malade cette pensée que, n'ayant pas de convention, vous partirez et le quitterez ou que vous le négligerez et ne prescrirez rien pour le moment présent. Vous ne vous occuperez donc pas de fixer le salaire, car nous pensons que le souci est nuisible au patient, surtout dans une maladie aiguë. La vitesse du mal ne donnant pas d'occasion pour une reprise, excite le médecin honorable, non à chercher ce qui est lucratif, mais à s'attacher à ce qui est glorieux. Mieux vaut faire des reproches à des gens qu'on a soignés, que d'écorcher les gens qui sont en danger. (Trad. de Littré.)

La question des honoraires est une des plus délicates de la profession médicale, et que le tarif légal ne peut résoudre, parce qu'il y a une foule de circonstances qui doivent être laissées à l'appréciation des médecins. Hippocrate dit qu'il ne faut pas que le médecin parle, de prime abord, de ses honoraires, afin de ne pas inquiéter son malade. Le fait est que généralement le malade s'en inquiète si peu que souvent il l'oublie. Le plus pratique serait de faire comme le médecin dans son cabinet, c'est-à-dire qu'on payât après chaque visite. De cette manière aucune contestation ne serait possible. Quant au taux de la visite, il serait fixé par l'usage : cinq francs — dix francs — vingt francs — selon la position de fortune des malades. De cette manière, la visite des médecins ne serait plus chose banale, et on ne l'appellerait qu'à bon escient.

Conseil honorable pour les salaires. — Point d'âpreté. — Recommandation

d'exercer la charité. — Quant au salaire on n'y songera qu'avec le désir qui va à la recherche de l'instruction. Je recommande de ne pas pousser trop loin l'âpreté, et d'avoir égard à la fortune et aux ressources. Parfois même vous donnerez des soins gratuits, rappelant ou le souvenir passé d'une obligation ou le motif actuel de la réputation. S'il y a lieu de soulager un étranger pauvre, c'est surtout le cas d'intervenir, car là où est l'amour des hommes est aussi l'amour de l'art. (Trad. de Littré.)

Mais c'est là également un motif pour que les classes aisées payent convenablement leur médecin, afin qu'à son tour, il puisse donner gratuitement ses soins à ceux qui sont trop pauvres pour le rétribuer. Malheureusement, il s'est établi une sorte de froideur de cœur qui fait que les médecins en renom ne donnent leurs soins qu'aux clients riches.

Un grand obstacle à l'unification de la pratique médicale, c'est qu'on suppose à certains médecins un pouvoir qu'ils n'ont pas, comme aux prêtres.

« Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science. »

La dosimétrie aura pour effet d'égaliser les positions. On ne saurait raisonnablement admettre qu'il y a des médecins plus habiles les uns que les autres (passe pour les chirurgiens) ; tous sont censés savoir reconnaître une maladie; et quand le traitement sera uniformisé, peu importera le médecin qui l'appliquera. Admettre le contraire, ce serait détruire la confiance qu'on peut avoir dans les médecins ; puisqu'on pourrait dire d'eux : *multi vocati, pauci electi.*

Charlatans portés soudainement au pinacle par des personnes riches qui ont éprouvé quelque amendement. — Ceux qui sont dans les profondeurs de l'ignorance de l'art, ne comprennent pas ce qui vient d'être dit. Ces gens sans éducation médicale, opprobre du monde, portés soudainement au pinacle, ayant besoin de la chance, tirent gloire du double succès que leur procurent quelques malades riches dont le mal se relâche ; et quand il empire de nouveau, ils font les fanfarons, négligent les parties irrépréhensibles de l'art, là où le bon médecin, celui qui est dit l'enfant de l'art, prendrait sa force, car lui, qui fait sans peine des traitements irréprochables, ne violerait aucun des préceptes ; non certes qu'il ne le pût, mais n'étant pas dans l'injustice, il n'est pas dans l'infidélité ; ou bien que ceux-là qui ne se soucient pas du traitement, voyant un malade qui périclite, se gardant d'appeler d'autres médecins et ayant pour le secours une méchante aversion. De leur côté, les malades, ayant un amendement, nagent dans un double méchef (n'être pas guéris et être exploités pour ne s'être pas confiés, jusqu'au bout, au plein traitement qui est dans l'art. L'amendement d'une maladie procure aux malades un grand soulagement.

Désireux de guerir, ils ne veulent cependant pas recevoir toujours le même traitement, ne concevant que la variété dont use le médecin. Ils sont dans l'opulence et ils manquent, se laissant aller à la méchanceté et se fâchant de rencontrer les privations ; ils peuvent faire de grandes dépenses et s'épuisent en salaires, voulant complétement guérir pour aller faire valoir leur argent ou leurs terres et ne s'inquiétant pas si en retour ils n'obtiennent rien. (Trad. de Littré.)

La santé ne s'achète pas avec de l'argent; et c'est la seule égalité qui existe entre le riche et le pauvre. Le premier a beau appeler à son chevet une célébrité, si celle-ci n'est pas à la hauteur de sa position ou si le mal est au-dessus des ressources de l'art, rien n'y fait. Mieux vaut, souvent, un médecin obscur, qu'un médecin en renom, parce que, comme Hippocrate le fait observer, la réputation s'acquiert souvent par le charlatanisme d'en haut.

III

CHANGEMENT DE MÉDECIN.

S'opposer raisonnablement au désir que certains malades ont de changer de médecin. — Certains malades changent de médecin, préférant l'étrange et l'inconnu, dignes sans doute d'être négligés; aussi vous vous opposerez raisonnablement à ces malades qui s'engagent sur la mer du changement, car, au nom de Jupiter! quel médecin digne de ce nom se laisserait aller à exercer son art avec dureté, de sorte que, au début, examinant toute affection, il ne fît pas quelques administrations utiles au traitement, menant à terme la cure, et ne négligeant pas son malade? (Trad. de Littré.)

Hippocrate fait ici le procès aux médecins expectants qui attendent pour agir que le moment soit venu, comme si la situation leur appartenait.

Beaucoup de malades sont portés à changer de médecin, parce que celui auquel ils se sont confiés ne fait rien, tandis que, comme le dit Hippocrate, il y a toujours quelque administration utile au traitement et menant à terme la cure.

Quant à ce qui est de négliger son malade, c'est au médecin à se faire juge de sa propre conduite, car la négligence en médecine est un crime de lèse-humanité.

En tout cas, le médecin ne doit pas s'opposer au désir du malade de

changer de « docteur » ; mais il est de son devoir de lui faire comprendre le danger de ces changements. Il lui appartiendra d'éviter ce caprice, en étant attentif au moindre symptôme pour le soulager, ce qui est toujours possible avec les médicaments dosimétriques ; non à la manière des homœopathes, par des moyens imaginaires, mais par des moyens appréciables aux sens.

IV

DES CONSULTATIONS.

Dans les cas qui se prolongent et qui sont embarrassants, le médecin fera bien d'appeler des consultants. — Le relâchement et l'aggravation chez le malade requièrent l'administration médicale. Il n'y a aucune disgrâce si un médecin embarrassé dans quelques occasions auprès d'un malade, et ne voyant pas clair à cause de son inexpérience, réclame la venue d'autres médecins avec qui il consultera sur le cas actuel, et qui s'associeront à lui pour trouver le secours. Dans une affection qui demeure, le mal devenant plus intense, l'embarras fait qu'au moment beaucoup de choses échappent. Il faut donc, en une telle occasion, prendre confiance, car jamais je ne poserai en principe que l'art ait décidé là-dessus. Les médecins qui voient ensemble un malade ne se querelleront, ni se railleront mutuellement, car ce que j'affirme avec serment, c'est que jamais le raisonnement d'un médecin ne devrait envier celui d'un autre ; ce serait en montrer la faiblesse. Ceux qui sont voisins de métier en place publique, se laissent aller facilement à cela. Ce n'est point faussement qu'on a songé à la ressource des consultations, car quelle est l'abondance où il n'y ait pauvreté. (Trad. de Littré.)

Il y a deux genres de consultations : celles qui sont demandées par le médecin, et celles qui sont imposées par le malade ou la famille. Les premières sont toujours sincères et prouvent l'honorabilité du médecin qui les réclame. Il n'y a rien de plus odieux que la suffisance en présence d'un péril de mort : elle prouve ou une ignorance ou une insensibilité absolues. Quand un médecin appelle un confrère, c'est pour en recevoir le secours de son expérience et de sa science ; il doit donc s'en ouvrir franchement et lui laisser le choix de la médication.

Quant aux consultations réclamées par le malade ou la famille, le médecin ne s'y refusera jamais : ce n'est pas une preuve de méfiance, mais la crainte pour ce qu'on a de plus cher. C'est alors au médecin consulté à se placer à côté de son confrère pour le fortifier dans la con-

fiance qu'on doit avoir en lui, et non chercher à le dénigrer, soit directement, soit indirectement.

Ici encore, la dosimétrie rendra sinon impossibles, du moins fort rares, les divergences entre médecins. Les systèmes en médecine font des fanatiques, tout comme en religion. Quand l'un veut aller à droite, l'autre à gauche, rien d'étonnant qu'il y ait tiraillement. Voyez la fameuse consultation dans l'*Amour médecin* de Molière. L'un veut qu'on saigne ; l'autre qu'on purge ; un troisième qu'on fasse vomir ; un quatrième qu'on ne fasse rien du tout. C'est souvent à cette dernière conclusion qu'on s'arrête.

En dosimétrie, le traitement étant symptomatique, et les médicaments pouvant servir de pierre de touche, rien de plus facile que de s'entendre sur leur application.

SERMENT D'HIPPOCRATE

On a prétendu que la pièce connue sous le nom de « Serment d'Hippocrate » était apocryphe; là n'est pas la question, mais de savoir si les prescriptions y contenues sont morales et justes. Sous ce rapport, chaque médecin n'a qu'à examiner sa propre conscience.

S'il y a une profession qui exige une moralité absolue, c'est bien la profession médicale, puisqu'elle s'appuie avant tout sur la moralité de ceux qui l'exercent. Un médecin qui ne serait pas moral, serait un être dangereux pour la société, car il dispose de la vie de ses semblables, sans que la loi puisse l'atteindre, s'il a l'adresse de côtoyer le Code pénal.

Les délits commis dans l'exercice de la profession médicale, sont heureusement rares, et même les peines capitales qui ont été appliquées de ce chef, n'ont pas toujours été à l'abri des incertitudes des jugements humains; mais il est un genre d'homicide dont le médecin qui s'en rend coupable n'a pas une parfaite conscience, parce qu'il se laisse guider par des idées étroites : nous voulons parler de la résistance au progrès. Si les lois de la vie sont immuables, l'art qui les applique se modifie et s'élargit à mesure que la science met à sa disposition des moyens nouveaux. C'est ainsi qu'on a vu s'agrandir successivement l'arsenal thérapeutique. Mais il en est des armes médicales comme des armes de guerre, c'est-à-dire qu'elles doivent constamment être simplifiées et perfectionnées, afin de présenter une sécurité entière, non-seulement dans leur maniement, mais dans leur application.

Beaucoup de médecins se servent encore de médicaments composés,

tandis qu'ils ont sous la main des médicaments simples; en vain prétendraient-ils avoir obtenu des premiers de bons résultats : leur statistique prouverait le contraire; et d'ailleurs l'expectation que le plus grand nombre d'entre eux ont adoptée, fait voir qu'ils n'ont aucune confiance dans la pharmacopée galénique. Ceux qui s'en servent encore marchent en aveugles, c'est-à-dire qu'ils ne savent ni ce qu'ils donnent, ni combien ils donnent. Il y a donc là un véritable danger dont les malades sont victimes. Nous disons plus : c'est un homicide par ignorance ou par omission.

Ceci dit, venons-en au serment d'Hippocrate.

Je jure par Apollon, médecin, par Hygie, par Panacée, et par tous les dieux et déesses, que je prends à témoins, que j'accomplirai de tout mon pouvoir, et selon mes connaissances, ce serment tel qu'il est écrit (1).

Je regarderai comme mon père celui qui m'a enseigné la médecine; je l'aiderai à vivre et lui donnerai ce dont il aura besoin. Je regarderai ses enfants comme mes propre frères. S'ils veulent apprendre cet état je leur enseignerai sans argent, ni obligation par écrit; je leur ferai connaître ses principes, je leur en donnerai des explications étendues; je leur communiquerai généralement toute la doctrine, comme à mes enfants, à eux et aux disciples qui auront été immatriculés et qui auront prêté le serment suivant l'usage de la médecine, mais non à d'autres qu'à ceux-là (2).

Ce serment est-il toujours observé? Hélas! combien de disciples sont ingrats envers leur vieux professeur, surtout s'ils ont l'espoir de lui succéder. Il n'y a pas d'intrigues qu'ils n'ourdissent autour de lui, pas de méchants propos qu'ils ne tiennent sur son compte, pour faire croire qu'il n'est plus à la hauteur de sa position; pas de calomnies dont ils se servent pour provoquer sa retraite. C'est au professeur lui-même à se sauvegarder, c'est-à-dire à se retirer à temps, l'âge étant pour lui non une protection, mais une suspicion. Il sera vengé par la peine du talion, car ceux qui se sont servi de ces armes déloyales, en seront frappés à leur tour, quand l'âge sera venu pour eux.

Cependant il y a une circonstance atténuante : le professeur ne se tient pas toujours à la hauteur de sa position : soit paresse, soit insouciance,

(1) Per Apollinem medicum, et Æsculapium, Hygiamque et Panaceam jurejurando affirmo, et Deos Deasque omnes testor, me, quantum viribus et judicio valuero, quod nunc juro, et ex scripto spondeo, plane observaturum.

(2) Præceptorem quidem, qui me hanc artem edocuit, parentum loco habiturum, eique, cum ad victum, tum etiam ad usum necessaria, grato animo communicaturum et suppeditaturum. Ejusque posteros apud me eodem loco quo germanos fratres fore, eosque, si hanc artem addiscere volent, absque mercede et syngrapha edocturum. Præceptionum quoque et auditionum, totiusque reliquæ idsciplinæ, cum meos et ejus qui me edocuit liberos, tum discipulos qui medico jurejurando nomen fidemque dederint, participes facturum, aliorum præterea neminem.

soit épuisement prématuré, il ne suit pas les progrès de la science et souvent s'y montre hostile. On en a même vus poursuivre avec acharnement leurs propres élèves s'aventurant dans la voie des innovations. Dubois (Sylvius) traitait Vésale de fou (*vesanus*), pour avoir redressé les erreurs de Galien. (Voir nos *Études sur Vésale.*) C'est qu'il faut une certaine élévation d'idées pour souffrir à côté de soi, nous ne disons pas un concurrent, mais un « dépassant ».

N'exagérons pas également le *jurare in verba magistri.*

Le libre examen est la véritable indépendance de l'homme. Mais cette liberté — comme toutes les libertés — doit être soumise à la raison. Pour juger, il faut savoir, et surtout comprendre. L'élève sur les bancs est comme l'oiseau qui reçoit encore la becquée. Il en est de la nourriture de l'esprit comme de la nourriture du corps : elle doit être assimilée. Mais une fois l'intelligence développée, elle prend son libre vol et ne dépend plus que d'elle-même. Voilà pourquoi toute violence faite à la raison humaine est un crime. L'histoire, malheureusement, ne nous en offre que trop d'exemples.

Nous disons donc que si le professorat a des droits, il a aussi des devoirs; et nous considérons comme y manquant, le professeur qui ne se tient pas au courant de la science et se montre hostile au progrès.

En vain, le professeur voudrait se dire l'homme du présent, il doit également être l'homme de l'avenir, car le progrès est constant; la science est infinie; le passé n'est qu'un commencement; l'avenir n'est qu'une suite et la science un développement continu.

Le danger du professorat, c'est son omnipotence; c'est-à-dire le droit qu'il reçoit de l'État.

En vain, ce dernier se déclarerait infaillible : il l'est d'autant moins qu'il dépend de la bureaucratie, c'est-à-dire de fonctionnaires irresponsables. On sait comment se font les ministres : souvent de tout bois, comme les flèches, lancées ensuite au hasard. L'enseignement représentant les idées, doit donc être libre.

J'ordonnerai aux malades le régime convenable, d'après mes lumières et mon savoir. Je les défendrai contre toutes choses nuisibles et injustes. Je ne conseillerai jamais à personne d'avoir recours au poison, et j'en refuserai à ceux qui en demanderont (1).

(1) Victus quoque rationem, quantum facultate et judicio consequi potero, ægris utilem me præscripturum, eosque ab omni noxa et injuria vindicaturum.

Neque cujusquam precibus adductus alicui medicamentum lethale propinabo, neque hujus rei auctor ero.

Ici se présente une grave question : suffit-il au médecin de se conduire d'après ses lumières et son savoir? Hélas! *errare humanum est.* Le médecin doit donc constamment se méfier de lui-même et prendre conseil de ses confrères. C'est parce que cela ne se fait pas avec sincérité, qu'on a pu formuler cet odieux proverbe : *Invidia medicorum pessima invidia.* C'est l'amour-propre, plus que l'intérêt, qui rend les médecins hostiles les uns aux autres. Et cependant combien ne puiseraient-ils pas de force dans une confiance réciproque ! Au lieu de dépendre du public — comme cela a lieu aujourd'hui — c'est le public qui dépendrait d'eux. Il faut donc que les médecins consultent entre eux. Mais pour cela, il faut abdiquer toute idée de prééminence. Quand un confrère prend l'avis d'un autre, c'est à titre de réciprocité et non pour s'imposer un maître. La vie d'un homme est trop précieuse pour être soumise à un seul jugement.

Le *Répertoire universel de médecine dosimétrique* a fait chose utile. en instituant des consultations par correspondance. C'est ce qui en fera un monument impérissable (*ære perennius*), puisqu'il représentera l'état de la médecine durant cette époque glorieuse où s'est opérée sa transformation. La dosimétrie marquera le point de jonction entre la médecine ancienne et la médecine moderne, comme des mers qui se rejoignent. Le mot *nec plus ultrà,* cessera d'être une vérité.

Les médecins retardataires se prévalent du précepte d'Hippocrate : de défendre leurs malades contre des choses nuisibles. Pour eux, tout ce qui est nouveau, c'est-à-dire ce qu'ils ne veulent connaître, est poison. C'est ainsi qu'ils ont horreur des alcaloïdes. Mais ce qui est poison peut devenir remède salutaire et *vice versâ.* Ces mêmes médecins qui n'osent employer la digitaline, l'atropine, l'aconitine, se servent imperturbablement de la digitale, de la belladone, de la jusquiame, et quand des accidents ont lieu en leurs mains, ils les attribuent à la susceptibilité du sujet. Mais cela seul devrait les engager à se servir de médicaments simples qui peuvent être rigoureusement dosés.

A quoi bon les doses *maxima* et *minima* de la vieille matière médicale? Pense-t-on qu'il en est du remède administré au malade comme d'un uniforme endossé à un milicien ?

Les idiosyncrasies ne sont-elles pas de tous les âges? Il y a donc, dans l'administration des médicaments un véritable tâtonnement, comme le marin prudent jette la sonde quand il se trouve dans une mer inconnue.

La dosimétrie présente l'avantage de pouvoir faire ces essais en toute sécurité; on arrive même ainsi à connaître la nature de la maladie à

laquelle on a affaire. Nous avons eu occasion d'en citer plusieurs exemples.

Avec les médicaments composés, au contraire, on brouille une maladie, comme l'eau d'un fossé dont on remue la vase avec un bâton ; on ne peut plus rien y voir, jusqu'à ce que la boue soit allée de nouveau au fond. Il en est de même de l'allopathie : avec ses médecines noires, elle détermine d'abord un grand remous, c'est-à-dire le malaise du malade, qu'elle a fait vomir ou purger ; puis, quand le calme s'est rétabli — si toutefois les choses ne sont pas empirées — on n'en est pas plus avancé qu'avant ; seulement le patient est devenu plus faible, et on l'abandonne à la nature, qui est impuissante à le sauver, à moins d'une constitution exceptionnellement résistante.

N'est-ce pas là l'histoire de la plupart des traitements allopathiques ?

Je ne donnerai à aucune femme de remèdes pour la faire accoucher avant son terme. Je conserverai ma vie pure et sainte, aussi bien que mon art (1).

Il a dû y avoir au temps d'Hippocrate des médecins assez coupables pour tuer l'enfant en exposant les jours de la mère.

Toutefois la question de l'accouchement prématuré et même de l'avortement s'est présentée de nos jours devant les académies et a été résolue affirmativement. Nous pensons qu'il y a là matière à de graves abus.

On peut, a-t-on dit, et même on doit faire avorter une femme dans les vomissements incoercibles. Il faut s'entendre sur le mot « incoercible ». En effet, a-t-on fait tout ce qu'on eût pu et dû faire ?

Nous disons : non, parce qu'on n'a pas employé les véritables moyens. Aussi le *Répertoire universel de médecine dosimétrique* a relaté diverses observations de vomissements prétendument incoercibles, survenus dans la deuxième période de la grossesse, et qui ont été arrêtés par la strychnine, l'hyosciamine, l'iodoforme, l'hydro-ferro-cyanate de quinine.

Quand l'un de ces modificateurs n'agit pas, on a recours à un autre et même on les combine entre eux. C'est affaire de tact médical.

Quant à l'accouchement prématuré, il est plein de dangers pour la mère, aussi bien que pour l'enfant. Il ne s'agit donc pas d'agiter la question, si l'un doit être sacrifié à l'autre. Leurs droits à la vie sont égaux.

Dans les cas de dystocie absolue, mieux vaut pratiquer l'opération césarienne.

Quelques accoucheurs, de nos jours, sont allés jusqu'à instituer l'abla-

(1) Neque simili ratione mulieri pessum subdititium ad fetum corrumpendum exhibebo, sed castam et ab omni scelere puram, tum vitam, tum artem meam perpetuo præstabo.

tion de l'utérus et des ovaires sur des femmes rachitiques, pour les empêcher de concevoir. C'est pousser l'humanité trop loin, et nous ne pensons pas que la science doive leur en savoir gré. L'art se perd à force de témérités de cette nature.

La recommandation d'Hippocrate aux médecins de conserver leur vie pure et sainte aussi bien que leur art, n'est donc pas superflue.

Je ne taillerai point les personnes qui ont la pierre; je laisserai cette opération à ceux qui en font profession (1).

La loi a eu beau décréter un seul doctorat (ainsi que cela existe en Belgique), elle ne crée pas des aptitudes, et pour être diplômé *in tribus*, on est loin d'avoir une capacité universelle. Voilà pourquoi il y aura toujours des médecins spécialistes ou, comme le dit Hippocrate, faisant profession de telle ou telle opération. La taille était dans ce cas (voir notre ouvrage : *La Chirurgie contemporaine*, etc.); et il faut croire que de grands accidents avaient dû se produire, puisque Hippocrate a pensé devoir introduire cette défense dans son serment. N'avons-nous pas vu, de nos jours, l'opération de l'ovariotomie devenir une véritable boucherie dans les mains de chirurgiens maladroits ou inexpérimentés?

Tout est bon à ces coureurs de réputation; ils amputeraient jusqu'à la tête à leurs malheureux patients. Il leur suffit qu'une expérience ait été faite dans un amphithéâtre, pour qu'aussitôt ils la répètent *in anima nobili*.

Mais les chirurgiens doivent se garder d'un autre défaut, celui de condamner certaines opérations, parce qu'ils ne les ont pas pratiquées ou qu'ils sont trop vieux pour cela.

Rarement les femmes ont le courage de quitter le monde à un âge où le monde les quitte; et elles voient de mauvais œil les femmes jeunes qui viennent les supplanter. Il en est ainsi de certains chirurgiens qui ne savent se décider à vieillir. Ne pouvant plus opérer, ils ne veulent pas que d'autres, plus jeunes, opèrent, et les traitent de casse-cou. Mais, comme disait François Ier : « La fortune est femme, elle abandonne les vieux pour les jeunes. »

Sachons donc nous résigner à ce que nous ne pouvons empêcher. Soyons jeunes avec la jeunesse, de peur qu'elle ne nous abandonne et ne laisse dans notre coin, en morigénant tout ce qui se passe autour de nous.

Lorsque j'entrerai dans une maison, ce sera toujours pour assister des malades, me

(1) Neque vero calculo laborantes secabo, sed magistris ejus artis id muneris concedam.

tenant pur de toute injustice et de toute corruption avec les hommes et les femmes, esclaves ou libres. Tout ce que je verrai ou que j'entendrai dans le commerce des hommes, soit dans les fonctions ou hors des fonctions de mon ministère, et qui ne devra point être rapporté, je le tiendrai secret, le regardant comme une chose sacrée (1).

Le secret médical est un des points les plus délicats de la profession; aussi Hippocrate le restreint « à tout ce qui ne devra point être rapporté ». Cette restriction est purement morale; c'est au médecin à faire ce que sa conscience lui prescrit. Surtout il ne se fera jamais dénonciateur auprès d'un pouvoir, issu de la violence. Les blessés auxquels il aura donné ses soins, seront sacrés pour lui. Le secret qu'on lui aura confié, il le gardera pour lui, comme pour le prêtre la confession de son pénitent. La justice a assez de moyens de s'éclairer pour n'avoir besoin du médecin autrement que pour les questions médico-légales.

Ainsi puissé-je vivre longtemps, réussir dans mon art, et devenir célèbre dans tous les siècles, comme je garderai ce serment, sans en violer un seul article. Si j'y manque et me parjure, qu'il m'arrive tout le contraire (2).

Hippocrate a joint l'exemple au précepte, car il est arrivé à un âge avancé, n'a jamais manqué à ses devoirs d'homme et de médecin, et son nom est passé à la postérité à travers les siècles.

Nous médecins, qui le disons notre père commun, nous devons tâcher de n'être point des fils indignes. Nous devons nous appliquer à suivre tous les progrès de la médecine, non en tant qu'une « inutile histoire naturelle », comme le dit le docteur Amédée Latour, mais comme un art ayant pour but de soulager et de guérir nos semblables.

(1) In quamcunque autem domum ingressus fuero, ad ægrotantium salutem ingrediar, omnem injuriæ inferendæ et corruptelæ suspicionem procul fugiens, tum vel maxime rerum venerearum cupiditatem, erga mulieres juxta ac viros, tum ingenuos, tum servos.

Quæ vero inter curandum, aut etiam medicinam minime faciens, in communi hominum vita, vel videro, vel audiero, quæ minime in vulgus efferri oporteat, ea arcana esse ratus, silebo.

(2) Hoc igitur jusjurandum si religiose observaro, ac minime irritum focero, mihi liceat, cum summa apud omnes existimatione perpetuo vitam felicem degere, et artis uberrimum fructum percipere. Quod si illud violavero et pejeravero, contraria mihi contingant.

ÉPILOGUE

D'une révolution dans la constitution médicale et de la méthode thérapeutique dans le cours du siècle actuel (1).

Tout médecin qui veut sûrement aborder la carrière médicale, doit apporter la plus sérieuse attention au caractère de la constitution médicale régnante. C'est ce qu'Hippocrate avait déjà énoncé dans son Traité de *l'Air, des Eaux et des Lieux*.

Ce fait peut s'énoncer ainsi : « Pendant un temps donné et par des causes générales, l'organisme vivant est susceptible de présenter des changements en sa manière d'être ou de réagir, caractérisés par des phénomènes soit physiologiques, soit pathologiques. C'est ce qu'on nomme une *Constitution médicale*.

Ce qui frappe le plus évidemment, c'est le changement de méthode curative, qui présage nécessairement un changement survenu dans les indications fournies par la maladie. L'histoire de la médecine nous montre effectivement, dans le traitement des mêmes maladies considérées à des époques différentes, des différences si notables, qu'on est amené à en inférer une différence également notable dans la nature de ces maladies. Que conclure, par

(1) Nous commentons ici une brochure publiée, en 1880, par le docteur E. Biéchy, de Vesoul, afin de faire voir les contradictions qui règnent dans la médecine actuelle.

exemple, alors qu'on voit une génération de médecins, pendant une période, traiter toutes les maladies par les procédés de la méthode antiphlogistique, et que l'on voit des médecins de la génération suivante traiter ces mêmes maladies par les procédés de la *méthode stimulante ou tonique?* Ne faut-il pas conclure que, d'une époque à l'autre, il s'est opéré un changement dans la condition étiologique et pathologique de ces maladies? Or, c'est précisément à ce concours de circonstances que l'on donne le nom de *Constitution médicale,* phénomène dont, en tout temps et en tout lieu, on a cherché à découvrir la loi. On a invoqué successivement les influences cosmiques ou telluriques, hygiéniques et même sociales; mais c'est surtout au caractère dynamique des maladies auquel il faut faire attention. On entend par *caractère dynamique* de la maladie, la manière dont la vitalité ou l'ensemble des forces qui animent un organisme vivant, réagit contre les causes de troubles venus du dehors. Or, l'organisme, sain ou malade, en tant que *force* ou principe de force, ne saurait éprouver d'autre changement que celui d'élévation (hypersthénie) ou d'abaissement (hyposthénie) du rhythme qui préside au fonctionnement des organes. L'observation nous montre, effectivement, que les phénomènes de toute maladie sont réductibles à une unité constante et fondamentale, qui ressort de l'uniformité des troubles fonctionnels et des altérations organiques, et que, par conséquent, c'est toujours à l'un ou à l'autre de ces deux termes: *hypersthénie* ou *hyposthénie* que des phénomènes veulent être analytiquement ramenés, alors qu'il s'agit de déterminer, soit la nature, soit le principe du traitement d'une maladie quelconque.

Le dualisme pathologique que nous venons de formuler et qui voit dans l'*hyposthénie* et l'*hypersthénie* la loi de tout phénomène morbide, pourrait paraître difficile à concilier avec la doctrine de la spécificité. Nous ne pensons pas énoncer une proposition antiphysiologique en disant que dans les affections spécifiques la cause *morbipare* n'est que l'occasion de la maladie, celle-ci étant, en réalité, constituée par les réactions viscérales que l'intoxication occasionne. Il en est de ces causes comme de toute autre: il n'y a

mique des maladies, soit du sentiment du malade, soit de la modalité symptomatique de la maladie. Si l'on s'en rapporte au sentiment des malades, tous seront réputés faibles, car leur plainte générale porte précisément sur la faiblesse ressentie, et qu'ils considèrent alternativement, tantôt comme la cause, tantôt comme l'effet de la maladie. On peut donc dire que tous les malades sont faibles, *par cela même qu'ils sont malades* (1).

Si l'on s'en rapporte à la modalité symptomatique, le plus grand nombre des maladies devra également être réputé à fond de faiblesse fonctionnelle de l'organe malade.

On peut donc dire que la faiblesse est le propre de toute maladie, par cela même qu'il y a maladie (2).

Ce qu'il y a de plus frappant dans la modalité symptomatique c'est le contraste qu'il y a généralement entre l'état des forces fonctionnelles et l'état des forces organiques, ainsi que cela se voit dans les maladies inflammatoires, où la faiblesse générale est très-grande, alors que la fièvre est des plus énergiques, en sorte que le malade est faible *physiologiquement*, c'est-à-dire que les fonctions s'exercent faiblement, mais fort *pathologiquement*, si l'on considère le rhythme de l'action vitale, qui certainement est fort augmenté dans les parties qui sont le siége de la maladie et plus ou moins dans les autres (3). Cette distinction entre l'état apparent des forces fonctionnelles et l'état réel des forces organiques, a son importance pratique, car la confusion entre eux a pour conséquence d'entraîner à un empirisme symptomatique qui n'est pas sans inconvénient (4). Ainsi, en s'en tenant à l'indication tirée de la faiblesse *physiologique*, il en résulterait la prescription d'une

(1) C'est ce que les médecins allopathes ne comprennent pas; et ils s'obstinent à augmenter cette faiblesse par les saignées, les purgatifs et surtout la diète, leur grand cheval de bataille. Ils ne savent prendre la place que par la famine, ne se doutant pas que la fièvre, qu'ils cherchent à affamer, augmente d'intensité par l'inanition même.

(2) C'est ce que nous ne cessons de répéter depuis plus de dix ans, mais il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

(3) Les anciens nommaient cela une ligature de la puissance nerveuse : *potentia nervosa ligata.* Mais cette *ligature* est loin d'être une force : la preuve c'est qu'en la défaisant, les forces reviennent aussitôt. Quand on barre un fleuve sa force augmente, mais pour tout dévaster en amont.

(4) C'est ce que la dosimétrie nous permet d'éviter ; de sorte que les allopathes en nous [illegible] ce reproche, se sont mis le doigt dans l'œil.

médication *stimulante*. Le malade est faible, dit-on : donc il faut le fortifier ! — Mais l'erreur est la même que, parce qu'un cholérique est froid, de vouloir le réchauffer en accumulant le calorique autour de lui, sous prétexte qu'il est en défaut (1). Évidemment, l'absence de calorique — comme l'absence de force — a sa cause dans une lésion organique, et l'on ne saurait y pourvoir, en l'un ou l'autre cas — soit réchauffer, soit fortifier le malade, qu'en combattant cette lésion (2).

Une même maladie peut avoir des symptômes opposés en apparence, quoique de même nature au fond ; ainsi une encéphalite peut avoir pour effet, aussi bien l'insomnie que la somnolence. Deux maladies différentes de nature, peuvent avoir des symptômes identiques en apparence, quoique fort opposés en réalité : ainsi la colite et l'entéralgie saturnines ont, l'une et l'autre, la constipation pour symptôme commun. Il y a des hémorrhagies actives et des hémorrhagies passives ; des convulsions *hypersthéniques* et *hyposthéniques*. Qu'induire de ces oppositions et de ces analogies symptomatiques, si l'on ne remonte à la condition dynamique de la maladie?

On considère volontiers, le pouls comme un moyen précieux pour juger du véritable état des forces dans les maladies ; et dans ces derniers temps on a paru attacher une grande importance aux résultats fournis par la sphygmographie ; nous ne méconnaîtrons pas la valeur théorique de ce genre d'évaluation, mais nous avouerons ne pas bien en saisir la valeur pratique. Quelle induction tirer, par exemple, de l'absence du pouls dans la fièvre intermittente pernicieuse algide, ou de sa lenteur ou de sa vitesse dans certains cas typhoïdes ? Que conclure encore, alors que nous voyons, d'une part, la mollesse, la petitesse et l'irrégularité du pouls coexister avec les inflammations les plus aiguës, et que, d'autre part, l'expérience révèle trop souvent la vérité de l'adage : *Pulsus bonus et magis moritur* (3)?

(1) C'est ce qu'on faisait au point de brûler le malade.

(2) La lésion organique produit la fièvre de consomption ; mais là aussi on aurait tort de voir une *sthénie*.

(3) Cela prouve la supériorité de la médecine sur les arts mécaniques. Certains médecins sont à

On a aussi voulu voir dans les variations de la chaleur animale un moyen de juger de l'état des forces organiques, en appliquant le thermomètre à cette détermination. Nous n'entendons nullement contester l'utilité de cet instrument de diagnostic, mais faire simplement observer qu'on en exagère la partie pratique. Que nous apprend la thermométrie sur la nature des altérations qui affectent les organes qui sont la source de la chaleur animale? Que conclure, par exemple, des constatations calorimétriques dans la période algide du choléra, où le malade est glacé extérieurement et brûle intérieurement (1)?

Qu'on veuille déduire le caractère *dynamique* des malades, soit du sentiment du malade, soit de la modalité symptomatique de la maladie, on ne saurait se dissimuler que cette détermination offre de grandes difficultés. L'étude de la chlorose nous fournit un remarquable exemple. Cette affection, que les anciens désignaient sous le nom de *fièvre blanche (febris alba),* et qu'il faut se garder de confondre avec l'anémie proprement dite, présente, en son histoire, les opinions les plus contradictoires, selon les observateurs, soit en deçà, soit au delà des Alpes; et qu'on l'envisage au point de vue des doctrines, soit humorales, soit solidistes, professées conjointement par les cliniciens les plus autorisés (2) sur la condition étiologique, pathologique et thérapeutique. La maladie consiste, dit-on, dans un appauvrissement du sang; elle s'engendre d'ordinaire, au milieu du bien-être souvent le plus absolu; la pâleur, la décoloration dermique, y contrastent avec des rougeurs et des bouffées de chaleur au visage, et alternent souvent avec l'injection du réseau vasculaire et muqueux; mais le défaut de chaleur à l'extérieur y coexiste avec le sentiment de la chaleur intérieure et la soif; les fonctions respiratoires et circulatoires y sont réputées faibles; l'on y observe de l'oppres-

la hauteur de ces horlogers qui détraquent les montres sous prétexte de les raccommoder! La médecine est une *intuition*, une sorte de *seconde vue* que rien ne saurait remplacer.

(1) L'auteur se trompe : le thermomètre est pour le médecin ce que le manomètre est pour le mécanicien; lui seul détermine le traitement par les alcaloïdes défervescents, dans ce sens que diminuer la chaleur intérieure, c'est augmenter la chaleur extérieure. Question d'équilibre physiologique. Seulement pour être médecin, il ne suffit pas d'être mécanicien.

(2) Autorité! voilà le mal! C'est le *magister dixit*, qui a produit tant de mal.

peut seule expliquer l'origine, la marche et la terminaison de ces maladies. Mais on arrive surtout à cette détermination lorsqu'on étudie le caractère *dynamique* de ces maladies.

Il n'y a, à proprement parler, qu'une manière de déterminer la nature d'une maladie : c'est de la déduire conjointement des altérations fonctionnelles et organiques, constantes et essentielles (1). Ce n'est effectivement qu'en partant de cette double constatation que l'on peut reconnaître si une maladie est à fond *hypersthénique* ou à fond *hyposthénique,* en relever la diathèse, déterminer, en un mot, son véritable caractère dynamique. Cette détermination est l'objet fondamental de notre travail, au moins pour ce qui est des maladies régnantes dans le cours du siècle actuel, attendu que nous avons surtout en vue de nous assurer si le caractère de ces maladies y a réellement offert un changement qui puisse expliquer et légitimer le changement contemporain dans la *méthode thérapeutique* (2). Vu la complexité du problème et pour en simplifier la solution, nous prendrons pour objectif une maladie régnante aux deux époques, parfaitement définie et particulièrement connue. Cette maladie sera la pneumonie, qui est en même temps la plus commune et le type des affections inflammatoires ; celle aussi dont le traitement est le plus uniforme et le moins compliqué ; celle enfin qui, par suite du changement survenu dans les indications curatives, paraît le mieux justifier l'opinion reçue : que la constitution médicale du siècle actuel, a subi un changement remarquable. La question est donc celle-ci : Dans le cours du siècle actuel et aux deux époques successives qu'ont marqué le changement de sa constitution médicale, les pneumonies régnantes ont-elles offert, par leur caractère dynamique, une modalité pathognomonique distinctive?

C'est un fait constaté par tous les observateurs dont l'expérience a pu embrasser ces deux époques constitutionnelles, que

l'entendement, c'est sa logique. Toujours le : *Magister dixit,* cet éternel échappatoire des natures moutonnières.

(1) L'auteur se trompe : il n'y a pas de lésions organiques *constantes essentielles.* Ces lésions sont ce que nous les faisons : par notre abstention.

(2) « Méthode » est ici trop dire, puisque, selon Cl. Bernard, la thérapeutique n'existait pas.

les pneumonies y ont présenté une différence notable dans leur intensité respective. Cette différence ressort aussi bien des altérations fonctionnelles que des altérations organiques propres à la maladie. Pour ce qui est des altérations fonctionnelles, on s'accorde à reconnaître que celles des pneumonies de la première moitié du siècle courant, ont présenté une intensité plus grande que celles de la deuxième période, en cours depuis lors et actuellement. Les premières étaient, en effet, plus franchement inflammatoires que les secondes, ainsi qu'en témoignent l'acuité des symptômes et la gravité relativement plus grande de la maladie. Il nous serait facile, en comparant les circonstances les unes aux autres, d'en faire la démonstration (1).

Pour ce qui est des altérations organiques, il est encore incontestable que celles des pneumonies de la première période avaient plus le caractère du travail inflammatoire que celles des pneumonies de la deuxième période, comme si de ces deux formes pathologiques, relevant d'un même processus, l'une était plus active, l'autre plus passive. Le fait est que les constatations nécropsiques établissent entre elles une notable différence dans le caractère des altérations anatomiques, les altérations des premières témoignent d'une énergie réactionnelle et plastique plus grande, inhérente à leur *processus*. Mais nous en avons une preuve plus significative et vraiment démonstrative dans les résultats fournis par l'état du sang tiré de la veine, et qui montre, à l'une des époques

(1) Nous appartenons à cette double période : celle de 1826 à 1832, époque de l'apparition du choléra, et celle de 1830 jusqu'à nos jours, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle; et nous avons pu ainsi assister au changement de la constitution médicale dont il est question ici. Nous étions interne à l'hôpital civil de Gand, et Dieu sait combien de lancettes nous usâmes ! C'est à tel point, que l'administration dut nous faire une petite allocation supplémentaire pour couvrir les frais de repassage et d'entretien de ce qu'on considérait comme l'*indispensable* du chirurgien. Il y avait des phlébotomistes comme au temps de Sangrado. Est-ce à dire que la saignée sauvait tous les malades? Nullement; mais elle avait au moins pour résultat de diminuer l'intensité de la maladie. Depuis cette première période, les lancettes sont rentrées dans leur étui, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'elles sont appelées à fonctionner. C'est qu'en effet tous les médecins ont reconnu que leurs malades ne supportent plus les déplétions sanguines. Ce fut au tour du *Rasarisme* de supplanter le Broussaïsme, comme ce dernier avait mis brutalement à la porte le Brownisme. Puis revinrent les Sangrados avec leurs saignées coup sur coup.

Enfin, de guerre lasse, on arriva à l'expectation, c'est-à-dire au *rien faire;* jusqu'à ce que la dosimétrie soit venue apporter aux pauvres malades la rédemption, comme la loi du Christ au vieux monde.

constitutionnelles, une altération qu'on n'observe pas dans l'autre. Il est effectivement constant que dans la première de ces périodes le sang des saignées, même chez l'homme bien portant, était remarquable par un excès de coagulabilité et de plasticité, en sorte qu'au sortir de la veine, il se résolvait rapidement en un caillot ferme, d'où ne se dégageait qu'une petite quantité de sérosité; c'est la preuve, chez l'homme en santé, d'une complexion robuste, d'une propension plus grande aux maladies inflammatoires; ainsi, à l'occasion de ces maladies et particulièrement des pneumonies de cette première époque, les cliniciens étaient-ils frappés de cette circonstance : que le sang se coagulait avec une rapidité extrême, souvent même instantanément après la sortie du vaisseau. Il se produisait une couenne inflammatoire qui avait d'autant plus d'épaisseur et de solidité que l'inflammation était plus intense. C'était le signe pathognomonique des pneumonies de cette constitution médicale *fixe* et *stationnaire,* qui semble avoir commencé avec le siècle actuel. Or, qu'a-t-on constaté dans l'état du sang durant la seconde période? que le sang des saignées ne possède plus la même coagulabilité et la même plasticité et qu'il est plus séreux, plus aqueux. C'est la preuve, chez l'homme en santé, d'une complexion délicate et cachectique. Ainsi à l'occasion des maladies régnantes — et particulièrement de la pneumonie — les cliniciens sont frappés de cette circonstance : que le sang manque de coagulabilité et de plasticité, est moins foncé en couleur et se prend, non point en un caillot solide, mais en une masse pultacée, au milieu de laquelle le cruor et le sérum demeurent mêlés; ou s'il se forme un caillot, il manque de consistance et est entouré d'une petite quantité de sérum. Cette absence de *couenne inflammatoire* est le signe pathognomonique des pneumonies de la deuxième époque constitutionnelle du siècle actuel. Mais ce fait, d'une importance si grande, de la différence du sang des pneumoniques à ces deux époques, n'est pas seulement propre à l'homme, il a encore été constaté chez les animaux par les médecins vétérinaires, qui s'accordent à reconnaître — et spécialement chez les chevaux — le fait de la présence ou de l'absence de la couenne

cythes, nous apprend qu'ils n'en figurent qu'une faible proportion (1).

La couenne pathologique, d'après la théorie moderne, consisterait en une augmentation de fibrine et de globules blancs, et en une altération primitive et spontanée du sang. C'est la même doctrine qui a pour elle des autorités imposantes; mais nous ne pensons pas être irrespectueux pour elles en produisant une autre interprétation du phénomène, qui nous paraît rendre mieux compte des faits. Nous ne croyons pas également émettre une opinion antiphysiologique en rappelant que le sang, en sa qualité de *stimulant* intérieur, est élaboré, formé, perfectionné, sécrété, en quelque sorte, par les trois arbres vasculaires, et qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'il ne peut s'altérer qu'autant que ces organes, ou l'un d'eux au moins, soient préalablement malades. L'altération du sang n'est donc et ne peut être qu'un fait secondaire, un effet vers la cause organique duquel il faut remonter si l'on veut se rendre compte de ce phénomène morbide. Il est d'ailleurs facile de s'assurer expérimentalement que la lymphe plastique, dont la couenne inflammatoire n'est qu'une forme, a sa source dans les parois mêmes des vaisseaux. Il suffit pour cela de comprendre une artère entre deux ligatures pour constater que cette lymphe est un produit de transsudation de ses parois enflammées ici accidentellement, et pour pouvoir suivre les phases de son élaboration morbide. C'est donc dans les parois mêmes des vaisseaux enflammés qu'il faut chercher l'origine de la couenne pathologique (2). Il s'agit là, en effet, d'une substance mixte, véritable

(1) Il faut s'entendre : dans le sang de la femme enceinte, surtout quand elle a dépassé la première moitié de sa grossesse, il y a, dans le sang, diminution d'albumine, c'est-à-dire de l'élément plastique, diminution, en nombre, de globules rouges, augmentation, en nombre, de globules blancs, diminution des éléments phosphorés, augmentation de la fibrine (élément non plastique) et augmentation de la quantité d'eau. On ne saurait donc prétendre que c'est là un sang plus riche; au contraire, il est affaibli et prête aux inflammations puerpérales ou leucophlegmasies. Chez les individus franchement pléthoriques, la couenne du sang retiré de la veine est peu considérable, et ramassée sur elle-même en un petit caillot. A mesure, au contraire, que le sang s'appauvrit, la couenne augmente, comme également après les saignées — à moins d'avoir rendu l'individu exsangue. Dans l'anasarque albuminurique, le sang est plus séreux, dépourvu d'éléments salins; par contre, on trouve de l'albumine dans le sérum et dans les urines.

(2) Cette conclusion n'est pas rigoureuse : entre l'*exsudat* plastique et la *couenne inflammatoire*, il n'y a aucune analogie, cette dernière étant un déchet organique, la première, au contraire, un

ymphe plastique, sécrétée à l'intérieur des artères et qui, passée ı l'état liquide dans le sang en circulation, constitue en se con- :rétant et s'organisant, après la transsudation dans les tissus, la natière première et génératrice du plus grand nombre des pro- luctions morbides. La présence d'une couenne inflammatoire dans e sang, indique donc toujours l'existence d'une artérite, soit des :apillaires, soit des gros troncs. Aussi est-elle très-prononcée dans e rhumatisme fébrile, dans les pneumonies, etc., parce qu'il n'y ı pas de phlogose sérieuse sans que les artères prennent la part)rincipale du travail morbide. La face interne des artères s'en- lamme comme l'endocarde, dont elle est une continuité; comme ›lle, et comme toutes les séreuses qui s'enflamment, elle devient e siége d'un travail de sécrétion ou de transsudation et le produit ›xhalé est le même que celui qui donne naissance aux fausses nembranes. Telle est l'origine de la couenne inflammatoire; et juant à son rôle, il embrasse une grande partie de l'histoire de la)athologie (1).

Le fait important à relever ici, c'est que la présence ou l'ab- ›ence de couenne phlogistique dans le sang, explique parfaitement a différence constatée, dans le caractère dynamique, entre la)neumonie en particulier et les maladies inflammatoires en général les deux époques constitutionnelles du siècle dernier. C'est encore jue cette différence porte, non sur le fond même de la condition)athologique, qui est invariable, mais simplement sur sa modalité)u sur le degré d'intensité qui, culminant à une époque, dispa- ·aît plus ou moins à une autre. Ce qui le prouve, c'est que dans es altérations organiques qui sont communes aux pneumonies les deux époques, se rencontrent précisément ces produits patho- ogiques dont la couenne phlogistique n'est qu'une forme, et qui

›lément de réparation, puisque dans la substance amorphe se trouvent une foule de cellules endogènes. Aussi la phlogose arrête le mouvement plastique et atrophie, ramollit, détruit les tissus, comme)n en a un exemple dans toutes les inflammations, soit aiguës, soit chroniques.

(1) On ne saurait contester ces néoplasmes; mais ils sont toujours précédés d'une altération du sang, altération qui est sous la dépendance de la vitalité elle-même. Le premier fait à noter est la fièvre de début, et celle-ci est tellement instantanée, qu'on ne saurait l'attribuer à une lésion orga- nique. Que deviendrait sans cela le grand principe de la jugulation des maladies aiguës? L'auteur lui-même est *dynamiste*, comme tout son travail le démontre.

ne sont, comme elle, que la transformation de la lymphe plastique qui lui donne naissance.

Nous croyons donc pouvoir conclure que si la présence de la couenne phlogistique est un signe pathognomonique positif de la nature inflammatoire des maladies, son absence apparente ne saurait constituer un signe négatif. Dans cette détermination, nous n'entendons nullement comprendre cette affection du poumon improprement qualifiée *pneumonie* et qui, se présentant chez des vieillards cachectiques et des paralytiques, est l'effet d'un véritable état adynamique de cet organe, que quelques pathologistes ont désigné sous le nom de *pneumonie hypostatique,* affection pour le traitement de laquelle une médication réellement stimulante paraît indiquée, ainsi que l'établit l'expérience. Cette exception n'infirme nullement la loi formulée ci-dessus, attendu qu'ici manque la preuve anatomique qui lui sert de critérium (1).

Nous croyons donc pouvoir conclure que si la présence de la *couenne* phlogistique est un signe pathognomonique positif de la nature inflammatoire des maladies, son absence apparente ne saurait constituer un signe négatif. Mais il ne résulte pas moins de cette détermination que la présence de la couenne phlogistique nous fournit la preuve anatomique du véritable caractère *dynamique* des maladies de nature inflammatoire. Ainsi, si nous appliquons à la chlorose, prise dans sa légitimité pathologique, cette détermination, nous sommes logiquement conduit à la classer parmi les maladies *hypersthéniques* (2).

Le changement ainsi constaté et démontré dans le caractère dynamique des pneumonies, s'est-il également accompli dans celui des autres maladies inflammatoires régnantes aux deux époques

(1) La pneumonie est toujours de nature hypostatique ; il n'y a que la réaction générale qui diffère : forte chez les jeunes gens, faible chez les vieillards. Si la forme anatomique manque le plus souvent, c'est que les forces du malade ne permettent point cette terminaison. Il n'en est pas moins vrai que cette maladie exige toujours des stimulants, mais pas comme l'entendent les allopathes. A tous les pneumoniques, il faut la strychnine : arséniate ou sulfate ; les défervescents sont indiqués par la réaction même ou la fièvre. C'est parce que cela n'a pas été compris que tant de malades payent tribut à cette maladie, la plus fréquente et la plus meurtrière de toutes.

(2) Oui, quant à la forme, mais non, quant au fond. Chose déplorable ! les allopathes se disent les continuateurs d'Hippocrate et ils en méconnaissent la première loi, qui est d'appropier les remèdes aux forces du malade.

qui ont marqué la constitution médicale du siècle actuel? On est fondé à le croire. Cette conclusion est d'ailleurs conforme à l'unité et à la simplicité qui s'observe dans les voies de la nature; conforme aussi à cet ancien adage : que les mêmes effets naturels doivent être attribués aux mêmes causes. Reste enfin à savoir si la réforme générale opérée dans le traitement des maladies régnantes, est conforme à la nature du changement contemporain survenu dans la *Constitution médicale* de cette dernière époque. Or, c'est précisément de cette *réforme thérapeutique* dont nous entendons apprécier la valeur et la portée, en partant de la connaissance mieux acquise du caractère dynamique des maladies régnantes.

Mais avant d'aborder cette question, nous nous permettrons une courte digression historique.

Après une révolution sanglante qui avait bouleversé l'ordre politique et social séculairement établi, après des guerres longues et meurtrières, où des générations entières, jeunes et viriles, avaient disparu, alors que l'esprit humain s'était familiarisé, en quelque sorte, avec le mépris du sang, les annales médicales offrent également le spectacle d'une révolution qui semble porter en elle le génie de son temps. Une grande réforme, effectivement, s'accomplit dans la doctrine médicale quand s'accrédita l'opinion que la nature des maladies, soit qu'elle ait été méconnue jusqu'alors, soit qu'elle se soit transformée depuis lors, exigeait un changement total dans la méthode thérapeutique. Quoi qu'il en soit, on paraît reconnaître dans le tempérament national une condition nouvelle, se traduisant physiologiquement par un excès de susceptibilité morbide. On eût dit que le génie de la phlogose venait soudain de se lever sur les générations et exercer sur elles son empire. De là cette généralisation et cette vulgarisation de la méthode antiphlogistique. Jamais, à aucune époque, autant de sang ne fut versé pour racheter l'humanité souffrante (1). Nos contemporains

(1) L'auteur se trompe : les Sangrado sont antérieurs à notre époque ; les héros dont il parle, versaient leur sang sur les champs de bataille, mus par un noble esprit de patriotisme ; eux (les Sangrado) versaient le sang de leurs malades, systématiquement, c'est-à-dire sans discernement, parce qu'ils suivaient, en aveugles, les prescriptions du maître (!). Il est vrai que dans un système où les morts ne comptaient pas, quelques-uns de plus ou de moins ne faisaient rien à l'affaire. Au con-

qui ne connaissent cette époque que par la tradition, croient volontiers qu'on en surfait l'histoire, alors qu'ils entendent parler de pneumonies dont le traitement nécessitait six à huit saignées et même davantage, et s'exclament comme devant le récit d'exploits homériques (1).

La vérité est, qu'en ce temps-là, on saignait non-seulement les malades, mais encore les gens valides, par mesure prophylactique, ce qui ne se fait plus guère de nos jours (2). L'on saignait à outrance et avec un incontestable succès; il y avait une indication formelle de recourir à ce moyen et une tolérance remarquable pour en supporter les effets (3), en sorte qu'une pratique qui serait aujourd'hui réputée une impardonnable témérité, était alors réglementairement consacrée.

Les choses se passaient de même dans l'exercice de l'art vétérinaire, où la saignée était également le moyen reconnu indispensable pour dompter la phlogose, et où son emploi était si journalier que le praticien ne se séparait jamais de sa *flamme,* qui semble cependant depuis lors — comme la lancette du médecin — être sortie du manuel opératoire (4). Mais chose intéressante à relever, cette époque, si prodigue de sang, se montra d'une parcimonie extrême à utiliser les ressources de la pharmacologie. C'est qu'alors régnait encore la fausse croyance, héritage du Brownisme — que la grande généralité des médicaments étaient *stimulants, excitants* — et elle fut cause que ces précieux agents se trouvèrent proscrits de la thérapeutique et dénoncés comme *incendiaires,* complices de la phlogose. — L'on peut dire sans exagéra-

traire, cela procurait l'occasion de nombreuses autopsies, ainsi que le fait remarquer un autre contemporain!

(1) En dosimétrie on n'exclue nullement les saignées : il faut, comme nous l'avons dit, « donner de l'air au tonneau »; mais elle enseigne qu'après la saignée, il faut les alcaloïdes défervescents : strychnine, aconitine, vératrine, afin de venir en aide aux vaisseaux.

(2) La nécessité en existera d'autant moins que le Sedlitz Chanteaud se généralisera davantage, de même que l'usage des alcaloïdes défervescents.

(3) Mais qui dira que ce ne sont pas ces saignées à outrance qui ont affaibli les constitutions, plutôt que les circonstances purement médicales?

(4) L'auteur se trompe : en médecine vétérinaire, la *flamme* est toujours en honneur ; c'est la panacée des vétérinaires allopathes. Il semblerait que le sang est le grand coupable qu'il faut s'empresser de tuer. Malheureusement on tue également la bête.

tion que cette erreur fut *un des plus grands malheurs* de l'École physiologique (1).

Enfin, une autre particularité de la thérapeutique de cette époque, c'est la diète sévère instituée pour les malades, et qui avait tous les dehors du jeûne le plus austère ; régime d'ailleurs dans les instincts de la nature, puisque tous les animaux, aussi bien que l'homme, dès qu'ils se sentent malades, sont portés à l'abstinence — et conforme encore aux règles de la tempérance prescrites par l'École hippocratique (2).

Cette méthode thérapeutique domina pendant près d'un demi-siècle, suscitant jusqu'à la passion, l'enthousiasme de disciples nombreux et éclairés ; et ses contemporains parlent encore avec admiration et respect des maîtres qui en ont illustré le règne et perpétué la mémoire par de véritables monuments scientifiques (3).

A ce temps où l'on s'était montré si prodigue de sang, si sobre de médicaments et si sévère en diététique, en succéda un autre qui se montra avare de saignées, prodigue de médicaments et partisan d'une diététique plus confortable. La nouvelle École professa qu'il s'était opéré un changement dans la *Constitution médicale,* que les maladies avaient pris, plus ou moins, le caractère *asthénique,* et qu'il en résultait la nécessité d'une réforme thérapeutique

(1) A cela l'École physiologique pouvait répondre par la fréquence, à cette époque, de gastro-entérocéphalites — décorées du nom de fièvre typhoïde, et même de *typhus* (car on ne distinguait pas alors entre les deux). Nous avons assisté à cette époque néfaste où la serpentaire de Virginie et les autres stimulants si improprement nommés diffusibles, changeaient en une fièvre ataxo-adynamique la moindre indisposition. Ces médicaments étaient donc incendiaires ; il en était d'eux comme de condiments trop forts dans l'alimentation. Le danger résidait, non dans leurs principes simples, mais dans leur amalgamation avec une foule de principes hétérogènes. Les alcaloïdes, au contraire, sont des véritables sédatifs ; ils sont au malade ce que les mesures sagement progressives sont à la Société, tandis que les médicaments composés font de « l'ordre avec du désordre », comme en révolution.

(2) Hippocrate ne voulait d'abus en rien, ni en bien, ni en mal ; il dit, au contraire, qu'il faut nourrir les malades jusqu'où ils peuvent l'être. Mais la diète est la conséquence forcée d'indigestions de remèdes, ou bien de la faiblesse même du malade, qui, par suite de l'inanition, n'a plus la force de digérer. De là, la nécessité de juguler les maladies aiguës au début, afin de ne pas les laisser dégénérer en maladies chroniques. Il y a effectivement un instinct, tant pour les animaux que pour l'homme ; mais cet instinct ne va pas jusqu'à se laisser émacier. Dès que l'estomac est rétabli, il demande qu'on lui donne de la nourriture, afin de ne pas devoir broyer à vide, à ses propres dépens.

(3) La véritable gloire de Broussais a été de s'être opposé aux ravages du Brownisme, comme Marius arrêta les Cimbres dans les plaines d'Espagne ! Quant à ceux qui ont accepté sa doctrine *avec enthousiasme,* ils ont été plutôt ses séides, puisque le physiologisme est mort de leurs excès.

et hygiénique complète (1). La proscription de la saignée est vraiment le côté typique de la nouvelle doctrine. Il est de fait que ce moyen, d'une si haute valeur, dont la nature elle-même nous révèle la convenance dans certaines crises, ne trouve plus, comme autrefois, les indications dans les maladies inflammatoires. Ce fait ressort de l'observation et de l'expérience de tous les médecins, qui exercent depuis une trentaine d'années et qui, depuis lors, traitent et guérissent ces malades sans la saignée (2); et les plus anciens praticiens, ceux-là mêmes qui l'avaient le plus *généreusement* utilisée, l'ont également abandonnée, reconnaissant qu'il s'était opéré un changement total dans ses indications. Cette opinion sur la contre-indication de la saignée, paraît d'ailleurs légitimée par le changement même survenu, comme nous croyons l'avoir démontré, dans le caractère dynamique des maladies régnantes (3).

Le retour aux traditions de la polypharmacie est également un trait de la thérapeutique moderne qui, préoccupée de l'opinion d'une diathèse asthénique et d'un état d'appauvrissement humoral dominant la généralité des maladies régnantes, s'attacha spécialement à l'étude des médicaments réputés *toniques*, *stimulants* et *reconstitutifs*, que l'École physiologique avait répudiés, et parmi lesquels il faut placer au premier rang les préparations ferrugineuses et quinacées, dont l'emploi est aujourd'hui vulgarisé au titre de véritables *panacées* (4).

(1) Cette réforme n'existait point jusqu'à la dosimétrie, puisque feu le docteur Maréchal (de Calvi) a proclamé cette dernière un « fait considérable » et que Cl. Bernard professait dans ses cours « qu'il n'y avait point de thérapeutique ». Dès lors, on ne voit point en quoi l'École actuelle a contribué à cette grande révolution. Il en a été d'elle comme du suffrage universel, que les doctrinaires ont repoussé tant qu'ils ont pu, sauf à s'en déclarer ensuite chauds partisans.

(2) C'est-à-dire qu'il faut de l'expectation ; mais la preuve que celle-ci ne suffit point, c'est que les lésions anatomo-pathologiques se sont multipliées outre mesure, au point de constituer toute une étude nouvelle, dont on occupe les jeunes gens, au lieu de leur apprendre à traiter les maladies dynamiquement et non organiquement. On peut, du reste, se demander ce que c'est qu'un traitement organique.

(3) Il y a là un autre excès, car la saignée, comme moyen mécanique ou physique, a ses indications spéciales.

(4) C'est ce qui nous a valu un retour à l'iatrochimie de Paracelse. Il semblerait que le corps vivant soit un récipient où il s'agit seulement de verser des réactifs. Ainsi à l'acidisme on oppose l'alcalinisme ; et l'on ne s'aperçoit pas que l'économie souffrante ne fait que changer de maladie. Trop heureux, quand celle-ci ne tue pas celle-là. On vante le salicylate de soude à haute dose contre le

la valeur et la portée scientifique et pratique de cette réforme qu'il nous reste à apprécier.

En tenant pour légitime l'opinion professée par l'École moderne, sur la contre-indication de la saignée dans le traitement des maladies régnantes, l'on pourrait se demander s'il n'y a pas quelque chose de périlleux dans le *veto* dont ce moyen héroïque est devenu l'objet. On comprendrait ce qu'il a d'absolu, si le changement survenu dans la *Constitution médicale,* au lieu d'avoir eu pour effet une simple différence d'intensité dans les phénomènes d'une même condition pathologique, avait consisté en une véritable intervention diathésique ou la substitution d'une condition d'*asthénie* à une condition d'*hypersthénie*. Il en résulta un état de choses des plus arbitraires, sous lequel la prévention et le préjugé eurent un tel empire, que médecins et malades subissent une sorte de terrorisme alors qu'apparaissent de ces indications formelles, impérieuses, qui font de la saignée une question de vie ou de mort. Nous croyons, pour notre part, qu'on a été trop loin dans la mesure de proscription qui a frappé et qui frappe encore la saignée; elle constitue un véritable danger pour l'exercice de l'art, et dont une statistique logique pourrait seule supputer les victimes. Nous ne croyons pas nous hasarder en disant qu'aujourd'hui, dans la pneumonie, *la terminaison par la mort est un fait en quelque sorte réglementaire et qui ne comporte que de rares exceptions, fait d'autant plus significatif qu'il est contemporain à une diminution dans l'intensité de la maladie*. Mais, circonstance non moins intéressante à relever, ces résultats funestes du traitement institué, n'ont rien à envier à ceux fournis par la médecine expectante, à tel point qu'un clinicien très-éminent, a déclaré que dans *la fluxion de poitrine il n'y avait rien à faire;* parole qui tendrait à légitimer cet aveu d'un autre clinicien, non moins autorisé : « *Ici le patient n'a qu'à guérir de lui-même ou, sinon, à mourir! Consultez les statistiques, quelles effrayantes mortalités!* » Ce n'est donc pas seulement le traitement qui est condamnable, mais bien aussi la maladie qui est reprochable de ne pas vouloir se laisser guérir (1).

(1) Il est malséant de mêler la plaisanterie à des questions aussi lugubres. On en a fait un re-

Mais ne serait-on pas en droit de se demander aussi, si la *Constitution médicale* régnante, après avoir parcouru un cycle assez long, n'est pas arrivée à sa période de déclin, et si l'époque n'est pas proche, atteinte même, où un changement survenant ou survenu, n'en nécessiterait pas un autre? Bien des observateurs expérimentés opinent à le croire.

Dans son retour vers les traditions polypharmaques (1), l'École moderne préoccupée de la croyance que le changement constitutionnel accompli avait son principe dans une *diathèse asthénique,* s'attacha à l'emploi des médicaments réputés *stimulants, toniques, reconstitutifs,* et particulièrement du fer et du quinquina, agents dont on ne saurait méconnaître l'excellence, mais sur la véritable action physiologique et thérapeutique desquels il faudrait s'entendre.

En principe, tout effet d'un médicament est la suite nécessaire du rapport qui existe entre ses propriétés et les forces vivantes du corps (2). Voilà l'action dynamique; or, en tant que force, la vitalité ne saurait manifester d'autre changement que celui d'*accroissement* ou d'*abaissement* du rhythme qui préside aux fonctions des organes. C'est, effectivement, en ces termes : *hypersthénie* et *hyposthénie,* qui se résolvent, en définitive, les modifications que les fonctions éprouvent sous l'impression d'un médicament quelconque doué de quelque énergie, et qui énoncent son action physiologique.

Mais ces propriétés dynamiques des médicaments ne se déclarent pas d'une manière uniforme sur l'organisme; elles s'expriment,

proche à Molière; à plus forte raison, les médecins devraient s'abstenir de ces sortes de sarcasmes funèbres. Mais enfin le fait est là : il meurt autant de pneumoniques chez lesquels on n'a rien fait que chez ceux où on a fait quelque chose. Cela prouve combien l'arrivée de la dosimétrie était nécessaire pour sauver, à la fois, la vie des malades et l'honneur de l'art.

(1) Il faut s'entendre sur le mot « polypharmaque ». On est un polypharmaque, non parce qu'on donne plusieurs médicaments simples à la fois, mais parce qu'on mêle des substances hétérogènes, dans l'espoir de déterminer un effet curatif toujours déçu, parce qu'on ne sait ni ce qu'on donne, ni combien on donne. Si la nature nous donne les composés médicamenteux, c'est à la condition d'en extraire les principes vraiment curatifs. Ces principes ne sont pas antagonistes, puisqu'ils concourent au même but, c'est-à-dire le rétablissement de l'équilibre fonctionnel.

(2) C'est ce que nous nommerons volontiers la *catalyse vitale* en opposition de la *catalyse chimique.*

selon la nature des substances, par des effets plus marqués sur la force de certains organes et sur le rhythme de certaines fonctions (action *élective*). Si, d'une part, l'action *dynamique* embrasse, dans son dualisme, tous les effets, si variés, si opposés en apparence des médicaments — de même que la gravitation enrôle sous une loi unique une infinité de phénomènes — d'autre part, l'action *élective* rend admirablement compte de la diversité de ces effets, que la physiologie ramène facilement à une même cause supérieure ou sous la puissance d'une même loi (1).

Il résulte de cette définition que les médicaments se partagent en deux classes fondamentales, les *hyposthénisants* et les *hypersthénisants*, et qui se divisent chacun en sous-ordre en raison de l'action *élective* propre à ces agents. C'est du moins à cette détermination que conduit une sévère philosophie inductive et expérimentale, alors qu'on étudie le principe des changements survenus dans l'état des forces organiques et fonctionnelles après l'absorption des médicaments chez l'homme, soit sain, soit malade.

Si cette définition du principe d'action physiologique des médicaments est exacte, l'on est conduit, en l'appliquant au fer et au quinquina, à ranger ces substances, quant à leur action *dynamique primitive*, dans la classe des remèdes *hyposthénisants*, et quant à leur action élective, dans la subdivision des remèdes hyposthénisants cardio-vasculaires, en rapportant à cette dernière action la prééminence de leurs propriétés thérapeutiques (2).

Que penser dès lors des propriétés réputées toniques dont on gratifie ces médicaments? Qu'elles ne répondent nullement au véritable principe d'action physiologique de ces agents, et que cette qualification de tonique est défectueuse, éminemment impropre, et ne saurait être maintenue dans le langage médical ou figurer dans une terminologie et une classification scientifique (3).

(1) Ne dirait-on pas le rêve d'un homme éveillé, qui a lu toutes ces choses quelque part, c'est-à-dire dans le *Répertoire universel de médecine dosimétrique ?*

(2) Ceci expliquerait l'efficacité de l'hydro-fero-cyanate de quinine, le roi des hyposthénisants, dans ce sens qu'il fait tomber l'exubérance d'action du système cardio-vasculaire.

(3) La désignation de *tonique* y est en effet généralement mal appliquée. Le ton c'est la contracti-

Nous n'entendons pas contester la convenance du fer et du quinquina dans la généralité des cas où on les emploie, ainsi qu'en témoigne l'expérience, mais bien démontrer que leurs effets thérapeutiques se rattachent à un autre principe d'action physiologique que celui qu'on leur assigne. La distinction sur laquelle nous insistons, acquiert une importance pratique réelle, alors qu'il s'agit d'associer, à l'administration du fer et du quinquina, un régime hygiénique rationnel, c'est-à-dire conforme à l'indication thérapeutique que l'on entend remplir en prescrivant ces précieux agents. Il y a ici une question de fait et une question de principe (1).

Pour ce qui est de la question de fait, la vérité est qu'on voit, à notre époque, prodiguer des viandes rôties ou de haut goût et des vins généreux à des patients affectés de maladies chroniques : bronchite, phthisie, endocardite, métrite, rhumatisme, etc., ou atteints de diathèse, soit scrofuleuse, soit chlorotique, soit scorbutique, affections à fond évidemment hypersthénique (2); régime qui, pour être réputé *tonique,* est loin d'être heureux dans ses résultats, car l'on ne voit que trop souvent, sous son influence, ces maladies s'invétérer, s'exaspérer ou avoir une issue fatale. Un praticien illustre a dit : « Des malheurs irréparables *sans nombre,* sont arrivés par suite de la fausse application du vin dans les maladies à fond phlogistique, et qu'on croyait de faiblesse. »

Notre conviction est que le régime qualifié *fortifiant, tonique,* si en vogue de nos jours, est fécond en malheurs de ce genre. Combien de traitements, les plus rationnels au point de vue pharmacologique, sont annihilés, compromis ou tout au moins contrariés ou neutralisés par le régime hygiénique institué! Nous ne

lité organique insensible de Bichat; or, le fer et le quinquina ne s'adressent qu'aux propriétés physiques des tissus. Quant à leur action sur le sang, elle est purement respiratoire, c'est-à-dire subordonnée à l'action de l'oxygène en circulation avec le sang.

(1) C'est-à-dire que ces deux agents ne doivent être employés que dans des conditions d'air et de lumière convenables.

(2) L'auteur force ici la note, car il est évident que ces affections sont de nature *hyposthénique;* seulement elles peuvent se montrer sous une forme aiguë ou *hypersthénique;* mais alors encore, il faut se garder d'affaiblir les malades, au contraire, les tonifier. Voilà pourquoi les alcaloïdes défervescents sont si utiles dans ce cas.

croyons pas qu'on peut prescrire une alimentation stimulante, ainsi que cela ne se voit que trop souvent, à des sujets leuco-phlegmasiques fébricitants, scrofuleux, goutteux, à de jeunes filles ou à de jeunes femmes affectées de chlorose et de tant d'affections à fond phlogistique, et qui ont le masque trompeur de l'asthénie (1). Ici, d'ailleurs, il y a non-seulement contre-indication, mais répugnance instinctive, intolérance. Nous sommes encore convaincu que si la généralité des cures qu'on va demander aux eaux minérales (*Arcana Dei miraculis plena*) ne fournissent pas les résultats qu'on serait en droit d'en attendre, c'est par suite du régime trop confortable, en quantité et en qualité, suivi conjointement. Sans aucun doute, tous les patients se croient faibles et s'accordent d'ordinaire à accuser la faiblesse d'être la principale cause de leurs maux, mais qu'on interroge chez eux le rhythme des fonctions morbidement affectées, qu'on examine chez ceux qui succombent, les lésions cadavériques, et l'on se convaincra facilement que, malgré les apparences trompeuses, l'*hypersthénie* constitue en réalité le fonds commun de leur condition pathologique (2).

Quant à la question de principe, il est vrai de reconnaître — ainsi que d'ailleurs nous venons de le dire — que la généralité des patients soumis au régime *tonique*, *hémostatique* et *reconstitutif*, sont faibles physiologiquement et que la prescription d'une alimentation et de boissons stimulantes a le spécieux avantage de sembler répondre à une indication rationnelle; mais il y a accès ou paralogisme qui trop fâcheusement domine la pratique et qui doit être combattu. Les malades sont faibles, dit-on? Sans doute, parce

(1) Tout en admettant qu'il faille dans le régime des maladies de forme sthénique, de grands ménagements, on ne saurait nier qu'un régime débilitant ne présente de grands dangers lorsque, au fond, il y a affaiblissement du sang. C'est la diète qui fait que ces maladies se prolongent et tournent à la consomption, par une sorte de cercle vicieux qui se termine par la mort. N'est-ce pas l'histoire des phthisiques? Parce qu'ils brûlent, on les soumet à un régime fade, partant indigeste, et on détermine aussi une diarrhée colliquative, tandis qu'un régime corsé la préviendrait. Nous renvoyons au « Traité du régime dans les maladies aiguës ».

(2) L'assertion de l'auteur est démentie par ce fait : que les seuls malades qui se trouvent bien des eaux minérales, sont ceux qui mangent. C'est même la seule qualité de ces eaux : de relever les fonctions nutritives. Nous ne parlons pas de la cure morale, des distractions, qui font une diversion salutaire à la visite journalière du médecin, ce triste pourvoyeur de la mort quand il ne comprend point son rôle. Il y a beaucoup de malades qu'on laisse mourir par excès de précautions.

qu'ils sont malades? Mais bien évidemment ils ne sont pas malades parce qu'ils sont faibles, par la raison que la faiblesse pathologique est l'effet d'une condition organique qui reste toujours à préciser et qui, dans la généralité des cas, est à fond hypersthénique (1).

D'autre part, s'il est prouvé — ainsi que cela ne fait pas doute — que le principe de l'action dynamique du fer et du quinquina est hyposthénique, il y a également indication, dans la prescription du régime hygiénique coadjuvant, de le régler de manière qu'il n'aille pas à l'encontre de ce principe : *Vis aucta fortior* (2).

Pour le physiologiste, comme pour le clinicien, l'effet ultime de tout traitement—par cela même qu'il vise à détruire la condition pathologique—sera toujours le retour de la force fonctionnelle, temporairement enchaînée par la maladie. A ce titre, tout traitement, *hypersthénisant* ou *hyposthénisant,* peut être, métaphoriquement parlant, qualifié *tonique, corroborant, reconstitutif,* puisque son objet est toujours, en fin de compte, de ramener la santé, sans laquelle il n'y a ni *lois,* ni *force,* ni *vigueur* (3).

Mais s'il est constaté — ainsi que nous croyons l'avoir démontré — que les maladies régnantes, sous notre *constitution médicale,* ne diffèrent des maladies de la constitution précédente, que par une différence d'intensité dans les phénomènes, d'une même condition pathologique, fondamentale, il en découlerait cette conséquence : que le régime hygiénique et diététique institué de nos jours, est antiphysiologique, attendu qu'il est en opposition formelle avec les indications que comporte la nature du changement accompli dans le caractère dynamique de ces maladies (4).

(1) Il serait plus exact de dire « *à forme hypersthénique* ». Comment pourrait-on admettre la force chez un individu qui est rivé au lit? Mais il a la fièvre, il délire, il a des convulsions? Tout cela est si peu de la force, que les stimulants font cesser ces symptômes; la preuve, le délire des ivrognes.

(2) En politique on dit : « L'union fait la force »; mais il est plus exact de dire que le fort doit soutenir le faible. Ainsi il faut nourrir les malades tant que l'état de leur digestion le permet. Si les fébricitants doivent être tenus à la diète, c'est que chez eux les fonctions digestives sont toujours troublées; mais plus vite on dissipera ce trouble, plus vite on pourra les nourrir, c'est-à-dire plus vite aussi la maladie se dissipera.

(3) Il faut retourner la proposition et dire : sans ton, sans force, sans vigueur, pas de santé.

(4) C'est-à-dire que l'auteur affirme, d'une part, que les maladies régnantes sont devenues asthéniques par suite du changement survenu dans la *constitution médicale,* et, d'autre part, que la con-

Notre conclusion est donc : que le changement opéré, d'une époque à l'autre, dans la *constitution médicale*, au cours du siècle actuel, ayant porté sur une *différence d'intensité* dans les phénomènes d'une même condition pathologique à fond *hypersthénique*, comportait, non une révolution dans la méthode thérapeutique, mais une simple réforme dans les procédés d'une même méthode curative, *hyposthénisante* en principe (1).

L'École contemporaine a commis, en procédant ainsi qu'elle l'a fait, une erreur de méthode dont l'histoire de la médecine offre de mémorables exemples. Il pourrait être opportun, au point de vue scientifique, de rechercher la cause de cette erreur, mais il pourrait paraître téméraire, au point de vue pratique, de vouloir en poursuivre les conséquences.

Enfin nous croyons que c'est bien à tort qu'on se complait à faire aux générations actuelles une réputation de décadence physique, qui constituerait une véritable infirmité nationale, contrastant avec le bien-être de notre époque (2). Nous opinons, au contraire, que nos générations sont aussi valides que leurs aînées dans la carrière du siècle courant; que nous jouissons même d'une constitution physique et médicale plus avantageuse que la leur, puisqu'il est prouvé que le caractère dynamique des maladies régnantes, a réellement perdu de l'intensité qui lui était propre à

dition pathologique fondamentale de ces maladies étant la même que celles des maladies antérieures, il faut leur opposer le même traitement et le même régime. C'est là comme on voit, non un paralogisme, mais un illogisme,

(1) L'auteur confond toujours, la forme et le fonds et voit la maladie dans la réaction vitale qu'elle détermine. Il est évident que l'économie devant employer toutes ses forces contre l'agent morbide, s'affaiblit, comme une place forte attaquée par l'ennemi. Il faut donc hypersthéniser et non hyposthéniser le malade, le tonifier et non l'affaiblir. Sous ce rapport la dosimétrie a été une véritable révolution en thérapeutique, puisqu'elle nous a appris à tonifier sans affaiblir. En vain prétendrait-on que c'est une simple réforme pharmaceutique, puisque c'est surtout la jugulation des maladies qui la domine.

(2) L'auteur est par trop utopiste : l'accroissement de bien-être n'est que pour quelques-uns; et on peut dire que beaucoup sont appelés, et peu élus. L'égoïsme est le chancre qui ronge la société actuelle, et le socialisme le fer rouge qu'on veut y opposer. Hélas ! il ne fait qu'élargir et approfondir la plaie ! Quand on aura donné à la classe ouvrière le *res parca domi* du poëte, au lieu du *res nulla*, on pourra dire que le bien-être est général. Jusque-là, il y aura décadence physique croissante, qui fera l'opprobre de notre civilisation. Comment prétendre qu'il n'y a pas dégénérescence physique quand nous voyons les tailles rester au-dessous de la moyenne, au point qu'il a fallu faire descendre le métré de la milice?

l'époque précédente. En propageant la croyance que nos générations sont déchues de leur constitution originelle , on cède à une tendance commune à toutes les époques — et cela est également vrai dans l'ordre moral qui porte à voir, dans les hommes et dans les choses, un mouvement rétrograde, alors que la civilisation est le plus manifestement en progrès. S'il en était d'ailleurs ainsi, si cette décadence était réelle, ce n'est plus le régime hygiénique qu'il y aurait à réformer, mais bien les mœurs mêmes du siècle.

Nous croyons plutôt à l'existence d'une loi élective, en vertu de laquelle les générations vont en s'améliorant, en se perfectionnant physiquement et moralement; et nous voudrions particulièrement être autorisé à le dire de la France, où, quoi que prétendent quelques esprits chagrins ou découragés, le fourreau et la lame sont encore en assez bon état. Nous n'entendons pas pour cela méconnaître l'effet physiologique et pathologique des perturbations sociales, mais simplement constater que les interrègnes passagers provoqués par les crises accidentelles, ne sauraient en rien changer le tempérament historique de la nation, ni modifier l'énergie vitale de la société (1).

L'on est donc conduit à se demander si les deux méthodes thérapeutiques rivales dont nous venons d'exposer et d'apprécier les procédés, tout en étant la conséquence d'un changement de la *constitution médicale,* ne seraient pas, quelque peu, l'effet de la mobilité de l'opinion. Nous pensons, tout au moins, pour notre part, que certaines exagérations dans les procédés de la méthode contemporaine expriment le besoin de réagir contre les excès de l'École physiologique. A une théorie trop absolue on en a opposé une autre, également trop absolue. C'est moins une doctrine nouvelle qu'une protestation contre un état de choses abusif. Mais cette protestation elle-même n'a-t-elle pas manqué le but en le dépassant? Il fallait une réforme dans les procédés d'une méthode

(1) Mais il faut pour cela, ainsi que l'a dit Hippocrate, des institutions vraiment républicaines, c'est-à-dire où tous puissent aspirer au même bien-être relatif et à la même dignité morale, et non l'exploitation de l'homme par l'homme.

et c'est une révolution qui s'est faite, accomplie dans la méthode elle-même. Or, un changement de méthode thérapeutique mérite la plus sérieuse attention. Voir professer sur les mêmes matières, à deux époques différentes et successives, des opinions en tout point opposées ou réputées contraires; voir appliquer dans un art qui touche à la santé et à la vie des hommes, des principes contradictoires, ne saurait être chose indifférente. La dignité de la science, aussi bien que les intérêts de l'humanité, veulent qu'une semblable question ne soit pas ajournée, mais qu'elle reçoive d'*urgence* une solution prompte et satisfaisante; aussi, très-pénétré de son importance, croyons-nous devoir en préciser les termes.

Cette question, par laquelle nous allons clore notre travail, peut se formuler ainsi : « La méthode appliquée dans l'étude des faits médicaux est-elle réellement scientifique? Question transcendante qui porte sur les principes constitutifs de la science elle-même, sous le véritable point de départ dans l'observation et l'appréciation des faits. Or, nous ne pensons pas être irrespectueux envers nos maîtres en déclarant que notre opinion est : que la médecine pèche en sa méthode d'observation par son point de départ même. Notre intention, tout au moins, est d'établir une entente sur cette question fondamentale, entente qui, une fois acquise, aura ce précieux avantage de la vérité démontrée, et de n'avoir plus à s'occuper des conséquences inhérentes.

La médecine, à l'exemple des autres sciences naturelles, a adopté les procédés de la méthode expérimentale dans l'observation et l'appréciation des faits ou phénomènes de sa compétence. Cette méthode part de l'hypothèse nécessaire de *causes* et de *forces*, par l'action desquelles on explique la production des phénomènes, et de l'admission des lois, c'est-à-dire de cette autre hypothèse naturelle et nécessaire : que chaque cause ou force manifeste, partout et toujours, son action par des effets parfaitement identiques. L'observation des phénomènes, la constatation des causes et de leurs lois, voilà l'objet de la science ou la science elle-même.

Toutes les sciences sont *dynamistes* et ne sauraient différer entre elles que par leur objet respectif; portant sur un autre genre de

phénomènes; présageant, par conséquent, l'intervention d'un autre genre de forces ou de lois. A ce titre, l'astronomie, la chimie, la physique, la biologie, constituent des sciences distinctes, parce que chacune d'elles prend pour point de départ, dans son observation et son appréciation, un autre genre de forces et de lois. Le point de départ de la biologie est dans l'hypothèse d'une force désignée sous le nom de *vitalité,* à laquelle elle rapporte la production des phénomènes organiques, et par l'action de laquelle elle les explique, les interprète scientifiquement, à quelque ordre qu'ils appartiennent, soit physiologiques, soit pathologiques, soit thérapeutiques. La détermination des lois régissant les phénomènes vitaux, quels qu'ils soient, voilà l'objet de la science médicale, comme l'application de ces lois à l'homme malade font l'objet de l'art médical.

L'*irréductibilité* des phénomènes physiologiques en phénomènes purement physico-chimiques, nécessite et légitime l'hypothèse de la vitalité. Les lois qui régissent les fonctions vivantes sont, effectivement, tout à fait différentes de celles qui président aux phénomènes de la matière inorganique; la différence est telle, que certaines forces chimico-physiques se taisent ou s'éclipsent en présence des forces vivantes. Mêlez de la paille et de l'eau, il en résultera un *magma* putride; les mêmes éléments dans l'estomac du cheval donnent du sang, et de même qualité que celui que peuvent produire d'autres substances assimilables. La mécanique, la physique, la chimie, qu'ont-elles de commun, par exemple, avec le phénomène de l'absorption? Nous expliquent-elles l'innocuité de l'introduction du *curare* dans l'estomac et la faculté élective dévolue à la fonction de cet organe? Vous perforez promptement un estomac de cadavre en y appliquant une substance corrosive, et jamais elle ne le perforera sur un animal vivant. La température de l'homme est invariable, soit sous la zone torride, soit sous la zone glaciale, alors que le mercure bouillonne ou se congèle dans le thermomètre. Nos organes résistent à une chaleur de 100 à 120° c. du milieu ambiant, tandis que la vie devient incompatible avec le surcroît de quel-

ques degrés de notre chaleur intérieure morbidement affectée (1).

La vérité est que la physiologie expérimentale se montre impuissante, aussi bien pour produire que pour expliquer les phénomènes vitaux par les lois de la mécanique, de la physique ou de la chimie ; qu'elle est obligée, de l'aveu des plus illustres de ses représentants, de reconnaître la différence essentielle, radicale, qui existe entre les lois des deux règnes organique et inorganique. L'hypothèse de la vitalité comme *déterminisme* des phénomènes organiques, est absolument indispensable, alors qu'on veut découvrir leurs lois, remonter à leurs causes, et les voir, en quelque façon, dans le principe même d'où elles sortent. Cette hypothèse est scientifique, car elle est variable par l'observation et l'expérience ; elle constitue une vérité première qui s'impose nécessairement au biologiste dans l'interprétation des phénomènes physiologiques; comme l'hypothèse de la gravitation, s'impose au physicien astronome pour l'interprétation des phénomènes célestes.

Sans cette hypothèse pas de science médicale possible. Or, les médecins, généralement d'accord sur la nécessité de prendre la vitalité comme point de départ d'une interprétation des phénomènes physiologiques, ne le sont plus alors qu'il s'agit d'interpréter les phénomènes pathologiques ou thérapeutiques, attendu que perdant de vue leur point de départ : la vitalité, ils font intervenir les forces chimico-physiques pour expliquer les effets de la maladie ou ceux du remède. Nous citerons entre autres, par exemple, la célèbre théorie pathogénique et thérapeutique de la

(1) L'auteur exagère l'indépendance des tissus vivants vis-à-vis des causes physiques et chimiques. Si l'estomac empêche l'action de certains venins ou virus, c'est par l'effet neutralisant de ses sucs propres. Les poisons corrosifs brûlent la muqueuse, tout comme un tissu privé de vie. Si la température de l'homme est, en moyenne, de 37° c., cette moyenne dépend en partie du milieu ambiant. La résistance à une haute température provient de l'évaporation, fait tout à fait physique; quant à la fièvre, si elle est mortelle, c'est par l'abaissement de la vitalité et non par ces quelques degrés de calorique en plus ou moins. Au reste, la nature cherche à soustraire les individus à cette action *déprédatrice* de l'air : aux nègres elle donne une peau épaisse et un enduit noir, afin de diminuer l'échauffement ou la carbonisation du sang ; aux animaux elle donne une épaisse fourrure. Quant aux hommes de l'extrême Nord, ils y sont arrivés accidentellement, par suite de l'esprit d'aventure, et c'est à leur industrie plutôt qu'à leur instinct qu'ils doivent de se soustraire à la rigueur du climat. Il est vrai que le genre de nourriture y aide beaucoup. Ainsi les Groenlandais, les Esquimaux, se nourrissent presque exclusivement de chairs huileuses, afin de fournir une plus grande somme de calorique extrinsèque. Ce qui est constant, c'est la loi de résistance vitale, si bien indiquée par Hippocrate.

chlorose, qui voit la maladie dans l'absence de fer et le remède dans la restitution de ce métal au sang. L'absence de fer physiologique est un fait important dans la chlorose, mais ce n'est pas la chlorose elle-même, c'est un de ses effets. Une altération qualitative ou quantitative des éléments constitutifs du sang, ne peut avoir sa source que dans une lésion des organes qui président à la sanguification et les fonctions élaboratrices et assimilatrices qui lui sont dévolues; il faut donc remonter plus haut pour interpréter le phénomène, c'est-à-dire vers la vitalité. La restitution du fer en défaut est un effet secondaire de l'action dynamique exercée par le remède sur la sanguification. Ce n'est pas en restituant le fer en défaut que le médicament opère, mais en ramenant la fonction troublée à son rhythme physiologique; ce qui le prouve, c'est que le fer n'est pas indispensable pour la guérison des maladies chlorotiques.

Assurément, nous n'entendons pas prétendre que les forces chimico-physiques n'interviennent pas dans les actes vitaux, mais bien que l'intervention de ces forces est dominée par un principe supérieur vers lequel il faut toujours remonter et d'où il faut partir pour interpréter les phénomènes dont l'organisme peut être le théâtre. C'est donc seulement en prenant le dynamisme vital pour point de départ qu'on peut réellement se rendre compte des phénomènes pathologiques et thérapeutiques. Cette voie d'interprétation a été depuis longtemps frayée par des investigateurs qui y ont fait les plus précieuses conquêtes : nous voulons mentionner ici les résultats remarquables fournis par les travaux des maîtres italiens, qui sont arrivés ainsi : à déterminer la loi des effets physiologiques et thérapeutiques des médicaments qui a son principe dans l'action *dynamique* et *élective;* — à découvrir la loi de *tolérance* ou de *capacité* médicamenteuse de l'organisme malade, et qui n'est autre que l'application à la thérapeutique du principe général de l'équivalence des forces; — à introduire dans les observations et l'analyse des faits cliniques et anatomo-pathologiques les procédés de la véritable philosophie inductive et expérimentale; — à poser les bases d'une toxicologie rationnelle fondée sur l'action dynamique des poisons et des contre-poisons; —

enfin à établir une terminologie et une classification naturelle et scientifique des médicaments. Il résulte, entre autres, de ces travaux, cette double conséquence, que l'observation et l'expérience tendent journellement à confirmer : à savoir, d'une part, ainsi qu'Hippocrate l'avait déjà reconnu, que le plus grand nombre des maladies qui conduisent à la mort, mettent l'organisme dans une condition d'excès des forces vitales (hypersthénie), et, d'autre part, que l'immense généralité des médicaments agit positivement et directement en déprimant le rhythme des forces vitales ou organiques (hyposthénie) (1).

C'est de ces principes, très-simples et démontrés par la vraie philosophie expérimentale, qu'est sortie la doctrine du contre-stimulisme, et c'est en suivant la même voie que, de nos jours, les médecins éminents de l'École française, devançant, en quelque sorte, leur époque dans la méthode d'observation et d'expérimentation, ont fait faire de réels progrès dans la connaissance des médicaments et sont également arrivés à des constatations confirmatives de cette doctrine du contre-stimulisme qui, dans un temps qui ne saurait être lointain, est appelé à renouveler la face de l'art et de la science médicale (2).

Nous croyons donc pouvoir conclure que si la médecine renonçant à son procédé *vicieux* dans l'observation et l'appréciation des faits pathologiques et thérapeutiques, — *veut bien* prendre franchement le vitalisme pour point de départ, elle acquerra l'impersonnalité (3) des autres sciences expérimentales, dont elle emprunte

(1) L'auteur confond toujours la réaction vitale avec sthénie, comme si une dépense quelconque laissait un individu plus riche. C'est cette erreur qui a fait tant de mal à l'humanité par la soustraction de ses forces au malade alors qu'elles lui sont le plus nécessaires, ou en l'abandonnant aux seuls efforts de la nature. Voyez le typhisé : s'il sort de la lutte, c'est épuisé, exténué ; souvent au prix de ses facultés intellectuelles. Les médecins expectants se donnent beau jeu en disant que c'est la marche naturelle de la maladie ; ce sont eux qui ont laissé les désordres se produire en ne faisant rien ou du moins rien d'efficace, rien qui mérite le nom de thérapeutique, car la diététique est impuissante dans ce cas.

(2) L'auteur se trompe : le contro-stimulisme qui n'était qu'un mode de débilitation de l'organisme malade, est mort de ses propres excès, tout comme le physiologisme, qui avait aussi la prétention de s'appuyer sur la physiologie.

(3) C'est précisément là ce que les prétendus princes de la science ne veulent pas, c'est-à-dire qu'elle soit impersonnelle. Il leur faut le *Magister dixit;* le :

Sic volo sic jubeo sit pro ratione voluntas.

exactement les procédés et de la prééminence desquelles elle n'aura plus à être follement jalouse. Fonder son *étiologie,* sa *symptomatologie,* sa *pathologie* et sa *thérapeutique* sur les principes du dynamisme vitaliste, voilà l'avenir de la médecine et de sa constitution scientifique.

LA DOSIMÉTRIE

PEUT SEULE RÉALISER LES VUES D'HIPPOCRATE EN MÉDECINE

Le mémoire que nous venons de commenter prouve — ainsi que nous en avons fait la remarque en commençant — que les lois posées par le père de la médecine sont encore à l'état de *desideratum,* que la dosimétrie seule peut réaliser.

L'auteur n'a eu garde de parler de notre méthode quoiqu'elle date d'avant 1870, et que son mémoire est de 1880. Peut-être que le dédiant à l'Académie de médecine, il a eu peur de *parler de corde dans la maison d'un pendu.*

Mais là n'est pas la question : elle est dans l'unification de la médecine. Tant que celle-ci sera abandonnée aux fluctuations des systèmes, elle sera comme ces méduses que la mer apporte sur ses vagues et qui viennent s'échouer sans vie sur le sable de la grève.

Après deux mille ans de vaines discussions, la médecine en est encore à son point de départ, c'est-à-dire qu'elle cherche sa voie. Alors que les sciences naturelles ont dégagé la plupart de leurs problèmes de l'inconnu, elle s'est embourbée de plus en plus dans le marais malsain de l'anatomie pathologique; elle a créé ou laissé naître des lésions qui n'existaient pas avant; elle a fait ce que le

docteur A. Latour a nommé — à juste titre — une « inutile histoire naturelle ». Au lieu d'être une science bienfaisante, elle a été un art malfaisant, oubliant le précepte du père de la médecine : « *Primo non nocere.* »

Mais ce précepte lui-même a été nuisible en créant l'expectation en médecine, c'est-à-dire le nihilisme né des excès de la polypharmacie.

De thérapeutique, il n'en était pas question, car on ne saurait donner ce nom à la diététique qui fait la base du traitement des médecins expectants.

L'homœopathie (quoique partie d'un principe erroné) fut comme un éclair dans ce chaos, mais aussi comme le commencement d'un déluge universel. Les substances les plus énergiques disparurent dans cet infinitisme qui ne connut plus de bornes, au point de faire douter de la matière elle-même. Il n'y a plus que la foi, — non la foi qui sauve, mais celle qui se trompe elle-même.

Maintenant que veut la dosimétrie?

Elle veut rentrer dans la voie indiquée par le père de la médecine : « *Quo tendit natura eo ducenda.* » C'est-à-dire la conduire, au lieu de se laisser conduire par elle — comme l'aveugle par son chien. Elle veut que les maladies soient arrêtées dès leur début, au lieu de les abandonner à leur marche désordonnée — si improprement appelée naturelle.

Elle veut que le remède soit proportionné au mal ainsi qu'aux forces du malade, qu'il s'agit de ne pas laisser s'épuiser dans une lutte inégale.

Voilà pourquoi elle emploie toujours les *hypersthénisants* et jamais les *hyposthénisants*.

Les saignées, les évacuants, sont pour elle des moyens auxiliaires et non des moyens principaux.

Son cheval de bataille, c'est la strychnine, parce que de tous les agents excito-moteurs, c'est le plus puissant, le seul qui ne manque jamais ses effets.

Elle n'admet point la spécificité des maladies, pour la raison que

leur cause première est inconnue; mais leur malignité, c'est-à-dire la dépression plus ou moins grande de la vitalité.

Son étiologie, sa symptomatologie, sa thérapeutique, sont fondées sur le dynamisme vital, non pour le diminuer, mais pour l'augmenter.

Elle ne se targue point d'une vaine science, c'est-à-dire de ce que seront les maladies *confirmées;* mais elle cherche à les prévenir.

Elle va droit aux symptômes, c'est-à-dire aux souffrances du malade, et cherche à le soulager, la seule manière pour le médecin d'avoir sa confiance.

Est-ce à dire que pour elle la science n'existe point?

Nullement, puisqu'elle s'appuie sur l'anatomie et la physiologie, afin de reconnaître les points de départ des symptômes, ainsi que leur nature.

Dans le doute, elle se sert des médicaments eux-mêmes comme pierre de touche; mais jamais elle n'agit en aveugle.

C'est cependant un reproche que lui font ses adversaires : les allopathes et les homœopathes.

Ils lui reprochent de n'avoir point de loi, comme si les lois des *contraires* et des *semblables* n'étaient de pures imaginations.

Comment, en effet, assurer le *contraire* ou le *semblable* d'une chose qu'on ignore?

La maladie existe-t-elle comme *entité* ou simplement comme un état symptomatique? Dans la première supposition, qu'aura gagné le malade à voir son mal substitué à un autre?

Au reste, les disciples de Hahnemann le comprennent, puisqu'ils donnent leurs médicaments purement pour la forme.

Ce dont ils se défendent surtout, c'est d'instituer un traitement purement symptomatique. En 1846, le Congrès central homœopathique, réuni en Allemagne, chargea les docteurs Wolf et Rummel de formuler une profession de foi dont nous extrayons les passages suivants : « On a pu conclure de certaines phrases de l'*Organon*, que Hahnemann avait un diagnostic et un traitement purement symptomatiques. Quoi qu'il en soit, nous protestons

contre cette assertion qui serait le tombeau de la science et ouvrirait la voie à un empirisme grossier..... C'est à tort qu'on accuse les homœopathes de confondre le symptôme avec la maladie, de prendre l'une pour l'autre. Une telle manière de voir aurait de graves inconvénients.

» L'ensemble des symptômes est l'image extérieure reflétée de la maladie.

» Cette image extérieure n'est pas la maladie; elle ne la fait pas même connaître complétement..... Nous protestons contre l'assertion généralement produite : que les œuvres de Hahnemann sont encore l'exacte et complète expression de la doctrine homœopathique. Quelle que soit notre vénération pour le fondateur de notre École et nos sentiments de reconnaissance pour les nombreuses vérités et les principes *positifs* que nous lui devons, son autorité ne saurait pas davantage nous arrêter dans la voie du progrès et d'une sage critique, que les doutes théoriques et les méchants pamphlets de nos adversaires. »

Dès 1850, le docteur Tissier écrivait : « La doctrine de Samuel Hahnemann peut se diviser en deux parties : la pathologie et la thérapeutique. Terme pour terme, l'une comprend ses *erreurs*, l'autre ses *vérités;* de telle sorte que dire « *pathologie* ou *erreurs* de Hahnemann, c'est dire la même chose. Il y a, par conséquent, dans cet ensemble qu'on appelle *homœopathie, l'hémisphère des erreurs* et *l'hémisphère des vérités.* » Les vérités thérapeutiques dues à Hahnemann, sont la matière médicale pure, la *loi de similitude* et des *doses infinitésimales.* »

Quant à la *matière médicale pure,* on ne saurait nier les services rendus par le grand prêtre des doses infinitésimales à la pharmacodynamie, et s'il ne s'était jeté dans des abstractions, c'eût été lui qui aurait accompli la grande réforme de la thérapeutique, et nous n'eussions eu qu'à arborer franchement son drapeau. Mais nous ne l'avons pas fait, parce que nous ne voulions pas le suivre dans l'*hémisphère d'erreurs,* et que quant à l'*hémisphère de vérités,* il ne nous offrait rien de tangible, rien sur quoi nous appuyer.

Si nous faisons ici ces remarques, c'est parce qu'on a voulu

voir dans la dosimétrie une contrefaçon de l'homœopathie ou plutôt un Hahnemannisme déguisé.

C'est parce que la dosimétrie ne s'appuie sur aucun principe *à priori* et qu'elle est entièrement expérimentale qu'elle a été acceptée par tous les praticiens désireux de sortir de la vieille ornière. La médecine, dès lors, est rentrée dans sa voie naturelle, celle indiquée par le père de la médecine, c'est-à-dire le dynamisme physiologique.

Ni l'allopathie, ni l'homœopathie ne pouvaient plus convenir à notre siècle positif : l'une était le « pavé de l'ours », l'autre, le « mythe » de la fable.

Il fallait une médecine précise, un « art », et non une science d'augures, ainsi que le dit Hippocrate, dans son livre des *Prédictions :* « On parle de beaucoup et de fréquentes prédictions des médecins, qui sont belles et véritablement surprenantes. Je n'en ai jamais fait de pareilles, ni n'en ai vu faire.

En effet, n'est-ce pas une « prédiction surprenante » que ces effets des médicaments soi-disant homœopathiques, que personne n'a vus et qu'on admet cependant comme réels? Et n'était-ce pas traiter par trop cavalièrement son public que lui dire : « Prenez! Ceci est un médicament », quand, en réalité, il n'y a rien « dedans »?

Parce que nous nous sommes servi de la forme granulaire pour nos médicaments dosimétriques, on a prétendu que c'était de l'homœopathie; mais cette forme est bien antérieure à Hahnemann. Nous avons donc pris notre bien où nous l'avons trouvé.

Au lieu de se livrer à ces insinuations, il eût été plus simple de s'assurer par soi-même du contenu de nos granules, ce qui était facile, puisque chacun de nos médicaments a ses caractères propres, tant objectifs que subjectifs.

Quant au reproche de mercantilisme qui nous a été également fait par nos adversaires, nous le méprisons, non pour la chose en elle-même, mais pour la méchante interprétation qu'on en a donnée (1).

(1) Il ne faut pas, comme on dit, « parler de corde dans la maison d'un pendu »; de même les

En créant, à Paris, un établissement pour la préparation de nos médicaments dosimétriques, nous avons voulu garantir notre méthode contre les fraudes qui existent en pharmacie, tout comme dans les autres branches de commerce (ceci soit dit sans accuser nos confrères les pharmaciens, car ils ont subi, tous les premiers, le tort de ces sophistications, en voyant diminuer la confiance du public dans leurs préparations).

Que serait-il arrivé si les effets des remèdes dosimétriques ne s'étaient pas réalisés? C'est que personne n'y aurait eu confiance et que nous-même nous eussions passé pour un insigne charlatan. Il nous fallait donc pouvoir garantir nos médicaments; et nous ne le pouvions qu'en nous en réservant la surveillance. Nous avons donc dû faire choix d'un pharmacien à nous, afin de pouvoir, en tout temps, contrôler ses préparations. Nous avons également voulu nous assurer que ses produits chimiques fussent purs et d'une provenance sûre.

Était-ce une précaution superflue? La réponse à cette question se trouve dans le beau livre de MM. Chevalier de Baudrimont (*Dictionnaire des altérations et falsifications des substances alimentaires et médicamenteuses*, etc.).

Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici quelques-unes de ces falsifications portant sur les médicaments les plus importants: les alcaloïdes.

Morphine. — Elle est rarement pure, puisqu'elle contient du phosphate de chaux. — On a livré au commerce de la morphine renfermant jusqu'à 30 p. c. de ce sel.

Sulfate de quinine.—On le falsifie avec une foule de substances: acide borique, carbonate de chaux et de magnésie, phosphate, sulfate de soude et de magnésie, azotate de potasse, sulfate de chaux, salicine, phloridzine, acide salicylique, salicylate de soude ou de potasse, etc., etc.

pharmaciens ne doivent pas parler de désintéressement, eux qui se font payer cent pour cent au-dessus de sa valeur la plus méchante drogue; à preuve le proverbe : « Compte d'apothicaire ». Les médecins aussi ne font pas leurs visites *pro Deo*. Quant à nous, nous croyons que notre mercantilisme, si mercantilisme il y a, est utile aux médecins et aux malades, puisqu'il leur fournit des médicaments consciencieusement fabriqués.

Aconitine. — Elle diffère d'après les diverses espèces d'aconit dont elle est tirée, principalement de l'aconitine lycoctonum ou aconit *tue-loup;* du Delphinum elatum. De là, les diverses espèces d'aconitine du commerce, sur l'action desquelles on ne peut compter.

Vératrine. — Elle n'est pas toujours suffisamment purifiée et renferme divers principes minéraux.

Digitaline. — On vend comme telle une digitaline sans digitale (Homolle et Quevenne) ou celle qui en contient renferme également du tannin qui en neutralise les effets.

Hyosciamine. — Rien de plus inconstant dans ses effets que le produit vendu sous ce nom, ce qui explique son bon marché, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus cher, puisqu'il y va de la santé et quelquefois de la vie.

Strychnine. — On y mêle du sulfate de chaux, de la magnésie, de l'amidon, des sels d'une valeur très-minime. Comment dès lors compter sur ce médicament énergique que nous avons dit devoir être le cheval de bataille du médecin?

Cicutine. — La ciguë (grande ciguë ou ciguë maculée) a été trouvée mélangée avec la ciguë vireuse ou cicutaire aquatique (*Cicuta virosa*), la petite ciguë (*Æthusa cynapium*), le cerfeuil (*Scandix cerefolium*), le persil (*Apium petroselinum*), le cerfeuil sauvage (*Chærophyllum sylvestre*), le cerfeuil bulbeux (*Chærophyllum bulbosum*), le cerfeuil musqué (*Scandix odorata*), la phellandrie aquatique (*Phellandrium aquaticum*), etc.; comment alors compter sur la *cicutine amorphe,* qui n'est le plus souvent qu'un composé indigeste?

D'autres alcaloïdes n'existaient point dans le commerce, entre autres, la *quassine*, ainsi que feu le docteur Gubler nous l'a déclaré à nous-même. D'ailleurs le bois et l'écorce du *Quassia amara* sont quelquefois remplacés par le bois et l'écorce du *Rhus metopium.* La râpure de quassia que l'on trouve dans le commerce est très-rarement pure; ce n'est, le plus souvent, qu'un mélange de divers *bois,* n'ayant aucune de ses propriétés et qualités. Comment s'y fier?

Caféine. — Ce médicament, si précieux, n'existe, le plus sou-

vent, dans le commerce que de nom; et d'ailleurs on sait quels mélanges et quelles fraudes on fait subir à la précieuse fève d'Arabie.

Si des alcaloïdes nous passons à d'autres agents pharmaceutiques, que de sophistications nous y constatons!

Le *kermès* est additionné de peroxyde de fer, ou falsifié avec des terres argileuses, telles que l'ocre, la sanguine, la terre sigillée, le bol d'Arménie; avec de la brique pilée, le soufre doré d'antimoine, le verre pilé (!), le crocus d'antimoine, la litharge (un violent poison!); enfin, avec des poudres végétales, telles que le santal rouge, le campêche, le bois d'Inde.

Le *calomel* est falsifié avec des carbonates de plomb et de chaux, du phosphate et sulfate de chaux, avec de la silice, etc.

Le *sublimé corrosif* ou le *bi-chlorure de mercure* est falsifié avec l'arsenic blanc, le sulfate de baryte, le sulfate de potasse, le sulfate de baryte, etc.

Le *bismuth* du commerce (décoré du nom de *magisterium*) contient de l'arsenic, du soufre, du cuivre, du plomb, de l'antimoine : faut-il s'étonner qu'il donne lieu à tant d'empoisonnements?

L'*iode* — ce roi des métalloïdes — est mélangé de poudre de charbon, de sable, d'ardoise pilée, de peroxyde de manganèse, de sulfure de plomb, de plombagine ou graphite, de battitures de fer, de chlorures de calcium et de magnésium, de bitartrate de potasse : faut-il s'étonner de l'inconstance et de la nocuité de ce médicament?

Les *iodures de mercure* sont falsifiés avec du sulfate de baryte, avec le cinabre, le minium, etc.

Nous ne pousserons pas cette énumération plus loin : ce serait à effrayer de la pharmacie. Non que nous voulions impliquer les pharmaciens dans ces fraudes; mais elles ont lieu à leur insu.

Nous sommes loin du temps où la pharmacie était une science; malheureusement, elle est devenue un métier. Et cependant, certains pharmaciens se posent en arbitres des médecins! Ayant

l'oreille du public, ils y insinuent tout ce qui peut servir leur intérêt ou leurs rancunes. Pour eux, les médecins dignes de ce nom, ce sont ceux qui prescrivent le plus (et le plus mal, car quoi qu'on dise qu'erreur ne fait pas compte, c'est toujours bon compte pour eux, puisque une mauvaise drogue doit être remplacée par une autre; ce qui fait leur profit).

Nous n'aurions pas fait ces remarques, si les pharmaciens qui se sont opposés à la dosimétrie ne nous y avaient forcé.

Un autre motif qui nous a obligé à avoir un préparateur particulier, c'est le Codex officiel. On sait que ce dernier fait loi; or, que ses prescriptions soient bonnes ou mauvaises, il faut les suivre. C'est ainsi que le docte Aréopage qui a présidé à ses décisions, n'admet que les pilules et les granules faits au pilulier, c'est-à-dire avec un *adjuvant :* le plus souvent un extrait inerte, ce qui les rend insolubles.

Avec des pilules banales, il y a peu d'inconvénients, puisque, la plupart du temps, elles sortent du corps comme elles y sont entrées, mais quand il s'agit d'agents actifs, il peut y avoir accumulation, c'est-à-dire empoisonnement. Cela arrivait souvent avec les extraits alcooliques, surtout de digitale, d'aconit, de jusquiame — nous pourrions citer de nombreux exemples. De sorte que traiter les alcaloïdes tirés de ces plantes de poisons, c'est, comme on dit vulgairement, se mettre le doigt dans l'œil.

Depuis plus de dix ans que les médicaments dosimétriques sont en usage, nous défions nos adversaires de citer un *seul* accident sérieux : au contraire, la plupart ont prétendu qu'il n'y avait rien, parce que leur action est purement physiologique, tandis qu'avec les médicaments composés il y a constamment perturbation de l'économie, ainsi que l'indique le nom même d' « allopathie ».

D'autres ont soutenu que nos médicaments sont d'affreux poisons, et ils ont été jusqu'à appeler sur les médecins qui en font usage, la rigueur des lois. Nous citerons le fait suivant qui édifiera nos lecteurs à ce sujet :

Un enfant était *in extremis* et par conséquent n'avait pu prendre qu'un ou deux granules de strychnine qu'un médecin dosimètre

avait prescrit, les autres étant restés dans le tube. Un médecin que le hasard avait amené par là et que la mère de l'enfant moribond avait prié d'entrer, ayant lu sur le tube le nom du médicament, eut l'imprudence de laisser sortir de sa bouche le mot « poison »; il n'en fallut pas davantage pour que l'imputation d'empoisonnement se répandît dans tout le village, au point que la justice crut devoir intervenir.

Devant un pareil système d'insinuations la pratique de la médecine devient impossible, et il faut renoncer à tout progrès, car qui voudrait en prendre la responsabilité?

Heureusement que le tribunal a eu plus de bon sens que le médecin... inconscient (car nous le supposons de bonne foi) et qu'il a renvoyé de la plainte le médecin qui n'avait fait que son devoir.

Et maintenant que nous nous sommes expliqué franchement, nous demanderons à tout médecin honnête, si notre conduite dans la grande réforme de la thérapeutique, est digne de blâme ou d'éloge. En tout cas, nous ne méritons

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Nous n'avons fait que ce que tout autre eût pu faire en notre place; seulement, nous nous sommes trouvé dans des conditions plus favorables, étant indépendant de la clientèle, c'est-à-dire qu'on ne pouvait nous prendre par la misère, comme c'est l'histoire de la plupart des innovateurs.

Ah! si, comme Papin et Bernard de Palissy, nous avions été obligé, dans notre entreprise, de manger jusqu'à notre dernier sou, de vouer notre femme et nos enfants à la faim, peut-être que ces mêmes adversaires qui aujourd'hui nous jettent la pierre, se seraient cotisés pour... nous plaindre. Mais, grâce au Ciel! nous avons pu leur épargner ces larmes de crocodile, et nous en sommes heureux. Nous avons pour eux que de la pitié, car leur dépit doit être grand de voir qu'ils ont usé leurs dents sur la lime de la calomnie. Ils n'ont, dorénavant, qu'à ôter de leur enseigne, le « Serpent », réservant seulement la queue : *In cauda venenum.*

DOCUMENTS

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE LA DOSIMÉTRIE

Quoique l'École ait fait à la dosimétrie la guerre du silence, quelques voix autorisées se sont fait entendre pour la soustraire à ce qu'on croyait sa mort prématurée. Ce sont ces voix que nous allons faire entendre ici, afin qu'on ne rende point toute une génération responsable d'un obstacle au progrès.

OPINION DE FEU LE DOCTEUR MARCHAL (DE CALVI).

M. le professeur Burggraeve a adressé à tous les journaux de médecine, une note sur la médecine dosimétrique et en a demandé la discussion. Si, en effet, il y a lieu de discuter sur quelques points, l'ensemble des vues mérite toute l'attention des praticiens. Il ne faut pas s'arrêter au mot « *Médecine dosimétrique* », qui pourrait donner l'idée d'une réforme générale. Il y a eu, par exemple, une *Médecine physiologique* ; il y a une méthode *dosimétrique*. Ainsi ramenée à ses proportions, l'œuvre du professeur de Gand *reste considérable !*

En attendant la discussion, j'ai demandé des faits, des observations à M. Burggraeve, qui a bien voulu me les promettre.

Malheureusement, le docteur Marchal (de Calvi) est mort peu de temps après avoir fait paraître cette note dans son journal *la Tribune médicale,* il n'a donc pu prendre connaissance des faits qui ont afflué de toutes parts pour affirmer la vitalité de la doctrine nouvelle; sans cela, nous eussions trouvé en lui un juge équitable et non un opposant systématique, comme l'ont été et sont encore tant de journalistes qui ne comprennent point qu'ils ont un devoir à remplir : celui d'éclairer le public.

Cette note prouve en effet que nous n'avons pas reculé devant la publicité. Mais le silence de la presse nous a été plutôt favorable, d'après le proverbe : « Qui ne dit rien consent. » Quant à l'École, elle avait un motif de se taire : on ne contribue point à sa propre démolition.

Paris, 24 avril 1872.

Mon cher et très-estimé Confrère,

J'ai reçu votre très-intéressant opuscule sur la dosimétrie des médicaments. Je suis tout à fait sympathique à vos idées et ne perdrai aucune occasion de les faire valoir.

JULES GUÉRIN.

On voit que le savant publiciste — qui a été pour la médecine ce que Émile de Girardin a été pour la politique — a parfaitement saisi le sens de la réforme, c'est-à-dire la « *dosimétrie des médicaments* ». On a critiqué cette dénomination croyant y voir une médecine nouvelle. Mais on ne change pas la nature, par conséquent la médecine, qui n'est que l'application de ses lois au traitement des maladies, c'est-à-dire la restitution de l'état normal. Il faut donc voir uniquement dans le mot « *dosimétrie* » l'adaptation exacte, adéquate du ou des médicaments à l'état symptomatique ou souffrances des malades.

LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE ET L'ALLOPATHIE.

Une solennité scientifique qui ne saurait passer inaperçue vient d'avoir lieu à Gand. M. le professeur Burggraeve, déférant à la demande de ses anciens élèves, vient d'exposer, dans une réunion qui comptait un grand nombre d'étudiants en médecine et de praticiens, les bases fondamentales de la réforme à laquelle il a donné le nom de « *médecine dosimétrique* ».

Le mot « dosimétrie » dit ce que la nouvelle méthode veut, c'est-à-dire la juste appropriation du remède au malade et à la maladie : ni plus ni moins; mais toujours selon le vœu et le sens de la nature. L'ordre matériel, pas plus que l'ordre social, n'a besoin de secousses violentes pour guérir. Quand ce principe sera bien compris, il y aura moins de maladies — et moins de révolutions.

La médecine *dosimétrique* est donc, non-seulement un système médical, mais aussi une réforme pharmaceutique. Aux yeux de tout homme clairvoyant, la nécessité de cette réforme était évidente. Il y a longtemps que les pauvres malades se plaignent — et non sans raison — de nos drogues nauséabondes et de nos sirops écœurants. Nous avons tous pu constater avec quelle répugance certaines natures acceptent nos remèdes, et l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons souvent de médicamenter de jeunes enfants. Pour beaucoup de malades, le remède ajoute aux ennuis de la maladie. Le succès de l'homœopathie dans les classes élevées, tient.

pour une grande part, à sa médication si simple, si facile, mais nous ajouterons si illusoire.

A diverses reprises, la médecine allopathique s'est efforcée de déguiser sous des enveloppes gélatineuses, la mauvaise saveur de ses médicaments; mais tous ne se prêtent pas à cet enveloppement, dont les estomacs délicats sont, du reste, incommodés. Cette tentative qui ne sut ni se généraliser, ni s'établir sérieusement, prouve du moins que M. Burggraeve ne s'est pas seul aperçu de la forme désagréable sous laquelle nous employons nos remèdes. Si la répugnance qu'inspirent les médicaments ne constitue pour quelques personnes qu'une question de dégoût, il n'en sera pas de même de cette autre accusation lancée par M. Burggraeve et qui a atteint au cœur notre système thérapeutique. C'est l'incertitude dans laquelle nous nous trouvons souvent de l'action de nos remèdes, de la dose qu'en ingère le malade dans un temps donné et des effets qui vont se produire. Je m'explique :

Le règne végétal fournit à la thérapeutique ses armes les plus puissantes; mais, selon leur fraîcheur ou leur ancienneté, le lieu et le temps où on les a récoltées, suivant le mode de préparation auquel on les soumet, les plantes vous donnent des produits différents en quantité ou qualité et en énergie. Les infusions, décoctions, extraits, teintures éthérées ou alcooliques qui renferment les principes actifs *simples* (jamais mot ne fut plus mal choisi, puisque les plantes sont des composés fort complexes), auront donc une puissance et produiront à l'insu du médecin des effets fort différents et souvent dangereux.

Je disais que le praticien ignore la dose du principe actif ingérée par le malade en un temps donné. En effet, que le médicament soit administré par gouttes ou cuillerées, chaque goutte, chaque cuillerée renferme une quantité variable du remède. « Se ressembler comme deux gouttes d'eau » est un dicton plus populaire que vrai; il n'y a rien qui, sous le rapport du volume et du poids, ressemble moins à une goutte d'eau qu'une autre goutte d'eau. Les gouttes d'un même liquide varient selon la forme de la bouteille, sa grandeur, la forme du goulot et de son rebord, la quantité du liquide contenu dans la fiole et la rapidité avec laquelle on laisse tomber les gouttes. Vingt gouttes versées dans les conditions variables que je viens d'indiquer, donnent un poids oscillant entre 1 gramme 65 centigrammes et 3 grammes et 40 centigrammes. C'est-à-dire que dans les circonstances données, le malade ingurgite trois fois plus de médicaments que son médecin n'avait l'intention de lui faire prendre.

Si on donne le remède par cuillerées, autre incertitude : tantôt le principe actif se trouve précipité par son poids au fond de la bouteille, tantôt, au contraire, il surnage sur le liquide qui lui sert de véhicule; d'autre fois, enfin, il est complétement détruit par fermentation ou décomposition directe. Il faudrait, pour être sûr du résultat, que la bouteille fût renouvelée chaque jour et que le mélange fût fait de telle sorte qu'il n'y entrât point de principes incompatibles; or, c'est ce qui n'est pas possible avec les préparations complexes de la polypharmacie. Enfin, la capacité de la cuiller n'est évidemment pas toujours la même.

Je disais qu'il existe parfois une certaine incertitude dans l'esprit du médecin sur l'effet que va produire le remède prescrit par lui : cela tient, pour une large part, à la complexité des agents employés en allopathie. Un grand nombre de substances renferment des principes multiples dont les effets se contrarient mutuellement.

Ainsi, pour prendre un exemple frappant, nous citerons l'opium dont l'usage est journalier; or, l'opium est une substance des plus complexes; différents principes d'une rare activité le constituent; mais loin d'agir dans un but commun, ces principes produisent des effets opposés : tandis que les uns calment, les autres convulsivent.

Ce qui est vrai pour l'opium, l'est également pour une foule d'autres substances dont la complexité amène le résultat que le praticien n'attendait ni ne se cherchait.

La réforme du professeur de Gand repose donc sur les bases les plus rationnelles. La médecine dosimétrique n'emploie que les principes actifs des médicaments ; elle n'a d'autres agents que les alcaloïdes, les sels, et tous ces produits dont la chimie nous a dotés depuis quelques années. En n'usant que de principes fixes, constants et chimiquement purs, le praticien n'éprouve aucune incertitude sur la puissance du médicament qu'il administre ; tandis qu'une foule de circonstances impriment une énergie variable aux infusions, décoctions, extraits, teintures, les médicaments dosimétriques restent toujours identiques et inaltérables ; avec eux plus d'effets complexes qui troublent la marche de la médication ; plus de ces antagonismes d'action qui déroutent les praticiens : tout est prévu, nettement défini (1).

Les médicaments dosimétriques s'administrent sous forme de granules dont l'ingestion est des plus faciles; une légère couche de sucre les enrobe et préserve la bouche de la mauvaise saveur du médicament. Quel contraste avec les pilules massives et les bols de la vieille pharmacie! Les personnes les plus délicates prennent sans répugnance les granules que leur petit volume permet même de dérober à l'attention la plus défiante des jeunes enfants. — Chaque granule renfermant une partie bien définie du médicament, le médecin sait toujours quelle dose du principe actif le malade ingère en un temps donné.

Ainsi administré, le médicament ne fatigue jamais l'estomac, comme le font les masses complexes dans lesquelles se perd le principe actif.

Les médicaments dosimétriques n'étant point encombrants, n'exigeant aucune préparation ou manipulation de la part du médecin, sont appelés à rendre de grands services à la médecine militaire navale et aux praticiens des campagnes.

La médecine dosimétrique a déjà franchi la phase de l'expérimentation ; ce n'est plus une nouvelle venue, car depuis plusieurs années un grand nombre de médecins en Belgique, en France et dans les autres pays en ont fait des applications, avec un succès qui permet d'espérer la généralisation de cette méthode thérapeutique.

(1) Parce que, en dosimétrie, on donne souvent plusieurs substances à la fois, on a prétendu que c'était de la polypharmacie : mais ce nom ne s'adresse évidemment qu'aux mélanges indigestes de l'allopathie et d'où sont nés les fameux principes « *Contraria contrariis* » et *Similia similibus* ». Quand le médecin prescrit une préparation d'opium pour calmer la douleur, il ne se doute pas qu'il peut produire, du même coup, des convulsions. En dosimétrie, les indications distinctes sont remplies par des agents différents : ainsi on donnera des granules de morphine et des granules d'hyosciamine contre le spasme douloureux — la strychnine et l'hyosciamine dans le spasme compliqué de paralysie, comme dans certaines dysphagies, gastralgies, cystalgies — nous en avons cité des faits dans le courant de ce livre. Les agents étant simples ne se désagrégent ni se neutralisent mutuellement ; chacun a et conserve son action propre. C'est ce que les allopathes ont de la peine à comprendre.

Dr B.

Nous appelons l'attention de nos confrères sur les préparations nouvelles dont la préparation de M. Burggraeve a enrichi notre arsenal thérapeutique et parmi lesquelles nous citerons l'arséniate de strychnine, la caféine, la quassine, etc. Toutes ces substances qui ne sont pas nouvelles, mais qui étaient restées dans l'oubli, ont été minutieusement expérimentées au grand hôpital civil de Gand et ont fait l'objet d'observations sérieuses dans le *Guide de médecine dosimétrique*. Ces observations sont contenues dans le *Répertoire universel de médecine dosimétrique* (qui compte déjà dix années d'existence), se publiant avec la collaboration libre de tous les médecins. C'est une espèce d'Académie à laquelle il est loisible à tout praticien de s'affilier et où il a pour rapporteur le corps médical tout entier.

Nous avons la conviction que l'honorable professeur ne sera pas seul à l'œuvre et que chacun de nous voudra lui venir en aide dans une tâche qui incombe à tous, puisqu'il s'agit des progrès de notre noble profession.

D^r^ De Neffe,
Professeur à l'université de Gand.

La dosimétrie n'est pas seulement une réforme pharmaceutique, mais c'est comme méthode thérapeutique qu'elle est une œuvre considérable, ainsi que l'a dit feu le docteur Marchal (de Calvi), puisqu'elle repose sur le principe de la jugulation des maladies à leur début. Elle supprime ainsi du coup toute la pathologie ou ce que le docteur Amédée Latour a nommé : « une inutile histoire naturelle ». Est-ce pour cela que beaucoup de médecins, mais surtout de pharmaciens lui sont contraires? Le supposer serait une injure; aussi nous n'insisterons pas sur ce côté professionnel de la question. La dosimétrie est dans la nécessité des choses, et aucune puissance au monde ne saurait s'y opposer.

LE BURGGRAEVISME.

Sous ce titre, un peu ironique, le docteur Chavée, de Bruxelles, a publié dans le journal belge *le Scalpel*, l'article suivant :

Le docteur Burggraeve, professeur émérite de l'université de Gand, chirurgien principal de l'hôpital civil de la même ville, *pose* actuellement en réformateur de l'art de guérir. Pour un homme de conviction il est beau d'oser beaucoup, mais permis à chacun de juger un novateur. La « *médecine dosimétrique* » d'abord appelée « *médecine atomistique* » s'appellerait peut-être mieux encore « *dosimétrie médicale* ».

La prétendue nouvelle médecine de M. Burggraeve réalise un progrès dans l'administration des médicaments, surtout pour le traitement des maladies aiguës. Il y a dans la pratique professionnelle une grande lacune, qui sera comblée tôt ou

tard : c'est le mode vulgarisable d'administrer, à doses italiennes et sans danger, les médicaments actifs. La médecine dosimétrique pourrait bien mettre la science sur la voie de cette conquête. La jugulation des pyrexies aiguës à laquelle la plupart — j'ose le dire — des praticiens ne croient guère, ne doit pas rester à toujours le partage des médecins supérieurs. Grâce à la dosimétrie par la granulation des médicaments simples, une foule de confrères — et moi tout le premier — pourront désormais se permettre, contre un rhumatisme articulaire aigu des hardiesses salutaires, dont nous sommes incapables sans elle.

M. Burggraeve me paraît à la hauteur de son époque ; il a l'intelligence des besoins du jour, celle-là qui, en 1870, me faisait dire : que les doses élevées en thérapeutique sont le produit de l'expérimentation moderne. Il a de plus le sentiment de la puissance curative par la modification de l'intoxication médicamenteuse, caractéristique du génie de notre temps. Sa doctrine, rappelant, dans l'expression, l'École hahnemannienne, dans l'application, l'École hippocratique, passe, en sifflant, à côté de l'École organicienne, et bien qu'il puisse être trouvé moins vrai qu'orthodoxe, son vitalisme dynamique me semble à l'abri d'attaque sérieuse.

Supposé donc que je puisse défendre le *Burggraevisme*, je ne répugnerais pas à le faire sur le terrain de la clinique, jusques et y compris le « coup sur coup » ; le Hahnemannisme jamais.

Le docteur Burggrave, je l'espère avec lui, n'aura pas vécu sans avoir bien mérité de la médecine, autant que de la chirurgie. »

Dr Chavée (1871).

L'article qu'on vient de lire a été pour nous une espérance et un encouragement. Les hommes qui osent — non « poser » mais se poser — ce qui n'est pas la même chose — ces novateurs courent un grave danger. Bien volontiers nous passons condamnation sur notre « prétendue médecine nouvelle ». Nous croyons à l'immuabilité de la médecine, comme à celle de la nature. Les systèmes se succèdent ; seul, le vitalisme d'Hippocrate reste debout et sera tel tant qu'il y aura une harmonie universelle, c'est-à-dire la nature.

L'auteur de l'article est allé au fond de la méthode dosimétrique quand il parle de la jugulation des pyrexies. Alors on pourra passer « en sifflant » à côté de l'École organicienne.

Nous acceptons volontiers l'augure par lequel le docteur Chavée a terminé son article, non pour nous, mais pour notre noble profession à laquelle nous avons voué notre existence.

LA MÉTHODE DOSIMÉTRIQUE.

Parmi les sciences dont l'avancement tend à combattre les imperfections ou les infirmités de la nature humaine, la médecine tient le premier rang ; si bien que

chacun de ses progrès intéresse au plus haut point la société entière. Aussi toute innovation médicale, quelque dépourvue de mérite scientifique qu'elle puisse être, a-t-elle rapidement franchi les limites des assemblées académiques et éveillé fortement l'attention publique, quitte aux novateurs à tomber dans le discrédit et l'oubli lorsque — ce qui arrive trop souvent — la science ou la conscience leur font défaut.

C'est que, malgré ce qu'en ont dit les ignorants ou les sceptiques (moins nombreux), la médecine repose, comme toutes les sciences, sur des données positives. Tout progrès — outre la bonne foi admise de l'auteur — doit recevoir la consécration des lois scientifiques et n'être, en somme, que l'application des lois de l'art de guérir. Ce sont ces principes qui servent de base, de critérium à la thérapeutique dite « *dosimétrique* », et qui est basée essentiellement sur l'emploi, à doses rigoureusement exactes et progressives des alcaloïdes et des poisons même les plus violents après une étude préalable de leurs propriétés et de leurs effets physiologiques.

Certes, depuis quelques années, on se servait en médecine de l'arsenic, de la digitaline, de la vératrine et de quelques autres alcaloïdes; mais d'une façon très-timide et dans des cas relativement rares. La méthode dosimétrique aura pour effet de vulgariser l'usage de ces médicaments héroïques, d'en multiplier le nombre et d'en étendre indéfiniment les indications à la généralité des maladies internes.

Le mot « poison » ne doit pas effrayer ; le même mot en grec, signifiait également « médicament », et malgré cela, depuis lors, les formulaires thérapeutiques n'étaient remplis que de recettes banales de substances inertes.

La thérapeutique dosimétrique a pour fondement les lois de la physiologie expérimentale; avec un tel guide on ne saurait faillir; tout progrès inspiré d'elle est fécond et une arme de plus contre la maladie.

Notre but étant de faire ressortir l'importance de la méthode dosimétrique, nous avons à faire comprendre que son auteur ne s'est pas borné à introduire en médecine, un ou plusieurs médicaments nouveaux, et peu connus; c'est un corps de doctrine qu'il aura contribué, pour sa part, à élever.

La forme de granules donnée aux agents actifs dosimétriques, a eu pour but de permettre un dosage rigoureux et progressif, afin d'arriver, sans danger, aux doses indispensables à la totalité d'action des médicaments.

Nous estimons qu'elle sera également appréciée des malades à qui les médicaments ordinaires agréent médiocrement. Mais que ce mot « granule » ne tende pas à établir la moindre analogie avec les globules homœopathiques : il n'y pas ici la moindre similitude avec les infiniment petits ou le néant des agents homœopathiques : c'en est absolument l'opposé. Il est impossible au raisonnement de concevoir la présence d'une matière agissante dans la vingtième ou la quarantième dilution de l'homœopathie; au contraire, les médicaments dosimétriques représentent le principe essentiellement actif des substances composées, à tel degré, qu'un kilogramme, par exemple, de racine d'aconit ne donne qu'une quantité variable de quarante à soixante centigrammes de principe actif ou d'aconitine, seule employée en dosimétrie. De même une substance usuelle en économie domestique, le café, donnera à la dosimétrie un principe actif, la « caféine », qui est également un puissant agent thérapeutique.

On en doit dire autant de la plupart des substances de la matière médicale, dont les effets peu appréciables ou variables, se soumettent difficilement à l'analyse. Vient-on, au contraire, à isoler leur principe essentiel, actif, l'énergie de ce dernier est souvent fort grande ; ses effets peuvent être étudiés avec plus de précision ; ses doses actives mesurées avec certitude, peuvent être portées à leur maximum d'effet utile. On ne fera plus alors de l'empirisme, et la thérapeutique deviendra ce qu'elle doit être : une science positive et non l'art livré, comme tel, aux inspirations plus ou moins raisonnées et trop souvent timides.

La thérapeutique classique a beaucoup des allures de l'empirisme; elle prescrit des médicaments composés et même souvent associés entre eux ; si l'un n'agit pas, l'autre agira. Déjà l'étude d'un seul médicament composé est pleine d'obscurité : ou il ne contient aucun principe bien actif — ce qui est trop souvent le cas — ou il en renferme plusieurs différents, se combattant ou se détruisant : par exemple, l'opium. On comprend de quelle utilité indispensable est l'étude de la prescription de chacun de ces principes isolément. C'est ce que fait la dosimétrie : après avoir pris dans leur pureté chacun de ces principes, elle en note les effets et les doses nécessaires à leur action pour arriver progressivement au maximum de leurs effets utiles.

Dr Saison (Paris, 1871).

Ce que notre confrère vient d'exposer avec tant d'à-propos, il y a des années que M. Debout le prêchait avec l'autorité de sa position et de ses études spéciales. Ainsi il a déclaré que le plus grand nombre des extraits usités en allopathie, sont inertes. Il en est de même de beaucoup de teintures ou alcoolatures. Cela tient aux plantes qui ont servi à leur confection, au sol où elles sont venues, à l'époque où elles ont été récoltées. Sans parler de l'aconit, de la digitale, si variables dans leurs effets, nous citerons la colchique, dite *automnale,* parce que c'est à cette époque de l'année qu'elle fleurit ; or, le bulbe, quand il a porté ses feuilles et ses fleurs, perd toutes ses qualités actives. C'est donc en mars et non en octobre que ses bulbes doivent être récoltés; mais quelles sont les garanties que le commerce de la droguerie nous présente à cet effet? Avec la colchicine, l'incertitude n'est plus permise. Le principe curatif, débarrassé des principes âcres, porte directement son action sur les organes de l'uropoièse. On pourrait en dire autant de toutes les plantes à alcaloïdes ou principes extractiformes. Les allopathes reprochent aux homœopathes l'inanité de leurs doses, mais on pourrait leur retourner le même argument. M. le docteur Saison cite l'exemple de l'aconit qui, pour 1 kilogramme, ne donne qu'une quantité variable de 40 à 60 centigrammes d'aconitine. Quand, ensuite, de ce kilogramme de feuilles — qui souvent ont vieilli dans les tiroirs de l'officine, on prend 20 ou 30 grammes pour en faire une infusion *secundum artem* — qu'on nous dise combien il peut y avoir là dedans d'aconitine. Bien habile serait le chimiste qui pourrait le déter-

miner, nous ne disons pas quantitativement, mais qualitativement. Et cependant c'est ainsi qu'on procède chaque jour; il semblerait, la prescription faite, que toute responsabilité cesse pour le médecin. Les allopathes sont plus homœopathes qu'ils ne le croient (1). Leur prétendue méthode curative ou perturbatrice ne consiste donc que dans les surcharges ou indigestions produites par les drogues composées; et les homœopathes ont eu grandement raison de réagir contre cette manière de faire. Broussais l'a tenté également avec sa médecine dite *physiologique;* mais, en tant qu'abstention de tout médicament actif, les deux méthodes se valent et sont tombées également dans le vide.

En ce qui concerne les médicaments dosimétriques, leurs caractères ne sauraient être douteux, puisqu'ils sont, à la fois, subjectifs et objectifs. Les premiers se révèlent par leur action physiologique ou objective : ainsi l'hyosciamine, l'atropine, font cesser les spasmes; la morphine calme la douleur, la digitaline modère les mouvements du cœur, la colchicine provoque la diurèse, etc., etc. Il faut souvent combiner ces médicaments pour rétablir l'ordre physiologique : par exemple, on donne ensemble la strychnine et l'hyosciamine dans la dysphagie, la dysurie, etc. Les caractères objectifs se reconnaissent simplement au goût, à l'odorat : par exemple, l'iodoforme à son odeur pénétrante, etc.

Constater la réalité des médicaments dosimétriques est donc chose facile au médecin, qui n'est plus ainsi à la merci des fraudes du commerce de la droguerie. Il peut faire, sans danger, des expériences sur lui-même.

Un académicien de l'antiquité voulant prouver à ses collègues le mouvement, tira de dessous sa robe un coq qu'il jeta au milieu du docte aréopage. Le volatile se mit à voleter et mettre le désordre sur les bancs; ce qui coupa court à la discussion. Il faudrait en faire autant dans nos académies, où l'on discute à perte de vue des choses qu'il serait plus simple d'expérimenter.

(1) Il peut arriver qu'on tombe sur une plante vireuse et qu'on produise ainsi un empoisonnement sans le savoir. Ainsi ayant dû ordonner un lavement belladoné pour une constipation nerveuse opiniâtre, notre malade fut pris de délire, d'hallucinations et d'horribles convulsions par un seul lavement fait avec une pincée de feuilles de belladone. — On a vu des malades atteints de maladie organique du cœur, être pris de syncope mortelle par l'ingestion d'une cuillerée d'infusion ou d'alcoolature de digitale. Nous prenons chaque soir 4 granules d'arséniate de strychnine, autant de digitaline et autant d'aconitine (au 1/2 milligramme), eh bien! nous n'oserions ingurgiter l'équivalent de noix vomique, de digitale et d'aconit, dans la crainte d'être empoisonné. Les allopathes, quand ils nous jettent à la tête de faire usage de poisons, se mettent donc le doigt dans l'œil. Aussi nous déclarons que jamais potion allopathique n'approchera de nos lèvres.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BURGGRAEVE, A GAND.

J'aime peu le néologisme, et sans être partisan de la routine, je crois qu'il faut y regarder à deux fois avant d'accepter les innovations, surtout en ce qui concerne la médecine. Cela peut expliquer pourquoi les premières annonces de votre thérapeutique dosimétrique captivèrent peu mon attention, et n'obtinrent de moi qu'un coup d'œil fugitif — comme tant d'autres velléités novatrices, dont un examen approfondi ne laisse apercevoir, en fin de compte, qu'une idée fausse et l'amour-propre de celui qui l'a conçue. Cependant je compris bientôt que votre point de départ s'appuyait sur un fait d'autant plus réel — selon moi — qu'il concordait parfaitement avec un principe que j'ai exposé au Congrès médical de Toulouse, en 1854, et qui, sans revenir aux doctrines iatrochimiques de Paracelse et de de le Boë, tendait à admettre, comme un des points de départ de physiologie normale ou pathologique, l'acidité ou l'alcalinité des éléments organiques. La thérapeutique par les alcaloïdes, qui n'est d'ailleurs que la résultante et la synthèse de la pratique médicale actuelle, me parut être la conséquence et un corollaire de cette donnée première et je fus porté à croire qu'elle était fondée. Restait le mode posologique qui, de prime abord, me semblait accuser des allures homœopathiques, avec ses doses pesées à la balance de l'imagination. Mais un examen plus attentif me fit bien voir que vos doses étaient réelles et pondérables, bien plus que la plupart des principes actifs souvent apocryphes des prescriptions pharmaceutiques. Il n'y avait ainsi pas de confusion possible. Le traitement par les alcalins et les alcaloïdes était donc encore orthodoxe, et il ne vous manquait peut-être que l'emploi des acides ou de l'excitation qu'ils représentent, pour présenter, comme base des indications thérapeutiques, les deux termes d'une dichotomie primordiale, servant de point de départ à tous les embranchements pathologiques et à tous les moyens de traitement allopathique capables de les combattre ; à l'exception cependant des spécifiques à action inconnue. Et vous voilà cependant retombé vous-même dans une de ces dichotomies dont les deux termes ont forcément formé la base de toutes les doctrines et de tous les systèmes qui, depuis Hippocrate, ont successivement aspiré à coordonner la science médicale. C'était toujours une opposition du chaud au froid ; du sec à l'humide ; de la tension au relâchement ; de la force à la faiblesse, traduits, plus tard, par l'excès ou le défaut de tonicité de Brown ; quelque temps après, retournés et exprimés par les mots « *irritation* et *inflammation* » (Broussais) ; mais c'était toujours l'antithèse de deux modes opposés : l'excès ou le défaut d'éléments ; ou, pour mieux dire, des manifestations vitales. Et c'était justice, il faut bien l'avouer : la vie est la résultante d'une sorte de mouvement équilibré dans l'intimité organique ; une sorte de pendule dont les oscillations constituent, par leur régularité et leur pondération, la santé des organes et la régularité des fonctions. Donc, si l'on pouvait saisir dans son principe — *ab ovo* — l'évolution pathologique, on y verrait certainement le disparate, le trouble, le désaccord des deux principes moteurs de l'activité vitale, dont les

attractions, les répulsions et les combinaisons ne se font plus d'une façon régulière et harmonique.

C'est évidemment en cela que consiste le premier pas de l'évolution pathologique ; c'est aussi à ce point de cette évolution que s'adressa votre méthode thérapeutique ; que peut-être, sans s'en rendre compte, la science médicale a adoptée et mise en pratique depuis longtemps. A ces formules longues et compliquées, qui faisaient l'ébahissement du vulgaire, la joie des pharmaciens, et, il faut bien le dire, aussi la réputation usurpée des charlatans qui les signaient, a succédé l'emploi plus modéré, plus scientifique et plus rationnel des principes actifs des végétaux et des minéraux, des bases salifiables, des alcaloïdes pour la plupart pouvant être facilement extraits par une manipulation savante des autres éléments qui encombrent et qui paralysent leur action. Réduits à un très-petit volume, qui rend leur administration très-facile, diminue, annihile même le dégoût que l'idée seule du médicament soulève chez les malades; doués d'une puissance d'action qu'aucune impureté ne vient entraver; pouvant enfin être constamment administrés, même par des mains assez peu expérimentées à des doses exactement et je dirai mathématiquement proportionnées à l'intensité morbide, les médicaments que vous avez nommés *dosimétriques*, à cause sans doute de leur posologie plus régulière — car ils reposent sur l'emploi des substances adoptées par toute saine matière médicale — ces médicaments, dis-je — me paraissent constituer un véritable progrès pour le traitement des maladies. Je ne doute donc pas que les praticiens ne s'empressent de les adopter, s'ils veulent bien en faire un examen sérieux. Si des faits bien observés, si des preuves cliniques consciencieusement colligées, peuvent conduire à cette conclusion, il serait peut-être aussi bien intéressant de trouver, pour en venir aux mêmes conclusions, une série d'arguments triés, d'après l'état actuel de la science, dans l'expérimentation physiologique et dans les déductions biologiques qui en découlent.

D[r] COMBES (Paris).

On voit que l'auteur du beau livre : *De l'État de la médecine et des médecins en France,* n'a pas repoussé, du premier coup, la dosimétrie. Il savait trop ce qu'il y a de fatuité chez ces prétendus princes de la science, pour tomber dans le même travers. D'abord peu enthousiaste de la doctrine nouvelle, il a voulu l'examiner de plus près et prendre conseil d'une mûre réflexion. Il a vu que tous les systèmes médicaux qui se sont succédé à travers les âges, ont eu pour base la vitalité et, par conséquent, les maladies, pour cause, des troubles vitaux. Il n'y a que les moyens pour prévenir ou rétablir ces troubles qui ont varié. Ainsi les uns ont été trop agissants; les autres trop peu. Les médicaments dosimétriques sont donc le dernier mot de la science médicale, parce qu'ils remplissent le mieux le but de la nature. Toujours il y a excès ou manque de *ton,* c'est donc à rétablir l'équilibre fonctionnel qu'ils doivent tendre, et non à faire de l'ordre avec le désordre. La maladie en tant qu'*entité* n'existe point; il n'y a que des troubles vitaux dont le médecin peut tou-

jours se rendre maître, quand il est appelé à temps et qu'il comprend bien son rôle. Il n'attend pas que la tempête soit déchaînée pour agir : il cargue les voiles, ferme les écoutilles, afin de donner le moins de prise à l'élément en courroux. Ou bien, pilote prudent, fuit sous le vent pour gagner le port prochain. Mais que dirait-on de lui, s'il se mettait en travers pour attendre la tempête? C'est ce que font cependant les médecins expectants.

L'École n'a pas adopté jusqu'ici la méthode nouvelle. Pourquoi? C'est ce qu'elle ne dit point; mais ce qu'on peut dire pour elle — et contre elle — c'est qu'il y a là une question d'amour-propre. La Société royale de Londres avait envoyé promener Benjamin Franklin avec son paratonnerre — comme plus tard l'Institut de France Fulton, avec son bateau à vapeur; mais le télégraphe électrique, les chemins de fer, les steamers sillonnent aujourd'hui le globe.

L'ALLOPATHIE JUGÉE PAR ELLE-MÊME.

TRAITEMENT DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE.

Vous me demandez mon avis sur le traitement de la fièvre puerpérale. C'est me mettre dans un très-grand embarras.

Je devrais vous demander à mon tour : Qu'entendez-vous d'abord par la fièvre puerpérale? Y a-t-il une fièvre puerpérale?

La question vous paraît peut-être singulière ; mais si vous vouliez lire le compte-rendu de la discussion académique, déjà ancienne, sur ce retour à l'ontologie — comme aurait dit Broussais — vous verriez d'un côté quelques rares médecins admettant encore une fièvre puerpérale, et les autres — et parmi eux les plus éminents — repoussant l'idée de l'existence même d'une pareille maladie.

Ces derniers reconnaissent, il est vrai, une péritonite, une métro-péritonite partielle ou généralisée, franche ou septique; une phlébite, une lymphangite, une infection putride, une infection purulente puerpérale, etc.; mais pour eux, la fièvre puerpérale, telle que l'entendent encore les derniers survivants de l'École dite « de la Maternité », cette fièvre-là s'en est en allée, depuis longtemps, enrichir la collection des fièvres essentielles, au cabinet des Antiques. Or, vous avouerez qu'il doit être difficile de tracer, fût-ce par à peu près (car pour moi le malade prime toujours la maladie), le traitement d'une affection dont l'existence est aujourd'hui complétement niée, en tant qu'entité pathologique.

Au fond, les partisans et les adversaires d'une fièvre puerpérale sont, sur le terrain pratique, moins éloignés de s'entendre que leurs dissidences théoriques le laisseraient supposer. Tous connaissent, en effet, l'*inutilité presque absolue* de leurs

médications contre ce qu'ils appellent diversement la *fièvre*, le *typhus*, l'*intoxication*, la *septicémie*, l'*infection puerpérale;* s'ils sont divisés sur la pathogénie, ils sont d'accord sur la mortalité.

Comment pourraient-ils ne pas l'être? Les chiffres de nos hôpitaux sont là pour prouver, hélas! que les morts vont toujours plus vite, et que depuis quinze années surtout, si les décès semblent diminuer par instants, dans quelques services hospitaliers, c'est pour augmenter dans certains autres. Il serait fort intéressant de comparer ces chiffres de dix ans en dix ans. C'est une statistique faite pour tenter un esprit jeune, travailleur et zélé.

Tout séparés qu'ils sont sur la question d'origine, de filiation, de contagion, d'épidémicité et bien d'autres, les médecins, au moins pour le pronostic, se rencontrent encore sur le terrain plus solide des affections curables de l'état puerpéral, et personne de nous n'ignore les services rendus par les saignées locales, les émollients, l'ipéca, les narcotiques, l'alcool, le mercure même, et parfois, dans des cas tout à fait rares et spéciaux, le sulfate de quinine. N'allez pas croire que j'entende parler de ce dernier comme d'un remède efficace dans l'infection puerpérale; j'ai donné tant de fois le sulfate de quinine *à haute dose* vers cette époque où florissait le regrettable Beau, qu'il ne peut m'être resté aucune illusion à l'égard de ce médicament si merveilleux en d'autres cas, parfaitement inutile dans celui qui nous occupe. Pendant près de vingt ans, j'ai pu suivre les malades de la clinique sans rencontrer un seul exemple des accidents fébriles intermittents de l'état puerpéral, auxquels — je l'avouerai — je ne croyais guère, n'ayant garde de les confondre avec les frissons irréguliers de l'infection.

Mais il fallut bien un jour se rendre à l'évidence des faits. Alors que le docteur Charrier remplissait les fonctions de chef de clinique à la Faculté, pendant que je suppléais P. Dubois dans une période de temps dont la durée ne s'étendit pas au delà de deux mois, nous fûmes frappés, lui et moi, de l'apparition de frissons suivis de chaleurs, de sueurs et accompagnés de fièvre chez quelques-unes des femmes du service, entre les cinquième et quinzième jours de l'accouchement. Ces malades furent mises en surveillance attentive, et une fois l'absence de toutes douleurs abdominales ou autres, de toutes lésions génitales bien et dûment constatée, nous acquîmes la certitude du retour périodique : tous les jours pour les unes, tous les deux jours pour les autres, du même ensemble de phénomènes, vers la même heure. Je prescrivis le sulfate de quinine : les accès cessèrent très-rapidement et *toutes les femmes guérirent*.

En trente-deux ans, trois cas semblables seulement se sont offerts à moi, dans ma pratique de ville. Le sulfate de quinine a encore réussi; mais contre l'infection, il a toujours échoué.

Nous voilà bien loin du traitement de la fièvre puerpérale. C'est qu'en effet vous avez certainement dans l'esprit, sous le nom de fièvre puerpérale, ces redoutables accidents septiques, tantôt presque foudroyants, comme dans les grandes épidémies de nos hôpitaux; tantôt plus bénins d'aspect, *mais en réalité aussi mortels*, succédant à un état local d'apparence débonnaire; vous avez dans l'esprit cette maladie caractérisée quelquefois par une intoxication rapide de toute l'économie, parfois aussi par un empoisonnement lent, à petites doses, dont le résultat *n'est ni moins sûr, ni moins fatal*.

Vous m'auriez demandé mon avis sur la question pathogénique, je me serais permis de vous rappeler que j'avais le premier, je crois, montré des globules purulents dans les lochies, quatre à six heures après l'accouchement en temps d'épidémie ; et ce fait, au moins très-peu soupçonné, jusque-là, avait été contrôlé par un homme dont personne ne niera la compétence, mon collègue et ami Ch. Robin. Mais vous me demandez mon avis sur le traitement de la fièvre puerpérale — d'autres seront, je l'espère, plus savants et plus habiles. Mon avis le voici humblement : Le seul traitement de la fièvre puerpérale, *c'est pour les femmes de ne pas l'avoir ; pour le médecin, de ne pas la donner.*

Sous cette réponse, grosse de naïveté apparente, vous devinerez, j'en suis sûr, que je viens d'indiquer la grande question d'isolement de foyers épidémiques et contagieux, de transport par le médecin, d'hygiène, de prophylaxie enfin, questions toujours résolues et toujours agitées.

Quant aux accidents locaux de la puerpéralité, c'est une autre affaire : intelligemment traités, on en a guéri beaucoup, même à l'hôpital ; malheureusement, il ne dépend pas du médecin *que ces accidents restent locaux.* Là est tout le danger. Mais je m'arrête ; ceci n'est plus la question.

Professeur PAJOT (Paris). (*Lettre au docteur Verrier.*)

Que d'aveux d'impuissance, que de découragement, que de contradictions dans le document que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur ! Nous en avons souligné les points principaux. Ainsi l'éminent praticien commence par renvoyer les fièvres essentielles au cabinet des Antiques ; et, plus loin, il est obligé d'avouer qu'il a traité et guéri par la quinine les fièvres d'accès indépendantes de toute lésion locale. Il peut avoir raison dans ce sens, comme il le dit lui-même : que les accidents locaux une fois établis, il ne dépend pas du médecin qu'ils restent locaux. Il faut donc les prévenir dès le début, en empêchant la fièvre d'accouchement, qui plus tard dégénérera en fièvre septique. Il ne suffit pas seulement d'employer les moyens antiseptiques, parmi lesquels nous placerons en première ligne les injections de chloral boraté, mais de soutenir les forces de l'accouchée par l'arséniate de strychnine ; de produire la défervescence par l'aconitine, la digitaline, dans quelques cas par l'ergotine ; de dissiper le spasme et l'agitation par l'hyosciamine, l'atropine ; et enfin de combattre les moindres frissons par l'arséniate ou l'hydro-ferrocyanate de quinine. Voilà comment on préviendra ces effroyables mortalités dont l'auteur de la lettre se plaint à juste titre ; et non en proclamant *l'inutilité absolue* de toutes les médications contre ce qu'on appelle fièvre ou intoxication puerpérale. C'est là un blasphème contre lequel on ne saurait assez s'élever. De même que contre cette amère ironie : *que le seul traitement de la fièvre puerpérale, c'est pour les femmes de ne pas l'avoir !*

Nous protestons formellement contre de semblables propositions, et nous disons qu'il était grandement temps que la dosimétrie vînt mettre un terme au règne de la mort en médecine.

LA DOSIMÉTRIE DANS LA PRATIQUE RURALE.

Le *Répertoire* est allé porter dans bien des points du monde un enseignement nouveau. Il a semé des conseils; il a dit : « Appliquez les données de la science avec votre propre bon sens; cherchez et vous trouverez. Si peu que vous fassiez dans cette voie, vous ferez plus qu'avec tous les formulaires réunis. » La semence a poussé, peu à peu, des fleurs et déjà quelques fruits. On commence à trouver le médicament simple un instrument plus commode; maniant mieux un outil, l'ouvrier fait de meilleur ouvrage, c'est déjà une satisfaction. Mais, les grosses difficultés, sera-t-on de taille à les résoudre? Pourquoi pas? Quelquefois dès maintenant, plus souvent plus tard.

Il y a quelques mois, une épidémie de méningite chez de très-petits enfants, passa comme un coup de vent dans notre localité (Longjumeau). Trois chétifs nourrissons, impossibles à soigner, furent tout d'abord enlevés dans l'espace, chacun de vingt-quatre heures. Un quatrième enfant, dans des conditions de traitement très-défavorables aussi, lutta trois à quatre jours. Nous attendions avec une extrême anxiété la cinquième victime, résolu à aller, jusqu'à la limite du possible pour la disputer au fléau. Le soir même, à neuf heures, une charmante petite fille de onze mois, fut saisie de convulsions violentes, après divers malaises remarqués dans la journée. Malgré les soins attentifs dont étaient capables les personnes de l'entourage, nous ne voulûmes nous en rapporter qu'à nous-même, disposé que nous étions, la main sur le pouls et le thermomètre sous l'aisselle de l'enfant, à pousser jusqu'à l'extrême, l'action médicamenteuse. Nous trouvâmes l'enfant dans un sommeil fébrile et agité. La première période d'excitation avait cessé; le calme s'était rétabli, et maintenant une nouvelle exacerbation se préparait, au milieu du sommeil même, par l'élévation de la température, qui atteignait déjà 41° c.

Nous donnâmes 1 granule d'hydro-ferro-cyanate de quinine, que nous répétâmes toutes les dix minutes. En même temps, application sur la tête de compresses froides, retrempées aussitôt qu'elles se réchauffaient, c'est-à-dire toutes les quatre ou cinq minutes. Lavement purgatif. Au bout d'une demi-heure, la température atteignit 42° c.; l'enfant fut prise de nouvelles convulsions, qui furent plus violentes encore que la première fois : tout le corps était secoué dans des mouvements cloniques, alternant par instants avec des contractures toniques. Les pupilles étaient contractées, le pouls, assez fort, battait avec rapidité. Par instants, quand cessait la contracture, l'enfant poussait des cris exprimant, à la fois, la douleur et l'angoisse. Cette scène dura huit à dix minutes; après quoi, les pupilles restèrent contractées, le pouls à 150, la température élevée, l'agitation violente et les cris fréquents. Des frictions avec de l'alcool camphré furent faites sur tout le corps pendant quelques minutes, et recommencées toutes les demi-heures. Au bout d'une heure, quelques convulsions reparurent, par instants modérées et passagères. Une

demi-heure plus tard, l'agitation sembla diminuer; la température était descendue à 40° c. Peu à peu les phénomènes morbides diminuèrent; une heure encore, et le calme s'établit. Le thermomètre marquait 39° c., le pouls battait 120 ; la pupille contractée devant une lumière, s'élargissait dans l'obscurité. L'enfant reprit une certaine gaieté. Cet accès avait duré trois heures environ ; 21 granules d'hydro-ferro-cyanate de quinine avaient été donnés. Ils furent dès lors espacés de demi-heure en demi-heure ; les compresses froides furent continuées.

L'accalmie dura une heure et demie; après quoi, tous les accidents reparurent. Les convulsions furent cette fois un peu moins violentes et ne durèrent que deux ou trois minutes. Aussitôt les granules d'hydro-ferro-cyanate de quinine furent donnés de nouveau toutes les demi-heures. Nous substituâmes aux frictions d'alcool camphré des badigeonnages à la teinture d'iode sur la partie postérieure du cou et le haut du dos. Second lavement purgatif. Cet accès dura deux heures seulement, pendant lesquelles on donna 12 granules; les badigeonnages furent répétés trois fois; ils faisaient pousser des cris à l'enfant; ce n'étaient plus des cris d'angoisse, mais bien de douleur et de colère; le révulsif déplaçait donc la concentration qui se faisait du côté du cerveau.

Pendant cette exacerbation, la température était encore montée à 42° c., mais s'était maintenue moins longtemps. Évidemment nous gagnions du terrain. Ce dernier accès n'avait-il pas été inférieur en tout au précédent? Et n'avait-il pas également été précédé d'une sédation plus longue et plus marquée? Nous comptions, avec je ne sais quel sentiment de certitude, que la nouvelle période de calme serait plus longue encore; nous avions bon espoir et pûmes déjà réconforter les parents.

La sédation se prolongea en effet, de trois heures et demie à six heures du matin; après quoi, la température remonta à 41° c., qu'elle dépassa même. Cet accès fut relativement faible, sans convulsions et ne dura qu'une heure.

Nous fîmes administrer un laxatif. Deux heures de calme encore; après quoi, nouvel accès à neuf heures du matin.

Depuis le début du traitement, 57 granules d'hydro-ferro-cyanate de quinine avaient été administrés dans l'espace de onze heures. Nous avions atteint notre but: nous dominions la maladie qui faiblissait visiblement et pliait bagage devant nous. Il ne restait qu'à pousser nos avantages : pour en finir plus vite, nous en vînmes à l'aconitine et à la vératrine.

Pourquoi pas dès le début, dira-t-on? Parce qu'il faut ménager ses moyens : garder les forts pour soutenir ou remplacer les faibles, s'il y a lieu; ne pas prodiguer et dissiper au commencement de la campagne les ressources précieuses qui seront le salut à la fin. L'hydro-ferro-cyanate de quinine, cet agent modeste et calomnié, agit merveilleusement bien sur tous les états nerveux des jeunes enfants. et particulièrement sur les états nerveux liés à une augmentation de calorique. Son action au milligramme n'est pas énergique, sans doute, ou plutôt elle n'est pas violente; mais de sa faiblesse même sort une qualité admirable : c'est que tout en apportant le calme que l'on en attend, il n'abat jamais le pouls ; il n'épuise jamais le délicat système vaso-moteur où sont les sources de la vie.

Nous n'avions donc encore donné aucun des médicaments qui, dans leur action extrême, peuvent affaiblir la vitalité, et déjà nous étions maître du terrain. La

partie était belle ; nous prîmes l'aconitine et la vératrine, pour terminer plus vite. Ce nouvel accès fut assez violent : il y eut du trismus, un peu d'opisthotonos, une grande agitation, et la chaleur dépassa 40° c. Nous donnâmes : aconitine et vératrine, 1 granule toutes les demi-heures, ce qui provoqua quelques nausées. Au bout de deux heures et demie, le calme s'établit ; la température marqua 39° c. On continua les granules d'heure en heure. A deux heures, exacerbation, d'une heure et demie. Ce nouvel accès montrait clairement que le mal s'en allait grand train. En effet, la température dépassa à peine 40° c., et pendant quelques instants seulement; l'enfant n'eut que de l'agitation et de la mauvaise humeur. Quand la sédation s'établit, le thermomètre marqua 38° c.; aussi, nous supprimâmes les granules. Deux heures plus tard, il y eut encore un petit mouvement de fièvre qui dura une heure, et pendant lequel on donna 2 derniers granules d'aconitine et de vératrine de chaque. Ce fut la fin. A huit heures du soir, la chaleur dépassait à peine 37° c. ; l'enfant était gaie et semblait n'avoir jamais été malade. Elle avait pris depuis neuf heures du matin, 12 granules d'aconitine et autant de vératrine.

Pendant quelques jours, l'enfant fut simplement faible, sans qu'aucune fonction fût troublée, cependant il y eut un peu de strabisme; et soit qu'il se fût fait à la base du cerveau une exsudation plastique, soit qu'une contraction essentielle se maintînt dans les muscles de l'œil, ce léger accident ne mit pas moins de plusieurs semaines pour disparaître complétement.

D[r] G. Goyard, à Lonjumeau (actuellement à Paris).

Le lecteur, en comparant les deux exposés qui précèdent, celui du docteur Pajot et celui du docteur Goyard, verra de quel côté a été la foi et de quel côté le scepticisme.

La méningite et la péritonite — en tant que s'attaquant à des séreuses — sont précédées et accompagnées au début de fièvres d'accès et réclament de ce chef, la quinine. L'hydro-ferro-cyanate de quinine est la préparation à laquelle il faut recourir, parce que, comme le fait très-bien observer le docteur Goyard, il ne déprime point le système nerveux vaso-moteur, c'est-à-dire les sources de la vie. Et comme il ne s'agit pas de fièvres à intermittences franches, on peut le donner pendant les accès mêmes, jusqu'à modération du pouls et de la chaleur. L'aconitine et la vératrine viennent ensuite à la rescousse pour peu que la fièvre tende à prendre un caractère continu; ce qui serait l'indice d'un travail inflammatoire.

Or, c'est ce dernier qu'il faut prévenir à tout prix. Et puis, quel simplicité du traitement dosimétrique comparé au traitement allopathique! Ouvrez le livre de West, le grand médecin des enfants, et vous ne serez nullement étonné de l'effroi qu'inspire aux parents et au médecin la méningite infantile. Alors même qu'elle n'est pas compliquée de tubercules — qui le plus souvent sont des néoplasmes méningitiques — il est rare qu'elle ne soit mortelle; ou si l'enfant guérit, c'est pour

rester privé de ses facultés intellectuelles. Nous entendons parler de la méningite abandonnée à elle-même, car l'allopathie avec ses moyens affaiblissants, ne fait qu'en précipiter la marche.

C'est une bien triste chose, en médecine, que l'expectation, surtout quand l'exemple vient d'en haut. Un grand médecin au chevet d'un malade de haut lieu, fait bien, mais simplement pour le décorum; car, de peur de se compromettre, il ne fait rien — du moins rien d'efficace. « Son siége est fait »; il faut que la maladie suive son cours naturel. Depuis dix ans qu'elle est pratiquée par plusieurs milliers de médecins de tous pays, la dosimétrie donne chaque jour des démentis à l'expectation; de là la résistance qu'elle rencontre en haut lieu. La place est bien gardée. Mais les châteaux féodaux étaient également bien gardés — cela n'a pas empêché le flot populaire de les envahir; et aujourd'hui il n'en reste plus que des ruines attestant leur puissance passée.

Il en sera de même de la vieille médecine; seulement, ceux qui gardent la forteresse auront soin de la faire sauter, afin qu'il ne reste plus de vestige attestant leur pouvoir tombé. Ou plutôt elle se modifiera dans la pratique, acceptant franchement le progrès. « Les hommes passent; les idées restent. » C'est ce que les faiseurs de l'École n'ont pas compris jusqu'ici : autrement, il y a longtemps qu'ils se seraient faits dosimètres acharnés, car pour eux l'essentiel est de garder leur position. Là est tout le secret de leur opposition à la dosimétrie : « Périsse le malade plutôt que l'École. » Au fait, où en seraient-ils sans le *Magister dixit?* Ne faut-il pas qu'ils conservent leur prééminence, nous ne dirons pas de savoir, mais de savoir-faire. Mais la dosimétrie égalisera toutes les positions. Elle sera à la médecine, ce que la république est à la politique.

LETTRE D'UN JEUNE MÉDECIN.

Longjumeau, 10 mai 1875.

Mon cher maître,

La dernière séance de la Société (5 mai) a été bonne pour la dosimétrie. Non-seulement les matériaux abondants et intéressants, nous ont fait regretter que les heures fussent si courtes, mais encore nous avons entendu des déclarations importantes et bien propres à relever notre énergie et à soutenir notre courage, si nous en avions besoin. Nous avons entendu un de nos collègues les plus autorisés et cer-

tainement mieux placé que personne pour bien savoir ce qu'il disait, nous l'avons entendu, dis-je, regretter le peu de certitude de la thérapeutique officielle.

Nous le savions déjà, nous tous, jeunes médecins, qui, une fois sortis de l'École, nous sommes trouvés un jour, tremblants et incertains — et cependant acteurs responsables — engagés au milieu des écueils où la santé des familles est en péril. Mais nous aimions mieux nous accuser nous-mêmes, penser que le travail ou l'intelligence nous avait fait défaut. Il n'en est rien : ce n'est pas le travail qui fait défaut dans les écoles, c'est le but pratique qui se dérobe.

Qui nous a jamais donné l'exemple d'une lutte raisonnée, ardente, persévérante, contre l'ennemi : la maladie? On ordonne mollement une potion, un vésicatoire, un purgatif, comme à regret, afin de laisser la nature agir le plus librement possible. Mais à quoi bon tant de sciences accessoires pour aboutir à ce néant?

Parfois — nous a-t-on dit — on fait une prescription uniquement parce que le malade veut absolument être médicamenté. O misère! Où donc est cette savante tactique, cette vraie tactique de savant, où chaque agent médicamenteux a sa place et son heure, sa minute, d'après une vue hautement scientifique, etc.

Ah! dira-t-on gravement : Prenez garde de nuire en voulant trop aider la nature. C'est vrai! ils ont à moitié raison, car une potion complexe est une bouteille à encre, où souvent l'on ne voit goutte. — Mais nous n'en sommes plus aux potions, c'est-à-dire aux mélanges extraordinaires et féconds en décompositions chimiques dans la fiole. Nous savons ce que nous faisons ; nous pouvons aller au but — comme une balle et non comme une charge de petit plomb.

Pourquoi se croiser les bras dès lors? Où est le danger, si ce n'est dans l'inaction? Certes, beaucoup de praticiens s'engageant encore inexpérimentés dans la voie que vous nous avez tracée, cher maitre, ont dû faire fausse route. Et cependant aucun, que nous sachions, n'a jamais nui à son malade. C'est que nous agissons avec des doses ordinairement beaucoup moindres que celles en honneur dans la tradition ; et surtout que nous les donnons peu à peu, de telle sorte que les premières sont déjà absorbées quand les secondes sont administrées, et que l'économie est comme soumise à un courant efficace, que l'on peut interrompre ou changer à volonté.

Oui! la clientèle réclame autre chose que la mollesse et l'incertitude ; et elle est dans son droit. Demandez à nos actifs collègues, les médecins vétérinaires, s'il leur est permis de rester simples spectateurs quand un cheval tombe paralysé de ses membres? Est-il donc moins important de porter secours à un homme qu'à un animal?

Mais la question est jugée par la pratique elle-même, pour tout homme scrupuleux. Je demande à chaque médecin, de se rappeler quelques-uns de ces cas — comme malheureusement tout praticien en peut compter — où son intérêt surexcité par le malade ou la maladie, lui a fait arborer vaillamment le drapeau de la lutte. La maladie est complexe et terrible ; parfois l'esprit chancelle. N'importe! un symptôme apparaît : on le combat, on l'éteint. Un autre? on l'attaque. Alors que se passe-t-il autour de nous? Chacun s'empresse de vous seconder, volontaire empressé, soumis ; parfois héroïque! Comme les passagers malhabiles d'un capitaine énergique. — Vous-même n'avez pas une confiance absolue dans vos moyens ; mais on a confiance en vous, parce qu'on sait que vous allez donner la mesure du possible. On vous voit aux prises courageusement, honnêtement, vous faible contre un ennemi

fort. On fait plus que vous aider : on vous approuve. C'est le verdict du public.

Eh bien ! puisque les représentants officiels de la science laissent tomber le drapeau, ramassons-le ; c'est le plus noble qu'une main d'homme puisse tenir, car il représente dans l'ordre physiologique, la lutte du bien contre le mal ; mais en y inscrivant une nouvelle devise : « Agir, sans danger pour le malade, mais agir, agir toujours ! » Et cette devise qui est l'apanage de la dosimétrie, espérons-le, nous aurons assez d'énergie, assez de foi, pour la faire passer dans la pratique de tous.

Dr Goyard.

FORMULAIRE MAGISTRAL

DE

MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

La *pharmacie dosimétrique se compose de préparations parfaitement connues et dosées.*

La médecine dosimétrique a ses lois, et ses moyens, ses lois, si claires, sont immuables comme la vérité.

Ses moyens peuvent varier, car elle adopte tous les progrès, surtout ceux de la chimie organique.

Si elle emploie la strychnine comme incitant vital par excellence, c'ést qu'aucune autre substance n'a encore détrôné ce puissant alcaloïde.

Elle prend tous les médicaments nouveaux, les essaye; ne les accepte ou ne les rejette qu'après un examen et une expérimentation sérieux, et les met sous forme granulaire pour les rendre solubles et en faciliter l'administration.

Les substances employées actuellement en dosimétrie sont les médicaments les plus puissants, les plus énergiques et les plus sûrs de ceux connus jusqu'ici.

En voici la liste par ordre alphabétique.

Nota. Nous rappelons en peu de mots les caractères physiques, chimiques et pharmacodynamiques, le médecin devant s'assurer par lui-même des médicaments qu'il prescrit.

A

Acide arsénieux. — Blanc, opaque ou translucide opalin; se cristallise en octaèdres réguliers; se fond au feu en répandant une odeur d'ail. Est un modificateur profond du sang; convient aux engorgements anciens, lymphatiques, du foie et de la rate; diminue les mouvements respiratoires; a été employé contre l'emphysème pulmonaire et dans les affections de peau dépendant d'une dyscrasie. L'acide arsé-

nieux est formulé au milligramme. On le donne à 1 granule à la fois, cinq ou six fois dans la journée.

Acide benzoïque. — Existe dans tous les baumes; est extrait du benjoin; se cristallise en aiguilles soyeuses, d'une saveur acerbe un peu âcre. Son peu de solubilité fait qu'il est préférable de le donner à l'état de benzoate. Employé dans les affections urinaires, comme modificateur des urines; se donne par 1 ou 2 granules à la fois, cinq ou six fois dans la journée.

Acide phosphorique. — Se donne avec la strychnine. (Voir cette dernière.)

Acide salicylique. — Extrait des fleurs de reine des prés. Volatil, cristallisable, soluble dans l'eau bouillante, l'alcool et l'éther; peut être donné dans toutes les affections infectieuses, adynamiques, putrides. Granulé au centigramme. 1 ou 2 granules à la fois, répétés d'heure en heure.

Acide tannique. — L'acide tannique ou tannin, se combine avec les bases pour former un des matériaux immédiats des végétaux. S'extrait du cachou, du quinquina, de l'écorce de chêne et surtout de la noix de galle. Arrête les diarrhées colliquatives, les dysenteries, les hémorrhagies passives, les leucorrhées. Granulé au centigramme. 2 ou 3 granules à la fois, toutes les heures.

Aconitine. — Alcaloïde trouvé par Brandès dans l'aconit napel (*Aconitum napellus*). Blanche, pulvérulente, âcre, amère, non volatile. Défervescent ou antithermique puissant; a une action sédative très-marquée sur le système nerveux vaso-moteur; s'administre dans toutes les pyrexies pour faire tomber la chaleur morbide et ramener le pouls à sa normale. Granulée au demi-milligramme, 1 granule tous les quarts d'heures ou demi-heures.

Apomorphine. — Dérivé de la morphine; jouit de propriétés vomitives. Se prescrit au début des angines, des bronchites. Granulée au demi-milligramme. 1 ou 2 granules à la fois, toutes les demi-heures jusqu'à effet.

Arséniates. — Modificateurs et reconstituants du sang : activent l'hématose et la nutrition; sont ordonnés dans les diathèses : l'arséniate d'antimoine, contre l'hépatisation et les rhumatismes; — l'arséniate de fer, dans toutes les maladies par altération du sang, excepté la pléthore ou polyémie, et pendant les convalescences; — l'arséniate de potasse, contre les dyscrasies, les lésions organiques du poumon, du foie, etc.; — l'arséniate de soude, idem; — l'arséniate de strychnine (voir cette dernière); — l'arséniate de quinine, contre les fièvres intermittentes et rémittentes, typhoïdes; — l'arséniate de caféine (voir cette dernière). Granulés au milligrammes. 2 à 3 granules à la fois (sauf l'arséniate de strychnine), trois à quatre fois par jour.

Asparagine. — Principe immédiat cristallisable, découvert par Vauquelin dans le suc de l'asperge. Diurétique, succédané de la digitaline.

Atropine. — Alcaloïde trouvé par Brandès dans la belladone (*Atropa belladona*); cristallisable en aiguilles d'un blanc brillant. Antispasmodique puissant, produit la mydriase à dose exagérée (ou d'après l'idiosyncrasie); a une action sédative sur le système musculaire; combat l'élément spasme dans toutes les affections nerveuses : coliques, tétanos, toux spasmodique, etc. Uni à un sel de strychnine, il dilate les sphincters, réussit, dans ce cas, dans les dysphagies, dysuries, stranguries; facilite la réduction des hernies. Granulée au demi-milligramme. 1 granule à la fois, toutes les demi-heures jusqu'à effet utile.

B

Benzoates d'ammoniaque, de lithine, de soude. — Neutralisent les urines acides. Conviennent dans les affections des voies urinaires et les affections calculeuses. Granulés au centigramme. 6 à 8 granules par jour, deux à la fois.

Bromhydrate de *cicutine, morphine, quinine* (voir ces *alcaloïdes*). Sont employés contre les hyperesthésies.

Brucine. — Alcaloïde découvert par Caventou dans l'*Angusture fausse.* Existe dans la noix vomique et la fève de Saint-Ignace. — Blanche, pulvérulente, cristallisable. Excitant du système musculaire et des nerfs vaso-moteurs. Moins énergique que la strychnine ; la remplace chez de tout jeunes enfants ; est employée au début et à la fin des pyrexies, dans la bronchite capillaire, l'emphysème pulmonaire, l'asthme (combiné avec l'atropine ou l'hyosciamine). Granulée au demi-milligramme. 1 granule à la fois.

Bryonine. — Substance extraite de la racine de la bryone. Excitant du gros intestin, dans les constipations rebelles. 3 à 4 granules le soir au coucher. La bryonine est le succédané du podophyllin. Le matin, une cuillerée à café Sedlitz Chanteaud (voir ce dernier).

C

Caféine. — Alcaloïde découvert dans le café par Pelletier et Robiquet. — Blanche, cristallisable en aiguilles soyeuses ; volatile ; soluble dans l'eau et l'alcool. La caféine et ses sels (citrate, arséniate) sont des stimulants du cerveau. On l'administre dans le coma, la somnolence, la migraine. On la donne également contre la fièvre de consomption, par conséquent, dans la dénutrition trop rapide. 3 à 4 granules toutes les heures.

Camphre mono-bromé. — Le camphre et le brome ne sont pas chimiquement combinés, mais par une sorte d'intussusception : une molécule de camphre allant se loger au centre d'une molécule de brome. Il remplace avec succès le bromure de potassium, dont il n'a pas les effets relâchants ou paralysants. On le donne dans les éréthismes sexuels (nymphomanie, onanisme, satyriasis), dans des convulsions hystériques, épileptiformes, etc. 1 ou 2 granules à la fois. Trois ou quatre fois dans la journée.

Carbonate de lithine. — Sel ayant pour base un oxyde découvert par Arfwedson, dans quelques minéraux de Suède. Succédané des benzoates.

Chlorhydrate de morphine (voir *Morphine et ses sels*). — Granulé au milligramme. 1 à 2 granules à la fois, toutes les demi-heures, jusqu'à sédation de la douleur.

Cicutine (encore appelée *Conicine, Conéine*). — Alcaloïde qui existe particulièrement dans la grande ciguë. Calmant de la sensibilité et de la contractilité ; a une action particulière dans des hyperesthésies cutanées, le prurit, dans les douleurs lancinantes, dans l'angine de poitrine, etc. 1 ou 2 granules à la fois, toutes les demi-heures, jusqu'à sédation.

Codéine. — Alcaloïde découvert dans l'opium par Robiquet ; se cristallise en prismes blancs ; amer, soluble dans l'alcool et l'éther. Calmant doux des irritations,

surtout des voies aériennes. Se donne dans la toux des hectiques, combiné avec l'iodoforme (voir ce dernier). 1 à 2 granules toutes les heures, jusqu'à sédation.

Cubébine. — Principe du poivre cubèbe, découvert par Soubeyran et Capitaine. Se donne dans des blennorhagies aiguës en remplacement du poivre cubèbe. — 5 à 6 granules à la fois, toutes les heures (comme abortif).

Cyanure de zinc. — Granulé au milligramme. Dans la chorée, l'épilepsie. 1 ou 2 granules à la fois, trois ou quatre fois par jour. Doit se continuer pendant longtemps : six mois, une année (en interrompant de temps en temps).

Colchicine. — Alcaloïde découvert par Geiger et Hène dans les semences de colchique. Cristallise en aiguilles fines, incolores, de saveur amère. Diurétique puissant. S'emploie dans les épanchements des séreuses; contre le rhumatisme articulaire aigu. Granulé au demi-milligramme. 1 granule à la fois, toutes les demi-heures, avec une tisane diurétique.

D

Daturine. — Alcaloïde découvert par Brandès dans les semences du *Datura stramonium.* Antispasmodique, succédané de l'atropine et de l'hyosciamine. 2 granules à la fois toutes les demi-heures. La daturine n'a pas une action mydriatique aussi marquée que celle de ses congénères.

Digitaline. — Alcaloïde de la *digitale pourprée,* isolé et obtenu par Homolle et Quevenne. Solide, blanc ou blanc-jaunâtre très-amer. Défervescent énergique par son action sédative sur le cœur et la circulation; diurétique par diminution de la pression intra-vasculaire. Convient dans toutes les pyrexies; dans toutes les hydropisies (combinée avec les arséniates). Granulée au milligramme. 1 ou 2 granules à la fois, toutes les demi-heures dans les pyrexies; toutes les deux heures dans les hydropisies (principalement des plèvres).

Élatérine. — Extraite du concombre sauvage (*Momordica elaterium*); blanche, très-amère. Active les fonctions de l'intestin, agit comme hydragogue. Granulée au milligramme. 1 ou 2 granules à la fois, toutes les heures, jusqu'à effet.

Émétine. — Alcaloïde découvert par Pelletier dans l'ipéca. Poudre blanchâtre, inodore, de saveur amère. Possède les propriétés contro-stimulantes de l'ipéca. Se donne au début des angines, bronchites, pneumonies. Granulée au milligramme. Chez les enfants, 1 granule toutes les demi-heures; chez les adultes, 3 à 4 granules, jusqu'à effet.

Ergotine. — Extrait amorphe du seigle ergoté. Réveille l'action expulsive du système utérin. Convient dans la diarrhée opiniâtre, la dysenterie, le *purpura hemorrhagica,* l'hématurie. Granulée au centigramme. 3 ou 4 granules à la fois, toutes les heures, jusqu'à effet.

H

Hydro-ferro-cyanate de quinine. (Prussiate.) — Sel jaune-verdâtre; se cristallise en petites masses aiguillées; à peine soluble dans l'eau; très-soluble dans l'alcool. On l'obtient en faisant agir 100 parties de sulfate de quinine et 31 parties de

protocyanure de fer et de potassium dans 2,500 parties d'eau distillée. Fébrifuge et sédatif des douleurs névralgiques. Granulée au milligramme. 3 à 4 granules toutes les demi-heures, jusqu'à sédation.

Hyosciamine. — Alcaloïde découvert par Brandès dans les semences de la jusquiame noire (*Hyosciamus niger*). Cristallisable. Saveur amère. Antispasmodique, mais ayant une action très-marquée sur le gosier et les yeux.

Hypophosphites de chaux, de soude. — Dans les maladies de misère physiologique et diminution d'éléments calcaires dans les os : rachitisme, ostéomalacie. Granulés au centigramme. Pour les enfants nourris au biberon, on écrase 4 à 5 granules par biberon.

I

Iodhydrate de morphine. — Combinaison d'iode et de morphine. Saveur amère, légèrement astringent, avec un léger goût d'iode. Convient spécialement dans les affections scrofuleuses : ostéites, ulcères rongeants, etc. 3 à 4 granules jusqu'à sédation.

Iodoforme. — Composé découvert par Serullas; contenant 90 p. c. d'iode. Modificateur et calmant. Se donne dans les irritations récentes ou anciennes des premières voies (angine, bronchite, coryza, etc.). Granulé au milligramme. 2 à 3 granules à la fois, toutes les demi-heures, jusqu'à sédation.

Iodure de mercure. — Granulé au milligramme (proto-iodure) et au centigramme (deuto). Dans les affections syphilitiques. 3 à 4 granules par jour, avec une infusion de salsepareille.

J

Jalapine. — Résine principale du jalap. Excitant du gros intestin. Convient dans la paresse intestinale, l'entérite chronique, conjointement avec l'iodhydrate de morphine. Granulé au milligramme. 2 à 3 granules, deux heures après les repas.

K

Kermès minéral. — Expectorant. Granulé au centigramme. 1 ou 2 granules à la fois (avec un looch blanc).

Kousséine. — Principe du kousso. — Vermifuge. Granulé au milligramme. 4 à 5 granules par administration, matin et soir, avec 1 ou 2 granules de colocynthine, et le lendemain une cuillerée d'huile de ricin.

M

Morphine et ses sels. — Un des alcaloïdes de l'opium. Tous les sels de morphine ont une saveur amère. Calment la douleur et préviennent l'inflammation :

dans la méningite, l'encéphalite, la cardite, la pleurésie, etc. Granulés au milligramme. 2 à 3 granules toutes les demi-heures ou heures, jusqu'à sédation.

N

Narcéine. — Principe immédiat de l'opium, découvert par Pelletier. Cristallisé en aiguilles blanches, de saveur styptique. Calme le système nerveux. Contre les toux rauques, douloureuses. Granulé au milligramme. 1 ou 2 granules toutes les heures, jusqu'à sédation.

P

Phosphure de zinc. — Dans les affections choréiformes et épileptiformes. Granulés au milligramme. 2 à 3 granules à la fois, deux ou trois fois par jour (conjointement avec la brucine).

Picrotoxine. — Principe immédiat, découvert par Boullay dans la *coque du Levant* (*Coculus indicus*) ; cristallise en prismes quadrangulaires blancs, excessivement amers, vermifuge; contre les accès épileptiformes occasionnés par les helminthes. Granulée au demi-milligramme. 2 granules (pour un enfant), le soir, à son coucher, et le lendemain matin une cuillerée d'huile de ricin. Pour un adulte, 3 granules.

Pipérine. — Matière cristalline, découverte par Œrsted, dans le poivre noir. Mêmes propriétés que la cubébine. Granulée au milligramme. 5 à 6 granules à la fois, trois fois dans la journée (conjointement avec la digitaline et l'aconitine, si la blennorrhée est aiguë). On combattra le ténesme vésical par la cicutine. 2 à 3 granules par jour.

Podophyllin. — Résine extraite de la podophille (*Podophyllum peltatum*). Déconstipant. 2 granules le soir en se couchant. On peut y joindre la strychnine et l'hyosciamine, en vue de régulariser le mouvement péristallique, 1 granule de chaque. Le matin une cuillerée à café de Sedlitz Chanteaud.

Pilocarpine (et sels). — A une action très-marquée sur les glandes salivaires; excite la circulation capillaire. Convient dans les anémies locales et les inflammations qui en sont la suite : surtout l'ophthalmie des lymphatiques. S'emploie principalement en injections hypo-dermiques (sous-nitrate).

Q

Quassine. — Principe non azoté, extrait du *Quassia amara* et du *Quassia simarouba*. Stomachique; excite l'appétit. S'emploie dans les dyspepsies, à la fin des maladies aiguës et pendant le cours des maladies chroniques. Jouit comme amer de propriétés fébrifuges. Granulé au milligramme. 1 ou 2 granules au commencement des repas.

Quinine et ses *sels* (*sulfate, bromhydrate, arséniate, hydro-ferro-cyanate*) (voir ce dernier). — Alcaloïde découvert par Pelletier et Caventou dans l'écorce du quinquina

jaune ; trouvé depuis dans les diverses variétés de quinquina (rouge, gris, bronzé). Les sels de quinine réveillent la tonicité des tissus. Se donnent contre la torpeur, les accès fébriles, les maladies infectieuses et miasmatiques, les hémorrhagies périodiques : métrorrhagies, épistaxis. Vermifuges. Granulés au centigramme. 3 ou 4 granules, toutes les heures, dans l'intervalle des accès. On augmente la force du médicament, en ajoutant chaque fois 1 granule d'arséniate de strychnine.

S

Salicylates : d'ammoniaque, de fer, de quinine, de soude. —Conviennent dans le rhumatisme articulaire aigu et comme antriputrides et antiseptiques. Granulés au centigramme. 3 à 4 granules à la fois, toutes les demi-heures dans les cas aigus, 6 à 8 granules par jour dans les cas chroniques.

Santonine. — Principe extrait des semences et des sommités de l'armoise (*Artemisia santonica*). Anthelminthique excellent. Granulé au centigramme. 2 granules à la fois, le soir au coucher, et le lendemain une cuillerée d'huile de ricin. Convient aux enfants.

Scillitine. — Principe amer trouvé dans le bulbe de la scille maritime. Diurétique ; favorise l'absorption et les sécrétions. Contre tous les épanchements des séreuses. Granulée au milligramme. 2 à 3 granules à la fois, répétés dans la journée.

Sel de Gregory. — Combinaison de codéine et de morphine. Contre la douleur, les toux pénibles, conjointement avec l'émétine. 1 granule de chaque, toutes les demi-heures jusqu'à sédation. L'émétine et le sel de Gregory font l'effet de la poudre de Dower et ont les mêmes indications.

Strychnine (*et ses sels : arséniate, sulfate hypophosphite*). — Alcaloïde découvert par Pelletier et Caventou dans la noix vomique et la fève de Saint-Ignace. Se rencontre dans tous les végétaux de la tribu des strychnées. Pure, la strychnine est blanche; cristallise en prismes à quatre pans, terminés par des pyramides à quatre faces. Son amertume est excessive. Incitants vitaux par excellence, les sels de strychnine sont le cheval de bataille du médecin. On les donne au début de toutes les pyrexies et inflammations, afin de soutenir les forces de l'organisme. Ils conviennent dans toutes les paralysies où la myotilité n'est pas éteinte. Soutiennent l'action du cœur et peuvent ainsi éloigner l'agonie. Granulée au demi-milligramme, ils ne peuvent donner lieu à aucun accident si l'on procède par 1 granule à la fois, répété à des intervalles d'autant plus rapprochés que le cas est plus urgent. Il faut les pousser jusqu'à effet attendu et non s'arrêter en chemin.

Sulfure de calcium. — *Phytocide* ; convient dans toutes les maladies cryptogamiques : croup, angine couenneuse ou diphthéritique, muguet ; contre les toux et jetages rebelles : coryza, angine, bronchites chroniques. Granulé au centigramme. 2 granules à la fois, toutes les demi-heures (pour les enfants).

V

Valérianates (*de fer, de quinine, de zinc*).—Stimulant actif du système nerveux :

contre la chorée, les convulsions épileptiformes. Granulés au centigramme. 2 granules à la fois, trois ou quatre fois dans la journée hors des accès. On les combine avec la brucine et la daturine, pendant les accès. 1 granule de chaque toutes les demi-heures.

Vératrine. — Alcaloïde découvert par Caventou et Pelletier, dans la cévadille (*Veratrum sabadilla*) et dans l'ellébore blanc (*Veratrum album*). Blanche, extrêmement âcre, soluble dans l'alcool et l'éther, insoluble dans l'eau. Défervescent et contro-stimulant ; a une action double sur l'état fébrile : fait tomber la chaleur et le pouls et remplace avantageusement le tartre émétique à haute dose. On peut la donner dans toutes les maladies aiguës, surtout dans la pneumonie, les rhumatismes aigus tant musculaires qu'articulaires ; au début des angines, bronchites. Granulée au demi-milligramme. On en donne 1 granule tous les quarts d'heure, jusqu'à effet contro-stimulant.

Résumé des modificateurs dosimétriques.

Les associations de médicaments sont communes en dosimétrie ; il ne pouvait en être autrement, puisque c'est une thérapeutique des symptômes, ou symptomatologie raisonnée qui ne perd jamais de vue la cause, et que, dans tout traitement, il y a la *dominante* et la *variante*, la première s'adressant à la cause, la seconde aux effets.

Ces associations peuvent paraître choquantes au premier aspect. Il n'en est rien pourtant ; prenons un exemple. La strychnine est un incitant, l'hyosciamine un antispasmodique. Ces deux substances réunies, agissant en sens contraire (*strictum* et *laxum*), vont lever un obstacle dynamique : dilater les sphincters, reserrer le corps d'un viscère creux, de manière à expulser le contenu, comme dans les dysuries spasmodiques. Il est évident qu'il y a, d'une part, contracture du col de la vessie et de l'autre, subparalysie du corps. Or, si on ne lève pas ces deux obstacles, l'un actif, l'autre passif, on n'obtient pas l'effet désiré. C'est pour cela que l'allopathie est si souvent impuissante, n'ayant jamais en vue que le fait en lui-même et non les causes.

Il est prouvé que les sels de quinine ne donnent de très-bons résultats dans les fièvres paludéennes qu'associés à un sel de strychnine (sulfate, arséniate).

Dans la fièvre, il y a paralysie des nerfs vaso-moteurs, amenant l'engorgement et la compression des vaisseaux : les alcaloïdes défervescents, tels que la vératrine, l'aconitine, la digitaline, la strychnine, diminuent la compression intérieure des vaisseaux. Ils constituent, pour ainsi dire, la *variante* du traitement de la fièvre, tandis que la quinine qui combat l'élément miasmatique, constitue la *dominante*.

Nous pourrions multiplier ces exemples ; ils suffisent, croyons-nous, pour démontrer que ces associations magistrales sont rationnelles et physiologiques.

I

Incitants vitaux. { Strychnine et sels.
Brucine.

Le médecin ne doit pas perdre de vue qu'il ne peut rien en dehors de la vitalité. Quelle que soit la maladie : aiguë ou chronique, c'est à soutenir les forces vitales qu'il doit s'attacher surtout, s'il faut employer des moyens débilitants, tels que la saignée, les évacuants par haut ou par bas, la diète, ou qu'il existe de grandes suppurations, des cavernes : dans les plaies, les phthisies. Il ne faut pas perdre de vue que ce ne sont pas là des remèdes, mais des nécessités du moment; partant, l'exception et non la règle, comme on l'a fait malheureusement jusqu'ici.

Toute maladie est, sinon guérissable, du moins amendable; mais pour cela il ne faut pas désespérer ou se tenir dans une triste expectation, qui fait du médecin un *assistant* de la mort. D'ailleurs, qui y est le plus intéressé, si ce n'est le médecin lui-même? Le malade est alité, prostré, incapable de mouvement; toutes les fonctions nutritives sont enrayées et, par contre, celles de réceptivité augmentées; il est sensible au moindre bruit, la lumière même du jour l'irrite : faut-il l'affaiblir encore par un traitement spoliateur et par la diète? Nullement : il faut soutenir ses forces par la strychnine. Cet incitant vital doit donc être le cheval de bataille du médecin, tant dans les maladies aiguës que dans les maladies chroniques.

En médecine, ce sont surtout les fautes qui instruisent ; ce ne sont donc pas tant les cas heureux qu'il faut enregistrer, mais les cas malheureux.

En vain, objectera-t-on qu'on a traité d'après l'art; puisque cela veut dire souvent un art suranné, impuissant. Il faut en médecine, comme en toutes choses, suivre le progrès et ne répudier aucun moyen que la science met à notre disposition.

II

Défervescents : aconitine, vératrine, quinine, etc.

La fièvre est toujours un danger quand elle persiste ; il faut donc la combattre quelle que soit la nature et son rhythme : continu, rémittent, intermittent. Il faut dès que le pouls et la chaleur s'élèvent au-dessus de la normale physiologique, les y ramener; ce qui est toujours possible, sinon d'une manière complète, du moins approximativement. La fièvre doit être considérée comme une asthénie, plutôt que comme une sthénie. C'est comme le baromètre qui monte et ne peut se soutenir : signe d'un temps incertain. L'excès de calorique brûle le sang et paralyse les vaisseaux; par conséquent, plus la fièvre est grande, plus le malade est faible. Il ne suffit pas alors d'un régime plus ou moins réconfortant : pour manger, il faut en avoir

la force. La diète prolongée a, à son tour, pour résultat d'augmenter la fièvre, en exagérant la combustion intérieure. La dosimétrie, avec ses médicaments agissant par catalyse, permet de nourrir les malades dès que la fièvre est tombée. Avec elle — ou après — on peut dire qu'il n'y a pas de convalescence, parce que la maladie se termine par résolution. On donnera donc, dès le début, la strychnine, à laquelle on ne tardera pas d'ajouter l'aconitine, la vératrine, pour peu que l'état du pouls et de la calorification l'exige (38, 39, 40° c.), sans doute on ne coupera pas une fièvre rémittente ou typhoïde, comme une fièvre intermittente simple; celle-ci peut également devenir rémittente, c'est dire que les mêmes moyens doivent être employés. Nous en avons cité de nombreux exemples dans le cours de cet ouvrage. Voyez les histoires de maladies qu'Hippocrate nous a laissées : on y voit des malades lutter, pendant quarante, cinquante, soixante, quatre-vingts et même cent jours. C'est tout à fait comme avec les expectants d'aujourd'hui. Arrière ces hommes qui se disent médecins et qui n'osent agir !

III

Calmants.
- *Narcotiques :* morphine, codéine, narcéine, hyosciamine, atropine, daturine, cicutine, etc.
- *Antinévrosiques :* valérianates.
- *Anesthésiques :* chloroforme, iodoforme, chloral boraté, croton-chloral.

Ces moyens ont le grand avantage de se concilier avec le régime.

Ici le calmant doit être relatif à l'état du malade et à la nature des symptômes : spasme ou douleur. Ces moyens ne doivent donc être que temporaires, et il faut se garder d'en faire la base d'un traitement, parce qu'en même temps qu'ils calment, ils énervent et suspendent les sécrétions et excrétions.

IV

Éliminants.
- *Expectorants :* émétine, scillitine, kermès.
- *Diurétiques :* digitaline, colchicine.
- *Purgatifs :* Podophillin, bryonine, Sedlitz Chanteaud.

Le médecin doit être sobre de purgatifs, qui fatiguent les organes quand on en prolonge l'usage : c'était le tort des médicastres d'autrefois. D'ailleurs, il n'y a pas seulement les éliminants : tous les moyens qui font cesser un obstacle à la sécrétion et l'excrétion méritent ce nom. Ainsi des narcotiques, des relâchants, des excitants. On aide à la purgation par la strychnine et l'hyosciamine, s'il y a en même temps spasme et subparalysie de l'intestin.

L'art du médecin consiste à bien choisir ses moyens.

V

Toniques digestifs. { *De l'estomac* : quassine.
De l'intestin : jalapine, colocynthine.

Ici encore, il faut avoir égard à la vitalité du tube digestif; les digestions artificielles ne sauraient suppléer aux digestions naturelles. C'est ainsi que la pepsine même pure, ne saurait remplacer le liquide normal de l'estomac. La digestion n'est pas un acte chimique, mais un acte vital. On comprend dès lors l'utilité de la quassine qui, par sa nature, se rapproche de la strychnine, c'est-à-dire de l'incitant vital par excellence. On peut en dire autant de la jalapine et de la colocynthine, qui viennent en aide aux dernières opérations de la digestion. Ainsi dans la dyspepsie stomacale, on donnera la quassine ; et dans la dyspepsie iléale, la jalapineet la colocynthine.

VI

Reconstituants : arsenic, fer, iode et sels.

Ces moyens n'agissent que par catalyse physiologique, c'est-à-dire qu'ils provoquent les mouvements de la nutrition sans y participer, ni physiquement, ni chimiquement. Il en est de l'animal comme de la plante : il puise ses éléments nutritifs dans son sol à lui. C'est pourquoi le célèbre Boerhaave avait défini l'animal « une plante retournée », c'est-à-dire ayant ses racines en dedans. Les sels métalliques et les métalloïdes qu'on administre sous forme de médicaments, n'ont donc d'autre effet que d'activer l'absorption intestinale, puisqu'ils sont peu absorbables par eux-mêmes et qu'on les retrouve en grande partie dans les matières fécales, surtout si on les a donnés en pilules grossières, comme on le fait en allopathie.

VII

Antiputrides : acide phénique, acide salicylique et sels, sulfures.

Ces médicaments ont particulièrement pour objet de tuer ou éloigner les ferments tant végétaux qu'animaux. On sait, aujourd'hui, la part que ces infiniment petits prennent aux décompositions organiques.

VIII

Vermifuges : santonine, picrotoxine, kousséine.

Tous ces médicaments agissent par leur amertume plutôt que par une action toxique propre.

IX

Neutralisants. { a. Acides. — Eaux minérales alcalines.
b. Alcalins. — Eaux minérales acidules gazeuses.

Dans l'état physiologique ou de santé, nos humeurs, de même que les sucs qui imprègnent nos tissus sont neutres. Si cet état chimique vient à se modifier dans un sens acide ou alcalin, il y a maladie, souffrance et par suite phlogose, c'est-à-dire altération de tissus. Dans les scrofules et les inflammations qui en dépendent, de même que dans les rhumatismes, c'est l'état acide qui prédomine. Les maladies par excès d'alcalinité sont plus rares, les bases étant facilement détruites — à moins d'abus des alcalins, par exemple, des doses excessives de bromure de potassium, de salicylate de soude, qui substituaient ainsi un état morbide à un autre.

Dans les cures d'eaux minérales, il faut toujours soutenir la vitalité par les modificateurs propres, tels que la strychnine, la quassine, l'aconitine, la digitaline, etc.

Spécifiques. — On ne connaît guère comme spécifique que le mercure, contre la syphilis, et son correctif, l'iodure de potassium. C'est dire qu'il faut se garder du mercurialisme qui a produit tant de ravages.

Tel est l'arsenal dosimétrique. Mais on n'oubliera pas que préalablement à toute médication, il faut déblayer les voies digestives, afin que les médicaments ne tombent point dans un évier. C'est pour cela que le Sedlitz Chanteaud est nécessaire. Sel tonique et rafraichissant, il entretient le sang dans son état neutre, qui en fait un liquide doux, nutritif et prévient ainsi toutes ces irritations ou échauffements dont on a voulu, à tort, faire des entités morbides. La médecine est devenue ainsi une sorte d'histoire naturelle, où les nosographes ont planté leurs étiquettes, comme on fait pour les herbes, bonnes ou mauvaises. Ne vaut-il pas mieux détruire ces dernières qu'en faire l'objet d'une culture plus curieuse qu'utile. Tel est aussi le but de la dosimétrie.

INSTITUT LIBRE

DE

MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

En créant cet institut, notre but a été de rallier les médecins sous un drapeau commun : celui de l'Hippocratisme. Jusqu'ici on a pu dire des académies comme les paysans russes : « Dieu est trop haut et le Czar trop loin ! » Voilà ce qui en détourne beaucoup de médecins, qui se voient ainsi réduits à leur isolement. Humbles soldats de l'humanité, leur vie se passe souvent dans des luttes pénibles, moins contre les maladies que contre les hommes. Le docteur Combes en a tracé le poignant tableau (voir plus haut). L'Institut libre de médecine dosimétrique fera donc cesser cet état de choses, aussi préjudiciable à la science qu'à l'humanité. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un grand nombre de médecins s'y soient ralliés : nous en donnons ci-après les noms.

En entrant dans l'Institut, les médecins ne prennent d'autre engagement que de contribuer à l'extension de la dosimétrie en fournissant annuellement, ne fût-ce qu'une observation que le *Répertoire* publie et commente, s'il y a lieu. Nous ne pouvons donc assez engager nos confrères à nous adresser leur adhésion.

LISTE DES MEMBRES

DE

L'INSTITUT LIBRE DE MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

Fondateurs :

MM. le professeur BURGGRAEVE, auteur de la Méthode dosimétrique, à Gand (Belgique).

ÇH. CHANTEAUD, pharmacien de 1re classe, à Paris, préparateur des médicaments dosimétriques.

Membres adhérents :

PREMIÈRE LISTE.

MM. AMILLET, docteur-médecin, à l'Isle-Jourdain (Vienne).
ANDRIEU D'ALBAS, id., à Pontault (Seine-et-Marne).
AUTUN, id., à Oran (Algérie).
ANGOT, id., à Laval (Mayenne).
AUTRAN, id., à Toulon (Var).
AUDERLIER, A., id., à Nimy (Belgique).
AÏCARDI, id., à Turin (Italie).
ANSALONI, id., à Romorantin (Loir-et-Cher).
AUGÉ, id., à Reuilly (Indre).
ARTHUR ALLBUTT, id., à Leeds (Angleterre).
ABAUT, id., à Langoiran (Gironde).
ANSALONI, id., à Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher).
ANFRUN, id., à Saint-Pierre d'Oléron (Charente-Inférieure).
AUDINOT, id., à Mayaguez (Puerto-Rico).
ARCHER, id., à Savignacles-Églises (Dordogne).

MM. Anastasro de la Galle y Hernandez, médecin-chirurgien, à Muros (Espagne).

Acinas, id.

Acosta, Juan, docteur-médecin, sous-inspecteur de santé de la marine, à Madrid (Espagne).

Alonso y Niéto, Gabriel, docteur-médecin, à Tamames, province de Salamanque (Espagne).

Alegrente, Vicente, id., 46, Rambla de San-Juan, à Tarragona (Espagne).

Antonio de Cozar y Calvo, id., 19, Pral, à Saragosse (Espagne).

Antonio Ortin Carinova, id., 45, La Casa Sicco, à Cordoba (Espagne).

Angel Rodriguez del Castillo, id., à Alconchel, province de Badajoz (Espagne).

Aurélio Ben[to] Ortéga, id., à Zaragora-Paniza (Espagne).

Bauer, id., à Dornes (Nièvre).

Boyron, id., à Chailly-Barbizon (Seine-et-Marne).

Bourdon, id., à Méru (Oise).

Bonneville, id., à Pailhas (Aveyron).

Berruyer, id., à Nantes (Loire-Inférieure).

Bernard, id., à Bone (Bouches-du-Rhône).

Beugnies-Corbeau, id., à Saint-Michel (Aisne).

Bitterlin, id., à Saint-Maur (Seine).

Borris, id., à Saint-Germain-du-Bel-Air (Lot).

Boggs, id., à Paris.

Brun, id., à Saacy (Seine-et-Marne).

Bonsirven, id., à Briatexte (Tarn).

Bouglé, id., à Genève (Suisse).

Blanchet, id., à Pamproux (Deux-Sèvres).

Béclu, id., à Paris.

Bonnardières, id., à Grenoble (Isère).

Barmy, id., à Aniane (Hérault).

Burguet, Charles-Daniel, docteur-médecin particulier du prince Sidi-Mahomed, à Kasnadar (Tunis).

Biscarra, id., à Paris.

Bidard, id., à Donfront (Orne).

Boucher, id., à Voiron (Isère).

Barbaste, id., à Roman (Drôme).

Bayard, pharmacien, à Fontainebleau (Seine-et-Marne).

Bénoist, docteur-médecin, à Neuville (Vienne).

Bissieu, id., à Paris.

Beau, id., à Sumène (Gard).

Bastin, id., à Asnières (Seine).

Bertrand, id., à Paris.

Bonnain, id., à Moncoutant (Deux-Sèvres).

Bron, id., à Lyon (Rhône).

Bruyer, id., à Saint-Ouen (Seine).

Bogras, id., à Château-Chinon (Nièvre).

MM. Bernard, Charles-Claude, docteur-médecin, à Bordj-Ménaïel (Algérie).
Barrère, id., à Sauterne (Gironde).
Brizuela, Jacobo-Fernandez, id., 1, Pral, à Saragosse (Espagne).
Bogas, id., 1, Pral, à Saragosse (Espagne).
Ballesteros, Juan-Fernandez, docteur-médecin, à Bustos-Tavera (Espagne).
Bénita Gif Sousa, id., à Azevedo (Espagne).
Barroso, Vicente-Martin, id., 32, Réal del Carmen, à Ségovia (Espagne).
Bernado-Pire, id., à Cremposuelos Caza del Gas (Espagne).
Calbris, id., à Tinchebray (Orne).
Chavée, id., à Bruxelles (Belgique).
Crouzet, id., à Routot (Eure).
Coquard, id., à Port-au-Prince (Haïti, Amérique).
Combes, E., id., à Paris.
Cénas, id., à Meyzieu (Isère).
Carle, id., à Feuquière (Oise).
Castex, id., à Oyonnax (Ain).
Carlier, id., à Lillers (Pas-de-Calais).
Cabasse, id., à Vaucouleurs (Meuse).
Chasseloup de Chatillon, id., à Poitiers (Vienne).
Chazarain, id., à Paris.
Castanéda, id., à Paris.
Caternault, id., à Longué (Maine-et-Loire).
Chanu, id., à Meudon (Seine-et-Oise).
Caytan, id., à Anvers (Belgique).
Coppens, id., à Hondschotte (Nord).
Chailloux, id., à Surgères (Charente-Inférieure).
Corrado, id., à Paris.
Charles fils, id., à Rupt-sur-Moselle (Vosges).
Chanteaud, Gustave, pharmacien, à Vendôme (Loir-et-Cher).
Cayré, docteur-médecin, à Réquista (Aveyron).
Cahours, id., à Beaufour (Mayenne).
Compérat, id., à Aix-en-Othe (Aube).
Chavannes, id., à Mirecourt (Vosges).
Collonier, id., à Briollay (Maine-et-Loire).
Carique, Claudius, id., à Villeneuve-les-Maguelonne (Hérault).
Chatelain, id., à Nancy (Meurthe-et-Moselle).
Collongues, id., à Nice (Alpes-Maritimes).
Cassius, id., à Leyrac (Lot-et-Garonne).
Crouzat, id., à Médéah (Algérie).
Crouzet, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Cambassedès, id., à Le Vigan (Gard).
Cascua, A., id., à Navarreux (Basses-Pyrénées).
Canazzi, id., à Olmetto (Corse).
Catteau, id., à Tourcoing (Nord).
Castex, id., à Labroquère (Haute-Garonne).

MM. Chapuzot, docteur-médecin, à Paris.
Cauderlier, id., à Nimy (Belgique).
Cormilleau, id., à Mont-Saint Jean (Sarthe).
Carréras-Sanchiz, id., Huéras, 78, bajo, à Madrid (Espagne).
Cuévas Caracuel, pharmacien, 32, Fuencaral, à Madrid (Espagne).
Comas de Rindor, Gr., docteur-médecin de l'Université de Madrid, 13, Estrella, à Madrid (Espagne).
Cozar y Calvo, id.
Carlos Rodriguez de Frujillo, docteur-médecin, 18, Calle de la Armas, à Sévilla (Espagne).
Dubois, id., à Marville (Meuse).
Duvignaud, id., à Bordeaux (Gironde).
Desjardin, id., à Nice (Alpes-Maritimes).
Degoix, id., à Pesmes (Haute-Saône).
Decoin, id., à Lamotte-en-Santer (Somme).
Dartigues, id., à Pujols (Gironde).
De Clercq, id., à Bruxelles.
Doucet, id., à Loudun (Vienne).
Droixhe, id., à Huy (Belgique).
Descola, id., à Clairac (Lot-et-Garonne).
Deschamps, id., à Montigny (Haute-Marne).
Delibes, id., à La Haye-Fouassière (Loire-Inférieure).
Dezotteux, id., à Lardy (Seine-et-Oise).
Dauvé, id., à Forcey (Haute-Marne).
Duffau, id., à Laons (Eure-et-Loire).
Dejace, id., à Seraing (Belgique).
Duzan, id., à Lamotte-Landerron (Gironde).
Duchêne, Th., id., à Pavilly (Seine-Inférieure).
Dibot, id., à Paris.
Delineau, id., à Paris.
Dulieu, id., à Longueval (Aisne).
Deperraud-Benet, id., à Paris.
Da Silva, Augusto-José, id., à Villa-Nova d'Arren (Portugal).
Defize, id., à Fexhe-Slins (Belgique).
Dheilly, id., à Candas (Somme).
Dusilliet, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Dauvin, id., à Brest (Finistère).
Depoux, Emmanuel, id., à Pionsat (Puy-de-Dôme).
Dufuy, id., à Paris.
Dartus, id., à Bertincourt (Pas-de-Calais).
Delestrée, id., à Longjumeau (Seine-et-Oise).
Desparquets, id., à Paris.
Darboy, id., à Preignac (Gironde).
Delporte, id., à Beton-Bazoche (Seine-et-Marne).
De Ville, J., id., à Saint-Bénoist-sur-Loire (Loiret).
Dallac, F., id., à Soual (Tarn).

MM. Darcy, docteur-médecin, à Saint-Firmin-des-Prés (Loir-et-Cher).
Delbecchi, Paolo, pharmacien, à Turin (Italie).
Escoubas, Maximin, docteur-médecin, à New-Orléans (Amérique du Nord).
Esévira, José, id., à Illescas, province de Tolède (Espagne).
Echévaria, id., à Puebla de Montalbon, id.
Espejo, professeur à l'École vétérinaire de Madrid, secrétaire de la *Gazette médicale vétérinaire*.
Foch, docteur-médecin, à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne).
Faloy, id., à Tergnier (Aisne).
Fontaine, id., à Bar-sur-Seine (Aube).
Faille, id., à Reims (Marne).
Faury, id., à Aiguines (Var).
Fouqueau, id., à Boynes (Loiret).
Forges, id., à Montataire (Oise).
Florence, id., à Perpignan (Pyrénées-Orientales).
Foucard, id., à Oyron (Deux-Sèvres).
Fournier, id., à Cannes (Alpes-Maritimes).
Fayard, id., à Vanchassis (Aube).
Féron, id., à Dun-sur-Auron (Cher).
Fournier, id., à Soissons (Aisne).
Fritsen, id., à Helmont (Hollande).
Freydier, id., à Cassel (Nord).
Froment. id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Fauque, id., à Signy-l'Abbaye (Ardennes).
Fijcivo, Francisco, id., à Torrox (province de Malaga, Espagne).
Fernandes Carril, id.
Girouard, id., à Chartres (Eure-et-Loir).
Guillé, id., à Montmorillon (Vienne).
Gouamier, id., à Angers (Maine-et-Loire).
Glaesel, id., à Crotoy (Somme).
Gallo, id., à Riols (Hérault).
Gélineau, id., à Paris.
Girard, id., à Rochefort (Charente-Inférieure).
Girard, id., à Paris.
Guédenay, A., id., à Vrécourt (Vosges).
Guillain, id., à Saint-Pierre-les-Calais (Pas-de-Calais).
Gustin, id., à Paris.
Grandguillot, id., à Craon (Mayence).
Guiffart, id., à Cherbourg (Manche).
Glais, id., à Pontivy (Morbihan).
Gressot, id., à Sennecy-le-Grand (Saône-et-Loire).
Goyard, id., à Paris.
Guionnet, id., à Auvillars (Tarn-et-Garonne).
Garcia del Rey Mariano, id., à Tolède-Noven, province de Tolède (Espagne).
Guétiérez Solana, id., 2, Irupillo, à Madrid (Espagne).
Gabaldon, Enrique, médico del Régimento de España (Espagne).

MM. Griado y Léon, Luis, docteur-médecin, 30, Muio de San Junan, à Malaga (Espagne).

Grindoy Léon, id., 30, Muio San Junan, à Malaga (Espagne).

Gori, à Breda (Hollande).

Honorat, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).

Hugues Cléry, id., à Marseille-Saint-Just (Bouches-du-Rhône).

Hitchman, William, id., à Liverpool (Angleterre).

Hamon de Fresnay, id., à Paris.

Himely, id., à Paris.

Hahn, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).

Iboléon, Antonio-Auton, id., 40, Pral, calle San-Francisco, Le Ferréol (Espagne).

Juhel, docteur-médecin, à Caen (Calvados).

Jamet fils, id., à Loudun (Vienne).

Jamme, id., à Saint-Laurent-du-Pont (Ysère).

José Manuel Péreira Pachéco, id., à Santa-Anna-de-Bezente (Brésil).

Jobert, id., à Alger (Algérie).

José Manoel Péreira Pachêez, id., à Campo-Bello-de-Rezeude (Brésil).

José de Lucia, id., 9, Alfaros, à Cordoue (Espagne).

Jaime Garau, docteur-médecin-major, sous-inspecteur de santé (à l'hôpital), à Alicante (Espagne).

José Alvarez-Janaris, docteur-médecin, Val de Saint-Dominguo, province de Tolède (Espagne).

José Ramonde y Martinez, id., 2, Marguia, à Cadix (Espagne).

Julio del Arcoy Ocaviz, id., à Castrol-Urdiales, province de Santander (Espagne).

José Pérez Cuadrado, id., à Puerta-Réal, province de Cadix (Espagne).

Juan-Luis de Sosbilla, id., à Puerta-Réal, province de Cadix (Espagne).

José de Neira y Caillet, id., à Séville (Espagne).

Javier Mané y Fenollosa, id., Xuella, 21-3e, à Barcelone (Espagne).

José Torrès Cabezas, id., 14, Calle del Cardenal, à Séville (Espagne).

Jacolliot, id., directeur du journal *le Médecin populaire*, à Paris.

Koch, id., à Paris.

Kamienski, id., à Villefranche (Rhône).

Lotte, id., à Béthune (Pas-de-Calais).

Lamy, id., à La Rochefoucault (Charente).

Lipkau, id., à Paris.

Longueville, id., à Gouzon (Creuse).

Lacoste, id., à Senonches (Eure-et-Loir).

Lefèvre, id., à Aulnay-les-Bondy (Seine-et-Oise).

Legoux, id., à Albert (Somme).

Lefebvre, id., à Jeumont (Nord).

Lelièvre, id., à Sées (Orne).

Lejeune, id., à Meursault (Côte-d'Or).

Lafon, id., à Sainte-Hélène (au Médoc) (Gironde).

Ledoux, id., à Wambrechies (Nord).

MM. LEMAIRE, docteur-médecin, à Prisches (Nord).
LAMOURDIEU, id., à Samazan (Lot-et-Garonne).
LELIÈVRE, id., à La Loupe (Eure-et-Loir).
LEMARCHAND, id., à Hensy (Belgique).
LORTHIOR, id., à Lallaing (Nord).
LAROCHE, id., au Bourliataud-de-Meilhaut (Corrèze).
LEGRAND, id., à Sainte-Geneviève (Oise).
LIÉBAULT, id., à Paris.
LEFEBVRE, id., à Lamure (Rhône).
LAFOSSE, id., à Cherbourg (Manche).
LAHUPPE, id., à Cannes (Alpes-Maritimes).
LAUNAY, id., au Hâvre (Seine-Inférieure).
LOUGARRE, F., id., à Moreauville (Louisiane, États-Unis).
LETHEULE, id., à Rablay (Maine-et-Loire).
LORENZANA MANUEL GUTTÉREZ, id., à Cantaoa Lugo (Espagne).
LOPEZ CIRILO, id., à Guadalajara (Espagne).
LUIS BAPTISTA, à Rio-Janeiro (Brésil).
MENU, id., à Paris.
MICHEL, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
MASSIANI, id., à Novella (Corse).
MOREAU, Louis, à Saint-Eugène (Alger).
MASSOLA, id., à Challes-les-Eaux (Savoie).
MITIFIOT, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
MASSON, id., à Paris.
MACÉ, id., à Nice (Alpes-Maritimes).
MARTINÈZ Y LOPEZ, T., à Tomelloso (Espagne), province de Ciudad Réal.
MATEO, Alonso, id., à Alcira, Espagne (Valencia).
MAUREL, id., à Paris.
MORILLON, id., à Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres).
MITTRE, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
MACARIO, id., à Nice (Alpes-Maritimes).
MARTIN, Antonin, id., à Paris.
MICHEL, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
MARC MARCELLIN, id., à Saint-Nazaire-du-Var (Var).
MOUSSIER, id., à Nantes (Loire-Inférieure).
MERCIEUL, id., à L'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire).
MIGNAL, Simon, id., à Les Herbiers (Vendée).
MAYDIEU, id., à Argent (Cher).
MOSSEL, A., id., à Mâcon (Saône-et-Loire).
MODESTO REVERENDO LOUIS, id., à Monterroso, province de Seiga (Espagne).
MANUEL MENA, docteur-médecin titulaire de Villamanrique, à Séville (Espagne).
MARTINEZ FAUSTO, docteur-médecin, à Villalgoado del Jucar, province d'Abacète (Espagne).
MATHÉO ALONSO, id., à Alcira (Valencia) (Espagne).
MARIN Y SÉVILLA, MANUEL, id., à La Roda, province d'Albacète (Espagne).

MM. Miguel Jacinto, docteur médecin, à Santander (Espagne).
Moreno, id., Espagne.
Mir, id.
Mijnlief, Hollande.
Nogier, id., Amance (Haute-Saône).
Noir de Brioude, id., à Brioude (Haute-Loire).
Nelson-Pautier, id., à Aigre (Charente).
Nilo, id., à Paris.
Nauclaser, Antonio, id., à Tolède (Espagne).
Olivier, id., à Pont-Rousseau (Loire-Inférieure).
Ollier, id., à Ballans (Charente-Inférieure).
Olivera Castro, id., à Porto (Portugal).
Ondet, id., à Larrode (Puy-de-Dôme).
Otten, id., à Heythuysen (Hollande).
Orillard, id., à Richelieu (Indre-et-Loire).
Pagès, à Caylus (Tarn-et-Garonne).
Prévault, id., à Montrésor (Indre-et-Loire).
Paron, id., à Valréas (Vaucluse).
Payn, id., à Hussein-Dey (Algérie).
Pruvost, id., à Quesnoy-sur-Deule (Nord).
Petiteau, Samuel, id., à Thouars (Deux-Sèvres).
Paquet, id., à Roubaix (Nord).
Poizat, François, id., à Cannes (Alpes-Maritimes).
Pontet, id., à Le Grand-Lemps (Isère).
Pellon, id., à Uzès (Gard).
Paiva Abel Augusto de Campas, id., à Avin de Valle de Ver (Portugal).
Peraldi, id., à Corono (Corse).
Phipson, 4 the Cedars-Putney, à Londres.
Prouhet, docteur-médecin, à La-Mothe-Saint-Hérayo (Deux-Sèvres).
Picard, J., id., à Saint-Léon (Allier).
Paquier, id., à Dompierre (Charente-Inférieure).
Péria, id., à Générac (Gard).
Pradel, id., à Nans (Var).
Prévot, id., à Cambray (Nord).
Pethiot, H., id., à Lanildut (Finistère).
Paqueau, id., à Toucy (Yonne).
Petit, Jules-J.-B., id., à Pont-Remy (Somme).
Pienkowski, Casimir, id., à Gournay-sur-Aronde (Oise).
Patriti, id., à Brignoles (Var.)
Pascual Oria, id., à Larcua, province des Asturias (Espagne).
Périanez, Juan-José, id., à Salamanca Ledesma (Espagne).
Pancual Daleviano, id., à Albalat de la Ribéra, province de Valence (Espagne).
Perfecto Esterez Iglésia, id., à Bande, province de Orense (Espagne).
Perez, José-Maria, docteur-médecin de la Compagnie royale asturienne (Espagne).

MM. Palanca, Francisca, directeur do *Bolletin de Higiène y dosimétrie pratica*, à Malaga (Espagne).
Pinto, J.-H., pharmacien, à Porto (Portugal).
Royer, docteur-médecin, à Courville (Orne).
Reigner, id., à Surgères (Charente-Inférieure).
Rigabert, id., à Taillebourg (Charente-Inférieure).
Rochefort, id., à Marigny (Manche).
Roux, id., à Paris.
Riberd, id., à Meudon (Seine-et-Oise).
Roux, H., id., à Viviers (Ardèche).
Rabourdin, id., à Voves (Eure-et-Loir).
Raphael Santelli, id., à Mercie-Lacombe (Oran, Algérie).
Richard, id., à Guéméné Saint-Scorff (Morbihan).
Rondeau, Georges, id., à Aigurande (Indre).
Roubinet, id., à Crocq (Creuse).
Ruat, id., à Vidauban (Var).
Reigner, id., à Tours (Indre-et-Loire).
Rouland, id., Niort (Deux-Sèvres).
Roujas, id., à Mas-d'Azil (Ariège).
Ramon Carafi, id., à Montévidèo (Amérique du Sud).
Reybert, id., à Saint-Claude (Jura).
Rousseaux, id., à Noisiel (Seine-et-Marne).
Rousseau, id., à Pont-l'Abbé.
Riu, Éloi, id., à Paris.
Ruiz, Nicasio, id., 10, Bilbao, à Séville (Espagne).
Res Osmiendo, id., à Luarca, province d'Oviédo (Espagne).
Rafael Sanchez y Fernandez, docteur-médecin, sous-inspecteur de 1re classe de la santé militaire, à Carthagène (Espagne).
Rafael Fernandez Espanola, cirurgio, à Alcabon-Torédo (Espagne).
Ramon Canto, docteur-médecin, Palma del rio, à Cordoba (Espagne).
Roquéro, José-Martinez, id., 15, Aduana, à Séville (Espagne).
Rebaute, H., pharmacien, à Paris (secrétaire de l'Institut).
Savin, docteur-médecin, à Saint-Germain-du Bois (Saône-et Loire).
Staes-Brame, id., à Croix (Nord).
Schneider, id., à Leurville (Haute-Marne).
Stein, id., à Paris.
Saison, id., à Paris.
Seuvre, id., à Reims (Marne).
Servier, L., à Théran Aude.
Simonnet, Adolphe, id., à Lestaque (Bouches-du-Rhône).
Sébastian, id., à Béziers (Hérault).
E. Serph, id., à Bois-de-Céné (Vendée).
Saurey, id., à Souk-Arhas (Algérie).
Sicre, id., à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Salvador Villalbo, id., à Valencia (Espagne).
St-Cyr Fourcade, pharmacien, à la Nouvelle Orléans (Amérique du Nord).

MM. Tallac, docteur-médecin, à Sonal (Turin).
Ternisien, id., à Foucarmont (Seine-Inférieure).
Taulier, id., à Châteauneuf de Mazène (Drôme).
Tampier, id., à Bordeaux (Gironde).
Trouessart, id., à Villevêque (Maine-et-Loire).
Touplain, id., à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure).
Tauchon, id., à Valenciennes (Nord).
Trotobas, id., à Gareoult (Var).
Touyon, id., à Pont-Audemer (Eure).
Tixier, id., à Chénérailles (Creuse).
Toullier, id., à Paris.
Thierry-Mieg, id., à Paris.
Thomas Sainz Manuel, id., 7, Calle de la Par, à Madrid (Espagne).
Thomas Valéra Zimenez, docteur-médecin, à Quintana del Rey, province d'Albacète (Espagne).
Tamargo Démébrio Granda, id., à Oviédo (Espagne).
Thomas Martinez y Lopez, id., à Tomelloso, province de Ciud-Réal (Espagne).
Tolosa y Latour, à Madrid.
Tarrico, id., à Gualeguaychu.
Tejada, id.
Vitet, id., à Saint-Nicolas d'Aliermont (Seine-Inférieure).
Venot, id., à Chaingy (Loiret).
Viennot, id., à Marines (Seine-et-Oise).
Vilaséca, Eug. de, id., à Perpignan (Pyrénées-Orientales).
Vérette, id., à Sézanne (Marne).
Vicente Cébrian, id., à Montévideo (Amérique du Sud).
Verriet-Litardière, id., à Lussac-les-Châteaux (Vienne).
Villain, id., à Paris.
Varry, id., à Paris.
Verboome, id., à Bruxelles.
Vankeerberghe, id., à Hal (Belgique).
Vaille, id., à Englefontaine (Nord).
Verrier, E., id., à Paris.
Valledor, id., fondateur et président de la Société dosimétrique de Madrid, 1, Calle de la Luna, à Madrid (Espagne).
Villaverde Aurelia, docteur-médecin, Caibarien, Isla de Cuba (Antilles espagnoles).
Valeba y Juarèz, Espagne.
Vinadèr, id.
Van de Goorbergh, pharmacien, à Bréda (Hollande).
Walker, id., à Spondón (Derby England).
Wincelas Vigil, id., à Soto del Barco, Asturias (Espagne).
Yvan Marius, id., à Rians (Var)
Yvonneau, id., à Blosi (Loir-et-Cher.)

MÉDECINS-VÉTÉRINAIRES.

MM. Ambelouis, à Paris.
Amiot, à Guillon (Yonne).
Audignon, à Monsigur (Gironde).
Bellon, à Neuilly (Seine).
Bourrier, à Paris.
Blin, à Paris.
Besnard, à Niort (Deux-Sèvres).
Bonnard, à Mirecourt (Vosges).
Borgnon, à Couilly (Seine-et-Marne).
Bastian, à Paris.
Bernardot, médecin-vétérinaire en 1er au 23e dragons, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
Blanc, à Paris.
Barry, à Villers-Cotterets (Aisne).
Bérard, Adrien, à Saint-Christophe-de-Chalais (Charente).
Bourrut, à La Mothe (Deux-Sèvres).
Boulland, J., à Joinville (Haute-Marne).
Bourg, à Millière (Haute-Marne).
Barthe, à Sully-sur-Loire (Loiret).
Barrau, E., à Dourgue (Tarn).
Bravat, à Lachapelle (Tarn-et-Garonne).
Boussard, au Havre (Seine-Inférieure).
Bégouin, à Honfleur (Cavaldos).
Baillif, à Paris.
Besse, à Vierzon (Cher).
Banvillet, à Barbézieux (Charente).
Camille, Marcelin, à Paris.
Caussé, à Versailles (Seine-et-Oise).
Comeny, médecin-vétérinaire à l'École supérieure de guerre à Paris.
Coutier, à Sainte-Ménéhould (Marne).
Charbonnelle, médecin-vétérinaire au 1er chasseurs, à Melun (Seine-et-Oise).
Charles, à Abbeville (Somme).
Charpentier, inspecteur de la Boucherie à Paris.
Coquet, médecin-vétérinaire, à Vaise-Lyon (Rhône).
Delamote, médecin-vétérinaire de l'artillerie d'Alger (Algérie).
Dubourg, au Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne).
Deixonne, à Longué (Maine-et-Loire).
Durieux, à Beauquesne (Somme).
Deschamps, à Rueil (Seine-et-Oise).
Duliège, à Beaufort (Maine-et-Loire).
Desmarescaux, à Orchies (Nord).

MM. Deidier, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Decroix, à Paris.
Demazure, à Pernes (Pas-de-Calais).
Dured, à Ligny-le-Chatel (Yonne).
Darbot, à Langres (Haute-Marne).
Doumayren, au Arpajon (Seine-et-Oise).
Delahaye, à Rouen (Seine-Inférieure).
Delay, à Tarascon (Bouches-du-Rhône).
Duchazeaux, à Tocane-Sainte-Apre (Dordogne).
Doyen, E., à Hermonville (Marne).
Delarue, médecin-vétérinaire, à Etrepagny (Eure).
Decamps, vétérinaire militaire.
Eloire, Aug., à La Capelle (Aisne).
Fournier, à Dijon (Côte-d'Or).
Flamens, médecin-vétérinaire en 1er au dépôt de remonte, à Sampigny (Meuse).
Fourie, médecin-vétérinaire au 23e dragons, à Meaux (Seine-et-Marne).
Foulquier, à Paris.
Fardet, à Castillon-sur-Dordogne (Gironde).
Floriot, Th., à Neufchâteau (Vosges).
François, médecin-vétérinaire en 1er au 6e d'artillerie, à Besançon (Doubs).
Faulon, à Seissan (Gers).
Faret, à Chinon (Indre-et-Loire).
Fontan, à Saint Sever-de-Rustan (Hautes-Pyrénées).
Gsell, à Mondoubleau (Loir-et-Cher).
Guittet, à Angers (Maine-et-Loire).
Gayot, E., à Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne).
Gillain, inspecteur de la Boucherie à Paris.
Goyau, à Paris.
Goettelmann, à Markolsheim (Basse-Alsace).
Guibert, à Châlons (Marne).
Gury, à Paris.
Gervais, Honoré, à Loudun (Vienne).
Gavard, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Gaby, à Montignac (Dordogne).
Guillard, à Astaffort (Lot-et-Garonne).
Godfrin, à Paris.
Gratpanche, à Saint-Michel (Meuse).
Gabarret, à Lasserrade (Gers).
Grisonnanche, à Aigueperse (Puy-de-Dôme).
Grand, médecin-vétérinaire, à Briennon (Vienne).
Humbert, médecin-vétérinaire au 26e d'artillerie, au Mans (Sarthe).
Henry, médecin-vétérinaire au 3e escadron, train équipages, à Vernon (Eure).
Halluitte, C., à Remilly (Alsace-Lorraine).
Hugot, à Rueil (Seine-et-Oise).

MM. Jacotin, L., médecin-vétérinaire en 1er au 14e dragons, à Valenciennes (Nord).

Jacolin, à Castelnau-de-Montmirail (Tarn).

Lefebvre, au Cateau (Nord).

Lelièvre, à Tricot (Oise).

Lenck, à Paris.

Langard, à Montereaufault-Yonne (Seine-et-Marne).

Laurent, Bar-le-Duc (Meuse).

Lefebvre, à la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne).

Lagarrigue, inspecteur de la ville de Lyon, à Lyon (Rhône).

Larroque, à Piquecos (Tarn-et-Garonne).

Lafourcade, à Paris.

Leclerc, A., à Loudun (Vienne).

Muzelle, à Nanteuille-Haudoin (Oise).

Montgrand, à Navarrens (Basses-Pyrénées).

Maury, à Montpellier (Hérault).

Messent, à Rambouillet (Seine-et-Oise).

Montagnay, médecin-vétérinaire au 6e dragons, à Chambéry (Haute-Savoie).

Maury fils, à Servian (Hérault).

Martre, à Saint-Laurent-de-la-Salanque (Pyrénées-Orientales).

Mancuer, A., à Bollène (Vaucluse).

Moinard, C., à Saultain (Nord).

Michaut, à Paris.

Mansuy, à Remiremont (Vosges).

Nadreau, à Saint-Pierre, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure).

Péringué, médecin-vétérinaire en 2d du 23e dragons, à Meaux (Seine-et-Marne).

Pollet, à Lille (Nord).

Potier, à Varennes-en-Argonne (Meuse).

Paul Simon, à Paris.

Perchais, à Challans (Vendée).

Pochet, Ch., à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Payan, à Tlemcen (Algérie).

Pérarnaud, à Fougères (Ille-et-Vilaine).

Perrot, Jules, à Gy (Haute-Saône).

Pion, à Andresy (Seine-et-Oise).

Petit, à Paris.

Pierre, médecin-vétérinaire, au 7e cuirassiers, au camp de Châlons (Marne).

Périer, à Laugnac (Lot-et-Garonne).

Prod'homme, à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).

Revouy, à Vienne (Isère).

Renier, à Paris.

Ripert, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

Revel, à Rodez (Aveyron).

Repiquet, à Firminy (Loire).

Reméry, à Gignac (Hérault).

MM. Reueche, à Audincourt (Doubs).
Rieffel, à Barr (Alsace).
Richard, à Aiguilles (Hautes-Alpes).
Roumazeilles, à Beaulac (Gironde).
Rebourgeon, à Paris.
Rassat, médecin-vétérinaire à l'École supérieure de guerre, à Paris.
Régnier, à Sollies-Pont (Var).
Reynaud, à Rives (Isère).
Rieupeyroux, à Villefranche-de-Long-Chapt (Dordogne).
Robin, E., à Châteauroux (Indre).
Ranvier, à Mauphle-le-Château (Seine-et-Oise).
Sulmont, médecin-vétérinaire du gouvernement, à Hamme (Belgique).
Sergent, médecin-vétérinaire en 1er au 22e d'artillerie, à Versailles (Seine-et-Oise).
Saintives, médecin-vétérinaire en 1er au 10e chasseurs, à Vendôme (Loir-et-Cher).
Sider, à Kroul (Constantine, Algérie).
Sturn, à Clamart (Seine).
Serres, médecin-vétérinaire en 1er au 1er spahis, à Médeah (Algérie).
Tapon, à Nalliers (Vendée).
Tétard, E., à Bapaume (Pas-de-Calais).
Thomas, à Lihons (Somme).
Valat, E., à Montcuq (Lot).
Vigan, au Havre (Seine-Inférieure).
Viaud, à Pont-l'Abbé (Charente-Inférieure).
Villain, inspecteur principal de la Boucherie, à Paris
Vandôme, à Nielles-les-Blequin (Pas-de-Calais).
Vigier, à Paris.
Vuillemin, à Vicheray (Vosges).

PROJET

D'ASSOCIATION GÉNÉRALE DE PRÉVOYANCE

Dans une profession aussi désintéressée que la médecine, il est impossible qu'à la fin d'une longue et laborieuse pratique il n'y ait des médecins restés pauvres et à la merci du besoin. C'est cette honte qu'il faut faire disparaître pour l'honneur du corps médical.

Tous les médecins y ont un égal intérêt, car tous peuvent la subir. Si nous disons une *honte,* ce n'est pas que pauvreté soit vice, car il n'y a rien de plus honorable que la misère du vieux médecin qui a consacré sa vie aux souffrances de ses semblables. On ne saurait également arguer d'inconduite, le médecin étant trop occupé pour se livrer à des débordements. Il n'y a pas même eu imprévoyance; le médecin qui ne s'est pas fait payer par humanité, n'en est que plus honorable.

Il faut donc établir une vaste association de prévoyance, disposant d'un fonds assez grand pour assurer à chaque participant une rente qui le mette à l'abri du besoin dans ses vieux jours, ou en cas de maladie ou d'infirmités, et qui assure également un secours à sa famille.

Pour cela, il faut commencer par former un capital inaliénable.

Jusqu'ici toutes les associations de prévoyance ont manqué leur but parce qu'elles ne sont pas fondéés sur l'union; l'union qui fait la force, tant des États que des particuliers.

Ce n'est pas à une stérile aumône qu'elles doivent viser, car l'aumône qui ne met pas à l'abri de la misère ne fait qu'en augmenter l'amertume. Il faut que chaque médecin puisse se sentir à l'abri des éventualités de sa

profession ; alors il sera seulement libre et indépendant. Il y a donc là, à la fois, une question de sécurité matérielle et de dignité morale.

On nous objectera que tous les médecins et pharmaciens ne se rallieront point à l'Association : les calculs ci-après n'en souffriront pas, puisqu'il y aura répartition au prorata des participants.

PLAN FINANCIER (1).

Il y a en France 20,000 médecins et pharmaciens qui, sans se gêner beaucoup, pourront fournir une première mise de cinq cents francs, qui constitueront un premier capital de dix millions.	10,000,000 »
lesquels à 4 p. c. donneront un intérêt de quatre cent mille francs.	400,000 »
qui, capitalisés pendant cinq ans et avec les intérêts composés, formeront un capital de douze millions. . .	12,166,529.02
Or, ce n'est qu'au bout de ce temps que les participants pourront avoir droit à une rente ou une pension.	
La rétribution annuelle étant de deux cent cinquante francs, ce sera une somme de cinq millions par an, qui, capitalisés pendant cinq ans et avec les intérêts composés, formeront un capital de	28,164,877.31
Le capital social, au bout de cette première période quinquennale, sera donc de	40,331,406.33

C'est avec ce capital que la Société entrera dans l'exercice de sa deuxième période quinquennale.

A la fin de sa deuxième période quinquennale, la Société, avec les intérêts et les intérêts composés du capital de la première période, se trouvera en possession d'un capital de 49,069,322.55, dont le revenu sera réparti de la manière suivante : 10 p. c. à la caisse pour augmenter le fonds social, — 5 p. c. pour frais d'administration, — 85 p. c. pour rentes, pensions, secours.

Dans la troisième période, le capital de la Société sera de 50,058,591.53.

Dans la quatrième période, de 51,067,804.81.

(1) Quoique ce plan soit calculé en vue de la France, les médecins des autres pays pourront se joindre à l'Association.

Dans la cinquième période, de 52,097,364.78.

Somme qui permettra à la Société de suffire à tous les besoins et de venir en aide à toutes les infortunes.

Voyons maintenant la répartition des rentes. Pour y avoir droit, il faudra avoir participé à la caisse pendant cinq ans, par un versement annuel de deux cent cinquante francs; mais pour permettre aux médecins âgés de plus de quarante ans d'avoir droit, dès la deuxième période quinquennale à une rente ou pension, ils auront la faculté de racheter, en une ou plusieurs fois, les cinq annuités exigées par les statuts, soit fr. 1,250 : soit, avec leur premier versement de fr. 500 : 1,750.

Nous arrivons maintenant à la répartition des 85 p. c. du revenu de la deuxième période quinquennale.

Nous supposons qu'un vingtième des vingt mille médecins et pharmaciens participants ait droit à la rente ou à la pension à la fin de la deuxième période quinquennale : soit mille médecins; le revenu à répartir étant de 1,668,356.88, cela fera à chacun des participants une rente ou revenu de 1,668.35, soit plus de 82 p. c. du capital de fr. 2,016.56 qu'ils auront versé. On pourrait stipuler que le revenu ne pourra excéder 50 p. c. du capital versé. Il est bien entendu qu'ils continueraient leurs versements pendant toute leur vie.

A leur mort, leurs femmes, jusqu'à leur décès, et leurs enfants, jusqu'à leur majorité, jouiront d'une pension ou secours au prorata des sommes versées par leurs maris ou pères.

L'excédant des 85 p. c. qui n'aura pas été employé en rentes, pensions ou secours, sera versé dans la caisse commune.

On voit, par là, que la caisse se trouvera toujours en état de payer les rentes et pensions.

Beaucoup de médecins fortunés se feront un devoir d'abandonner leur pension à la caisse.

Il devra être stipulé que les nouveaux sociétaires n'auront droit à la participation dans les 85 p. c., qu'à partir de leur entrée dans la Société et après versement pendant cinq ans de leur cotisation.

Toutes les sommes non employées seront acquises à la Société pour augmenter le fonds social.

La moyenne de l'existence du médecin est de soixante à soixante-dix ans; ce qui fait supposer une moyenne de jouissance de la rente ou de la pension, de dix ans. Les médecins participants seront donc amplement récompensés de leur esprit de prévoyance.

Toutes les Associations ou Caisses de prévoyance existant actuellement en France, pourront verser leur capital dans la Société générale

et il en sera tenu compte à leurs membres au prorata de leurs versements.

Le siége de l'Association centrale sera à Paris, avec des succursales dans divers départements.

Tous les ans, une réunion générale des participants à la caisse de prévoyance aura lieu à Paris, et dans une séance solennelle, le président fera connaître la situation de l'Association, les noms des donateurs, auxquels il sera adressé des marques publiques de reconnaissance. Les bustes des bienfaiteurs décédés seront placés dans la grande salle de réunion, qui constituera une sorte de panthéon léguant leur mémoire au corps médical reconnaissant.

L'Association générale de prévoyance aura pour effet de reconstituer la grande famille médicale. *L'union fait la force :* celle du corps médical sera immense, puisqu'elle aura pour appui le levier avec lequel on remue le monde : le capital.

Ce que les artistes dramatiques ont obtenu par l'association, pourquoi les médecins ne l'obtiendraient-ils pas également?

Remarquons que ce ne serait pas comme les Corporations d'autrefois, où chaque membre abdiquait son indépendance. Ici, au contraire, chaque participant à la caisse de prévoyance conservera sa liberté d'action, et il n'engagera tout au plus que son superflu. Il ne devra rien à personne — pas plus que les porteurs de fonds publics.

Les médecins qui par suite d'accidents ou d'infirmités précoces, ne pourront plus vaquer à leur état, n'auront pas à rougir d'une aumône, puisque ce secours ils y auront contribué durant le temps où ils étaient valides.

Que nos confrères veulent bien réfléchir à notre projet. Il appartenait à un homme qui a vieilli dans la carrière médicale, d'en prendre l'initiative; et c'est dans un livre traitant d'Hippocrate, qu'il était convenable de le consigner.

Le père de la médecine n'a-t-il pas dit que tous les médecins se doivent un appui mutuel?

La confraternité médicale ne sera plus alors un vain mot, et l'odieux proverbe : *Invidia medicorum pessima invidia* disparaîtra.

Nous terminons ici nos Études sur Hippocrate; nous ne pouvions mieux les clôturer que par cet appel à l'union des médecins de tous les pays.

Dr BURGGRAEVE.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PRÉFACE.

INTRODUCTION.

HOMMAGE A HIPPOCRATE.

ETHNOGRAPHIE D'HIPPOCRATE.

DOCTRINES DES CRISES.

TRAITÉ DE LA FIÈVRE.

DU RÉGIME DANS LES MALADIES AIGUËS.

TRAITÉ DES PRONOSTICS.

PATHOGÉNIE D'HIPPOCRATE.

CLIMATOLOGIE.

TRAITÉ DES ÉPIDÉMIES.

APHORISMES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

APHORISMES RELATIFS A LA FIÈVRE.

LIVRE V.

LIVRE VI.

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES.

TRAITÉ DES FEMMES STÉRILES.

TRAITÉ DE LA DENTITION.

DE L'ANCIENNE MÉDECINE.

TRAITÉ DE L'ART.

DU MÉDECIN.

PRÉCEPTES RELATIFS A LA PROFESSION MÉDICALE.

PRÉCEPTES PROFESSIONNELS.

SERMENT D'HIPPOCRATE.

ÉPILOGUE.

ERRATA.

Page	XIII	« Plutot »	lisez : « Plus tôt. »
—	120	« Fièvre d'incontinence »	— « Fièvre de continence. »
—	133	« Vin pur et fort »	— « Vin pur et fait. »
—	146	« Le strychne »	— « La strychnine. »
—	230	« Jeûnes »	— « Femmes. »
—	254	« Parts »	— « Partis. »
—	334	« Malades »	— « Maladies. »
—	340	« Apprécions »	— « Appuions. »
—	359	« Sholl »	— « Stoll. »

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

DOCTEUR BURGGRAEVE

(A l'Institut dosimétrique de Paris, rue des Francs-Bourgeois, 54)

MONUMENT A JENNER, à l'occasion du premier centenaire de l'invention de la vaccine. Magnifique volume in-4°, avec le portrait de Jenner et ses planches originales en chromo-lithographie, représentant les diverses phases d'évolution du bouton vaccinal, ainsi que deux figures micrographiques et éléments morphologiques du vaccin. . . . . Fr. 50 »

APPAREILS OUATÉS, in-folio. Edition de luxe avec planches, d'après la photographie. (Epuisé.) . . . . » » »

Les appareils ouatés ont été une révolution en chirurgie et méritaient ainsi une publication spéciale.

LE GÉNIE DE LA CHIRURGIE CONTEMPORAINE, 1 vol. gr. in-8°, avec un portrait de Vésale, sur métal (3e édition) . . . . » 16 »

HISTOIRE DE L'ANATOMIE, avec gravures intercalées dans le texte (3e éd.). » 16 »

ETUDES SUR ANDRÉ VÉSALE, 1 vol. in-8°, édition de luxe, dédiée au corps médical belge. . . . . » » »

C'est cet ouvrage qui a provoqué l'érection de la statue du grand anatomiste dans sa ville natale, Bruxelles.

ÉTUDES MÉDICO-PHILOSOPHIQUES SUR JOSEPH GHISLAIN, avec le portrait du Pinel de la Belgique . . . . » » »

COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE DE CHIRURGIE, avec planches lithographiques (2e édition) . . . . » 16 »

Cet ouvrage est entièrement tiré de la pratique de l'auteur.

ÉTUDES SUR HIPPOCRATE, au point de vue de la médecine dosimétrique, avec portrait gravé . . . . » 20 »

En voie de préparation : AUTOBIOGRAPHIE ET QUESTIONS SOCIALES, 1 grand vol. in-8°.

POUR DES PERSONNES DU MONDE.

A LA MER OU CONSEILS POUR LA SANTÉ (2e édition) . . . . » 2 »

LA LONGÉVITÉ OU MOYENS D'Y ARRIVER. . . . . » 2 »

CONSEIL D'UN BISAÏEUL A SA PETITE FILLE POUR L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE DE SES ENFANTS . . . . » » »

HYGIÈNE POPULAIRE : Le rafraîchissement du sang par le sel Chanteaud.
» » L'eau-de-vie et le tabac.
» » Hygiène maternelle.
» » Hygiène pédagogique.
» » Hygiène des gens de lettres, artistes, hommes de cabinets, etc.
» » Hygiène morale.
» » Hygiène des gens du peuple.
» » Questions économiques.

MÉMOIRE SUR LES ORPHELINATS MARITIMES, in-4°.

Ce mémoire est antérieur à l'établissement de Berck, près de Boulogne-sur-Mer. J'y propose la création d'une société fédérative entre les hospices civils de la Belgique pour la création, aux bords de la mer, d'infirmeries et de pédagogies pour les enfants du peuple.

PUBLICATIONS DOSIMÉTRIQUES DU DR BURGGRAEVE.

Répertoire universel de médecine dosimétrique. — Parait mensuellement par livraisons de 4 feuilles ou 64 pages grand in-8°. Par an 10 francs. . Fr. 10 »
— Collection complète de 1872-1881. 100 francs . . . . » 100 »

Le Répertoire se distingue des autres publications périodiques par ses articles originaux, tous relatifs à la méthode dosimétrique, et les correspondances médicales. Il forme un recueil complet de l'état de la médecine à notre époque depuis sa rénovation par la méthode dosimétrique.

Manuel de thérapeutique dosimétrique ou exposé de la méthode et des divers cas d'application (3e édition). . . . . Fr. 4 »
Manuel de pharmacodynamie dosimétrique ou mode d'action des médicaments dosimétriques . . . . » 3 »
Manuel des maladies des enfants et leur traitement dosimétrique. » 2 »
Manuel des maladies des femmes et leur traitement dosimétrique. » 2 »
Manuel des dyspepsies et de leur traitement dosimétrique . . . » 2 »
Manuel de la fièvre et de son traitement . . . . » 3 »

AUTRES PUBLICATIONS DOSIMÉTRIQUES DE DIVERS AUTEURS.

Nouveau guide pratique de médecine dosimétrique . . . . . . Fr. 1 »
Manuel de thérapeutique dosimétrique vétérinaire, par MM. A. Landrin et J. Morice, avec annotations du Dr Burggraeve :
Première partie : Maladies générales et constitutionnelles. . . . . Fr. 3 »
Deuxième partie : Maladies paludéennes et parasitaires, avec chromolithographies, d'après les dessins sur nature de M. Villain, médecin vétérinaire, inspecteur des boucheries de Paris. . . . . » 4 »

Ces deux importants ouvrages constituent une révolution complète dans la médecine de nos animaux domestiques.

Mémorial de médecine dosimétrique vétérinaire, par J. Morice . . Fr. 1 »
Vade-mecum de médecine dosimétrique ou guide pratique pour le traitement des maladies aiguës ou chroniques, suivi d'un mémorial toxicologique, par M. F.-H. Rebaute, secrétaire de l'Institut dosimétrique . . . . » 2 »
Traitement dosimétrique de la diphthérie (angine couenneuse, croup, etc.), par le sulfure de calcium et des alcaloïdes defervescents. — Mémoire communiqué au Congrès international de médecine dosimétrique de Madrid, par le Dr Fontaine (de Bar-sur-Seine). » 2 »

La découverte du Dr Fontaine de Bar-sur-Seine, place son nom à côté de celui de Jenner.

Application de la dosimétrie au traitement préventif des accidents puerpéraux. — Mémoire présenté au Congrès international de Madrid, par le Dr Félix Paquet, de Roubaix, membre de l'Institut dosimétrique, etc.
Éléments de thérapeutique dosimétrique, par le même.
La médecine du passé et la médecine de l'avenir, ou l'allopathie et l'homéopathie en face de la dosimétrie, par le Dr Juhel, à Caen (Calvados), membre de l'Institut libre de médecine dosimétrique.
Des maladies de l'enfance et leur traitement dosimétrique, par le Dr Braixhe (à Huy).

JOURNAUX DOSIMÉTRIQUES ÉTRANGERS.

Londres. *Journal of medecine and dosimétric therapeutics.* Directeur : Dr Phipson.
Bréda (Holl. mérid.). *Maandblad voor de dosimetrische geneeswijze.* Dir. : Dr Gori.
Turin (Italie). *Revista di medicina dosimetrica.* Directeur : Dr Aicardi.
Porto (Portugal). *Revista de medecina dosimetrica.* Directeur : Dr Oliveira Castro, auteur du *Traitement dosimétrique de la variole par le sulfure de calcium.*
Madrid. *Revista di medicina dosimetrica.* Directeur : Baldomero Gonzalez Valledor, président de la Société dosimétrique de Madrid, vice-président honoraire de l'Institut dosimétrique de Paris, organisateur du Congrès international de médecine dosimétrique de Madrid, traducteur en langue espagnole des ouvrages dosimétriques du professeur Burggraeve, etc.
Malaga. *Bole in de hygiene y dosimetrie practica.* Directeur : Dr Francisco Palanca, vice-président du Congrès international de médecine dosimétrique de Madrid.

ÉTUDES

SUR

HIPPOCRATE

AU POINT DE VUE DE LA

MÉTHODE DOSIMÉTRIQUE

PAR

le docteur Ad. BURGGRAEVE

Officier de l'Ordre de Léopold (de Belgique), de l'Ordre du Christ de Portugal
Professeur émérite d'anatomie et de chirurgie de l'Université de Gand (Belgique)
chirurgien principal honoraire de l'Hôpital civil de la même ville, membre honoraire de l'Académie royale
de médecine de Belgique, membre correspondant des Académies et Sociétés
médico-chirurgicales de Madrid, Toulouse, Moscou, Saint-Pétersbourg, Paris, etc.
Auteur de la Nouvelle Méthode dosimétrique.

Paris

A L'INSTITUT DOSIMÉTRIQUE, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, 54
CH. CHANTEAUD ET Cie

1881

